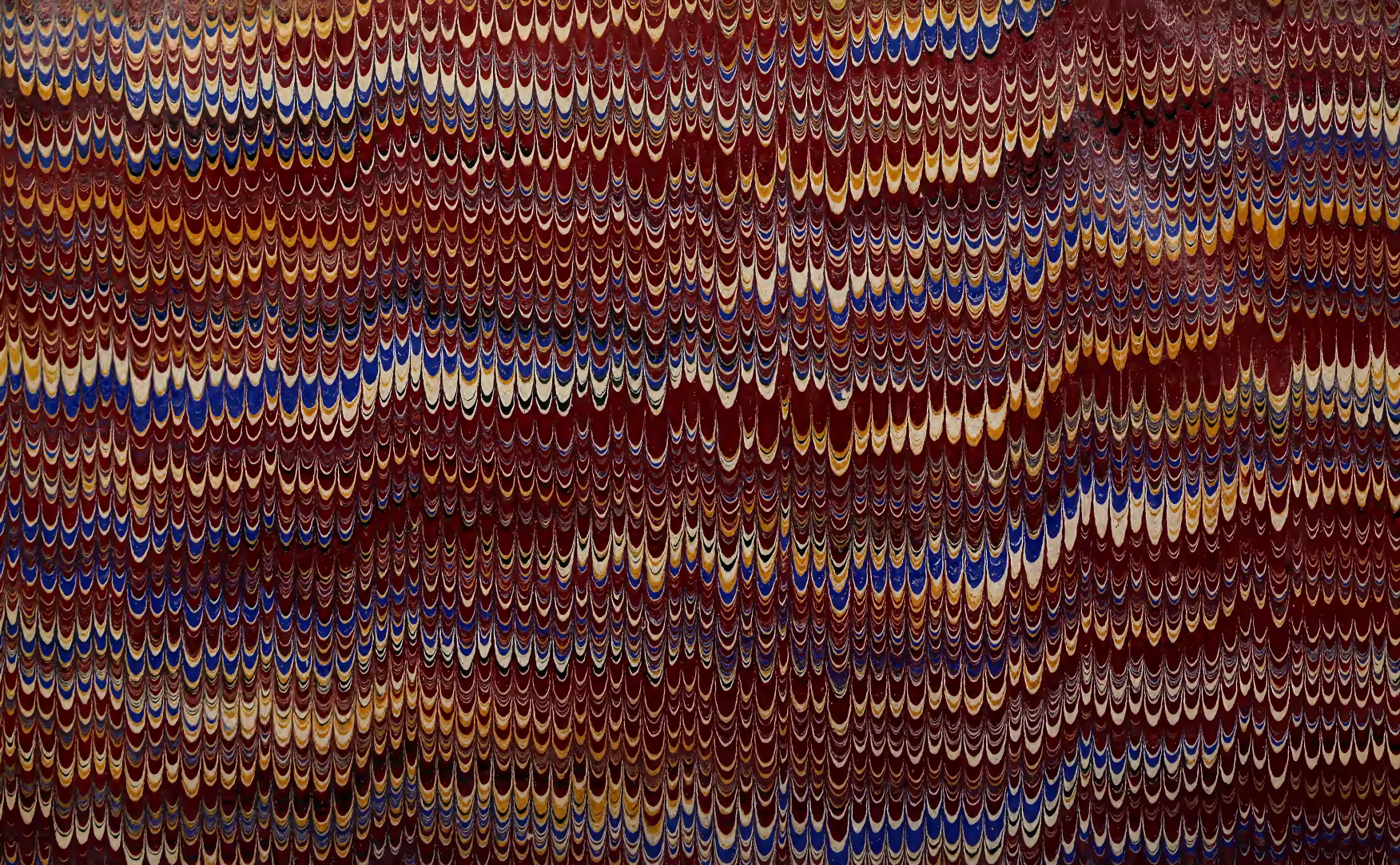
LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. BX9426
Shelf .R6C8
1855
UNITED STATES OF AMERICA.



LE

CULTE DU DIMANCHE.

Abbeville. — Imp. de T. Jeunet, rue Saint-Gilles, 108.

LE

CULTE DU DIMANCHE

OU

CINQUANTE-DEUX SIMPLES DISCOURS

DESTINÉS AUX ÉGLISES ET AUX FAMILLES PRIVÉES DE PASTEURS

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL.

SECONDE ÉDITION.

1578

PARIS

MEYRUEIS ET Cie., LIBRAIRES,
2, rue Tronchet.

GRASSART, LIBRAIRE,
11, rue de la Paix.

1855

BX9426
.R6C8
1855

AVIS AU LECTEUR.

Ce n'est pas au lecteur solitaire et muet que nous adressons cet avis ; mais au lecteur, à haute voix, présidant un culte de famille ou d'église.

Bien lire à haute voix n'est pas chose facile ; plus difficile encore est-il de bien lire un discours où l'esprit, le cœur et la conscience des auditeurs doivent être à la fois réveillés. Qu'on m'enseigne les mathématiques avec une voix criarde ou sonore, n'importe ; pourvu qu'on soit clair, cela suffit ; mais qu'on me lise un discours religieux avec hâte, et l'effet en est perdu.

Ce n'est pas seulement l'articulation distincte et mesurée des mots que réclame une telle lecture, c'est encore l'intelligence du sujet ; je dirai plus : c'est une communauté de sentiment avec l'auteur qu'on lit. Les mêmes paroles prononcées sur deux tons différents ont quelquefois deux sens opposés. Des paroles chrétiennes peuvent même devenir inintelligibles en passant par une bouche incrédule. Cette assertion paraîtrait peut-être étrange aux gens du monde, mais elle sera comprise des hommes de foi.

Sans aller si loin, voyez comme le gros du public attache de l'importance à la manière, au ton avec lesquels un sermon est prononcé en chaire. Comme le déclamateur est vite reconnu, malgré sa belle voix et son geste gracieux ; et comme dès lors l'édification de l'auditoire est compromise, pour ne pas dire complétement empêchée. D'autre part, qu'un homme simple, mais profondément

convaincu, vienne vous parler du cœur, avec une voix faible; comme au contraire vous tendez l'oreille, buvez ses paroles, et finalement, recevez du bien dans votre âme !

Trois conditions sont donc requises pour que la lecture d'un discours chrétien produise les effets désirés : 1° qu'il soit lu d'une manière distincte et modérée; 2° qu'il soit bien compris par le lecteur lui-même, et 3° enfin que ce lecteur soit dans le sentiment qui a dicté le discours à l'auteur.

Pour atteindre ce triple résultat, nous conseillons un moyen unique, c'est que le lecteur, avant de lire un de ces discours devant son public, le lise d'abord pour lui-même en particulier. Par cette préparation de la veille, il en saisira mieux le sens et le sentiment, et dès lors il pourra mieux les transmettre à ses auditeurs du lendemain.

Si nous ne donnons pas un second conseil, c'est qu'il est sous-entendu. Le lecteur, comme le prédicateur, éprouvera sans doute le besoin de se préparer à l'accomplissement de sa tâche par le recueillement et la prière; il sentira de même qu'il y aurait un contraste pénible entre un train de vie habituellement léger et l'heure sérieuse d'une lecture chrétienne; il comprendra qu'il remplit à sa manière un sacerdoce, et que le salut d'âmes immortelles est intéressé à sa simple lecture. S'il en est ainsi, ce lecteur sera le premier auditeur de ces discours, comme il en recevra le plus de bien.

LE

CULTE DU DIMANCHE.

Ier DISCOURS.

(LISEZ LE PSAUME XC.)

Une année vient de finir.— Une nouvelle année commence.

Sous laquelle de ces deux formes s'est présentée ces jours derniers à votre esprit ce passage du 31 décembre au 1er janvier? Si je connaissais votre âge, je pourrais faire votre réponse. Jeune, et dès lors chargé d'espérances et de projets, vous dites : « Une nouvelle année commence. » Vieilli, et dès lors oppressé de regrets et de craintes, vous murmurez : « Une année vient de finir. »

Cette tristesse attachée à la fuite du temps ne tient donc pas à la tournure de tel esprit; elle naît chez tous avec l'âge; elle arrivera pour les jeunes jeunes gens d'aujourd'hui comme elle est venue pour les hommes mûrs, jeunes gens d'autrefois. Ces joies et ces tristesses sont deux expériences à faire avec les années : ceux qui parcourent maintenant la seconde ont jadis traversé la première; ceux qui traversent encore la première parcourront la seconde, si du moins, hélas! ils vieillissent à leur tour! Aujourd'hui heureux d'un nouveau pas fait dans la vie, plus tard ils en gémiront; après avoir souri d'espérance, ils pleureront de déception; et même, pour eux comme pour d'autres, à la suite des jouissances s'attacheront les dégoûts. Ne nous y trompons donc pas : quelles que soient notre jeunesse et nos pensées joyeuses dans ce moment, un jour vient où le timbre qui sonne une nouvelle année nous fera pleurer ou gémir.

Ce fait est général; il ressort de notre nature; il a été voulu par notre Créateur. Nous aurions donc tort de résister aux im-

pressions tristes et sérieuses qui chaque année reviendront plus tristes et plus sérieuses. Les fuir ne serait pas en arracher les amères racines, mais en perdre les doux fruits. Cherchons plutôt les sources de cette tristesse; peut-être en les découvrant parviendrons-nous à les tarir.

Le jeune homme, la jeune fille sont joyeux à la pensée d'une année ajoutée à leur âge, parce qu'ils espèrent beaucoup de cette vie. Ils marchent vers le jour où ils comptent dire à ce monde, comme l'Enfant prodigue à son Père : « Donne-moi la part des biens qui doit me revenir; ma part de fortune, ma part de liberté, ma part d'influence, ma part de plaisir. » L'enfance leur semble une prison, et ils s'estiment heureux de voir s'avancer leur temps de réclusion !

D'où vient donc que ce jeune homme, cette jeune fille, vingt ans plus tard, s'attristent à la pensée qu'ils ont un an de plus? C'est évidemment que ces vingt ans de vie ne leur ont pas tenu ce qu'ils avaient promis. A leurs premiers mécomptes, ces jeunes gens ont cru que la réalisation de leurs espérances n'était que retardée; ensuite ils se sont dit qu'elle n'avait fait que changer de nature; plus tard, ils ont reconnu qu'il fallait en attendre moins de bonheur; et enfin ils en sont venus à confesser qu'ils avaient été complétement trompés dans leur attente. Aussi, vieillis d'âge et d'expérience, sont-ils aujourd'hui sans illusion et presque sans espoir pour l'avenir. Telle est la première cause de notre tristesse au commencement d'une nouvelle année.

Mais n'allons pas plus loin sans adresser quelques mots à ceux qui, tout en convenant de cette vérité pour nous, jeunes gens de jadis, ne veulent pas se l'appliquer à eux, jeunes gens d'aujourd'hui; à ceux qui pensent que leurs pères ont été moins habiles qu'ils ne le seront eux-mêmes pour trouver le bonheur, illusion que nous comprenons d'autant mieux que nous aussi nous l'avons partagée.

Jeunes amis, vous croyez que la vie tiendra pour vous les promesses qu'elle n'a pas tenues pour nous; mais voyez : nous aussi l'avions cru comme vous, et maintenant cette vie expérimentée par nous met à nu notre erreur. Quand nos pères nous disaient ce que

nous vous disons, nous ne voulions pas les croire, comme ils nous assuraient aussi n'avoir pas voulu croire leurs pères leur tenant le même langage; en sorte que, remontant de génération en génération, nous mettons en présence de vos espérances uniques une longue chaîne de déceptions. Croyez-vous donc encore découvrir autre chose que ce qu'ont trouvé tous les âges depuis Salomon, s'écriant : « Tout n'est que vanité ; » depuis Jacob, disant : « Nos jours ont été courts et mauvais? » Oh! mes amis, confiez-vous à l'expérience des siècles : vos espérances ne sont pas des nouveautés ; nous les avons eues; elles nous ont trompés, elles vous tromperont. Nous avons sur vous l'avantage d'avoir traversé votre âge, et vous n'avez pas traversé le nôtre. Croyez-nous : la vie est une menteuse qui abuse de votre crédulité ; et plus tard, vous aussi serez tristes au commencement d'une nouvelle année.

Sans doute la déception est pénible ; mais elle ne suffit pas à nous expliquer la tristesse profonde de l'homme mûr avançant encore en âge ; car, après tout, si nos mécomptes étaient notre unique cause de larmes, nous pourrions nous consoler et accepter joyeusement une vie donnant moins, mais enfin donnant quelque chose. Pourquoi donc sommes-nous plus tristes que cette déception ne semble le justifier? C'est qu'à la suite des déceptions de la vie vient inévitablement la pensée de la mort. La vie est peu de chose, cette découverte est pénible à faire; mais bientôt cette vie ne sera rien : il faudra mourir! et voilà ce qui assombrit encore des pensées déjà sombres. Celui qui reconnaît chaque année que l'attente de l'année précédente était vaine peut encore se persuader que celle de l'année suivante ne le sera pas, et ainsi d'année en année conserver ses vieilles illusions en les rafraîchissant. Mais quant à l'approche de la mort, il ne saurait en être ainsi. Le plus obstiné est bien obligé en vieillissant de reconnaître que sa fin est chaque jour plus probable, chaque jour plus prochaine, et que, quelque habile, quelque robuste qu'il soit, il y faudra venir. Cette pensée devient pour lui toujours plus présente, plus vive, plus vraie, ou du moins d'une plus éclatante vérité.

« J'avance vers la mort. » Comment cette pensée n'attristerait-elle pas la vie? « Sur le petit nombre d'années qu'il me reste, une

» vient d'être retranchée ; encore quelques renouvellements sem-
» blables, et puis moi, moi qui parle, moi qui écoute, moi, moi,
» non pas un autre, mais moi je mourrai ! On m'enveloppera d'un
» drap mortuaire, on déposera mon corps dans une bière, et mon
» corps et ma bière seront portés au cimetière voisin. » Voilà non pas du probable, mais du certain. Et tout cela s'approche, tout cela n'est qu'à deux pas. Oh ! comment ne pas s'effrayer à de telles réflexions, et comment fuir de telles réflexions quand une nouvelle année commence?

Mais est-ce bien là tout ? Aucune autre cause de tristesse ne vient-elle se mêler aux premières? Hélas! nous le voudrions croire, mais nous ne le pouvons pas. Il y a sur le lit de mort de ces terreurs, de ces larmes, de ces regrets, disons-le, de ces remords que l'attente du néant ne peut pas expliquer. Sans aller épier le lit d'un moribond, je découvre dans la vie des hommes en santé de ces traits qui décèlent un esprit occupé d'autres craintes. Et si vous me parliez du calme de tel incrédule ou même de ses mépris et de ses attaques contre toute foi religieuse, je trouverais là même de nouveaux indices que cet homme redoute un sort pire que la mort. Voyez quelle antipathie il manifeste au seul nom de Dieu ! quelle vivacité quand on lui parle de jugement ! quelle moquerie haineuse quand on l'entretient d'un avenir ! Pourquoi se soulever si violemment contre ce qui, selon lui, n'existe pas? Pourquoi maudire un Dieu qu'il nie? Pourquoi blasphémer une religion qu'à son avis il faut conserver, sinon pour lui, du moins pour les autres? Ah ! c'est qu'au fond de cet homme est une conscience plus forte que sa volonté, lui criant qu'il existe un maître dans le ciel et du péché dans son cœur.

Oui, pour l'incrédule comme pour le croyant, voilà la dernière et la plus puissante des causes qui l'attristent en avançant dans la vie. Il a fait le mal ; il ne veut pas se l'avouer, et ce mal accompli, semblable à la flamme qu'on repousse sur un point, se fait jour sur un autre ; ou si, comme la flamme encore, on lui ferme toute issue, ce mal consume cet homme à l'intérieur. Il y a incendie dans sa maison, bien que les portes et les fenêtres soient fermées. Ne soyez donc pas étonnés s'il souffre ; attendez-vous bien plutôt à voir avec ses années s'accroître ses souffrances.

En effet le péché s'accumule dans sa vie, et chaque jour ses souvenirs plus nombreux deviennent plus poignants. Ajoutez, à ce nombre toujours croissant, la lucidité de vue que donne l'approche de la mort; cette conscience qui reprend d'autant plus de ressort que les passions affaiblies par l'âge pèsent moins sur elle; et vous comprendrez alors que l'homme réfléchi s'inquiète en faisant un compte toujours plus long de ses jours et de ses péchés.

L'illusion détruite, la mort prochaine, le souvenir du péché, voilà donc la triple source d'où jaillit notre tristesse au renouvellement de chaque année. Si notre corps se plaint d'une maladie unique, comment notre âme ne gémirait-elle pas sous trois souffrances morales? Ah! sans doute, en voilà plus qu'il n'en faut pour nous expliquer ce que ces jours derniers quelques-uns de nous ont senti, et ce que plus tard, jeunes gens, vous devez sentir à votre tour.

C'est ainsi que le jour de la vie va se décolorant de teinte en teinte jusqu'aux ombres de la nuit. Et que les plus sages d'entre nous ne s'imaginent pas pouvoir, eux mieux que d'autres, échapper aux tristesses de la déception, aux terreurs de la mort et aux angoisses du péché. Non, et s'ils y parvenaient, ce ne serait que pour être plus malheureux, en trompant ainsi des plans de miséricorde à leur égard. Dieu a fait notre cœur tel que tout s'y assombrit à mesure que le flambeau de notre vie va faiblissant. Il a voulu ces tristesses, ces terreurs, ces angoisses, et, si nous réussissions à nous y soustraire, ce Dieu nous ramènerait encore au même but par notre santé faiblissant avec l'âge, nos sens s'émoussant de jour en jour, nos dégoûts croissant, cris d'avertissements jetés dans notre vie pour nous faire songer à la mort, au jugement, à l'éternité. Si notre existence eût toujours été pleine d'espérances, de santé, de désirs; si la probabilité de notre mort n'eût pas été chaque jour croissante, il est certain que nous fussions toujours restés loin des idées sérieuses et par conséquent de salut. C'est précisément l'incertitude de notre vie et la certitude de notre mort qui, comme deux aiguillons dans nos flancs, nous poussent vraiment aux idées religieuses, et sans elles nous nous endormirions volontiers ici-bas pour rêver aux ombres passagères de cette vie.

Pour nous en mieux persuader, aidons-nous d'une supposition. Admettons que notre vie terrestre coule toujours à pleins bords ; que ni souffrance, ni vieillesse ne viennent nous avertir de son terme; supposons ensuite que notre existence puisse se prolonger ici-bas cinquante siècles aussi probablement que cinquante années; en un mot supposons que rien ne nous fasse pressentir la mort, et que notre vie puisse être durable comme un soleil ou passagère comme une vapeur; quelles croyez-vous que seraient alors nos pensées habituelles? Nous comparerions-nous à ceux qui ne vivraient que quelques jours, ou à ceux qui vivraient quelques siècles? Nous promettrions-nous l'existence prolongée, ou celle sans lendemain? Et dans cette vie où rien ne viendrait pâlir nos espérances, affaiblir notre santé, détromper nos illusions, aiguillonner notre conscience, nous arracherions-nous bien aisément au tourbillon de nos affaires du moment pour nous occuper d'une vie à venir, ne commençant peut-être qu'au bout d'une longue chaîne de siècles?

Ah ! vos consciences ont déjà répondu : Non, non. Dans une telle existence nous vivrions de la vie du jeune homme qui se croit si loin de la mort et de la souffrance qu'il se plaît à les affronter! Nous vivrions de cette vie insouciante, molle, pécheresse, qui nous éloignerait toujours plus de Dieu. Aussi ce Dieu n'a-t-il pas voulu nous donner une telle existence, longue et prospère ici-bas. Aussi ce Dieu a-t-il accumulé dangers, déceptions, incertitude, douleurs et mort dans les étroites limites de quelques années, et, s'il l'a voulu, c'est qu'il était bon pour nous qu'il en fût ainsi. Comment, dans une existence qui faiblit dès le lendemain du jour où l'on y entre; comment, au milieu de biens qui se rouillent du jour même où on les amasse, dans une vie où toute joie trompe, toute espérance ment, toute action laisse un regret et si souvent un remords, enfin comment, dans une vie qui ne varie pas entre la durée d'un soleil et la durée d'une vapeur, mais bien entre un quart et un demi-siècle; comment, dis-je, dans une vie tellement restreinte, l'homme pourrait-il ne pas songer à la mort et se dérober à la pensée de l'éternité? Non, c'est impossible! Et c'est précisément dans cette impossibilité que Dieu a voulu nous enserrer pour nous contraindre à réfléchir.

L'incrédule dit en souriant que les vieillards deviennent religieux parce qu'ils ont peur de la mort. Eh bien, oui, cela est vrai, très-vrai ; mais qu'est-ce que cela prouve, sinon que Dieu a mis dans le cœur de l'homme la crainte de la mort pour le contraindre à devenir religieux? N'est-ce pas précisément parce que cela arrive que cela devait arriver? Dès lors ne devient-il pas évident que Dieu l'avait ainsi préparé, ainsi voulu! Le vieillard, en suivant cette marche, échappe-t-il donc à sa nature? Non; et plus vous me montrez d'exemples d'hommes devenus croyants sous les désenchantements de la vie et les craintes de la mort, mieux j'en conclus que ce résultat n'était pas imprévu de son Créateur.

Ainsi ne vous bercez pas d'une illusion de plus : inévitablement la vie pâlira pour vous comme elle a pâli pour d'autres : elle est faite pour cela; vous ne pouvez pas échapper à des lois que Dieu lui-même a posées. Et si vous le pouviez à force de dureté de cœur et d'aveuglement d'esprit, alors malheur, malheur à vous! car vous auriez échappé aux derniers efforts de la bonté de votre Créateur pour vous amener à votre véritable destinée!

Ne vous débattez donc plus sous les étreintes de la nécessité; pour vous, la vie deviendra pauvre; pour vous, chaque fin d'année deviendra triste; et la pauvreté de votre vie, la tristesse de vos fins d'année croîtront toujours, comme toujours aussi vos jours s'abrégeront.

Et maintenant, de ces maux inévitables indiquerons-nous le remède? Ne l'avez-vous pas déjà deviné? Qui nous consolera de nos illusions sur la terre, si ce n'est l'assurance du bonheur dans les cieux? qui nous rassurera à l'approche de la mort et nous la fera presque désirer, si ce n'est la certitude d'une vie au-delà de la tombe, d'une vie sans souffrance et d'une vie sans mort? Mais pardessus tout, qui calmera les angoisses de notre conscience, qui nous déchargera de ce poids de péchés, si ce n'est la Bonne Nouvelle que nous avons un Sauveur qui nous arrache à la condamnation, et un Dieu qui nous a aimés jusqu'à nous donner, malgré nos fautes, une éternelle béatitude qui n'était due qu'à la sainteté?

Oui, une réception complète de l'Evangile, voilà ce qui changerait la triste perspective de notre vie. Mais, hélas! voilà ce que nous

sommes loin d'avoir réalisé. Nous espérons en partie; nous croyons en partie, nous nous sanctifions modérément; nous prenons le remède sur le bord des lèvres. Ne soyons donc pas étonnés de n'être pas encore guéris. Quand nous avons bu à la coupe de la foi, nous en avons été rafraîchis; quand, au contraire, nous avons éloigné la céleste boisson de notre bouche, nous avons été plus souffrants, et toujours nos joies et nos peines ont été dans la juste mesure du remède que nous avons accepté.

Ne nous plaignons donc plus de nos maux; il dépend de nous d'en être soulagés. Approchons-nous de Dieu; tenons-nous fermes aux promesses de l'Evangile, et les années, en s'accumulant sur notre tête, loin de nous effrayer, nous trouveront plus calmes; car chaque pas vers la mort de la terre nous rapprochera de la vie des cieux.

IIe DISCOURS.

(LISEZ LE IIe CHAPITRE DE SAINT MATTHIEU.)

Avant la venue de Jésus sur la terre, les prophéties qui l'annonçaient étaient lues, non-seulement dans le texte au sein de la nation juive, mais encore dans des traductions au milieu de peuples divers. Aussi, même d'après le témoignage d'auteurs païens de l'antiquité, tout l'Orient était-il alors dans une attente anxieuse d'un être extraordinaire. On comprend donc très-bien que des sages, pleins de leurs études du saint Volume, aient été, encore plus que le vulgaire, attentifs aux signes des temps, afin de découvrir les lieux et le jour où devait naître ce Messie libérateur, Roi des Juifs et Fils de Dieu.

Aussi trouvons-nous tout naturel que quelques-uns de ces mages, partis d'Orient, viennent en Judée chercher et adorer Celui que l'étoile miraculeuse leur désignera. Faire un voyage et même un long voyage pour contempler le Sauveur du monde, est-ce donc trop ? Déposer devant lui des présents d'or et d'encens, est-ce prodigalité ? Se prosterner devant sa face et adorer en silence le Fils du Créateur des cieux et de la terre, qui lui-même va créer

bientôt un monde moral, est-ce une exagération ? Non, sans doute. Il n'y a que simple harmonie entre la naissance d'un Sauveur et l'adoration des sauvés. Aussi la lecture de cette histoire n'a-t-elle rien qui nous surprenne. Nous trouvons tout simple, tout naturel, que les mages soient partis du fond de l'Orient, venus jusqu'en Judée; qu'ils aient répandu leurs trésors et leurs âmes devant le Seigneur. Mais si nous ne sommes pas étonnés de la conduite des mages, est-ce bien parce qu'elle est toute simple, toute naturelle, toute en harmonie avec l'objet important qui la dirige? Oui, probablement. Toutefois, pour répondre avec encore plus de certitude, examinons un fait analogue, mais plus récent.

On nous apprend qu'un certain nombre de jeunes missionnaires chrétiens sont partis pour aller en Afrique annoncer aux sauvages qu'un Sauveur leur est né, et qu'il est mort pour eux. On nous apprend de plus qu'après avoir écouté ces missionnaires, ces sauvages, plein de joie, se sont convertis à l'Evangile. Toutes ces nouvelles n'ont rien qui nous étonne. Je ne voudrais pas dire que nous y soyons indifférents; mais enfin depuis longtemps on nous en répète de semblables sans beaucoup nous surprendre. N'est-ce pas aussi parce que nous trouvons tout simple que ces jeunes missionnaires, sauvés par Jésus-Christ, aillent, par reconnaissance, faire connaître leur Sauveur à ceux qui l'ignorent? N'est-ce pas parce qu'il nous paraît tout naturel que la Bonne Nouvelle du salut réjouisse des idolâtres gémissant sous le poids de leur longue dépravation ? En un mot, notre calme ne vient-il pas de ce que nous trouvons que missionnaires et sauvages ont fait ce qu'ils devaient faire? Oui, probablement. Maintenant comparons ces faits si simples, si naturels, les mages d'Orient et des missionnaires d'Afrique, à d'autres faits non moins connus de nous et peut-être moins rares.

Chaque jour les chaires de nos églises, les livres de nos maisons, les journaux de nos docteurs, les bulletins de nos sociétés, chaque jour ces mille voix chrétiennes nous entretiennent de l'amour immense de Jésus pour nous. Toutes nous répètent à l'envi que Christ est mort pour effacer nos péchés, que Dieu nous offre les dons de son Esprit, que les ciel nous est assuré, et que nous, qui sommes là, nous plongés dans la misère, la souffrance, les tentations et le péché, nous,

nous-mêmes, dans quelques années, nous serons portés près de Dieu pour y vivre heureux durant une éternité. Certes, si jamais nouvelle grande, douce, réjouissante, nous fut annoncée, c'est bien celle-là. Si jamais pensée fut capable d'émouvoir le cœur et de renouveler la vie, c'est bien cette pensée ; et une existence toute d'adoration pour Dieu, toute de charité pour nos frères, ne serait qu'une suite bien naturelle, bien simple, de ces dons magnifiques. Comment se fait-il donc qu'il n'en soit pas ainsi ? Que dis-je ? comment se fait-il qu'il arrive exactement le contraire? Comment se fait-il que ces nouvelles si bonnes nous laissent si froids? Comment se fait-il que ces promesses si grandes nous laissent sans émotion? Enfin comment un avenir si brillant laisse-t-il notre présent tellement pâle qu'il soit impossible aux hommes qui se croisent avec nous dans ce monde de soupçonner en nous de futurs habitants des cieux?

Serait-ce que nous nions les faits évangéliques? Non, car ce serait être incrédule, et nous professons d'être croyants.

Si nous ne nions pas les faits évangéliques, contestons-nous leur importance, et disons-nous que ce n'est pas la peine d'être si constamment touchés d'un pardon absolu, et si fort réjouis par le don d'un ciel et d'un Dieu ? Non ; car, lorsqu'on nous oblige à répondre individuellement, nous avouons que rien de comparable ne nous a jamais été présenté; nous convenons, avec l'apôtre, que le monde entier n'est rien « en comparaison du poids éternel d'une gloire infiniment excellente. »

Non, nous ne nions pas les faits ; non, nous ne contestons pas leur importance ; et toutefois ces faits magnifiques, ces faits qui nous sauvent, ces faits qui nous ouvrent le ciel, mis devant nos yeux, ces faits nous laissent indifférents! Oui, Jésus est mort pour moi; oui, je suis un être immortel ; oui, je vais partir bientôt pour les cieux ; je sais tout cela. Vous me le répétez, mais c'est inutile. Je devrais m'en réjouir, je le sais bien, et cependant je reste froid ; comme rassasié de cette nourriture spirituelle, j'en ai perdu le goût; mon palais en est blasé, et si vous insistez pour me l'offrir encore, vous souleverez mes dégoûts!

Je le demande : est-ce là une conduite toute simple, des sentiments tout naturels? Y a-t-il conséquence, y a-t-il harmonie entre

ces grandes vérités évangéliques et la mesquine conduite, les mesquins sentiments qu'elles obtiennent de nous? Non, sans doute, non ; et si maintenant nous nous reportons à la conduite des mages venant du fond de l'Orient pour adorer Jésus, ou bien aux sentiments pieux de ces sauvages convertis, peut-être ne les trouverons-nous plus aussi simples, plus aussi ordinaires ; car, à coup sûr, nous, aujourd'hui sauvés par le même Jésus, nous ne serions pas pour lui prêts à faire le voyage d'Orient, pas plus qu'à partir pour l'Afrique.

D'où vient cette différence entre la conduite de ces mages, les sentiments de ces sauvages, d'un côté, et notre propre conduite, nos propres sentiments, de l'autre? Je pourrais, mes frères, vous rapprochant de ces hommes, m'efforcer de vous faire rougir par une comparaison qui ne tournerait pas à votre avantage. Mais non, je ne veux rien exagérer. Prédicateur du moment, je ne tirerai pas avantage de ma position pour vous accuser, vous mes auditeurs, moi votre frère dans le péché. Non, vous n'êtes pas pires que ces hommes de jadis. Je pense, au contraire, que ces mages et ces idolâtres, à votre place, eussent exactement agi comme vous ; comme vous ils eussent été froids en face de l'ardent amour du Sauveur. Je vais plus loin, et je crois que vous, mis à la place de ces mages et de ces idolâtres, vous eussiez fait tout aussi bien qu'eux, vous fussiez partis d'Orient; vous eussiez donné votre or, converti votre vie, et répandu votre âme en actions de grâces. Ne nous y trompons pas : l'homme est le même, dans tous les temps et dans tous les lieux ; ce n'est donc pas dans la différence qu'il y a entre vous et ces hommes, vos semblables, qu'il faut chercher l'explication de vos conduites différentes ; non, il faut la chercher dans la différence de vos positions. Expliquons-nous.

D'abord il est si vrai que, mis à la place des mages et des idolâtres convertis, vous eussiez fait comme eux, que vous pouvez trouver dans votre propre passé des sentiments et des actes semblables aux leurs. Oui, vous avez une fois tressailli à la pensée saisissante qu'un Dieu était mort pour vous; oui, vous avez senti dans votre cœur la présence et les joies du Saint-Esprit; oui, enfin, vous avez jadis eu du zèle, de l'activité, de l'amour pour vos frères, et peut-

être pourriez-vous citer telle époque de votre vie où vous eussiez donné votre sang par amour du Sauveur.

Comment se fait-il donc qu'il n'en soit plus ainsi? Hélas! je l'ai fait pressentir en rappelant votre conduite chrétienne : ce sont là vos sentiments et vos actes de jadis; oui, de jadis : ce mot dit tout. Quand, pour la première fois, vous avez compris l'amour de Dieu et cru qu'il vous avait sauvé, votre cœur en a été transporté. Mais, chose étrange! à mesure que vous vous êtes éloignés de ce moment de révolution, vous vous êtes refroidis; plus longtemps on vous a répété que Dieu vous aimait, moins vous avez été sensibles à son amour; plus longuement on a déroulé devant vous la liste de ses bienfaits, moins vous vous êtes sentis reconnaissants. Quand on vous en reparlait, vous vous disiez en vous-mêmes que vous saviez tout cela, qu'il n'y avait là rien de nouveau, rien de saisissant. Les paroles d'amour frappaient votre âme comme les sons d'une cloche, un long jour de fête, frappent notre oreille et finissent par n'en plus être entendus. Pour dire tout en un mot qui rendra bien notre pensée, vous vous êtes habitués à être pardonnés, habitués à être sauvés, habitués à l'héritage du Ciel, habitués à la possession de tous les biens évangéliques; et ainsi, riches depuis longtemps, vous n'avez plus senti les joies de la richesse que Dieu vous avait donnée dans votre pauvreté.

L'habitude, l'habitude, voilà le grand ennemi de la spiritualité de notre vie; voilà ce qui endort l'esprit, voilà ce qui engourdit l'âme et laisse le corps, comme un somnambule, tenir une conduite sans valeur parce qu'elle est privée de sentiment. Oui, nous nous lassons de penser, de sentir, d'aimer, hélas! Tout ce qui est esprit devient fatigant pour nous, et nous mettons à la place l'acte matériel machinalement accompli par l'habitude; et ainsi nous arrivons à agir bien sans plaisir, à contempler la vérité sans joie, à nous voir sauvés sans étonnement.

Ce n'est pas tout : non-seulement l'habitude nous porte par paresse d'esprit à isoler l'acte du sentiment, mais encore elle nous conduit à jouir des priviléges les plus grands, des faveurs les plus inattendues, comme si ces faveurs et ces priviléges nous étaient dus, comme s'ils étaient nos biens propres, comme si nous les

avions acquis par nos forces ou nos mérites ; en sorte que nous acceptons, par exemple, le ciel en don et nous disposons à y pénétrer sans reconnaissance. Que Jésus soit mort pour nous, qui ne sait cela? Combien de fois ne nous l'a-t-on pas dit? N'est-ce pas avec cette vérité que nos nourrices ont bercé notre enfance? cette vérité que nos maîtres nous ont fait réciter dans notre jeunesse? dont nos pasteurs nous ont saturés pendant notre instruction religieuse? Enfin, n'est-ce pas cette vérité qu'on nous répète en chaire sans cesse et sans se fatiguer? C'est la religion de notre enfance, de nos parents, de notre pays. Nous en avons toujours entendu parler ; c'est notre propriété ; comment donc en serions-nous surpris, émerveillés?

Oh! tristes effets de l'habitude! coupable mollesse de notre cœur, indigne paresse de notre esprit, que ne pouvons-nous les détruire comme nous pouvons les signaler! Eh quoi! les grandes vérités évangéliques, pour être déjà connues de nous, ont-elles donc perdu de valeur? L'or s'évapore-t-il en vieillissant? Ne sommes-nous pas tout aussi sauvés aujourd'hui que le jour où nous l'avons appris pour la première fois? Le ciel, pour nous avoir été donné jadis et ainsi pour être plus près de nous, en est-il moins précieux? Si la main de Dieu se retirait de nous aujourd'hui, serions-nous plus capables de nous soutenir au-dessus de l'abîme des enfers que nous ne l'avons été jadis de nous en éloigner? Pour nous avoir aimé longtemps, Jésus est-il moins digne de notre amour? Parce que son héritage est plus près de nous échoir, l'apprécierons-nous moins? Faudrait-il enfin, pour nous rendre à notre premier amour, que Dieu nous retirât quelques-uns de ses bienfaits? Eh bien, oublions notre passé, effaçons de notre âme les tristes plis de l'habitude, redevenons des êtres neufs qui n'auraient jamais entendu parler de Christ, et qui pour la première fois apprendraient, comme les mages, au milieu d'un monde plongé dans le péché, qu'un être extraordinaire vient de naître. Regardons : une étoile se lève et marche; l'Esprit-Saint nous dit de la suivre ; nous arrivons près d'une crèche, et sur un peu de paille nous trouvons gisant le Fils de Dieu ! Ce Sauveur se lève, grandit, instruit le monde; et quand ce monde méchant ne veut plus l'entendre, ce Sauveur tend les bras, pré-

sente son côté, appelle le fer, donne son sang, et, sans qu'ils le veuillent, sans qu'ils le sachent, il ouvre à ses ennemis une voie de salut. Son œuvre accomplie, il monte au ciel; là il prie encore son Père pour les générations à venir, et, au fur et à mesure que nous, hommes, passons sur cette terre, ce Sauveur dans les cieux intercède pour nous, en sorte qu'à cet instant même pour moi, moi-même qui prononce ces paroles, pour vous, pour vous-mêmes qui les écoutez, Jésus vit, aime et prie dans le ciel. Faut-il inventer de nouveaux mots pour prévenir l'effet de l'habitude sur ces choses anciennes, mais toujours vraies, toujours vivantes, toujours actuelles? ou bien faut-il inventer des choses nouvelles, mais fausses, pour éveiller votre attention et remuer votre âme? Ah! luttez, luttez plutôt vous-mêmes contre cette apathie qui engourdit comme le sommeil, gagne en s'avançant comme la paralysie, s'étend de membre en membre comme la gangrène, et se propage jusqu'à ce que mort s'ensuive. Réveillez-vous, secouez l'habitude, et, pour y réussir, priez plus souvent votre Dieu, non plus avec ces prières d'habitude elles-mêmes, faites à heure fixe et dans des mots récités; mais avec ces prières comme vous en adressez aux hommes dans vos moments d'angoisses, ces prières senties, brûlantes, qui forcent la grâce à descendre des cieux. Ensuite méditez, au lieu de la parcourir, la sainte Parole que par habitude encore vous lisez avec tant de nonchalance. Lisez-la comme vous liriez une lettre venue de Dieu, ou seulement, hélas! comme vous lisez la lettre d'un simple homme impatiemment attendue. Enfin, descendez plus souvent dans votre conscience; creusez-la plus profondément, sans paresse, sans pitié; creusez votre conscience comme le médecin creuse de son fer la plaie qu'il veut guérir, au lieu de la bander comme le malade en détournant les yeux; et peut-être alors apprécierez-vous mieux et plus constamment le prix d'un Sauveur pour lequel des sages n'ont pas cru trop faire en venant du fond de l'Orient pour l'adorer et déposer à ses pieds leurs dons les plus précieux.

IIIe DISCOURS.

(LISEZ GENÈSE, XVIII, 1 A 8.)

Comme ces scènes orientales saisissent et charment l'imagination! Quelle simplicité de mœurs, quelle tranquillité dans la nature au milieu de ces immenses solitudes de Mamré, quelle douce paix dans l'âme du patriarche assis à la porte de sa tente, et promenant ses regards au loin dans la plaine pour y chercher un voyageur à secourir! Un vaste silence règne au désert. Hommes et troupeaux se reposent; le soleil dardant ses rayons scintillants sur le sable semble seul vivre à cette heure du jour. Cependant trois étrangers courbés sous la fatigue passent à quelque distance sans paraître vouloir s'arrêter. Abraham, qui veille sur l'occasion pour faire le bien, comme d'autres veillent sur leur proie pour faire le mal, Abraham les aperçoit, se lève, court à leur rencontre, les arrête, et les supplie... de quoi? de venir recevoir l'hospitalité dans sa tente. C'est à genoux qu'il les presse; et, sans les connaître, il les nomme ses seigneurs, lui qui, ailleurs, traite d'égal à égal avec des rois. Il leur offre à la fois, dans son empressement, le repos sous un arbre, la nourriture dans sa tente, et jusqu'à l'humble office de laver leurs pieds. Les voyageurs ont à peine accepté qu'Abraham retourne vers sa tente en toute hâte, pour servir, lui vieillard, de jeunes hommes, et charger des soins du repas, non les mains de ses serviteurs, mais celles de Sara, sa femme bien-aimée. En contemplant une vie si simple, si douce, si calme, on se surprend à regretter de n'avoir pas vécu dans ces temps antiques; on forme presque le souhait de les voir revenir pour échapper à l'existence factice et mensongère de nos jours.

Mais, quelle que soit la douceur de ces scènes orientales, ce n'est cependant pas elles que nous contemplerons aujourd'hui. Nous voulons seulement en détacher une figure, celle d'Abraham; et même, de cette figure, ne signaler qu'un trait, son hospitalité. Reprenons donc notre récit pour l'étudier à ce point de vue.

Au temps d'Abraham, et surtout dans les plaines de Mamré, les facilités d'abriter et de nourrir le voyageur dans des maisons communes, et à ses frais, ne se trouvaient pas comme de nos jours et parmi nous. L'hospitalité des individus était donc plus nécessaire ; aussi était-elle générale. Nous ne voulons donc pas présenter comme extraordinaire qu'Abraham ait convié dans sa tente trois voyageurs ; non, il n'aurait fait en cela qu'acquitter la dette de l'humanité, rendue plus sacrée encore par les circonstances et l'époque. Mais ce que nous voulons signaler, c'est la manière touchante dont le patriarche accomplit ce devoir.

Ce devoir, ai-je dit ; mais, à contempler l'empressement d'Abraham, ne croirait-on pas plutôt que l'hospitalité soit pour lui un privilége, une joie, un bonheur? Voyez comme il cherche des yeux qui il pourra découvrir ; comme il court à la rencontre de ceux qui ne lui demandent rien ; comme il les presse, les prie de se laisser servir. Et puis comme il se hâte, appelle sa femme, ses serviteurs, les occupe tous, et s'emploie lui-même à préparer repos et nourriture pour des hommes qu'il ne connaît même pas! Sans doute, ces hommes sont des anges ; mais Abraham l'ignore, sans cela sa conduite n'aurait rien de bien étonnant. Maintenant reprenons l'un après l'autre les détails de l'hospitalité du patriarche, et comparons-la à celle de nos temps, disons mieux, comparons-la à la nôtre propre. Et ce n'est pas au hasard que j'ai pris ce sujet : la saison rigoureuse où nous entrons ne rend, hélas! que trop nécessaire un redoublement de zèle dans l'exercice de notre bienfaisance.

D'abord Abraham, assis à la porte de sa tente, cherche des yeux quelqu'un à secourir ; comme le bon Samaritain il ne rencontre pas sur sa route un malheureux ; mais il le cherche et il en trouve trois. Il ne s'en tient pas strictement au précepte chrétien de ne pas se détourner de l'emprunteur, mais il court à sa rencontre.

Quant à nous, en quoi sommes-nous les plus ingénieux, à chercher ou à fuir les infortunés ? Que leur adressons-nous de préférence : des exhortations à venir vers nous ou des excuses pour nous dispenser d'aller vers eux? Est-ce nous qui les prions de recevoir, ou bien eux qui nous supplient de leur donner? Enfin, si

nous les réduisons à nous prier, est-ce pour leur imposer ensuite la confusion d'un bienfait ou la honte d'un refus?

Je le dirai : la bienfaisance est trop rare chez les chrétiens. J'irai plus loin et j'ajoute que, peut-être parce que les gens du monde, sous prétexte de secourir les corps qui souffrent, négligent les âmes qui se perdent, certains chrétiens, pour s'occuper des âmes qui se perdent, oublient peut-être les corps qui souffrent. Sans doute ils prétendent rétablir ainsi l'équilibre dans l'ensemble en portant leurs offrandes dans le bassin que les incrédules laissent vide; mais ils devraient comprendre que c'est ici l'œuvre de la Providence et que pour eux ils ont plutôt à mettre cet équilibre entre leurs propres œuvres, et, sans faire moins pour l'évangélisation, à faire plus pour la bienfaisance. Donner aux pauvres, c'est plus que soulager leurs besoins temporels, c'est aussi leur montrer les fruits de la foi, et par cette prédication vivante les appeler à la vérité qui sauve pour l'éternité. Oui, ayons le courage, moi de le répéter, vous de l'entendre : notre préoccupation pour les âmes de nos frères nous fait quelquefois perdre de vue les besoins de leurs corps. Loin d'aller au-devant d'eux, loin même de les écouter à leur rencontre, nous nous montrons habiles à les éviter. Nous ne nous asseyons pas comme Abraham sur le devant de notre tente, nous allons nous cacher derrière et faisons dire par Sara que nous n'y sommes pas. Nous envoyons nos serviteurs à l'indigent, non pour laver ses pieds, mais pour l'engager à continuer son chemin. Alors il nous est facile de nous persuader qu'il n'existe pas des infortunés. Non certes, il n'en existe pas pour nous qui fermons les yeux et la main. Mais revenons au patriarche, sa conduite nous réjouira le cœur autant que la nôtre vient de l'attrister.

Que donne Abraham à ces étrangers? Est-ce une place parmi ses serviteurs et les restes de son repas? Non. Il veut que Sara prenne de la fleur de farine, et ce qu'il choisit dans son troupeau, c'est une bête bonne et grasse. En un mot, il donne ce qu'il a de mieux.

Quant à nos dons, nous pourrions les caractériser ainsi : nous donnons ce qui nous coûte le moins, et surtout ce qui, donné par nous, ne nous prive de rien. Ce n'est pas que je veuille ici pousser

personne jusqu'à la limite de la charité chrétienne, qui sait, comme la veuve de Jérusalem, pour donner, prendre sur son nécessaire. Mais ce que je voudrais au moins (et j'ai honte de le dire), c'est que nous sussions nous priver de quelque chose pour soulager l'infortune ; non du pain et du vêtement, mais du luxe et du plaisir ; je voudrais que, avant de faire une dépense qui flattera notre palais ou notre vanité, nous sachions nous dire : Tel homme a froid, telle famille a faim.

« Je ne puis pas donner. » Voilà notre excuse la plus ordinaire. Mais si le nécessiteux importun osait nous dire ce qu'il pense, savez-vous ce qu'il répondrait? Il répondrait, avec notre conscience mal à l'aise : « Vous mentez! vous avez fait hier une folle dépense ;
» vous avez donné, le premier de ce mois, des futilités à qui n'a-
» vait besoin de rien ; vous avez sur votre personne un ornement
» à la place même où je manque d'habit, et, dans vos maisons, des
» mets délicats sur la table où je n'ai pas de pain. Gardez tout ce-
» la ; mais, à l'avenir du moins, soyez plus sobre, ayez moins de
» luxe, privez-vous du superflu qui pourrait encore vous séduire,
» et, quand un autre indigent viendra comme moi vous tendre la
» main, ne lui dites plus : Je ne puis pas vous donner. »

Un autre trait de l'hospitalité d'Abraham qui me frappe, c'est qu'il agit lui-même ; c'est lui qui prie les voyageurs, lui qui les conduit à sa tente, lui qui donne les ordres et à sa femme et à ses serviteurs ; lui, enfin, qui sert le repas et leur tient compagnie.

Et ce n'est pas ici la moindre partie du bienfait, quoique ce soit celle que nous négligions le plus volontiers. Si nous consentons à secourir le nécessiteux, c'est de loin, avec un peu d'argent, par l'intermédiaire d'une société, sous la forme d'une vente, peut-être d'une loterie. Certes je ne veux blâmer aucun de ces ingénieux moyens de faire du bien, je veux même m'abstenir de juger le dernier; mais ce que je désire faire remarquer, c'est que, de nos dons, la partie que nous retranchons presque toujours, c'est nous-mêmes ; nous donnerons de l'argent, mais pas notre temps; nous sacrifierons un vêtement, mais pas notre peine. Nous enverrons s'il le faut vers le malade, mais nous n'irons pas. Insensés qui

perdons ainsi le fruit le plus doux du bienfait que nous semons! Ne comprenez-vous pas que c'est pour nous, nous-mêmes, autant que pour les malheureux, que Dieu nous appelle à leur secours? Ne comprenez-vous pas que c'est précisément de les voir, de les toucher, de leur parler, qui fera du bien à notre âme, et que nos rapports personnels avec eux sont le moyen préparé de Dieu pour nous obtenir, en échange de nos biens terrestres accordés aux pauvres, les biens spirituels que le pauvre nous renvoie en émouvant notre cœur, nous poussant à la prière, nous portant à l'humilité par la vue de notre misérable nature? Oui, celui qui visite les malheureux reçoit plus qu'il ne donne. Aussi les exemples de la Bible ne sont-ils pas des souscriptions, mais l'hospitalité. Avant de donner de l'argent au maître d'hôtel pour soigner le blessé, le Samaritain place le blessé sur sa monture et l'accompagne, allant à pieds; de même qu'Abraham tue lui-même le jeune veau, prend lui-même le beurre et le lait, porte le tout encore devant ses hôtes, et, pour dernier trait, reste là, debout, derrière eux, pour les servir. Le patriarche n'aurait-il pas pu se décharger de ces soins minutieux et humbles sur ses domestiques? Sans doute; mais il ne l'a pas voulu afin d'honorer ceux que nous faisons rougir et pour goûter la joie pure que nous méprisons, la vue d'une souffrance soulagée.

Oui, honorer d'un mot d'amitié, accompagner d'une parole d'encouragement l'aumône qu'on accorde, c'est plus que la doubler; c'est rendre la force morale, le courage au malheureux. Ah! si nous pouvions savoir tout ce qui se passe dans le cœur de l'indigent silencieux qui souffre et demande, qui souffre et que personne ne plaint ni ne regarde; si nous pouvions y découvrir cette amertume, ce découragement, cette aigreur contre le sort, ce dépit contre les hommes, toutes ces passions mauvaises que l'adversité justifie à ses yeux, et qu'un mot de douceur, d'autant plus précieux qu'il est plus rare, peut apaiser et changer en bénédiction, certes alors nous ne verserions pas dans ce cœur ulcéré la flamme de nos mépris et de nos reproches, mais plutôt le baume de nos consolations. Une bonne parole nous coûterait si peu! et elle ferait tant de bien que si nous en mesurions toute la portée, nous ne la

refuserions pas ; et, comme Abraham, en apportant « une bouchée de pain » nous chercherions à « fortifier le cœur. » Courage donc, surmontons notre répugnance ; ou plutôt rompons avec le préjugé du monde qui veut qu'on tienne l'indigent à distance. Cet indigent est un homme comme nous ; c'est aujourd'hui notre frère ici-bas, et nous pouvons le retrouver demain notre supérieur dans les cieux.

Un dernier trait de l'hospitalité d'Abraham mérite d'être observé : il dit aux trois voyageurs que, lorsqu'ils auront pris du repos et fortifié leur cœur, ils continueront leur route ; or, à cette époque et dans de telles contrées, continuer sa route, c'était se séparer pour ne plus se revoir. Abraham accorde donc l'hospitalité à des hommes qui passent et qu'il ne reverra pas, qui ne lui sont rien et dont il n'attend rien ; en un mot, c'est l'hospitalité la plus vaste et la plus désintéressée, l'hospitalité du Samaritain, qui n'avait jamais vu le voyageur et qui pour toujours allait s'en éloigner.

Telle n'est pas notre propre hospitalité, telle n'est pas notre bienfaisance. Je ne veux pas dire, bien que cela soit vrai, que, contrairement au précepte de Jésus-Christ, nous invitions « ceux qui peuvent nous rendre la pareille ; » non, je ne veux parler que des secours que nous accordons sans espoir de retour. A qui les accordons-nous, ces secours ? C'est à ceux qui peuvent nous montrer, par le nom de leur église, de leur patrie, de leur profession, qu'ils ont, à notre sympathie, un droit que leur infortune seule ne leur donne pas. Nous ne nous informons pas si cet homme a de grands besoins, mais d'où il est, ce qu'il fait, ce qu'il croit ; et, si nous voulions étudier notre cœur dans un tel moment, peut-être verrions-nous que nous cherchons moins un motif pour lui donner qu'un prétexte pour lui refuser. Nous voudrions bien qu'il fût de notre église, de notre ville, de notre profession, mais nous sommes encore plus aises qu'il n'en soit pas ; car ainsi nous le renvoyons à vide et nous nous croyons justifiés. Singulière charité qu'on pourrait appeler égoïsme, alors qu'elle se répand, aussi bien alors qu'elle tarit !

Comme tout cela ressemble peu à la charité de Christ ! comme

tout cela sent peu l'Evangile! combien même c'est loin d'un Abraham encore sous la loi! Mais allons jusqu'au bout de notre tâche et jetons un regard sur la dernière circonstance de sa patriarcale hospitalité.

Nous l'avons déjà dit : Abraham pense n'avoir reçu que de simples voyageurs, et cependant il se trouve que ces trois hommes sont des anges. Ah! si nous pouvions nous trouver nous-mêmes dans une semblable position, certes nous mettrions à faire ce que fit Abraham tout autant d'empressement. Oui sans doute..., si nous savions d'avance ce qu'il ne savait pas! et voilà précisément ce qui nous condamne encore. Nous voudrions être certains d'avoir pour hôte un prince, un roi, un ange, un Dieu, avant de nous montrer magnanimes dans notre hospitalité. Eh bien, s'il nous faut de tels aiguillons, ne nous pressent-ils pas de toutes parts? Les pauvres, les prisonniers, les malades ne sont-ils pas les frères du Fils d'un Dieu? et ce que nous faisons pour eux n'est-il pas fait pour lui? Jésus lui-même ne nous a-t-il pas déclaré que ces membres qui souffrent sur un lit de douleur sont ses propres membres? que ce corps accroupi au fond d'une prison est son propre corps? que ces indigents qui crient la faim, le froid, la nudité, c'est lui, lui-même qui demande sous une forme humaine du pain, un vêtement, un abri? Qu'attendons-nous donc encore? Faudra-t-il qu'ajoutant un miracle à sa parole Jésus manifeste sa gloire de Fils de Dieu sous ces haillons de l'homme et nous contraigne au lieu de nous exhorter à la charité? Non; car si nous attendions ce miracle, nous ne le verrions que trop tard! Non, nous n'attendrons pas le jour où Jésus, assis sur son trône, dirait à d'autres : « Venez, les bénis de mon Père; » et à nous : « Allez, maudits, vers Satan et ses anges! » Non, dès cette heure nous prendrons au sérieux un devoir que nous n'avons jusqu'ici que trop négligé. Nous chercherons le pauvre, soulagerons ses misères, sécherons ses larmes, relèverons son courage et prierons avec lui. A genoux tous deux sur le même sol, devant le même Dieu, nous sentirons mieux notre fraternité, nous puiserons là nous-mêmes des sentiments que nous ne trouverions nulle autre part, et nous comprendrons en sortant du réduit de l'indigence la vérité de cette parole : Mieux vaut visiter « la maison de deuil que la maison de festin. »

IVe DISCOURS.

(LISEZ I SAMUEL, 1.)

L'homme est bien le même dans tous les siècles et dans toutes les contrées. Au milieu des lois, des habitudes les plus opposées, on reconnaît en lui la même nature, le même cœur. Cette observation s'applique à la famille comme à l'individu ; et, chose remarquable, l'intérieur d'Elkana, d'Anne, de Péninna et de leurs enfants semble être une copie anticipée des intérieurs de nos jours. Retranchez quelques circonstances qui tiennent aux mœurs de l'époque ; il vous restera les caractères qui chaque jour se heurtent avec vous. Alkana a deux épouses ; il est de la famille sacerdotale ; laissez-là ces accidents, ne voyez en lui que l'époux ordinaire ; dans Anne et Péninna, que deux femmes ayant, à différents titres de parenté, des droits sur son cœur : par exemple, deux sœurs, ou une épouse et une mère, et vous croirez être au XIXe siècle, en France, dans notre localité, dans notre maison peut-être. Aussi ne prendrai-je pas la peine de parler tour à tour de cette famille et de la vôtre. Je parlerai uniquement d'Alkana, et vous vous reconnaîtrez ; d'Anne, et vous verrez votre mère ; de Péninna, et vous retrouverez votre sœur ou votre femme. Vous êtes tous, à un titre ou à un autre, des Alkana, des Anne, des Péninna ; écoutez donc votre histoire ; aux noms propres que je prononcerai substituez vos propres noms, et peut-être trouverez-vous quelque profit à vous regarder dans cet antique miroir. Si nous avons choisi ce sujet pour aujourd'hui, c'est que la saison où nous sommes groupe plus étroitement les membres de la famille autour du foyer, et que pour nous heurter, hélas ! êtres vacillants que nous sommes, il suffit de nous rapprocher.

Alkana avait deux femmes, dont l'une s'appelait Anne et l'autre Péninna, et Péninna avait de la jalousie contre Anne. A nous qui vivons dans un temps où le mariage chrétien est en honneur, cette jalousie paraît bien excusable ; mais rappelons-nous qu'à l'époque

dont il s'agit la polygamie était dans les mœurs; et que Moïse, sans l'approuver, l'avait tolérée « à cause de la dureté de leurs cœurs. » Tout ce que nous voulons conclure de là, c'est que la jalousie entre deux épouses d'alors n'était pas plus excusable que le serait aujourd'hui la jalousie de deux femmes parentes d'un même homme à titre de mère et d'épouse, ou bien d'épouse et de sœur. Nous ne devons donc voir dans Anne et Péninna que deux parentes qui ont un droit égal sur le cœur d'Alkana.

Ces deux femmes dans la même maison ne se haïssent pas; mais seulement, nous dit le texte, elles sont jalouses l'une de l'autre. Peut-être même se font-elles un mérite de cette jalousie, qui prend son excuse dans une affection. Toutes deux veulent le bonheur du même être, du même homme; mais chacune veut le rendre heureux par ses propres soins et à sa manière. Elles ne le laisseront même pas libre de choisir lui-même son bonheur. Ce que l'une fait à bonne intention, l'autre le défait dans une intention également bonne. De là des observations, des paroles piquantes, des brouilles, des disputes. Celle-ci fait valoir l'ancienneté de sa parenté, celle-là l'intimité de son union ; et ni l'une ni l'autre ne veulent tenir compte du droit légitime de leur rivale.

Chose étrange ! ces deux femmes ne puisent pas leur jalousie dans une préférence accordée par Alkana à l'une ou à l'autre, mais simplement dans ce fait que l'autre en est aussi aimée. Ainsi sont au milieu de nous telle mère et telle belle-fille ; ainsi telle épouse et telle sœur. Il semble que chacune s'estimerait heureuse de la négligence ou des mépris que son fils, son frère ou son époux marquerait à l'autre ; elles ne veulent pas tant être aimées que préférées ; leur joie est moins dans l'affection du maître de la maison que dans l'humiliation de leur rivale. Chacune dit de l'autre, par le fait sinon par des paroles : Qu'elle souffre et je serai contente. En effet, il n'est pas dit qu'Alkana préfère Anne à Péninna, mais simplement qu'il aime Anne; et, comme pour la consoler de n'avoir pas d'enfant, il lui donne dans la distribution de ses dons une part honorable. Eh bien, c'est précisément cet amour légitime pour une autre dont s'irrite Péninna; c'est cet effort de son mari pour rétablir l'équilibre, cette consolation qu'il offre au malheur qui la blesse, et

cette épouse heureuse, loin de calmer la douleur de l'infortunée, lui reproche comme un crime son infortune. Ou plutôt ce n'est pas un reproche, mais une moquerie ; elle la pique, dit le texte, elle la pique et même fort aigrement. Dans une telle famille, on ne se hait pas, peut-être ; mais on se jalouse, on se blesse, on se tourmente mutuellement. Il suffit que celui-ci veuille une chose pour que celui-là veuille l'autre, et si le premier eût formé le désir du second, le le second eût exprimé le désir du premier. Ce ne sont pas des coups, mais des paroles qu'on se jette en passant. Chacun veut avoir le droit d'attaque, sans laisser à l'autre le droit de défense. Chacun sent ce qu'ont de blessant les paroles qu'on lui adresse, et ne s'aperçoit pas que les siennes sont plus blessantes encore. Il semble qu'on serait fâché de s'entendre ; ce sont des petits mots et de longues bouderies ; de petits riens, causes de grandes disputes. On veut avoir raison, voilà tout. On met son plaisir à dominer si l'on est maître ; à résister si l'on doit obéir. On aurait eu tout aussi bon compte à laisser faire ; mais non : on préfère imposer sa volonté, son idée, au risque d'une discussion. On place la vie dans la lutte, le bonheur dans l'opposition, et l'on trouve une amère jouissance à blesser une volonté rivale ; si bien que, cherchant sa propre satisfaction dans le mécompte des autres, non-seulement on les rend malheureux, mais, on se rend malheureux soi-même. C'est un homme qui frappe du poing un obstacle et qui se blesse la main ; c'est un combattant qui se jette sur son adversaire armé et qui pour le tuer se tue lui-même. Nous devenons ainsi nos propres ennemis, les destructeurs de notre félicité, les bourreaux de notre propre vie.

Ah ! si nous savions prendre la famille comme Dieu l'a faite, toute d'affection, de secours, d'union paisible, d'entretiens confiants et aimables ! si nous savions consulter avec humilité quand nous sommes faibles, instruire avec douceur quand nous sommes puissants, toujours supporter, nous qu'on supporte ! si nous savions nous dire qu'avant tout nous sommes du même sang, qu'un jour peut-être il faudra nous séparer sur cette terre, et qu'alors isolés nous regretterons ces heures du foyer de famille ! si nous savions surtout nous dire que nous, qui ne voulons pas vivre paisiblement

ensemble et nous aimer quelques jours sur la terre, nous n'aurons pas d'autre bonheur que de vivre ensemble et de nous aimer pendant une éternité dans les cieux ! Oh ! certes alors nous laisserions tomber cette irritation incessante qui flétrit notre existence, arrête notre sanctification, et du paradis terrestre de la famillle fait un véritable enfer.

Anne est aimée de son époux ; cependant cela ne lui suffit pas. Sans doute elle ne lui fera pas de reproches ; mais elle versera des larmes, refusera de prendre de la nourriture, comme si sa tristesse ne devait pas aussi peser sur le cœur de son époux : comme si ses chagrins ne devaient pas réagir sur d'autres ; comme si son malheur ne devenait pas aussi le malheur de celui qu'elle veut rendre heureux !

Mais écoutez la douce réponse d'Alkana : « Anne, pourquoi « pleures-tu ? Pourquoi ne manges-tu point ? Pourquoi ton cœur « est-il toujours triste ? Ne te vaux-je pas mieux que dix fils ? »

Parole admirable de vérité ! parole pleine du sentiment le plus tendre : « Ne te vaux-je pas mieux que dix fils ? » Alkana, par son union féconde avec Péninna, sait ce qu'Anne ignore. Il sait qu'un enfant que nous désirons avant de le posséder, et qui nous émeut si agréablement le cœur à sa naissance, nous attriste bien souvent en avançant en âge ; il sait que cet enfant que nous espérons devoir être riche en qualités aussi longtemps qu'il est à naître, quand il est né laisse découvrir chaque jour un nouveau travers ; il sait qu'on en reçoit l'indifférence en retour de l'affection, l'égoïsme en échange du dévouement, et l'ingratitude à l'heure où l'on en espère la reconnaissance. Tandis que, d'un autre côté, il sait que son affection d'époux pour Anne devient chaque jour plus profonde, qu'elle s'accroît par le partage des joies comme des épreuves, et qu'il suffit à deux époux de vieillir ensemble pour mieux s'aimer. Il sait que pour lui du moins le bonheur d'Anne ferait son bonheur ; qu'il pourrait au besoin vivre de privations avec elle, travailler pour elle, plus, hélas ! que ne le feraient bien des fils ; aussi trouve-t-il dans son cœur ces paroles attendrissantes : « Anne, pourquoi pleures-tu ? Pour- « quoi ne manges-tu point ? Pourquoi ton cœur est-il toujours « triste ? Ne te vaux-je pas plus que dix fils ? »

Mais non : ce qu'Anne veut, c'est ce qu'elle n'a pas; de ce qu'elle a, elle ne sent plus le prix. Ce qu'Anne désire, c'est ce que ni la fortune, ni la volonté de son mari ne peut lui donner; quant à l'affection qu'il offre, elle la regarde comme une chose due; elle n'en tient pas compte, et continue à pleurer.

Ah! si dans sa sévérité Dieu voulait la punir de son ingratitude en lui retirant cet époux affectueux! si elle avait à pleurer sur un malheur réel et non sur un imaginaire, alors elle comprendrait l'injustice de ses amers sentiments! Sur la tombe d'un mari, elle mesurerait ce que dans la vie il était pour elle. Il lui faudrait une affliction véritable pour effacer son semblant d'affliction. Nous, ses juges, peut-être la lui aurions-nous envoyée; mais « les voies de Dieu ne sont pas nos voies; » sa miséricorde n'est pas notre colère, et ce Dieu de bonté trouvera d'autres moyens de ramener Anne à de meilleures pensées.

Anne monte à Silo, et trouve, assis près du tabernacle, ce sacrificateur Héli, dont il nous est dit, au commencement du récit, que ses deux fils étaient là près de leur père, et dont le chapitre suivant nous apprend la coupable négligence envers ses deux criminels enfants. Héli, comme tant de pères, tombe dans l'excès contraire où nous avons vu tomber Anne. Il ne songe pas à demander comme elle un fils qu'il n'a pas; il ne s'inquiète pas même assez de ceux qu'il a. Héli, comme tant d'autres pères, s'occupe de sa profession; c'est même, dans ce sens, un fidèle serviteur de Dieu; il est attentif à la conduite d'une étrangère qui prie, et oublieux de la conduite de ses enfants qui se perdent. Sans doute, la pensée qu'il remplit une charge importante l'excuse à ses propres yeux; sans doute, il se dit qu'il donne par son activité elle-même de bons exemples à ses fils, qu'il travaille pour eux, prie pour eux; et il endort ainsi sa conscience, qui, mieux écoutée, lui ferait pressentir ces paroles que l'Eternel lui adressera plus tard : « Pourquoi as-tu » honoré tes fils plus que moi? Les enfants de ta maison mour- » ront à la fleur de l'âge; tes deux fils périront un même jour; » je m'établirai un sacrificateur fidèle, et tes descendants vien- » dront se prosterner devant lui pour mendier un morceau de » pain. »

Je ne sais si cette conduite négligente d'Héli envers ses fils produit sur vous, pères, l'effet qu'elle produit sur moi; mais je vous avoue que je frémis intérieurement toutes les fois qu'elle me revient à la mémoire. Peut-être un jour mes enfants, négligés par leur père, sortiront de la ligne du devoir; peut-être ces défauts de caractère acceptés par moi avec trop d'indulgence grossiront, grossiront encore jusqu'à ce que je ne puisse plus les dompter; et alors mes enfants grandis s'affranchiront de leur père, mépriseront ma volonté, se riront de mes prières, blasphémeront le Sauveur que j'adore! Peut-être... Oh! mon Dieu, mon Dieu! non! non! qu'il n'en soit pas ainsi! Détourne ce malheur de mon âge mûr; donne-moi, donne-nous, à nous tous, pères et mères, une sainte vigilance, une active sévérité, et que nous ayons le courage de faire pleurer jeunes ceux qui pourraient nous faire pleurer vieux. Non pour nous, Seigneur, mais pour eux, apprends-nous à maîtriser leur corps afin de sauver leur âme; épargne-leur le sort d'Hophni et de Phinées, et à nous la destinée d'Héli!

Mais revenons vers Anne en prières, et reposons nos regards par une conduite directement contraire à celle du grand-sacrificateur. Anne promet à Dieu et se promet à elle-même que, si elle obtient un fils, elle le consacrera dès sa naissance au service du Seigneur. Sans doute cette offrande n'a rien d'extraordinaire, et toutes les mères, avant comme après la naissance de leurs enfants, forment un semblable vœu. Toutes veulent que leurs enfants soient des modèles de sagesse; mais toutes, comme Anne, y travaillent-elles après l'avoir désiré? Anne prie d'abord, mais ensuite elle agit; elle accomplit son vœu : elle conduit son fils dès le bas-âge au Tabernacle pour vaquer au service de l'Eternel. Croyez-vous donc qu'il n'en coûtait rien à son cœur de mère de se séparer de son enfant? Celle qui avait tant pleuré pour avoir un fils qu'elle ne connaissait pas encore devint-elle donc insensible dès qu'elle le connut? Non; mais c'est précisément parce qu'elle l'aime véritablement qu'elle s'en sépare et le place sous l'aile du Seigneur. Elle sait que cet enfant lui vient de Dieu, que ce Dieu qui exauça la mère fera le bonheur du fils; et dût-elle souffrir de son absence, elle y consentira, non par indifférence, mais par une profonde

affection. Samuel restera dans la maison de Dieu; il apprendra à lire sa Parole, à prier, à croire, à trouver la voie du salut. Il se sanctifiera, consolera par ses vertus les vieux jours de sa mère, et un jour, montant au ciel, ira la rejoindre pour toujours, ou pour toujours l'attendre dans le sein de Dieu. Comment donc Anne serait-elle triste désormais? Comment hésiterait-elle à rendre pour un peu de temps le fils qui lui a été donné et qui plus tard lui sera donné de nouveau pour une éternité? Non; ne vous étonnez donc pas d'un sacrifice qui n'en est pas un, et qu'un cœur chrétien saura comprendre et imiter.

Recueillons cette impression salutaire; allons plus loin et disons-nous qu'il n'est de bonheur véritable dans une famille qu'alors qu'elle se consacre elle-même tout entière au service de Dieu. Sans doute il ne s'agit pas d'imiter dans sa forme la consécration de Samuel par sa mère, mais nous pouvons la suivre dans son esprit. Que notre demeure soit le Tabernacle de Dieu; nos enfants et nos pères, des sacrificateurs; et nos entretiens, des prières, des lectures, des chants en rapport avec notre éternel avenir. Nous n'avons pas besoin d'être tous prêtres, mais d'être tous chrétiens.

Quelquefois fatigués des troubles de votre intérieur, vous demandez quels seraient les moyens d'y ramener la paix. Ces moyens se réduisent à un : la foi, la piété, Jésus reçu dans tous les cœurs de votre famille. N'attendez pas de nouvelles expériences pour le croire; celles que vous avez faites doivent vous suffire; et si ce n'est pas assez, jetez un coup d'œil sur ces familles du monde incrédules et misérables. Voyez : on y est riche peut-être, honoré peut-être, instruit peut-être, enfin on y brille au dehors; mais pénétrez à l'intérieur, écoutez ces cris, ces disputes, voyez ces désordres, contemplez ces haines cachées à l'ombre d'une muraille, et peut-être vous convaincrez-vous enfin qu'il n'est de paix, de joie, de bonheur que dans la foi chrétienne, parce qu'elle enrichit cette terre des biens qu'elle va puiser aux cieux!

Ve DISCOURS.

(LISEZ APOCALYPSE, X, 5 ET 6.)

Un mois déjà s'est écoulé depuis que nous avons commencé ce Culte; et ce mois est la douzième partie d'une année dont vingt-cinq ou trente restent à peine dans notre vie! Mais c'est hier, semble-t-il, que nous avons reçu et formé des vœux de bonne année; c'est hier que nous avons visité ces amis, embrassé cette famille. Oui, c'est hier, et cependant un mois s'est écoulé; encore onze semblables, et l'année sera finie; encore vingt ou trente de ces années, et la mort sera là, saisissant nos corps, aujourd'hui pleins de vie! Quelle rapidité dans la fuite du temps! Comme il avance dans sa marche uniforme! Et qu'il ne soit pas possible de l'arrêter un jour, une heure, une minute! Que les mots que je prononce à cette heure soient autant de secondes retranchées sur ma vie! et que je descende vers la mort plus certainement et plus vite que le rocher détaché du haut de la montagne ne roule vers la plaine! Cette pensée est effrayante; mais elle est dans le vrai, et nous devons la contempler. Nous faisons de notre temps un emploi si frivole que, le plus grand service qu'on puisse nous rendre, c'est de nous enseigner à compter nos heures.

Vers la fin du monde, un ange, posant un pied sur la terre, l'autre sur l'Océan, criera : « Il n'y a plus de temps! » Mais ce cri de l'ange doit retentir pour nous bien avant cette époque; un jour qui n'est pas loin, puisqu'il est dans notre vie, un jour nous dirons avec certitude : Demain, ce soir, dans une heure, pour moi, il n'y aura plus de temps! Supposez que ce jour soit venu pour nous; quel souhait formerions-nous alors? Probablement celui d'Ezéchias : que notre vie fût prolongée. Et dans quel but? afin de racheter par une sainte activité le temps perdu. Alors nous paierions quinze ans de vie du prix de tous nos biens; pour les obtenir, nous prendrions l'engagement d'être saint, pur, vigilant; nous promettrions tout pour obtenir un sursis impossible à l'heure de notre mort.

Eh bien, aujourd'hui, ce vœu se trouve exaucé. Nous sommes en santé; nous avons mieux que quinze ans assurés; nous en avons un nombre qui, par cela même qu'il est indéterminé, rend le calme à notre âme. Ne ferons-nous pas de ce temps l'usage que nous projetions tout à l'heure sur notre lit de mort? n'emploierons-nous pas nos heures plus saintement que nous ne l'avons fait jusqu'à ce jour? Hélas! ce serait parfaitement raisonnable; et cependant, j'en ai la triste conviction, si nous quittions à cette heure notre siége pour rentrer dans la vie active, nous reprendrions le cours de nos futilités. Notre âme est comme engourdie; la fuite rapide du temps nous semble une vérité bonne à remplir une causerie, un sermon; mais nous ne songeons pas le moins du monde à en tenir compte dans notre conduite. C'est en perdant nos heures que nous regrettons nos heures perdues; c'est dans de vaines conversations le soir, dans un repos prolongé le matin, c'est en restant inactifs que nous déplorons notre coupable inaction. Et ce qu'il y a de plus étrange, ce n'est pas nous que nous accusons de rester en place, c'est le temps que nous accusons de fuir. Nous sommes presque vains de nos sages réflexions; nous poussons un soupir et nous restons immobiles, comme si nos regrets avaient tout réparé.

Combien de fois vous, moi, nous tous n'avons-nous pas dit : « Comme le temps passe! comme la vie s'en va! Je touche au soir et je n'ai rien fait depuis ce matin! » — Et le lendemain, avons-nous mieux employé nos heures? — Non; mais le soir encore nous avons dit : « Comme le temps passe! comme la vie s'en va! Je touche au soir et je n'ai rien fait depuis ce matin! » Et nous nous habituons si bien à répéter chaque jour la même chose que cette pensée traverse notre esprit sans y laisser la plus faible impression.

Aussi suis-je à cette heure bien embarrassé pour faire sentir le prix du temps à des personnes blasées sur tout ce qu'on peut leur présenter à ce sujet, et qui se sont dit vingt fois à elles-mêmes ce que je viens de leur répéter. N'importe, je dois parler; et malheur à qui, ne tenant aucun compte de cette parole, qui n'est encore qu'un avertissement de la Bible, s'endormirait jusqu'à ce que,

sortant de la bouche de l'ange, elle se soit transformée en une sentence de condamnation : « Il n'y a plus de temps ! »

Je l'ai déjà dit, ce qui rend le temps précieux, c'est qu'il est court, c'est qu'il va finir. Mais ce qui vous en fera mieux encore sentir le prix, c'est l'importance des œuvres dont vous pouvez le remplir. On estime ordinairement le temps à la valeur de ce qu'il peut produire pour cette terre; ainsi l'on dit volontiers qu'une journée passée dans l'inaction ou le plaisir est une journée de travail perdue, que c'est quelques francs retranchés de notre avoir, et l'on ne songe à rien de plus.

Mais la vie nous a-t-elle donc été donnée pour manger et pour boire? Le Ciel n'en est-il pas le but, et ce but n'enchérit-il pas toutes les heures qui s'y rendent? Une de vos heures perdues n'est pas seulement un morceau de pain dont vous privez vous ou votre famille; c'est encore, c'est surtout une heure enlevée à votre sanctification, nourriture de votre vie future. Sans doute le temps perdu dans ce monde n'abrégera pas votre existence dans le monde à venir, mais il y changera certainement votre condition; chaque minute de votre temps pèse sur votre éternité. Il y aura proportion entre votre sanctification sur la terre et votre félicité dans les cieux; en sorte que vos heures perdues ici laisseront du vide dans votre âme là-haut. Pensez-vous que le brigand sur la croix, bien que pardonné, sauvé, mis dans le Ciel pour avoir cru quelques instants avant sa mort, sera placé sur la ligne de saint Paul, qui aura dépensé trente ans de sa vie dans une dévorante activité? Non, non. Sans doute un même ciel renfermera tous les élus; mais il y a plusieurs demeures dans la maison de notre Père; il y aura donc plusieurs classes d'élus pour les habiter. Celui qui remplit sa vie de saintes pensées, d'actions généreuses, et arrive dans le Ciel chargé de ces fruits abondants, ne saurait partager son trône avec celui qui, bien que réellement sauvé, ne l'a été qu'avec peine et « comme à travers le feu. » Sans doute c'est par la foi, non par les œuvres, que nous sommes sauvés; mais prenez garde de ne pas faire de cette pensée un oreiller de paresse. La foi, moyen de salut, doit être aussi une semence de sanctification; votre vie est l'arbre où Dieu viendra non-seulement chercher, mais encore compter

les fruits. De l'un de ses serviteurs il reçut dix talents, de l'autre cinq, parce qu'il en avait donné dix à l'un et cinq à l'autre à faire valoir. Il vous demandera donc en juste proportion du nombre d'années qu'il vous aura données. Chaque branche de l'arbre doit rapporter sa charge, comme chacune de vos années son talent. Dans la végétation, chaque mois de l'année a son jet particulier à donner : le printemps ses feuilles, l'été ses fleurs, l'automne ses fruits. De même chaque saison, chaque mois, chaque jour de votre vie a sa tâche à remplir; et si les feuilles ne peuvent pas renvoyer leur pousse en été, ni les fleurs leur développement en automne sans nuire à la récolte des fruits et les exposer à manquer en hiver, vous ne sauriez renvoyer l'œuvre d'aujourd'hui à demain, celle de cette année à l'année prochaine, sans exposer votre sanctification arrivant imparfaite et avortée à l'heure de la mort. Toutes vos heures sont prises; vos jours sont comptés, comme les cheveux de votre tête; un seul que vous laisseriez tomber en terre laisserait son vide sur toute votre éternité.

Mais ce n'est pas en vue de nous seuls que notre temps est précieux, c'est aussi pour la multitude qui s'agite autour de nous; et ce n'est pas non plus parce que nous pouvons lui donner un pain périssable, mais surtout parce que nous pouvons lui distribuer la nourriture qui ne se corrompt point.

Quelle pensée sérieuse que celle-ci : autour de nous des milliers d'âmes vivent et meurent sans avoir conscience d'elles-mêmes! Des milliers d'âmes tombent à chaque instant dans les ténèbres, au milieu des pleurs et des grincements de dents! A chaque seconde une vie expire; à chaque seconde une âme s'envole; à chaque seconde un frère tombe vivant dans l'enfer! tandis que nous, inoccupés, nous laissons tomber l'une après l'autre des milliers de secondes sans nous soucier de ces milliers d'êtres perdus! Un mot d'avertissement à l'un, un exemple à l'autre, une feuille mise dans la main d'un troisième eussent peut-être jeté dans leurs cœurs la semence de vie; nous aurions ainsi pu dépenser, à sauver des âmes, des heures que nous gaspillons en paroles oiseuses, en lectures frivoles, dans mille petits riens!

Un homme nonchalamment assis sur le rivage voit d'instant en

instant descendre sur le fleuve des malheureux se débattant au milieu des flots; quelques-uns l'appellent; d'autres lui tendent les bras; les plus faibles passent en silence sous sa main, emportés par le torrent. Cet homme soulève légèrement la tête; il voit ses semblables passer là vivants et s'engloutir un peu plus loin; il voudrait bien les sauver, mais il voudrait aussi dormir! il voudrait bien saisir leurs bras, mais il n'a pas le courage de leur tendre la main. Il lui faut ses heures de repos; il laisse retomber sa tête appesantie et ferme les yeux, en se disant qu'il aura le temps d'en sauver d'autres demain!

Voilà ce que nous faisons tous autant que nous sommes. Etendus sur le rivage de l'éternité, où s'engloutissent à toute heure des hommes nos semblables, nous leur jetons un regard de compassion, nous les comptons avec sympathie au fur et à mesure qu'ils tombent dans le gouffre; mais nous n'avons pas le courage de nous lever, et nous passons notre temps dans un stupide repos dont chaque seconde dévore une âme! Epouvantable pensée! et cependant juste mesure de notre paresse et de notre lâcheté!

Maintenant, qu'on ne se méprenne pas sur le sens de mes paroles. Je n'ai pas voulu dire que nous dussions tous passer notre vie à la recherche des âmes qui se perdent; pas plus que je n'ai voulu dire, il y a quelques instants, que nous dussions perdre de vue nos propres besoins dans cette vie pour consacrer toutes nos heures à travailler directement pour la vie à venir. Mais ce que j'ai voulu, c'est faire sentir le prix immense d'un temps que nous jetons aux quatre vents; ce que j'ai voulu, c'est mettre en contraste la valeur réelle du temps et le mépris que nous en faisons; et ce que je voudrais ainsi, ce n'est ni de vous faire ermites ou missionnaires, mais de vous apprendre à compter, épargner et employer vos heures.

N'allez pas non plus dire qu'on ne peut pas s'ensevelir dans un travail assidu et pénible : ce n'est pas davantage ce que Dieu vous demande; ce qu'il veut, Lui, c'est que chacune de vos heures soit remplie d'une manière utile, bien que variée. Vous vivez, vous pensez, vous parlez bien à toutes les heures; pourquoi ne pourriez-vous pas penser utilement, parler de bonnes choses et vivre en

Dieu? On ne vous demande pas d'accomplir minutieusement telle ou telle œuvre, mais d'agir constamment durant une vie si courte et dans un monde où il y a tant à faire.

Mais que faire, direz-vous peut-être, que faire pour remplir nos heures de loisir? Je crains bien que quelques-uns de ceux disposés à poser cette question ne cherchent plutôt à se justifier qu'à s'instruire. Toutefois, je leur adresse une réponse bien simple : Faites comme faisait Jésus-Christ, prenant occasion de tout pour accomplir le bien et prononcer des paroles utiles. Quand vous êtes embarrassés de votre temps, demandez-vous ce que Jésus à cette heure aurait fait à votre place, et soyez sûrs que votre conscience répondra. Que pouvait faire Jésus lorsqu'il venait, fatigué et altéré, chercher du repos et une onde fraîche au bord d'un puits? Il pouvait parler à la Samaritaine de l'eau qui jaillit en vie éternelle.— Que pouvait faire Jésus, de nuit, seul, sur une montagne solitaire? Il pouvait méditer et prier.— Que pouvait faire Jésus, les mains liées, en présence d'un huissier lui donnant un soufflet? Il pouvait, par une réponse digne et calme, réveiller sa conscience. — Que pouvait Jésus sur la croix, les membres torturés, à son heure d'agonie? Il pouvait exhorter le brigand, pardonner ses bourreaux et prier encore son Père.— Les apôtres ont-ils manqué d'occupation après Jésus?— Saint Paul, travaillant nuit et jour, a-t-il été embarrassé de son temps?— Quel chrétien s'est jamais plaint de n'avoir rien à faire? lequel ne dirait pas plutôt : « Comment suffire à tant de choses? » Voyez les ignorants que vous pouvez aider dans votre maison; écoutez les gémissements de ce malade que vous pouvez consoler à deux pas de votre demeure; regardez ces jeunes gens qui passent et courent sur la voie des plaisirs à la perte de leurs âmes, et jetez sur leur route la barrière d'une pensée religieuse. N'allez pas même si loin : tournez vos regards sur vous-mêmes; voyez si vous n'avez plus rien à apprendre dans la Bible ou dans quelque science; plus de prière à faire à votre Dieu, plus de méditations à nourrir dans votre cœur pour arriver enfin à vous guérir d'une passion qui vous tyrannise. Dites donc plutôt que vous avez trop à faire, et retournez-vous alors vers Celui qui, par sa force, vient au secours de toute infirmité.

Ah ! si vous connaissiez les joies d'une vie active, le bonheur qu'on éprouve à voir une œuvre bonne naître et se développer sous ses mains ; si vous saviez combien il est doux, le soir, de pouvoir se dire qu'on a bien rempli sa journée ; certes, vous secoueriez cette paresse et vous vous trouveriez finalement plus heureux et plus saints dans une incessante activité que dans cet indigne repos.

Mais je m'arrête et me plais à supposer que tous nous désirons mieux employer notre temps à l'avenir. Pour cela, que faire ? Deux choses : d'abord, chaque jour, à chaque instant, nous poser cette question : « Que puis-je faire, non pas demain, non pas ce soir, « mais maintenant, que puis-je faire de bon et de bien ? » Sans doute la réponse n'amènera pas toujours une œuvre grande, mais au moins une œuvre utile ; et c'est avec des œuvres utiles, petites, mais constamment répétées, qu'on finit par produire une grande et belle vie ; tandis que c'est en aspirant à de grands travaux qu'on se justifie de les renvoyer de jour en jour jusqu'au jour qui n'a pas de lendemain.

Une seconde règle qui sauverait beaucoup du temps que nous perdons serait de nous demander, avant de commencer tant d'œuvres inutiles que le monde jette sous notre main : A quoi bon ? à quoi bon cette parole ? à quoi bon cette lecture ? à quoi bon cette course ? à quoi bon ce repos ? Si notre conscience nous poursuivait ainsi d'heure en heure dans tous les recoins de notre existence, nous nous lasserions peut-être bientôt de vivre ainsi paresseux et tourmentés. Nous trouverions que mieux vaudrait se lever et agir que de rester dans un repos plus fatigant pour l'âme que l'activité ne le serait pour le corps.

Courage donc ! éveillez-vous ! levez-vous, il est jour, et songez que la nuit va venir ! Ou plutôt, rappelez-vous cette parole de l'Ange : « Il n'y a plus de temps. » Que chaque matin, chaque soir, à toute heure, ce cri retentisse à votre oreille : encore quelques jours, encore quelques heures, et le monde fuira sous mes pieds ; pour moi, tout à l'heure, il n'y aura plus de temps !

VIe DISCOURS.

(LISEZ I SAMUEL, XVIII, 1 A 4.)

L'ami du chrétien, c'est le prochain, et le prochain c'est tout le monde. En d'autres termes, le chrétien, comme son maître, doit porter tous les hommes dans son cœur et travailler au bien de l'univers.

Est-ce à dire que le chrétien ne puisse avoir des amis particuliers? Non, sans doute; car au besoin l'exemple de David et de Jonathan sous la loi, l'exemple de Jésus et de Jean sous la grâce, prouveraient le contraire. Mais ce qui est parfaitement vrai, c'est que la foi chrétienne modifie ce qu'on appelle ordinairement l'amitié, et que rien ne diffère plus de deux amis dans le monde que deux amis en l'Évangile ; ce qui serait une preuve d'affection chez les uns passerait pour un indice d'inimitié chez les autres. Mais étudions la conduite de David et de Jonathan, et nous saurons ce que sont de véritables amis.

David se présente pour la première fois devant le roi Saül, et aussitôt, dit l'Écriture, « aussitôt qu'il eut parlé, l'âme de Jo-« nathan fut liée à la sienne, tellement que Jonathan l'aima comme « son âme. »

Voilà de ces paroles qui seules suffiraient pour nous faire aimer nous-mêmes Jonathan. Cet élan de sympathie épanouit le cœur. Nous en avons éprouvé de semblables, et nous sentions que dans ces moments nous étions meilleurs. Oui, nous sommes heureux à la fois d'éprouver et de voir éprouver, ne fût-ce pas pour nous, ces affections spontanées, instinctives, qu'un regard, un sourire, une parole font jaillir, et qu'on sent devoir durer autant que la vie. Il n'est pas nécessaire d'avoir des affaires ou des intérêts communs; car il s'agit d'une communauté d'âme, et ce fonds reste inépuisable. Quand on n'aura rien à faire ensemble, ensemble on causera. Quand on n'aura rien à se dire, on restera du moins près l'un de l'autre, et s'il faut un jour se séparer, on sera toujours heureux de

savoir qu'au loin existe un ami qui pense, sent, aime comme soi. Ne me demandez pas pourquoi j'aime mon ami plus que d'autres aussi savants, aussi riches, aussi saints ; je n'en sais rien. Peut-être en est-il qui valent mieux que lui, mais non pas pour moi. Ai-je donc tort de suivre cette impulsion? Je ne puis le croire ; car elle est au fond de ma nature, et je me rassure quand j'apprends que Jésus, qui donna sa vie pour les croyants de tous les siècles, affectionna l'apôtre Jean d'une manière toute particulière, et nomma Lazare son ami.

Pourquoi cultivons-nous donc si peu ce sentiment de sympathie à sa naissance, et le laissons-nous quelquefois s'évaporer par un frivole motif de respect humain qui nous empêche de dire ce que nous sentons? Les hommes qui nous vont bien ne sont-ils pas assez rares pour qu'il vaille la peine de les saisir au passage, et de leur révéler le sentiment qui peut-être à notre insu fait écho dans leur cœur ? Sans doute nous devons respecter en nous cette pudeur de sentiment qui ne veut pas qu'on jette son amitié à la tête d'un homme ; mais nous devons aussi nous dire que, si notre affection est réelle, désintéressée, profonde, elle trouvera des accents pour réveiller des sympathies.

Mais qu'on ne se méprenne pas sur le sens de ces paroles. L'amitié dont je parle est celle des chrétiens ; deux amis en dehors de la foi ne sont pas des amis ; ce sont des compagnons d'affaires ou de plaisir. « Qui se ressemble s'assemble, » dit un proverbe populaire, et l'on s'assemble pour faire le mal comme pour faire le bien. D'autres fois, ce n'est pas la ressemblance, mais la différence qui unit. Le caractère faible s'attache au fort, parce qu'il éprouve le besoin de s'appuyer autant que l'autre le désir de commander. Mais qu'on s'unisse pour cause de ressemblance ou d'opposition, le motif d'union, pour le monde, est toujours de suivre d'autant mieux ses propres goûts et ses passions. Vous appelez tel homme votre ami parce qu'il vous supporte, vous flatte, vous applaudit. S'il prend votre défense, même contre la vérité, vous le nommerez un intime ; s'il intrigue, s'il ment en votre faveur, vous exalterez son dévouement. Non, nous le répétons, s'unir ainsi ce n'est pas être des amis, mais des associés d'intérêt, des compagnons de plai-

sir, des complices de passions, et, prendre alors le nom d'amis, c'est le souiller comme le manteau précieux jeté pour le couvrir sur un cadavre corrompu.

Ah! ce n'est pas un complaisant que Jonathan cherche en David ; non, pas même un témoin de ses légitimes plaisirs. A l'heure du danger, il éloignera son ami et affrontera pour lui la colère et les dards de son père; et quand il apprendra que l'Eternel l'a choisi pour occuper le trône où lui-même comptait monter, point d'envie, point de lutte ; mais la simple demande d'être mis après lui, afin d'être près de lui. Hélas! il n'en sera pas ainsi. Jonathan partagera le sort de son malheureux père ; il sera vaincu, massacré ; il mourra misérablement loin de son trône et de David, et cependant l'histoire ne nous laissera pas un soupir de lui qui vienne ternir sa pure et sainte amitié pour celui qui le prive d'un royaume!

Pourquoi cela? le texte sacré va nous le révéler. Jonathan savait que David était l'élu du Seigneur, et ce fut devant l'Eternel qu'ils se jurèrent amitié; en un mot cette affection se nouait en Dieu.

Ainsi le chrétien aime son ami, non pas seulement parce qu'il trouve dans sa société des joies de cœur, mais il l'aime aussi sans retour sur lui-même, et s'attache à lui dans la pensée de le servir. Il s'en occupe en vue du temps, mais encore en vue de l'éternité, et ce dernier point de vue caractérise surtout son amitié. S'il l'aimait pour ce monde de péché, il croirait peut-être devoir se montrer indulgent pour ses faiblesses. Mais non, il l'aime pour un monde meilleur, et son premier soin est de l'avertir quand il fait le mal; il lui dévoile ses défauts, lui fait des reproches; et s'il n'en est pas écouté il revient à la charge, lui présente de nouvelles observations, de nouveaux reproches, lui déplaît, s'il le faut, afin de le sanctifier.

Oui, voilà le double devoir des amis chrétiens : donner et recevoir des avis, et même des réprimandes. On l'a souvent dit : nous nous faisons illusion sur nous-mêmes, parce que, si la conscience nous apporte sa lumière, la passion met à l'instant son bandeau sur nos yeux. Nul ne peut être bon juge et partie bien jugée ; nul ne peut se voir marcher ; tandis qu'un ami qui nous approche, qui nous suit dans notre cœur et dans notre maison, cet ami nous connaît mieux que

nous-mêmes. Je dirai même que notre amitié n'aura de prix qu'autant qu'elle sera franche, intime, courageuse de part et d'autre. Qu'avons-nous besoin d'un ami qui nous parle à demi-mot, qui hasarde un conseil timide et jamais une répréhension ? Le monde et la famille, dans nos frottements avec eux, ne nous ont-ils pas déjà révélé nos faiblesses et jeté leurs censures ? Sans doute, et tout cela ne nous a pas guéris, parce que les censures du monde et de la famille nous paraissent trop intéressées pour être justes ; nos adversaires ou nos parents nous blâment parce que nous les blâmons, et dès lors nous n'avons guère de docilité pour leurs leçons. Mais un ami qui ne peut être soupçonné de mauvais sentiments à notre égard, un ami qui pourrait se taire et qui parle, cet ami sera toujours mieux écouté. Son affection pour nous est le bouclier qui le couvre contre nos répliques. Nous sentons qu'il a le droit de tirer sur nous sans que nous ayons celui de nous plaindre de lui. D'abord il nous est pénible de l'entendre ; mais à la fin il nous force à réfléchir, parce que toujours nous revient cette pensée que c'est notre bien qui l'inspire, que c'est son amitié qui parle, et, si nous ne cédons pas à ces doux motifs, c'est que rien au monde ne devait être capable de nous faire céder.

Mais, grâce à Dieu, une amitié vraiment intime a d'autres avantages que ceux d'une franche répréhension. Elle amène de ces épanchements qui soulagent un cœur trop plein, de ces confidences qui doublent les joies en les partageant, de ces conversations où l'on se plaît à jeter des pensées dans un cœur comme nous nous plaisons à lancer notre voix contre un écho qui nous renvoie nos paroles. Non, il n'est pas d'émotion plus douce, plus pure que de penser et de vibrer à l'unisson. Et de ces émotions toujours nouvelles, parce que le cœur est infini, on ne se lasse jamais ; dût-on se répéter dans ces entretiens, on s'y complaît encore. Les heures coulent sans efforts ; les cœurs s'unissent, se cimentent, et, avec le temps, arrivent de deux à ne faire qu'un ; les pensées de l'un passant dans l'autre, semblent s'agiter dans une seule tête qui réfléchit. Point de luttes de paroles ; on se comprend avec les mots imparfaits, et même avant d'avoir parlé. S'il y a dissentiment, on incline à penser que c'est par erreur ; on cher-

che le joint de la difficulté, et on le découvre. Si, malgré tout le désir de s'entendre, on reste en désaccord d'opinion, on se retrouve encore unis par le sentiment et prêts à se supporter.

O doux épanchements de l'amitié! union des cœurs jetés sur la terre pour faire comprendre le Ciel, pourquoi donc êtes-vous si rares, quand il ne faut que des cœurs pour vous goûter? Pourquoi, quand une source de joies vives, abondantes, gratuites, peut jaillir de toute âme, allons-nous demander à la matière de nous désaltérer? Le bonheur n'est-il pas à notre porte? ne s'asseoit-il pas à notre foyer? ne nous tend-il pas la main et ne la serre-t-il pas avec étreinte? Qu'allons-nous donc au loin nous creuser des citernes crevassées? Oui, Dieu est sage, Dieu est bon; il a semé à pleine main le grain d'une félicité que ni tempête, ni froid ne peuvent ravir à la terre. Le soleil peut brûler nos moissons, mais il ne saurait dessécher nos âmes; le méchant peut nous ravir de l'or, mais il ne saurait nous ôter un ami. Pourquoi donc ne voulons-nous pas du bonheur seul véritable, celui des affections? d'un bonheur qui ne coûte rien, l'union des âmes?

Pourquoi? — Hélas! parce que nous sommes encore terrestres, charnels, passionnés, et que ces joies de l'amitié, bien que douces pour nous, s'affadissent en présence des jouissances matérielles. Chose étrange! nous qui trouvons du plaisir à tomber d'accord, nous en trouvons aussi à contredire! nous qui sommes capables de goûter des affections pures, nous ne le sommes pas moins de nous livrer à des antipathies! En nous se trouve une double source d'eau douce et d'eau amère : quand une onde tarit, l'autre coule? et par malheur l'amertume coule presque toujours.

Il faut donc bien se le dire, l'amour du péché est inconciliable avec une véritable amitié; et pour jouir de celle-ci, il faut guérir du premier. Ici, comme partout, sainteté et bonheur marchent ensemble; sainteté et bonheur sont deux vrais amis, et deux amis inséparables. Mais étudions une nouvelle face de l'amitié.

Jonathan, nous est-il dit, fit alliance avec David parce qu'il l'aimait. Remarquez que ce Jonathan, offrant son amitié, était fils de roi, et qu'il l'offre à un jeune homme simple joueur de luth dans la maison de son père. Cette amitié était donc bien véritablement dé-

sintéressée. Aussi Jonathan éprouve-t-il aussitôt le besoin de se dépouiller en faveur de celui qu'il aime ; il ôte de sa propre personne et dépose sur son ami « son manteau, son épée, son arc, et jusqu'à son baudrier. »

Touchant oubli de soi-même, ingénieux moyen de marquer leur communauté de fortune, de vêtement et de défense ; mais, remarquez-le bien, communauté établie aux frais de celui qui donne son amitié. On peut donc dire que le signe d'une amitié véritable c'est le dévouement.

Combien d'autres, au contraire, cherchent des amis dans de plus grands et de plus riches qu'eux. Combien qui se promettent d'utiliser telle relation et qui dans cette vue caressent l'homme qu'ils se proposent, non d'orner comme Jonathan, mais d'exploiter plus tard. Et vous appelez cela se faire des amis? Dites donc que vous cherchez des dupes! dites que vous spéculez sur vos affections, ou plutôt que vous n'avez pas d'affection dans un cœur qu'inspire l'égoïsme! Vous profanez le nom d'ami, et vous devriez rougir du lien qui fait votre vanité. Vous n'êtes pas les amis de ces hommes, vous êtes leurs protégés; vous avez beau prendre le premier nom avec orgueil, le monde qui vous devine vous donne le second avec mépris.

Voulez-vous donc savoir si votre amitié est vraiment pure, si c'est une amitié que Jésus avouerait? Voyez si, comme Jonathan, vous êtes disposés à vous dépouiller au besoin pour vos amis ; si c'est pour vous un plaisir que de leur faire plaisir, un bonheur que de les rendre heureux. Et il ne suffit pas de donner pour prouver que l'on aime ; mais voyez si vous êtes prêts à donner avec délicatesse, sans attendre qu'on vous en rende grâce, à l'insu même de celui qui reçoit, de manière à satisfaire votre cœur sans humilier le sien. Demandez-vous si vous l'aimeriez encore dans la misère, dans l'obscurité, et si jamais il ne risquerait, en frappant à votre porte, de vous devenir importun; demandez-vous si vous seriez capables d'aimer, non plus comme Jonathan, mais comme David, dont il me reste à parler.

Depuis longtemps l'esprit de l'Eternel avait abandonné Saül pour reposer sur David. Jaloux de ses succès, le roi poursuit son

serviteur, lui tend des piéges, et malgré la générosité de celui-ci, qui plus d'une fois lui fait grâce de la vie, il cherche à lui donner la mort. Enfin l'armée de Saül est détruite; lui-même et son fils meurent sur le champ de bataille. David peut monter désormais librement sur le trône. Quel est son premier sentiment? Le voici : « Jonathan! s'écrie-t-il, mon frère! je suis dans l'angoisse pour » l'amour de toi; tu faisais tout mon plaisir; mon amour pour toi » surpassait celui qu'on peut avoir pour une femme. »

David monte sur le trône, et lorsque, après un long temps, on pourrait croire qu'il a oublié Jonathan, il s'informe au contraire s'il ne serait pas resté dans le royaume quelques membres de sa famille. On se livre à des recherches et l'on découvre un pauvre jeune homme, estropié des deux pieds, fils de Jonathan. Que fera David? Verra-t-il dans ce dernier rejeton de la famille royale un dangereux prétendant à son trône? L'éloignera-t-il de sa cour? L'exilera-t-il de son royaume? Non ; mais par amour du père il accueille le fils, le fixe dans son palais et veut que « chaque jour il mange à sa table. »

Enfin, plus tard, lorsque la dette de l'amitié semble acquittée, lorsque le peuple et l'armée ont oublié leur ancien roi et son fils, David, que poursuit un tendre souvenir, ordonne de recueillir les os de Saül et de Jonathan, et les fait transporter avec pompe au sépulcre de Kis, leur père.

Touchante amitié qui survit à la mort! dévouement sincère qui se montre encore sur les descendants! souvenir pieux qui se reporte jusque sur une tombe! Sans doute un chant funèbre sur la mort de Jonathan son ami coûtait peu à David, poëte ; une place à sa table réservée à l'enfant orphelin n'est pas une pesante charge pour David, roi ; des honneurs funèbres rendus par ses serviteurs ne donnaient pas grande peine au maître ; ce n'est donc pas au sacrifice qu'ici se mesure l'amitié, mais à ce souvenir persévérant, qui s'élève au-dessus de ce monde et monte vers les cieux.

Telle est l'amitié chrétienne : elle franchit la tombe et se nourrit de souvenirs qui doivent un jour se renouer avec de nouvelles réalités. Et c'est ici pour nous un moyen précieux de juger notre

foi comme notre amitié. Aimons-nous ainsi ceux que nous avons perdus? ou leur mémoire s'évapore-t-elle avec le temps? Répondez à cette question, et vous saurez si vous avez cru et aimé.

VIIe DISCOURS.

(LISEZ 2 SAMUEL, XII, 1 A 14.)

Un riche et un pauvre étaient voisins; c'est chose tout ordinaire. Le riche avait en abondance du gros et du menu bétail qu'il envoyait paître dans ses propres champs. Le pauvre n'avait pour toute fortune que des enfants et une brebis élevée au milieu de sa famille, mangeant dans la main de son maître, buvant à sa coupe et dormant sur son sein; pour ce pauvre homme c'était un enfant de plus dans la maison. Un étranger passe et demande l'hospitalité au riche, qui vient chez l'indigent, lui ravit sa brebis et la sert sur sa table à son invité pour s'épargner la dépense de la plus petite bête prise dans ses vastes troupeaux.

Au prophète, racontant cette histoire, David irrité, dit : « Cet homme mérite la mort; » et au roi, Nathan répond avec calme : « Cet homme-là, c'est toi. Tu as frappé Urie de l'épée et tu as enlevé sa femme. » Alors le coupable repentant s'écrie : « J'ai péché contre l'Eternel. »

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans ce récit, ou la douce peinture de cette jeune brebis mangeant des morceaux de son maître, buvant dans sa coupe, dormant sur son sein, traitée par l'indigent comme sa propre fille; ou bien ce trait admirable de Nathan, lancé contre David, condamnant le riche : Cet homme-là, c'est toi; ou bien enfin la franchise du roi et la promptitude de son repentir.

Tous nous avons été frappés de ces beautés; tous nous avons surtout admiré cette parole : « Cet homme-là, c'est toi. » Comment ne pas s'indigner en effet contre une telle injustice? comment n'être pas heureux en quelque sorte de l'habileté du prophète pour confondre le coupable? Non-seulement l'injustice nous révolte,

mais encore sa punition nous satisfait. Il y a pour nous une jouissance à voir le méchant pris dans sa propre parole. Nous aurions aimé être là, lorsque Nathan, étendant la main vers David, lui fit courber la tête sous cette parole : Cet homme-là, c'est toi !

Eh bien, mes frères, vous pouvez jouir de ce spectacle. Cette Bible que vous venez de lire tient ici lieu du prophète ; de ses pages s'élève cette parole à vous-mêmes adressée : Cet homme-là, c'est toi !

Oui, c'est vous qui lisez ces lignes, vous qui les écoutez, moi qui les trace. Croyez-vous donc que Dieu nous ait conservé ce récit pour faire comparaître un roi devant notre tribunal? Non ; mais comme Nathan usait de précaution envers David pour arracher un aveu de sa bouche, de même Dieu use de prudence envers nous, et, tout en parlant de David, il s'adresse à notre conscience et nous dit : C'est toi. Sans doute, ce n'est pas toi qui fis mourir Urie et souillas Bathsébah ; mais c'est bien toi qui, d'une manière ou d'une autre, enlevas la brebis de ton frère pour t'en faire honneur ; toi coupable, non pas d'une seule, mais de cent injustices ; toi souillé, non pas d'une seule, mais d'une multitude de pensées et d'actions ténébreuses et impures ; toi qui convoites le bien d'autrui ; toi qui, dans les affaires, ne crains pas de mentir afin de gagner plus ; toi qui, pour justifier tes antipathies, répands des médisances, peut-être des calomnies, sous prétexte que tu ne fais que les répéter ; toi qui profites de la gêne de ton frère pour lui imposer de dures conditions ; toi qui ne comptes pour rien de ternir un honneur au prix d'une volupté ; toi qui, pour faire un petit gain, ne crains pas d'exposer un frère à une grande perte ; enfin toi qui, de mille manières, puises ton bien-être dans le malheur commun, et qui, pour posséder ou jouir, ne redoutes ni la peine, ni l'intrigue, ni l'injustice.

Certes, si dans ce moment chacun de nous devait répondre, on peut deviner qu'il dirait : tout cela est vrai de bien des gens ; cependant cet homme-là, ce n'est pas moi.

Telle est donc la grande différence entre David et nous : coupables comme lui, nous ne voulons pas, comme lui, le reconnaître. Mais peut-être est-ce moi qui rapproche à tort la vie de David de

notre vie, et vous qui repoussez à bon droit mon accusation d'injustice? Soit; puisque vous ne voulez pas vous reconnaître dans votre portrait placé subitement sous vos yeux, cherchons ensemble d'où vient votre illusion.

L'injustice vous révolte, dites-vous, et vous voyez dans cette indignation une preuve que vous en êtes incapables. Mais remarquez que l'injustice qui vous révolte c'est celle des autres, celle qui tombe sur vous ou pourrait y tomber. Qu'une noble indignation vous saisisse à la vue d'une injustice, ce n'est là qu'un sentiment et non une action. Tout le monde en principe hait le mal, aime le bien; ce qui n'empêche pas que tout le monde se plaigne qu'en général on néglige le bien et pratique le mal. Ne faites donc pas sonner trop haut votre indignation contre l'injustice des autres et regardez de plus près pour voir si elle ne serait pas aussi dans votre vie; ne prenez pas une bonne impression pour une bonne qualité; jugez-vous plutôt à l'œuvre.

Remarquez ensuite que ce que vous dites, vous, de votre haine pour l'injuste, chacun le répète pour lui-même, et que, d'un autre côté, chacun, comme vous, trouve qu'il y a beaucoup d'injustices dans le monde. C'est parfaitement vrai; mais il ne peut pas y avoir un trompeur sans un trompé, un fripon sans une dupe; une injustice suppose toujours un homme injuste et sa victime. Si tous se plaignent et que personne ne s'accuse, la moitié s'abusent donc nécessairement sur eux-mêmes, la moitié sont injustes sans le savoir, ou plutôt sans vouloir le reconnaître. Or, seriez-vous encore assez présomptueux pour soutenir que vous êtes toujours du bon côté, toujours dans la moitié innocente? Peut-on croire qu'il y ait dans le monde une partie sans cesse dupe et l'autre constamment dupée? N'est-il pas plus raisonnable de supposer que chacun tour à tour est victime et coupable; aujourd'hui trompé, demain trompeur? La société se partage-t-elle en deux fractions distinctes, l'une blanche, l'autre noire; ou bien en deux moitiés semblables et toutes deux tachetées? Le simple bon sens a déjà répondu : la plupart des hommes sont inconséquents et variables; équitables dans une occasion, injustes dans une autre, et si vous n'êtes pas trop aveuglés par l'amour-propre, vous reconnaîtrez que vous êtes au rang de la

plupart des hommes. Je dirai plus : si quelquefois les autres sont injustes à votre égard, c'est malgré vous, tandis que, lorsque vous êtes injustes envers ceux, c'est de votre plein gré, et même leur opposition ne vous permet pas de l'être aussi souvent que vous le tentez et le désirez.

Au reste, je ne serais pas étonné si, malgré toutes ces réflexions, vous persistiez à vous croire d'une irréprochable équité. Il est probable que si, la veille du jour où parla Nathan, on était venu accuser vaguement le roi d'injustice, David eût repoussé l'accusation. Comment s'est-il donc écrié le lendemain : « J'ai péché contre l'Éternel ? » C'est que le prophète avait mis le doigt juste sur la plaie ; il avait nommé Urie gisant encore sur le champ de bataille et Bathsébah sur la couche adultère. Voilà la cause du succès de Nathan auprès de David ; et voilà la cause de notre insuccès auprès de vous. Si, au lieu de vous dire en termes généraux s'appliquant à tous les hommes : « Vous avez été injustes, » je pouvais, mis dans le secret de votre vie, signaler à chacun de vous ses injustices propres, peut-être alors, baissant les yeux, me diriez-vous aussi : « Silence, silence ! cet homme-là, c'est moi ! » Si je pouvais recevoir des confidences de ceux qui se plaignent de vous, et venir ensuite vous jeter leurs paroles à la face ; si je pouvais presser votre conscience et l'obliger à crier ; si je savais quels souvenirs reviennent de temps à autre dans votre mémoire, vous troublent et vous poussent à chercher un palliatif au remords ; ah ! si je pouvais, comme Nathan, mettre aussi le doigt sur la plaie la plus profonde de votre vie, plaie que le monde ignore, mais que vous n'ignorez pas et qui peut-être, au moment où je parle, vous est cuisante ; oh ! alors, sans doute, je vous arracherais ce cri : « Silence ! silence ! cet homme-là, c'est moi. »

Toutefois, je le sais, même après avoir fait l'aveu de votre injustice, vous auriez des excuses à présenter. Qui n'en a pas, des excuses ? David lui-même n'aurait-il pas pu dire que ce n'était pas lui, mais l'ennemi, qui avait tué Urie ; qu'il n'avait qu'envoyé cet officier au combat où l'appelait son devoir ; que, s'il l'avait fait placer sur la ligne la plus exposée, c'est qu'il fallait bien que quelqu'un occupât cette place, et qu'après tout il pouvait en revenir

couvert de gloire? David n'aurait-il pas pu dire que c'était sans intention que vers le soir il était lui-même monté sur la terrasse de son palais, que c'était sans la chercher que ses yeux avaient rencontré la belle Bathsébah; qu'il n'avait pas été maître des mouvements de son cœur, et qu'enfin il n'avait usé d'aucune contrainte; que Bathsébah lui avait volontairement cédé? Mais vous, entendant ces excuses, eussiez-vous été bien satisfait? Non; car vous-même, tout à l'heure, admiriez la franchise de David et la promptitude de son repentir; et, mis à la place de Nathan, si vous aviez entendu sortir une excuse de la bouche du roi, certes vous auriez dit, selon votre coutume, que l'injustice vous révolte, surtout lorsque le coupable l'aggrave en cherchant à la justifier.

Eh bien, sachez que votre indignation est aussi celle de Dieu lorsque, vous pressant de confesser vos torts, il attend un aveu et reçoit une excuse. Pour votre aveu, il aurait un pardon; pour vos excuses, il ne peut avoir que mépris et colère; et si vous y persévérez, rassurés par une longue attente, rappelez-vous qu'il ne vous a jamais dit que ce fût ici-bas que sa colère et ses mépris dussent se manifester.

Mais persisterez-vous encore à vouloir excuser vos injustices? Je vous écoute : que direz-vous? Que votre frère vous a provoqué? c'est possible; mais vous n'en avez pas moins été injuste; que tous les hommes en font autant et pire? je le crois; mais vous n'en êtes pas moins injuste; qu'on vous a trompé vous-même? je n'en doute pas; mais, fût-ce envers ceux qui vous ont dépouillé, vous n'avez pas le droit d'être injuste. Votre injustice n'outrage pas seulement votre frère, elle outrage encore votre Dieu, et David n'a pas dit : J'ai péché contre Urie et Bathsébah, mais : « J'ai péché contre l'Eternel. » Eh bien, dites-nous quelle excuse vous avez à alléguer pour des transgressions d'une loi qui vous défend toute injustice, même celle d'un jugement téméraire, même celle d'un soupçon?

Oh! combien nous avons de la peine à nous reconnaître coupables, même des torts les plus évidents, même envers Dieu, même quand nous savons que notre aveu peut amener le pardon! Que d'orgueil dans notre cœur et quel amour, hélas! pour ce péché que

nous refusons de confesser dans notre vie passée, afin de rester libres d'y vivre à l'avenir! Oui, je le sens plus que jamais, ce n'est pas moi qui puis vous arracher l'aveu de vos torts : il ne faut pour cela rien moins que le Saint-Esprit, comme il fallut à David un envoyé divin; aussi je n'insiste plus et je me borne à prier le Dieu d'amour et de pardon de toucher votre cœur et de le porter au repentir.

Et n'allez pas vous imaginer que ce soit un aveu vague, prononcé du bout des lèvres, que Dieu vous demande. Qui n'a pas dit dans le monde : nous sommes tous pécheurs? Non, mais il s'agit d'un aveu parti du cœur, d'un sentiment profond de votre culpabilité. Si vous l'ignorez encore, lisez au 51e psaume de David son hymne de repentance.

Voilà un repentir sincère, un repentir qui conduit à la grâce et au pardon. Est-ce le vôtre? je crains bien que non. Je crains surtout que vous n'en jugiez l'expression exagérée, ou du moins plus en rapport avec la vie d'un meurtrier et d'un adultère qu'avec votre propre vie. C'est possible, je n'ai pas le courage de disputer avec vous, mais je sais que l'homme repentant ne compte pas ses soupirs et ses larmes; je sais que, loin de les amoindrir, il grossit plutôt ses fautes; je sais qu'il ne s'examine pas sur un seul point de la loi, mais sur tous, et que sur tous il se trouve répréhensible. Après tout, peut-être êtes-vous moins coupable que d'autres; en tout cas, moins coupable que moi; mais, quant à moi, je l'avoue, je me frappe la poitrine à l'ouïe de chacun des points de la loi : sur ses dix articles, je ne saurais répondre à un seul. Où je n'ai pas violé la lettre, j'ai violé l'esprit du commandement : si je n'ai pas tué, j'ai haï; si je n'ai pas volé, j'ai été injuste; si je n'ai pas porté de faux témoignage, j'ai menti.... Et croyez-vous donc que ces aveux ne me coûtent rien à faire? Non, ils déchirent le cœur, d'où ils sortent; mais je les dois à la vérité, je les dois à mon Dieu, je les dois surtout à Jésus, si je veux être par lui sauvé. Mais pourquoi les faire entendre ici? Ah! c'est que je vous les dois à vous-mêmes, et que je voudrais, en les faisant, vous ouvrir la porte pour en arracher de semblables; je voudrais vous montrer le chemin; je voudrais, passant le premier parmi les pécheurs, vous en-

traîner sur mes pas; je voudrais vous tirer après moi sur cette route d'humiliation et de salut, et, s'il était possible, y marcher à votre place!

Mais non, c'est vous qui devez avancer devant le trône de grâce et présenter, non pas votre justification, mais vos aveux et votre repentir. Personne ne peut faire ce pas pour vous; mais ce pas fait par vous suffit. Ne vous imaginez pas toujours que la religion soit une science difficile, compliquée; non, elle est là tout entière : l'homme se repent, et Dieu pardonne; l'homme se prosterne, et Dieu le relève; l'homme avoue son injustice, et Dieu le couvre de sa grâce. Cette vérité si simple, si grande, cette vérité qui brille à chaque page du Nouveau-Testament, se retrouve dans toutes les pages de l'Ancien, et en particulier dans ce verset de notre texte : « David dit à Nathan : J'ai péché contre l'Eternel. Et Nathan dit à » David : Aussi l'Eternel a fait passer ton péché, et tu ne mourras » point. » Voilà toute la Bible, tout l'Evangile : l'aveu de l'homme et le pardon de Dieu. Et remarquez bien qu'il ne se fait pas attendre, ce pardon; Dieu le donne à l'instant où l'aveu sort de la bouche du coupable. Le même verset contient le crime confessé et le crime pardonné; repentir et grâce se lient comme le cri qui l'ébranle et l'écho qui lui répond. Ici point d'effort d'intelligence, aucune étude profonde; mais un sentiment bien simple, le regret sincère du mal suivi d'une confiance sans borne en celui qui veut l'effacer. Je vous parlerais dix ans de ma vie que je ne vous dirais rien de plus : « Confessez vos fautes à celui qui est fidèle et juste pour les pardonner. »

Toutefois une dernière parole de notre texte mérite d'être encore étudiée. Nathan, après avoir annoncé son pardon à David, ajoute : « Cependant, comme en cela tu as donné occasion aux ennemis de » l'Eternel de blasphémer contre lui, à cause de cela le fils qui » t'est né mourra certainement. »

Ainsi, pour que les ennemis de l'Eternel ne puissent pas dire que Dieu n'exécute pas les peines portées par lui contre les transgresseurs de sa loi, ce Dieu fait tomber la mort non pas sur le coupable, il est vrai, mais sur son fils innocent. Vous comprenez sans doute qu'au delà de la tombe Dieu a pu traiter cet enfant avec

justice sans avoir égard au crime de son père, et faire de sa propre mort une véritable bénédiction, le conduisant d'une terre de souffrance sous un ciel bienheureux. Mais ce n'est pas le sort futur de l'enfant qui doit ici nous occuper, c'est la conduite de Dieu sur cette terre. Remarquez que cette conduite de Dieu pardonnant à David et faisant mourir son fils pour satisfaire en même temps sa bonté et sa justice est parfaitement semblable à celle du Dieu de l'Évangile, qui, pour sauver l'homme, tout en respectant sa loi vengeresse, détourne la punition de votre tête coupable pour la faire tomber sur Jésus innocent. Et voyez quelle conséquence découle de ce jugement : David a péché. Il sait que sa faute a donné la mort à son bien-aimé ; croyez-vous que le lendemain de cette mort il pourra, de gaieté de cœur, se souiller encore des crimes qui ont tué son fils? Et vous, qui maintenant savez que vos transgressions ont tué Jésus, pourrez-vous aussi, de gaieté de cœur, commettre de nouveau les péchés qui l'ont cloué sur une croix ? Ah ! il me semble suivre David dans ses nouvelles tentations, et l'entendre se dire : Comment retomberais-je à cette heure dans la faute qui hier a coûté la vie à mon enfant ? Comment jouerais-je avec le poignard qui fut planté dans son sein ? Oui, voilà l'horreur du mal qu'inspirent le pardon de Dieu et la mort de Jésus. Si vous avez accepté ce pardon, si vous avez cru à l'efficacité de cette mort, vous aussi devez trembler à la pensée d'enfoncer par de nouveaux péchés de nouveaux clous dans les pieds et les mains de celui qu'une fois déjà vous avez transpercé. Voilà la marque de votre repentir comme de votre pardon : c'est, à l'avenir, votre sainteté.

VIIIe DISCOURS.

(LISEZ I ROIS, DEPUIS X, 23, JUSQU'A XI, 8.)

Une circonstance, toujours la même dans l'histoire des trois premiers rois d'Israël, me frappe vivement : Saül, David, Salomon, tous trois d'abord irrépréhensibles devant Dieu, tombent tous trois plus tard dans des fautes graves : le meurtre, l'adultère et l'idolâ-

trie. Dieu avait-il donc eu tort de prendre Saül derrière la charrue, David au milieu de ses troupeaux et Salomon, dans l'enfance, pour les élever au trône? Non ; le tort était à Saül, à David, à Salomon, qui, pris si bas, n'avaient pas su monter si haut sans éprouver le vertige des grandeurs et tomber dans les abîmes du crime. Supporter la prospérité est plus difficile que soutenir l'indigence. C'est ce que tout le monde dit ; mais, hélas ! c'est ce que, presque personne ne croit réellement ; car, en répétant qu'il est dangereux d'être haut placé, la plupart des hommes aspirent à s'élever encore. Prenez-les à tous les échelons de la fortune, et vous les trouverez tous la main tendue, le pied levé pour atteindre au degré supérieur. Là, questionnez-les, et, en faisant effort pour monter, ils vous répondront que le bonheur est dans la médiocrité. Comment expliquer cette contradiction ? Le voici : c'est la conscience qui vous répond, et c'est la passion qui monte. Aussi chacun conseille-t-il la modération aux autres, en s'abandonnant lui-même à d'ambitieux projets, et tout cela avec une naïve sincérité : si bien qu'à cette heure où je voudrais persuader à chacun ici que la prospérité est dangereuse, je crains que, tout en acceptant cette règle générale, vous n'y posiez une seule exception : vous-mêmes. N'importe, je parlerai ; et si, même après cet avertissement, quelqu'un se trompe encore, c'est qu'il l'aura voulu. Pour bien juger des effets de cette prospérité sur le cœur humain, parcourons donc successivement l'histoire de Saül, de David et de Salomon, *avant* et *après* leur élévation.

Avant, Saül dit à Samuël, qui lui prédit sa future royauté : « Ne » suis-je pas Benjamite, de la moindre des tribus d'Israël, et ma » famille n'est-elle pas la plus petite de toute la tribu de Benja- » min ? » *Avant*, lorsqu'il n'est encore que désigné par Dieu et désiré par le peuple, Saül se cache tout confus, et c'est parmi le bagage qu'il faut l'aller chercher. *Avant*, encore roi sans royaume, général sans armée, Saül, en face d'un parti qui le dédaigne, garde un humble silence et ferme l'oreille aux paroles de mépris.

Mais attendez qu'une première victoire le porte à la tête d'une puissante armée ; laissez Goliath tomber et les Philistins s'enfuir ; que Saül s'habitue à l'autorité royale, et vous verrez après cette

élévation l'ingrat monarque haïr l'enfant qui l'a délivré, usurper la charge du sacrificateur qui l'a fait roi, et préférer une pythonisse à Dieu, une mort honteuse à une vie éprouvée. Ainsi, avant sa prospérité, humilité, foi, modération ; après, orgueil, impiété, suicide. De Saül passons à David.

Avant son élévation, c'est un berger qui reste aux champs et n'ose pas même venir se mêler à ses frères pour offrir un sacrifice. Avant, c'est un jeune guerrier qui se confie, non à sa fronde, mais à l'Eternel. Avant, c'est l'adversaire généreux, qui, surprenant Saül endormi dans une caverne, lui laisse la vie et coupe un pan de son manteau, témoin de son humanité. Enfin , avant son arrivée au trône, c'est le compatissant vainqueur qui pleure la mort de son ennemi et punit son meurtrier.

Mais revenez plus tard , lorsque l'habitude des grandeurs est prise, lorsque David peut se promener sur la terrasse de son palais et contempler les bains de ses jardins ; revenez quand le roi n'a qu'un mot à dire pour faire d'un général d'armée un complaisant de cour et envoyer un officier sous les murs d'une ville ennemie ; et vous verrez, après cette élévation prodigieuse, David faisant enlever une femme, massacrer son mari ; David à la fois homicide et adultère !

Faut-il vous rappeler aussi Salomon, qui, partageant encore le trône avec son père, pardonne Adonija révolté, mais qui, des qu'il règne sans partage, punit de mort le même Adonija et ses complices ? Salomon qui, avant ses victoires, son commerce, ses alliances, élève un temple magnifique au vrai Dieu, et qui, enivré de gloire, comblé de richesses, saturé de plaisirs, livre sa vieillesse à trois cents concubines et son cœur à leur idolâtrie ? Non, il serait superflu de multiplier les exemples empruntés à l'histoire ; un dernier plus convaincant que tous, nous suffira : notre propre exemple.

Oui, quelle que soit notre position sociale, nous avons tous expérimenté l'action énervante de la prospérité. Si l'on était venu nous dire, dans notre humiliation, qu'un jour nous serions orgueilleux ; si l'on nous avait annoncé, pendant une maladie, qu'en santé nous oublierions le Dieu que nous implorions alors ; enfin, si, au milieu

de notre misère, on nous avait prédit notre ingratitude au sein de notre future prospérité, non, certes, nous n'eussions jamais voulu le croire ; nous nous serions indignés contre le prophète de malheur, et cela même avec sincérité.

Mais arrive le jour où nous sortons de notre état de dépendance, nous retrouvons la santé, la fortune nous arrive ; et, sans savoir comment, un changement inattendu s'opère en nous. La tiède atmosphère du bien-être relâche notre cœur, efface nos bonnes intentions, nous amollit et nous endort. Notre esprit, libre des soucis que nous donnait jadis le besoin, erre aujourd'hui à l'aventure, s'approche de toutes les idées, s'ouvre à tous les désirs, écoute la tentation et tombe dans le mal. Dieu, ne pesant plus sur nous par l'épreuve, est oublié ; nous le prions moins parce que, affranchis, nous pensons en avoir moins besoin. Pleins de notre propre importance, il nous semble que les hommes, la Providence même, doivent traiter avec nous comme avec une puissance. Les contrariétés que nous supportions jadis nous irritent chaque jour plus vivement, et nous sommes de moins en moins réjouis de voir s'accomplir nos volontés. Dès lors il n'y a plus de bride à nos convoitises ; notre cœur est une maison ouverte à tous les vents, toutes les pensées le traversent, l'agitent et y jettent le désordre. Que maintenant l'occasion du péché se présente, qu'une étincelle partie de l'enfer vienne tomber sur cette poudrière comble, notre cœur sautera et couvrira le monde des débris informes de nos mille passions.

Comment, nous jadis si bien intentionnés, nous jadis si modestes, si faciles à contenter, avons-nous pu devenir sous la prospérité si pleins de nous-mêmes, si exigeants, si ingrats, si coupables ? Je n'en sais rien ! je m'y perds ! Je constate seulement un fait, et je dis à tous, à moi comme à vous : Voilà les tristes résultats de la prospérité.

Quelques-uns parmi nous me répondront-ils qu'à ces faits, malheureusement trop vrais, se rencontrent d'heureuses exceptions ?

Oui ; c'est précisément ce que je vous disais moi-même tout à l'heure ; chacun imagine les exceptions afin de se faire excepter ; il mentionne tel et tel tout haut, pour faire penser et en pensant à

lui tout bas. Se justifie qui voudra, pour moi je n'en ai pas le courage, et je répète que rien n'est énervant pour l'âme comme la prospérité. Je le dis de moi; je le dis de vous, qui que vous soyez, et je porte cette affirmation plus loin encore que, sans doute, vous ne le pensez.

Je n'ai parlé jusqu'ici que d'une prospérité toute matérielle; d'un accroissement de fortune, de plaisir ou de santé. Mais je crois que Satan prend occasion même de notre prospérité spirituelle, d'une victoire sur nos passions, d'une approbation chrétienne, d'un succès quelconque dans le bien, pour nous pousser au mal, par une infernale confusion de ce qui flatte notre homme naturel avec ce qui réjouit en nous le chrétien. Il semble que dans ces moments de saint triomphe l'ennemi de notre âme redouble de rage, multiplie ses efforts, brouille toutes nos idées, et au nom d'une joie chrétienne autorise un orgueil mondain, un relâchement dans la conduite, comme si nous avions droit à une indulgence plus grande à l'avenir par compensation pour nos hauts faits dans le passé! Nierez-vous aussi cela pour vous-mêmes? Direz-vous toujours que vous faites exception? Tant pis; car vous n'en n'êtes pas moins coupables que ceux qui l'avouent pour eux; seulement vous vous connaissez moins.

Pour moi, c'est l'amertume dans le cœur que je confesse que telle est ma pente. En vain je voudrais le nier, un nouvel assaut de Satan viendrait bientôt me donner à son tour un démenti. J'aime donc mieux avouer ma misère et chercher les remèdes que j'y puis apporter.

Et d'abord cette découverte que la prospérité a pour effet de corrompre le cœur justifie la conduite de Dieu plaçant la grande majorité des hommes dans la pauvreté, la douleur et l'humiliation. L'homme supporte mieux l'épreuve que le triomphe; voilà pourquoi le Dieu qui laisse souffrir est un Dieu de bonté. Sans doute, si ce Dieu avait affaire à des êtres meilleurs, à des êtres pour qui le bienfait serait toujours un motif de reconnaissance, et non pas une occasion d'ingratitude, il pourrait sans danger verser sur notre tête une corne d'abondance. Sans doute, si la santé du corps était toujours mise au service de la sanctification de l'âme, Dieu

se plairait à nous la conserver florissante, et bien probablement ce Dieu ne refuse ni la santé, ni les joies aux anges incapables d'en faire mauvais usage. Mais quand je vois que la souffrance est mon meilleur maître pour m'apprendre à prier, l'humiliation, ma conseillère la plus persuasive pour me sanctifier, alors je reconnais la dure nécessité où j'ai mis Dieu de me faire souffrir et de m'humilier. Je découvre la bonté de ce Dieu jusque sous les coups de sa verge, et je pleure à la fois de douleur et de repentir. Oui, mon Dieu, la discipline à laquelle tu me soumets par l'épreuve est la meilleure pour moi ; hélas ! c'est peut-être la seule que je puisse supporter.

Courage donc, frères qui soupirez après l'affranchissement de quelques épreuves temporelles ; elle n'est pas le signe de la colère, mais de l'amour de votre Dieu. Le soulagement qui serait doux à votre corps serait dangereux pour votre âme. Supportez avec résignation un traitement salutaire. Cherchez à comprendre ce que Dieu veut de vous, et dites-vous bien qu'il retirera sa main pesante de dessus vos blessures lorsqu'il vous jugera capables de soutenir la prospérité.

Si les hommes éprouvés sont enclins à penser que Dieu les oublie, au lieu de voir dans leur épreuve un témoignage de l'amour de ce Dieu, les hommes prospères s'imaginent volontiers au contraire que leur état florissant de santé, de considération ou de fortune, est un indice que Dieu les approuve, et cette erreur n'est pas moins grave que la première. Non, vous l'avez cent fois remarqué vous-mêmes : le méchant règne ici-bas. Si le mal abonde de toutes parts, c'est que les riches, les puissants, les heureux du monde sont ceux qui, par leur prospérité même, pèsent le plus sur la société, et si vous êtes de ceux qui prospèrent, vous ne faites probablement pas exception. Dieu vous supporte à force de patience ; mais il ne vous approuve pas. Si rien n'arrive sans sa volonté, ce n'est pas à dire qu'il fasse lui-même ce qu'il vous laisse faire. Ce n'est pas infailliblement lui qui vous a enrichis ; c'est peut-être Satan ! Ce n'est pas lui qui vous honore ; c'est le monde, ou peut-être l'Eglise, mais l'Eglise trompée, et qui, vous connaissant mieux, vous jetterait ses mépris. Ce n'est pas Jésus qui vous donne

toujours vos succès spirituels aux yeux des hommes ; ce pourrait bien être votre vanité qui les a préparés et qui les accomplit. Rappelez-vous cette terrible apostrophe du Sauveur adressée à certains hommes qui avaient fait même des prodiges en son nom : « Retirez-vous, ouvriers d'iniquité, je ne vous ai jamais connus ! » Songez que ces paroles ne seront prononcées qu'au delà de la tombe, et qu'elles s'adresseront à des hommes que des gloires évangéliques auront couronnés sur la terre, à des hommes qui, à cette heure, sont ici-bas dans l'Eglise chrétienne en pleine prospérité !

Mais je ne veux plus distinguer entre les infortunés et les heureux du siècle. J'adresse à tous, pour finir, une réflexion utile dans toutes les positions.

Si nous ne connaissions de Jésus sur la terre que sa naissance et sa mort, nous pourrions penser qu'en venant ici-bas il n'a voulu que nous donner une leçon d'humilité en naissant dans une crêche, et nous sauver en mourant sur une croix. Mais entre ces deux événements se trouve une vie pleine d'humiliations et de souffrances ; quelle peut en être la raison ? Puisque c'est la mort du Christ qui efface nos péchés, n'aurions-nous pas pu être sauvés par lui sans qu'il fût méprisé des Juifs, chassé des synagogues, insulté par des soldats, conspué par des valets ? Cette existence errante, douloureuse, méprisée, n'aurait-elle pas pu couler paisible au sein de l'abondance et des respects ? Pourquoi donc le Fils de Dieu a-t-il préféré vivre dans l'abaissement ? Sans doute parce que cet état, pour lui comme pour nous, était l'état le plus favorable à la sanctification. Il lui fallait des douleurs pour s'exercer à la patience, des insultes pour se faire à l'humilité, des besoins pour inspirer la prière, et même des tentations pour apprendre à résister. Ce qui fut utile à Jésus doit nous être nécessaire, et c'est un privilége, non une punition, que d'être traités comme le Fils de Dieu : l'humiliation lui fut bonne, elle nous le sera ; la souffrance l'a sanctifié, elle nous sanctifiera, jusqu'à ce que, dépouillés de ce corps débile qui réclame le régime de la souffrance, nous soyons au ciel devenus incorruptibles, même dans la prospérité.

En parlant ainsi, je n'oublie pas que l'épreuve bonne à l'âme est dure au corps, et qu'il reste pénible à notre homme naturel de

s'y soumettre. Mais, hélas! il ne dépend pas de moi de changer la nature des choses, de faire que l'homme ne soit pas une créature déchue, de mettre d'accord ses passions et son devoir ; en un mot, de dédoubler notre être. Je sympathise avec vos souffrances, car je les partage, et je voudrais que Dieu pût nous en dispenser ensemble. Mais, encore une fois, c'est demander l'impossible, aussi longtemps que nous n'aurons pas déposé notre pauvre humanité.

Courage donc, acceptons ce joug salutaire; craignons même d'en relâcher les liens et d'être mis en possession d'une liberté dont nous ne tarderions pas à abuser, pour courir à travers champs à la rencontre de toutes les tentations et de tous les péchés.

IXe DISCOURS.

(LISEZ JOB, XIX, 23 A 27.)

Il y quatre mille ans, sous le ciel d'Arabie, non loin d'une maison en ruines, un lépreux couché sur la terre, environné de ses amis venus pour le consoler, s'écriait après avoir répandu l'amertume de son âme : « Oh! que ne puis-je maintenant graver mes » discours avec un burin de fer sur une lame de plomb ou sur la » pierre, pour les transmettre à la postérité! » Qu'allait donc dire de si magnifique l'homme qui voulait conserver ses paroles à la contemplation des âges à venir? Le voici : « Pour moi je sais que » mon Rédempteur est vivant, qu'il restera le dernier sur la » terre, et qu'après que ma peau sera détruite je verrai Dieu de » ma chair, je le verrai moi-même, de mes yeux, moi, et non pas » un autre! »

Et ces paroles ont été écrites il y a quatre mille ans! vingt siècles avant la venue de ce Rédempteur sur la terre! Ce n'est pas saint Paul, c'est Job qui s'écrie : « Je sais, oui, je sais que mon Rédemp- » teur est vivant! Lorsque ma peau sera détruite, je verrai Dieu » dans ma chair, de mes yeux, moi, et non pas un autre! » Il y a dans ce transport d'allégresse anticipée, dans cette vision de

Christ deux mille ans d'avance, quelque chose qui saisit l'imagination ; on éprouve le besoin de relire ce passage pour s'assurer qu'on ne s'est point trompé ; on regarde au titre du livre pour se convaincre qu'on est bien aux premières pages de l'Ancien-Testament, et non pas aux dernières du Nouveau ; enfin on reste confondu d'étonnement quand on ne peut plus douter que cette parole tout odorante de Christ et d'Évangile remonte bien réellement à quatre mille ans ! Mais c'est peu que d'avoir lu cette parole ; il faut l'approfondir, et c'est ce que nous allons essayer.

Le lecteur qui connaît le livre de Job s'étonne d'un contraste que présente ce passage avec ce qui le précède et ce qui le suit. Frappé dans sa famille et dans sa personne, Job accepte d'abord avec résignation les maux venant, dit-il, du même Dieu qui lui donna jadis les biens. Plus tard, il confesse encore son péché, en demandant toutefois, avec amertume, pourquoi son juge le punit aussi sévèrement. Mais tout à coup, comme s'il venait de reconnaître, sous une influence soudaine de l'Esprit-Saint, combien ses murmures sont coupables, le patriarche s'arrête, se recueille et s'écrie : « Oh! » si ce que je vais dire à cette heure pouvait être gravé par le bu- » rin sur la pierre ! Oui, je sais que mon Rédempteur est vivant, » que mes yeux le verront ! » Et presque aussitôt Job, retombant de cette hauteur, de la vision spirituelle, exhale une longue plainte contre ce même Dieu qu'il se réjouit de revoir un jour.

Hélas ! la contradiction de Job est celle de nos chrétiens, tour à tour croyants et incrédules, saints et pécheurs, priant aujourd'hui le Dieu oublié par eux hier ; espérant, craignant, mêlant les larmes aux sourires ; changeant comme un ciel d'automne où le soleil et les nuages se chassent tour à tour. L'histoire de Job est celle de David interrompant ses Psaumes pour courir à l'adultère ; l'histoire de Pierre jurant fidélité à Jésus quelques heures avant de le renier ; celle de saint Paul déplorant sa pratique du mal au milieu même de son amour pour le bien, et s'écriant avec horreur : « Qui me délivrera de ce corps? » à l'heure même où plein de joie il ajoute : Je rends grâce à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur !

Quelle misère que la nôtre ! que nous ne puissions pas nous maintenir un jour entier dans l'atmosphère paisible de la foi ! qu'à

chaque instant, sans savoir d'où ni comment, la tentation tombe sur notre cœur, le mal sous notre main, avant que nous ayons eu le temps de songer à nous en garantir! Dans le même jour, heureux en Jésus, misérables dans le monde; contents de vivre et dégoûtés de la vie; colères et pacifiques, croyants et incrédules, saints et pécheurs, plus mobiles que les flots, et ne laissant pas plus qu'eux de traces de nos agitations de chaque jour sur la surface du lendemain. C'est là une vacillation humiliante qui devrait bien nous apprendre à nous défier de nous-mêmes pour nous tenir plus constamment sous la dépendance du Seigneur. D'autre part ce mélange de bien et de mal en nous est bien propre à fortifier notre foi languissante, car il proclame la vérité des doctrines évangéliques; c'est un signe de notre double nature, une trace de notre chute et une preuve de l'action de l'Esprit-Saint sur notre cœur corrompu. « On ne tire pas le pur de l'impur, » dit ailleurs le livre de Job; ce n'est donc pas de Dieu que viennent nos tentations et nos péchés, comme ce n'est pas de nous-mêmes que procèdent nos bonnes pensées et nos bonnes actions. Dieu agit par moment sur nous, et par moment nous abandonne à nous-mêmes; de là cette confusion, inexplicable pour quiconque n'admet pas la corruption naturelle de l'homme et sa régénération possible par l'Esprit-Saint. Mais poursuivons.

Job parle de sa mort : « Lorsque ma peau sera détruite, » dit-il; et il parle de sa résurrection, car il ajoute : « Alors je verrai Dieu en ma chair. » Quelques personnes se plaignent que l'Ancien-Testament ne parle pas assez clairement de la vie à venir. Je leur demande ce qu'on pourrait dire de plus clair que ces paroles : « Quand ma peau sera détruite, je verrai Dieu en ma chair. » Est-ce là une simple présomption, une faible espérance? Job dit : « Je sais; » non pas je pense, mais je sais; non pas j'espère, mais je sais; non pas je doute, mais je sais, je sais que je verrai Dieu!

Ne croirait-on pas entendre David disant dans un de ses Psaumes : « Je sais en qui j'ai cru? » ou saint Paul s'écriant : « Je suis » assuré que ni la mort, ni la vie, ni les choses présentes, ni les » choses à venir ne pourront me séparer de l'amour que Dieu m'a » témoigné en Jésus-Christ? « Je sais, » dit Job; « je sais, » dit

David; » je suis assuré, » dit Paul. N'est-ce pas toujours la même foi pleine d'assurance?

Oui, telle est la nature de la foi chrétienne : ce n'est pas une espérance, c'est une profonde conviction; elle n'est pas suspendue au bout d'une longue et pesante chaîne de raisonnement que sa longueur et que son poids eux-mêmes peuvent rompre; non, cette foi part avec élan de l'âme, elle se prouve à elle-même et s'inquiète fort peu que les hommes la confirment ou la nient; elle a conscience d'elle-même; elle se sent vivre, et comme un grand philosophe le disait de lui, elle dit d'elle-même : « Je me sens, donc je suis. » Mais entendons-nous bien : la foi chrétienne n'a pas seulement la conviction qu'elle existe comme foi; mais la foi chrétienne a la conviction qu'elle est la vérité, en sorte que, lorsqu'elle se fait jour dans un cœur, elle l'éclaire, le calme, le rend heureux. Nous disions tout à l'heure qu'il arrive au même homme de croire et d'être incrédule; mais sa foi et son incrédulité ne viennent pas s'unir dans son cœur à la même heure, de manière à produire un mélange qu'on pourrait appeler le doute. Non, le doute, c'est encore l'incrédulité; quand la foi est là, on la sent, elle agit; on ne songe pas à en constater l'existence avec la main ni avec l'esprit; elle parle à l'âme au nom de Dieu, et cela suffit. C'est ainsi que Job et David ont pu dire : « Je sais, » et saint Paul : « Je suis assuré. »

Une telle vivacité de foi se trouve-t-elle en vous? ou bien vous paraît-elle une exagération? Dans ses élans votre foi vous montre-t-elle le ciel ouvert comme à saint Etienne? vous fait-elle désirer de déloger de cette terre comme saint Paul? ou bien n'est-elle qu'un palliatif pour endormir vos craintes de la mort, un voile pour vous dérober la perspective du néant, et l'acceptez-vous comme une douce illusion dorant une triste vérité? En un mot, dites-vous comme le monde : Il est consolant de croire, ce qui veut dire qu'il est bon d'être trompé, et que, quand on ne peut plus retenir la vie, il faut accepter la foi comme un pis-aller? Que chacun de nous s'examine et prononce pour lui-même; mais que tous se rappellent que la foi véritable doit arriver à dire comme le patriarche : « Je sais; » et comme l'apôtre : « Je suis certain. »

Maintenant, quel est l'objet de la foi de Job? Est-ce uniquement sa résurrection? Non; car on ressuscite aux peines éternelles comme à l'éternelle vie; on peut voir Dieu pour reposer dans son sein ou pour tomber sous sa main. Non, Job connaît autre chose que la vie à venir; il connaît son Rédempteur.

Mais est-ce bien d'un Rédempteur pour ses péchés que parle ici le patriarche? Si vous en doutez, écoutez ce qu'il dit ailleurs: » Comment l'homme mortel se justifierait-il devant le Dieu fort? S'il » veut plaider avec lui, il ne lui répondra pas sur un seul article » de mille. Quant à moi, j'ai péché. Pourquoi, ô mon Dieu, n'ôtes- » tu pas mon péché? Je demanderais grâce à mon juge. Mes pé- » chés sont liés comme un faisceau; tu as assemblé mes iniquités; » tu me fais recevoir la faute des péchés de ma jeunesse. »

D'ailleurs, de quoi, si ce n'est de ses péchés, Job avait-il besoin d'être racheté? Quelle autre richesse que l'innocence pouvait lui ouvrir le ciel et lui faire voir son Dieu? Étaient-ce ses dettes d'argent sur la terre que son Rédempteur devait acquitter? Était-ce une seconde vie terrestre qu'il devait lui faire obtenir? Évidemment non, puisque, après avoir parlé de son Rédempteur et de sa mort, Job se trouve devant Dieu. Sa vie rachetée n'est donc pas sur la terre, mais au ciel, non dans le temps, mais pendant l'éternité. Or, dans le ciel et pour l'éternité, sont-ce des biens matériels qu'il faut apporter pour vivre heureux? N'est-ce pas plutôt la sainteté? Et, dès lors, ce qu'il faut acquitter, n'est-ce pas le péché?

Oui, c'est d'une rédemption de ses péchés que parle Job deux mille ans avant la publication de l'Évangile, et ce qui nous reste à découvrir, c'est quel était ce Rédempteur dont il nous parle deux mille ans avant la venue de Jésus-Christ.

Observez d'abord que dans ce passage le Rédempteur est mis sur la même ligne que Dieu lui-même: « Je sais, dit Job, que mon Rédempteur est vivant et que je verrai Dieu. » Oserait-on dire que ce Rédempteur de Job fût un homme ou bien un ange, quand il en place le nom à côté de celui de son Créateur, et que le premier est auteur d'un salut qui conduit devant le second? Non; cela nous paraît impossible. D'un autre côté, la désignation du Rédempteur et de Dieu sous deux noms différents ne suppose-t-elle pas deux per-

sonnes différentes ? Et s'il s'agissait ici d'une identité, Job n'eût-il pas dit plutôt : Je sais que mon Rédempteur est vivant et que je le verrai ? Mais non, il distingue son Dieu de son Rédempteur.

Ainsi, d'un côté le Rédempteur de Job ne saurait être une créature : il est placé trop près de Dieu ; d'autre part, les deux noms supposent deux personnes. Je suis donc conduit à reconnaître dans ce passage le Dieu Père et Fils du Nouveau-Testament. En quoi consiste la ressemblance, en quoi la distinction ? Sans doute, Job n'en avait pas une vue claire sous l'ancienne économie, puisque nous ne l'avons pas même encore sous la nouvelle ; mais il me suffit ici d'avoir fait remarquer que le Rédempteur de Job est celui des chrétiens, pour tirer de ce rapprochement une précieuse conséquence.

Quel sujet de joie s'élève de cette étonnante harmonie entre l'ancienne et la nouvelle alliance, entre les apôtres et les patriarches ! N'est-il pas bien doux de retrouver mot à mot l'Évangile dans le livre le plus ancien du monde ? N'est-ce pas une puissante confirmation de la vérité de la grande doctrine du salut par la croix ? N'est-ce pas une preuve que les deux Testaments ont été écrits sous la même inspiration descendant du ciel comme une rosée, toujours la même à des siècles d'intervalle ? Oui, et je bénis mon Dieu d'avoir projeté la lumière de Christ sur les siècles passés comme sur les siècles à venir, non-seulement parce qu'ainsi dans tous les temps des hommes mes frères ont pu s'y réjouir, mais encore parce que ma propre foi se fortifie sous un soleil que je vois briller dans tous les âges et sur tout l'univers.

Mais arrivons aux dernières paroles de notre texte : « Je le verrai moi-même, dit Job, de mes yeux, moi, et non pas un autre. »

C'est donc nous, nous-mêmes qui verrons Dieu ! moi qui vous parle ! moi, peut dire chacun de ceux qui écoutent, moi, je verrai Dieu ! Oh ! quelle magnifique vision ! la vision dans la gloire de Celui qui créa le monde, sema les étoiles et qui gouverne l'univers ! Et ce sera moi-même qui verrai tout cela ! Ce ne sera pas moi transformé en un nouvel être, revêtu d'un autre corps, ayant d'autres yeux, mais ce seront les mêmes yeux, qui dans ce moment lisent ce livre, qui contempleront ce Dieu ! Seulement, ce corps, ces yeux,

aujourd'hui corruptibles, auront alors revêtu l'incorruptibilité. Ce sera moi, avec mes souvenirs, avec mes affections, et dès lors avec mes amis de cette terre. Je ne perdrai aucune de mes facultés actuelles ; au contraire, elles auront pris l'énergie qui convient à l'éternité. Je me ressouviendrai de ma vie terrestre, et, comme ici-bas déjà le temps transforme les souffrances passées en souvenirs mélancoliques et doux, bien mieux, dans le ciel, mes souvenirs de la terre seront-ils purifiés de toute amertume. Nous nous reposerons de nos peines, nous contemplerons sans danger nos anciens périls. Nous porterons nos regards sur les tempêtes de l'ancien monde, sans terreur, assis sur le rivage de l'éternité. Vous me direz : Vous souvient-il de nos lectures pieuses sur la terre? et je vous répondrai : Il m'en souvient, je me souviens de ces douces heures de culte et de prière, de ces mouvements en moi de l'Esprit de Dieu qui me donnait la paix et la joie. Comme nous étions heureux dans ces élans de foi vive, montant de la terre où nous étions vers le ciel où nous sommes! Comme nous aurions payé cher alors et volontiers un coup d'œil jeté sur cet avenir, présent à cette heure; sur ces anges, nos frères; sur ce Jésus, assis là, près de son Père ! Et cependant, comme nous étions loin de nous figurer ce que nous voyons et sentons ! Je me retrouve bien le même être, mais tout est ici différent de ce que je m'étais figuré. C'est bien moi, moi-même, qui, de mes yeux, vois, comme nous le disait Job sur la terre, c'est bien moi qui contemple mon Rédempteur, mais mon Rédempteur cent et cent fois plus aimable et plus aimant que je n'avais pu le concevoir. Oh ! ce n'est qu'ici et qu'à cette heure que nous pouvions comprendre cette parole : Dieu est amour !

Mais, hélas ! mes frères, je retombe sur la terre, mes yeux parcourent encore un livre; ils ne contemplent pas encore mon Dieu. Encore quelques jours d'exil, et puis la patrie; encore quelques heures de foi, ensuite la vue. Patience, courage et persévérance; quand l'abattement nous reviendra, rappelons-nous que c'est nous, nous-mêmes, et non pas un autre, qui verrons Dieu. Rappelons-nous que nous avons un Rédempteur, et que, pour Job lui-même, ce n'était pas une probabilité, mais une certitude qui lui fit dire, deux mille ans avant la venue de Jésus sur la terre : « Je sais.» Com-

ment ne le dirions-nous pas, nous, deux mille ans après ? N'allons pas nous imaginer que nous soyons placés trop bas sur l'échelle des êtres pour monter jusqu'à Dieu ; car Celui qui releva Job le prit sur la cendre et lui donna plus qu'il n'avait jamais eu, plus qu'il n'avait jamais espéré ! Il a su du néant nous conduire à la vie ; ne saura-t-il pas de la terre nous conduire aux cieux !

Xe DISCOURS.

(LISEZ 2 SAMUEL, VI, 1 A 12.)

L'arche du Seigneur, mise d'abord dans le temple de Dagon, où l'idole tombe et le brise devant elle ; portée ensuite à Gath, où l'incrédulité des Philistins leur attire une terrible maladie ; envoyée plus tard dans une ville israélite, où d'indiscrets regards à son intérieur méritent la mort au peuple coupable, l'arche du Seigneur est enfin conduite chez Abinadab, et gardée par ses fils, Lévites, pendant plusieurs années. Toutefois, le peuple, et David lui-même, saisis d'un nouveau zèle, se décident à la transporter à Jérusalem. Un char est construit, l'arche y est déposée ; le peuple et le roi lui-même, tous armés d'instruments divers, marchent à sa suite en chantant les louanges de l'Eternel. Près de l'aire de Kidon, sur un terrain uni, les bœufs attelés au char ont peine à se tenir ; leurs pieds glissent sur la terre battue ; ils descendent, malgré leurs efforts pour s'arrêter ; le char, dans cette marche accélérée, perd son équilibre, l'arche sainte vacille, s'ébranle, s'incline ; Huza croit la voir tomber, et, Lévite conducteur de l'attelage, il lève promptement le bras pour la retenir. Mais, chose étrange ! ce n'est pas l'arche, c'est Huza qui tombe, et qui tombe mort aux yeux de tout le peuple et de David terrifiés ! Enfin, pour qu'il ne reste aucun doute sur la cause de cette mort, la Bible nous dit qu'Huza fut frappé par la colère de Dieu.

Mes frères, ce châtiment, qui jadis épouvanta tellement David qu'il ne voulut plus recevoir l'arche sainte dans sa maison, ne vous épouvante-t-il pas vous-mêmes encore aujourd'hui ? Quel était le

crime d'Huza, et comment s'expliquer qu'il mérita la mort? Voilà ce que plusieurs d'entre nous se sont peut-être déjà demandé. Pour leur répondre, étudions notre texte de plus près.

Quel était le crime d'Huza levant la main pour empêcher l'arche de tomber? On a répondu qu'Huza transgressait ainsi la loi de Dieu, défendant, même aux Lévites, de toucher l'arche sainte. Cette explication est, à la rigueur, suffisante pour fermer la bouche aux contredisants; mais j'ose dire qu'elle ne satisfait pas le cœur; et d'ailleurs, une semblable faute est excusée plus d'une fois dans la Bible. Ainsi, David lui-même avait touché aux pains de proposition, ce qui n'était permis qu'au grand-prêtre; et sans doute Huza savait que pour cela Dieu ne l'avait pas puni. Nous savons nous-mêmes que Jésus donne cet exemple pour absoudre ses apôtres, froissant quelques épis de blé un jour de sabbat. D'ailleurs, ce n'était pas pour la profaner, mais pour la soutenir, que la main d'Huza se porta sur l'arche. Fallait-il donc la laisser tomber? et comment la retenir sans la toucher? Huza se rappelle que la chute de Dagon dans son temple avait été le moyen employé par Dieu pour faire mépriser cette idole, et il craint, d'après ce jugement, qu'une semblable chute n'attire sur l'arche un semblable mépris. Nous ne saurions donc admettre que ce soit pour avoir touché l'arche que le Lévite fût frappé. Enfin, si nous allons chercher dans les Chroniques le récit parallèle, nous y lirons, non pas qu'il ait touché, mais seulement qu'il leva la main. Si le crime eût été dans l'attouchement, comment l'écrivain sacré aurait-il raconté la punition sans parler du crime? mentionné le mouvement du bras, circonstance insignifiante, en se taisant sur le toucher de l'arche qui constituait la faute elle-même?

Non, le péché d'Huza n'était pas dans le contact de sa main et de l'arche sainte. Un mot du texte va nous aider à le découvrir. Il est dit que Dieu frappa Huza à cause « de son indiscrétion; » ce n'est donc pas à cause de sa désobéissance. Mais que signifie ici le mot indiscrétion lui-même? On appelle indiscret dans ce sens celui qui se mêle d'affaires qui ne le concernent pas, celui qui se donne un rôle au-dessus de sa portée, le serviteur qui prétendrait suppléer son maître dans son cabinet au lieu de le servir dans l'anti-

chambre ; le geôlier qui monterait au tribunal du juge ; le prêtre usurpant à bonne intention le rôle de Dieu ; ou le prince lui-même se mêlant des sacrifices du prêtre, même pour assurer une victoire à la cause de son Dieu. Tel fut, par exemple, Saül ; tel est ici Huza. Il pense pouvoir aider son Dieu, et Dieu l'en punit ; il estime que l'arche peut tomber, et Dieu le frappe de mort ! Il craint que l'Eternel ne suffise pas à faire respecter ses lois, ou qu'il les ait oubliées ; peut-être même, en la voyant chanceler, conçoit-il un doute sur la sainteté de l'arche, et Dieu le renverse à l'instant lui-même dans la poussière, où son manque de foi lui montre déjà les tables de Sinaï.

Mais quelques-uns diront : l'homme n'est-il donc pas ouvrier avec Dieu, et même, en conduisant le char, Huza n'aidait-il pas l'arche à marcher tout aussi bien qu'en levant la main pour la retenir ? Oui, sans doute ; mais il faut regarder au sentiment qui conseille la coopération ; ce peut être l'obéissance ou la présomption. Nous pouvons travailler à l'œuvre de Dieu, ou parce qu'il nous l'a commandé, ou parce que nous craignons qu'il n'y suffise pas sans notre secours. Qui sait même s'il n'en est pas parmi nous qui en soient venus à considérer cette œuvre comme la leur propre, à oublier leur maître ? Ainsi descendus d'un travail divin à une occupation terrestre, de tels hommes n'ont-ils pas agi comme si l'arche sainte pouvait tomber ?

Pour mieux comprendre la différence que nous signalons entre les deux genres de secours offerts à Dieu, comparez celui qu'apporte David à celui qu'Huza veut donner : David jette dans les airs les sons de sa harpe ; Huza met au service de l'arche sainte un bras prompt et vigoureux. En quoi les chants de David aident-ils la marche du char ? En rien ; et dans quel but le Lévite lève-t-il la main ? Pour tout sauver en préservant l'arche du mépris. Oui, mais David joue et chante, plein de confiance en l'Eternel, tandis qu'Huza lève le bras par défiance même ! Son secours est trop grand, si je puis ainsi dire ; ou, mieux encore, son secours est présomptueux, téméraire, insolent ; car il suppose que Dieu peut faillir !

Mais pourquoi tant insister sur ce sujet, nous dira-t-on ? C'est que le tort d'Huza est aussi le tort de bien des chrétiens de nos

jours, qui prétendent aider Dieu, si ce n'est même le suppléer. Jugez-en vous-mêmes.

Tel passage de la Bible nous paraît étrange. Nous le considérons de plus près, et son étrangeté ne fait qu'augmenter à nos yeux. Nous en concevons des inquiétudes, non pour nous, mais pour d'autres ; nous serions peinés qu'une doctrine injustifiable au jugement de l'incrédule se trouvât dans la Parole de Dieu. Nous cherchons donc à l'en effacer, et, pour y réussir, nous mettons à la torture et notre esprit, qui ne comprend pas, et le passage étrange, qui ne peut y entrer. Nous le commentons, l'étendons, l'abrégeons jusqu'à ce qu'il cadre juste avec notre système, et alors nous sommes fiers d'avoir ainsi justifié la sainte Bible! Cette conduite diffère-t-elle beaucoup de la conduite d'Huza?

Une autre fois, la marche des affaires humaines est tellement à contre-sens de l'attente générale que chacun se demande s'il est bien certain qu'une Providence gouverne l'univers. Au croyant il suffirait de rappeler que les voies de Dieu ne sont pas nos voies, que Dieu tire le bien du mal, et qu'enfin ces coups, blessant notre corps, peuvent guérir notre âme. Mais à l'incrédule ces raisons ne suffisent pas ; alors, pour le satisfaire, nous essayons d'en forger d'autres ; nous entrons dans son idée, c'est-à-dire que nous sortons de l'Evangile. Nous avons recours aux arguments de la sagesse humaine ; c'est-à-dire que nous ne comptons pas assez sur la puissance de l'Esprit-Saint pour faire accepter la vérité. C'est bien l'œuvre de Dieu que nous prétendons soutenir, mais avec le bras charnel du Lévite ; et n'est-ce pas avec son indiscrétion?

Un autre jour nous rencontrons un obstacle sur notre route, en accompagnant l'arche sainte, en conduisant une œuvre chrétienne, en travaillant enfin d'une manière quelconque à l'avancement du règne de Dieu. Comme c'est en agissant avec droiture et simplicité que nous avons échoué contre la malice des hommes, nous nous faisons presque un reproche de cette droiture et de cette simplicité, et nous voulons cette fois essayer de l'adresse et de la ruse. Sous prétexte de nous « faire tout à tous pour en gagner quelques-uns, » nous nous faisons tout à tous de manière à nous perdre avec les autres. Ce n'est pas assez. Pour gagner les mondains,

nous employons les mondains eux-mêmes à traîner le char qui porte l'Evangile. Parce que celui-ci est riche, nous le mettons en tête ; parce que celui-là est habile, nous en faisons un conducteur. Nous employons la foule à pousser par derrière, et nous finissons par nous confondre dans cette tourbe d'incrédules que nous prétendions diriger. Au milieu d'un tel cortége nous perdons la foi nous-mêmes, et nous copions ceux qui devaient nous imiter. Faut-il donc s'étonner si Dieu laisse périr notre œuvre? N'est-il pas plus admirable que nous soyons encore épargnés par Celui qui punit Huza portant un bras incrédule au secours de l'arche sainte?

Mais supposez que l'œuvre chrétienne à laquelle nous portons notre main marche longtemps triomphante et prospère ; supposez que nous ayons le temps de la narrer dans le monde et dans l'Eglise, de nous en réjouir nous-mêmes et d'en bénir Dieu ; supposez que, au milieu de ces longs succès, arrive un échec inattendu : aussitôt notre foi bouillonnante s'abaisse, notre zèle turbulent se calme, nous commençons à craindre d'avoir trop espéré, de nous être fait des illusions, d'avoir mis trop de confiance dans les promesses de l'Evangile ; nous concevons des inquiétudes pour l'œuvre de Dieu ; plus nous craignons, comme Pierre, plus nous nous enfonçons comme lui sous les eaux ; nous oublions que nous avons été appelés du Seigneur et que nous sommes toujours sous son regard. Alors nous perdons notre calme, nous agissons avec précipitation ; comme la main de Dieu se cache, nous avançons la nôtre ; comme il paraît agir moins, nous agissons plus. La fièvre de l'activité nous gagne : nous pensons, parlons et travaillons tout à la fois ; il semble en vérité que nous soyons seuls sur le navire, qu'il nous faille en même temps tenir le gouvernail, déployer la voile, et que les vents soulevés par Satan, ne puissent pas être apaisés par Jésus ! Faut-il donc s'étonner que Dieu nous laisse alors descendre sous les flots?

Et remarquez que je parle ici des chrétiens. Si j'avais voulu peindre le monde avec ses prétentions de venir au secours du Seigneur, de redresser sa Providence, de favoriser sa religion par ses institutions politiques et sa sagesse humaine; ce monde, prenant doctement la place de Dieu, et disant que, s'il n'existait pas, il fau-

drait l'inventer, oh! si j'avais voulu parler d'un tel monde, j'aurais eu de tout autres choses à dire; mais non, c'est Huza, le Lévite, qui nous sert ici de type, et c'est nous, chrétiens, qui malheureusement lui ressemblons.

Quelle folie est la nôtre! L'Evangile vient-il de Dieu, ou bien n'en vient-il pas? S'il en vient, que craignons-nous pour lui? et s'il n'en vient pas, pourquoi lui donner une seule pensée? S'il est divin, Dieu le laissera-t-il périr? et, s'il ne l'est pas, le ferons-nous triompher? N'est-ce pas la plus étrange des aberrations que de supposer Dieu insuffisant pour lutter contre le monde ou de compter sur le monde pour assurer le triomphe à Dieu? Mais faisons donc une bonne fois notre compte, asseyons-nous sur la pierre du chemin avant de nous mettre en voyage, et supputons le trésor de notre foi pour juger s'il nous conduira jusqu'au bout de la route. Craignons de perdre haleine en chemin. Fortifions-nous avant de partir, et ne courons pas à l'aventure.

Ah! si nous avions plus de foi, si nous en avions seulement un grain de la véritable, comme notre activité chrétienne changerait de nature, comme le calme descendrait dans notre vie, l'ordre dans nos idées et le succès dans nos œuvres; bien plus, je dirai : comme nos œuvres seraient plus abondantes, tout en nous fatiguant moins! Il y a tant de charmes à s'abandonner à la main du Seigneur, à se laisser conduire en tout et partout! Il est si bon de savoir ni hâter, ni ralentir le pas; ni craindre, ni espérer; mais toujours compter sur Dieu! Il est si doux de voir sa main dans le revers comme dans le succès, dans les obstacles comme dans la marche facile. Nous en avons fait l'expérience, bien que, hélas! nous ne sachions pas nous maintenir dans ces hautes régions de la paix, où, par moment, le souffle de l'Esprit nous a transportés. Mais puisque nous y avons déjà respiré avec tant de bonheur, pourquoi ne pas déployer les ailes de notre foi pour nous y porter encore? le passé nous est garant de l'avenir; l'Evangile est toujours la puissance de Dieu; l'Esprit-Saint n'a pas perdu de son efficacité; c'est nous seulement qui laissons faiblir la foi dans notre cœur : tout le mal est là. Voyons donc si le dernier mot de notre texte ne nous fournira pas un remède.

Huza prétendit soutenir l'arche, et Huza fut frappé. David ne voulut pas la recevoir dans sa ville, et David ne fut pas béni comme Obed-Edom qui la laissa mettre dans sa maison. Ce dernier n'appela ni ne repoussa l'arche du Seigneur, il la reçut en toute simplicité, la laissant entrer et la laissant partir.

C'est quelque chose de semblable que nous avons à faire à l'égard des œuvres de Dieu. Laissons à Dieu lui-même le soin de les faire naître ; et, quand il les place devant nous, employons-nous-y avec ardeur. S'il les retire de notre main, ne veuillons pas les retenir ; nageons avec le courant au lieu de prétendre le remonter. Tout en un mot : suivons Dieu sans marcher devant lui, ni nous faire tirer. Les temps portent presque toujours avec eux leurs signes, les événements leurs leçons ; c'est à nous de regarder et d'entendre. Ce qui rend pénible notre marche, c'est que d'abord nous résistons, ensuite nous voulons diriger, et nous finissons par faire fausse route. Prêtons donc une oreille attentive au moindre souffle de la conscience, portons un regard droit sur les ordres de sa sainte parole ; et, par-dessus tout, consultons le Seigneur dans la prière ; laissons-nous conduire ainsi par la main puisque nous sommes les enfants de Dieu et non ses conseillers.

Au moment de terminer, une pensée me frappe. Si vous ou moi nous nous étions trouvés sur la route de l'arche, et que David nous eût proposé de la recevoir dans notre demeure, n'aurions-nous pas reçu avec joie ce saint dépôt, portant avec lui les bénédictions du Seigneur? Mais que contenait cette arche? — La parole de Dieu. — Eh bien, l'arche sainte est dans notre demeure, la Bible est dans nos mains, sous nos yeux ; et, loin de nous le défendre, Dieu nous ordonne d'y regarder. Ah ! quand le Seigneur nous accorde un nouveau privilége, n'y répondons pas par une nouvelle désobéissance, mais allons chercher dans le contact de cette parole sainte, non la mort comme Huza, mais la vie éternelle qu'y donne Jésus-Christ.

XIe DISCOURS*.

(LISEZ ROMAINS, X, 13 A 15.)

Dans quelques jours, nos diverses sociétés pour l'évangélisation du monde et le soulagement des infortunes vont célébrer leurs anniversaires. Dans ce moment elles adressent des appels aux chrétiens, et chacun de nous se dispose à leur répondre ; mais comment? Pour nous fixer à cet égard, nous parlerons aujourd'hui des œuvres d'évangélisation, et, dimanche prochain, des œuvres de charité.

Pour nous déterminer à soutenir une institution, il me semble que nous devons exiger deux conditions : qu'elle fasse une œuvre de Dieu et qu'elle la conduise avec succès. Or, l'évangélisation du monde est-elle une œuvre de Dieu, et les sociétés de notre patrie s'en occupent-elles avec succès? C'est ce que nous allons examiner.

La prospérité d'une religion n'est pas toujours une preuve de sa vérité, car une religion peut s'établir sur la terre par deux puissances bien différentes : la puissance de l'homme ou la puissance de Dieu; et, quelque florissante que soit une croyance, on pourra toujours dire que rien ne garantit qu'elle ne soit pas une œuvre humaine. L'homme a une volonté et un pouvoir; s'il échoue souvent, il réussit quelquefois. Ne serait-il pas possible que l'œuvre qu'on nous présente comme divine ne fût qu'une œuvre humaine couronnée cette fois du succès? Reconnaissons-le, ce raisonnement est juste. Mais si nous montrons qu'une œuvre n'a pas prospéré *par la volonté de l'homme*, qu'au contraire elle s'est accomplie *sans le secours de cette volonté*, *malgré cette volonté*, ne sera-t-il pas évident alors que cette œuvre s'opère par une volonté supérieure à celle de l'homme, *par la volonté de Dieu?* Eh bien, ce sont là précisément les destinées de l'évangélisation du monde. Cette œuvre

* Nous avons déjà développé quelques-unes des idées de ce discours dans les *Archives du Christianisme*, en 1834.

s'accomplit sans le secours de la volonté de l'homme et malgré cette volonté; dès lors, nous sommes en droit de conclure que cette œuvre est celle d'une volonté supérieure à l'homme, l'œuvre grande et sainte de Dieu lui-même. En voici plus d'un exemple.

A l'occasion de quelques petits différends de commerce, une guerre eut lieu récemment entre les Iles-Britanniques et le Céleste-Empire. S'il fut jamais évident que l'évangélisation était loin de la pensée de ceux qui l'ont préparée, c'est bien dans cette circonstance. Ce que le gouvernement anglais voulait introduire en Chine, ce n'était pas la Bible, mais l'opium; non la vie, mais la mort. Et cependant, quel a été le principal résultat de sa victoire? Cinq ports de la Chine ouverts à toutes les nations chrétiennes; l'abolition des lois pénales contre les indigènes embrassant l'Evangile, le libre accès à des milliers de Bibles et à de nombreux missionnaires. Bien plus et bien mieux: aujourd'hui un rebelle, poussé par l'ambition, renverse trône et idoles, fait imprimer et répandre la Bible sans qu'on sache pourquoi, et se fait ainsi le serviteur aveugle mais puissant de la future évangélisation. Sans doute, c'est encore bien peu pour des contrées contenant le tiers du genre humain; mais l'écluse est ouverte, le courant chrétien se précipite, le pays doit être un jour inondé; et, ce que nous avons voulu surtout constater, c'est que l'œuvre chrétienne accomplie l'a été sans que le vainqueur l'ait voulu, sans que le vaincu y ait songé; l'entrée refusée par l'un et conquise par l'autre à l'opium s'est finalement trouvée une porte ouverte à l'Evangile, son contre-poison.

Si vous désirez contempler un spectacle moins éloigné et une preuve plus facile à constater, tournez les yeux vers l'Orient, aujourd'hui champ de bataille où va se décider l'avenir de l'Europe et de l'Asie. Que veulent ces empereurs et ces rois en présence? Le Sultan, conserver son empire; le Czar, transporter sa capitale de Saint-Pétersbourg à Constantinople; les monarques d'Occident, arrêter le flot qui pourrait un jour couvrir l'Allemagne, la France, l'Angleterre et les Indes. En tous cas et à coup sûr, aucun d'eux ne songe à répandre l'Évangile. Et cependant jusqu'à ce jour, de

ce conflit de prétentions qu'est-il sorti? Ce que personne n'avait cherché ni prévu : sous la pression de l'opinion publique, sous l'influence d'une atmosphère chrétienne invisible, mais puissante, l'Empire turc se transforme : les armées sont tenues en échec, mais la civilisation avance; les forteresses tombent, se relèvent pour tomber encore, mais le christianisme marche sans jamais faillir; l'esclavage est aboli; la liberté des cultes proclamée; des temples protestants, des édifices catholiques construits; des taxes, pesant sur les chrétiens, abolies; des fonctions, réservées jusqu'à ce jour aux Musulmans, accordées à nos frères. Des chrétiens commandent dans l'armée turque, des chrétiens siégent devant des tribunaux mahométans; des chrétiens sont consultés, obéis, et le sort de l'empire est en leur pouvoir. Des missionnaires et des Bibles partis d'Amérique, d'Angleterre, de France, sillonnent en tous sens déjà ce nouveau champ de leur commun Maître; l'œuvre est commencée, et quoi qu'il arrive elle sera poursuivie. Certes personne n'oserait dire aujourd'hui comment se terminera cette lutte entre les puissances terrestres; mais ce que nous osons prédire avec confiance dès maintenant, c'est que la cause de l'Évangile sera tôt ou tard gagnée en Turquie, et celle du Coran tôt ou tard à jamais perdue.

Maintenant, ramenez vos pensées sur notre propre patrie, en commençant par une de ses colonies. Lorsque, en 1830, nos flottes se dirigeaient sur la côte nord de l'Afrique, que voulaient les deux partis en présence? un petit prince voulait conserver son autorité sur une ville; une grande nation semblait vouloir venger une insulte, mais cherchait en réalité à étendre sa puissance, à favoriser son commerce; un roi, plus tard découronné, voulait raffermir par une victoire sa couronne déjà chancelante. Tous avaient en vue des intérêts humains. Alger fut acquis à la France; notre patrie, puissante en Europe, posa un pied ferme en Afrique. L'œuvre fut accomplie. Quel en fut le résultat? Des émigrations de peuples chrétiens sont allées se mêler aux disciples de Mahomet, porter parmi eux leur industrie, leurs idées, leur religion; et aujourd'hui des chrétiens y prêchent la Bonne-Nouvelle, des églises s'élèvent, des écoles chrétiennes s'établissent; l'œuvre de l'évangélisation du

nord de l'Afrique commence, et s'empare de la conquête faite par le commerce, l'ambition et la gloire humaine. Qui avait prévu et préparé ce résultat? Est-ce l'homme? Non, sans sa volonté, malgré sa volonté, l'œuvre s'est accomplie; c'est que l'évangélisation du nord de l'Afrique, comme celle du monde, est l'œuvre de Dieu.

Et sans aller si loin, ni dans le temps ni dans l'espace, regardons autour de nous et comparons ce qu'est la France religieuse d'aujourd'hui avec ce qu'était notre patrie il y a quinze ans, alors que l'Évangile était encore muré dans notre église protestante. Un correspondant d'un de nos journaux religieux demande aux lecteurs de cette feuille s'il n'y aurait rien à faire pour porter la lumière au sein des masses ténébreuses de ces trente millions de catholiques romains. Huit jours plus tard, une voix lui répond par l'offre de 500 francs pour cette œuvre encore indéterminée. Quelques amis suivent son exemple, une société se forme; bientôt elle envoie ici des pasteurs, là des évangélistes, partout des colporteurs; plus tard elle ouvre des écoles; quelques mois d'existence doublent et une année triple ses ressources. La Suisse avait devancé et la Belgique a suivi cet exemple. Dans notre patrie même, la province imita la capitale. Bien plus, des hommes, qui avaient commencé par décrier l'évangélisation, réduits au silence, finirent par évangéliser à leur manière. Aujourd'hui le nombre des églises et des écoles fondées par ces diverses sociétés est près d'atteindre à la moitié de celles entretenues par l'Etat; en quinze ans l'Évangile a conquis en France la moitié de ce qu'il avait mis trois siècles à conquérir! Mais tout cela se fait-il avec l'appui de l'homme? Non, au contraire, malgré ses persécutions, malgré les efforts du clergé romain, le mauvais vouloir de l'autorité, les intrigues, les procès et la prison. A l'heure où j'écris, cinq affaires judiciaires sont entamées, dix colporteurs bibliques ont leurs livres saisis, vingt pasteurs sont en lutte, et, au milieu de ces tracasseries de tous genres, l'Évangile avance; tel département, hier noir de catholiques, s'illumine aujourd'hui de cinq ou dix lieux de culte, flambeaux évangéliques; et si l'évangélisation ne marche pas plus vite, ce n'est pas que les populations manquent à nos évangélistes, mais les évangélistes aux populations.

Maintenant, prononcez; voici la question : Quand l'évangélisation s'avance ainsi sur tous les points du globe à travers mille obstacles, ou bien inaperçue des hommes qui la poussent, peut-on croire que cette évangélisation soit l'œuvre de l'homme? Non, les hommes la méprisent, et toujours elle avance; les hommes la repoussent, et elle poursuit sa marche.; les hommes la combattent, et cependant elle prospère. Oui, l'évangélisation chrétienne court, triomphante, à la conquête du globe, sans la volonté de l'homme, malgré la volonté de l'homme; c'est que l'évangélisation du monde, comme le germe de nos moissons, comme le cours de nos fleuves, comme la lumière du soleil, est vraiment l'œuvre de Dieu.

Mais, dira-t-on, cette œuvre que vous nous présentez comme s'accomplissant sans la volonté de l'homme, n'est-elle pas entre les mains des hommes eux-mêmes? N'est-ce pas par la volonté et la puissance de ces missionnaires que cette évangélisation fait des progrès? Non, ces missionnaires ne sont que des instruments dans la main de Dieu; ils vous l'avouent eux-mêmes; ils plantent et arrosent, mais Dieu seul donne l'accroissement à leur œuvre; et si vous en voulez une preuve, écoutez-nous quelques instants.

Il y a deux siècles qu'une œuvre du même genre, la conversion des Indiens de l'Amérique méridionale, fut entreprise par une société religieuse, vaste, riche, puissante, qui comptait dans son sein les princes de l'Église et les rois de l'Europe, par la Société de Jésus. La conversion au catholicisme et la civilisation de ces peuplades entre les mains de ces hommes instruits, riches et adroits, réussit d'abord au delà de toute espérance. Les sauvages étaient devenus des hommes intelligents et industrieux; des ateliers de tous genres s'étaient élevés, des armées s'étaient formées, des habitations avaient été construites. Tout prospérait, lorsqu'un accident imprévu contraignit les Jésuites à abandonner ces établissements; et aussitôt ces peuplades sauvages, livrées à elles-mêmes, abandonnèrent leur industrie, leurs habitations, leur vie paisible, leur nouvelle religion, pour aller vivre dans leurs forêts, insouciantes et libres. Pourquoi donc cette œuvre ne s'est-elle pas maintenue? N'était-elle pas aussi la conversion des païens? N'était-elle pas soutenue par

une riche et puissante société? Oui ; mais cette conversion extérieure à l'Évangile n'était réellement qu'une conversion à l'Église de Rome; cette soumission apparente à Jésus-Christ n'était qu'une soumission au pape; et, dès lors, l'œuvre croula, l'œuvre fut anéantie. Ce n'était pas l'œuvre de Dieu. Et ce que ces missionnaires romains n'ont pu faire, il y a deux siècles, avec leurs richesses, leur puissance et leur science, les missionnaires évangéliques l'ont accompli sans puissance, sans richesses, sans science humaine; un seul livre à la main! Mais ce livre était la Bible; et la Bible est la Parole de Dieu. — Où donc est maintenant l'influence de l'homme dans l'évangélisation du monde? En vain je la cherche; je ne la trouve nulle part; et ici encore je répète avec conviction : L'évangélisation du monde s'accomplit sans la volonté de l'homme, malgré cette volonté; cette évangélisation est donc l'œuvre de Dieu.

Voulez-vous un exemple dont vous-mêmes ayez été témoins? Voyez l'île de Taïti, déjà convertie par nos missionnaires : on y porte la messe protégée par le canon; on essaie d'y faire goûter le catholicisme à la faveur des fêtes, de la musique et de l'eau-de-vie, et, malgré ces appâts si puissants pour le cœur de l'homme, la tentative romaine échoue au milieu des triomphes militaires. Ces persécutions réveillent au contraire la piété; les indigènes se serrent plus que jamais autour de la Bible, et les efforts pour déraciner la foi évangélique du milieu de ces contrées ne servent qu'à la développer dans les cœurs!

Enfin vous faut-il un exemple de ce que peut cet Évangile quand on le laisse paisiblement tomber et croître au sein d'une population? Jetez un dernier regard sur des îles voisines de Taïti. Il y a cinquante ans, les Sandwich n'étaient peuplées que d'hommes sauvages, errant nus dans les bois comme des bêtes féroces, ne se réunissant que pour porter la guerre à leurs voisins, dont ils dévoraient la chair après la victoire. Toute leur religion consistait à sacrifier à quelques idoles des victimes humaines. Des enfants précipités dans des gouffres, jetés au milieu des flammes, ou lancés dans les airs et reçus sur des piques, étaient pour eux des moyens de plaire à la Divinité. Aujourd'hui, c'est-à-dire cinquante années plus

tard, par l'influence de l'Évangile, ces hommes ont quitté leurs forêts, élevé des habitations commodes, vêtu leurs personnes, étudié des arts mécaniques et l'agriculture. De nombreuses écoles existent au milieu d'eux, où hommes et femmes, enfants et vieillards, roi et sujets viennent étudier la Parole de Dieu. Des imprimeries y sont établies et nous envoient leur littérature. Ce peuple, naguère sans lois, en a fait aujourd'hui lui-même contre le meurtre, le vol, l'adultère et la débauche. Les femmes qui, il y a peu d'années, se livraient aux grossières passions des équipages européens, vivent maintenant dans la pureté, dirigent leurs maisons, élèvent avec soin leurs enfants et cherchent leur bonheur dans les joies domestiques.

Telle est la nature de l'évangélisation : elle est divine ; et tels sont ses résultats dans le monde : des centaines de milliers d'âmes converties. Mais savez-vous maintenant quel est le nombre de ces âmes qui restent encore à convertir dans les contrées païennes, sans compter celles qui sont parmi nous? Cinq cents millions de païens couvrent encore la terre! cinq cents millions d'hommes qui attendent le salut de Christ; cinq cents millions d'hommes qui vous demandent l'Évangile ; cinq cents millions qui meurent jour après jour dans l'impénitence pour aller comparaître, pécheurs, devant le tribunal du Dieu vivant! Vous qui avez tant reçu, sans avoir mérité plus que cette masse d'hommes, vous, élevés dans un pays paisible, civilisé, instruit, vous à qui les péchés ont été pardonnés, vous pour qui Christ est mort sur la croix, vous qui avez tout reçu gratuitement, ne ferez-vous rien pour cinq cents millions d'hommes privés de tous ces biens? Ah ! si l'un de ces pauvres sauvages, comprenant toute sa misère, pouvait se présenter à vous et vous dire : Pour l'amour de Jésus ton Sauveur, donne-moi une Bible, que j'y puise comme toi le salut! donne-moi une Bible, que j'y cherche le pardon de mes péchés ! donne-moi une Bible, que j'apprenne à fuir la colère éternelle! une Bible, mon frère, pour l'amour de Jésus! elle peut me sauver! la refuseriez-vous? Non, ou bien il n'y aurait en vous ni l'âme d'un chretien ni le cœur d'un homme. Eh bien, ce cri que ce païen ne peut vous faire entendre, parce qu'il ne connaît pas sa misère, les missionnaires qui l'entourent vous l'adressent

pour lui : une Bible, chrétiens, et vous pouvez contribuer au salut d'une âme! Qui de nous n'entendra pas cet appel? Quel riche ne voudra pas retrancher de son superflu le prix d'une Bible? Quel pauvre ne pourra pas s'unir à d'autres pauvres pour prendre, même sur son nécessaire, le prix d'une Bible? Quelle femme chrétienne ne voudra pas donner une heure de travail chaque mois pour acquitter le prix d'une Bible? Chrétiens, nous ne voulons pas vous presser davantage. Cette Bible est dans vos mains; elle vous a été donnée de Dieu, et, après y avoir puisé tant de trésors célestes et éternels, vous ne refuserez pas à une âme qui a faim de la parole de vie une parcelle de vos biens périssables; ce que vous aurez donné vous sera rendu au centuple, et de plus la vie éternelle dans le sein de votre Dieu!

XIIe DISCOURS.

(LISEZ GALATES, VI, 10.)

On a longtemps reproché aux protestants français de n'avoir pas fondé des établissements de charité. A ceux qui nous adressaient ce reproche nous aurions pu répondre qu'ils étaient les vrais coupables, car, pour que les protestants de France pussent exercer la charité envers leurs frères, il aurait fallu d'abord qu'on les laissât vivre, qu'on ne confisquât pas leurs biens, qu'on leur accordât les droits de citoyen et qu'on tolérât leur culte. Ce n'est pas aux galères, en exil, dépouillé, bâillonné, qu'on peut songer beaucoup à fonder des établissements de charité pour ses frères, et voilà cependant ce qu'ont été depuis la réforme jusqu'à la fin du siècle dernier les protestants français. Mais cette réponse nous ne voulons pas la faire, nous aimons mieux dire comme Jésus : « Venez et voyez. » Venez à Paris, à Saverdun, à Nîmes, à Montauban, à Sainte-Foy, à Orléans, et voyez : hôpital pour les malades, refuge pour les repenties, asile pour les orphelins, hospice pour les vieillards, écoles pour les pauvres. Voilà l'œuvre de la foi protestante

depuis qu'elle n'est plus comprimée ; cela ne vaut-il pas bien vos Sœurs de Charité ?

Mais c'est à d'autres que je dois parler ici, et ceux-ci n'ont pas besoin que je les justifie à leurs propres yeux. Ce dont ils ont besoin, c'est d'être excités à donner pour le soulagement de tant d'infortunes. Pour cela je ne leur dirai pas : Vous avez déjà fait quelque chose, faites encore davantage, non ; mais, contrairement à l'habitude, je leur dirai : Vous avez fait le plus, comment ne feriez-vous pas le moins ? Et si cette parole n'est pas suffisamment claire, vous allez bientôt me comprendre.

Il y a quelques années, la Grèce gémissait sous le joug musulman ; ses cris d'abord étouffés grossirent, traversèrent l'Europe et vinrent frapper votre oreille. Émus au récit de ses malheurs, vous n'avez eu qu'une voix pour demander son affranchissement et lui envoyer des secours. Ainsi vous avez soutenu l'étranger et vous avez bien fait.

Plus tard, quand des sociétés de Bibles et de Missions se sont formées, vous avez voulu contribuer à la diffusion de la vérité sur les quatre parties du monde. Ainsi vous avez concouru à la civilisation des païens, au salut de leurs âmes, et vous avez bien fait.

Oui, vous avez bien fait d'étendre vos compassions sur l'esclave grec jusqu'au sein de l'Asie et sur le stupide Hottentot à travers les sables de l'Afrique. Mais aujourd'hui vous ferez mieux encore en portant vos secours à ceux qui sont à vos portes, à ceux qui parlent votre langue, à ceux que votre patrie a vus naître. Vous avez entendu la voix qui venait de loin, n'entendriez-vous pas la voix qui vient de près? Vous vous êtes émus au récit des misères des étrangers, ne le serez-vous pas à celui des misères de vos concitoyens ? Vos secours pour parvenir en Afrique traverseront-ils la France sans y laisser quelque chose? et les nécessiteux de votre patrie pourraient-ils dire, en les voyant passer devant eux : Voilà du pain et des vêtements qui vont au loin à des inconnus, et qui nous laissent, nous rapprochés et compatriotes, dans le froid, la misère et la faim ? Non, c'est la charité, j'aime à le croire, qui a ouvert vos cœurs à l'étranger, et la charité l'ouvrira plus large encore pour les enfants de votre patrie, pour les amis de votre pays, pour ceux

qui vivent à côté de vous et qui ont avec vous une même contrée pour berceau et pour tombe. Mais permettez-moi de vous donner un second exemple.

Placés comme vous l'êtes au milieu d'une population presque entièrement catholique, protestants, vous avez été plus d'une fois appelés au secours des membres de l'Église romaine ; votre main s'est tendue pleine et abondante vers la bourse d'un collecteur du bureau de bienfaisance, d'une Sœur de Charité et même d'un curé de paroisse. Vous avez voulu ainsi prouver votre tolérance ; vous avez fait comprendre que vous aviez de la charité même pour ceux dont vous déploriez les erreurs ; vous avez fait cela, et vous avez bien fait. — Mais si vous avez fait cela pour des hommes étrangers à votre église, ne le ferez-vous pas pour vos frères en la foi ? pour ceux qui sympathisent avec vous dans tous leurs sentiments religieux ? pour ceux qui avec vous ont un même Sauveur, lisent une même Bible ? pour ceux qui vous appellent frères sans restriction aucune ? pour ceux qui peuvent et veulent prier pour vous, vos familles et vos églises ? pour ceux qui avec vous ont une même espérance céleste ? pour ceux que vous pouvez rencontrer dans la vie assis sur le même banc, dans le même temple, devant la même table, à la même communion ? — Dites : Que penseriez-vous d'une mère de famille qui, laissant sa maison en désordre, ses enfants affamés ou malades, irait au dehors offrir son pain aux passants ?

Mais peut-être ai-je à combattre une toute autre difficulté ? Peut-être en est-il parmi vous qui seront disposés à me dire : Les nécessiteux que vous nous recommandez sont loin ; il en est de plus rapprochés ; vos protégés sont pauvres sans doute, mais ce ne sont pas nos pauvres ; nos pauvres sont dans notre propre église, dans notre ville, et c'est à eux que nous ferons bien de porter nos secours.

Oui, « ce ne sont pas *nos pauvres*, » voilà l'expression qui caractérise bien l'objection qu'on nous présente. Mais, moi, je vous demande : Qu'appelez-vous *vos* pauvres ? quelle est la condition à remplir pour avoir droit au titre de votre pauvre ? Est-ce d'habiter votre maison, de venir frapper à votre porte ? est-ce de circuler dans vos rues ? est-ce le droit qu'acquièrent des demandes répétées, importunes ? Prenez garde ! cette question n'est pas aussi oiseuse

qu'il vous le semble ; un oui pourrait bien être la réponse à faire, et ce oui serait l'aveu d'une triste vérité. Oui, pour bien des gens, « *nos pauvres* » signifie ceux qui sont sans cesse à nous fatiguer de leurs demandes, et auxquels il faut bien donner pour s'en débarrasser ; « nos pauvres » signifie ceux auxquels nous n'oserions refuser sans rougir, parce qu'ils sont là affamés devant nos tables chargées, à demi nus en face de nos manteaux et de nos fourrures ; « nos pauvres » signifie ces administrateurs de charité qui nous sollicitent une liste à la main, où il faut bien placer son nom à côté de tant d'autres, sous peine d'être désignés comme plus riches et plus avares ; « nos pauvres » signifie, (j'ose à peine le dire !) nos pauvres signifie ceux qui courent nos rues, rôdent autour de nos fermes, sans mœurs et sans ressources, auxquels il faut jeter un morceau de pain, si l'on ne veut pas qu'ils nous l'arrachent de vive force ; « nos pauvres, » c'est-à-dire ceux qu'on redoute, ceux dont on a peur ! Ah ! si ce sont là ceux que vous appelez vos pauvres, ne décorez pas du nom de charité le motif qui détermine votre aumône ; un autre nom la caractériserait beaucoup mieux. En donnant à ces pauvres, c'est à vous que vous pensez ; ce n'est pas de la charité, c'est de l'égoïsme ; et si ce sont là vos pauvres, je comprends bien que ceux pour qui je parle ne soient pas de leur nombre. Mais si c'est à l'Apôtre que j'adresse cette question : Qui sont nos pauvres ? il me répond : « Faites du bien à tous, mais surtout aux domestiques de la foi. » Ce n'est donc pas ici une question de localité, mais une question de foi ; et votre charité chrétienne, pour se faire sentir, ne doit pas demander qui est près, qui est loin : mais qui est mon frère, qui est ma sœur. Il doit y avoir plus d'affection entre deux chrétiens habitants des deux pôles qu'entre deux voisins séparés par la foi ou l'incrédulité. Ce n'est pas aux enfants de sa propre mère que Jésus donne le nom de frères, c'est à ses disciples qui font la volonté de Dieu. Et ce ne seront pas les habitants d'une même ville, d'une même demeure, qui seront placés dans le ciel, car l'un sera pris et l'autre laissé, dit la Bible ; mais ce seront ceux qui dans toutes les nations s'appliquent à la justice et sont agréables à Dieu. Or, les orphelins, les vieillards, les malades, au nom desquels je parle, sont vos frères, vos condisciples en

Jésus-Christ et vos cohéritiers célestes ; ils espèrent vivre à côté de vous, non pas dans cette ville, mais dans la Jérusalem céleste ; non pas durant quelques jours, mais pendant toute une éternité. Voilà ceux qui doivent s'appeler vos pauvres, alors même qu'ils ne touchent pas à votre cité, à vos quartiers, à vos demeures... Mais, que dis-je, ces pauvres sont vos pauvres dans tous les sens de ce mot, même dans le sens que je repousse ; ce sont les pauvres de votre propre ville, les orphelins de votre propre église, les vieillards qui peut-être ont servi votre enfance ; car ces asiles divers s'ouvrent aux infortunés de tous genres que vous-mêmes pouvez y diriger ; ces établissements n'appellent pas seulement vos secours ; ils réclament aussi vos orphelins, vos indigents, vos vieillards, pour vous rendre d'une main ce qu'ils auront reçu de l'autre ; tout l'avantage qu'ils ambitionnent, c'est la peine d'administrer pour vous, de surveiller pour vous et d'instruire pour vous ces infortunés.

Jusqu'à présent je n'ai parlé qu'à votre conscience en rappelant le devoir qu'impose la qualité de compatriote et de coréligionnaire. Mais je puis en appeler à votre cœur, car je parle en faveur de vieillards impotents, de malades incurables, et, les plus à plaindre, de jeunes détenus. Chacune de ces circonstances est déjà un désavantage ; que sera-ce donc que leur triste réunion sur une même tête ? Pour le comprendre, comparez à cette position celle de tant d'autres infortunés : qu'un homme soit entouré de parents ; s'il est pauvre seulement, c'est déjà pour lui une calamité. Pauvre, cela veut dire sans amis, privé de vêtements, de demeure, exposé à la faim ; pauvre, cela signifie abandonné à soi-même, méprisé qui que l'on soit, et méprisé précisément parce qu'on est pauvre. Qu'un enfant soit riche, s'il est orphelin, il excite la compassion. Qui remplacera cette mère attentive? qui tiendra lieu de ce père dévoué? L'argent donne des serviteurs, mais l'argent ne donne pas un père et une mère. Jamais une maison étrangère ne lui vaudra le foyer de famille où l'affection embellit tout, excuse tout, supporte tout. Avec de l'or il trouvera l'abondance, le luxe, la science, des amis de sa fortune ; mais avec de l'or on pleure encore la perte d'un cœur aimant. Qu'une femme soit à la vigueur de l'âge ; par le fait seul qu'elle est femme, dans une société telle que la nôtre,

elle a bien des motifs pour nous porter envie : plus dépendante de l'opinion , moins libre dans ses volontés, elle passe sa vie à attendre et à obéir. Mais que sera-ce si vous réunissez deux ou trois de ces infortunes, si vous êtes à la fois pauvre et infirme, vieillard et malade, femme et orpheline? Pauvres qui m'entendez, vous avez du moins des bras vigoureux pour gagner votre vie; mais que feriez-vous si l'on vous retirait encore ces forces? Enfants qui manquez d'expérience, vous avez du moins un père, une mère, pour fournir à vos besoins, mais que seriez-vous, faibles et chétifs, si la mort vous enlevait ensemble votre père et votre mère? Orphelins qui êtes là, vous avez quelque fortune et ainsi des amis, ou du moins vous avez la santé et le travail, richesse du pauvre; mais si vous perdiez en un jour fortune, amis, force et travail, dites, orphelins qui êtes là, que feriez-vous? Iriez-vous de porte en porte demander du secours? Non, vous n'oseriez pas! et en eussiez-vous le courage, vous verriez que la porte se referme souvent malgré la main vide qui veut la retenir! Que feriez-vous donc! Vous mourriez de froid, de misère et de faim; ou bien vous apprendriez peut-être que quelques amis chrétiens se sont émus à l'histoire de vos malheurs, qu'ils vous ont élevé une demeure, choisi des maîtres, et qu'ensuite ils sont allés d'église en église tendre pour vous la main devant vos frères au nom de Jésus-Christ; et à cette nouvelle vous béniriez ce Jésus qui aurait inspiré cette pensée d'amour; vous béniriez ces amis qui l'auraient exécutée; vous béniriez ces frères qui auraient donné leurs offrandes. Eh bien, vous tous qui m'écoutez, vous n'êtes pas cela; non, vous n'êtes pas à la fois pauvres et enfants, vieillards et infirmes, femmes et orphelines; mais ce que vous n'êtes pas, d'autres le sont; ce que je viens de supposer pour vous est une triste réalité pour eux, et ces divers infortunés font ce que vous auriez fait : comme ils allaient mourir de froid, de misère ou de faim, ils ont trouvé des chrétiens qui, comptant sur le concours de leurs frères, leur ont donné maison, maîtres et parents. Déjà ils bénissent Jésus qui a inspiré ces œuvres de charité, déjà ils bénissent ceux qui les ont entreprises; il ne leur reste plus qu'à bénir ceux qui les auront soutenus, et nous avons quelque confiance que ces bénédictions-là tomberont sur vos têtes.

» Toujours donner, toujours donner, diront quelques personnes » avec humeur; toujours donner, à la fin on se lasse et s'épuise. » Aujourd'hui aux orphelines, demain aux indigents, plus tard » pour les sociétés de Bibles ou de Missions ! Pour y suffire il fau- » drait avoir des mines d'or ! » Et à l'expression d'ennui et de regret qui accompagne ces paroles on comprend que « toujours donner, » pour ces personnes, est un véritable supplice. Mais écoutez-nous.

Il est un Être pour lequel donner, toujours donner, paraît être l'occupation de préférence; et vous, qui de Lui avez tout reçu, vous en savez quelque chose : donner l'existence à des milliers d'êtres depuis des milliers de siècles, voilà sa joie et sa vie; et quand ces êtres ont reçu l'existence (et c'est de vous que je parle, mes frères), quand ce Dieu vous a donné l'existence, Il vous donne encore la santé qui la conserve, les parents qui l'embellissent, les biens qui la rendent plus douce. Après vous avoir tant donné, Dieu aussi pouvait bien s'arrêter et se dire : « C'est assez que de donner la vie, le mouvement et l'être à des millions de créatures auxquelles je ne dois rien. » Mais non, donner, toujours donner est sa seule pensée; cette vie terrestre n'était pas assez longue à son gré, et il vous a donné une vie éternelle. Cette terre n'était pas assez belle pour vous, et il vous a ouvert le ciel ! Donner, toujours donner, a été sa devise. Habitués à tant recevoir de lui, vous avez oublié la source de ces dons, et maintenant votre ingratitude s'élève pour dire : Dieu de bonté, mais de justice, arrête-toi; l'homme, couvert de tes bienfaits, se révolte contre toi, t'oublie, te méprise, et tombe dans le péché.— Non, s'écrie ce Dieu par sa Parole, donner, toujours donner ! et si l'homme tombe dans le péché, je lui donne mon pardon, je lui donne mon Fils, je lui donne en pur don la vie et l'éternité. Donner, toujours donner, c'est la vie de Dieu ! — Incrédule par sa nature, l'homme refuse de croire au don de ce Fils et de ce ciel, il laisse là l'Évangile et garde son péché, il repousse le Sauveur et retient son orgueil; il s'est tellement éloigné de son Dieu que par lui-même maintenant il ne peut plus y croire, et son endurcissement s'élève et crie à Dieu : Tu as assez attendu, retire ta patience; frappe l'homme qui refuse de croire à ton amour et qui croit à sa

propre vertu! Puisqu'il ne veut pas du ciel que tu donnes, laisse-lui ton enfer qu'il mérite! — Non, répète Dieu par sa Parole, donner, toujours donner! Si les hommes ne veulent pas croire, je leur donnerai mon Esprit pour les conduire à la foi; s'ils ne se convertissent pas aujourd'hui, je leur donnerai encore la journée de demain, et s'ils me repoussent, je reviendrai encore à leur lit de mort leur offrir mon pardon; ils comprendront peut-être alors que pour moi donner, toujours donner, c'est tout; car mon nom, c'est amour et charité!

Mes frères, ce n'est pas moi qui vous prie de donner; ce ne sont pas non plus vos frères infortunés; c'est le Dieu qui vient de vous parler! Voyez ce que vous avez à faire. Pour moi, il ne me reste qu'un vœu à exprimer : c'est qu'après tant de dons, Dieu vous en fasse encore un : qu'il vous donne la charité!

XIIIe DISCOURS.

(LISEZ MATTH. XXVII, 39 A 45.)

La sentence est portée, le Sanhédrin l'a dit : Jésus doit mourir; il est conduit à Golgota, cloué sur une croix, donné en spectacle au peuple, aux soldats et aux prêtres. Celui qui s'est dit le Fils du Très-Haut ne fait plus de miracles; il est là, humilié, misérablement suspendu à un bois, et la foule triomphante lui crie : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix et nous croirons en toi! »

Et vous, mes chers lecteurs, vous reportés à dix-huit cents ans en arrière de notre époque, vous, sur Golgota, témoins de cette scène, incertains si Jésus était ou non un envoyé céleste, ne lui auriez-vous pas peut-être aussi demandé, comme preuve de sa mission, de descendre de la croix pour vous convaincre et vous donner la foi? Et cependant il ne l'a pas voulu. Pourquoi? N'aurait-ce pas été un argument invincible? Qui établit le mieux la divine mission de Jésus, qu'il descende de la croix ou qu'il y reste fixé? « Qu'il en descende, » direz-vous sans doute, et moi je vous réponds : « Qu'il y reste. »

Si ceux qui lisent ou entendent ces paroles pouvaient m'interrompre maintenant, il me semble que quelques-uns me diraient : Mais ne comprenez-vous pas que, si Jésus, les pieds et les mains transpercés de clous enfoncés dans le bois, et ainsi solidement suspendu, ne comprenez-vous pas que, si Jésus, dans cet état, avait réussi à descendre de sa croix, par ce fait seul il eût fait un miracle, et que ce miracle, vu de tous, les aurait tous convaincus, convertis, contraints à croire malgré eux, et qu'il aurait bien fallu se rendre à une telle évidence? Pourquoi donc Jésus ne descend-il pas de la croix? — Pourquoi, dites-vous? Attendez, je vais bientôt vous le dire. Mais, avant de vous répondre, laissez-moi vous dire que ce miracle n'aurait pas converti les Juifs incrédules, et en voici la preuve. Un jour, Jésus, au milieu des grandes troupes qui le suivent, guérit un homme aveugle et muet, en sorte qu'à l'instant ce même homme voit et entend. Les Juifs sont témoins de ce prodige; ils ne peuvent le nier, ils l'ont vu de leurs yeux; l'homme est en leur présence; il est venu aveugle et muet; maintenant il s'en va voyant et parlant. Que font ces Juifs ? Nient-ils le miracle? non; croient-ils et se convertissent-ils? non. Que font-ils donc? Ils disent à Jésus : Tu as fait un miracle, mais tu l'as fait par la puissance de Satan... Je vous demande, que pouvait faire Jésus pour convaincre de tels hommes? Guérir dix aveugles au lieu d'un? ressusciter vingt morts au lieu d'un? Mais ces hommes n'auraient-ils pas encore répondu : Tu as fait vingt miracles, cent miracles, c'est vrai; mais tu les a faits par le pouvoir du démon? Et aujourd'hui ces mêmes Juifs, devant ce même Jésus, le défiant de descendre de la croix, s'il leur avait accordé leur demande, ne lui auraient-ils pas crié : Oui, tu es descendu, mais descendu par la puissance de Satan? Tu n'es pas le Fils de Dieu, mais un démoniaque, et nous allons te lapider. Ma supposition n'est ni téméraire ni hasardée : je juge les Juifs d'après eux-mêmes; ce qu'ils avaient fait la veille, ils l'auraient fait le lendemain, et si Jésus, descendu de la croix plein de vie, était venu se jeter à leurs pieds pour les supplier de se rendre à l'évidence, les Juifs l'auraient qualifié de démon et ne se seraient pas convertis.

Contre ma supposition qu'avez-vous à répondre? Pensez-vous

qu'un miracle de plus n'était pas inutile? que d'ailleurs le moment eût été bien choisi? que Jérusalem, préoccupée de ce jugement, le peuple en foule accourant sur Golgota, les sacrificateurs, les prêtres, les scribes venus aux pieds de la croix, étaient des circonstances précieuses dont il aurait fallu profiter, dans l'espoir que ce dernier prodige de la descente de la croix aurait été plus efficace que tous les autres, et dites-vous encore : Pourquoi Jésus n'est-il pas descendu de la croix? — Pourquoi? Attendez, je vais bientôt vous l'apprendre; mais, avant de vous répondre, laissez-moi vous dire que, ce nouveau et dernier miracle se fût-il accompli, les Juifs n'en auraient pas cru davantage, et en voici la preuve : ils réclament un dernier prodige; eh bien, le voici plus grand, plus éclatant que celui qu'ils demandent. Jésus ne descend pas de la croix, il y reste et expire; mais aussitôt le voile du temple se déchire avec violence; Golgota tremble sous leurs pieds; les morts sortent de leurs tombeaux, et, revêtus de leurs linceuls, ils se promènent sous leurs regards; le ciel en deuil se voile de ténèbres, le soleil retire sa lumière; la nature entière, triste, pleure la mort du Fils de Dieu. Frappés d'épouvante et d'admiration, les soldats romains qui, quelques heures auparavant, couvraient Jésus de railleries, se partageaient ses lambeaux, les soldats romains venus pour le garder s'écrient : Certainement celui-ci était le Fils de Dieu! Le centenier lui-même, un païen, à ce spectacle rend gloire à Dieu dans son cœur, et laisse échapper ces paroles : « Cet homme était juste! » Ces prodiges sont-ils assez grands? Eh bien, les Juifs ont-ils cru? se sont-ils convertis? Non; une heure plus tard, les pharisiens ont demandé des soldats pour entourer le sépulcre; en parlant de Jésus à Pilate, ils l'appellent un séducteur; les prêtres paient les gardes du sépulcre pour répandre un mensonge et restent incrédules malgré leur conviction! Que faire pour implanter la foi dans de pareils hommes? Fallait-il renverser le temple au lieu de déchirer le voile? ouvrir un millier de sépulcres au lieu de quelques-uns? anéantir le soleil au lieu de l'obscurcir? Mais ces Juifs auraient bouché leurs oreilles au bruit du temple croulant sur sa base comme ils les ont fermées à celui du voile lacéré par l'orage; ils auraient fermé les yeux devant des milliers de morts ressuscités

comme ils l'ont fait devant le fils de la veuve de Naïn, devant Lazare, devant Christ, devant les quelques-uns qui alors même parcouraient les rues de la ville sainte; ils auraient nié la disparition du soleil comme ils ont nié les ténèbres qui vinrent l'obscurcir, et plutôt que d'y croire ces incrédules auraient allumé des flambeaux pour faire mentir Dieu et remplacer l'astre du jour! Encore une fois, ma supposition n'est ni téméraire ni hasardée; je juge les Juifs d'après eux-mêmes, et Jésus serait descendu vivant de la croix, les mains cicatrisées, le sein transpercé, qu'ils n'auraient pas mieux cru qu'ils ne l'ont fait au bruit du voile se déchirant, à la vue des morts sortant des sépulcres, du soleil se couvrant de ténèbres; ils l'auraient repris, recloué sur la même croix, avec les mêmes clous, et la même incrédulité dans le cœur.

Peut-être commencez-vous à penser, comme nous, qu'un miracle de plus n'aurait pas converti un Juif de plus. Mais si, nous transportant à Golgota, au jour et à l'heure de la crucifixion, nous eussions adressé ces mêmes réflexions à la foule juive, pensez-vous qu'elle se fût laissé persuader aussi facilement que vous? Non; il me semble l'entendre nous poursuivre toujours de ces mêmes paroles : « Mais pourquoi Jésus ne descend-il pas de la croix? S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende, et nous croirons en lui; nous ne voulons pas tant de miracles; nous n'en voulons qu'un seul, qu'il descende! Pourquoi ce Jésus ne descend-il pas de la croix? » — Pourquoi? attendez, je vais bientôt vous le dire. Mais d'abord, peuple juif, laisse-moi te parler. Toi que je trouve aux pieds de la croix, insultant un être qui, à tes yeux, est au moins un malheureux à plaindre; toi qui, ce matin, devant le tribunal de Pilate, criais à plein gosier : « Crucifie-le! crucifie-le! » et qui, au magistrat païen désireux de pardonner, répètes ton cri de rage : Crucifie-le! crucifie-le! » peuple inconstant, n'est-ce pas toi qui, hier, aux portes de Jérusalem, courais au-devant de Jésus, jonchais de fleurs sa route et criais : « Hosana! hosana! gloire au fils de David? » N'est-ce pas toi, peuple ingrat, que ce Jésus nourrissait au désert quand tu manquais de pain? N'est-ce pas toi qui voulais alors le faire ton roi, le mettre sur un trône? Peuple lâche, qui insultes au malheur impuissant, n'est-ce pas toi que ce Jésus guérissait

dans les rues de Jérusalem? à toi qu'il rendait la vue, la parole, la santé, la vie? Toi qui l'outrages, ne le préservais-tu pas naguère de la vengeance d'Hérode et de la fureur des prêtres auxquels aujourd'hui tu prêtes la main? Peuple inconstant, lâche et ingrat, qui crucifies aujourd'hui celui que tu encensais hier, tu es bien toujours le même, le peuple de tous les siècles, renversant le lendemain l'idole que tu dressais la veille, te mouvant comme une machine au gré des grands et des scribes qui te trompent. Tu veux avant tout des émotions puissantes, crimes ou vertus, et tu viens à Golgota en foule, te poussant, te heurtant, pour voir expirer un homme dont jadis tu écoutais les paroles avec admiration. Si tu voulais finir par crucifier Jésus, il ne fallait pas commencer par l'adorer; alors ta conduite conséquente mériterait quelque attention; mais après tant de contradictions avec toi-même, comment veux-tu qu'on écoute ta parole et sympathise avec tes railleries?

Cette réponse eut peut-être réduit au silence le peuple qui criait : « Descends de la croix; » mais après lui venaient les sacrificateurs et les scribes répétant les mêmes paroles, et s'ils ont redit à Jésus les injures et le défi de la populace, nous pouvons supposer qu'à nous aussi ils auraient su faire une réponse; il me semble les entendre nous dire : « Que ce peuple juif soit inconstant, ingrat et lâche, c'est possible; mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit; jusqu'ici vous avez raisonné, argumenté en sa faveur et accusé le peuple; mais, de grâce, répondez une seule chose : Pourquoi, pourquoi Jésus ne descend-il pas de la croix? » — Pourquoi? Attendez, je vais bientôt vous le dire; mais répondez vous-mêmes, sacrificateurs, prêtres et scribes, qui êtes-vous? N'est-ce pas à vous que Jésus a dit si souvent : Race de vipères, hypocrites, sépulcres blanchis au dehors et pleins de pourriture au dedans? N'est-ce pas vous qu'il accusait d'avarice, d'orgueil, d'impureté? vous qui vingt fois avez cherché à le faire périr parce qu'il dévoilait vos vices au peuple que vous trompiez, vous qui lui tendiez des piéges pour l'accuser de révolte auprès du gouverneur, de blasphème d'après Moïse, de cruauté devant le peuple? N'est-ce pas à vous qu'il a fermé vingt fois la bouche quand vous l'interrogiez sur la loi, quand vous l'accusiez de violer le sabbat, quand vous ameniez devant lui une

femme adultère condamnée par vous et par lui pardonnée? N'est-ce pas votre haine pour sa sainteté dévoilant votre formalisme, votre vengeance contre sa sévérité condamnant vos vices, qui vous ont portés à l'accuser, le juger, le condamner et le pendre à ce bois? Devons-nous beaucoup de confiance à des hommes inspirés par la colère et courant au meurtre au nom du Dieu de miséricorde? Si vous aviez eu un vrai zèle pour cette loi de Dieu dont vous vous dites les défenseurs, vous auriez examiné lentement, et non à la hâte, de jour, et non de nuit, Moïse et les Prophètes à la main, si Jésus était ou n'était pas le Christ; si vous aviez eu un peu de foi à cette Parole de Dieu, vous auriez désiré et non redouté qu'il fût en effet le Sauveur d'Israël. Mais non, son arrêt était porté dans votre cœur avant qu'il fût articulé par Caïphe; vous aviez juré sa mort, et dès lors un Judas, des faux témoins, des mensonges, des calomnies, tout vous était bon! Et vous, au nom du Dieu de vérité et d'amour, vous portez une sentence de mensonge et de meurtre! Cependant je veux admettre qu'à vos yeux Jésus fût coupable, que vous ayez cru bien faire de l'envoyer à la mort; mais qu'êtes-vous venus faire ici, sur le lieu du supplice? Est-ce donc un spectacle à réjouir le cœur d'un prêtre que la vue d'un homme qui expire dans une cruelle agonie? Est-ce donc les paroles d'un sacrificateur que des paroles de moquerie, d'insulte et d'ironie? Quoi! vous dites à Jésus de descendre, et vous avez la persuasion qu'il ne le peut pas! Vous le nommez le Christ, le roi d'Israël, et vous le croyez un imposteur! Ah! si vous aviez dans le cœur quelque sentiment digne de votre Dieu, au lieu de tout cela, ne plaindriez-vous pas celui que vous blâmez? ne prieriez-vous pas pour celui que vous outragez? Sacrificateurs du Dieu de miséricorde, votre place est au temple; dans ce moment vous devriez offrir des taureaux et des génisses pour apaiser le souverain Juge de celui qui, selon vous, a mérité la mort. Mais non, vous êtes là, au pied de la croix, repaissant vos yeux du triomphe de votre haine; vous délectant à la vue du sang que vous avez tant souhaité voir couler, et, peu satisfaits de cette horrible vengeance, vous l'aggravez par la torture de vos paroles outrageantes, de vos rires moqueurs! Prêtres du Dieu vivant, est-ce là votre place? Ce jour est pour vous le jour le plus saint de l'an-

née, et vous abandonnez le temple, l'autel, le sacrifice, votre Dieu, pour venir voir expirer des criminels et vous mêler à la vile populace? Prêtres du Dieu vivant, indignes de ce nom, devons-nous beaucoup de confiance à vos paroles, à vos accusations? Pouvons-nous sans horreur écouter et répéter avec vous ces paroles impies et dérisoires : « Descends de la croix et nous croirons en toi? »

A ces mots, les prêtres furieux, le peuple irrité se réunissent pour nous vociférer cette réponse : « Il ne s'agit pas de nous, il s'agit de Jésus; vous ne répondez pas; dites, dites-nous pourquoi ne descend-il pas de la croix? » — Pourquoi? je vais bientôt vous le dire; mais d'abord écoutez-moi. S'il ne descend pas de la croix, voyez ce qu'il y fait; vous, vous l'injuriez, et lui à vos injures répond par le silence; vous, vous oubliez que c'est le jour de la préparation du sabbat, et lui entonne le psaume de David : *Eloï, Eloï, lama sabactani?* vous, vous abandonnez vos affaires, votre famille, qui vous attendent, et lui recommande sa mère à son ami, et son ami à sa mère; vous, vous lui donnez du fiel à boire, vous transpercez son sein d'une lance et vous le maudissez, et lui prie pour vous. « Oh! mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! »

« Mais, pour la dernière fois, laissez là, laissez là tout ce qui vous éloigne de notre question; pour la dernière fois, pourquoi Jésus n'est-il pas descendu de la croix? » Pourquoi, dites-vous? pourquoi? Ah! malheureux, le voici, pourquoi! écoutez : c'est pour vous, pour votre bien, pour votre salut éternel! Pourquoi? parce qu'il voulait vous sauver, malgré vous, parce que sa mort expiatrice devait effacer vos péchés! Pourquoi? parce que, s'il était descendu de la croix, la vengeance de Dieu aurait toujours pesé sur vos crimes, et qu'en y restant il apaisait la colère de votre juge, vous réconciliait avec votre Père; il a voulu non se sauver, mais vous sauver! Il a voulu, non se conserver la vie, mais vous donner la vie éternelle! Pourquoi? parce qu'il ne voulait pas s'épargner à lui-même des souffrances, mais qu'il voulait vous arracher, vous, aux tourments de l'enfer! S'il était descendu il ne serait pas mort, le sacrifice n'aurait pas eu lieu, et vous seriez encore, dans vos fautes, condamnés pour une éternité! Mais il a voulu mourir afin qu'il vous res-

tât encore après lui, après vos injures, après votre crime, qu'il vous restât encore un moyen de pardon sur la terre, et un intercesseur dans le ciel. — Pourquoi? parce qu'il vous aime malgré vous, plus que vous, plus que lui-même, et que, lorsque vous croyez lui arracher la vie, lui vous la donne, et tandis qu'il aurait pu, d'un seul acte de sa volonté, descendre de sa croix, confondre vos paroles orgueilleuses, briller à vos yeux de tout l'éclat de sa divinité, il a mieux aimé rester sur cette croix, entendre vos blasphèmes, dévorer vos insultes, s'anéantir devant vous, hommes, lui Dieu, afin de vous pardonner, de vous sauver, de vous bénir, de vous donner une vie éternelle ! « Oh ! Jésus, malheur à nous si tu fusses descendu de cette croix ; malheur à nous, couverts de péchés ; malheur à nous, sans avocat auprès de notre Juge ! Que serions-nous devenus si ton Père nous avait traités comme nous l'avons mérité, nous, pleins d'ingratitude envers notre Créateur, d'injustice envers nos frères, d'impureté en nous-mêmes? que serions-nous devenus abandonnés à notre propre justice, nous, injustes devant le Dieu de sainteté? Oh ! malheur à nous, malheur à nous, si tu n'étais pas mort sur la croix pour porter la malédiction due à nos crimes ! et béni sois-tu, Seigneur, pour être resté sur cette croix, où nous aurions été obligés de monter à ta place et pour une éternité ! Béni sois-tu pour n'avoir pas exaucé la demande insensée de ces juifs incrédules ; béni sois-tu, toi qui es mort pour nous, toi qui nous pardonnes, qui nous ouvres le ciel si nous croyons en toi ! »

XIVe DISCOURS.

(LISEZ JEAN III, 16.)

Une affection nous est d'autant plus précieuse que celui qui nous l'accorde est plus élevé en puissance ou plus recommandable par ses vertus. D'après cette règle, essayons d'apprécier l'amour qui nous est offert dans le texte que vous venons de lire.

D'abord quel est celui dont l'Évangile nous offre l'amour ? Est-ce un de ces grands hommes que les peuples vénèrent, et dont les

vertus ou la science ont laissé après eux sur la terre une brillante trace de lumière ? Non, il y a ici plus qu'un homme, qu'un sage, qu'un philosophe. Est-ce un roi puissant de ce monde qui désire nous donner la première place dans ses affections, et les plus hautes marques de distinction et de gloire au milieu d'une cour brillante ? Non, il y a ici plus qu'un roi, sa cour et ses honneurs. Est-ce un être céleste, un messager des cieux, qui veuille nous aimer, nous protéger et nous ouvrir la connaissance de ce monde de merveilles qui échappe à nos yeux? Non, il y a ici plus qu'une intelligence céleste. Celui qui nous aime est plus qu'un sage, plus qu'un roi : c'est un Dieu ! un Dieu unique, souverain arbitre de l'univers, resplendissant de gloire, de puissance et de sainteté. L'homme est sa créature; les rois ne sont que poussière devant le soleil de sa gloire; les anges par milliers le servent et lui obéissent. Celui qui nous aime est l'Être des êtres, le Seigneur des seigneurs, le Saint des saints ; Celui qui nous aime est un roi, mais un roi dont la terre est le marchepied ; son trône est dans les cieux ; son règne s'étend sur l'univers entier. Celui qui nous aime est une intelligence céleste, mais une intelligence céleste aussi élevée au-dessus des anges que les cieux sont distants de la terre, que l'orient est loin de l'occident. Pour lui la mer est sans abîme, le ciel sans hauteur, le soleil sans éclat, les ténèbres sans obscurité, les siècles sans durée; pour lui mille ans sont comme un jour, un jour comme mille ans. Voilà, mes frères, voilà Celui qui nous aime, qui veut notre bonheur, qui vient au-devant de nous, nous ouvre les bras, nous sourit tendrement; voilà, mes frères, le Dieu qui a tant aimé.

Mais qui donc ce Dieu a-t-il tant aimé? Le monde, répond notre texte. Jésus ne nous dit pas : Dieu a tant aimé ses enfants, Dieu a tant aimé les hommes; mais Dieu a tant aimé le monde ; comme s'il voulait par ce mot relever encore la grandeur de l'amour de Dieu en le rapprochant du peu de mérite de l'objet de cet amour. C'est ce monde qui est blâmé, censuré, condamné dans mille passages de ce même Évangile. Ce n'est donc pas que ce monde soit digne de cet amour ; mais Dieu a voulu épuiser sur lui tous les trésors de ses miséricordes. Ce n'est pas que les hommes aient seulement recherché, désiré, demandé cette affection ; mais c'est Dieu qui

les a aimés le premier. Ce monde que Dieu a tant aimé, c'est ce monde qui semble ignorer l'existence de Dieu, si rarement il y pense et tant il est absorbé par les choses d'ici-bas. Ce monde que Dieu a tant aimé, c'est ce monde qui aime si peu son Dieu, qui trouve une place dans son cœur pour mille objets terrestres, imparfaits, méprisables, et n'en a pas pour son Créateur, son père, son ami, son Dieu, qui répond aux bienfaits par son ingratitude, à l'amour par son indifférence, aux conseils salutaires par d'insolents mépris. Ce monde que Dieu a tant aimé, et qui du moins devrait obéissance aux ordres de son maître, c'est ce monde qui méprise sa divine Parole et refuse d'obéir aux préceptes de sa loi. Foi, sanctification, charité, voilà son devoir; incrédulité, péché, égoïsme, voilà sa conduite. Tel est le monde que Dieu a tant aimé! Oh! prodiges d'amour! quelle bouche humaine pourrait vous exprimer! quelle âme pourrait vous peindre! Pour moi, j'y renonce, et me contente de m'écrier : Que d'amour! mon Dieu! que d'amour!

Mais à ce monde qu'a donné ce Dieu pour preuve de son affection? Il a donné son Fils unique, répond encore mon texte. Ah! pour être mieux compris, je voudrais avoir à ne parler ici qu'à des pères et à des mères. Je suppose que vous ayez un fils, un fils unique; je suppose qu'un ami... mais non, je suppose qu'un ennemi vienne vous demander cet enfant pour le conduire en exil sur une terre étrangère... non, je suppose plus : je suppose qu'il vous demande votre fils pour le jeter dans un cachot et l'y charger de fers... Je suppose mieux encore : cet homme, sous prétexte de se guérir d'une maladie mortelle en se désaltérant dans le sang, vient vous demander votre fils unique pour lui plonger un poignard dans le sein. Lui donnerez-vous votre enfant? Non, mille fois non! Il me semble vous voir d'un bras entourer votre fils, de l'autre repousser cet homme, et lui dire : « C'est impossible, impossible! Cet enfant est la chair de ma chair, le sang de mon sang, les os de mes os! Prenez ma fortune, prenez mon temps, prenez ma santé, arrachez-moi la vie; mais laissez-moi, laissez-moi mon enfant! » Eh bien, si vous, homme pécheur, pouvez aimer ainsi un enfant pécheur comme vous, dites, comprenez-vous combien Dieu, qui est amour, doit aimer le Fils unique sur qui repose toute son affection?

Si vous le comprenez, mesurez, à cette heure, l'amour de ce Dieu pour vous-même : ce Dieu vous a donné son enfant; il l'a envoyé sur cette terre d'exil, non pour partager vos joies, mais pour s'abreuver à un calice d'amertume. Humiliations, mépris, insultes, il a tout souffert de la part de ce monde qu'il venait sauver. Ce Fils vous a été donné par son père pour être livré à la mort, non à une mort tranquille sur un lit de repos, entouré de ses amis, consolé par leurs paroles, regretté et pleuré de ceux qui entourent sa couche funèbre, mais d'une mort cruelle sur une croix infamante, au milieu de ses ennemis, aux acclamations d'une populace barbare, insulté, outragé par une grossière soldatesque. Voilà le don que le Ciel fait à la terre, voilà le témoignage de son amour pour nous. Dieu a aimé ce monde plus que l'Agneau sans tache, plus que le Prince de la vie, plus que son Fils! Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils au monde.

Si la grandeur de Dieu, l'indignité du monde et le don précieux qui nous a été fait sont propres à peindre l'amour dont nous avons été aimés, cette peinture est encore bien pâle auprès de celle que présentent les derniers mots de notre texte : « Afin que quiconque croirait ne périt point, mais eût la vie éternelle. » Pour sentir toute la grandeur de l'amour de Dieu, il faudrait pouvoir mesurer l'immensité d'un tel bienfait, une vie éternelle! Que de choses dans ce mot! Pénétrons, s'il se peut, la portée qu'il a dans la bouche de Jésus. D'abord il nous apprend que notre avenir est une vie ; mais gardons-nous de confondre cette vie avec celle dont nous jouissons ici-bas. Pour bien des gens, fournir aux besoins de la nature, se livrer au repos ou aux occupations de ce monde, aller, venir, naître, croître et vieillir, voilà la vie; mais ce n'est pas celle qui nous attend dans le ciel. Dans ce monde même il en est une autre bien supérieure. La vie qui seule en mérite le nom, c'est l'exercice de nos facultés morales et intellectuelles; s'élever à la contemplation des merveilles de cet univers, s'efforcer de comprendre les secrets de la nature, trouver dans une fleur un remède aux souffrances, lire dans les cieux les révolutions des astres, c'est vivre; se livrer aux douces affections de notre cœur, épancher ses pensées dans le sein d'un ami, serrer son fils dans ses bras, travailler au bonheur

d'une épouse chérie, aimer enfin, c'est vivre; élever son âme au Dieu qui la créa, méditer la divine Parole, faire monter vers le Ciel une ardente prière, c'est encore vivre. Dès lors vous comprenez que la vie c'est le bonheur, et le bonheur dans ce qu'il a de plus pur, de plus réel. Dans ce sens, il n'est sans doute aucun de nous qui n'ait plus ou moins vécu. Que chacun donc rappelle à son esprit les courts instants d'une telle existence dont il a joui ici-bas, qu'il les réunisse pour en former un nombre continu de jours heureux; que l'adolescent joigne au jour où il fit son entrée dans l'église le jour où ses parents lui donnèrent quelques marques éclatantes de leur tendresse; que l'épouse réunisse à l'heure qui la vit au pied des autels l'heure fortunée où elle ouvrit les yeux sur un fils nouveau-né; que le vieillard rassemble les instants de joie pure semés sur sa longue carrière. Sans doute, nous ne pourrons faire ainsi qu'un nombre bien petit de ces jours fortunés; pour quelques-uns, peut-être, ces jours ne seront que quelques heures; mais, du moins, ces heures seront douces, heureuses, enivrantes; toutes ces joies, toutes ces émotions réunies feront une vie courte, il est vrai, mais une vie de délices. Eh bien, une vie entière composée de ces heureux instants n'est qu'une mort comparée à la vie céleste : c'est le songe et la réalité, c'est l'ombre et son objet, c'est la terre et le ciel. Partageant ici-bas les destinées d'un corps méprisable et plein d'infirmités, notre âme, dans le ciel, libre de toute entrave, goûtera le bonheur dans toute sa plénitude. Cette vie est semée d'afflictions, de peines, de souffrances; la vie céleste n'aura ni deuil, ni cris, ni travail, et toute larme y sera essuyée. Dans cette vie nos connaissances sont imparfaites, nous voyons les choses comme par un verre obscur; dans la vie céleste nous verrons face à face, les mystères des cieux nous seront découverts. Cette vie, malgré nos efforts, est encore souillée d'imperfection, de vice et de péché; la vie céleste est l'héritage des saints, le séjour des anges, le royaume de Jésus et le trône de Dieu. Et quel sera le terme d'une aussi douce vie? Son terme, mes frères? l'éternité! Si vous voulez vous faire une faible idée d'une vie éternelle, ajoutez à la durée de votre vie celle de vos pères, à celle de vos pères le siècle précédent; à ce siècle ajoutez d'autres siècles, accumulez générations sur généra-

tions, remontez d'âge en âge, de siècle en siècle; ajoutez encore, multipliez toujours, et cet amas de siècles dans la vie éternelle se perd comme un point dans l'espace, un grain de sable dans l'Océan, une seconde sur le cadran de l'éternité. Une vie est éternelle! Oh! mon Dieu! quand j'y pense, mon imagination s'égare, mes pensées se confondent. Une vie éternelle! une vie éternelle! mon Dieu, que faut-il faire pour l'obtenir? Parle, Seigneur, parle, que veux-tu de nous? Te faut-il nos biens, nos affections, nos vies? Nous te sacrifierons tout! Commande, et nous obéirons... Que dis-je? nos biens, nos affections, nos vies? Est-ce là ce que Dieu réclame pour nous donner la vie éternelle? Non, la seule condition est encore dans notre texte : « Afin que quiconque croirait... » Quoi! il me suffit de croire pour obtenir une vie éternelle? il me suffit de ne pas retirer la main pour recevoir? en sorte que le ciel, le bonheur, l'éternité sont des dons purs et gratuits? Oh! je reconnais bien là la condition seule digne d'un Dieu puissant et bon. Oui, ce Dieu savait que mon cœur égoïste n'aurait jamais soupçonné qu'on pût donner une vie éternelle; il savait que ce cœur incrédule aurait peine à croire de lui-même sans y être expressément invité; et, pour qu'il ne nous eût pas ouvert inutilement les trésors de son amour, ce Dieu a posé une condition qui vient précisément enlever le seul obstacle qui pût nous arrêter. Crois, crois, nous dit-il, et tu seras sauvé! Oh! qu'il est vrai que les voies de Dieu ne sont pas nos voies, et que son cœur n'est pas notre cœur! De ce don magnifique d'une éternité céleste, ai-je le droit d'être surpris quand Celui qui me l'offre m'a déjà tant donné sur la terre? Non, Seigneur, tu m'aimes, et moi je ne sais pas même comprendre ton amour! Oh! élargis mon cœur, grandis mon imagination, fais entrer dans mon âme la conception de ta puissance et de ta bonté, afin de me faire accepter tes dons. Mon Dieu! que je sache combien tu m'aimes pour qu'à mon tour j'apprenne à t'aimer et à t'obéir.

Voilà comment Dieu a aimé les hommes! Voulez-vous savoir, maintenant, comment les hommes ont répondu à cet amour? Écoutez.

En entendant ces promesses pour une vie à venir, les uns ont

dit dans leurs cœurs : « Qu'on nous rende seulement heureux sur cette terre, en nous donnant en abondance biens, plaisirs, santé et longue vie; nous ne demandons rien de plus; nous aimons mieux jouir dans le temps qu'espérer pour l'éternité. » Voilà les incrédules. Insensés, qui n'ont pas vu qu'un seul reproche de leur conscience méprisée réclamait un juge pour l'avenir, comme l'existence d'un seul brin d'herbe exigeait un créateur dans le passé.

D'autres on dit : « Parlez-nous moins de tous ces dogmes et un peu plus de morale; un peu moins de nos péchés, ce qui nous abaisse, et un peu plus de notre dignité d'homme, ce qui nous relèvera. Aveugles, qui n'ont pas compris qu'ils ne sont grands qu'à la mesure de la morale humaine, de cette morale que chacun abaisse ou élève à sa propre hauteur, qui n'interdit que ce qu'on ne veut pas faire, et n'exige que ce qui coûte peu; cette morale que chacun façonne sur son caractère, ses goûts, ses passions; mais ils n'ont pas vu que la morale qui doit leur être appliquée est celle de la Bible, qui demande d'aimer Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même, de pardonner les offenses, de bénir ses ennemis, d'éviter même un regard, même une pensée de convoitise; morale qui, lorsqu'un homme s'abuse au point de se croire irréprochable, lui reproche par cela même d'être orgueilleux.

D'autres ont dit, au contraire : « Oui, nous sommes de misérables pécheurs; oui, Christ seul peut nous sauver; oui, la vie éternelle est un don gratuit.... » Et, tout en parlant ainsi, ces hommes nouveaux sont restés à peu près ce qu'ils étaient jadis; parlant de Dieu et agissant pour le monde; déplorant leur misère spirituelle en y restant plongés; criant à Dieu : « Que ton règne vienne, » sans oser le répéter aux hommes; souscrivant aux sociétés bibliques sans placer eux-mêmes une Bible; lisant des discours, des rapports à ceux qui les savent d'avance par cœur, et oubliant d'en parler au monde, qui n'en sait rien. Voilà nos chrétiens! O mon Dieu, mon Dieu, quand je compare notre vie à nos principes, quand je vois tant de misères, tant de langueur, tant de péchés à côté de si magnifiques espérances, je me dis : Est-il bien vrai, est-il bien vrai

que nous ayons cru? est-il bien vrai que nous attendions une vie éternelle, une vie dans le ciel, une vie heureuse, une vie près de toi? Seigneur, pardonne tant d'ingratitude! Après nous avoir fait rougir, apprends-nous à t'aimer; que ce ne soit plus en paroles, mais en réalité; que nous aussi nous sachions, au besoin, te donner, non pas un fils unique, un ciel, une vie éternelle, mais au moins notre pauvre cœur et un peu d'activité sainte pendant cette vie de quatre jours!

XVe DISCOURS.

(LISEZ MARC XVI, 9-15.)

« Pourquoi Jésus-Christ, après sa résurrection, ne s'est-il mon-
» tré qu'à ses disciples? Pourquoi par exemple, le dimanche ma-
» tin, à l'ouverture du sépulcre, les anges qui roulèrent la pierre
» n'ont-ils pas entonné la trompette pour appeler au sommet du
» Calvaire tous les habitants de Jérusalem à contempler sa ré-
» surrection? Les plus incrédules se seraient rendus à une telle
» évidence et le peuple de la ville sainte aurait cru en Jésus-
» Christ. »

Qui de vous n'a pas entendu faire cette réflexion et qui de vous ne l'a pas faite lui-même? — Eh bien, soit, je veux admettre que cette résurrection en présence de cette foule de spectateurs eût converti toute la ville de Jérusalem, voisine de Golgota; mais qu'aurait prouvé ce miracle pour les Juifs habitant les points éloignés de la Palestine? Cette foule de témoins oculaires aurait-elle suffi pour convaincre les absents? « Nous l'avons vu, auraient-ils
» crié à leurs compatriotes : Nous en sommes certains; nous étions
» là un million de témoins : croyez-en notre parole; nous l'avons
» vu, vous dis-je! » — « Cela est possible, auraient répondu avec
» calme les autres villes, vous l'avez vu, mais non pas nous; vous
» l'avez vu et vous pouvez le croire; de même quand nous le
» verrons, nous le croirons aussi. » — Que répondre à cela? Jésus n'était pas venu appeler à la foi seulement les Juifs de la capi-

tale, mais tous ceux du royaume. Voilà donc la résurrection opérée en présence d'un million d'hommes, qui ne prouve pas plus pour la nation que la résurrection opérée devant quelques apôtres et quelques femmes. L'objection ne fait que changer de place, dira-t-on ; Jésus, après être sorti du tombeau, pouvait parcourir toute la Palestine, se montrer dans toutes les villes où il était connu ; à une telle apparition il n'y aurait eu rien à répondre, et la nation entière serait devenue chrétienne. — Soit. Mais cette apparition de Jésus dans l'étroite Palestine, qu'aurait-elle prouvé sur la vaste étendue de l'empire romain? Toutes les villes, toutes les bourgades de Galilée et de Judée auraient crié d'une voix unanime : « Nous » l'avons vu, nous en sommes certains, nous étions là dix millions de » témoins, » que les peuples d'Italie et de Grèce auraient répondu avec ironie : « Cela est possible, vous l'avez vu et vous devez le » croire ; quand nous l'aurons vu nous-mêmes, nous le croirons » aussi. » — Et vous, enfants d'Israël, qu'auriez-vous répondu? Jésus n'était pas venu convertir seulement le peuple d'Abraham, il voulait appeler à lui toutes les nations de la terre, les Gentils comme les Juifs, les Scythes comme les Barbares ; voilà donc encore la résurrection, manifestée à toute une nation, ne prouvant pas plus pour le reste de l'univers qu'opérée en face d'une seule ville.

« Mais, dira encore un esprit opiniâtre, puisque Jésus était vrai- » ment le Fils de Dieu, il devait, après sa résurrection, se montrer » non-seulement à quelques disciples, à une ville, à un peuple, » mais au monde entier qu'il voulait convertir ; quelques miracles » de plus sur tous les points du globe ne lui eussent pas beaucoup » coûté ; pourquoi n'en avoir pas opéré, durant son séjour sur la » terre, à Athènes, à Rome, en Europe, en Asie? pourquoi n'avoir » pas employé un moyen si facile de convaincre les peuples et les » rois, les simples et les savants de tous les points du globe? » — Soit encore : voilà Jésus parcourant la terre dans toute son étendue ; il n'y aura pas un seul hameau qui ne soit témoin de quelques-uns de ses prodiges ; eh bien, qu'est-ce que cela prouve pour le siècle suivant? La génération témoin du miracle passe ; une nouvelle lui succède et dit à ses pères : « Vous avez vu, croyez ; quand » nous aurons vu, nous croirons aussi. » Et si Jésus opérait pour

celle-ci le même prodige, une troisième pourrait encore réclamer à son tour; en sorte que, pour satisfaire tous les siècles écoulés jusqu'à nous, Jésus aurait dû se montrer d'âge en âge; et fût-il descendu sur la terre il y a cent ans, que nous, aujourd'hui, devrions nous refuser à croire. Qu'il vienne pour nous, cela ne suffira pas non plus; il lui faudra revenir pour nos enfants, nos petits-enfants, jusqu'à la fin du monde; car tous auront le même droit de dire : « Je croirai quand j'aurai vu. »

Pour satisfaire ceux qui regrettent que les apôtres aient été seuls témoins de sa résurrection, voici donc ce que Jésus aurait dû faire : se montrer à tout Jérusalem, à toute la Palestine, parcourir toutes les contrées de la terre, opérer partout de nouveaux miracles, et enfin dans chaque siècle redescendre sur la terre pour convaincre par ses prodiges les générations qui se succèdent ici-bas.

Je pourrais m'arrêter ici et faire sentir l'extravagance de pareilles prétentions; mais non, je cède encore sur ce point et suppose que Dieu ait accompli ces prodiges dans toutes les contrées, dans tous les siècles; qu'en serait-il résulté? Pour cela toutes ces contrées et tous ces siècles se seraient-ils convertis? Non. Tous les hommes verraient le Sauveur sortir de son tombeau qu'ils n'auraient pas plus de confiance en Jésus-Christ; ce prodige ne prouverait rien que l'Évangile ne prouve déjà, et cette déclaration d'Abraham se vérifierait à la lettre : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les » Prophètes, ils ne seraient pas mieux persuadés quand même » quelqu'un des morts ressusciterait. » Cette parole vous surprend-elle, et vous en faut-il la preuve? Écoutez.

Les soldats qui virent l'ange rouler la pierre et le Sauveur sortir du sépulcre furent-ils convertis? Non; ils allèrent tremblants annoncer la résurrection aux sénateurs, et pour quelques pièces d'argent consentirent à répandre un mensonge; malgré ce miracle ils ne crurent donc pas en Jésus-Christ. Les sénateurs qui apprirent de la bouche des gardes que Jésus était sorti miraculeusement du sépulcre ne nièrent pas le fait, puisqu'ils payèrent pour garder le secret; ils étaient donc persuadés de la résurrection; pour cela furent-ils convertis? Non; ils mentirent effrontément et répandirent le bruit que les disciples de Jésus étaient venus de nuit enlever le

corps de leur maître ; malgré leur certitude ils ne crurent donc pas non plus en Jésus-Christ.

Mais, direz-vous peut-être, les gardes qui avaient insulté Jésus sur la croix, les sénateurs qui l'avaient condamné, tous avaient un intérêt à repousser la vérité, tandis que nous, étrangers à leurs crimes, nous ne demandons pas mieux que d'être persuadés, et pour cela la vue d'un miracle nous suffirait. Et moi je réponds d'après Jésus, à ceux qui forment ce souhait : Vous vous trompez vous-mêmes ; c'est précisément vous qui demandez des miracles qui par des miracles ne vous laisseriez pas persuader ; et vous en verriez un éclatant à cette heure que pour cela vous ne croiriez pas mieux en Jésus-Christ. Mon dire vous étonne ? Encore une fois écoutez.

Je suppose que, placés au milieu d'une plaine immense dont les limites iraient se confondre à l'horizon avec le ciel, vous voyiez tout à coup un livre, lancé de la voûte du firmament, venir tomber à vos pieds ; vous l'ouvrez ; c'est la Bible ! Le miracle n'est-il pas évident ? Concluriez-vous pour cela que le christianisme est divin, que vous lui devez obéissance ? Croiriez-vous en Jésus-Christ ? — Oui, je le pense, ce serait là votre premier mouvement. Mais attendez un instant, laissez l'imagination se calmer, la froide raison revendiquer ses droits. « Il est vrai, direz-vous, j'ai vu tomber » ce livre, mais suis-je bien assuré qu'il soit tombé du ciel ? Ne » serait-ce pas une illusion ? Dans un siècle où le génie humain » invente tant de merveilles, quand je vois quelques grains de » salpêtre lancer une masse d'airain à une lieue de distance, qui me » garantit qu'une nouvelle force découverte dans la nature n'a pas » été entre les mains de l'homme l'instrument qui a lancé ce vo- » lume à mes pieds ? Puisque l'homme parvient à s'élever dans les » airs et se dérobe par fois à mes regards dans les nuages, qui » m'assure que ce n'est pas de lui que ce livre m'est venu ? Qui » me dit... » Et vous ferez encore mille conjectures plus ou moins vraisemblables : le doute naîtra dans votre esprit, se développera lentement et finira par éteindre même l'évidence. Mais que dis-je ? mon assertion est-elle donc entièrement gratuite ? Non, je n'ai inventé que la forme, le fond est une vérité. Vous avez vu des mi-

racles, vous en voyez tous les jours, et ils ne font pas sur vous la plus légère impression. Faut-il les remettre sous vos yeux? Si un homme vous annonçait aujourd'hui un événement européen qui ne dût avoir lieu que dans dix ans, et que dix années plus tard l'histoire vérifiât l'exactitude de ses paroles, vous diriez, sans doute : C'est un miracle. Si, au lieu de placer à dix ans l'accomplissement de sa prophétie, cet homme le portait à dix siècles, le prodige serait encore plus évident à vos yeux; si ensuite, au lieu de prédire un seul fait, il en annonçait deux, dix, vingt, et que tous fussent rigoureusement accomplis, pourrait-il vous rester le moindre doute? Eh bien, Jésus a opéré pour vous, sous vos yeux, des prodiges encore plus éclatants : ce n'est pas un seul événement qu'il a prédit; on peut vous en citer cinquante; ce n'est pas après un siècle que ces prophéties se sont réalisées, c'est après deux mille ans; les faits sont sous vos yeux, vous pouvez en juger : d'un côté voici l'Évangile qui renferme ces prédictions écrites il y a dix-huit siècles, de l'autre voici les événements qui les vérifient et qui se passent sous vos yeux :

L'Évangile a dit : « Une partie d'Israël est tombée dans l'endur-
» cissement jusqu'à ce que la multitude des Gentils soit entrée dans
» l'Église. » Et aujourd'hui vous voyez les Juifs refuser obstinément de reconnaître Jésus-Christ pour le Messie, tandis que les idolâtres le reçoivent comme leur Sauveur.

L'Évangile en parlant des Gentils a dit : « Il en viendra d'Orient
» et d'Occident, du Septentrion et du Midi, qui entreront dans le
» royaume de Dieu. » Et aujourd'hui nos missionnaires amènent au royaume de Dieu les païens depuis la baie d'Hudson jusqu'à la Nouvelle-Zélande, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à la Tartarie.

La Bible a dit : « Je ferai courir la maison d'Israël parmi les na-
» tions comme le blé est remué dans un crible, sans qu'il en tombe
» un seul grain. » Et aujourd'hui il n'y a pas un seul peuple sur la surface de la terre, peut-être pas une seule ville en Europe qui ne renferme quelques Juifs dans son sein, et tandis que les Barbares du Nord, qui sont venus se répandre en Europe, se sont confondus avec les habitants de nos contrées à tel point qu'il serait

rait impossible aujourd'hui de les distinguer, les Juifs restent au milieu des nations un peuple à part; il semble qu'il soit écrit sur le front des enfants d'Israël : Voilà un Juif; aussi la Bible avait-elle dit : « Ils courront parmi les nations sans qu'il en tombe un » seul grain. »

Jésus a dit : « Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations; » or depuis huit siècles et de nos jours encore elle est au pouvoir des Musulmans.

Jésus a dit : « Il s'élèvera de faux Christs. » Et l'on a vu au milieu des Juifs répandus dans l'empire ottoman, en un seul siècle, quatorze faux Christs s'élever.

Jésus a dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne » passeront point. » Et aujourd'hui la parole de Jésus-Christ est répandue sur tous les points du globe.

Jésus a dit : « Cet Évangile du royaume sera prêché sur toute » la terre habitable. » Et aujourd'hui le christianisme est prêché dans les quatre parties du monde, et l'on compte trois cents millions de chrétiens.

Mais en vérité je me lasse de citer. Ces prédictions sont-elles claires ? — Se sont-elles accomplies ? — Avez-vous, oui ou non, lu la Bible qui les prononce? — Avez-vous, oui ou non, vu les événements qui les vérifient? — Direz-vous que le hasard peut faire concorder quelques paroles de Jésus avec un fait de notre histoire? Mais il n'y en a pas un, je vous en cite dix, et j'aurais pu en ajouter vingt autres. — Direz-vous que les hommes peuvent ménager un accord entre les paroles d'un siècle et les actions d'un autre? Mais ce n'est pas en un siècle que ces prédictions ont reçu leur accomplissement, c'est durant dix-huit siècles, et chaque jour y ajoute un nouveau trait; ce ne sont pas de petites circonstances que l'homme puisse arranger à son gré : ce sont des faits qui tiennent à l'histoire du monde entier. — Direz-vous... Oui, vous direz encore bien des choses; vous direz que tout cela n'est pas bien certain ; vous direz qu'il ne faut se rendre qu'à l'évidence, et c'est précisément là ce qui prouve la vérité de ce que je n'ai pas craint d'avancer : eussiez-vous vu le plus éclatant miracle, vous trouveriez encore un prétexte pour douter ; comme le dit Abraham, si

vous n'écoutez pas les Prophètes, alors même qu'un mort ressusciterait vous ne seriez pas persuadés, et Jésus, qui sortit du sépulcre à pareil jour, il y a dix-huit siècles, pourrait sortir à l'instant du sein de la terre, sous vos pieds, sans que pour cela vous crussiez mieux en Lui.

Non, la lumière ne manque pas sur la révélation ; mais nos passions soufflent sur la lumière, et comme nous avons déjà pressenti que les gardes ne se convertirent pas à Jésus-Christ ressuscité, parce que l'amour de l'argent leur ferme les yeux, comme nous avons déjà deviné que les sénateurs ne se convertirent pas parce que la peur d'être accusés de déicide leur ferma les yeux ; de même, s'il en est parmi vous aujourd'hui qui ne croient pas encore, qu'ils se le disent bien : c'est parce qu'ils portent dans un coin de leur cœur une passion qui ne veut pas en sortir pour faire place à la foi. Cela est si vrai que celui qui repousse la religion de Christ accepte la religion du monde. Pourquoi ? Serait-ce que les dogmes de celle-ci soient plus admissibles, plus faciles à croire ? Non ; car en admettant une vie à venir, la religion du monde suppose une résurrection générale ; or la résurrection future de tous les hommes n'est pas plus compréhensible que celle déjà accomplie de Jésus-Christ. La première repose sur une espérance de notre cœur ; la seconde sur des témoignages qu'on peut vérifier. Si ce n'est pas pour ses dogmes que l'incrédule préfère la religion mondaine à la religion chrétienne, c'est donc pour sa morale ? Oui, voilà le mot de l'énigme : l'incrédule préfère la morale du monde à la morale de Jésus-Christ, parce que la première proclame que charité bien ordonnée commence par soi-même, tandis que la seconde confond les intérêts de nos frères avec les nôtres, fait de leurs privations nos privations, de leurs souffrances nos souffrances ; et l'homme qui aime à faire le bien quand il ne lui en coûte rien, l'homme n'hésite pas à choisir entre ces deux morales celle qui fléchit le plus docilement devant ses penchants et ses goûts. Le Dieu du monde ne demande aux hommes que quelques rares pensées pour le Ciel et pour lui ; ils peuvent, dans cette vie, s'occuper surtout de cette vie ; quand ils seront dans l'autre ils auront le temps d'y songer ; ce Dieu est un Dieu indulgent, qui ne pu-

nira pas les hommes pour avoir cherché le bonheur où ils ont cru le trouver ; s'ils se sont trompés sur la terre, il les pardonnera dans le ciel. Mais le Dieu de la religion de Jésus-Christ est un Dieu qui rapporte tout à sa gloire, qui veut que l'homme l'aime de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée; il pardonne, dans cette vie, jusqu'à la dernière heure ; mais, après la mort il n'a plus de pardon ; et l'homme qui préfère les plaisirs de la terre, qu'il voit, aux délices du ciel, qu'il espère, croit au Dieu indulgent de ce monde, et nie le Dieu sévère et saint de l'Évangile. C'est donc parce que la religion du monde tolère l'égoïsme, pardonne l'oubli de Dieu, que l'homme la reconnaît pour vraie; c'est donc parce que la religion de Jésus-Christ condamne l'égoïsme, exige une pensée constante de Dieu, que l'homme l'accuse d'être fausse. Oh ! si l'Évangile avait dit : Recherchez avant tout l'or, les plaisirs et la gloire humaine, et le royaume des cieux vous sera donné par-dessus, il n'y aurait pas tant d'incrédules; les miracles de Jésus-Christ ne seraient pas si souvent mis en doute. Si l'Évangile avait dit : Que l'homme s'aime lui-même de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée, car son amour n'ajouterait rien à la gloire de Dieu, cet Évangile n'aurait pas tant d'adversaires, ses dogmes ne paraîtraient plus obscurs, le monde le recevrait à bras ouverts, et, s'il y a aujourd'hui quelques croyants et des masses incrédules, il n'y aurait plus alors qu'un petit nombre d'incrédules et des foules de croyants. Mais non, l'Évangile a dit le contraire, et dès lors l'Évangile a été repoussé. L'Évangile a dit : « Amassez-vous des trésors dans les cieux; » mais l'homme qui aime les trésors de la terre, l'homme qui croit tout obtenir dans ce monde au prix de l'argent, qui ne voit de sécurité contre le besoin et la maladie que dans l'argent, de paix, de plaisir, de bonheur que dans l'argent, qui veut de l'argent pour le présent, qui veut de l'argent pour l'avenir, qui veut en amasser pour en jouir pendant sa vie et en laisser après sa mort; dès lors, l'homme importuné par les préceptes de l'Évangile, condamnant son avarice, a repoussé ce livre et s'est fait incrédule. L'Évangile a dit : A Dieu seul la gloire, et à l'homme confusion de face ; il n'est que néant, qu'il se pare d'humilité; mais l'homme qui veut qu'on lui croie des

talents, des vertus, du génie, l'homme qui veut se montrer, alors même qu'il est assis au dernier rang, l'homme blessé d'être estimé si peu par l'Évangile, a repoussé ce livre et s'est fait incrédule. Parce que l'Évangile censurait ses désordres, le libertin a repoussé ce livre et s'est fait incrédule. Parce que l'Évangile condamnait ses rapines, l'homme sans probité a rejeté ce livre et s'est fait incrédule; tous, par leur orgueil, leur libertinage, leurs injustices, ont montré jusqu'à la dernière évidence que la source de leur incrédulité est dans leur cœur, et que, s'ils n'aiment pas Jésus-Christ, c'est qu'ils aiment le péché.

Tenons-nous donc en garde contre ce cœur ami du mal ; au lieu de porter nos regards avec amour sur des tentations dans l'avenir, portons-les avec regret vers nos fautes passées ; ainsi, loin de réveiller la passion, nous ferons naître le repentir, et, pressés par le besoin d'un pardon, nous serons heureux de croire en Jésus-Christ, mort pour nos péchés, ressuscité pour notre justification.

XVIe DISCOURS.

(LISEZ JEAN XIV, 6.)

Quel est le but de mon existence et quel chemin peut m'y conduire? Quand j'ai bu et mangé, agi et dormi, quand j'ai satisfait aux besoins de mon pauvre corps, à quoi, pour être dans l'ordre de la nature, dois-je employer mon temps, mes forces, mon intelligence? J'ai devant moi des matériaux, mais quel édifice dois-je construire? Je sens bien que j'ai soif de vie, d'activité, de bonheur ; mais comment trouver ce bonheur, où placer cette activité, et que faire de cette vie? Moi-même, que suis-je? esprit ou matière? l'égal des animaux ou des anges?

Pour sortir de ce dédale de difficultés l'homme réfléchit, médite, mais en vain ; tous ses efforts pour résoudre ces grandes questions vont se briser contre les étroites limites de son intelligence, et il tombe dans l'abattement, sinon dans le désespoir. Alors la foi se présente et lui dit : Relève la tête, regarde Jésus, marche sur ses

traces, « il est le chemin, la vérité, la vie. » A cette invitation un soupir s'exhale de la poitrine de l'homme indécis ; au milieu de cet océan de pensées incertaines il serait heureux de trouver un pilote pour le conduire au port ; mais il craint de prendre dans cette révélation un aventurier qui le jette sur l'écueil du mysticisme, et il s'arrête sans oser aborder le rivage paisible et sûr de l'Évangile. Il aime mieux reprendre confiance en ses propres méditations ; il recommence le lendemain une étude qui ne l'instruira pas mieux que celle de la veille ; et ce n'est qu'à deux pas de la tombe qu'il reconnaît enfin que nul n'arrive à la vérité par lui-même. Hélas ! alors il est trop tard ! aussi voudrais-je vous conduire à cette persuasion dès aujourd'hui. Parcourons donc ensemble le cercle d'idées dans lequel on tourne toute sa vie, et peut-être, sous la bénédiction de Dieu, hâterons-nous pour quelques-uns la venue du jour où doit éclore enfin la vérité.

Un être vient dans ce monde et nous dit : « Nul ne vient au » Père que par moi. » Il est clair que, si nous pouvions connaître ce père, ce qu'il est, ce qu'il veut, par cela même nous connaîtrions le chemin et le but de notre existence. Mais est-il bien vrai que nous ne puissions pas arriver par nos forces à cette découverte des attributs de Dieu ? Faisons encore une tentative.

J'ouvre les yeux et je vois autour de moi mille objets divers : une terre qui me porte, un soleil qui m'éclaire, des milliers d'êtres autour de moi, et je fais ce simple raisonnement : Il n'y a pas d'effet sans cause, pas de création sans créateur; donc Dieu existe. Ensuite je trouve en moi et mes semblables intelligence et affection ; or, comme on ne peut donner que ce qu'on possède soi-même, il faut que ce Dieu créateur soit affectueux et intelligent. Voilà ce que chacun peut facilement découvrir lui-même. Mais au-delà que savez-vous d'assuré, de certain? Avez-vous décidé si ce Dieu doit vous appeler un jour auprès de lui, ou s'il vous a jeté sur cet univers comme la goutte d'eau perdue dans l'Océan ? S'inquiète-t-il ou non de votre conduite ? Vous demande-t-il quelque chose ou rien? une adoration et des prières ou l'oubli et l'indifférence ? Et s'il est un avenir, ce Dieu s'y montrera-t-il d'une moralité sévère ou d'une faiblesse indulgente ? A la vérité, la conscience vous con-

seille le bien, mais presque toujours la passion vous pousse vers le mal. En ceci ce Dieu peut-il encore vous ressembler? Non; mais alors d'où viennent ces contradictions de votre nature? Qui peut, en consultant son intelligence seule, répondre à toutes ces questions? Pour moi, j'avoue que ce court examen me fait déjà mieux comprendre ces paroles : « Nul ne vient au Père que par Jésus; » ce qui revient à dire que nul n'arrive à Dieu par lui-même.

Mais si nous ne pouvons arriver à la connaissance de Dieu portés par notre esprit pour être ensuite conduits de cette connaissance à la connaissance de nous-mêmes et au but de notre vie, essayons de nous étudier directement; tournons nos regards sur nous-mêmes et voyons si nous y trouverons quelques vestiges de la route que nous devons suivre. Je trouve en moi une violente impulsion qui me porte à satisfaire les désirs de ma chair. A la vue ou seulement à la pensée des objets qui excitent ces désirs, mon attention se fixe, mon imagination s'allume. Un instinct, devenu plus fort que moi, me pousse à me plonger dans cet océan de plaisirs. Toutefois je me contente d'y puiser, j'en porte la coupe à mes lèvres, je savoure à longs traits le nectar qui doit calmer mes sens enflammés; mais au fond je trouve une lie amère qui du vase passe sur mes lèvres, de mes lèvres dans mon cœur, et aussitôt le dégoût s'empare de moi; j'ai honte et horreur de la volupté que j'ai goûtée, je voudrais briser entre mes dents cette coupe de tentations et d'amertume; je la saisis de la main et je la lance à mes pieds, plein de confusion et de remords. Pourquoi cette contradiction d'un même cœur entre les deux instants successifs d'un plaisir désiré et d'un plaisir satisfait? Si je dois suivre la voie que mes sens m'indiquent, pourquoi ne puis-je y faire deux pas de suite sans la trouver couverte de ronces et bordée de précipices? Pourquoi ces aliments savoureux et abondants qui plaisent à mon corps appesantissent-ils mon esprit? Pourquoi ces boissons qui grandissent mon imagination égarent-elles ma raison? Pourquoi ces convoitises de la chair électrisent-elles mes sens, et, satisfaites, me laissent-elles faible, abasourdi, et finissent-elles par émousser mon esprit et dégrader mon cœur? Et lorsque je m'élève des voluptés sensuelles aux douceurs de l'intelligence, pourquoi cette

soif de gloire s'irritant même sous la saveur des louanges? Pourquoi, plein d'ardeur pour atteindre l'approbation des hommes, suis-je disposé, quand j'y touche, à me prendre en pitié moi et ces hommes? Pourquoi ceux qui mettent leur ambition à posséder ne sont-ils heureux qu'aussi longtemps qu'ils ont la fortune en perspective, et retombent-ils dans l'ennui lorsqu'elle est entre leurs mains? Partout et toujours je retrouve dans les souhaits les mieux réalisés de plaisir, de gloire, de richesse, déception, impuissance, satiété, contradiction; et s'ils remplissent quelques instants de ma vie, ils en laissent de longues heures vides, pénibles, sans but, sans bonheur. Non, je ne puis voir dans cet amour pour la matière une révélation de ma nature pour me conduire sur le chemin de la vérité et de la vie.

Mais ce dégoût qui suit le plaisir ne pourrait-il pas être lui-même un meilleur guide? En me poussant dans le sens contraire, cette vertu, que j'estime et honore, ne serait-elle pas le but de mon existence? Il est si beau de suivre avec droiture et courage les lois de sa conscience! Il est si doux, quand on l'a remplie même de douloureux sacrifices, de contempler sa vie passée! — Il est vrai que si, dans le calme de l'inaction, je médite ainsi sur la tendance morale de mon être, je suis bien disposé à croire que je devrais la suivre. Mais, hélas! dès que je sors de cette inaction pour me mettre à l'œuvre, mon admiration se dissipe, mes bonnes résolutions s'affaiblissent, mes forces m'abandonnent, et je reste impuissant en face de la plus noble tâche à remplir! Que dis-je? Impuissant pour faire le bien, si je pouvais du moins rester passif et ne pas tomber dans le mal! Mais non, le mal m'entraîne et me subjugue. Je le cherche et je l'aime, je le veux et l'accomplis; au même instant où j'approuve la vertu, je me plonge dans le vice. Si je me relève, il me faut des efforts inouïs pour remporter de rares victoires dans cette lutte incessante contre moi-même. Quelquefois vainqueur, souvent vaincu, toujours meurtri! Si la moralité est mon but, pourquoi suis-je sans force pour l'atteindre? Et si je ne puis pas l'atteindre, pourquoi le goût m'en a-t-il été donné? Toujours des contradictions en moi, toujours un but aperçu et perdu de vue, toujours une vérité découverte et démentie, toujours

lutte, opposition, incertitude; point de chemin ouvert, point de donnée certaine, point de vie réelle! Oh! que je sens bien la vérité de ces paroles : Nul ne vient au Père par lui-même.

Nul ne peut aller au Père; nous avons reconnu la vérité de ces paroles, nous avons donc déjà un motif d'ajouter quelque confiance à la vérité de celles qui suivent : « Si ce n'est par moi; » et cette déclaration de Jésus revient à ceci : Si vous voulez vous abandonner avec confiance à ma parole, qui est le chemin, vous viendrez à moi, qui suis la vérité, et je vous conduirai à mon Père, qui donne la vie. Cette vérité, c'est moi, moi placé là comme le mot de l'énigme pour expliquer la justice et la bonté de Dieu inconciliables pour la sagesse humaine, mais que je mets en accord en me chargeant de la colère de ce Dieu, et ne laissant plus parvenir à vous que son amour et sa miséricorde. Cette grande vérité reçue dans votre cœur, cette vérité qui vous apporte le pardon de toutes vos fautes, qui vous donne gratuitement le ciel, cette vérité vous donne ainsi la vie éternelle, le bonheur.

Mais comment vous assurer si Jésus peut accomplir sa promesse? C'est ici une question de fait facile à examiner : pour savoir ce qu'un être peut faire, il suffit de voir ce qu'il a déjà fait; pour vous assurer donc si Jésus peut être pour vous-mêmes le chemin, la vérité, la vie, voyez s'il a été le chemin, la vérité, la vie pour d'autres. Or voici le témoignage d'hommes pris dans tous les siècles et dans tous les pays, et pour vous convaincre que ces témoignages sont sincères, écoutez les preuves de sincérité que ces hommes nous ont données. Pour suivre Jésus, les apôtres ont quitté leurs travaux, leur patrie, leurs familles, et se sont voués à la moquerie, à la persécution, à la misère et à la mort. Pour suivre Jésus, les Pères de l'Église jadis ont abandonné gloire, fortune, au milieu de leurs admirateurs païens; ils ont brûlé leurs livres, avoué leur ignorance, reconnu la lumière de l'Évangile, confessé leur foi devant les empereurs et reçu la mort avec joie sur des bûchers, sous la hache ou dans la gueule des lions. Les chrétiens de tous les siècles passés, pris dans l'Église de Rome comme dans celle de la Réforme, les Fénelon comme les Luther, les François de Sales comme les Wilberforce, tous ont voulu suivre Jésus, ont consacré

leur vie à des travaux pénibles, obscurs, périlleux; donné leur temps, leur santé, habité les cachots, recueilli l'orphelin et rendu la liberté à un peuple naguère esclave. Maintenant, de tous les siècles, les voix de ces hommes s'unissent pour vous dire : Nous étions errants dans les ténèbres, cherchant à tâtons la vérité dans notre intelligence, mais ne saisissant que des ombres, interrogeant les livres et les trouvant tout aussi ténébreux que nous-mêmes; mais dès que nous avons rencontré l'Évangile de Christ, plus d'incertitude sur notre marche, plus de fatigue pour notre esprit; une lumière a brillé à nos yeux, et, malgré tous les doutes soulevés par ceux qui nous entouraient, nous sommes restés convaincus que Christ était le bon chemin. Ce chemin nous a conduits à la vérité. Jadis nos réflexions les plus lumineuses comme les philosophes les plus éloquents, après nous avoir satisfaits une heure, nous laissaient bientôt retomber dans les angoisses du doute. Mais aujourd'hui l'Évangile est devenu pour nous une lumière constante, une vérité incontestable; nous découvrons chaque jour, dans chacune de ses pages, une beauté nouvelle, et nous reconnaissons dans cette œuvre la même sagesse, la même puissance qui éclatent dans la création. Là nous voyons un homme unique dans l'univers nous donner l'image vivante d'un Dieu; ses disciples, d'abord passionnés, transformés en de nouvelles créatures; un dogme, obscur pour le monde, devenu pour nous sage et profond; l'homme, humilié par ses fautes, sauvé par un Dieu et sanctifié par la reconnaissance. Oui, quand nous avons su que le ciel perdu pour nous nous serait cependant donné; quand nous avons appris que Dieu nous avait aimés jusqu'à sacrifier pour nous son Fils unique, notre cœur a été remué par cet amour immense; notre égoïsme a cédé, et nous avons enfin été rendus capables d'aimer à notre tour. Jadis, dans ce monde, tout nous semblait contradictoire; nous ne pouvions concilier la bonté de Dieu avec nos misères, les désirs infinis de notre cœur avec notre existence bornée, notre approbation du bien avec notre pratique du mal; tout cela était un chaos sans fond, et aujourd'hui tout s'est éclairci pour nous au soleil de Christ; tout prend sa place, tout a un sens. Si nous sommes de misérables pécheurs, malgré la sainteté de notre Créateur, c'est que nous

sommes des êtres déchus en Adam. Si nos désirs de vie et de félicité sont infinis et notre existence bornée, c'est qu'au delà de la tombe éclot une nouvelle vie. Si notre cœur réclame le bonheur en même temps que notre conscience nous dénonce le châtiment, c'est que Christ, par sa mort, devait apaiser les cris de notre conscience et porter la paix et la joie dans notre cœur. Qui pourrait maintenant nous attrister? Les éléments de notre bonheur ne sont plus entre les mains des hommes, qui peuvent nous ravir notre fortune, notre réputation, notre corps, mais qui ne sauraient atteindre notre âme. Les événements de ce monde peuvent bien en apparence nous être contraires, mais nous savons qu'en réalité Dieu les dirige pour notre bien, et que de la misère inspirant la patience, comme de la fortune conseillant la gratitude, de la santé invitant à la reconnaissance, comme de la maladie enseignant la prière, de tout peut résulter également notre sanctification. Que nous mourions tôt ou tard, nous allons au Seigneur; que notre chemin soit un peu plus, un peu moins épineux, il conduit toujours au ciel; et que nous importent ces différences sur une vie de quatre jours, lorsque nous sommes assurés d'une vie qui n'aura qu'un seul jour, mais un jour sans soir, sans nuit, sans fin. Oh! quelle paix est répandue dans notre âme! Christ nous a rachetés; nous sommes réconciliés avec Dieu; nos péchés sont effacés; Dieu est notre Père, et il nous attend à deux pas d'ici, à deux minutes de cette heure, ou plutôt il est déjà avec nous sur cette terre; nous le sentons dans notre cœur par la présence de son Esprit; nous vivons en lui, et lui en nous; nous ne sommes qu'un et nous vous convions à venir aussi ne faire qu'un avec nous.

Voilà le témoignage que rendent à leur maître les hommes qui ont suivi Jésus. Et remarquez que ce n'est pas seulement dans un seul siècle que la foi en Christ a été adoptée, c'est dans tous : depuis dix-huit cents ans, au temps des apôtres comme au temps des Pères de l'Église, à l'époque des réformateurs comme de nos jours. Depuis Jésus jusqu'à nous s'est formée une chaîne non interrompue d'hommes se donnant la main et répétant d'une seule voix : Christ est pour nous le chemin, la vérité, la vie. Ces hommes nous ont quittés, mais leur témoignage unanime est resté pour nous

consigné dans leurs ouvrages. Craindriez-vous que cette foi en Christ ne fût chez eux que le fruit d'une imagination exaltée ? Mais l'imagination appartient surtout au jeune âge : elle refroidit avec le temps et change bientôt d'objet, tandis que cette foi chrétienne est persistante. Ces hommes ne l'ont pas acceptée pour un moment et n'y ont pas renoncé dans un autre ; non, chaque jour ils s'y sont attachés davantage ; et, chose admirable, tandis que sur tous les autres chemins, où les hommes cherchent la vérité et le bonheur, on entend des voix s'écrier : Ils ne sont pas ici, le chrétien seul a cessé de se plaindre et persiste à dire qu'il les a trouvés, qu'il en est certain, qu'il en jouit, jusqu'à ce qu'il meure triomphant dans la ferme assurance qu'il passe dans le sein de son Dieu.

Mais tout cela ne peut-il suffire à vous convaincre ? Commencez donc une étude sérieuse de cette Bible que vous croyez à demi et rejetez à moitié. Aussi longtemps que vous resterez dans cette demi-foi, ce demi-jour, vous serez malheureux. Vous ne croyez ni ne niez, vous êtes dans le doute ; mais le doute n'est pas plus fécond que l'incrédulité. Il fait peser sur vous, comme un devoir, une religion qui, mieux comprise et véritablement crue, serait pour vous un privilége. Votre doute vous fatigue et ne vous sauve pas. A tout prix vous devez en sortir, dussiez-vous y employer dix ans de votre vie et la moitié de votre fortune. Vous ne payerez jamais trop cher la découverte d'une éternité, si elle existe ; ou votre affranchissement du joug fatigant de la conscience, si la conscience n'est qu'un préjugé. Croyez tout ou rejetez tout ; alors du moins vous serez conséquents, vous aurez pour bénéfice ou le ciel ou la terre, tandis qu'aujourd'hui vous n'avez ni l'un ni l'autre.

Oh ! quand il vous faudra tout nier ou tout croire, votre décision sera facile ! Vous sentirez qu'on ne renonce pas aisément, vers le soir de la vie, aux espérances de la foi ; votre cœur criera plus haut que votre esprit ; des besoins intimes de bonheur laissés intacts par les biens d'ici-bas vous contraindront à porter vos regards plus haut et plus loin pour ne les arrêter qu'aux cieux et sur l'éternité. Alors, dites-vous-le bien, tous vos efforts pour arriver à la vérité seront inutiles, si vous n'allez pas demander de les soutenir à

Celui qui s'est dit le chemin et qui donne la vie. Sans prière, vous méditerez en vain ; méditez autant que vous voudrez, mais méditez la Bible à la main et la prière dans le cœur ; ce n'est qu'ainsi qu'on arrive à Jésus-Christ.

XVIIe DISCOURS.

(LISEZ LUC, XXIII, 34.)

Nous avons bien des fois parcouru avec ravissement la vaste galerie des preuves établissant la divinité du Christianisme; ces prophéties prononcées par d'obscurs Israélites il y a quelques mille ans sur un coin du globe et accomplies depuis lors sur tous les points de la terre par les peuples et les rois ; ces miracles racontés par les hommes témoins et martyrs; ces progrès du Christiamisme tombant du ciel sur la terre, où, semblable à l'étincelle imperceptible, il allume un incendie immense, atteint successivement la Palestine, la Grèce, l'Asie, l'empire romain, l'ancien et le nouveau monde, et finit par embraser l'univers. Eh bien, dans cette longue série de preuves, nous n'avons rien trouvé de plus propre à nous gagner à l'Évangile que le récit de la vie et des paroles de Jésus-Christ. Il y a dans la contemplation de ce caractère un effet merveilleux pour celui qui l'étudie avec candeur ; c'est un calme, une grandeur, une noblesse, une simplicité qui gagnent le cœur et fortifient la foi. Tel est, par exemple, cet élan de Jésus à Dieu en face de ses bourreaux : « Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Mais dans notre impuissance de tout dépeindre dans une existence si belle et si pleine, c'est à développer cette seule parole que nous donnerons nos quelques instants de méditations.

Pour nous éloigner le moins possible de la pensée de Jésus, prenons ses paroles une à une et laissons-en découler le sens qu'elles renferment. Et d'abord jetons un coup d'œil sur leur ensemble.

« Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Ces paroles implorent un pardon. Les sages de tous les siècles ont

donné d'excellents préceptes, mais ne les ont guère suivis. C'est qu'en effet nous avons tous une conscience pour nous apprendre à connaître le bien, mais tous un cœur qui nous pousse vers le mal. Où sont les philosophes qui ont fait ce qu'ils ont dit ? où sont même les hommes de Dieu dont la conduite ait toujours été en accord avec les leçons ? Est-ce un Salomon dont la réputation de sagesse va retentir en Orient, amène des rois pour disciples à sa cour, et qui passe ensuite sa vieillesse au milieu d'une foule impure de femmes étrangères et idolâtres ? Est-ce un Socrate qui prêche la vertu, proclame l'existence d'un seul Dieu, combat les divinités païennes, et qui en même temps vit dans le désordre, et une heure avant sa mort offre un sacrifice au fabuleux Esculape? Est-ce un Rousseau qui parle avec tant de sensibilité et d'éloquence sur les devoirs d'un père envers ses enfants, tandis qu'il abandonne les siens dans un hospice de charité? Non, partout je trouve de belles paroles et de tristes actions, de beaux préceptes et de mauvais exemples. Voilà l'homme. Mais à côté de ces illustres philosophes le fils d'un obscur charpentier s'élève, et sur la montagne dit au peuple qui l'entoure : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous persécutent. » Trois années s'écoulent, et sur une autre montagne je retrouve ce même homme devant la même foule ; aujourd'hui il a des ennemis : ils sont là qui le suspendent à une croix ; aujourd'hui il a des hommes pour le maudire : ils sont là qui lui crient des injures et des moqueries ; aujourd'hui il a des hommes qui le persécutent; après l'avoir saisi à Gethsémané, traduit devant Pilate, condamné avec Caïphe, ils sont là surveillant son exécution. Eh bien, comme ces philosophes, ce Jésus, après avoir donné le précepte, va-t-il aussi le démentir par sa vie? Torturé sur la croix par les Juifs, oubliera-t-il le conseil qu'il donnait, en santé, de pardonner à ses ennemis? Non; celui qui donna jadis le précepte, donne aujourd'hui l'exemple : des hommes implacables déchirent son corps, répandent son sang, et lui s'écrie ; « Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Et quel sentiment dicte ces paroles? On a bien vu des guerriers répandre leur sang pour leur patrie, et s'écrier en mourant : « Je meurs et ne me rends pas ; » on a bien vu des sauvages mis à la torture par leurs

ennemis supporter sans murmure les plus cruels tourments, et quand ceux-ci épiaient leurs lèvres pour y surprendre le souffle d'une plainte, on a bien vu ces hommes conserver un air calme pour priver leurs ennemis de la satisfaction de les avoir fait fléchir. Voilà des actes de courage ; mais regardez au motif qui les inspire, et vous y verrez l'orgueil et la haine. Si ces guerriers mourants avaient pu se relever et enfoncer leur glaive dans le sein de leurs adversaires, ils l'auraient fait avec joie ; si ces sauvages torturés avaient pu s'arracher à la flamme et au fer de leurs ennemis et les étendre à leur place, ils l'auraient accompli avec délices; et tous auraient fait cela sans changer de sentiment ; la même force qui les soutenait dans leur mort les aurait soutenus dans leur vengeance, en sorte que leur magnanimité apparente n'est que de la vanité. Mais si Jésus était descendu de la croix, pensez-vous qu'il eût désiré y suspendre ses ennemis ? Croyez-vous qu'avec joie et délices il eût fait pour eux ce qu'eux-mêmes faisaient pour lui ? Non ; il me semble lui entendre répéter les paroles prononcées par lui-même quelques jours auparavant à son entrée dans la ville déicide : « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits, et vous ne l'avez pas voulu ! » Et pour prononcer ces paroles, Jésus non plus n'aurait pas changé de sentiment ; son amour pour le peuple qu'il avait instruit et guéri résistait aux tortures de la croix ; en sorte que, si Jésus s'écrie : Pardonne-leur, c'est que le pardon est dans son cœur, c'est qu'il aime ces hommes malgré leur folie, leur cruauté ; c'est qu'il fait, lui, ce qu'il a recommandé dans ses préceptes de morale ; ce n'est plus ici le philosophe, c'est le Fils de Dieu.

Mais ne nous contentons pas d'une vue générale de ce passage, descendons dans l'examen de chacun de ses mots.

« *Mon Père,* » dit Jésus en commençant; oui, c'est bien l'amour de ses ennemis, la compassion pour de pauvres pécheurs aveuglés qui inspire ces paroles. Jésus sent toute l'énormité de leur crime ; il n'oserait jamais en demander le pardon à un tribunal humain ; il semble craindre même de l'implorer d'un Dieu juste, et, comme pour mieux obtenir ce qu'il sollicite du souverain juge, il l'appelle

du tendre nom de père ; il use de ses propres titres pour sauver ses ennemis ; il veut que ce nom aille émouvoir à compassion Celui qui n'aura rien à refuser au fils unique qui possède toute son affection. Mon Père ! mon Père ! il sait qu'à l'ouïe de ce mot prononcé avec amour il est impossible de résister à un enfant. — Le fils unique d'un roi de ce monde parcourt, sous l'humble apparence d'un homme obscur, son royaume pour connaître les besoins de ses sujets. Ce fils est méconnu, pris par la populace qui l'insulte, le couvre de boue et veut le mettre à mort ; le glaive est déjà levé, le peuple en furie crie au bourreau : Frappe ! frappe !... Le père arrive, reconnaît son enfant et tourne à l'instant son visage irrité contre la foule ameutée. La force est en sa main ; le peuple qui reconnaît sa voix tremble et s'humilie ; le roi furieux ordonne de saisir les coupables : déjà ils sont montés sur l'échafaud, c'est sur leur tête que porte le glaive détourné de la tête de l'enfant bien-aimé ; mais ce fils court, embrasse les genoux du monarque, et, pour mieux en obtenir clémence et émouvoir son cœur, il lui crie : Mon père ! mon père ! — Eh bien, cette image est pâle comparée à la réalité de Jésus. Enfant, non d'un roi, mais d'un Dieu, il est mis à mort, non par des inconnus, mais par ceux qu'hier il guérissait et nourrissait. A la vue de son supplice, Dieu irrité ébranle la terre, Golgota tremble et semble vouloir engloutir le peuple cruel qui a dit à Pilate, comme au bourreau : Crucifie-le ! crucifie-le ! Le Dieu-Roi est là, il va frapper ses indignes sujets ; Jésus sur la croix voit sa colère embrasée, son bras levé, ses anges prêts à obéir ; et Lui, touché de compassion pour ce peuple insensé, lève ses yeux mourants vers le ciel, trône de Dieu, et s'écrie : Mon Père ! mon Père ! et ce mot émouvant dans la bouche d'un fils bien-aimé désarme la colère et fait place à l'amour.

« *Pardonne-leur.* » Pardonne-leur, à eux ; à qui ? à qui Jésus veut-il que Dieu accorde ce pardon ? Est-ce à sa pauvre mère Marie, qui pleure au pied de sa croix ? Non, mais à d'autres. — Est-ce à Jean son disciple bien-aimé, qui l'a suivi jusqu'en Golgota pour lui rendre témoignage ? Non, mais à d'autres. — Est-ce à cette foule stupide que la curiosité attire ou qui vient chercher les émotions d'un supplice ? — Non, mais à d'autres. A qui donc Jésus

veut-il que Dieu pardonne? A ses bourreaux !... à ceux qui ont suscité contre lui des faux témoins, à ceux qui l'ont condamné contre leur conscience, à ceux qui l'ont frappé au visage, à ceux qui enfoncent des clous dans ses chairs palpitantes, à ceux qui l'abreuvent de vinaigre, lui percent le côté, lui tressent sur la tête une couronne d'épines, à ceux qui lui crient par moquerie : « Toi, fils de Dieu, descends donc de la croix. » C'est à ceux-là ; ce n'est pas à Marie, ce n'est pas à Jean, ce n'est pas à la foule curieuse, c'est à ses bourreaux que Jésus souhaite le pardon de son Père. « Mon Père, pardonne-leur. » Est-ce un Dieu ou un homme qui parle? Cœurs nobles et généreux, dites-le nous : avez-vous jamais éprouvé rien de semblable? Si vous n'osez l'affirmer de vous, je n'ose pas mieux le dire de moi-même, et à l'ouïe de ces sublimes paroles : Mon père, pardonne-leur, je me dis avec confiance : paroles d'un Dieu, et non d'un homme.

« *Car.* » Il semble qu'après avoir demandé le pardon pur et simple pour ses ennemis Jésus n'avait plus rien à ajouter. En effet, c'est ainsi que nous, faibles créatures, comprenons l'exercice des vertus ; nous nous en acquittons comme d'une tâche ; et, satisfaits de nous-mêmes, nous retournons à nos plaisirs. Mais non, à Jésus le pardon des injures n'est pas imposé comme une obligation par la conscience, c'est véritablement son cœur qui demande ce pardon. Jésus aime sincèrement ceux qui le haïssent, et alors à sa demande il joint le motif qui pouvait le mieux la légitimer. Si le désir de faire parade de beaux sentiments devant les Juifs avait souillé son cœur, il aurait pu dire : Pardonne-leur quoiqu'ils soient coupables ; pardonne-leur quoique je sois innocent ; pardonne-leur malgré leur petitesse et malgré ma grandeur ; et ce langage, en faisant mieux ressortir toute l'étendue du pardon, aurait pu s'expliquer par la vanité. Mais non, ce n'est pas pour être écouté des Juifs que Jésus prie, c'est pour être entendu de Dieu ; ce n'est pas par orgueil qu'il pardonne, c'est par amour ; et alors il présente à son Père, pour en obtenir cette grâce, une raison, une raison bonne, la meilleure, la seule qu'il pût donner. Jésus devant le tribunal de Dieu s'est fait l'avocat de sa partie adverse, il plaide et s'efforce vraiment de la justifier.

« *Ils ne savent pas.* » En effet, voilà le meilleur motif qu'il fût possible d'alléguer en faveur des ennemis de Jésus. Il est vrai que dans un sens les Juifs savaient ce qu'ils faisaient. Ils savaient que Jésus était innocent, qu'il n'avait été livré que par l'envie, que toujours il avait prêché une morale pure, qu'il avait fait du bien au peuple. Mais l'excuse d'ignorance par laquelle Jésus cherche à les justifier, c'est qu'ils ne savaient pas que Jésus fût véritablement un envoyé céleste, le Fils de Dieu lui-même; c'est donc comme s'il avait dit : « Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas tout ce que je suis; ils ignorent que c'est toi qui m'as envoyé; ils ne savent pas que c'est pour les sauver que je suis venu; ils n'ont pas compris que j'étais ton Fils; ils pèchent par ignorance; ainsi, mon Père, pardonne-leur, car véritablement ils ne savent pas tout ce qu'ils font! » Si telle est la pensée de Jésus, s'il l'exprime dans un entretien intime entre lui et le Créateur, il se croyait donc lui-même, de bonne foi, l'envoyé céleste, le Fils de Dieu, le bien-aimé du Père! Et s'il se croyait cela lui-même, il l'était donc en effet! On ne s'abuse pas à ce point sur soi-même ; en même temps qu'on est un imposteur, on ne se persuade pas être le Fils du Très-Haut. Ce n'est pas aux Juifs, c'est à Dieu que Jésus parle; et quand il entre dans une prière secrète adressée au Créateur des cieux et de la terre, il lui parle comme s'il était réellement son fils! C'est comme à son insu que nous saisissons ces paroles sur ses lèvres, et ces paroles, que nous dérobons au secret de son cœur, prouvent qu'il se croit, lui, le Fils de Dieu! Qui oserait dire, dès lors, que, s'il le croit, s'il le croit dans ce moment où toute illusion est détruite, où la mort est là, qui oserait dire qu'il ne le soit pas réellement? Oui, Jésus, ce n'est pas dans des paroles préparées pour être entendues que nous trouvons les plus fortes preuves de ta divinité ; c'est dans ces mots qui t'échappent, c'est dans ces élans de ton âme, c'est à ton insu, comme malgré toi, que nous apprenons que tu es le Fils de Dieu ; et à travers ce cortége ignominieux de gibet, de soldats, de bourreaux, de brigands, percent pour nous les rayons de ta divinité.

« *Ce qu'ils font.* » Le pardon que Jésus demande n'est pas le pardon d'une pensée, d'une parole, d'une tentative; non, c'est le

pardon d'un fait, d'un fait actuel ; et quel fait, grand Dieu ! Le voici, ce qu'ils font : ils étendent un homme sur un bois, ils enfoncent dans ses mains et ses pieds des clous bientôt ruisselants de sang, et, au milieu des cris que lui arrachent ses souffrances, ces paroles sortent de la bouche du patient : « Pardonne, ils ne savent ce qu'ils font. » Le voici ce qu'ils font : ils lui crient en hochant la tête : « Toi qui sauves les autres, sauve-toi toi-même ! Fils de Dieu, descends de la croix. » Et à ces moqueries, Jésus mêle sa voix, pour dire : « Pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Le voici, ce qu'ils font : ils prennent du fiel et en abreuvent ses lèvres altérées ; ils saisissent une lance et lui transpercent le cœur ; et quand, de son côté béant, son sang coule sur la terre, de sa bouche ces paroles s'élèvent vers le ciel : « Pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Voilà les faits dont Jésus réclame le pardon, et voici dans quel moment il le demande : lorsqu'il n'a plus qu'un souffle de vie, lorsqu'il va paraître devant Dieu, lorsque sa mère et son disciple pleurent sa mort, lorsqu'il ne peut plus soutenir sa tête tombante, alors il rassemble toutes ses forces pour porter encore un regard vers le Ciel et dire : « Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Oh ! représentez-vous, si vous le pouvez, cette scène, ces sentiments, cet amour, ce pardon; pour moi, je ne puis plus rien imaginer ni peindre ; ma parole expire devant la grandeur du sujet. J'aime mieux me taire et vous répéter simplement ces mots divins : « Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Voilà cependant Celui que les incrédules ont pris pour un imposteur, pour un faiseur de religion, pour un philosophe ordinaire ; niant sa mission divine afin de refuser obéissance à ses préceptes. Voilà Celui que les rationalistes ont pris pour un simple envoyé de Dieu, venu pour leur apporter seulement des promesses et des exemples; faisant ainsi de Christ une créature, l'abaissant à leur niveau pour se dispenser de l'adorer, et transformant en un code de morale l'Évangile qui leur apportait le salut par la mort d'un Dieu. Voilà Celui que nos chrétiens prient avec tant de langueur, suivent de si loin, aiment si froidement. Ah ! si Jésus revenait à cette heure sur la terre et contemplait ces hommes incrédules, in-

différents ou tièdes, n'aurait-il pas lieu de s'écrier encore : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font? » Ne jetons donc pas si vivement la pierre contre les Juifs arrivant sur Golgota, mais plutôt comme la foule qui s'en retourne repentante, frappons-nous la poitrine et disons-nous avec le capitaine des gardes romaines : « Certes, cet homme était juste, cet hommme était le Fils de Dieu. »

XVIIIe DISCOURS.

(LISEZ ÉPITRE DE SAINT JACQUES, III.)

« La langue est un monde d'iniquités. » Cette expression forte ne dit rien de trop. Pour la justifier, il suffirait de présenter le tableau d'un innocent ruiné, déshonoré, mis à mort peut-être par un faux témoignage ; — d'un femme couverte des mépris de la société par la calomnie ; — d'un homme trop confiant dupé par des mensonges ; — d'enfants scandalisés par un blasphème. — Mais sans aller chercher des preuves dans ces fautes graves, et tout en restant dans le cercle d'observation que nous fournit notre propre expérience, nous n'aurons encore que trop d'occasions de reconnaître que de nos paroles légères, de nos propos inconsidérés, de nos simples plaisanteries, de nos petites médisances, peut encore sortir pour tomber sur nos frères un monde entier d'iniquités.

On ne se fait pas en général une juste idée des conséquences funestes que peuvent avoir des paroles, et on ne songe guère qu'à l'effet produit au moment où elles se prononcent. Mais suivez-les dans leur rapide voyage de bouche en bouche, et vous serez effrayé des ravages qu'elles vont faire. Ce ne sera, si vous voulez, qu'une simple médisance, qu'on ne fera même que répéter. Mais pourquoi celui qui l'entend ne le repéterait-il pas à celui qui la répétera encore? Et si cette parole tombe ainsi dans trois ou quatre échos qui la répercutent tour à tour, faudra-t-il beaucoup de temps pour qu'une famille, une société, une ville entière en soit informée? Ce fait, raconté d'abord avec exactitude, sera dénaturé, grossi, et ce

qui était vrai le matin se trouvera faux le soir ; répété devant des inconnus ou des indifférents, il parvient à l'oreille d'un ami, d'un maître, d'un protecteur. Dès lors reproches entre parents, brouille entre voisins, perte de confiance d'un supérieur, refus de travail d'un maître : voilà le fruit d'une simple médisance.

Mais prenons l'exemple d'une faute encore moins grave ; suivons un jugement téméraire. On n'affirme pas que le fait soit vrai, on le soupçonne seulement. Le trait est parti ; le premier a dit : Peut-être ; le second ajoute : C'est probable ; un troisième dit : C'est certain ; heureux si un dernier ne dit pas : Je l'ai vu ! Pour tout réparer, ou plutôt pour tout gâter, un ami officieux rapporte à l'accusé ce qu'on a dit de lui ; celui-ci, qui se sait innocent, ou qui du moins s'indigne qu'on scrute ses intentions, s'irrite, remonte à la source du bruit, la découvre, porte plainte, se justifie ; ceux qui ont dit et répété ne veulent pas avoir tort ; de là explications, disputes, haines, vengeance peut-être, et un levain laissé dans le cœur pour le reste de la vie.

Mais voulez-vous en dernier exemple un tort encore plus léger, s'il est possible ? C'est une simple plaisanterie, faite, non pas aux dépens d'un absent, non, ce serait trop grave, mais sur un homme présent, qui s'efforce de la prendre en riant. — S'il est spirituel, il renvoie la flèche, et de réponse en réponse on arrive à des paroles acerbes, amères, ironiques. S'il est timide, il est d'autant plus douloureusement blessé qu'il ne peut pas arracher le trait de son cœur pour le renvoyer à son adversaire, et c'en est assez pour que dans l'occasion il lui rende la pareille, lui refuse un service, lui nuise dans la société ; voilà le fruit d'une plaisanterie.

Je le sais, toutes les médisances, tous les jugements téméraires, toutes les railleries n'auront pas des conséquences aussi graves ; mais faut-il donc que vingt balles portent pour tuer un homme ? Faut-il que vingt traits déchirent un cœur pour qu'il saigne ? Et, lorsque sur vingt médisances, jugements téméraires et plaisanteries, une seule aurait un tel résultat, ne resterait-il pas encore, dans la vie de celui qui ne veille pas sur sa langue, assez de médisances, de paroles vaines, de railleries pour souiller bien des réputations, brouiller bien des amis ? Qui peut dire tout le mal accom-

pli de cette manière? Personne, parce que ce mal échappe à l'observateur le plus attentif; il est impossible de suivre de bouche en bouche une parole prononcée et répétée; il est impossible surtout d'apprécier le trouble qu'elle porte dans les esprits; mais chacun sait qu'on n'a jamais dit une parole nuisible en sa présence sans qu'il en restât, malgré lui, dans sa mémoire, une prévention, une répugnance que la bonne conduite de l'accusé ne réussit pas toujours à détruire; et si de chaque trait parti de la langue il reste quelque trace, quel sera le mal produit par une langue durant une vie entière semée de médisance, de propos inconsidérés, de jugements téméraires, de railleries mordantes?

Voilà le mal. Mais qui le commet, ce mal? « Aucun homme, dit saint Jacques, ne peut dompter sa langue. » Si la Parole de Dieu ne peut errer, tous les hommes sont donc coupables; et, si tous le sont, ne le sommes-nous pas aussi, vous et moi? Oh! je le sais, aussi longtemps que j'ai parlé d'une manière générale, n'appliquant le reproche à personne, et laissant à chacun la liberté de le renvoyer à d'autres, chacun a senti la vérité de mes paroles; mais dès l'instant où je retourne l'arme contre nous-mêmes, chacun se met en garde et se prépare à se défendre. « Ce n'est pas moi qui suis ainsi, se dit-on, cela ne me concerne pas. » Eh bien, à mon tour, appuyé sur la Parole de Dieu, j'ose répondre à tous, à vous, à moi-même : « Aucun homme, et vous en êtes un, aucun homme ne peut dompter sa langue. »

Cet homme ne croit pas faire un mauvais usage de sa langue, il parle seulement d'un absent; il n'en dit pas de mal, il raconte sa simple histoire; tout ce qu'il rapporte est bien vrai, car il l'a vu lui-même ; c'est d'ailleurs une chose connue de tout le monde, le répéter c'est ne rien apprendre à personne. Du reste, il reconnaît à l'absent de bonnes qualités; il les cite même, en relève le prix : « Mais c'est dommage qu'à côté il ait un tel travers; à part cela c'est un si brave homme! Enfin qui n'a pas ses défauts? Voyez, c'est comme tel autre, qui ne lui ressemble pas à cet égard, mais qui, d'un autre côté, tombe dans l'excès contraire. Je l'ai vu un jour... » Et ici recommence une nouvelle histoire encore véritable, rapportée comme exemple. « Avec cela, dit-on, on ne

leur en veut pas ; au besoin, on leur rendrait service. » Et en attendant on les déchire innocemment à coups de langue. Quel est cet homme-là?

Cet autre ne croit pas faire un mauvais usage de sa langue ; seulement il vous donne un avis : « Il faut être prudent dans les affaires ; on ne doit se fier à personne dans ce monde ; » il ne vous dit pas cela en vue de celui dont vous parlez, mais en thèse générale ; bientôt, du général, qui ne sert que de prétexte pour entrer en matière, il passe au cas particulier. « Ne faites rien sans prendre vos mesures avec cet homme, vous dit-il ; il pourrait vous tromper en se trompant lui-même ; ensuite on peut-être honnête homme et se laisser tenter : ce ne serait pas le premier. Cependant je ne puis rien vous en dire de certain, je ne le connais pas assez ; j'ai bien entendu quelques mots de côté et d'autre, mais tout cela est peut-être mensonger ; on se plaît tant à répandre des faux bruits ! Toutefois tenez-vous sur vos gardes, soyez prudent ; je vous parle uniquement dans vos intérêts et en ami. » Et, dans l'intérêt de son confident, ce conseiller ne craint pas de nuire aux intérêts de l'absent, dont il fera peut-être plus tard un confident à son tour. Ainsi l'on éveille les soupçons, détruit la confiance pour le seul plaisir de se faire écouter, de se donner de l'importance par des paroles inconsidérées. Où sont ces hommes-là?

Celui-ci ne médit pas ; il écoute seulement, et approuve d'un sourire ; par complaisance, il ajoute un mot à la conversation ; il faut bien répondre à qui nous interroge ; on ne peut pas brusquer les opinions, et l'on y abonde en citant aussi son trait. Celui-là commence par faire un éloge pompeux pour être mieux cru quand il fera la critique, et se donner le mérite de l'impartialité ; un autre cite un tort, mais c'est pour l'excuser ; un autre parle de ses propres défauts, afin de pouvoir nommer ceux qui les partagent avec lui ; un autre a l'intention de plaisanter, il faut bien passer le temps ; un autre n'affirme rien, mais seulement répète ce qu'on a dit ; un autre n'accuse pas, mais il écoute, questionne, approuve celui qui parle ; un autre ne dit rien dans le monde, ce n'est qu'à vous, son ami, qu'il en parle ; cela n'ira pas plus loin. Et combien d'autres encore qui, sans remords, prennent un secret plaisir à répandre le

venin de leur langue sur la vie de leurs frères! Encore une fois, quels sont ces hommes-là?

Mais pourquoi ne dirai-je pas ce que proclame l'évidence, ce que déclare la Parole de Dieu? Ces hommes-là, c'est vous, c'est moi, c'est nous tous; car « aucun homme ne peut dompter sa langue, » et j'aime à croire qu'il y a en nous assez de bonne foi pour que chacun s'applique à lui-même ces paroles. Au lieu donc d'insister davantage, cherchons un remède à un mal aussi grave et aussi répandu.

Pour brider leurs langues impatientes et rétives, on pourrait bien dire aux hommes : Songez qu'un seul mot peut avoir des conséquences fâcheuses; qu'il est injuste d'attaquer un absent; qu'à peine vous aurez fermé la bouche vous regretterez de l'avoir ouverte; que vous donnez le droit d'en agir de même à votre égard; que vous vous faites des ennemis. Mais ces conseils, facilement acceptés dans le calme, seraient impossibles à suivre en présence de la tentation. Parler est un penchant plus fort que notre volonté; il faut que notre langue se meuve, que nos paroles sortent, que notre cœur s'en soulage. Combien de fois n'avons-nous pas voulu les retenir, et combien de fois ne les avons-nous pas laissées s'échapper comme si elles nous étouffaient! En vérité, notre langue serait glacée, nos lèvres cousues, que nous trouverions encore moyen de nous faire comprendre, et de transmettre une médisance, une malice, un bon mot. Oui, l'apôtre le dit : « C'est un mal qui ne peut se réprimer; » vous pouvez bien emmuseler un coursier et le contraindre à vous obéir, dompter une bête sauvage et l'amener à lécher votre main, apprivoiser l'oiseau né pour la liberté et lui apprendre à rester dans sa cage entr'ouverte; mais vous ne pouvez pas dompter la langue, le plus petit de vos membres; et, pour le comprendre, il suffit de remonter à la source de tout discours : « C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle; » en sorte que, pour diriger la langue, il ne faut rien moins que changer le cœur.

Changer le cœur! Qui donc le peut? Aucun homme; mais Dieu. Celui qui l'a fait ne pourra-t-il pas le refaire? Non-seulement il le peut, mais il le veut. Écoutez ses promesses : « Je vous donnerai » un cœur nouveau, et je mettrai au dedans de vous un esprit

» nouveau, et j'ôterai votre cœur de pierre, et je vous donnerai un
» cœur de chair. Demandez donc, et il vous sera donné; car si,
» tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses
» à vos enfants, combien plus Dieu, votre Père céleste, ne vous
» donnera-t-il pas son Saint-Esprit? »

Eh! comment Dieu n'accorderait-il pas des secours contre un mal que lui-même condamne aussi sévèrement? Je ne dirai pas que Dieu a défendu les parjures, les faux témoignages, les blasphèmes; non, vous le savez assez; mais écoutez cette terrible menace de Jésus sur les fautes les plus légères de la langue : « Je vous dis,
» en vérité, que les hommes rendront compte, au dernier jour, de
» toutes les paroles vaines qu'ils auront prononcées; car, par ses
» paroles, l'homme sera justifié, et, par ses paroles, l'homme sera
» condamné. » Écoutez encore l'apôtre qui nous a fourni notre texte : « Si quelqu'un d'entre vous pense être religieux, et qu'il ne
» sache pas tenir sa langue en bride, la religion d'un tel homme
» est vaine. »

Nous avons vu que l'homme veille inutilement s'il ne prie; ajoutons que la prière serait vaine sans la vigilance. Veillons donc sur notre langue après avoir demandé un nouveau cœur. Avant de parler, réfléchissons sept fois; taisons-nous plutôt que de hasarder une parole; nous lui retrouverons toujours une place si elle est utile et bonne. Veillons constamment, car l'occasion de dire le mal revient constamment dans un monde où le mal surabonde.

Je me suis quelquefois demandé ce que les anges et les bienheureux pouvaient se dire et dire à leur Dieu dans le céleste séjour; j'ai, sur ce sujet, interrogé la Bible, et j'ai vu que les anges prosternés devant le trône du Seigneur répétaient nuit et jour : « Saint, saint, saint est le Dieu des armées. » J'ai compris que les rachetés de Jésus, célébrant ses louanges, son amour, sa puissance, devaient traverser l'éternité au milieu de doux et longs entretiens, toujours recommencés avec un nouveau plaisir.

D'autres fois je me suis demandé ce que Satan et ceux qui lui seront livrés pourront se dire au séjour des ténèbres. J'ai encore ouvert la Bible, et ses déclarations m'ont fait entendre, à travers des pleurs et des grincements de dents, des faussetés, car Satan,

est-il dit, est le père du mensonge; des parjures, car Judas n'a parlé que lorsque le diable fut entré dans son cœur; des calomnies, car le roi de ce séjour est appelé le calomniateur. Toutes ces paroles haineuses lancées de toutes parts, se croisant au milieu des remords, du désespoir et des souffrances d'une agonie sans cesse renaissante, me donnaient une idée des tourments de l'enfer.

Eh bien, c'est à nous de choisir pour lequel de ces deux séjours nous voulons nous préparer pendant notre exil sur la terre; voyons à qui nous voulons ressembler, aux démons ou aux anges; de qui nous voulons être les enfants, du Dieu d'amour et de vérité, ou de Satan, le père de la haine et du mensonge; décidons sur lequel de ces deux avenirs nous anticiperons, dès ce monde, dans nos maisons, au milieu de nos familles. Nous pouvons faire descendre le ciel ou l'enfer ici-bas, établir dans nos demeures la paix, la concorde, l'amour, par les paroles conciliantes, ou la jalousie, la haine et la guerre, par des cris de malédictions.

Oh ! qu'il est beau le rôle de l'homme dont les lèvres ne s'ouvrent que pour laisser couler sur la terre la vérité, la paix et la conciliation, qui met une caresse où d'autres placeraient une injure qui calme les deux parties se renvoyant des outrages, et conduit à se tendre la main ceux qui semblaient d'abord vouloir se déchirer ! Qu'il est doux le spectacle d'un intérieur où la parole est calme, simple, vraie, et ne sert qu'à faciliter les rapports qu'elle entrave peut-être ailleurs ! Comme cette vue fait du bien à l'âme, édifie même celui qui vit dans la dispute, et l'oblige à rentrer en lui-même ! Nous nous plaignons parfois de ne pas posséder les moyens de répandre des bienfaits sur la terre. Eh ! quels moyens en même temps plus grands et plus faciles que de faire du bien par nos paroles, portant ici la paix, ailleurs la consolation, partout la lumière de l'Évangile. Si la langue est un monde d'iniquité, la parole n'est-elle pas le salut du monde? Oui, puissante pour le mal, elle est aussi puissante pour le bien ; elle gagne les cœurs, et par la persuasion gouverne finalement le monde. Parlons donc, mais avec réserve, avec sagesse, et surtout, ce qui sera facile à tous, parlons, parlons avec vérité.

XIXe DISCOURS.

(LISEZ PSAUME CXXXIII.)

Comme le Psalmiste, le monde juge l'union bonne et agréable ; car il dit que l'union fait la force, et nomme réunions ses plaisirs et ses fêtes. Cependant le monde et le Psalmiste parlent de deux unions bien différentes. Pour être fort et pour se divertir, le monde rassemble des hommes, le Psalmiste des frères ; le monde se contente d'une agglomération de corps, le Psalmiste veut la fusion des âmes. Chez le premier, des indifférents, des ennemis même s'unissent pour goûter un plaisir, vaincre un obstacle, gagner une bataille ; avec le second il ne peut s'agir que de s'aimer mutuellement et de faire du bien ; c'est donc d'une union spirituelle qu'il est ici question.

Entre ces deux genres d'union, un troisième est possible : celle entre ces deux classes elles-mêmes. Le chrétien recherche l'homme du monde pour lui communiquer sa foi, et l'homme du monde se laisse approcher du chrétien dans l'espoir d'éclaircir ses doutes. Mais quelque utiles et doux que puissent être de tels rapports, ce n'est pas d'eux que traite notre psaume, mais de l'union entre frères ; c'est donc sur l'union spirituelle et entre frères que nous porterons uniquement nos pensées.

Cette union spirituelle « est une chose bonne, » dit d'abord David. Oui, bonne pour nous frères les premiers. Rien ne fortifie la foi, rien ne développe la sanctification comme l'unité de pensée et de sentiment ; à sa rencontre l'âme s'éveille et s'y plonge comme l'oreille dans l'harmonie des instruments. Nous éprouvons le besoin de nous entendre, de nous répondre, d'agir de concert et de marcher de front. Avec cette disposition de cœur, une idée ébauchée dans l'esprit de l'un se complète dans l'esprit de l'autre, d'où elle ressort plus claire pour tous deux .Cette unité de sentiment donne force et confiance pour l'action, parce qu'elle montre que la pensée commune ne vient pas d'une tournure d'esprit individuelle, mais d'une inspiration plus sûre, plus

haute, celle du Créateur commun. C'est ainsi que le premier bon fruit que porte l'union des frères se trouve leur propre édification.

Le second, non moins précieux, tombe sur les gens du dehors. Les passions intéressées ou vaniteuses créent entre les hommes du monde des discordes si criantes, creusent des abîmes si profonds, que le spectacle de frères unis de cœur, de langage et d'action, ne peut manquer de les frapper. En eux, autour d'eux ils ne voient que haines, disputes, guerres; comment donc, à leur entrée dans une société de frères, ne seraient-ils pas agréablement impressionnés en se sentant tout à coup plongés dans une douce et chaude atmosphère de simplicité, de franchise et d'affection? Ici l'on ne se combat plus, on se donne la main ; ici on ne se dispute plus, on parle à l'unisson; ici l'on ne travaille plus à de petite œuvres opposées, mais à une grande œuvre pour tous la même ; tous n'ont ensemble qu'un même but, avancer le règne de Christ ; qu'une même espérance, non pour leurs vieux jours, mais pour l'éternité ; tous portent la main dans un trésor commun sans craindre de l'épuiser, et ils en tirent les dons spirituels de leur Dieu, qui, distribués à chacun, concourent au bien de tous. Comment de telles scènes ne feraient-elles pas de bien à des spectateurs étrangers qui arrivent du monde fatigués de leurs luttes avec les hommes, des passions de leurs cœurs et des déceptions des terrestres espérances? Aussi, quand nous nous sommes informés comment telle personne était arrivée à la foi, avons-nous appris que c'était attirée par l'union des cœurs qu'elle avait remarquée entre des chrétiens, comme, hélas ! nous en avons vu d'autres repoussées à la vue de chrétiens se déchirant entre eux.

Mais ce qui nous intéresse peut-être davantage, cette union, qui est bonne, est de plus « agréable. » L'homme n'aime pas à vivre seul ; s'il s'éloigne par moment de ses semblables, c'est contraint par les nécessités du travail ou le choc des passions ; mais écartez ces obstacles, et l'homme se plaira bien plus encore en société, Or, l'union chrétienne, c'est la société moins la passion, c'est la fleur sans l'épine, le plaisir sans la peine. En effet, tandis que l'homme naturel distingue profondément entre lui et ses frères, s'enrichit de leur dépouilles et s'appauvrit par leurs gains ; tandis qu'il se grandit

de ce dont il les abaisse, ou s'abaisse de ce dont ils se grandissent, le chrétien, au contraire, vit des sacrifices, vit d'amour, vit des autres, nourrit son cœur de leur propre félicité, en sorte que se rapprocher de frères nombreux c'est accroître son bonheur. Il est heureux en eux; il s'enrichit sans les appauvrir ; au contraire, en travaillant pour eux il travaille pour lui-même. S'il est des joies qu'on ne peut goûter que dans la solitude, il en est qu'on ne savoure que dans l'union ; les cordes d'une lyre, touchées une à une, rendent déjà des sons agréables ; touchées ensemble elles en rendent qui sont à la fois agréables et harmonieux. Il est dans notre cœur des échos qui ne rendraient jamais le son si la voix d'un frère ne venait y frapper ; notre pensée, retrouvée dans une autre âme, nous semble plus précieuse, plus digne de confiance ; nos expériences, refaites par d'autres, nous consolent si elles sont tristes, nous encouragent si elles sont douces ; l'union seule met en jeu toutes nos facultés, nous révèle toutes nos forces et fait jaillir des joies qui sans elle ne fussent jamais écloses. L'homme qui languit dans la solitude s'épanouit dès qu'il retrouve une face humaine. Que sera-ce s'il est chrétien, c'est-à-dire s'il a les pensées et les goûts de ses frères ? Que sera-ce si tous tendent au même but, en se donnant la main ? Que sera-ce surtout si chacun trouve son bonheur dans le bonheur de tous et une jouissance dans son propre dévouement? Ah ! si nous n'avons pas fait encore l'expérience de ces joies, n'accusons pas pour cela l'union de stérilité, mais nous-mêmes de négligence, nous qui transportons dans la société chrétienne les passions du monde, et qui, rapprochés de corps, restons éloignés d'esprit ; nous qui sous un même toit, dans une même chambre, avons des pensées divergentes, vaniteuses, intéressées, hostiles peut-être ; nous qui tenons bien plus à n'avoir qu'une Église qu'à n'avoir qu'un cœur et qu'une âme ; nous plus occupés de ce qui nous divise que de ce qui nous unit. Si dans notre zèle religieux nous cherchions des frères à embrasser et non des adversaires à confondre, nous ne ferions pas dire au monde que nous n'avons qu'habillé nos vieilles passions d'un vêtement nouveau et transporté nos combats de la rue dans le temple ; alors surtout nous comprendrions que, si nous n'avons pas vu se développer dans

notre cœur toutes les joies promises par le Psalmiste à l'union chrétienne, c'est que nous les avons étouffées nous-mêmes.

Oui, et nous saisissons cette occasion de le dire : on se préoccupe beaucoup trop parmi nous d'opinions d'une importance secondaire et pas assez de l'essentiel, l'union des cœurs ; ou si, l'on s'en occupe, c'est encore en prenant la question par le mauvais bout, en demandant à chacun d'oublier ce qui le particularise ; on veut bien s'unir à vous, mais à condition que vous passerez exactement par le trou d'aiguille où l'on a passé soi-même. On ne vous aimera pas sans cela ; que dis-je ? on ne vous permettra pas même d'aimer. Eh ! de grâce, laissez-moi donc me mouvoir en liberté ; trouvez bon ce que vous faites en conscience, mais ne trouvez pas mauvais ce que je fais en conscience aussi ; je suis las, dégoûté de tous vos schibboleths ; je veux passer le Jourdain même avec une mauvaise prononciation, sans que vous ayez le droit de me trancher la tête de chrétien... Mais pardon, je tombe moi-même dans l'aigreur de ton que je reproche à d'autres ; tant il est vrai que ces questions secondaires nuisent à l'union des frères, à la sanctification des âmes, et étouffent l'amour dans le cœur. Détournons nos pas de ces montagnes de sable qui s'élèvent et s'écroulent successivement dans le désert de la dispute, pour marcher plus facilement vers le grand but du voyage, la sainte union des frères, qui, nouée sur cette terre, doit se perpétuer dans le ciel pendant une éternité. Mais écoutez la seconde parole de David dans ce psaume.

Le roi prophète compare l'union des frères à « l'huile précieuse qui, répandue sur la tête d'Aaron, découle sur ses vêtements. » Étudions cet emblème de l'union.

L'huile adoucit tout ce qu'elle touche. Jadis, en Orient, on la versait sur les blessures pour calmer les douleurs ; de nos jours, époque d'industrie, on la jette sur mille rouages pour en faciliter les mouvements. Tels sont bien aussi les effets moraux de l'union entre frères. Quels que soient ses rapports avec ceux du dedans, le chrétien aura toujours à souffrir de ceux du dehors ; en paix d'un côté, il sera en guerre de l'autre, et, alors même qu'il ne se défendrait pas, il serait assuré de recevoir des blessures dans cette lutte avec les hommes du monde. Ici trompé, là calomnié, plus loin

tourné en ridicule, il aura nécessairement à souffrir de la part des hommes. La Providence elle-même le soumet à des épreuves. Contre toutes ces douleurs, il aura sans doute sa foi, sa Bible, la prière ; mais, hélas! souvent la foi faiblit, la Bible s'oublie, la prière cesse, et le chrétien affligé ne peut plus se soutenir. C'est ici que le baume de l'union fraternelle sera précieux pour calmer les douleurs cuisantes du monde et de l'épreuve. Comme alors une main amie pressant la nôtre nous fait de bien! comme les sympathies qu'on nous témoigne, nous soulagent, et comme les encouragements d'un être bien-aimé nous relèvent et nous lancent en avant! Si un frère ne venait alors à notre secours, qui donc y viendrait? Serait-ce le monde, avec sa main pesante, envenimant la plaie qu'il veut guérir? le monde qui nous dit que les hommes sont méchants, sans nous apprendre que Dieu est bon ? le monde qui nous rappelle que nous devons tous mourir, sans ajouter que c'est pour tous revivre? Non, c'est un frère qu'une foi commune enseignera à bander nos plaies par l'espérance, un frère nous montrant le ciel, séchant nos larmes et nous rappelant que Dieu châtie précisément ceux qu'il aime.

Mais l'huile qui se verse sur les plaies du malade se répand aussi sur des rouages compliqués pour en diminuer les frottements. C'est peu de chose qu'une goutte d'huile, et cependant elle éteint des bruits criards, elle fait fonctionner en silence la machine, qui, sans elle, s'userait et se briserait peut-être. De même, un peu d'esprit d'union jeté sur la société chrétienne rend ses rapports plus faciles et plus doux. Regardez de près un de ces ingénieux et puissants mécanismes des temps modermes ; vous y trouverez des pièces petites et grandes, fortes et faibles, apparentes ou cachées ; des rouages de toutes les formes, dans des positions diverses, et même marchant en sens contraire. Cependant ce monde de leviers, de ressorts, de chaînes, de dents, d'écrous, si divers, concourent à une action unique, sans bruit, sans résistance, parce qu'un peu d'huile s'insinue dans toutes les parties. Tel est l'effet de l'onction spirituelle parmi les chrétiens. Dans l'Église, assemblage de pierres précieuses, d'or, d'argent, de paille, de chaume, où les parties vivantes se meuvent, se croisent, et parfois marchent aussi en sens con-

traire, dans cette société essentiellement libre, spontanée, active, comment ne pas se heurter, se briser au passage, si quelques mains n'y viennent verser l'huile sainte de l'union? Qu'arrivera-t-il si personne ne cède dans une rencontre, ne fléchit sous un effort, ne glisse sous une aspérité? Que chacun reste rigide et sec comme la barre de fer, et des cris discordants, des luttes terribles, des ruptures bruyantes détraqueront bientôt l'édifice et le feront voler en éclats. Mais que, pour prévenir ces catastrophes, le chré tien, ici, jette une parole conciliante; là, cède de ses droits; ailleurs, excuse un tort; partout, fléchisse et s'efface; alors ces pièces diverses se façonneront les unes sur les autres, et de leur diversité même naîtra l'unité d'action.

Sans doute il n'est pas un lecteur qui n'approuve ces paroles, et chacun trouve bon que l'huile soit versée sur la machine; mais qui veut en faire la dépense? Voilà la grande difficulté. Il se rencontre quelquefois dans nos demeures un gond criard qui depuis bien des jours déchire l'oreille; dès que nous l'entendons, nous nous promettons d'y porter remède en y versant une simple goutte d'huile; mais la chose est si facile que nous renvoyons toujours au lendemain. Tels sommes-nous aussi dans nos rapports avec nos frères; d'avance, nous nous promettons d'être doux; mais quand l'occasion s'en présente, nous restons aigres, entiers, cassants. Il nous serait si facile de céder un peu, nous disons-nous quand on ne nous demande rien; et dès qu'il nous faut le faire, c'est aux autres que nous le demandons. Oh! quelle n'est pas notre faiblesse, notre impuissance! et combien est juste la dernière pensée du Psalmiste, que, pour rester unis, nous devons tirer notre force de Dieu! Etudions donc encore ce verset.

Ici l'union est comparée à la rosée; or, la rosée descend des cieux sur la terre, qu'elle rafraîchit et féconde. Douce et fidèle image de cet esprit d'union que Dieu seul peut donner aux hommes, Ne nous reposons donc pas sur nous-mêmes, mais appelons le Seigneur à notre secours, qu'il répande sur nous son esprit de bénignité, de patience, d'amour; qu'il en mette une source dans notre propre cœur, afin qu'à notre tour nous puissions en répandre sur nos frères. « C'est là, dit en terminant David, c'est là que l'Éter-

» nel a mis la bénédiction et la vie à toujours. » Oui, c'est cet esprit d'union qui fera notre joie au milieu des armées célestes, et qui seul, comme la charité, diamant dont il n'est qu'une face, persistera dans nos cœurs alors que l'espérance et la foi n'existeront plus. Être seul, c'est déjà vivre; mais s'unir, c'est de plus être heureux.

XXe DISCOURS.

(LISEZ GENÈSE, III, 19.)

L'homme, né pour le travail, soupire après le repos. Si le genre humain cessait de travailler, dans quelques jours la terre serait dépeuplée, et cependant le genre humain n'a pas de prétention plus générale que de vivre sans travailler. Comment s'expliquer l'opposition entre cette nécessité et ce désir ? En reconnaissant que le travail pèse sur l'homme pécheur comme une malédiction, et que le repos ne lui sera donné que dans la vie où disparaîtront le péché et la faim. C'est ainsi que partout la Bible efface d'un mot les difficultés que la sagesse humaine ne sait que faire jaillir. Oui, prétendre se reposer en deçà de la tombe, c'est contrevenir aux plans de Dieu, c'est jeter le trouble dans notre vie terrestre, le travail pour le temps, et manquer le but qui nous est assigné dans les cieux, le repos pendant l'éternité.

Mais, qu'on le remarque bien, c'est du travail que je parle et non de l'activité, du travail imposé par les besoins de la vie, et non d'une activité libre, source de félicité. Creuser un sillon est une fatigue pour l'homme, créer un monde est une joie pour Dieu. Je le répète donc, c'est du travail que je vais parler. Je voudrais vous convaincre que vous auriez tort de prétendre vous en décharger, et que l'instinct qui vous pousse au repos ou vers une activité libre doit être refoulé sur cette terre pour n'éclore que dans les cieux.

Je l'ai dit, l'ambition la plus générale, c'est d'arriver à ne plus travailler, et pour y parvenir on se tue de peine. Quand, après de

longs efforts, on commence à craindre de ne pouvoir jamais arriver au repos dans ce monde, on se prend à demander pourquoi Dieu n'a pas fait la vie plus facile, pourquoi la terre ne produit pas spontanément ses moissons, pourquoi l'atmosphère n'est pas généralement assez douce pour nous dispenser de tant de précautions contre ses intempéries, pourquoi notre cœur n'est pas assez robuste pour nous épargner des inquiétudes et des souffrances.

Pour sentir la folie de ces souhaits, supposons-les exaucés et même dépassés. Supposez que le pain vienne se placer de lui-même sur notre table, le vêtement sous notre main ; supposez qu'en naissant nous recevions infuse toute la science que le plus grand génie ait jamais acquise avant sa mort. Nous voilà, si vous voulez, dès le berceau, grands, forts, nourris, vêtus, savants, sans que nous ayons même à lever un doigt; que feriez-vous alors de votre temps? L'emploieriez-vous tout entier à chanter les louanges de votre Dieu, à méditer sa Parole, à sanctifier votre vie? Non, probablement; car, si quelques instants donnés à tout cela vous paraissent déja si longs, combien plus trouveriez-vous fastidieuses des journées entières passées à glorifier votre Dieu ! Complétement affranchis de tout besoin personnel, iriez-vous au secours de vos frères? Ce serait inutile, car vos frères, comme vous, n'auraient besoin de rien, si ce n'est de sanctification, et vous venez de voir que vous n'aimeriez guère à vous en trop occuper. Que feriez-vous donc de ces longues journées vides de travail et même d'étude ? Je devine votre réponse : vous les consacreriez aux mêmes jouissances qui vous sont si précieuses aujourd'hui; et, toujours dans les plaisirs, pensez-vous, vous seriez toujours heureux. Mais ne voyez-vous pas que la plupart de vos joies actuelles viennent précisément des nécessités permanentes ou des suspensions passagères du travail ? Ne voyez-vous pas, par exemple, que le repos du septième jour, si doux après l'œuvre accomplie durant la semaine, n'aurait plus de prix pour vous et même se transformerait en ennui? Ne comprenez-vous pas que vos jouissances de table sont agrandies par la fatigue qui les précède ? que celles de vos études tirent leur douceur précisément de ce que vos efforts dissipent les ténèbres autour de vous, et que l'air pur des champs frappe plus

agréablement la poitrine qui sort de l'atelier ou de la chaumière? Enfin, n'entrevoyez-vous pas déjà que pour vous, dans ce sens, toujours jouir serait ne jouir jamais? Mais j'ai mieux à vous dire. Au lieu d'une supposition, je vais vous présenter l'expérience.

Il existe autour de vous des riches qui pourraient aisément se dispenser de travailler et qui cependant travaillent comme deux pauvres. Vous qui les voyez se donner tant de peine vous dites qu'ils sont fous, et qu'à leur place vous sauriez mieux jouir de la fortune, ne fût-ce qu'en prenant du repos, ou tout au plus vous élevez-vous à cet adage philosophique : que l'ambition n'est jamais satisfaite, et que plus on a, plus on veut avoir. Il y a du vrai dans votre observation, mais il y a encore plus de faux. Ces hommes ne sont pas si fous que vous le pensez; en définitif ils sont meilleurs juges que vous de ce qui les rend heureux, et c'est avec plaisir qu'ils cèdent au besoin d'occupation que leur impose la nature; peut-être lui donnent-ils une application fausse, mais le principe en est bon. Un instinct les porte vers l'action, et pour y résister ils auraient à souffrir. Croyez-vous donc qu'aussi bien que vous ils ne savent pas faire le compte de leur fortune, sentir le poids du travail et la saveur des plaisirs? Cependant ils laissent le plaisir et cherchent le travail, ou plutôt ils placent leurs joies dans leurs travaux.

Mais à côté de ces riches occupés s'en trouvent d'autres qui, par préjugé, par paresse ou par erreur, suivent la route que vous indiquiez vous-mêmes. Ils ne travaillent pas; en sont-ils plus heureux? Connaissez-vous quelque chose de plus triste qu'un désœuvré? de plus vain que son babil? de plus petit que ses pensées et de plus embarrassant pour tous que sa personne? — Il ne sait pas se divertir, direz-vous. Soit. Eh bien, voici un riche qui passe sa vie dans les amusements; suivez-le après quelques années de jeunesse : voyez comme il se fatigue pour se réjouir, comme il s'ennuie à s'amuser, et surtout remarquez comme les voluptés du corps abrutissent son âme, la souillent et la tuent à la longue! — Mais il faut savoir varier ses plaisirs, direz-vous. — Oui, il faudrait savoir ce que personne n'a su jusqu'à ce jour, savoir l'impossible, car nos sens limités se fatiguent et s'émoussent; et vous ne vous

faites illusion à cet égard que parce que vous n'en avez pas encore usé jusqu'à la satiété. — Il faut de la modération, direz-vous encore. — Sans doute, vous répondrai-je, et c'est précisément ce qui vous ramène à ma conclusion : l'homme pour goûter les plaisirs doit les rendre rares, et pour les grandir il doit d'abord travailler.

Mais pourquoi chercher dans une supposition impossible, celle de l'homme déchargé de tout travail, des preuves d'une vérité que nous trouvons dans notre vie toute occupée? Consultez votre propre expérience, et vous reconnaîtrez que le repos prolongé vous énerve, vous assoupit et vous endort; convenez que les nécessités de la vie, au contraire, vous réveillent, fécondent votre esprit, et que vous leur devez vos meilleures œuvres comme vos plus vives jouissances. L'homme est comme le balancier d'une pendule que met en mouvement le ressort du travail. Aussi longtemps que ressort ou contre-poids le sollicite, le balancier marche, s'élève, et ne redescend d'un côté que pour monter de l'autre. Mais retirez le ressort au balancier en mouvement, et vous verrez les oscillations diminuer de hauteur, se ralentir de plus en plus et tomber enfin dans l'immobilité du repos. De même retranchez l'impérieux travail qui le pousse, et l'homme agira toujours moins, ralentira sa marche, jusqu'à ce qu'il tombe aussi dans un honteux repos. Un coup de doigt accidentel peut bien remettre le balancier en mouvement pour quelques minutes, mais il n'y a que le ressort toujours tendu qui le fasse marcher longtemps; de même une circonstance fortuite venant du dehors lancera bien l'homme dans une activité passagère, mais il n'y a que le travail imposé par une nécessité constante, tiré de sa nature intime et voulu par son Créateur, qui puisse régler et maintenir en lui une activité salutaire.

Je n'ai fait sentir jusqu'ici du travail que l'utilité pour nos plaisirs matériels, parce que ce sont ceux auxquels nous tenons le plus; mais que n'aurais-je pas à dire si je voulais démontrer son impérieuse nécessité pour développer notre intelligence et pour échapper à la souillure! Sans les besoins de la vie matérielle, le sol fût resté en friche, nos pensées engourdies; nos arts et nos sciences

ne fussent jamais nés. Sans le travail obligé, notre cœur tourné vers le mal se fût approché plus encore de tous les vices, ayant plus de loisir et plus d'occasions pour s'y plonger. Notre cœur est la barre de fer qu'attire l'aimant du mal ; il se tourne constamment et se tient fixe de ce côté dès que la puissante main du travail cesse de l'en tenir éloigné. C'est dans nos jours de désœuvrement que nous trouvons le plus de fautes, et le monde, qui ne sait plus ce que c'est que sanctifier le dimanche, a fait du jour de repos un jour de débauche. Pour nous arracher au mal, il faut nous arracher à nous-mêmes, nous ôter notre liberté; il faut que nous traînions le boulet des travaux forcés.

Mais ce serait une triste sagesse que celle qui nous ferait accepter le travail comme un besoin de notre nature sans nous rappeler qui nous l'a imposé. Qui donc jadis a dit à notre premier père : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front? » C'est Dieu ; et cette circonstance va tout grandir. Si la terre, devenue stérile, eût contraint au labeur sans que Dieu fût intervenu, l'homme, en travaillant, n'eût fait que se soumettre à la nécessité ; mais, en donnant un ordre, Dieu transforme cette nécessité en obéissance, et ouvre ainsi au travailleur un horizon tout nouveau : l'obligation matérielle s'efface devant l'obligation morale, et le travail sur la terre ouvre une perspective sur les cieux.

Voulez-vous donc donner au travail toute sa portée : inspirez-vous d'une pensée plus haute que le besoin ; dites-vous qu'en travaillant vous obéissez à Dieu, vous vous rendez utile à vos frères, et vous vous façonnez vous-même pour un monde meilleur. Cherchez le rapport de votre petite œuvre avec l'œuvre générale de l'univers ; élevez votre tâche ; dites-vous qu'à l'exemple du Créateur vous créez aussi, et que tous ces filets d'eaux se croisant sur la terre forment enfin l'Océan qui porte à d'autres rivages le navire du genre humain. Dites-vous cela, non pour grandir votre importance, mais pour encourager vos mains à l'œuvre, et vous faire mieux sentir le besoin de la bénédiction de Dieu. Vos travaux accomplis dans cet esprit donneront du sérieux à votre vie, du prix à votre temps, et porteront la sanctification dans votre âme. Vous ne serez plus l'artisan de la nécessité, mais l'ouvrier de Dieu ; plus

l'esclave qui bêche sous le fouet du maître, mais le fils qui travaille à l'exemple du père ; et l'œuvre qui fait suer le front du mercenaire répandra la joie dans votre cœur. Ce n'était pas pour gagner sa vie que Jésus voulut naître chez un charpentier, mais pour honorer le travail ; ce n'était pas pour se procurer du pain que saint Paul tissait de la toile, mais pour faire respecter l'Évangile en n'acceptant rien des Églises. Vous, de même, regardez plus haut que les nécessités de cette vie ; même en travaillant pour y satisfaire, ennoblissez votre tâche par la pensée de Dieu, et, sans travailler moins, vous serez plus heureux et plus saint.

« Qui travaille prie » dit un monde incrédule, heureux de se dispenser ainsi de la prière ; mais prenez garde que ce n'est pas ici notre pensée. Ceux qui citent ce proverbe impie mettent par là Dieu au service du travail, tandis que je voudrais vous faire mettre le travail au service de Dieu. Ils veulent abaisser le ciel au niveau de la terre, et je voudrais élever la terre à la hauteur du ciel. Disons mieux, ces hommes voudraient faire disparaître la religion pour laisser régner la matière ; mais l'Évangile veut, au contraire, en attendant que disparaisse la matière, commencer dès ici-bas le règne de la religion. Travaillez donc, mais travaillez en priant ; travaillez au milieu des hommes, mais en vue du Seigneur ; travaillez ici-bas, si vous voulez vous reposer dans les cieux.

Oui, le repos des cieux ; car autant il est vrai qu'ici-bas l'homme doit travailler, autant il aime à penser qu'il se reposera là-haut. « Heureux ceux qui meurent au Seigneur, dit la Parole ; car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent. » Or, le travail manuel, accompli par obéissance à Dieu, est aussi une œuvre agréable au Seigneur. Le repos, la paix, le calme des cieux, ces mots font déjà du bien sur la terre. Alors les conditions de notre existence seront changées : plus de corps périssable à nourrir ; plus de larmes à essuyer ; « il n'y aura plus de travail, dit le dernier livre de la Bible ; car ce qui était auparavant sera passé, » et nous pourrons jouir en paix, sans inquiétude, de ce repos après lequel nous aurons si longtemps soupiré. Mais que ce mot ne nous fasse pas illusion : si nous avons distingué l'activité du travail, nous pouvons la rapprocher du repos. Le travail n'est pénible sur la terre

que parce qu'il faut l'accomplir sous peine de mort, et l'activité libre n'est dangereuse ici-bas que parce que notre nature corrompue la transforme en péché. Mais dans le ciel, où l'activité ne sera plus nécessaire au maintien de notre existence, et où notre corps ne sera plus sollicité au mal, l'activité libre se conciliera très-bien avec le repos, elle sera même une source de joie, une imitation du Dieu qui agit, non par nécessité, mais par amour. Pensez-vous donc que les anges soient dans une contemplation éternelle et silencieuse? Non; l'Évangile nous les montre chantant les louanges du Saint des saints, volant à travers les mondes pour accomplir les ordres de leur Dieu. Dans cette société active et heureuse, en quoi consistera notre activité? Je l'ignore; mais elle sera dans un ciel, au milieu des anges, en face de Dieu, et cela me suffit. Heureux si, comme les séraphins, je vole aux ordres de mon Dieu ; heureux si, comme le dit saint Paul, je juge les anges; heureux si, sur une harpe d'or, je chante des louanges; heureux si, comme les esprits célestes, je regarde ceux que j'aime ; toujours heureux, moi pauvre petite créature, aujourd'hui habitué à la terre et alors transporté dans les cieux! O mon Dieu, fais de moi ce que bon te semble! Seulement que je contemple ta face, que je t'aime, que je t'imite et que je sois saint ; alors je serai toujours assez heureux.

Courage donc, mes compagnons d'œuvre sur la terre ; la fatigue dure un jour, le repos doit durer une éternité; le travail vous est imposé, non par l'homme, mais par Dieu ; non-seulement il nourrit votre corps, mais il concourt à sanctifier votre âme. Travaillez, et votre conscience sera plus tranquille, travaillez, et vous imiterez les Apôtres, Dieu lui-même; travaillez, et vous serez utiles à vous, à vos frères ; semeur dans le vaste champ du monde, vous n'y jetez qu'un seul grain ; mais c'est de grains que se composent les épis de la moisson. Encore une fois, courage; vous êtes ouvriers avec Dieu, et ce compagnon de travail, si vous l'en priez, bénira l'œuvre de vos mains. Oui, qu'il bénisse l'œuvre de vos mains!

XXIe DISCOURS.

(LISEZ MARC XVI, 19.)

Un jour, le quarantième après sa résurrection, Jésus réunit ses apôtres et leur dit de le suivre jusqu'à Béthanie, sur le mont des Oliviers. Là, après leur avoir donné ses ordres et sa bénédiction, le Sauveur, soutenu sur les ondes d'une nuée resplendissante, s'éleva lentement de terre, et, suivi des regards des apôtres, il monta vers le ciel, pour s'asseoir à la droite de Dieu.

En lisant ce récit, ne vous êtes-vous pas dit plus d'une fois que c'était une manière bien douce de quitter la terre? Et quand, faisant un retour sur vous-mêmes, vous vous êtes dit que c'était par la maladie, la mort et la tombe qu'il vous faudrait passer pour arriver au céleste séjour, ne vous êtes-vous pas surpris à regretter que votre départ de ce monde ne dût pas être semblable à celui du Sauveur? Je le pense. La mort a, même pour le croyant, quelque chose de si triste, et, au contraire, l'ascension d'un être vivant quelque chose de si agréable à notre imagination, que, s'il nous était possible de choisir entre ces deux modes de quitter ce monde, certes nous n'hésiterions pas ; nous payerions même volontiers fort cher pour éviter le passage du sépulcre et prendre celui à travers les espaces éthérés. Qui ne donnerait dix ans de sa vie pour ne pas mourir et pour disparaître dans les airs, comme le fit Jésus?

Hélas! ce désir, qui paraît si raisonnable, est cependant une folie, et alors même qu'il pourrait être réalisé, cette ascension n'atteindrait pas le but que nous nous serions proposé. En effet, qu'est-ce qui nous épouvante dans la mort? Ce n'est pas la souffrance passagère de l'agonie ; car, si cette agonie n'était qu'une crise d'une maladie nous laissant dans cette vie et sur ce monde, nous n'en serions guère effrayés. Nous avons été malades, nous le serons probablement encore ; mais ces maladies de quelques heures, de quelques jours même, sont acceptées par nous sans beaucoup de terreur. Pour la plupart, nous avons déjà supporté des douleurs

aussi cuisantes que celles dont le corps humain peut soutenir l'expérience. Mais entre souffrir et mourir il y a pour nous un abîme. Nous rachèterions avec joie la mort par des années de douleur. Non, ce n'est pas la maladie, c'est la mort qui nous épouvante! C'est notre descente dans la terre froide, c'est la suspension de notre vie, c'est l'incertitude de ce qui se passera pour nous au-delà de la tombe. Aurons-nous en partage la vie ou le néant, le bonheur ou la souffrance? Voilà pourquoi nous ne voudrions pas mourir.

Mais supposez que notre vœu d'ascension fût exaucé ; supposez qu'à un jour inconnu nous fussions enveloppés comme Jésus d'une nuée resplendissante, et qu'aux yeux de ceux qui nous entoureront à cette heure suprême nous disparussions dans les airs; qu'en résulterait-il de plus certain pour ceux qui resteraient après nous sur la terre? Nous serions montés dans les espaces; mais où serions-nous allés? à la vie ou au néant? à la joie ou à la tristesse? Personne ici-bas n'en saurait rien; pour tous nous aurions disparu, et voilà tout; ce serait une autre manière de mourir, rien de plus. Même incertitude, même angoisse pour les survivants; il y aurait encore quelque chose de plus triste pour eux dans cette ascension que dans la mort. L'ascension emporte tout, corps et âme : la mort laisse au moins le corps. Si elle le dissout avec le temps, elle n'empêche pas qu'on n'y puisse concevoir un germe qui se conserve et qui, déposé dans la terre comme le grain de blé, ne puisse en sortir après une saison de la durée d'un monde. En un mot, la mort laisse quelque chose ici-bas, l'ascension n'y laisserait rien. Pourquoi donc préférerais-je disparaître en montant qu'en descendant? N'est-ce pas toujours disparaître? et, avec une apparence égale, n'est-ce pas toujours s'évanouir? Oui, peu m'importe d'avoir pour tombe la terre ou l'espace; ce qui m'effraie, c'est de mourir; or, mourir, pour moi, c'est quitter ce monde, cette vie, sans savoir ce que je vais devenir ou si même je continue à vivre. Je puis rencontrer le néant en haut et en bas, dans l'ascension comme dans la mort; en me donnant le choix, vous ne me tirez donc pas de ce qui fait mon supplice : l'incertitude de mon avenir.

Pour vous mieux convaincre de la vanité de ce désir d'ascension, essayez d'une autre supposition, et vous arriverez toujours au

même résultat. Supposez que, non plus comme Jésus, mais comme Élie, vous quittiez la terre sur un char de feu, tandis que vos amis, vos parents, comme Élisée, vous contempleraient de ce bas monde; amis et parents qui restent n'y gagneraient rien en lumière sur leur propre avenir ; toujours cette terrible incertitude. Car si vous quittiez ainsi la terre, c'est ainsi que la quitteraient tous les hommes, ce serait chose ordinaire, le sort commun ; et ce qui vous frappe aujourd'hui d'admiration, parce que c'est une exception, ne vous frapperait plus alors, car ce serait un autre genre de disparition, un autre genre de mort, la mort de tout le monde ; ce serait ce que vous appelez une loi de la nature et non plus un miracle. L'effrayant, c'est-à-dire l'incertitude de la route que prend ce char lumineux, resterait tout entière, et c'est toujours là ce qui fait l'épouvantail de la mort.

Oui, l'incertitude, voilà ce qui nous épouvante ; et quand nous formons un souhait, soit de rester sur cette terre, soit d'en partir autrement que par la mort, tout cela revient à dire que nous voudrions être certains de notre avenir. Or, ce souhait, ainsi exprimé, est-il réalisable? Non, et c'est ce qu'il importe de bien se persuader. Non (du moins dans le sens où on l'entend), non, il n'était pas sage que Dieu nous donnât la certitude de notre avenir. C'eût été renverser tout ce qui existe, et en particulier détruire la nature de l'homme ; c'eût été nous transformer en mercenaires, tandis que nous sommes appelés à devenir des êtres moraux et aimants. Nous donner dès ici-bas la certitude matérielle de notre avenir, c'était nous fermer la porte des cieux, c'était, en un mot, nous empêcher d'être jamais heureux ; c'est ce que nous allons essayer de faire sentir.

Pour vous faire une idée de l'influence qu'exercerait sur nous cette certitude matérielle acquise dès ici-bas, représentez-vous le monde à venir, ciel et enfer, comme une contrée séparée de vous par un simple fleuve : vous êtes sur un bord, la vie éternelle est sur l'autre. De votre rivage, couvert d'épines, peuplé de malades, souillé de crimes, vous contemplez sur l'autre rive, resplendissant au soleil, le trône de Dieu, les harpes d'or de ses anges ; vous entendez les célestes concerts, vous êtes témoins des transports d'a-

mour de tous ces êtres pour leur Créateur ; dans leur foule vous reconnaisez d'anciens amis, qui vous crient combien ils sont heureux. Complétez ce tableau : vous apercevez au delà, non moins distinctement, un amas de ténèbres que perçent çà et là des langues de flamme et des têtes de démon. Vous y reconnaissez tel homme, tel femme, et vous entendez leurs pleurs et leurs grincements de dents. Est-ce assez d'évidence? Ce spectacle frappe chaque jours vos yeux. Êtes-vous assez certains? Je le pense. Eh bien, que feraient de vous cette évidence et cette certitude? des peureux qui fuiraient le péché pour éviter l'enfer; des spéculateurs qui vendraient leur part de la terre pour acheter le Ciel ; des mercenaires, mus par la crainte ou l'intérêt, qui accompliraient matériellement les actes requis par Dieu, mais qui les accompliraient sans amour ; des faiseurs d'aumônes sans charité; des martyrs de leur corps sans dévouement; des esclaves avides de salaire, tremblant sous la verge et incapables d'un sentiment noble, précisément parce que la récompense et la punition seraient évidentes sous leurs yeux, sous leurs mains. En un mot, vous ne seriez plus des êtres moraux, mais des machines à bonnes actions. Vous seriez comme cette foule qui se presse sur la place publique où se dresse un échafaud ; vous éprouveriez le sentiment de cette population des bagnes qui, à genoux, la tête baissée, obéit, mais obéit sous la bouche du canon, à la lueur de la mèche allumée. Vous ne seriez plus des hommes, vous n'auriez plus de moralité, et, par conséquent, vous seriez aussi incapables d'être heureux que la plante qui porte de bons fruits. Voilà ce que la certitude et l'évidence feraient de vous.

Mais pensez-vous que l'attrait de la récompense assurée obtiendrait de vous un meilleur résultat que la crainte de la punition ? Voyez donc, voyez ce qui fait déjà dans les affaires de ce monde la récompense promise : suivez ces compétiteurs qui se disputent un prix ou qui même peuvent en obtenir chacun un différent ; étudiez depuis l'enfant sur le banc de l'école jusqu'au guerrier en face de l'ennemi, et dites-moi si ces récompenses, qui font des prodiges de science, de courage, d'industrie, ont jamais fait des cœurs aimants, des âmes nobles? Non , elles font naître l'ambition pour

soi-même, la haine pour les rivaux, parfois le crime, pour atteindre le prix de la vertu ! La vertu mise à prix ! Mais c'est contradictoire ! mais c'est absurde ! mais c'est impossible ! Le prix et la récompense manufacturent des actions, mais ils ne régénèrent pas un cœur ; et s'ils le modifient, c'est pour le rendre pire, plus avare et plus ambitieux. L'amour n'a rien à faire avec le calcul, et ce n'est que par l'amour, le dévouement, que vous, être moral, pouvez être heureux. Encore une fois voici les résultats de la récompense rendue évidente et du châtiment mis sous les yeux. Je le demande : est-ce là ce que Dieu devait faire ? Non ; aussi ne l'a-t-il pas fait. L'évidence matérielle est impossible ; il n'y a que l'évidence morale que nous puissions atteindre, et, pour y parvenir, voyons où nous devons passer.

« Jésus fut enlevé au ciel, » dit notre texte. D'après la Bible, il y a donc un ciel. Nous avons reconnu que nous ne devions ni le voir ni le toucher dès ici-bas. Comment donc saurons-nous qu'il existe ? — Par la foi. — Et que demande de nous Jésus pour nous y transporter ? — La foi. — Qu'est-ce donc qui deviendra pour nous, non-seulement le mobile de l'action, mais encore de l'amour ? — Toujours la foi. En sorte que, si nous croyons que le ciel existe et que Jésus nous l'a gratuitement donné, nous deviendrons capables d'agir et d'aimer. Mais cette foi est-elle le contraire de l'évidence et de la certitude ? Faudrait-il, comme on l'a dit, croire une chose parce qu'elle serait absurde ? Non, mille fois non ; la foi aux vérités chrétiennes repose sur des bases solides : l'histoire, la conscience et l'action du Saint-Esprit lui-même sur le cœur du croyant ; seulement ces bases solides, ces preuves, cette évidence, cette certitude, au lieu d'être matérielles sont morales ; je puis les montrer et les faire toucher, non à celui qui a des yeux et des mains, mais à celui qui a un cœur et une conscience. Si ce n'était pas votre cas, je renoncerais, je l'avoue, à vous convaincre. Si au contraire vous êtes susceptibles d'amour, si vous êtes capables de repentir, si vous avez un sens pour apprécier le beau et le bon, contemplez la vie et la doctrine de Christ, et vous serez gagnés.

Mais je m'arrête, car ce n'est pas à des incrédules que je parle ; je suis en face d'hommes qui portent et affectionnent le nom de

chrétiens. Peut-être ont-ils peu de foi ; mais enfin ils en ont, ils en désirent davantage, et ce que je dois leur indiquer, c'est un moyen d'en acquérir. Je vais donc l'essayer.

Pour avancer vers la certitude morale d'un avenir et du salut, il faut croire, avons-nous dit; et maintenant nous ajoutons que, pour avancer dans la foi, il faut avancer dans la sanctification. La foi, il est vrai, est le principe de la vie chrétienne ; elle est, qu'on me permette cette expression, le sang qui anime notre corps moral. Il semble donc qu'on ne puisse pas donner le conseil de se sanctifier afin de croire. Sans doute, si je parlais à des incrédules, cette objection aurait du poids; car ce serait à leurs yeux comme si je demandais à un cadavre de marcher. Mais je parle à des hommes qui ont un peu de foi, un peu de ce sang dans les veines, et je leur dis d'agir pour se procurer la santé, d'agir pour se fortifier, d'agir pour accroître même ce principe de vie. Plus vous serez saints, mieux vous comprendrez l'Évangile, la miséricorde de Dieu, l'étendue de vos péchés, l'immensité du sacrifice de Christ. Plus vous serez saints, plus vous serez humbles, plus vous prierez, et plus abondante sera la mesure de foi que vous recevrez. Plus vous serez saints, plus vous désirerez l'être, plus vous laisserez agir Dieu sur vous, moins les passions obstrueront le passage de la foi dans votre cœur, et, comme dit Jésus, si vous voulez faire la volonté de son Père, vous reconnaîtrez que sa doctrine vient de Dieu. En vous sanctifiant, vous croirez.

Admirable sagesse du Dieu qui a voulu que la sainteté produisît la foi, comme la foi produit la sainteté, et qu'ainsi, dès que nous sommes entrés dans le champ de l'Évangile, nous pussions travailler avec succès par quelque bout que nous commencions : chaque sillon recevra sa semence, chaque coup de bêche remuera la terre. Soit que notre bras s'abaisse ou s'élève à la pompe, l'eau monte toujours sur la terre. C'est le grain qui pousse nuit et jour, que le laboureur dorme ou veille, et sans qu'il sache comment; en sorte qu'à la fin de l'année il a une moisson mûrie et abondante, des quelques poignées qu'il a semées et que même il tenait de son Maître.

Courage donc, chers amis, croyons pour nous sanctifier ; sanc-

tifions-nous afin de mieux croire. Ne nous préoccupons pas du comment pousse le blé spirituel, mais semons et recueillons ; prions et veillons tout ensemble. Demandons la foi, mais sanctifions-nous sans attendre. C'est Satan qui nous fait dire : si j'avais plus de foi, je ferais ceci ou cela ; faisons, et en faisant la foi s'accroîtra. Quand les Apôtres eurent vu Jésus s'élever vers le ciel et que leur foi s'en fût accrue, ils ne restèrent pas là ; mais, selon le conseil de l'ange, ils sortirent de la contemplation pour rentrer à Jérusalem, dans la vie active ; et quand ils furent arrivés, ils ne cessèrent pas de prier, parce qu'ils avaient déjà cru ; au contraire « ils persévérèrent, » dit le texte, ils persévérèrent dans la prière ; c'est ainsi qu'ils reçurent de nouveau l'Esprit-Saint qui leur donna un nouveau courage, source de nouvelles et puissantes actions. Suivons les Apôtres : après la contemplation de la vérité que nous avons étudiée aujourd'hui, rentrons dans la Jérusulem de l'activité chrétienne pour travailler, jusqu'à ce que nous revenions nous retremper dans la méditation et la prière.

XXIIe DISCOURS.

(LISEZ ACTES, II, 1 à 39.)

Dans la semaine qui vient de s'écouler, plein de la pensée qu'aujourd'hui j'aurais à parler du fait miraculeux qui signala la première Pentecôte chrétienne, je me suis mis en présence du chapitre que vous venez d'entendre, je l'ai lu avec attention, et je me suis dit : Que pourrais-je écrire pour dimanche ? Dès les premières lignes du texte, il est parlé du Saint-Esprit dont furent remplis les Apôtres ; plus loin, du Saint-Esprit annoncé par le prophète Joël et répandu sur toute chair, c'est-à-dire sur tous les hommes, et enfin plus bas encore du Saint-Esprit promis par Dieu à tous ceux qui se convertiraient à Jésus-Christ : aux Juifs qui sont là ; à leurs enfants, et à tous ceux qui sont éloignés dans les siècles à venir ! Certainement, dans un jour semblable, en face d'un tel chapitre, je ne puis, me suis-je dit, ne pas parler du Saint-Esprit. Et cepen-

dant je n'en ai pas le courage ! Je sens qu'il y a là un obstacle hors de moi ; parler du Saint-Esprit reçu par les Apôtres, hommes tous spéciaux et nécessaires à l'établissement du Christianisme, soit ; mais parler du Saint-Esprit répandu sur toute chair, offert à tous les hommes, et par conséquent du Saint-Esprit offert à ceux qui seront là, dimanche, pour écouter mes paroles; parler de tout cela, oh ! non, c'est impossible. Je vais soulever une foule d'objections, remuer une masse d'incrédulité, et je sens déjà d'avance son poids énorme m'écraser. Je leur citerai les autorités de David s'écriant : « Mon Dieu, rends-moi ton Esprit de sainteté ; » de Jésus disant : « Votre Père céleste ne donnera-t-il pas son Saint-Esprit à à ceux qui le demandent? » de Jacques ajoutant : « Demandez l'Esprit de sagesse ; » De Paul affirmant que les chrétiens « sont régénérés par le baptême du Saint-Esprit; » oui, je citerai toutes ces autorités ; mais ces paroles glisseront sur leurs cœurs comme l'eau sur du marbre. A quoi me servira de leur donner des témoignages sans valeur pour eux, de leur alléguer un livre auquel les uns croient si peu, auquel les autres ne croient pas? — Je les exhorterai à vivre purement en leur rappelant que leur corps est le temple du Saint-Esprit ; je les consolerai dans leurs afflictions en leur offrant le secours de cet Esprit qui soulage nos cœurs par des soupirs inexprimables; mais ces paroles seront entendues sans être comprises, écoutées sans être crues. Le Saint-Esprit, à leurs yeux, c'est un mot qui est bien placé dans la Bible, qui peut encore se prononcer à la fin d'une prière, tomber de loin en loin du haut de la chaire; mais en faire le sujet d'un discours entier, mais en parler dans le monde, mais le regarder comme une réalité, mais lui donner une place dans nos pensées aussi bien que dans nos affaires et dans nos plaisirs, oh ! non, non, pour eux, c'est presque chose ridicule ; et, si je vais leur parler longuement du Saint-Esprit, ils jugeront exagéré chez un prédicateur chrétien ce qui se trouve dans chaque parole de Jésus-Christ. Que faire devant une telle inconséquence? Que dire à des hommes qui admettent la Bible dans son ensemble et qui en repoussent les vérités présentées l'une après l'autre? Que faire ? Oh ! quelle déplorable incrédulité ! Comme elle prouve bien elle-même que nous avons besoin du Saint-Esprit !

Ensuite, je me suis demandé : D'où vient cette incrédulité? Comment se fait-il qu'une promesse aussi réjouissante soit repoussée? Ne devrait-on pas s'attendre à voir une offre aussi précieuse acceptée avec empressement, ou, s'ils n'osent pas y croire, ne devraient-ils pas au moins être désireux d'être convaincus? Comment se fait-il donc que, lorsque je viens leur exposer cette vérité si douce que Dieu veut leur donner son Esprit, qu'un trésor inappréciable est sous leur main, comment se fait-il que ce sujet de joie soit pour eux un sujet d'ennui? que mes preuves leur soient suspectes même avant d'avoir été entendues? et que, si même je réussis à leur montrer un rayon de vérité, ils aient peur d'être gagnés et qu'ils se hâtent de fermer les yeux à la lumière? Comment! et pourquoi cela? Est-ce que ces hommes auraient des preuves que ce Saint-Esprit n'existe pas ou qu'il ne peut pas leur être communiqué? Non, car, s'ils peuvent déclarer qu'ils ne l'ont pas reçu, ils ne peuvent pas affirmer qu'on ne peut le recevoir. D'ailleurs, ces hommes n'ont pas étudié cette question; c'est chez eux un parti pris, une opinion arrêtée d'avance; ils n'ont d'autre raison que celle-ci, qu'ils ne veulent pas y croire. Pourquoi donc cette incrédulité? Est-ce parce qu'ils sont certains que les Apôtres n'ont pas reçu ce secours miraculeux? Non; pour eux ce peut être là l'objet d'un doute; mais ils ne peuvent pas s'en dire certains. Est-ce qu'ils savent pertinemment que tous les hommes qui, depuis les Apôtres à nos jours, ont affirmé avoir reçu le même secours, sont tous indignes de confiance ou faibles d'esprit? Non, car à peine dans l'auditoire se trouvera-t-il quelques personnes informées qu'il ait jamais existé des hommes ayant cette prétention, et ils seraient bien surpris si on leur disait aujourd'hui que Pascal, mathématicien profond, Newton, révélateur du système du monde, Leibnitz, philosophe, Bacon, savant, Haller, grand physicien, croyaient aux dons du Saint-Esprit; et s'ils ignorent les paroles de ces grands hommes, ils n'ont donc pas de preuves que cette croyance se loge seulement dans de pauvres têtes. Pourquoi donc, me suis-je encore demandé, toujours méditant dans mon cabinet, courbé sur ma Bible, pourquoi cette incrédulité? — Alors, mille bruits du dehors, que ma préoccupation ne m'avait pas jusque-là permis d'entendre,

vinrent frapper mon oreille : des cris divers d'hommes, tous appelant le travail et la fortune, se croisaient dans les airs; le pavé de la rue retentissait sous la roue pesamment chargée par l'industrie et sous l'équipage élégant de l'heureux du siècle. Mes yeux voulurent voir ce qu'entendaient mes oreilles, et un regard me montra une foule empressée courant dans tous les sens à des affaires qui semblaient hâter leurs pas et occuper leurs têtes. L'homme du peuple fléchissait sous le fardeau qu'attendait le commerce; des amis se croisaient sans avoir le temps de se parler ou de se voir; des femmes se regardaient, mais pour juger de leur parure. Ici des étoffes sans prix et sans nombre, là des ameublements fastueux dont un débris aurait nourri une famille; plus loin, le bruit sonore d'un métal qui frappait toutes les oreilles et faisait retourner toutes les têtes; ailleurs, le pain quotidien du riche venu des quatre parties du monde pour charger sa table. La foule allait, venait, entrait, sortait; les mots d'argent, d'affaires, de plaisirs, s'échappaient de toutes les bouches et semblaient répétés comme par autant d'échos à autant de portes. — Au milieu de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants si sérieusement occupés, un jeune homme passait, une Bible à la main, partout offerte et partout repoussée; d'autres affaires étaient bien plus pressantes, d'autres livres étaient bien plus intéressants. Alors je retombai sur mon siége, et je suivis de la pensée ces hommes que je ne pouvais plus suivre des yeux; je voyais ceux-ci réunis pour parler affaires, gesticulant avec feu; cherchant à se duper, se plaignant les uns des autres, rouges de passion et de colère. Je voyais ceux-là devant un tribunal, s'accusant de fraude, de mauvaise foi, de mensonge, et leurs juges obligés, pour donner raison à l'un des partis, de choisir celui des deux qui avait les torts les moins graves. D'autres couraient à des distractions bruyantes pour s'étourdir en fatiguant leur corps, comme s'ils avaient peur d'être un moment seuls en face d'eux-mêmes et de leurs pensées. D'autres, s'enveloppant de mystère, allaient se perdre dans les ténèbres et se livrer à des jouissances grossières et sensuelles. C'est ainsi que je voyais l'intérêt, le plaisir, le luxe, la passion et le vice absorber les forces de corps et d'esprit d'une population entière, le matin et le soir, le jour et la nuit, la semaine

et le dimanche, dans le présent en action, dans l'avenir en espérance. Alors, sortant de ma rêverie, j'ai compris pourquoi cette incrédulité, pourquoi cette antipathie pour les choses spirituelles, pourquoi ce sourire incrédule au seul mot de Saint-Esprit! Comment prêter une oreille attentive aux choses du Ciel lorsqu'on est tellement étourdi par le bruit de la terre? Comment trouver place dans la même tête à des projets sans fin pour ce monde et à des espérances sans limite pour l'éternité? Comment s'occuper avec activité de deux travaux dont un seul dépasse toute l'énergie humaine? Et surtout comment faire marcher de front deux passions qui s'excluent l'une l'autre, comment aimer en même temps Dieu et le monde, servir l'un sans négliger l'autre; comment mettre avant tout la fortune et le plaisir, qui font oublier Dieu, et mettre encore avant tout Dieu, qui fait oublier le plaisir et la fortune? Impossible, impossible! L'homme du monde sent cette impossibilité tout aussi bien que l'homme de l'Évangile, et voilà pourquoi il éloigne tout ce qui pourrait le distraire des soins que réclame son maître; pourquoi il repousse cette pensée d'un Esprit saint, lui qui aime une vie commode ; pourquoi il écarte l'offre d'un Esprit pur, lui qui se complaît dans des pensées de volupté; pourquoi il nie d'avance l'influence d'un Esprit sanctifiant, lui qui se croit assez moral pour n'avoir pas besoin d'être réformé, et d'un Esprit de lumière, lui qui se croit une intelligence assez haute pour pénétrer sans révélation Dieu et ses mystères. Ce Saint-Esprit offert condamne sa vie, humilie son orgueil, l'appelle à des sacrifices ; tout cela lui coûte, lui déplaît, le froisse dans ses goûts, et alors il trouve plus facile de nier, et voilà pourquoi tant d'incrédulité ! Oh! quel abîme de misère dans cet homme! Comme ce cœur est rusé et désespérément malin, pour qu'il puisse parvenir au nom de la raison à repousser ce que la raison le sollicite d'admettre ! Quel besoin de régénération chez ce futur habitant du Ciel qui ne s'occupe que de la terre! Quelle urgente nécessité de réveiller cette âme créée pour la sainteté et l'amour, qui s'endort sous les chaînes d'un corps vendu au péché et à l'égoïsme! Oh ! quel besoin, quel besoin nous avons tous de recevoir le Saint-Esprit.

Enfin, décidé à parler de ce Saint-Esprit, quoique effrayé de

l'obstacle de tant d'incrédulité, je me suis demandé : A de tels hommes que puis-je dire pour les convaincre? Comment leur persuader que ces secours de l'esprit de Dieu sont réels et efficaces? J'ai cherché ce comment... et je l'ai cherché en vain. Je leur retracerai, me suis-je dit, cette effusion du Saint-Esprit sur le peuple le jour de la Pentecôte, et je leur dirai que, si les disciples du Ier siècle l'ont reçu, ceux du XIXe peuvent bien le recevoir. Mais ils diront en eux-mêmes : Qui de nous a vu ces Apôtres, ces langues de feu, cet Esprit et tous ces miracles? — Eh bien, non; je leur ferai comprendre que, s'ils nient ce fait miraculeux, par cela seul ils accusent la Bible de mensonge, ils renversent tout le christianisme, dont les vérités sont étroitement liées entre elles. — Mais ils répondront que c'est bien possible et que mieux vaut nier tout le christianisme que de croire au Saint-Esprit. — Eh bien, voici ce que je ferai : je leur citerai le témoignage d'hommes nombreux, pris dans tous les siècles, qui ont connu cet Esprit par leur propre expérience. — Hélas! ils penseront que c'est là le fruit d'une imagination exaltée ou maladive. — Il me reste encore un moyen : je leur présenterai avec calme des raisonnements qui convaincront leurs esprits en attendant que Dieu touche leurs cœurs. — Mais à chaque argument celui qui est décidé à ne pas croire trouvera une objection dont il se contentera, et tous mes efforts seront perdus. — Alors je me suis dit : Quelle est donc ma faiblesse, que je ne puisse pas même faire passer une idée dans l'esprit de mes frères! que je sois impuissant pour leur persuader ce que je sais, ce que je sens être certain! que je ne puisse pas faire reconnaître une vérité si douce, si importante; une vérité qui leur ouvrirait un trésor de foi, de sainteté, de bonheur, qui réagirait sur leur vie et leur éternité! Que toutes mes paroles aillent se briser contre leurs cœurs, comme les vagues de l'Océan contre le roc du rivage! Oh! quelle faiblesse en moi, quelle pauvreté d'intelligence. Oh! mon Dieu, mon Dieu, quel pressant besoin j'éprouve que tu viennes à mon secours, que ce soit toi qui parles par ma bouche, toi qui instruises, toi qui inclines les cœurs! Combien j'ai besoin que tu m'accordes ton Saint-Esprit! — Alors une émotion indéfinissable s'est emparée de moi; mon cœur a battu plus vite, les pensées se sont pressées dans ma

tête, mes yeux se sont mouillés de larmes... Alors j'ai su ce que j'avais à vous dire. Je leur raconterai naïvement dimanche, me suis-je dit, ce qui m'est arrivé aujourd'hui ; je leur retracerai ces angoisses du prédicateur devant sa Bible, cherchant comment il obtiendra leur confiance ; je leur montrerai les difficultés innombrables que sans y songer ils présentent à la prédication de l'Évangile ; ils verront que c'est en eux, et non dans la Parole de Dieu, que se trouvent les pierres d'achoppement qui renversent leur foi ; et sans m'inquiéter du succès de ma parole, je leur dirai simplement : Écoutez ! Pour régénérer le cœur de l'homme naturellement plongé dans l'incrédulité et le péché, et le faire vivre à la foi et à la sainteté, la Bible vous déclare que Dieu donne son Saint-Esprit ; et jugez-en vous-mêmes : parmi les hommes, un homme est capable d'influer sur son frère par des raisons, des conseils, des lumières ; Dieu serait-il moins capable que l'homme d'agir sur sa créature? Non, Dieu donne son esprit. Sondez vos misères spirituelles, le peu de lumière que vous trouvez en vous-mêmes pour connaître votre avenir, l'impuissance où vous êtes d'arracher une seule passion de votre cœur, une seule mauvaise habitude de votre vie; l'antipathie naturelle que vous éprouvez si souvent pour les pensées religieuses, et comprenez que cette maladie morale exige un remède, que cette profonde misère appelle un secours, et vous croirez que Dieu donne son Saint-Esprit. Jetez les yeux sur votre vie passée, cherchez-y les jours trop nombreux de souffrance, de larmes , d'angoisses; dites-nous, vous, les plus incrédules, dites, n'avez-vous alors jamais prié comme malgré vous ? et n'avez-vous jamais été exaucés ? Rappelez-vous ces miracles de votre propre expérience, dont le souvenir fut malheureusement bientôt effacé par les affaires du monde, et vous croirez que Dieu donne son Saint-Esprit. Parcourez l'histoire du Christianisme, qui, après avoir été enseveli avec Jésus à Golgota, ressuscite à Jérusalem dans une chambre haute, parmi douze hommes du peuple, et qui bientôt vit et se multiplie sur tout le globe, en sorte que votre réunion actuelle, à dix-huit siècles de distance, en est elle-même un témoignage, et comprenez qu'une œuvre si vaste, partie d'une origine si étroite, n'a pu se développer et vivre ainsi que parce qu'à ceux qui l'ont entreprise Dieu a donné

son Saint-Esprit. Ici-bas un homme a compassion de son frère malheureux ; et s'il peut soulager une misère, sécher une larme, consoler un cœur, il le fait quelquefois. Dieu manquerait-il de la compassion qu'il a mise au cœur de cet homme ? Laisserait-il sans secours ses créatures plongées dans la plus grande des misères, la misère morale? Ne recueillerait-il pas la plus précieuse des larmes, la larme du repentir? Ne consolerait-il pas le plus triste des cœurs, le cœur qui redemande au Ciel l'objet qui a quitté la terre? Ce Dieu serait-il moins secourable que l'homme et ne communiquerait-il pas les dons de son Saint-Esprit? Pourquoi cet élan involontaire de l'âme qui fait fléchir le genou sur tous les points du globe? Pourquoi ce cri instinctif dans le péril : « Mon Dieu, mon Dieu! » Pourquoi cette croyance commune à tous les peuples que le Ciel peut inspirer la terre? C'est tout simplement parce qu'au fond de notre âme un instinct plus fort que l'incrédulité se révèle dans ces moments où nous redevenons ce que Dieu nous avait faits avant que le péché eût étouffé notre nature première, et que cet instinct de prière nous crie de la part de notre Créateur que Dieu donne son Saint-Esprit. Oh ! ayez pitié de vous-mêmes et ne vous privez pas du plus grand des secours contre les misères de cette vie ; vos plaies sont assez larges, ne les déchirez pas encore de votre propre main ; laissez l'Esprit de Dieu y verser un baume cicatrisant. Ce monde, avec son cortége de plaisirs, d'espérances, de fortune, de vaine gloire, vous a trompés jusqu'à ce jour ; il ne vous a donné le bonheur qu'en perspective, et n'a laissé dans votre passé que des regrets; dans le présent, vous l'avouez, il ne vous rend pas heureux ; acceptez donc le secours de l'Esprit de Dieu, qui vivifiera tout autour de vous, et qui fera couler la paix et la joie même sur ces jours où le monde vous délaisse. — Vos affections se sont multipliées ; à une espérance trompée s'est joint un revers inattendu, une perte prématurée, une souffrance dans votre corps ou dans votre âme ; chaque jour en vieillissant vous apprenez qu'ici-bas vivre c'est souffrir ; laissez donc l'Esprit de Dieu répandre dans vos cœurs la foi à un avenir meilleur, l'espérance d'un ciel et d'une éternité d'amour. Dans les moments où vous êtes sincères avec vous-mêmes, lorsque la maladie, la crainte de la mort vous entr'ouvrent les yeux, votre

vie de péchés vous effraie ; devant vous se dresse une légion de souvenirs, inconnus aux hommes, mais trop bien connus de Dieu. Vous vous faites un moment votre juge et vous tremblez vous-mêmes en récapitulant vos oublis du Créateur, votre indifférence pour vos frères, votre ingratitude pour vos parents, vos mensonges journaliers, vos pensées et vos actions impures ; acceptez donc l'Esprit de Dieu qui dans l'avenir régénérera votre vie et qui pour le passé vous fera sentir l'assurance du pardon par Jésus-Christ. Le vide du monde, l'amertume des afflictions, le poids du péché, tout vous presse, vous convie à demander, à recevoir ce que vous sentez n'être pas en vous-mêmes : une force puissante pour croire, aimer et se sanctifier.

Hélas ! c'est en vain peut-être que je vous presse ; mais je m'adresserai pour vous-mêmes à Celui qu'on ne presse jamais en vain, à toi, mon Dieu, qui dans un jour pareil envoyas ton Saint-Esprit pour transformer de pauvres Israélites ignorants et pêcheurs en des hommes pleins de science et de sainteté. Oh ! qu'aujourd'hui encore tes entrailles paternelles s'émeuvent à la vue de ces nouveaux Israélites ; envoie la lumière dans ces esprits, ton amour dans ces cœurs, la sainteté dans leur vie, et que pour eux ce jour soit une véritable Pentecôte. Et toi Saint-Esprit, qui jadis, à la voix d'Ézéchias, rendis la vie même à des os desséchés, donne aujourd'hui la vie spirituelle à ceux qui ne la soupçonnent pas même ; n'attends pas qu'ils t'appellent, viens toi-même ; pénètre leurs cœurs, fais-toi sentir et goûter ; alors ils céderont peut-être et croiront en toi, lumière et vie, en toi, amour et sainteté, en toi Saint-Esprit !

XXIIIe DISCOURS.

(LISEZ MATTHIEU VI, 14, 15.)

Vengeance ! Ce mot a quelque chose de dur, d'amer, de barbare pour une oreille chrétienne. La vengeance paraît odieuse même à tout homme de sang-froid, ne fût-il pas chrétien. Aussi n'est-il que

peu de gens qui ne se défendent, comme d'une mauvaise action, d'avoir agi sous son impulsion. Et cependant, malgré cette horreur apparente pour la vengeance, malgré cette admiration pour l'oubli des injures, combien sont rares les hommes qui pardonnent! combien nombreux sont les hommes qui se vengent! D'où vient cette contradiction entre la conduite et les principes? C'est que les uns appellent se venger répandre le sang, ruiner une fortune, souiller une réputation, ils ne pensent pas qu'on se venge aussi par une simple médisance, par une raillerie, par un sourire, par le silence même. D'autres appellent se venger rendre vingt fois plus de mal qu'ils n'en ont reçu, punir une parole par une action ; mais ils ne voient que justice à faire à leurs frères le tort qu'on leur a fait, à rendre froideur pour froideur, haine pour haine. Oh ! ce n'est pas ainsi que juge l'Évangile ; il ne distingue pas entre de grandes et de petites vengeances ; il condamne un mouvement de colère, un mot d'injure; il veut que l'homme pardonne, comme Dieu pardonne, tout, toujours et de bon cœur. Si l'on vous frappe sur la joue, vous devez pardonner ; si l'on vous dépouille de votre manteau, vous devez pardonner ; si l'on se rit de vous, vous devez pardonner ; non pas seulement vous abstenir de violence contre votre ennemi, mais encore taire ses vices dans le monde, effacer l'injure de votre mémoire, chasser de votre cœur toute amertume ; vous devez au besoin laisser votre offrande devant l'autel pour aller tendre la main au coupable et vous réconcilier. Peut-être, ainsi défini, le pardon des offenses ne vous paraît-il plus aussi facile ; tel est cependant le pardon que vous demande Jésus-Christ. Je voudrais donc faire sentir à ceux qui se croient innocents sur ce point combien ils sont encore coupables, afin de leur faire mieux comprendre et pratiquer à l'avenir le sublime précepte de l'oubli des injures.

Rien n'est plus rare que de pardonner les offenses, rien n'est plus ordinaire que d'en tirer vengeance. Si tant d'hommes se font illusion sur leurs propres sentiments à cet égard, c'est d'abord qu'ils appliquent le mot de vengeance seulement à des actes de violence, et aussi longtemps que la haine ne se manifeste que par une froideur, un refus, une médisance, ils ne voient là qu'une irritation

bien excusable. Je veux le croire, vous n'avez jamais tiré de vos ennemis ce qu'on appelle une vengeance éclatante ; mais qu'est-ce que cela prouve? Qu'on ne vous a jamais fait une éclatante injure. Vous n'avez jamais songé à répandre une goutte de sang de votre plus grand ennemi : c'est que votre plus grand ennemi n'a jamais non plus tenté de répandre le vôtre; il n'y a donc rien de généreux dans votre modération, ou plutôt il n'y a là aucune modération ; vous vous abstenez de ce dont il s'est abstenu ; ce que vous auriez fait dans le cas contraire, personne ne peut le dire. Ne parlez donc plus de ces haines manifestées de part et d'autre avec tant de violence; on peut outrager un homme sans ruiner sa fortune, sans flétrir son honneur, comme on peut s'en venger sans faire tant d'éclat; mais ce n'en est pas moins une vengeance, vengeance condamnable comme la plus éclatante, car elle est toujours proportionnée à l'offense. Je le demande donc : ces petites injures, les avez-vous pardonnées? Vous avez appris que cet homme a retracé dans une réunion une faute de votre passé, qu'il a dépeint un travers de votre caractère ; il a même dénaturé la vérité, ajouté à vos torts. Sans doute son action est répréhensible, vous aviez le droit de lui en faire des reproches; mais en même temps lui avez-vous pardonné? Ne vous êtes-vous pas vengé en divulguant à votre tour ses faiblesses? Quand une occasion s'est présentée de lui nuire dans l'esprit de vos frères, l'avez-vous laissé échapper? N'avez-vous pas, au contraire, trouvé un secret plaisir à répandre sur lui quelques médisances? Je le demande : est-ce là un pardon ou bien une vengeance?

Un de vos frères a blessé votre amour-propre par quelques mordantes railleries; il a tourné en ridicule votre personne ; peut-être a-t-il mis en doute vos talents, vos mérites. Lui avez-vous pardonné? Avez-vous cherché ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans ses paroles? et avez-vous laissé fuir de votre mémoire ce qu'elles avaient de faux comme une plaisanterie sans importance? Ou bien, au contraire, est-il resté enfoncé dans votre cœur? N'avez-vous pas éprouvé un secret dépit? N'avez-vous pas cherché à vous venger par un de ces mille petits moyens qui se présentent à chaque pas dans la vie, mais que je ne saurais vous préciser; peut-être en

lui renvoyant quelques paroles mordantes, en suspendant vos rapports avec lui, en évitant sa rencontre, en fuyant ses regards, et que sais-je encore! n'avez-vous pas voulu lui faire sentir ses torts par un geste de mépris, par un silence affecté? Je le demande, est-ce là un pardon ou bien une vengeance?

Par un refus de vous rendre service, un homme que vous aviez cru votre ami a trompé votre attente; il vous a laissé dans le besoin; en vain avez-vous exposé vos circonstances pressantes, invoqué son amitié; il a été sourd et aveugle. Hélas! vous avez acquis une preuve de plus de l'égoïsme du cœur humain. Mais lui avez-vous pardonné? La déception de votre espérance ne s'est-elle pas transformée en animosité? N'êtes-vous pas allé fouiller dans sa vie passée quelques autres traits d'avarice pour rendre son caractère plus odieux et justifier votre haine? Ne vous êtes-vous pas promis, si jamais le sort le mettait, lui dans votre position pénible, vous dans la sienne facile, de lui faire sentir à votre tour l'amertume d'un refus? Ne vous êtes-vous pas surpris même à lui souhaiter quelque revers? Encore une fois, est-ce là un pardon, est-ce là une vengeance? Et lors même que pas un seul des faits que j'ai supposés ne vous serait applicable, combien en est-il encore que votre conscience seule peut vous révéler! Combien de dépits que les bienséances, vos intérêts, votre position vous obligent à comprimer! Combien d'antipathies qui n'ont d'autres sources qu'une légère blessure à votre vanité! Combien de haines impuissantes, combien de jalousies qui percent dans un seul mot! Combien de petites vengeances inaperçues de tous, excepté de vous qui les exercez! Oh! si l'on veut être sincère, qui osera dire avoir toujours pardonné et ne s'être jamais vengé? ou plutôt qui osera prétendre qu'il a accordé un seul véritable pardon et négligé une seule vengeance, sinon en acte, du moins en pensée?

Mais je vous entends : vous avez des excuses qui vous justifient; votre cas est une exception; voyons donc vos titres (des titres à la vengeance!). N'importe, examinons toujours, et vous prononcerez ensuite.

Écoutez cet homme offensé plusieurs fois par la même personne; il vous dira : On peut bien oublier une première injure; mais une

seconde, une troisième, je ne saurais les supporter; je veux lui faire sentir que ma patience a des bornes et que je ne me laisserai pas toujours manquer impunément. Écoutez celui-ci, vivement blessé dans ses intérêts, dans sa réputation : On peut pardonner une légère offense, dit-il, mais celle dont je me plains est trop grave; elle demande un châtiment. On peut pardonner, dit un troisième, un tort qui a été provoqué par quelque tort de notre part; mais jamais je ne fis aucun mal à cet homme; il n'a reçu de moi que des bienfaits; je n'ai reçu de lui que des outrages; rien ne justifie sa conduite; ses procédés à mon égard sont d'une injustice criante. Je ne saurais les excuser.

Oui, j'en conviens, l'offense dont vous vous plaignez est injuste, elle est grave, elle a été répétée; oui, je l'avoue, votre colère est légitime, votre vengeance ne sera que justice; arrachez œil pour œil et brisez dent pour dent; votre ennemi ne pourra se plaindre, ni le monde vous blâmer. Mais vous qui invoquez la justice quand sa balance penche pour vous, vous ne la repousserez pas sans doute quand elle prononcera contre vous-mêmes. Eh bien, Dieu accepte votre justice et votre vengeance, il fait usage de votre poids et de votre mesure. Toutes vos actions seront par lui soumises à un sévère examen. Comme votre frère envers vous, vous envers Dieu, vous avez été injustes, vous avez répondu à ses bienfaits par des outrages, vous lui avez rendu le mal pour le bien; de lui vous tenez ce pain qui vous nourrit, ces parents qui vous aiment, cette terre qui vous porte, ce soleil qui vous éclaire; vous avez tout reçu de sa bonté : votre fortune et votre santé, vos plaisirs et vos affections, et à tout cela vous avez répondu par l'ingratitude. De cette vie bien des jours s'écoulent sans que vous songiez à lui en rendre grâces; de cette fortune vous accordez à peine quelques parcelles pour nourrir ses pauvres ou avancer son règne; de ces plaisirs vous avez abusé par des excès et l'impureté; de ce temps, de cette semaine dont il réclamait un jour, vous lui avez à peine donné une heure. Votre ingratitude et vos désobéissances sont aussi de criantes injustices, et Dieu non plus ne peut les excuser. Comme votre frère envers vous, vous envers Dieu, vous avez commis des injures graves qui ont blessé les intérêts de ses enfants et

outragé sa propre gloire. Combien de fois n'avez-vous pas porté contre vos frères des jugements téméraires? Combien de fois d'amères médisances ne se sont-elles pas échappées de vos lèvres? Et quant à votre Dieu lui-même, combien de fois avez-vous pris son nom en vain dans des imprécations? Combien de fois n'avez-vous pas exposé son Évangile au mépris par des paroles inconsidérées, par votre indifférence, par votre incrédulité, vos vices peut-être? Vos injures aussi demandent châtiment. Comme votre frère à votre égard, vous à l'égard de Dieu, vous avez répété vos offenses, chaque jour enfreint un de ses commandements, chaque jour ajouté à vos iniquités; si vous vivez encore, ce n'est pas à votre innocence, mais à sa longanimité, que vous en êtes redevables. Dieu, non plus que vous, ne saurait supporter une seconde, une troisième offense; Lui aussi vous fera sentir que sa patience a des bornes; Il se vengera un jour, et sa vengeance sera d'autant plus terrible qu'il l'aura plus longtemps différée. Et de quoi vous plaindriez-vous? Dieu ne vous traite-t-il pas avec justice? Ce que vous faites pour d'autres, ne peut-il pas le faire pour vous? Auriez-vous plus le droit d'offenser impunément un Dieu que vos frères ne l'ont de vous offenser, vous, hommes? Vos désobéissances à votre Créateur sont-elles moins fréquentes que les injustices de vos semblables envers vous? Le tort que vos paroles légères peuvent faire à l'Évangile est-il moins grave que celui qu'une médisance peut porter à votre réputation? Non; la vengeance est juste entre vos mains, elle est juste entre les mains de Dieu; votre colère est légitime, celle de Dieu est légitime aussi. Voilà le droit de Dieu, sa main puissante est là pour l'accomplir; qu'il dise un mot, la peine tombe sur le coupable; qu'il retire son souffle et vous êtes anéantis. Venez donc au tribunal de ce Dieu qui doit vous rendre selon vos œuvres; venez, il ouvre le code de sa Parole et il vous dit : « Mon » fils, donne-moi ton cœur; viens, viens; tes péchés fussent-ils » rouges comme le cramoisi, ils sont blanchis comme la neige; » lors même que ton père et ta mère t'abandonneraient, je ne t'a- » bandonnerais pas, moi, l'Éternel; je ne veux pas ta mort, pé- » cheur, mais ta conversion et ta vie; il y a compassion par devers » moi; fatigué et chargé viens à moi, je te soulagerai; c'est moi

» qui efface tes iniquités; par tes œuvres tu étais perdu, par ma
» grâce te voilà retrouvé; je ne veux plus me souvenir de tes
» transgressions, je les jette au fond de l'océan; autant les cieux
» sont distants de la terre, autant ma miséricorde est grande. Con-
» sole-toi, console-toi, mon peuple; je t'ai tant aimé, toi et le
» monde, que je vous ai donné mon Fils, afin que quiconque croi-
» rait en Lui ait la vie éternelle; mon fils, entre dans la joie de
» ton Seigneur! »

Voilà ce que fait pour vous Dieu devant sa loi, criant vengeance : sa main levée devrait lancer la foudre, elle s'abaisse pour vous appeler par une caresse; sa voix irritée pourrait prononcer une condamnation, elle ne proclame qu'une grâce sur toutes vos fautes, et vous, aujourd'hui à ses pieds, couverts de péchés, dignes de mort, vous recevez son pardon et son salut!

Maintenant ainsi pardonnés par votre Dieu, mais offensés par votre frère, venez avec moi auprès de ce coupable lui infliger la juste punition de ses outrages; préparez des paroles poignantes pour lui faire sentir ses torts; venez, le moment est bien choisi pour lui crier vengeance; entrez, il est là; il vous attend déjà peut-être; sur son lit de mort, pâle, oppressé, pleurant sur sa vie; il va paraître devant Dieu; mais, avant qu'il parte, donnez-lui votre malédiction, et qu'il l'emporte devant son juge comme un titre de plus à la malédiction divine. Ensuite, restez encore là un instant; cet homme va rendre le dernier soupir et vous sentir le remords poindre dans votre cœur. Malgré vous vont s'élever dans votre mémoire le souvenir de ses qualités, les circonstances qui atténuent ses torts, ce que vous aviez fait peut-être pour les provoquer, et par-dessus tout cette pensée : Il est mort, mort! Oui, un jour cette prophétie sera pour vous de l'histoire; si ce n'est aujourd'hui, demain, plus tard; mais un jour inévitable, et ce jour-là vous comprendrez les paroles qu'aujourd'hui peut-être vous ne faites qu'entendre.

Mais peut-être ne voyez-vous là qu'un tableau fait à plaisir, qui ne doit rien changer dans la direction de votre vie. Peut-être pensez-vous pouvoir continuer à écouter des exhortations au pardon dans une église et continuer à haïr dans le monde; peut-être irez-

vous encore dans sa maison prier votre Dieu, chanter ses louanges, recevoir son corps et son sang; peut-être croirez-vous pouvoir vous parer de son nom, tout en conservant pour vos frères une juste animosité. Ah! si vous ne pouvez chasser de votre cœur cette haine, n'usurpez plus un nom qui n'est pas le vôtre, un nom que vous déshonorez, le nom de chrétien, qui est tout pardon et tout amour. Votre profession de christianisme n'est qu'un mensonge; si vous étiez disciples de Christ, vous feriez les œuvres de Christ; votre foi n'est plus qu'une hypocrisie; si vous croyiez que Jésus est venu grâcier des coupables, vous ne parleriez pas, vous coupables, de punir des frères; vos prières, votre culte, vos chants ne sont que de vains simulacres; si vous aimiez Dieu, vous ne haïriez pas ses enfants; si vous lui demandiez son Esprit d'amour, vous n'auriez pas un esprit d'animosité; si vous étiez chrétiens, vous plaindriez vos ennemis sans les haïr, vous seriez affligés de les voir outrager Dieu par leurs fautes envers vous; si vous étiez chrétiens, vous prieriez pour eux afin qu'ils reconnaissent leurs torts, s'en repentent et en obtiennent le pardon; si vous étiez chrétiens, vous les reprendriez avec douceur, leur montreriez le tort qu'ils se font à eux-mêmes, et s'ils repoussaient vos paroles conciliatrices, vous leur pardonneriez encore; si vous étiez chrétiens, vous vous rappelleriez que Christ sur la croix, à la vue de ses bourreaux, n'ayant plus qu'un souffle de vie, s'écria encore : « Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! » Rappelez-vous donc qu'aussi longtemps que la haine sera dans votre cœur, ce sera une preuve que Dieu ne vous a pas encore pardonné, que vous n'êtes pas ses enfants, que vous êtes encore sous le poids de vos péchés et de la condamnation. Vous pouvez bien chercher à vous faire illusion, dire que vous aimez ceux qui vous aiment; les péagers aussi aiment ceux qui les aiment, et Jésus les nomme gens de mauvaise vie! Vous pouvez bien dire qu'en hommes religieux vous montez régulièrement au temple; le lévite et le grand-prêtre aussi montaient régulièrement au temple, tout en laissant le Samaritain étranger baigné dans son sang. Vous pouvez dire que vous faites des aumônes; les pharisiens aussi faisaient des aumônes et ils crucifièrent Jésus-Christ! Vous auriez observé tout le reste de la loi

que, si vous haïssez, vous n'êtes pas chrétiens! Aimer vos ennemis, voilà le critère infaillible pour savoir si vous êtes pardonnés et sauvés; bénir ceux qui vous maudissent, prier pour ceux qui vous persécutent, voilà la marque inimitable de la foi en Jésus-Christ.

Mais votre sang bouillonne-t-il encore au souvenir d'une injure? Des désirs de vengeance traversent-ils encore votre esprit? Soit, conservez votre haine; au sortir de cette lecture, allez en répandre le venin sur vos frères; mais avant de vous retirer, venez redire avec nous la prière que chaque jour vous répétez; suivez du cœur les paroles que nos lèvres prononcent : « Notre Père qui es au » cieux, que ton nom soit sanctifié; que ton règne vienne; que ta » volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel. Donne-nous » aujourd'hui notre pain quotidien. *Pardonne-nous nos offenses* » *comme nous les pardonnons à ceux...* » Quoi! vous n'osez achever? Êtes-vous donc exempts de péché? Votre vie est-elle donc pure? Vous n'oseriez le prétendre. Redites donc avec nous : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés... » Encore vous vous arrêtez?... N'avez-vous donc pas besoin d'un pardon? Ne voulez-vous pas le demander à Dieu? Eh, dites-le-lui donc : « Pardonne-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Ah! vous n'oseriez pas! C'est que pour la première fois vous saisissez le sens de ces paroles; c'est que vous sentez la contradiction qu'il y aurait entre les mots de votre bouche et les dispositions de votre cœur; vous comprenez que dire à Dieu de vous pardonner comme vous pardonnez, ce n'est pas lui demander un pardon; c'est appeler sa vengeance, c'est prononcer votre condamnation! Poursuivez donc maintenant, si vous en avez le courage, vos frères de vos médisances, de vos mensonges; haïssez, puisque la haine a tant d'attrait pour vous; mais songez que, chaque fois que vous répéterez cette prière : « Pardonne-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » vous mentirez à Dieu, ou vous lui demanderez de vous pardonner comme vous pardonnez, c'est-à-dire de vous punir, de se venger, et au jour de la punition et de la vengeance vous n'aurez rien à dire : il aura exaucé vos prières! En

vous chassant de sa présence, vous précipitant dans les ténèbres, il vous traitera comme vous l'aurez réclamé; il vous pardonnera comme vous aurez pardonné. Redites maintenant, redites : « Mon Dieu, pardonne-moi mes offenses comme je les pardonne à ceux qui m'ont offensé! » Ah! par pitié pour vous-mêmes, ayez pour les autres ce support dont vous avez si grand besoin; n'invoquez plus cette justice qui serait votre condamnation; oubliez cette vengeance dont les coups vous anéantiraient! Par pitié pour vous-mêmes, hâtez-vous de pardonner; craignez que le soleil ne se couche sur votre colère : peut-être se lèverait-il sur votre tombe! Pardonnez, faites grâce, vous avez si grand besoin de grâce et de pardon! Au nom de votre vie de péché, au nom de Jésus-Christ sauveur, au nom du Dieu de miséricorde, pardonnez; pardonnez à des hommes, à des frères, et vous montrerez ainsi vos titres au nom de chrétien!

XXIVe DISCOURS.

(LISEZ ROMAINS, VIII.)

Les questions qui ont agité l'Église sont si nombreuses qu'on s'effraie à la seule pensée d'en dresser le catalogue. Et cependant, en y faisant bien attention, on s'aperçoit que toutes viennent aboutir à cette alternative : le ciel est-il *mérité* par l'homme ou *donné* par Dieu? Ainsi les uns estiment l'homme dans un état de chute, les autres le croient dans son état normal; de là les premiers tirent l'impuissance de l'homme pour se sauver soi-même, les seconds, au contraire, sa force pour arriver à la pratique du bien et ainsi à la possession de l'éternité. Prenez la question de la foi et des œuvres, c'est encore celle du ciel mérité par l'homme et donné par Dieu. Prenez la question de la prédestination; c'est toujours Dieu sauvant sans la participation de l'homme, ou l'homme se sauvant sans la participation de Dieu. Ce serait donc à tort qu'on s'effraierait de la multitude des questions religieuses : une seule bien résolue devient la clef de toutes.

Mais d'où peut venir cette multitude d'opinions diverses, moyennes, mitigées, qui compliquent toutes les questions religieuses? C'est que, entre ces deux opinions extrêmes : le salut vient de l'homme et le salut vient de Dieu, ou bien : le salut s'obtient par la foi et le ciel se mérite par les œuvres; entre ces deux questions extrêmes, on se plaît à s'en créer d'intermédiaires. Ainsi les uns vous disent que l'homme est mauvais, mais pas radicalement; les autres, que l'homme est sauvé par la foi, mais à condition qu'il y joindra les œuvres; et ainsi du reste. Si bien que l'esprit s'égare dans cette forêt d'opinions, dont chaque rameau s'embarrasse dans le rameau voisin et barre le passage à l'explorateur cherchant la vérité. Mais saint Paul, du tranchant de sa parole, fait tomber toutes ces branches et laisse le chemin facile devant vous : « Si c'est par la grâce, dit-il, ce n'est plus par les œuvres, autre-
» ment la grâce ne serait plus une grâce; et si c'est par les œuvres,
» ce n'est plus par la grâce, autrement les œuvres ne seraient plus
» les œuvres. »

Ainsi nous sommes débarrassés de toutes ces opinions moyennes, au nom desquelles on vient nous dire qu'entre la lumière et les ténèbres il faut prendre le juste milieu du crépuscule, et nous n'avons plus qu'à choisir entre les deux alternatives que l'Apôtre vient de poser. Il y a plus : cette question, résumé de toutes les autres, la Parole de Dieu la résout encore. Est-ce par la grâce ou par les œuvres, lui demandez-vous? Et elle vous répond, en propres termes : « Vous êtes sauvés par la grâce et non par les œuvres, afin
» que personne ne se glorifie. »

Mais ce qui épouvante ceux qui repoussent le salut par la grâce, c'est la pensée que cette doctrine est dangereuse et autorise le péché. Remarquez d'abord que ces personnes n'éprouvent pas cette crainte pour elles-mêmes, mais pour les autres. L'objet de leur terreur, ce n'est pas les fautes qu'elles pourraient commettre, mais les fautes que commettraient à leur côté, et peut-être à leurs dépens, leurs voisins. Elles se représentent d'avance la société mise en péril par des hommes qui, se confiant en leur foi, ne s'inquiéteraient plus de veiller sur leur conduite, et qui, à force d'orgueil, ne verraient plus leurs vices et tomberaient dans le crime.

A cela nous répondrons d'abord qu'il ne s'agit pas d'examiner une croyance par rapport aux autres, mais par rapport à soi. Si vous avez peur du mal que ces croyants pourraient faire, c'est en vue de vous et non pas d'eux; votre crainte m'est suspecte; je ne la crois pas un guide sûr pour conduire à la vérité. Je vous en prie, examinez plutôt la question pour vous-mêmes; admettez un moment que Dieu vienne vous dire dans ce moment, pendant cette lecture, et vous dire à haute et intelligible voix : « Maintenant, il » n'y a plus de condamnation pour toi qui te confies en Jésus-» Christ; ton salut est assuré; ni la vie, ni la mort, rien ne peut » te séparer de mon amour; tu es éternellement sauvé. » Je le demande, en entendant cette déclaration, vous sentirez-vous disposés à outrager votre Dieu? Son amour ferait-il naître votre haine? Son bienfait développerait-il votre ingratitude? Plus il serait miséricordieux pour vous, plus rebelles seriez-vous envers lui? Dites, vous, vous-mêmes, agiriez-vous ainsi? Non, non, répondriez-vous, si vous pouviez prendre la parole; ma joie serait si grande qu'il me semble que je fondrais en larmes de repentir, que mon cœur s'amollirait au feu de tant d'amour, et, si cette déclaration de mon Dieu devait me changer en quelque manière, ce serait en me rendant meilleur.

Je ne pense pas vous avoir flattés pour avoir plus de facilité à vous vaincre. Je suppose que votre conscience ne me dément pas. Voilà ce que vous auriez senti; je dis plus : voilà ce que vous avez déjà fait dans des occasions analogues. Rappelez-vous une de ces circonstances de votre vie où vous avez reçu quelque bienfait de la part d'un ami ou même d'un étranger; n'avez-vous pas éprouvé pour lui un mouvement de reconnaissance? ne l'avez vous pas remercié? n'avez-vous pas ressenti le besoin de lui témoigner votre amour par vos attentions, vos obligeances, et, quand vous l'avez pu, en lui rendant service pour service, bienfait pour bienfait? Eh bien, ce que vous avez fait pour l'homme, ne le feriez-vous pas pour Dieu? Ce que vous avez fait pour le don de quelque objet terrestre, ne le feriez-vous pas pour le don du ciel? Oui, vous le feriez, ou vous seriez un monstre d'ingratitude; c'est ce que je ne veux pas supposer.

Maintenant, pourquoi ne voulez-vous donc pas supposer que ce que vous auriez fait, d'autres sont capables de le faire? Pourquoi ne voulez-vous pas admettre que, si tous les hommes croyaient véritablement avoir reçu le ciel en don pur et gratuit, ces hommes en éprouveraient une vive reconnaissance féconde en bonnes œuvres?

Je veux en appeler, non plus à une supposition, mais à des faits. Il existe des hommes qui croient être sauvés par la grâce de Dieu; vous en connaissez de tels; pouvez-vous dire qu'ils aient tiré de cette doctrine les conséquences que vous redoutez? Pouvez-vous affirmer que, parce qu'ils se croient sauvés, ils soient devenus plus méchants? Serait-ce aller trop loin que d'affirmer le contraire et de déclarer que leur vie s'est modifiée en bien, qu'elle s'est purifiée depuis le jour où ils ont admis cette nouvelle foi? Remarquez bien qu'il ne s'agit pas de savoir si ces hommes sont devenus parfaits, aucun d'eux n'a cette prétention, mais s'ils ont fait quelques progrès qu'ils ne faisaient pas dans une autre période de leur vie.

Je sais qu'on a cherché des réponses à tout, et qu'ici, par exemple, on a dit : les hommes sont inconséquents, et c'est malgré le principe du salut par la foi, et non en raison de ce principe, qu'ils se sont sanctifiés.

D'abord cette réponse est commode, car elle peut se tourner contre tout le monde. A ceux qui la font, on pourrait dire aussi : vous êtes inconséquents; c'est malgré et non pas en raison de votre principe du salut par les œuvres que vous n'êtes pas pires.

Ensuite ce serait raisonner bien plus juste de dire : on agit selon les principes qu'on a, que de dire : on agit selon les principes qu'on n'a pas.

Enfin, Jésus lui-même a dit : « Le bon arbre ne peut pas porter » de mauvais fruits, ni les mauvais arbres de bons fruits. »

Mais ce que je désire surtout vous faire remarquer, c'est que je n'ai pas prétendu que la simple admission dans l'esprit du salut par la grâce dût nécessairement produire de bonnes œuvres, comme si l'admission d'une théorie quelconque pouvait avoir une force en elle-même qui fît faire le bien. Ce que j'ai prétendu, c'est

que, si le salut par grâce est la vérité, il faut nécessairement qu'après avoir donné ce salut Dieu complète son œuvre en sanctifiant celui qu'il a sauvé; il faut qu'il lui donne son Saint-Esprit pour le faire avancer dans la sainteté, comme il le lui a donné pour lui faire accepter le salut par la foi. Autrement le salut ne serait plus par la grâce, il ne serait plus complet; Dieu aurait commencé l'œuvre sans l'achever, et c'est ce que dit clairement sa Parole : « Jésus nous a été fait sagesse, justice, sanctification et rédemp- » tion. » Quand donc j'affirme que Dieu nous sauve par grâce, j'entends que par grâce aussi il nous sanctifie et nous donne la force de faire les bonnes œuvres.

Je pense vous avoir montré que le salut par la grâce ne conduit pas à négliger les bonnes œuvres, qu'au contraire lui seul donne les forces pour les faire. Mais en cela je n'ai fait peut-être que placer sous vos yeux ce que vous admettiez déjà vous-mêmes. Oui, la prédication de l'Évangile n'a pas été vaine depuis quelques années, et l'on peut dire que ces idées se sont aujourd'hui tellement popularisées que leurs opposants eux-mêmes sont obligés d'y souscrire, en partie du moins, en paroles peut-être, sinon en vérité. Mais ce que j'ai surtout à cœur de faire comprendre, c'est que le chrétien peut arriver, non-seulement à la confiance, mais encore à la pleine assurance qu'il est sauvé. Croire sans être assuré, ce n'est pas croire, c'est espérer, et l'espérance ne suffit pas. L'espérance s'abaisse ou s'élève, brille ou disparaît; l'espérance suppose aussi la crainte que l'assurance ne connaît pas. Celui qui ne fait qu'espérer peut languir dans la vie chrétienne; celui qui est certain marche rapide et plein de joie. Mais qui peut donc être certain de son salut? —Vous, vous-mêmes qui le demandez, et, pour vous en convaincre, écoutez les raisons que la Parole de Dieu va vous donner. Suivons ensemble, une à une, quelques expressions du chapitre qui nous sert de texte.

« Il n'y a donc maintenant, dit saint Paul, aucune condamna- » tion pour ceux qui sont en Jésus-Christ. » — Vous l'entendez : « maintenant aucune condamnation; » non pas à dater de votre mort, non pas à partir de demain, mais dès maintenant. Et ce n'est pas de tel ou tel péché que vous êtes absous, ce n'est pas de fautes

dites légères, de vos égarements de jeunesse ou de tout autre âge, de telle sorte que, soustraits à une condamnation, vous soyez encore exposés à telle autre. Non; il n'y a condamnation ni sur ce point, ni sur d'autres; il n'y a, dit saint Paul, aucune condamnation. Le salut est donc certain.

Au verset 15, Paul ajoute : « Vous n'avez pas reçu un esprit » de servitude pour être encore dans la crainte; mais vous avez reçu » l'Esprit d'adoption par lequel nous crions : Abba! c'est-à-dire, » Père! » — Ce verset marque bien la distance qui sépare le salut par les œuvres du salut par la grâce. Celui qui attend un salaire travaille dans un esprit de servitude, alors même qu'il remplit sa tâche, et, comme le plus souvent il ne l'accomplit pas, il doit, en attendant la récompense, qui sera peut-être une punition, se sentir agité par la crainte. Mais un homme adopté comme fils par son Dieu, et ainsi assuré par testament de l'héritage du ciel, peut traverser cette vie d'attente dans la paix et dans la joie. Il n'était rien dans la famille de Dieu, et aujourd'hui le voilà fils adopté. Comment ne pas aimer son père et comment ne pas lui obéir? Plus l'héritage est assuré, plus son amour est vif, plus son obéissance est grande; et certes, il n'est pas d'héritage mieux assuré que celui promis par Dieu, ni d'adoption plus ferme que celle signée par notre Père céleste avec le sang de Jésus-Christ! Oui, votre salut est certain.

Verset 26 : « L'Esprit lui-même intercède pour nous. » — Ce n'est donc pas sur nos prières, mais sur les prières que l'Esprit de Dieu forme en nous, que repose notre salut. Or, cet Esprit risque-t-il de se lasser? Ses prières peuvent-elles être imparfaites, elles qui sont des soupirs qui, dans le langage de l'homme, ne peuvent s'exprimer? Non, notre salut et certain.

Verset 28 : « Or, nous savons que toutes choses concourent au » bien de ceux qui aiment Dieu. » — Si toutes les choses concourent à notre salut, laquelle pourrions-nous donc craindre? L'Esprit de Dieu nous soutient contre le péché; la souffrance nous détache de ce monde; les méchants nous exercent à la charité; la tentation produit la patience, et, si par malheur nous succombons, le péché amène encore en nous une humiliation plus profonde, et nos chutes

provoquent pour l'avenir plus de vigilance. Tout rend donc notre salut certain.

Versets 29 et 30 : « Ceux qu'il avait auparavant connus, il les a » aussi prédestinés ; ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés ; ceux » qu'il a appelés, il les justifie, et ceux qu'il a justifiés, il les a » aussi glorifiés. » — Quelle plénitude d'œuvre ! De toute éternité Dieu nous connaît ; avant la création du monde il nous prédestine au salut ; depuis notre naissance il nous a appelés ; aujourd'hui il nous justifie, et enfin nous promet la gloire des cieux ! C'est-à-dire que de toute éternité Dieu s'est occupé de nous, s'en occupe encore, et nous assure qu'il s'en occupera toujours ! C'est-à-dire qu'il pense à nous, nous crée, nous donne la justice, nous assure la gloire, et forge de sa main les anneaux de la chaîne d'or à laquelle notre sort est suspendu. Lequel donc pourrait se rompre ! Aucun ! Notre salut est certain !

Verset 31 : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » — Oui, je le demande avec saint Paul, si Dieu combat à nos côtés, qui pourra nous vaincre? Seraient-ce les hommes qu'un souffle anime à peine? Serait-ce Satan, créature révoltée, mais foudroyée, et qui, pendant la durée de ce monde, se débat dans sa dernière agonie ? Serait-ce nous-mêmes que Dieu soutient et porte? Non, les hommes, Satan, nous-mêmes serons vaincus par Celui qui nous a tous créés, et notre salut est certain !

Verset 32 : « Lui qui n'a point épargné son propre Fils, mais » qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas » toutes choses avec lui? » — Sans doute, et si Dieu ne nous avait donné qu'un ange pour sauveur, nous pourrions croire que son amour pour nous est limité. S'il n'avait donné qu'un monde à chacun de nous, nous pourrions dire que sa toute-puissance lui rendait facile un tel don, et nous pourrions conclure que ce don d'un monde, d'un astre, d'un soleil, ne prouve pas encore que Dieu n'ait rien à nous refuser. Mais quand ce Père donne son Fils bien-aimé, que n'est-il capable de donner? Ce n'est plus sa puissance, c'est son amour qui fait l'offrande, et cet amour dépasse celui même qu'on a pour son enfant ! Oui, notre salut est certain !

« Qui accusera les élus de Dieu? c'est Dieu lui-même qui les jus-

tifie. » — Devant un tribunal, le représentant de la justice vous accuse d'un crime ; l'avocat de votre partie adverse vous en convainc; vos juges eux-mêmes s'élèvent contre vous au terme du débat; mais, avant la sentence, à la place du Code, la puissance législative qui l'a décrété vient substituer une nouvelle loi et s'écrie : J'absous le coupable, je le justifie, je change mon arrêt de mort en un arrêt de vie. — Qui dans l'enceinte s'élèvera contre la loi vivante? Seraient-ce les juges, ou votre adversaire, ou le représentant de la justice, tous venus pour obéir au législateur? Non, la loi des œuvres est changée en une loi de grâce, et c'est Dieu qui justifie. Mon salut est certain !

« Qui condamnera? Christ est mort! » Voilà la victime de la loi; voilà le salaire de ma faute. De plus, « Christ est ressuscité ; » de plus, « il est monté à la droite de Dieu ; » de plus, « il intercède pour nous! » — Quelle succession de garanties, quelle accumulation de titres ! « Christ est ressuscité ; » sa mort expiatoire a donc été acceptée de Dieu ? « Il est assis à la droite de Dieu ; » il est donc bien placé pour protéger ses amis? « Il intercède pour nous ! » C'est Christ notre Sauveur qui prie et prie Celui même qui veut nous sauver. Il demande à Dieu ce que Dieu veut donner; comment n'en serait-il pas exaucé ? Christ est mort jadis ; mais il prie maintenant, en sorte qu'à toute heure, à l'heure même, Jésus prie dans le ciel pour nous, tandis qu'ensemble nous prions sur la terre. Encore une fois, notre salut peut-il être plus certain ? Non, non ! Aussi saint Paul triomphant s'écrie-t-il : « Je suis assuré » (c'est-à-dire certain) que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les » principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les » choses à venir, ni les choses élevées, ni les choses basses, ni au- » cune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu » nous a témoigné en Jésus-Christ Notre-Seigneur ! »

XXVe DISCOURS.

(LISEZ JEAN, X, 1 A 6.)

Jésus est ici comparé à un berger, et ses disciples à des brebis. La distance entre l'homme et la brute est grande sans doute ; mais celle entre Jésus et nous n'est pas moindre. Si l'homme a une âme vivante que l'animal n'a pas, Jésus a un esprit vivifiant que n'a pas l'homme, et, à le bien prendre, l'abîme entre deux créatures est bien moins profond que celui qui sépare une créature de son Créateur. Un million de brebis ne valent pas un berger, des milliards d'hommes ne valent pas Jésus-Christ. Quelle conscience droite oserait mettre en comparaison tous les troupeaux d'Abraham avec l'âme de sa dernière servante? De même, qui oserait comparer toutes les générations passées, présentes et futures de pécheurs, qui ont souillé la terre, à Jésus, le Juste, le Saint, le Dieu? Personne. Eh bien, ce berger que vous voyez à la tête de son troupeau qu'il pourrait dépouiller de sa toison pour se vêtir, priver de la vie pour se nourrir, ce berger se jette dans la gueule du lion pour le satisfaire, et sauver ses brebis, pauvres et viles créatures. Ce Jésus Dieu, qui pourrait nous demander de travailler pour sa gloire et nous laisser ensuite tomber dans le néant d'où nous sommes sortis, ou nous abandonner à la condamnation que nous avons méritée, ce Jésus, Dieu donne sa vie pour nous. « Personne, dit-il, ne me l'ôte, je la donne de moi-même. »

Mais, hélas ! cette vérité nous a si souvent été présentée qu'elle ne nous impressionne plus. Faisons donc effort pour en raviver l'effet par la comparaison du Sauveur. Un homme riche possède un nombreux troupeau qu'il mène paître lui-même, non par intérêt, mais par affection. Tandis que, paisiblement assis, il veille à quelques pas sur ses brebis, une bête féroce s'élance de la forêt voisine et fond sur le troupeau. Le berger pourrait fuir; car, que lui importe un agneau de plus ou de moins? Mais non, il les aime tous ; il se lève ; il court au-devant du monstre, et, loin de se défendre,

lui donne son propre corps à dévorer pour laisser aux brebis le temps de regagner la bergerie. Comment qualifierez-vous une telle conduite? C'est de l'affection jusqu'à la folie, diriez-vous. Oui, eh bien, c'est la folie de Jésus, la folie de la croix; c'est l'amour poussé si loin que nous ne pouvons plus le comprendre, et que trop souvent, comme la stupide créature que le berger a voulu sauver, nous fuyons la vue de Golgota, ou bien nous en restons impassibles spectateurs.

Encore si nous avions l'intelligence et l'affection de ces brebis chaque jour témoins du dévouement de leur berger pour leur choisir les meilleurs pâturages, porter la plus faible, panser la blessée et courir après celle qui s'égare! Ces brebis du moins s'attachent à leur maître; à son approche elles lèvent la tête, et, ne le vissent-elles pas, elles le devinent à sa voix. Qu'un troupeau étranger entende ce même appel, il ne s'y rendra pas, tandis que les brebis du maître l'écoutent avec plaisir, le reconnaissent de loin, se rendent au premier cri.

Oui, cette circonstance est remarquable : que Jésus parle dans l'Évangile, et aussitôt le cœur attentif du chrétien découvre un sens clair, où l'esprit de l'incrédule ne saisit que des mots inintelligibles et peut-être fatigants. L'oreille chrétienne écoute les discours de Jésus comme la plus suave des musiques; ces promesses lui vont au cœur ; ses menaces, sans lui inspirer la crainte, impriment en lui un saint respect et le font songer aux dangers de ceux qui vivent hors de la bergerie. Les paroles de l'Évangile ne sont-elles cependant pas les mêmes, que ce soit l'incrédule ou le croyant qui les lise? Comment se fait-il donc qu'elles soient si différemment entendues, ou plutôt que l'un comprenne et non pas l'autre? Donnez à ces deux hommes un livre quelconque, mais un livre autre que la Sainte-Écriture ; à coup sûr, tous deux en saisiront le sens; peut-être l'un y pénétrera-t-il plus avant que l'autre, mais enfin tous deux attribueront la même pensée à l'auteur. Cependant dès qu'il s'agit de la Bible, il n'en est plus ainsi : les uns admirent ce que les autres prennent en pitié ; ceux-ci reconnaissent la voix d'un Dieu où ceux-là n'entendent que celle d'un homme ; telle page, lumineuse pour les premiers, est obscure pour les seconds. Bien

plus, le même homme devenu chrétien a fait les deux expériences; avant qu'il eût été appelé par le Sauveur, il restait froid en face des mêmes paroles qui, aujourd'hui, l'émeuvent; à cette heure, il se demande comment il a pu jadis être assez stupide pour ne pas saisir ce qui est si clair à cette heure. Mais bientôt il revient de sa surprise et s'explique son passage des ténèbres à la lumière par l'action du Saint-Esprit sur son cœur.

Pour mieux apprécier cette pensée, demandez-vous si un homme du monde, quelque érudit qu'il fût, pourrait reconnaître un mot de son auteur favori transporté dans l'ouvrage d'un autre auteur? Non. C'est cependant là ce que peut faire un chrétien pour un seul mot de son Maître. Faites plus : en conservant la pensée, changez-en l'expression ; l'érudit sera bien plus embarrassé pour la rendre à son écrivain ; mais, faites entendre au chrétien des pensées évangéliques même dans les termes du monde, et le chrétien reconnaîtra le bien de son Sauveur; tant il est vrai de dire de lui que, brebis divinement instruite, il connaît la voix de son divin Berger.

Mais si le troupeau connaît son conducteur, celui-ci connaît bien mieux encore les êtres qu'il conduit. Jésus nous dit même : « Il les appelle par leur nom. » Des voyageurs rapportent qu'en Orient les bergers ont l'habitude de donner un nom à chaque membre du troupeau, et qu'il leur suffit de le prononcer pour que celui qui le porte vienne à l'appel du maître. C'est à cette coutume que Jésus fait ici allusion ; et remarquez combien il est doux de penser que Jésus nous connaît plus particulièrement, nous connaît par nos noms propres, nous connaît, vous et moi ! Nous ne sommes pas pour Jésus ce que serait pour son propriétaire une pièce d'or au milieu de ses richesses, ou bien pour son général, un soldat au sein de son armée; pièce d'or ou soldat appréciés comme unité dans un grand tout. Non, Jésus nous connaît nous-mêmes ; nous, individuellement; nous par notre nom, en sorte que, de même que le berger fait lever une seule tête dans le troupeau à son appel, de même Jésus nous distingue chacun dans la foule et pourrait nous appeler nommément. Il nous suit du regard ; il veille sur nous ; il nous désigne à son Père et prie pour nous en particulier. Nous, si petits, connus d'un être si grand ! Nous, si ingrats aimés d'un

être si bon ! Nous, tellement oublieux du Sauveur sur la terre, présents à sa mémoire dans les cieux ! Que notre nom soit connu de Jésus, entendu par les anges, prononcé devant Dieu et inscrit en toutes lettres dans le livre de vie, oh ! voilà de ces pensées qui transportent l'âme de joie et mouillent les yeux de larmes. Hélas ! pourquoi les pensées de Dieu ne sont-elles pas plus souvent nos pensées ?

Si Jésus nous connaît d'une manière si particulière, il ne peut donc pas nous oublier, nous perdre de vue, et nous abandonner à notre propre direction ou bien au hasard des évènements. Aussi en avons-nous fait plus d'une fois l'expérience. Par moment, les affaires de ce monde s'arrangent si bien, à notre convenance, qu'il semble qu'elles soient dirigées en vue de nous-mêmes. Nous ne voyons pas la main qui les pousse, mais elles nous suivent ; et, tout étonnés, nous nous écrions : « Qui l'aurait prévu ! » Qui ? demandez-vous ? Celui qui aurait véritablement cru que Jésus le connaissait par son nom.

« Quand il les a mises dehors, ajoute notre texte, il va devant elles. » Ce n'est pas ainsi qu'en agissent tous les bergers. Quelques-uns, au lieu d'aller devant le troupeau, le suivent et le font avancer à coups de fouet. De même, jadis, nous avions pour conducteur le berger de Madian, Moïse, la loi à la main, nous menaçant sans cesse de punition. Aussi était-ce en tremblant qu'alors nous essayions d'obéir ; mais aujourd'hui nous avons changé de maître, bien que nous tenions la même direction. Les menaces du législateur sur Sinaï ne nous poussent plus ; c'est l'amour du Sauveur sur Golgota qui nous attire. Jésus passe devant, nous montre la route, nous appelle, nous soutient, et, au besoin, nous porte dans ses bras. Après une chute sur le chemin, nous n'entendons plus un dur reproche du maître, mais une douce exhortation qui nous donne la force de nous relever et de marcher ? ce n'est plus le cri de la colère, c'est l'appel de l'amour. Aussi n'est-ce plus la marche incertaine de la peur, mais la marche assurée de la liberté ; nous ne regardons plus avec un soupir à la limite du devoir ; nous voudrions pouvoir la dépasser ; nous n'enregistrons plus nos bonnes œuvres ; nous savons qu'il n'y en aura jamais trop et toujours assez ; notre

désir, et non plus notre tâche, c'est de suivre Jésus. Jadis, l'accompagner de loin nous semblait suffisant; nous nous contentions d'être dans le troupeau, fût-ce parmi les attardés; aujourd'hui notre bonheur serait d'atteindre au premier rang, de toucher à Jésus, de placer nos pieds sur ses traces, de marcher à ses côtés, notre main dans la sienne, assurés que nous sommes que le suivre est une joie et non une fatigue, et qu'il nous mène dans le pâturage du Ciel et non à la boucherie de l'enfer!

Oui, voilà ce qui a transformé le troupeau : c'est la certitude que, maintenant, il ne peut plus être voué à la mort, ou plutôt la certitude qu'une vie éternelle lui a été donnée! Les appels, les cris, les coups de Jésus ne peuvent être des punitions, ni même des menaces; ce sont des encouragements, des moyens pour vaincre les difficultés. Nous pouvons avancer sans regarder de côté ni au loin; car nous avons l'assurance qu'il n'y a ni précipice autour de nous ni abîme au terme de la carrière. Nous savons que nous allons droit au Ciel, et voilà ce qui change en plaisir la sanctification que nous demande le Seigneur.

« Mais les brebis, dit Jésus ne suivront point un étranger; » en d'autres termes, les chrétiens refuseront d'obéir à toute autre voix qu'à celle de Jésus-Christ, ou du moins qu'à celle qui répétera ses paroles aussi fidèlement que l'écho des montagnes répète le cri du berger. Dès que le disciple de Jésus a reconnu la voix de son maître, il en retient si bien l'accent divin que tout autre lui paraît dur et discordant. Celui qui a compris l'Évangile sent qu'il possède la vérité. Vous seriez dix mille à lui dire le contraire que vous n'ébranleriez pas sa conviction; vous seriez le génie le plus sublime, vous auriez compté les étoiles, que votre savoir pas plus que votre nombre n'aurait d'autorité sur son esprit. Il *sait*, pesez bien ce mot, il *sait* en qui il a cru, et cette science, ou pour mieux dire cette conscience qu'il est dans la vérité, n'est pas moins inébranlable que la terre sur ses fondements. Présentez-lui toute autre doctrine que celle de l'Évangile, entourez-la des séductions de l'éloquence et de la poésie, il restera froid, dédaigneux de vos paroles; il aura pitié de vous. « Telle doctrine n'est pas conforme à l'Évangile, » répondra-t-il; et pour lui tout sera dit.

En présence de cette fermeté de foi, mettez l'oscillation constante des hommes du monde. Ceux-ci vous diront qu'ils cherchent la vérité sans être encore certains de l'avoir trouvée; ou, s'ils éprouvent un moment d'enthousiasme pour leur idole, attendez un peu, et l'enthousiasme se calmera. Le plus sage d'entre eux modifie ses pensées avec l'âge, accommode ses principes aux circonstances; c'est même en cela qu'il place sa sagesse! Aussi, à la merci des événements, il avance et recule, espère et craint, vogue à tous vents de doctrine, jusqu'à ce qu'il aille échouer sur l'écueil de la mort, où il reconnaît la vanité de son passé. Quel homme du monde a conservé sa philosophie, de l'école à la tombe? et quel chrétien, au contraire, n'a pas gardé la croix de Jésus, du jour de sa conversion au jour de son triomphe sur la mort?

Ah! cette différence seule devrait ouvrir les yeux de ceux qui cherchent encore la vérité, et leur faire sentir qu'elle est nécessairement où se trouve la conviction profonde, et surtout la conviction sanctifiante.

Oui, c'est à ce dernier trait qu'on reconnaît le mieux la vérité : c'est qu'elle sanctifie ; et la simple réflexion dit que celui-là seul pourra résister à ses passions dont les principes resteront inébranlables ; si mon esprit doute, ma vie varie; si mon cœur espère, déjà ma conduite s'améliore ; si mon âme croit, mes actions se transforment. Que sera-ce donc si je crois jusqu'à la certitude, si je crois jusqu'à la pleine assurance? Ce sera la reconnaissance pour mobile et la sainteté pour vie.

« Jésus leur dit cette similitude, ajoute l'Évangéliste, mais ils ne comprirent point ce qu'il voulait dire. » Hélas! peut-être se trouve-t-il aussi parmi ceux qui nous lisent des hommes qui n'ont pas compris non plus la parabole de Jésus et qui ne trouvent dans cette nourriture ni force, ni saveur. Ces personnes peuvent se diviser en deux classes : celles qui ne comprennent pas aujourd'hui, ne comprendront pas demain, mourront impénitentes et seront finalement rejetées ; de telles personnes il peut s'en trouver en face de ce livre, ou ce livre dans la main! Sont-elles à notre droite, à notre gauche? Sont-elles de nos parents, de nos amis? Que dis-je! seraient-ce celles mêmes qui se font cette question? Pensée terrible et bien

propre à réveiller quiconque n'est pas encore dans le sommeil de la mort.

Mais parmi ceux qui n'ont pas compris Jésus est une autre classe, ceux qui le comprendront un jour, ceux que Jésus mentionne en disant plus loin : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène et elles entendront ma voix. » Vous donc, élus de Dieu non révélés, vous encore mêlés au monde, connaissez qui vous êtes, sortez de cette foule; Jésus vous appelle, entendez votre nom dans le cri de votre conscience! Détachez-vous du troupeau corrompu des hommes, sachez que vous êtes un racheté, un bienheureux, un ange, futur habitant du Ciel ! Relevez-vous de la boue de la terre ! Enfant de Dieu, sens ta dignité, réponds à l'amour de Jésus, et vis ici-bas comme fils adopté du Prince qui règne dans les Cieux !

XXVIe DISCOURS.

(LISEZ MATTHIEU, XXI.)

Depuis trois ans et demi qu'il parcourt la Palestine, soulevant sur son passage l'admiration du peuple jusqu'à faire naître le désir de l'élever au trône, Jésus n'avait jamais rencontré un aussi beau succès que celui dont nous venons d'être témoins. Ici tout lui devient facile : les événements s'arrangent autour de lui, les obstacles disparaissent, ses ennemis s'écartent, et lui s'avance en triomphateur. Au sortir de Betphagé, des étrangers lui cèdent une monture, ses disciples se dépouillent pour la recouvrir, y placent leur Maître et marchent à sa suite. Bientôt la foule, émue par le dernier miracle, la résurrection de Lazare, s'ébranle de toutes parts, accourt sur le chemin de Jérusalem et vient, comme en un centre, se réunir autour du Sauveur. Les uns le suivent, les autres le précèdent ; ceux-ci étendent leurs vêtements sous les pieds de sa monture, en signe d'humilité, devant l'héritier du Roi-Prophète; ceux-là détachent des branches de palmier et les jettent au-devant du Prince qu'ils veulent honorer, et tous s'écrient dans leur en-

thousiasme : « Hosana au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! »

Le cortége, brillant et nombreux, approche des portes de la ville sainte : le bruit s'en répand dans les rues, le peuple entier s'en émeut; les uns demandent : Qu'est-ce, qu'est-ce donc? Et les autres répondent : c'est Jésus le prophète! La foule grossit toujours et vient jusqu'au temple, dont mille voix font retentir les voûtes du cri mille fois répété : « Hosana au fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! »

Jésus entre dans le temple. Encore ici rien ne lui résiste : des marchands établis depuis longtemps sous le portique sont chassés par son fouet vengeur, comme la poussière d'un vêtement; Jésus les traite de voleurs, et ils se taisent; il les frappe, et ils fuient humiliés et tremblants.

Le temple ainsi balayé de cette race mercantile, le peuple se presse autour du Sauveur. Les malades viennent lui demander la santé; d'un mot il les guérit, en présence des grands-prêtres irrités. Des enfants, à l'imitation des pères, répètent : « Hosana au fils de David! » et les pharisiens, envieux, mais craintifs devant le peuple, prient timidement Jésus de faire taire ses disciples; il leur ferme la bouche par une citation de leurs saints Livres, et, après cet éclatant triomphe, comme s'il avait pris possession de son trône dans la maison de son Père, il se retira paisiblement à Béthanie.

Oui, je le répète, voilà le plus grand, le plus beau, le plus éclatant triomphe que Jésus ait eu parmi les hommes pendant sa vie terrestre... Mais attendez quelques heures, et déjà les pharisiens conspirent; un traître se trouve; un complot se forme; des sbires arrivent; Jésus est pris, garrotté, mis en jugement; des faux témoins s'élèvent contre lui; le grand-prêtre demande son sang, et le peuple, qui criait hier : Hosana! hosana! crie à cette heure : Crucifie! crucifie! Jesus est insulté, conspué, flagellé, chargé d'un poteau, mis en croix, lacéré au milieu de la joie infernale du peuple, qui autour de l'échafaud attend sa mort. Jésus expire!

Quelle leçon! Hier le triomphe, aujourd'hui la défaite! Hier tout était facile, aujourd'hui tout est obstacle! et ces deux séries d'évé-

nements ne sont séparés que par quelques heures; c'est quand tout semble assuré que tout croule, et le pas dirigé sur Sion se tourne vers Golgota.

Hélas! cette triste expérience du Maître n'a été que trop souvent répétée par ses disciples. Dans la vie du chrétien, rien n'est plus près du succès que l'épreuve, et lorsque, portant mes regards autour de moi, je contemple la prospérité de quelques-uns, cette pensée m'épouvante! Quand je me dis (et combien d'entre vous comme moi peuvent se le dire), quand je me dis : Je suis en santé, j'ai de bons parents, de bons amis; Dieu a pourvu d'avance à mes besoins, oh! je tremble, je tremble sur tant de bonheur à la fois! Je me dis : Cela ne peut durer; cela n'est pas fait pour toi; c'est un triomphe; prends garde! un Golgota s'approche!

Ce que je me dis, chers amis, je vous l'adresse. Peut-être dans ce moment quelques-uns de vous jouissent-ils d'une douce paix répandue par le Saint-Esprit dans leurs cœurs; peut-être venez-vous de surmonter une grande tentation; le malin semble-t-il s'être enfui pour toujours; peut-être la sanctification vous est-elle devenue plus facile; peut-être prenez-vous plaisir à la prière, à la lecture de la Parole; vos œuvres chrétiennes sont florissantes; enfin vous êtes joyeux en le Seigneur. C'est un vrai triomphe; prenez garde! un Golgota s'approche!

Vous, moins doués du côté de la piété, peut-être l'êtes-vous plus du côté de la fortune; car rarement ces deux prospérités croissent ensemble : vos champs ont beaucoup rapporté; votre commerce s'est agrandi; un héritage vous est échu ; enfin une faveur vous est tombée inattendue ; vous n'avez plus d'inquiétude ni pour le présent, ni pour... C'est encore un triomphe; prenez garde! un Golgota s'approche!

Vous, riches d'une autre richesse, vous êtes heureux par vos affections; votre famille est prospère; une épouse bien-aimée veille sur vous; vos enfants progressent dans les sciences et dans la piété; la santé de celui pour lequel vous aviez craint est maintenant aussi florissante que jamais; vous fondez sur lui les plus douces espérances; vous construisez déjà son avenir en jetant vos

soins autour de sa vie et vos bras autour de sa tête. C'est toujours un triomphe; prenez garde! un Golgota s'approche!

Et toi, hypocrite dont la honte reste cachée au monde, toi qui brilles sous de vaines apparences, toi que le monde honore parce qu'il ne te connaît pas, toi qui comptes sur la sottise des chrétiens que tes semblants abusent, on t'estime, on t'approuve, on t'appelle frère... Prends garde! c'est ton triomphe; ton Golgota s'approche!

Mais ces paroles prophétiques reposent-elles uniquement sur une ressemblance de notre histoire avec celle de Jésus-Christ? Est-ce une analogie donnée pour une preuve? Non, cette vérité du revers suivant le triomphe est dans la nature des choses, dans les plans de la sagesse divine. L'homme longtemps prospère, fût-ce dans un don spirituel, s'endurcit, devient orgueilleux, et, couvert des bienfaits de Dieu, n'aperçoit plus la main qui les dispense. Il faut pour son bien que l'épreuve vienne à son tour le rappeler au devoir, lui faire sentir sa dépendance et ranimer ses prières. La souffrance est un chemin parallèle à celui de la prospérité; tous deux conduisent au même but. Ne soyons donc pas surpris lorsqu'une épreuve qui peut-être déjà se prépare tombera sur nos têtes; disposons-nous plutôt à l'accueillir; elle nous est bonne, nécessaire; elle contribuera finalement à notre vraie prospérité. Il faut la subir, non comme une nécessité fatale, mais l'accepter avec courage, et bénir Dieu de nous avoir jugés capables de la soutenir. C'est ici que ce Dieu connaîtra ceux qui sont véritablement ses enfants; car si les soucis et la persécution étouffent la semence jetée dans les cœurs pierreux, les soucis et la persécution cèdent passage à l'épi robuste s'élevant d'un cœur bien préparé. Le fer brûlant plongé dans l'eau froide en sort acier; le chrétien plongé dans l'épreuve en sort plus fort et plus croyant. Encore une fois, courage; si votre triomphe est passé, vous savez du moins que c'est pour votre bien que vous êtes aux pieds de Golgota.

Maintenant, suivons notre Maître plus loin. Son humiliation est profonde; ses ennemis l'ont vaincu; c'est peu, ses amis l'abandonnent : Pierre le renie, Judas le trahit; Joseph d'Arimathée, le plus courageux, vient assez tard pour n'enlever qu'un corps; il

l'ensevelit; une pierre est scellée; des soldats armés gardent une tombe, et les disciples ont si complétement perdu toute espérance qu'ils se lamentent et pleurent comme des enfants délaissés sur le grand chemin.

Mais tout à coup une rumeur étrange se répand. On dit que Jésus est ressuscité, qu'il est vivant! Son sépulcre est ouvert, des anges sont venus rouler la pierre; les gardes épouvantés se sont prosternés contre terre, et le Sauveur est sorti vainqueur du tombeau pour monter au ciel, où il doit régner une éternité. Les Apôtres s'attendaient si peu à cet événement qu'ils ne veulent pas y croire; quand des femmes pieuses leur assurent avoir vu le Seigneur, ils les traitent de folles, plus tard, lorsque dix d'entre eux ont vu et entendu Jésus, le onzième s'obstine encore et dit qu'il ne croira que lorsqu'il aura mis sa main dans les plaies encore béantes. Est-il possible de témoigner plus vivement sa surprise? Non, sans doute, et nous trouvons ici un exemple frappant d'une seconde vérité : si le chrétien n'est jamais plus près de l'épreuve que dans le triomphe, l'épreuve le conduit à un nouveau triomphe. Il y a plus : alors la vallée de larmes, traversée au milieu des ténèbres, s'illumine, et le malade guéri y contemple avec reconnaissance les instruments de douleur qui lui ont rendu la santé. A cette heure, les Apôtres comprennent que Christ avait dû souffrir selon les Prophètes; que la croix du supplicié était une croix de salut; que sa mort était le chemin de la résurrection, et que le sacrifice du Fils de Dieu était la seule expiation possible des péchés des croyants. Dès lors plus de tristesse; toute larme est essuyée; les regards s'élèvent vers le ciel pour y voir monter Jésus, et ne retombent sur la terre que pour chercher des âmes à sauver.

Disciples de Jésus, qui devons-nous estimer heureux d'être traités comme notre Maître, sommes-nous à cette heure sous l'épreuve ? prenons courage, elle aura un terme d'autant plus rapproché que nous aurons plus complétement accepté la douleur. Pour Jésus, l'épreuve a été courte parce qu'elle a été admirablement supportée; soyons certains que la nôtre se terminera dès qu'elle ne sera plus nécessaire. La verge de Dieu ne se lève pas

pour punir, mais pour ramener; retournons à lui et il cessera de frapper.

Êtes-vous depuis quelque temps sous les serres d'une tentation qui vous tienne séparés de votre Sauveur, vous prive de son Esprit et vous empêche de lire sa Parole ? prenez courage, c'est une épreuve. Le Seigneur ne vous y laisse que pour vous fortifier par le combat. Rappelez-vous vos jours de foi, de zèle, de piété; dites-vous qu'ils peuvent revenir; dites-vous que jadis déjà vous avez rencontré de ces heures de sécheresse finalement suivies de rafraîchissement. Que cette dernière perspective vous soutienne et vous fasse prier. Sachez que ce n'est pas vous les premiers qui dans ce moment voulez le mal, mais Satan, qui s'efforce de vous persuader que sa volonté est la vôtre, que ses piéges sont vos plaisirs, que sa volonté serait votre bonheur. Ne le croyez pas; sa victoire ferait votre honte, son succès votre remords, son triomphe votre perte. Courage; regardez Jésus : Pierre le tente et il s'écrie : « Arrière de moi, Satan! » La tentation passe et le triomphe arrive.

L'épreuve pèse-t-elle sur votre corps et non sur votre âme; souffrez-vous un de ces maux que l'œil n'aperçoit pas, mais que la chair n'en sent pas moins ? courage, courage, c'est encore une épreuve; sans elle peut-être seriez-vous tombés dans cette autre bien plus terrible, la tentation du péché. C'est quand le corps est faible qu'on s'humilie, qu'on songe à la mort, qu'on fuit le mal; c'est quand on souffre qu'on prie, qu'on croit, qu'on aime et qu'on désire de déloger. Votre corps dépérit, mais par là votre âme se fortifie. Courage, l'épreuve vient de Dieu, le triomphe n'est pas loin.

Serait-ce un enfant, une femme, un ami que vous auriez perdu? Toujours je vous répéterai : Courage; il vous a été retiré par le Dieu d'amour qui vous l'avait donné. Sa vie vous eût été douce, sa mort peut vous être utile; sa vie eût fait de vous un idolâtre de la créature, sa mort ramène votre cœur vers Dieu. Vos liens sont rompus sur la terre, mais renoués dans le ciel. Ne vous sentez-vous pas déjà plus détachés du monde, mieux disposés à partir, courbés plus bas sous la main de Dieu? Poursuivez donc cette marche, et votre épreuve elle-même se transformera en triomphe.

Vous, dans une position étroite de fortune, sachez-le bien, Dieu ne vous oublie pas; il vous éprouve, et vos tentations sont bien moins périlleuses que celles de l'abondance : pauvres, vous êtes moins orgueilleux; pauvres, vous priez davantage; pauvres, vous passez dans le travail une vie qui, oisive, eût cherché le vice pour se remplir. Oui, c'est un bienfait de Dieu qu'une vie occupée, et rien n'occupe mieux que la nécessité. Si le besoin vous presse, soyez assurés que ce n'est que pour un temps, et que, lorsque vous vous serez mis en quête du royaume des cieux et de sa justice, le reste vous sera donné par-dessus.

Hélas! Seigneur, il est facile d'exhorter ses frères, facile même d'écouter l'exhortation dans la prospérité. Mais, nous qui parlons, nous qui écoutons, que ferions-nous si l'épreuve venait à l'heure même? O Dieu, cette pensée nous épouvante! Nous craignons encore plus de souffrir que de pécher! Nous te prions plus volontiers de nous épargner la maladie que la tentation; aie pitié de nous, défends-nous contre nous-mêmes. Ne nous donne pas plus de fardeau que nous n'en pouvons porter; que ta main nous soulage, et que, relevés de l'épreuve, nous courions nous jeter dans tes bras pour y vivre saintement en attendant que le temps vienne où toute larme sera essuyée de nos yeux et où nous ne sentirons plus que pour t'aimer!

XXVIIe DISCOURS.

(LISEZ MATTHIEU, VII, 21 A 29.)

« Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront » pas dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de » mon Père qui est aux cieux. » — Il n'est pas de vérité plus facilement, plus généralement acceptée que celle-là. C'est qu'en effet il y a une contradiction si choquante à confesser de bouche celui qu'on renie d'action que notre conscience se soulève et s'indigne contre cette conduite hypocrite ou du moins inconséquente. Mais prenons-y garde! ces paroles de Jésus s'appliquent à bien d'autres

hommes que ceux que nous avons peut-être en vue : il ne s'agit pas ici seulement des hypocrites et des mondains, mais encore de personnes sérieuses, s'occupant avec activité de religion, et, bien que cela puisse vous paraître étrange, il s'agit ici, non-seulement des autres, mais de vous, qui lisez ou écoutez, et de moi qui vous parle.

Tous, d'une manière ou d'une autre, nous contredisons nos paroles par notre vie; tous nous sommes plus ou moins inconséquents; tous, dans diverses mesures, nous sommes hypocrites, et en criant : Seigneur, Seigneur, nous ne faisons pas la volonté de notre Père qui est aux cieux.

Je le sais, cette accusation portée contre nous-mêmes nous paraît dure, injuste même, et de bonne foi nous nous disons que nous n'apercevons en nous ni cette hypocrisie ni cette inconséquence ; que nos paroles et notre vie sont d'accord, et que, s'il y avait en nous contradiction, nous le saurions mieux que personne. Mais cela ne pourrait-il pas prouver aussi que nous nous faisons illusion sur nous-mêmes? — Ceux qui, au dernier jour, répondront à Jésus les rejetant : « Mais, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé » en ton nom ; n'avons-nous pas chassé les démons et fait des mi- » racles en ton nom? » s'étonnent d'être repoussés; ils estiment donc jusque dans l'autre vie avoir fait la volonté de Dieu, et s'ils le pensent alors, à plus forte raison le pensent-ils aujourd'hui. Or, s'il est ainsi des hommes ici-bas qui se trompent sur eux-mêmes, et, comme nous, se croient dans la bonne voie, qui nous assure que ces hommes ce n'est pas nous, que leur illusion n'est pas la nôtre? Il existe à cette heure dans le monde, dans notre patrie, dans notre localité, dans cette enceinte, des hommes qui s'abusent sur eux-mêmes; voilà qui est certain, d'après la déclaration de Jésus. Est-ce vous? est-ce moi? Convenons du moins que c'est possible, et au lieu de nous roidir contre une vérité qui cherche à se faire jour dans notre esprit, écoutons la voix du Sauveur et celle de notre conscience qui tour à tour vont nous parler.

D'entrée, cette conscience parle en notre faveur et nous dit : Je sens à n'en pouvoir douter que j'ai quelque piété; que je me plais à la communiquer aux autres; que plus d'une fois même j'ai réussi

à la faire partager. Dieu a béni sa Parole passant par ma bouche ; j'ai même été un instrument de conversion en sa main ; je suis donc moi-même un homme converti ; il est donc impossible qu'au dernier jour Jésus me jette l'appellation « d'ouvrier d'iniquité, » et dise ne m'avoir « jamais connu, » moi dont il se sera servi pour le faire connaître.

Mais à notre conscience Jésus répond : Ceux-là mêmes à qui je dirai ouvriers d'iniquité, ceux-là mêmes à qui je déclarerai ne les avoir jamais connus, ceux-là mêmes enfin qui devront se retirer loin de moi, ces hommes auront aussi prophétisé, c'est-à-dire annoncé l'Évangile en mon nom ; eux aussi auront chassé le démon du péché ; eux aussi auront fait des miracles de conversion.

Maintenant, puisque nous n'avons pas repoussé le témoignage de notre conscience, ne repoussons pas non plus le témoignage du Sauveur. Il nous le dit : Vous pouvez avoir connu l'Évangile, goûté la vérité, si bien connu, si bien goûté, que vous l'aurez fait connaître et goûter aux autres, et cependant vous pouvez être encore des ouvriers d'iniquité! Ce langage de Jésus vous surprend sans doute, cher lecteur ; moi de même, je l'avoue. J'en ai plus d'une fois été surpris ; mais à la fin il a bien fallu me rendre à l'autorité du Sauveur, et aujourd'hui, au lieu de m'étonner, cette parole m'épouvante ! Aujourd'hui je me suis sérieusement demandé si ce ne serait pas moi qu'elle concerne. Aujourd'hui mes connaissances bibliques, mes travaux d'évangélisation ne suffisent plus à me rassurer, et je me dis avec terreur : « Après avoir annoncé l'Évangile, après avoir gagné des hommes à la cause de Christ, après avoir senti combien le Seigneur est bon, ne serais-je pas encore du nombre des réprouvés? Ces dons que j'ai reçus de Dieu, ne les ai-je pas mis à mon service, bien qu'il les ait finalement fait concourir au sien? Ne les ai-je pas tournés, quant à moi, en dissolution, alors même que, par mon intermédiaire, il en a fait profiter les autres? J'ai connu le Seigneur, mais le Seigneur m'a-t-il jamais connu? »

Parlons en toute liberté, pour vous aussi bien que pour moi : d'abord examinons nos prières ; rappelons-nous ce qu'elles sont ;

comme nous nous y plaisons à nous humilier devant Dieu ; comme nous nous accusons volontiers de péché, d'ingratitude ; comme nous gémissons ; comme nous sommes ardents à demander, à supplier, pour obtenir des grâces! Qui ne croirait, en nous voyant pour la première fois à genoux, qu'en nous relevant nous allons vivre comme des saints? Oh! comme les flots de paroles sortent de nos lèvres faciles et abondants! Comme nous disons bien avec l'accent de l'âme : « Seigneur! Seigneur!... » Mais, à peine relevés, nous courons à nos pensées légères, à nos conversations frivoles, à nos plaisirs, à nos affaires toutes terrestres. Il semble que nous ayons placé notre tâche dans l'oraison elle-même, que nos péchés soient rachetés par notre aveu, que nous soyons meilleurs parce que nous avons demandé de l'être, et sans étonnement nous traversons la journée, impatients, légers, médisants, jusqu'à ce que, le soir, dans une nouvelle prière, nous disions encore : « Oh! Seigneur, combien je suis impatient, léger, médisant, » et que le lendemain nous recommencions à être ce que nous étions la veille. Quel contraste entre nos prières et notre vie! Prières d'anges, vie de mondains! Nous confessons notre misère et nous restons dans notre misère ; nous crions : Seigneur! et nous ne faisons pas la volonté de notre Père.

Portons notre examen sur un autre point. Chacun de nous peut se rendre le témoignage de lire chaque jour la Bible. Quelques-uns peut-être font plus et parcourent des ouvrages de piété, des journaux religieux ; on trouve dans tous les coins de nos demeures Bibles, traités, rapports ; nous nageons dans un océan de brochures excellentes... Mais ensuite quoi de plus? Après avoir déposé le livre, allons-nous mettre en pratique ce qu'il a dit? Après nous être efforcés de bien comprendre un passage de l'Évangile, allons-nous l'appliquer dans les détails de notre vie? Semble-t-il que nous ayons étudié la Parole de Dieu dans un autre but que de caser les résultats de cette étude dans un coin de notre tête, comme ces savants antiquaires qui cherchent les inscriptions à demi effacées des vieux monuments, les rétablissent, et, quand ils les ont bien comprises, les copient soigneusement et les ferment dans leur bureau pour aller vaquer à leurs affaires? Je ne sais si ma supposition est

fausse; mais il me semble que nous avons lu tant de chapitres, parcouru tant de livres, approuvé tant de préceptes, que, si nous en avions mis un sur mille en pratique, nous serions aujourd'hui plus saints que saint Paul, tandis qu'il faut convenir que nous sommes bien loin de ce modèle... Il est donc vrai que nos lectures, comme nos prières, prouvent que nous savons crier : Seigneur ! Seigneur ! sans pour cela faire la volonté de notre Père.

Une autre preuve encore : n'avez-vous pas souvent admiré la merveilleuse facilité avec laquelle nous parlions de religion dans nos entretiens avec des frères? comme sur un sujet quelconque nous avions toujours quelque chose à dire? comme, lors même que dix avaient parlé avant nous, nous avions encore quelques mots à ajouter? N'avez-vous pas remarqué que nous étions tous capables de faire des réflexions bonnes, justes, délicates? Eh bien, je ne veux pas mettre en regard ces conversations et notre vie pour savoir si nous sommes de ceux qui crient : Seigneur, sans faire la volonté de Dieu; mais je veux mettre en regard nos paroles et les motifs de ces paroles. Nous parlons, par exemple, de l'humilité; nous relevons le prix de cette vertu chrétienne, nous la peignons dans toutes ses nuances, et maintenant, si nous voulons être de bonne foi, nous conviendrons que nous avons discuté sur l'humilité étant inspirés par l'orgueil; nous avons voulu donner à ceux qui nous écoutaient une preuve de la perspicacité de notre esprit, de la délicatesse de notre conscience. Une autre fois nous avons discouru sur la charité aussi bien que saint Paul; nous avons dit qu'elle était douce, patiente, mais, hélas! nous n'exaltions cette vertu que pour mieux faire sentir que tel ne l'avait pas. Oui, la religion a en quelque sorte envahi nos causeries, nos demeures, notre vie, mais sans en chasser la mondanité; les deux se sont associés, l'Évangile est devenu monde; dans le salon et dans la chaumière des chrétiens, on ne s'entretient plus des événements politiques ou de la nouvelle du jour comme sujet de distraction, mais toujours pour se distraire on parle religion; on ne fait plus briller son esprit sur la science humaine, mais toujours pour faire briller son esprit on déroule ses connaissances divines. Ainsi nos médisances ne portent plus sur le ridicule des paroles, des actions

ou des vêtements de nos frères, mais toujours pour médire nous disséquons leurs paroles et leurs actions religieuses. De nos sentiments nous nous faisons un jeu, et, ce qu'il y a de pire, c'est qu'après tout cela nous nous retirons satisfaits de nous-mêmes, nous disant que nous avons passé des heures délicieuses, sans nous apercevoir que nous avons crié : Seigneur, Seigneur, en faisant le contraire de la volonté de notre Père.

Il est encore un autre piége à signaler. Il y a une manière de dire : Seigneur, Seigneur, qui ressemble tellement à l'action de faire la volonté de Dieu qu'on risque bien de s'y tromper. Sans doute, il est bien de s'occuper d'avancer le règne de Dieu dans le monde, il est bien d'exhorter un frère souffrant à la patience, bien de distribuer la Parole sainte, bien de diriger une œuvre chrétienne, bien de contribuer à l'envoi d'un missionnaire, enfin bien de se mêler au mouvement religieux qui s'accomplit autour de nous ; tout cela nous communique la vie, nous réchauffe. Toutefois, prenons garde ! ce n'est pas là notre première tâche. Notre première tâche c'est de travailler sur nous-mêmes. Mais comme il nous est infiniment moins dur de songer à corriger les autres que nous-mêmes, nous prenons volontiers un devoir pour l'autre. Cette activité répandue au dehors satisfait notre conscience et en même temps nous étourdit sur nous-mêmes ; nous sommes séduits par ce qu'il y a de grand dans l'évangélisation du genre humain, et nous dédaignons de nous occuper de ce qui nous paraît petit, la nôtre propre, et à force d'exhorter nos frères aux vertus chrétiennes, de demander pour eux la foi, nous finissons par nous persuader que nous avons déjà nous-mêmes cette foi et ces vertus. Oh ! que notre cœur est rusé et désespérément malin ! comme il sait bien substituer la langue à l'action, l'œuvre du dehors à l'œuvre du dedans, les autres à nous-mêmes ! Prenons garde, nous avons assez crié : Seigneur, Seigneur ; il est plus que temps de faire la volonté de notre Père.

Oui, nous devons travailler à faire la volonté de Dieu, et pour cela apprenons à connaître ce qu'elle est. Jésus-Christ nous le dit ailleurs : « Ma nourriture c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. » La volonté de Dieu doit donc être prise comme une nour-

riture; ce n'est pas une chose qu'on doive faire seulement dans de grandes occasions, mais tous les jours, à toutes heures, dans les petites comme dans les grandes circonstances; elle doit soutenir notre âme comme le pain soutient notre corps; nous ne pouvons nous passer d'aliments, nous ne devons non plus nous dispenser d'accepter la volonté de Dieu. A la lettre nous ne le pouvons pas! La volonté de Dieu est immuable; nous serons toujours contraints de nous y soumettre. Il est vrai que cette volonté, combinée avec notre volonté, a deux faces, mais sous l'une ou sous l'autre elle s'accomplira nécessairement, infailliblement. Ainsi, dans notre texte, Dieu veut que nous fassions sa volonté, ou sur la terre, en vivant en Jésus, ou dans l'éternité, en nous retirant loin de lui. C'est à nous de choisir. Désobéissons, Dieu nous ramènera toujours à l'obéissance, si ce n'est aujourd'hui ce sera demain, si ce n'est par la prospérité et les douces exhortations ce sera par l'épreuve et les rudes censures, si ce n'est dans ce monde ce sera dans l'autre, sinon dans le ciel du moins dans l'enfer! Toujours est-il que la volonté de Dieu s'accomplira. Le Seigneur est plus fort que nous; en vain regimberions-nous contre l'aiguillon, nous n'en serions que plus profondément blessés. Ne cherchons donc pas à sortir de la voie qui nous est tracée, marchons plutôt de bonne grâce, et alors nous verrons que le joug du Seigneur est doux, son fardeau léger, et sa volonté agréable et parfaite. Mais pour le sentir ainsi il ne faut pas se soumettre à moitié, se dévouer à moitié; il faut se soumettre sans réserve, se dévouer complétement, marcher avec Dieu, vouloir ce qu'il veut. Ainsi nous ferons toujours notre propre volonté. Rappelons-nous que c'est surtout dans les détails de la vie, dans nos occupations journalières, dans nos rapports domestiques, que nous devons accepter cette sainte volonté; car c'est vraiment là ce qui nous regarde, c'est une tâche de tous les jours, de tous les instants, c'est la vie cachée en Christ, vie de petits combats qui portent leur récompense dans la victoire. Ne renvoyons pas à demain, n'attendons pas une occasion favorable, mais aujourd'hui, dans tous les coins de notre intérieur, faisons la volonté de Dieu, et nous n'aurons pas la crainte de nous entendre dire : « Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, » mais l'assurance d'ouïr ces paroles :

« Venez, les bénis de mon Père; possédez en héritage le royaume qui vous a été préparé depuis la création du monde. »

XXVIIIe DISCOURS.

(LISEZ ESAIE XL, 6 A 8.)

Pour vous faire une juste idée de la brièveté de la vie de l'homme, élevez-vous par la pensée à la durée de la vie de Dieu; contemplez cet Être pour qui mille ans sont comme une veille de la nuit, Celui qui existe d'éternité en éternité. Plongez vos regards dans la nuit des temps; remontez de siècle en siècle à l'origine de l'histoire, à la formation des montagnes, à la création des mondes, à la naissance de l'univers; vous ne trouverez jamais la naissance de Dieu! Descendez dans l'avenir; allez, sur les ailes de la pensée, assister à la destruction du globe, à la chute des étoiles; transportez-vous au jour où le soleil s'éteindra, où l'univers rentrera dans le néant; plongez toujours, toujours plus profond dans les âges, et vous ne trouverez jamais le siècle où Dieu ne sera plus! A cette grande image de la vie de Dieu, vie sans enfance ni vieillesse, jour sans aurore ni soir, année sans hiver ni printemps, temps sans origine et sans terme, comparez la vie de l'homme dans toute son étendue, et vous croirez voir un point dans l'espace, un grain de sable dans le désert, une seconde sur le cadran de l'éternité, le temps de naître et de mourir.

Mais si vous êtes effrayés du terme de comparaison, laissez là ce parallèle de Dieu et de l'homme, comparez notre vie à la durée de ce monde qui a commencé comme nous et comme nous doit finir; retranchez, si bon vous semble, les siècles que peut encore subsister notre globe; reportez-vous seulement à l'époque où il fut tiré du néant; voyez, depuis notre premier père, s'écouler les longues vies des patriarches, se dérouler l'histoire des enfants d'Israël en Egypte et dans la terre de Canaan; descendez du temps de leurs juges à celui de leurs rois, de leurs rois à leurs tyrans, de leurs tyrans à Jésus-Christ; laissez couler les siècles; descendez de Jésus-

Christ aux Pères de l'Église, des Pères de l'Église au moyen âge, du moyen âge à la réformation. Laissez, laissez encore fuir devant vous les années de guerres civiles, de disputes philosophiques et de révolutions; arrivez enfin à nos jours, et, dans cette longue chaîne dont votre vie n'occupe qu'un anneau, voyez l'homme compter moins d'années que ce fleuve n'a vu couler de siècles avec ses ondes, que cette terre n'a englouti de générations dans son sein, que cette montagne n'a contemplé de révolutions populaires à ses pieds !

Mais que vais-je comparer la vie de l'homme à l'existence de Dieu, à la durée du monde ! Parmi les chétives créatures de cette terre, l'homme ne trouve-t-il pas des êtres qui le voient naître et mourir? Tels habitants des forêts ou des airs parcourent deux fois l'étendue de notre existence ; ces créatures, destinées à nous servir, ont plus de vie que leur maître, et, tandis que le vorace corbeau s'élance encore d'une aile agile, tandis que l'énorme éléphant marche encore d'un pas majestueux, l'homme et ses fils naissent, vieillissent et descendent au tombeau.

Mais laissons là toute comparaison, envisageons cette vie en elle-même. Quelle est sa durée? « Soixante-dix ou quatre-vingts années, » nous dit le Psalmiste. Si du moins l'homme traversait ce court passage toujours en santé, puissant d'intelligence, riche d'affections heureuses! Mais, hélas! des besoins et des maux de mille espèces se disputent encore les lambeaux de ses courtes années et le conduisent à la mort avant d'avoir savouré la vie. Retranchez de son existence le temps qu'il passe à végéter dans un berceau ou sur les genoux de sa mère; retranchez les années qu'il consume sur les bancs d'une école à pâlir sur un livre, ne se sentant vivre que par un travail qu'il abhorre et des punitions qu'il redoute; retranchez les semaines, les mois de maladie où, retenu sur une couche, il n'a de force que pour souffrir; retranchez l'hiver de sa vie engourdi sous les glaces d'une vieillesse qui paralyse le corps et éteint la pensée. Des années qui vous restent retranchez encore la moitié prise par le sommeil où les heures se passent dans un état plus voisin de l'anéantissement que de l'existence; et quand vous aurez fait cette somme d'heures, de jours, d'années, que vous

restera-t-il ? Hélas ! à peine vingt années de vigueur et de santé, vingt années qui méritent véritablement le nom d'existence, vingt années qui soient exemptes de douleur, de sommeil, de vieillesse. Oh ! combien sont vraies ces paroles du Prophète : « Toute chair » est comme l'herbe, toute sa grâce comme la fleur d'un champ. » L'herbe est séchée, et la fleur est tombée ! »

Telle est la brièveté de notre vie, et arrive enfin pour nous le jour qui n'a pas de lendemain... ce jour, roi des épouvantements. — Oh ! remarquez-le bien, il n'y a pas ici de peut-être. Autant il est vrai que vous lisez ce livre, autant il est certain que la mort viendra pour vous. Un jour vous vous étendrez sur un lit pour ne plus vous en relever ; la maladie ira en s'aggravant ; vos amis, dans leurs visites, oseront toujours moins vous donner des espérances de retour à la santé; vous verrez la tristesse peinte sur les visages, des larmes rouler dans les yeux d'un père, d'une épouse, et tomber sur votre joue flétrie. Un demi-jour pénètre à peine dans votre appartement ; on fait silence autour de vous ; vous entendez à peine échanger à demi voix quelques paroles ; vous demandez la cause de ces larmes, de cette tristesse ; on hésite à vous répondre ; vous pressez, priez, et l'on vous parle enfin de recevoir la visite d'un ministre de Christ... Tout est dit : vous n'avez plus qu'un jour de vie ; vous ne verrez pas le soleil de demain ! Cette pensée tombe pesante et glacée sur votre esprit : plus que quelques heures ! Chaque instant qui s'écoule semble vous retrancher une année. La nuit prochaine, ce soir, avant midi, j'aurai cessé de vivre ! — Le ministre de l'Évangile entre, il s'approche, il s'assied en silence ; après quelques instants il vous adresse la parole : « Vous me paraissez bien souffrant, mon frère ? — Quelques heures et je ne serai plus. — Avec quelles dispositions voyez-vous approcher ce moment ? — Il me glace d'épouvante. — Je suppose cependant que vous n'êtes pas sans espérance au moment de paraître devant Dieu. Comment avez-vous employé les années de votre vie? — J'ai travaillé à acquérir de la fortune. — C'est bien ; il le fallait pour nourrir et vêtir votre corps ; et votre âme, qu'avez-vous fait pour elle ? — J'ai amassé de l'or pour soutenir ma famille et la mettre après moi à l'abri du besoin. — C'est bien ; et votre âme, qu'avez-vous fait

pour elle ? — J'ai, par intervalles, interrompu mes travaux pour goûter quelques plaisirs dans le monde ; jeune, j'ai cherché les fêtes ; plus tard, l'approbation des hommes, toujours j'ai cherché le bonheur. — Mais votre âme, votre âme, qu'avez-vous fait pour elle? — Pour mon âme? Rien!... La pensée que je pouvais la perdre ne m'est jamais venue ; si je m'en suis occupé par moments, c'était pour me dire que le ciel m'était assuré. — Quoi ! vous avez donc accompli toute la loi de Dieu, vous êtes donc sans péché? — Non, le péché oppresse ma conscience. — Mais alors vous aviez un Sauveur qui vous offrait son pardon ; ne vous y êtes-vous pas attaché? — Je n'ai que peu senti le besoin d'un Sauveur. — Mais vous aviez la Bible pour vous relever de votre misère devant Dieu? — Je n'ai guère lu la Bible. — Mais la vérité a retenti à votre oreille par la bouche des chrétiens dans le monde, et de vos pasteurs dans la chaire? — Je n'ai vu ces chrétiens que de loin, approché la chaire que rarement, et, quand la révélation de ma misère est venue frapper malgré moi mon oreille, j'y ai fermé mon cœur. Je l'avoue, je ne croyais pas à mon péché, je ne croyais pas à un Sauveur, je ne croyais pas à la Bible ; je croyais à moi, au monde, à la fortune ; je ne croyais pas même à la mort, tant j'étais loin de la prévoir. Oh ! j'y crois maintenant, je la vois ; elle est là, elle me saisit! Je crois à mon péché à cette heure ; il se lève devant moi comme un fantôme ; je le vois se détacher de chaque jour de mon passé. Oh ! qu'il est hideux à deux pas de la mort ! Que ne puis-je revenir à la vie ! mais non, une heure encore... Misérable, misérable que je suis ! — Courage, courage, pauvre pécheur ; il en est temps encore, crie grâce à ton Dieu et ce Dieu t'entendra ; embrasse par la foi la croix de ton Sauveur et tes péchés te seront pardonnés ! »

Inutiles paroles, l'infortuné n'est plus! Son corps est là, son âme est allée rendre compte devant Dieu!

Le tableau de cette mort vous épouvante peut-être, et cependant qu'y a-t-il là qui ne puisse, qui ne doive nécessairement arriver pour vous? Un ministre de Christ ne peut-il pas vous adresser les mêmes questions sur l'emploi de votre vie? N'y feriez-vous pas à peu près les mêmes réponses? L'état moral de cet homme n'est-il

pas le vôtre? Parce que vous n'êtes pas à l'instant même couché sur ce lit de mort, tout cela en est-il moins certain? Et pour vous convaincre que c'est là votre propre histoire, vous faudrait-il donc vous sentir sur cette couche funèbre, vous voir entourés de ces amis en pleurs, entendre la voix du ministre de Christ auprès de votre lit? Eh bien, suppléez par la pensée à ces vains accessoires; le siége où vous reposez à cette heure est la couche dont vous ne devez plus vous relever; ces frères qui vous entourent sont les parents qui viennent pleurer votre mort; ce silence qui règne autour de vous est celui de l'effroi; vous avez mandé un ministre de Christ pour assister à votre dernière heure; il parle dans ce livre et vous dit: Comment avez-vous employé votre vie? Qu'avez-vous fait pour votre âme? Etes-vous donc exempts de péchés? Avez-vous accepté Christ pour Sauveur? Avez-vous lu, médité, cru la Bible? Dans toute votre vie qu'avez-vous fait pour Dieu? Quel vice avez-vous dépouillé, quelle vertu avez-vous revêtue? En un mot, jusqu'à ce jour qu'avez-vous fait, qu'avez-vous fait pour votre âme?

Mais peut-être suis-je dans l'erreur en supposant que l'heure de votre mort vous trouvera pleins de terreur sur votre sort éternel? Peut-être pensez-vous aujourd'hui, et peut-être arrivera-t-il en effet qu'alors, rassurés par le souvenir de vos actes de justice et de charité, vous serez paisibles en face de la mort? Je pourrais vous répondre: Bien que telle soit actuellement votre disposition, peut-être en changerez-vous à l'heure de la mort; rien ne désillusionne comme la certitude que l'on touche à la tombe; alors la conscience se réveille, un voile se retire de dessus notre vie, et des légions de fautes, oubliées, se soulèvent dans notre souvenir. Quelle que soit votre tranquillité à cette heure, vous pourriez bien trembler à votre heure dernière. Mais je ne veux pas vous faire cette réponse; je veux croire qu'en effet, à votre dernier jour, vous conserverez la sérénité d'âme que vous avez aujourd'hui, et dans ce cas voici ce que j'ai à vous dire. Pendant un assez long ministère passé dans des villes populeuses, au milieu des hôpitaux et pendant une épouvantable épidémie, j'ai vu mourir bien des hommes; or, voici ce que j'ai constaté au chevet de ces moribonds: quand

un homme avait passé sa vie dans le péché, il me répondait ordinairement qu'il mourait tranquille, car il n'avait fait de tort à personne, ou que Dieu était trop bon pour le faire souffrir. Lorsqu'au contraire je me suis trouvé auprès du lit de personnes plus ou moins pieuses, c'est par des larmes et des sanglots qu'elles me répondaient, et à travers ces pleurs coulaient d'abondants aveux et l'expression du repentir; en sorte que je puis dire que les mourants étaient d'autant plus confiants en eux qu'ils étaient plus coupables, ou d'autant plus humiliés de leur vie qu'ils étaient plus saints.

Maintenant sur cette règle mesurez ce que vaut votre tranquillité! Ah! si vous êtes rassurés sur votre avenir par votre passé, c'est que vous êtes dans la plus épouvantable des illusions! Si vous êtes satisfaits de votre moralité, c'est que vous appelez mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal, et que, pour vous absoudre, vous vous faites un juge, comme vous, coupable; un Dieu, comme vous, pécheur. Ce que vous valez moralement, je n'ai pas besoin de le savoir. Mais ce que je sais, c'est que j'ai vu mourir un être aussi pur que peut le devenir un chrétien sur cette terre, un être dont la vie avait été consacrée au service de ses semblables; un être dont l'intelligence fixait l'attention de tous ceux qui l'approchaient; j'ai vu mourir cet ange de bonté, de douceur; et, quelques heures avant sa mort, cet ange s'est écrié : « Oh! misérable que je suis! je suis perdu! je n'ai fait que le mal! Oh! si je pouvais retrouver dix ans de vie, quel changement, quelle sainteté! » Et comme on lui rappelait ses vertus, ses actes de charité, de dévouement : « Non, s'écriait-il, ce n'était pas pour Dieu, c'était » en vue des hommes que je faisais ces choses. » Lorsqu'on le contraignit à reconnaître qu'il y avait dans sa vie des vertus ignorées du monde, du bien accompli en secret, il répondit encore : « J'ai fait ce bien parce qu'il m'était doux de le faire, et non pour plaire à Dieu! »

Si un tel être a craint pour lui-même en face de la mort, voyez ce que vous pouvez espérer!

Que faire donc? « Le voici, se sont peut-être dit quelques-uns; je vais prendre une résolution ferme, inébranlable de changer de

vie, d'abandonner ce péché d'habitude, de vivre saintement. » Oui, faites cela, et voici ce qui vous arrivera : vous prendrez cette résolution, et vous ne la tiendrez pas. Si vous vous la rappelez encore ce soir, demain, pendant huit jours, après ce terme elle s'effacera de votre mémoire ; le péché reviendra comme d'habitude, et comme d'habitude vous y nagerez à pleine eau. Pour garant de cette prédiction sur votre avenir, je vous donne l'expérience de votre passé : vous avez cent fois pris des résolutions semblables, et jamais vous ne les avez tenues. Citez-nous les changements survenus dans votre conduite depuis dix ans, depuis que vous vous connaissez? Aucun, si ce n'est ceux qu'ont amenés forcément l'âge et les circonstances involontaires ; en sorte que vous êtes aujourd'hui ce que vous avez toujours été et ce que vous serez toujours par les mêmes moyens.

Que faire donc, que faire? Le voici, répondrons-nous à notre tour : jusqu'à ce jour, pour vous sauver et vous sanctifier, vous avez compté sur vous-mêmes sans y réussir; à l'avenir, ne comptez que sur Dieu, et vous y réussirez. Plus vous avez été faibles, impuissants, mieux il doit vous être démontré que le secours divin vous est nécessaire; et, si vous acquérez cette conviction, vous comprendrez enfin pourquoi Jésus a dû mourir pour effacer vos péchés, pourquoi le Saint-Esprit vous est offert pour régénérer votre vie. Ah! avec le salut gratuit que vous présente l'Évangile, il n'y a plus pour vous de brièveté de vie à craindre, plus de terreur au lit de mort à redouter; que vous mouriez jeune ou vieux, vous mourrez toujours sauvés, puisque vous êtes sauvés par un autre que par vous, par Jésus-Christ; que vous soyez les esclaves de telle ou telle passion, vous en serez toujours délivrés, puisque ce n'est pas vous, mais une force divine, qui vous en délivre, celle du Saint-Esprit. Entre vos mains, votre salut est en péril ; entre les mains d'un Dieu il est assuré. Quand vous fondiez votre confiance en vos vertus, nous avions raison de l'ébranler; mais, quand vous la faites reposer sur l'amour de Dieu, le sacrifice de Christ, l'influence du Saint-Esprit, comment pourrions-nous vous dire que votre assurance est mal fondée? Non, sans doute, non. Humilions-nous donc ensemble pour laisser Dieu dominer sur toute notre

vie; prions-le de pardonner, de sanctifier, de sauver; prions-le de nous donner une sainte confiance en lui-même; alors la paix, la joie et l'amour descendront dans notre cœur par le Saint-Esprit.

Mais tout cela est-il bien certain? Je n'ai qu'un mot à répondre: Oui, cela est certain; car notre texte dit en même temps et que notre vie « passe comme l'herbe et que la Parole de Dieu dure » éternellement. » Or, que notre vie soit courte, nous le voyons chaque jour, et que la Parole de Dieu soit éternelle, il y a quatre mille ans que la preuve dure et grandit. Personne ne peut demander davantage à l'expérience avant d'avoir parcouru lui-même l'éternité. Dans le monde, aucun livre n'est aussi ancien; aucun aussi répandu; aucun aussi efficace, aussi vivant, et, dès à présent, on peut dire que, comparativement à tout livre, la Bible dure une éternité. Voilà la base visible de notre foi; que celui qui voudrait l'ébranler nous en montre une plus solide à son incrédulité!

XXIXe DISCOURS.

(LISEZ MARC X, 6 A 8.)

« Une seule chair, » expression énergique qui donne à elle seule la mesure de l'intimité qui doit exister entre deux époux. Un seul et même être a-t-il quelque chose de caché pour lui-même? s'aime-t-il avec restriction? songe-t-il à se dédoubler? Non. Un être quelconque ne peut se diviser contre lui-même; il n'a qu'une pensée, qu'un projet, qu'une action, qu'une parole, qu'un amour; il vit et s'aime, et tout est dit. Eh bien, voilà ce que deux époux doivent être, une même chair, un seul être, les deux parties d'un tout, les deux moitiés d'une sphère qui n'a de forme, de beauté, d'utilité que lorsqu'elle est entière. Union et fusion en tout et partout, depuis le germe du désir jusqu'à l'accomplissement de l'action. La pensée de l'un va frapper l'esprit de l'autre, pour revenir, plus complète, plus claire, prendre place dans le trésor commun à tous deux. Cet échange de pensées n'est pas celui de deux intelligences

communiquant entre elles, c'est plutôt la réflexion d'une seule tête retournant en elle-même diverses conceptions pour choisir la meilleure. De cette communauté de sentiment découle un même langage : ce que l'un exprime, l'autre l'a déjà pensé; ce que celui-ci avance, celui-là le confirme. Si le même sujet peut être envisagé un instant par les deux sous des points de vue divers, quelques paroles échangées amènent bientôt l'unité d'opinion. Sentiments et paroles étant les mêmes, comment les actions ne le seraient-elles pas? Ce que l'un commence, l'autre l'achève. Tous deux agissent de concert; ils marchent dans le même sens, l'un à côté de l'autre, d'un même pas, vers un même but. C'est une vie unique qui coule dans deux êtres, les unit, les confond, n'en fait qu'un; et comme un seul sang matériel circule dans les veines de leurs enfants, de même en eux une seule existence spirituelle anime les deux artères de leur unique cœur. C'est l'union de Christ et de son Église, et Christ est mort pour elle; c'est l'union de Jésus et de son Père, et les deux ne sont qu'un; c'est l'union des chrétiens, et les chrétiens ne sont que les divers membres d'un même corps. Une telle union ne vous apparaîtrait-elle que comme un bel idéal? J'en serais peiné, car ce serait une preuve que vous ne connaissez pas le principe qui la rend possible, la foi chrétienne commune aux deux époux. C'est parce que ces deux êtres savent qu'ils sont unis pour l'éternité qu'ils le sont si bien pour le temps; c'est parce qu'ils puisent leurs forces, leur amour en Dieu qu'ils sont forts et qu'ils s'aiment. Aussi, pour bien juger leur union dans ce monde, il faudrait que vous pussiez pénétrer dans le secret de leur maison, et les voir encore unis dans leurs prières, unis dans leurs lectures, unis dans leurs méditations, unis dans leurs espérances. Voilà l'union des époux telle que Dieu la demande. — Époux qui l'entendez, est-ce l'union telle qu'elle existe entre vous?

Nous ne demandons pas s'il y a entre vous l'union qu'établit forcément une communauté d'intérêts dans le présent, et de projets pour l'avenir. De telles unions se trouvent même entre deux associés qui, pour tout autre objet que leur commerce, peuvent avoir des vues et des actions différentes; de telles unions se forment même pour le mal entre plusieurs complices d'un crime qui, après

avoir atteint leur but en commun, se haïssent peut-être. De la sorte, quelques-uns peuvent être unis par les points qui en désunissent d'autres : l'intérêt et l'orgueil ; c'est une union de corps et non de cœur ; elle a pour principe l'égoïsme et non l'amour. Encore une fois, de telles unions le monde est plein ; d'un tel amour l'Évangile ne veut pas ; les péagers et les gens de mauvaise vie en font autant ; et dans ce sens l'empire de Satan est uni. Mais l'union des époux chrétiens est tout autre ; elle a pour principe l'oubli de soi-même, l'abnégation, le dévouement, le sacrifice. Que dis-je, le sacrifice ? Ce que d'autres nomment ainsi est un privilége pour eux. Voilà l'union des époux chrétiens. Est-ce la vôtre ? Nous ne saurions l'affirmer ; tout ce que nous pouvons dire, c'est ce que nous avons vu dans le monde, en vous laissant juges si c'est chez vous ou ailleurs.

Nous avons rencontré des époux unis, empressés, bienveillants l'un pour l'autre en présence des hommes, prenant à tâche de se montrer satisfaits et heureux ; nous les avons suivis dans leur demeure, et, à notre grand étonnement, nous avons vu ces époux déposer alors leur caractère d'emprunt, comme on dépose un vêtement de luxe. Sous le même toit chacun avait une existence à part ; nous ne disons pas des occupations différentes, car la nature des choses l'exige ; mais aux heures qui auraient pu s'écouler, et dans les œuvres qui auraient pu s'accomplir ensemble, on était encore séparé. On avait, disait-on, des goûts différents, et il fallait bien laisser chacun libre de suivre les siens. De là une vie intellectuelle à part, des distractions mondaines à part, des amis à part, et ainsi une profonde scission entre les deux moitiés d'un même tout. Si les circonstances amenaient forcément un tête-à-tête, on se sentait mal à l'aise, le temps pesait ; on trouvait à peine une parole à échanger ; on cherchait dans son esprit comment on pourrait décemment s'arracher à la tristesse de la plus douce compagnie. Sans ressentir ni haine ni répulsion, on éprouvait cependant le besoin de ne pas rester en présence, et le désir d'aller chercher au dehors, parmi des étrangers, des joies plus vives, plus émouvantes. — Une telle union était déjà un triste spectacle ; mais bien plus triste était ce qui nous restait à voir.

Ces deux vies séparées sur tant de points faisaient naître tout naturellement des pensées, des projets qui n'étaient pas partagés. La silencieuse préoccupation de l'un provoquait l'humeur de l'autre. Une fois qu'il était bien reconnu qu'une pensée secrète appartenait au premier sans appartenir au second, un abîme se creusait chaque jour plus profond, et chaque jour venaient s'y engouffrer et s'y perdre la confiance, la paix, l'affection, le bonheur. Un seul secret en faisait supposer mille, mille plus importants, plus coupables. Le soupçon éveillé, il ne s'endormait plus; on s'épiait, se questionnait; on voulait se surprendre. Cette opposition dans les pensées finissait par se manifester dans des paroles, d'abord froides, rares, sèches, et bientôt vives, abondantes et amères. De part et d'autre des reproches, des récriminations. On s'étonnait, en s'écoutant, de découvrir que tant de mauvaises pensées aient pu être nourries dans l'esprit de chacun avec ce calme à la surface; on plongeait alors du regard dans le cœur de celui que l'on avait cru connaître, et l'on y entrevoyait un sanctuaire qu'on n'avait pas même jusque-là soupçonné. Dès lors, plus de véritable confiance, plus de pure affection; on était deux sous le même toit, à la même table, sur le même chevet; dès lors plus d'union. — Encore un triste spectacle, moins triste cependant que celui qui nous restait à contempler.

Dans un tel ménage du moins les discussions étaient rares, et comme elles étaient pénibles pour tous deux, on s'efforçait de se les faire oublier; mais, hélas! pour d'autres elles paraissaient agréables. Ceux-ci saisissaient volontiers les occasions de dispute, comme si une vie paisible leur eût paru trop monotone. Évidemment ici on était deux : c'était chose avouée, convenue; chacun sa tâche, ses intérêts, ses plaisirs; on traitait ensemble comme avec un étranger; chacun faisait valoir ses droits, non pour en jouir, mais pour les faire sentir; le tort qu'on aurait pardonné à un passant dans la rue, on le reprochait à son époux dans la maison. C'était deux partis en présence, cherchant à se surprendre, à se tromper, à se nuire; heureux de leurs victoires, plus heureux encore des défaites de l'ennemi. Quand on était fatigué de luttes, on ne faisait de paix qu'à des conditions stipulées, et cette paix n'était souvent

qu'une trève où l'on puisait de nouveaux prétextes pour de nouveaux combats. En se multipliant, les discussions devenaient plus irritantes, les griefs plus criants ; les éclats de la colère succédaient aux silences de la bouderie, et la ligne imperceptible qui séparait d'abord les époux, creusée chaque jour plus profonde, devenait enfin un abîme infranchissable ; chacun, de son côté, éprouvait des regrets sur le passé, versait des larmes sur le présent, et formait pour lui seul des projets pour l'avenir.

Où avons-nous vu toutes ces scènes de discorde ? Certainement elles ne se sont pas présentées à nous toutes réunies sur le même point ; mais nous pouvons affirmer que les traits en sont tous pris dans la nature, et il faudrait être bien orgueilleux pour prétendre n'en avoir fourni soi-même aucun. Que chacun donc ajoute ou retranche, mais que de bonne foi il convienne qu'il n'est pas sans ressemblance avec ce portrait-là.

Après avoir avoué que la paix de notre propre intérieur a plus d'une fois été troublée, peut-être croirons-nous trouver une excuse dans le compagnon de notre vie. A nous en croire, la faute n'est pas à nous, mais à lui ou à elle, à son caractère pénible, à son exigence, à son humeur inégale ; en tous cas, ce n'est pas nous qui avons eu tort. Oui ; mais ce que nous disons de lui ou d'elle, elle ou lui le dit de nous. Des deux, qui croire ? Tous deux, car tous deux ont raison. Les torts sont toujours partagés. Plus graves d'une part, ils ne deviennent pas pour cela excusables de l'autre. On a eu les premiers envers nous, nous avons eu les seconds. Et ce n'est pas un étranger qui l'affirme, c'est le témoin qui nous voit, nous touche, nous parle chaque jour et tout le jour.

Mais peut-être quelques époux pourraient-ils dire : « Il n'en est pas ainsi de nous ; ces querelles nous sont inconnues ; nous vivons paisiblement ensemble. » A ceux-ci nous ferons une autre question. Unis dans la poursuite de vos intérêts matériels, l'êtes-vous aussi pour la recherche du salut de vos âmes ? Existe-t-il entre vous le premier de tous les liens, le lien de la foi ? ou bien l'époux pense-t-il que sa femme a l'esprit un peu faible, et pour lui se contente-t-il de faire semblant de croire ? De son côté, l'épouse regrette-t-elle que son mari s'occupe si peu de religion, et se résigne-

t-elle à des prières secrètes et des lectures solitaires ? Or, est-ce une union chrétienne que celle qui nous laisse désunis dans nos pensées les plus sérieuses, dans nos intérêts les plus graves, et nous fait entrevoir une éternelle séparation ? Est-ce une union chrétienne que celle de deux esprits dont l'un plane dans le ciel, et dont l'autre rampe sur la terre ? de deux êtres dont l'un pleure sur celui qui se rit peut-être de la foi du premier ?

« Non, me diront quelques autres personnes ; encore sur ce point nous sommes unis ; nos croyances religieuses sont à-peu-près les mêmes. » Oui, j'en conviens, il y a sur ce sujet unité entre vous ; mais, je le crains, unité de doute ou d'incrédulité. Pour preuve, je vous en donne un fait bien simple. Si vous croyez et si vous croyez ensemble, pourquoi ne lisez-vous pas la Bible ensemble ? pourquoi ne priez vous pas ensemble ? Et lorsque tous deux vous vous entretenez de religion, pourquoi ne parlez-vous jamais de vos espérances célestes, des promesses de votre Sauveur ? Hélas ! vous vous accordez, mais vous vous accordez pour rester dans le vague, pour craindre et pour trembler ! Oh ! ce n'est pas là l'union des époux chrétiens nourris des mêmes lectures, riches de la même foi, heureux des mêmes espérances, se plaisant à prier ensemble, à s'édifier l'un l'autre, et ne pouvant se faire du bien ou du mal à eux-mêmes sans en faire autant à leur compagnon de voyage vers leur commune éternité.

Ai-je répondu à tous ? — Non ; derrière les époux de notre propre génération s'élève une génération de futurs époux qui sans doute se disent : « Il peut en être ainsi de nos pères ; mais nous, nous saurons être unis et heureux. » Douce illusion, jeunes amis ; vos pères aussi l'ont eue, et cependant vos pères ont été détrompés. Serez-vous donc les seuls sages, et ferez-vous mieux qu'on ne fait depuis soixante siècles ? Ne vous rappelez-vous pas qu'enfants, vous pensiez d'une main déraciner un arbre, renverser une maison, et que vos vingt ans d'expérience vous ont montré que l'enfant se trompait ? Que cette première expérience ne soit donc pas perdue ; qu'elle vous fasse comprendre que dans vingt nouvelles années vous aurez fait comme vos pères ; vos belles espérances seront dissipées, et à vous, comme nous à vos pères, un nouveau prédi-

cateur pourra dire : « que chacun retranche ou ajoute, mais que de bonne fois il convienne qu'il n'est pas sans ressemblance avec ce portrait-là. »

Après de telles expériences pour les uns et de telles prévisions pour les autres, que vous dirons-nous donc à tous ? Hélas ! nous en convenons, nous avons peu d'espoir que nos paroles modifient votre conduite si la foi chrétienne n'a pas déjà pénétré dans votre cœur. En vain nous vous affirmerions qu'au point de vue purement humain on est plus heureux unis que désunis dans un ménage ; vos passions, plus persuasives que nos paroles, vous gagneraient à l'opinion contraire ; et si déjà la foi vous a transportés de la terre au ciel, nous n'avons non plus dans un autre sens que peu de chose à vous dire. Il nous suffit d'avoir mis la main sur la plaie ; vous en souffrez déjà, et vous en désirez la guérison. Priez seulement le médecin des âmes de venir à votre secours ; contemplez l'amour de Jésus pour son Église ; voyez l'époux mourir pour l'épouse, et, après sa résurrection, intercéder encore chaque jour pour elle dans les cieux ; que ce divin modèle vous encourage à chercher le bonheur dans le dévouement où Dieu l'a placé pour lui-même. Avec qui donc serez-vous uni, patient, aimable, si ce n'est avec l'être que vous avez invinciblement lié à toute votre existence, celui qui doit passer à vos côtés non-seulement les courtes heures du temps, mais les siècles innombrables de l'éternité ? Vous lui connaissez des défauts ; mais c'est à votre amour, non à votre colère, qu'il appartient de l'en corriger. Il a des torts ; mais n'en avez-vous pas ? Et qui vous dit que tout autre à sa place n'en aurait pas eu de plus graves ? Ce qu'on voit de près paraît plus grand, et ce qu'on supporte chaque jour fatigue davantage. Si vous pouviez voir de plus près et plus souvent telle autre personne qui vous semble aujourd'hui plus parfaite, peut-être béniriez-vous Dieu du choix qu'il a fait pour vous ! Élevez vos pensées jusqu'à la corruption humaine, et vous serez plus indulgent pour un des enfants de la grande famille dont vous êtes aussi membre. Si vous désirez un être bon, doux, aimant, saint, pour compagnon de votre vie, travaillez à rendre tel, par vos exemples, celui qui se trouve à vos côtés ; vous êtes son premier précepteur ; en le sanctifiant par vos saints exemples,

vous ferez le double de chemin vers l'union, y marchant vous-même d'un côté et en attirant votre ami de l'autre. Supportez, et l'on vous supportera; aimez, et vous serez aimé. Ce fut le secret de Jésus, qui, pour se faire aimer de son Église, l'aima le premier.

Mais tous ces motifs empruntés au Ciel font-ils peu d'impression sur vous ? Écoutez-en donc un dernier pris sur cette terre. Un jour la mort viendra vous séparer de votre époux, de votre épouse. Si c'est vous qui partez le premier, soyez certain que vos heures suprêmes seront remplies d'angoisses, et que vous sentirez dans ce moment des torts que vous ne voulez pas apercevoir aujourd'hui. Si c'est vous, au contraire, qui restez le dernier dans ce monde, soyez sûr encore que des remords non moins vifs vous pèseront plus longtemps. Une telle séparation change momentanément le cœur ; on se reproche alors non-seulement d'avoir eu des torts, mais encore de n'avoir pas fait plus pour embellir la vie, édifier l'âme, assurer le salut de l'être qu'on vient de perdre. Alors les plus durs s'amollissent, et leurs larmes coulent malgré eux. Dites-vous donc bien, chaque fois que vous vous abandonnez à quelque dureté envers le compagnon de votre vie, que c'est une souffrance de plus que vous vous préparez pour l'avenir. Si vous n'avez point de compassion pour lui ou pour elle, ayez-en pour vous-même; si la crainte de Dieu ne vous retient pas, que l'appréhension du remords vous arrête. Soyez patient, miséricordieux, par pitié pour vous-même ; et si vous n'avez pas peur de l'enfer au-delà de la tombe, tremblez du moins à la perspective de l'enfer que des regrets tardifs allumeraient dès ici-bas dans votre cœur.

XXXe DISCOURS.

(LISEZ PSAUME LV, 7 ET 8.)

« Oh! que n'ai-je les ailes de la colombe! »

Combien de fois ces paroles du Psalmiste sont venues se placer sur nos lèvres comme l'expression de nos pensées! et sous combien d'inspirations diverses !

Que n'ai-je les ailes de la colombe! me dis-je, quand je parcours des yeux mon étroit horizon sur ce vaste univers. L'oiseau du moins s'élève libre dans l'espace; rapide comme la pensée, il se porte en quelques secondes plus loin que mon regard ne peut le suivre; du haut des airs, il voit au même instant plus de merveilles que je ne puis en visiter en bien des jours; un seul regard lui montre l'ensemble de ce que je ne puis voir qu'en détail; il effleure à tire-d'ailes ce monde où je rampe; il le connaît mieux que moi. Qu'ai-je vu de cette création? et surtout qu'en ai-je compris? Quel est cet air que je respire et qui soutient cette colombe? D'où vient et où va ce vent qui me renverse et qui la porte? Comment sont suspendus ces astres? Sont-ils habités? Leurs habitants sont-ils des hommes? Ces créatures sont-elles heureuses? Les connaîtrai-je un jour? Que de merveilles, mais que de mystères! Que de choses je vois, mais que de choses j'ignore! Que de trésors sous ma main, mais combien plus que je ne puis atteindre dans l'immensité de l'univers! Oh! que n'ai-je les ailes de la colombe! Je m'envolerais bien loin pour voir, pour toucher, pour apprendre.

Mais bientôt, comme en réponse à ce désir, la Parole de Dieu me dit : « Nous ne voyons que confusément à cette heure; mais » un jour nous verrons face à face; nous connaîtrons comme nous » sommes connus. Les cieux et la terre racontent la gloire de » Dieu. Ses perfections invisibles, sa puissance et sa divinité se » voient comme à l'œil par la création du monde, considérées dans » ses ouvrages, en sorte que les hommes sont inexcusables. » Et ce dernier mot me fait sentir que si je n'ai pas de cet univers une connaissance assez vaste pour satisfaire ma curiosité, j'en ai du moins une suffisante pour me révéler un Dieu bon et puissant que je dois adorer.

Mon désir de connaître une fois modéré, un autre désir s'élève, et je dis encore avec tristesse : « Que n'ai-je les ailes de la colombe pour fuir ces hommes méchants, impurs, criminels, qui s'agitent autour de moi et me rendent la vie amère! Celui-ci me trompe, celui-là me dépouille; les uns m'insultent, les autres me dédaignent; des amis eux-mêmes m'abandonnent; des parents me

haïssent; mes obligés deviennent ingrats. Plus j'étudie cette race, plus je la trouve désespérément maligne. Je voudrais du moins la paix, et sous mille formes elle me fait la guerre; je ne lui demande que justice, et je n'en reçois que faussetés, médisances, mensonges, violences. Jadis je croyais en voir quelques-uns dignes d'affection; plus j'avance dans la vie, plus de tels hommes me paraissent rares, et je prévois le jour où mes yeux dessillés n'en apercevront plus aucun. J'ai changé de relations, et j'ai trouvé les secondes, après quelques jours, semblables aux premières. J'ai changé de contrée, et j'ai retrouvé partout les mêmes vices sous des apparences différentes. Aujourd'hui, pour éviter de nouveaux mécomptes, je suis contraint de me renfermer en moi-même, de me nourrir de mes propres pensées, et de fuir les hommes pour ne pas rencontrer des méchants. Mais où aller? Oh! que n'ai-je les ailes de la colombe! Je m'enfuirais bien loin et je me tiendrais au désert.

Pour apaiser ces murmures, la Parole de Dieu tombe encore sur mon cœur; dans le Psaume même qui formule mon désir et mes plaintes, David me donne la consolation. « Rejette ta charge » sur l'Éternel, et il te soulagera; il ne permettra jamais que le » juste tombe. Je suis ton bouclier et ta haute retraite; quand » même ton père et ta mère t'abandonneraient, moi, l'Éternel, » je ne t'abandonnerais pas. » La prière de Jésus en faveur de ses Apôtres me semble dans ces moments écrite pour moi-même : « Mon Père, je ne te demande pas de les ôter du monde, mais de » les préserver du mal. » Je comprends alors, comme saint Paul, que s'il m'est bon de partir pour être avec Christ, je puis, en restant, faire du bien à mes frères : leurs injustices m'apprendront la patience; leurs vices appellent mes bons exemples, et si ces hommes ne me sont pas agréables, ils peuvent encore me faire du bien en me sanctifiant par l'épreuve. « Toute chose, et ainsi donc » tout homme, peut contribuer à sa manière à mon propre bien, » si vraiment j'aime Dieu. » Ce sont les pharisiens et les gens de mauvaise vie qui ont fait briller la sagesse et la bonté de Jésus; ce sont ses bourreaux qui ont provoqué ses pardons et amené son sacrifice; qu'il en soit de même pour moi, son disciple. Comment

serais-je surpris d'être traité comme mon propre Seigneur, recevant des injures et n'en répondant point, acceptant le mal et rendant le bien? Persévère donc, et prie pour celui qui te dépouille et te maudit.

Détournant mes regards des hommes, je les porte alors sur moi-même, et en étudiant mon cœur et ma vie, je suis conduit à m'écrier : Que ne puis-je me fuir moi-même! que ne puis-je oublier mon passé! Oh! que n'ai-je les ailes de la colombe pour m'échapper d'une terre où tout se change pour moi en tentation, où les dons de Dieu me sont eux-mêmes des piéges! Entre les mains d'autrui, ces biens me portent à l'envie; dans les miennes, à l'orgueil, et, si j'en suis privé, au blasphème! Comme la loi manifeste la désobéissance, de même tout ici-bas met au jour le péché caché dans mon cœur. Si je touche aux joies légitimes de ce monde, j'en abuse et me souille; entre mes mains l'or se change en fumier. Dieu m'a donné plus d'intelligence qu'à la brute, et je m'en sers pour faire le mal avec plus d'adresse; il m'a donné des parents qui, par leur affection, ont fait jaillir mon ingratitude; la conscience elle-même, qui m'élève au-dessus de toute la création, m'a montré le bien, non pour me le faire accomplir, mais pour constater que je ne l'accomplissais pas. J'ai reçu le précieux privilége de prier Dieu, et j'en ai fait un devoir pénible que même je néglige. J'ai reçu sa Révélation, et j'en suis moins curieux que des sciences humaines. Je la lis par lambeaux, lâchement, sans plaisir. Je reconnais que tout cela est mal, et je le fais; je le reconnais encore, et je le recommence; je le blâme chez les autres, et je l'excuse chez moi; j'aime le bien en théorie, mais je n'aime pas moins le mal en pratique. Chaque jour je pleure sur l'abîme de ma misère, et chaque lendemain je le creuse plus profond; en sorte qu'en vieillissant j'accumule des connaissances et des péchés! Oh! si je pouvais entrer ici dans les détails de ma vie, au lieu de la décrire à grands traits; si je pouvais nommer mes fautes par leurs noms, désigner les lieux où elles ont été commises, en montrer les victimes, en indiquer les complices, et dire tout ce que Dieu sait aussi bien qu'il le sait, quelle honte, quelle honte! Oh! que n'ai-je les ailes de la colombe pour fuir mes péchés, pour échapper à leur souvenir, pour

aller chercher au ciel d'autres forces, d'autres exemples, un autre cœur !

Grâce à Dieu, ce désir se transforme en prière, et mon Sauveur me crie : « Toi, fatigué et chargé, viens à moi, et je te soulagerai ; » tes péchés fussent-ils rouges comme le cramoisi, je les blanchirai » comme la neige. » Sans monter au ciel, tu peux recevoir ton pardon sur la terre ; sans prendre les ailes de la colombe, tu peux être exaucé sur les ailes de la prière. Demande à ton Père céleste, et tu recevras son Esprit, sa sainteté, son amour, enfin un cœur nouveau capable de faire le bien avec autant de plaisir qu'à cette heure tu en trouves à faire le mal. En un mot, « crois, et tu seras sauvé. »

Oui croire, me dirai-je peut-être un autre jour, je le voudrais bien ; mais je ne le puis pas. Ah ! si j'avais pu, comme la colombe, contempler le grand spectacle de l'Arche, et rapporter comme ce témoin du déluge la branche d'olivier ; si j'avais pu, comme la colombe, planant au-dessus de Christ dans les eaux du Jourdain, entendre la voix divine disant : « C'est ici mon fils bien-aimé, » certes alors je croirais. Ah ! si j'avais aujourd'hui les ailes de la colombe pour aller chercher au faîte des espaces et au fond des abîmes les secrets de la nature, pour pénétrer dans le ciel et voir un seul instant ce Dieu, ces anges, ce trône éternel ! Mais non, mes souhaits sont vains, mes ailes sont coupées ; pour me faire croire, aucun souffle ne vient me soulever. Pourquoi Dieu me prive-t-il du seul miracle que je demande? Pourquoi ne pas m'accorder un instant la vue après laquelle je promets toute une vie de foi ? Moïse n'a-t-il pas vu le buisson ardent? Abraham n'a-t-il pas entendu la voix de l'ange? Jacob luttant n'a-t-il pas senti la main de Dieu? Les Prophètes, les Apôtres n'ont-ils pas fait des miracles, et le peuple juif ne les a-t-il pas contemplés? Thomas enfin, le bienheureux Thomas n'a-t-il pas, à sa demande, mis le doigt dans le côté percé de Jésus ressuscité? Pourquoi donc moi seul serais-je privé de la preuve? Oh ! que n'ai-je les ailes de la colombe pour reculer vers le passé ou avancer dans l'avenir, pour monter au ciel que vous m'offrez ou descendre à l'enfer que vous me faites craindre !

Insensé, qui veux être plus sage que Dieu et substituer la vue du corps à la foi de l'âme! Et si j'avais vu le Ciel, pourrais-je me refuser d'y tendre? Ma marche vers le bien ne serait-elle pas irrésistible comme celle d'une machine, et, cessant ainsi d'être moral, pourrais-je encore être heureux? Insensé, sentir n'est-il pas aussi probant que voir, et ne sens-je pas que le juste diffère de l'injuste, que je suis responsable, et ma faible raison elle-même ne me démontre-t-elle pas un Dieu, comme ma conscience me démontre un avenir? Je demande des preuves; mais, à vrai dire, ai-je extrait de la Bible toutes celles qu'elle renferme? ai-je étudié les prophéties accomplies? ai-je regardé dans le monde celles qui s'accomplissent à cette heure et mettent de vrais miracles sous mes yeux? ai-je assez médité sur la sagesse de la loi de Dieu et la beauté morale de Christ? ai-je étudié l'Évangile avec autant de soin, par exemple, que la profession qui doit me faire vivre quelques années sur cette terre, Lui, qui doit me fait vivre une éternité? Non, non; mon dernier souhait, comme tous les autres, est déraisonnable; ou, renfermé dans de sages bornes, il est déjà satisfait par la Révélation.

C'est ainsi que mon âme, agitée par mille désirs sortis de ma nature, se trouve toujours calmée par une parole tirée de l'Évangile. Quand revient l'agitation, revient aussi le calme; la première appelle le second, comme le flux promet le reflux sur les bords de l'Océan. Grâce à Dieu, ces agitations diminuent de force et de fréquence, et c'est à cela que je reconnais le progrès de la grâce de Dieu sur mon cœur. Je répète plus rarement : « Que n'ai-je les ailes de la colombe! » et je m'abrite plus souvent contre les hommes, le péché et le doute sous l'aile de mon Dieu. Je prie, je crois et suis joyeux.

Ce désir de posséder « les ailes de la colombe » pour fuir les souffrances de ce bas monde revêt encore mille formes impossibles à préciser. Une épreuve dans notre santé, un revers dans notre fortune, un obstacle à nos plans, souvent même une tristesse sans motif, nous poussent à former des souhaits pour changer de lieu, de position, de travaux. Nous sentons que nous ne sommes pas bien; cependant nous ne saurions dire où nous serions mieux, et, chose remarquable, nous retrouvons ces désirs jusque dans la

prospérité, jusque dans les fêtes et les joies du monde; c'est là peut-être qu'ils sont les plus poignants : c'est l'eau qui ne désaltère pas, c'est le pain qui périt. Nous nous détournons de ces jouissances, et nous nous écrions encore : « Que n'ai-je les ailes de la colombe! »

Ce soupir, qui se prolonge toute la vie, et qui devient plus profond vers la fin de nos jours, n'a-t-il donc point de sens? Serait-il si généralement éprouvé s'il n'était pas au fond de notre nature? Pourquoi Dieu l'a-t-il mis en nous? Pourquoi, comme la colombe de l'Arche, ne pouvons-nous trouver sur cette terre un lieu où poser paisiblement le pied? et pourquoi, comme elle, reprenons-nous, après chaque tentative, notre vol vers les Cieux?

Ah! ce dernier mot sert de réponse : c'est que nous ne sommes pas de ce monde, c'est que notre véritable patrie est ailleurs; c'est que les moissons de nos champs et l'onde de nos fleuves sont faites pour nourrir et rafraîchir un instant notre corps, sans pouvoir jamais satisfaire notre âme. Comprenons donc ce langage du sens intime, et répondons-lui par la foi à ces promesses en si parfaite harmonie avec les besoins de notre nature : « Nous avons » dans le Ciel un domicile éternel qui n'est point fait de main » d'homme. Là, Dieu essuiera toute larme de nos yeux; il n'y » aura plus de mort, plus de deuil, plus de cri, plus de larme; » mais Dieu sera tout en tous pendant une éternité. »

Oui, ces désirs que rien ne saurait apaiser ici-bas sont la preuve la plus forte que nous tendons vers une autre vie où ils doivent être satisfaits. Toutefois prenons-y garde : à ces désirs légitimes nous pourrions en mêler de coupables; apprenons donc à distinguer ceux-ci des premiers.

Il n'est pas rare de voir des hommes, mécontents de tout ce qui les entoure, toujours prêts à blâmer leurs frères, quoi que ceux-ci fassent et disent. Pour eux les événements mêmes ont tort, et il semble, à les entendre, que s'ils eussent, eux-mêmes, gouverné le monde, tout en eût bien mieux été. Aussi, se targuant des fautes d'autrui, sont-ils fiers d'eux-mêmes; parce qu'ils savent signaler un vice, ils croient avoir la vertu opposée; parce qu'un homme les a blessés, ils condamnent le monde entier. A les en croire, il

n'y a guère qu'eux qui fassent le bien : au lieu de haïr le mal, ils haïssent le méchant; comme, au lieu de faire le bien eux-mêmes, ils se contentent de l'approuver. « Oh! si j'avais les ailes de la co-
» lombe, semblent-ils dire, comme je fuirais ce monde d'impies,
» et comme il me serait doux d'aller vivre saintement au milieu
» des saints! » En attendant, ils vivent en pécheurs au milieu des pécheurs qu'ils blâment.

C'est ainsi qu'ils prennent leur sévérité envers autrui pour de la sainteté, et leur approbation de la vertu pour la pratique du bien; c'est ainsi qu'ils imitent le pharisien criant dans le temple : « Moi,
» je ne suis pas comme le reste des hommes qui sont injustes,
» ravisseurs, adultères, » tandis qu'ils devraient se frapper la poitrine et dire avec le péager : « O Dieu, prends pitié de moi qui suis
» un pécheur. »

Cessez donc de vous vanter de vos bons désirs, de tirer gloire de la honte des autres. Ce voile brillant sur votre corruption n'abuse que vous-même, et, s'il ne trompe pas les hommes, comment tromperait-il Dieu? Étudiez moins la vie d'autrui et plus la vôtre, gémissez plus rarement sur le mal et faites plus souvent le bien ; blâmez le pécheur, non par vos saintes paroles, mais par vos saints exemples, et, au lieu de répéter sans cesse : Que n'ai-je les ailes de la colombe, pour fuir le monde! revenez plutôt ici-bas, comme la colombe, annoncer à la famille humaine la retraite des flots de votre colère, et déposer dans l'Arche terrestre le gage de la paix.

XXXIe DISCOURS.

(LISEZ MARC, 1, 15.)

« Convertissez-vous! » A l'ouï de ces paroles probablement plusieurs se sont dit : ce discours ne me concerne pas. Il a été rédigé sans doute pour ces pécheurs scandaleux qui, comme le brigand sur la croix et la femme de mauvaise vie aux pieds de Jésus, devaient renoncer complétement à leur vie passée et marcher à l'avenir dans une voie toute contraire; mais moi, honnête homme, honnête

femme, père dévoué, bon citoyen, moi qui, sans être parfait, puis au moins me rendre le témoignage de remplir mes devoirs mieux que beaucoup d'autres, évidemment je n'ai pas à me convertir.

Erreur, mes frères, erreur ; c'est précisément vous qui avez besoin de conversion, et la meilleure preuve en est que vous croyez pouvoir vous en passer. J'accorde, si vous voulez, que vous êtes pères dévoués, bons citoyens, femmes actives et vertueuses ; alors encore vous avez besoin d'être convertis. Vous marchez vers le nord, il vous faut faire volte-face et marcher vers le midi. Sans doute, le brigand et Madeleine étaient allés plus loin que vous ; mais vous marchez sur la même direction et, pour en sortir, vous, comme eux, devez vous retourner. Pour tout dire, en un mot, fussiez-vous le plus parfait honnête homme selon le monde, vous auriez besoin d'une conversion pour devenir un chrétien selon l'Évangile ; voilà ce que nous voudrions vous faire sentir, ou plutôt ce que nous supplions Dieu de vous faire sentir lui-même.

Vous êtes honnête homme, dites-vous ; qu'entendez-vous par là ? Peut-on dire que vous ne soyez pas semblables à la plupart de ceux qui vous entourent, que vous ne soyez ni violents, ni injustes, ni impurs ? Est-ce à dire que vous fassiez des aumônes, observiez les pratiques de la religion et vous rendiez dans ses temples ? Soit, je veux le croire, et je remarque que dès lors vous êtes semblables à un certain personnage dont l'Évangile parle en ces termes : « Il n'était pas comme le reste des hommes qui sont ravisseurs, injustes, adultères ; mais il jeûnait deux fois la semaine, donnait en aumônes la dixième partie de tous ses biens, et montait au temple pour prier. » Voilà donc votre type, votre modèle d'honnête homme. Maintenant voulez-vous savoir ce que Jésus en pensait ? Écoutez : Jésus déclare que ce pharisien s'en retourna du temple dans sa maison sans être justifié ; en d'autres termes, qu'il resta sous la condamnation. Donc, d'après Jésus, cet honnête homme avait besoin d'être converti. Que lui manquait-il ? me direz-vous. Je vous réponds que, pour le moment, ce n'est pas la question ; convenez d'abord que cet homme, qui n'est ni ravisseur, ni injuste, ni adultère, cet homme qui fait des aumônes et monte au temple, que cet

homme, d'après Jésus, a besoin de conversion avant de pouvoir se dire chrétien, et reconnaissez que vous, qui dites avoir son honnêteté, d'après le même juge, vous devez être convertis pour avoir le droit de vous dire chrétiens.

Mais peut-être vous faites-vous de l'honnête homme une idée plus haute que celle que nous venons de vous présenter et valez-vous mieux que ce pharisien? Qu'est-ce donc pour vous que l'honnête homme? Serait-ce celui qui, non content d'éviter le mal, s'efforce encore de faire le bien? qui non-seulement est juste envers tous, mais reconnaissant envers ses bienfaiteurs? celui qui observe la loi, non vers son âge mûr, mais depuis son enfance? celui qui veut conquérir l'approbation des hommes, mais aussi celle de Dieu, et qui cherche à gagner la vie éternelle? Soit; si vous êtes tels, vous n'êtes pas les seuls, et votre portrait se trouve encore dans le Nouveau Testament : c'est un jeune homme riche qui cherche sincèrement ce qu'il faut faire pour hériter de la vie éternelle, et qui dit avoir respecté les droits du prochain, honoré ses parents, observé la loi du Seigneur, et tout cela dès sa jeunesse. Or, remarquez qu'il faut bien qu'il y ait du vrai dans l'affirmation de ce jeune homme; car l'Évangéliste nous dit qu'après avoir entendu sa réponse, Jésus l'aima. Voulez-vous savoir maintenant ce que ce même Jésus en pense quant au salut? Il déclare qu'il serait plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à ce riche seigneur d'entrer dans le royaume des cieux. En d'autres termes, Jésus déclare que cet observateur des commandements a encore besoin d'être converti. Que lui manquait-il? direz-vous toujours. Toujours je vous répondrai : ce n'est pas la question pour le moment; reconnaissez seulement une chose : c'est que, d'après Jésus, ce jeune seigneur qui a observé la loi dès sa jeunesse, et que pour cela le Sauveur aime, ce jeune homme a encore besoin d'être converti; donc, vous qui possédez toute son honnêteté, toutes ses vertus, vous comme lui, d'après Jésus, avez encore besoin de conversion.

N'ai-je pas mis encore assez haut le degré d'honnêteté auquel vous croyez atteindre? Valez-vous mieux que le pharisien et que le jeune riche? A la probité joignez-vous un sentiment religieux qui

vous fasse regarder Jésus comme un envoyé céleste, comme un grand docteur, un prophète? Soit; vous êtes honnête homme et religieux à la manière de Nicodème, venant consulter le Sauveur et lui dire : « Nous savons qu'aucun homme ne fait les miracles que tu fais si Dieu n'est avec lui. » Mais écoutez ce que le Sauveur répond à Nicodème, votre représentant : « Il faut naître de nouveau. » Jésus ne dit pas qu'il faut que Nicodème se modifie, qu'il s'améliore, mais qu'il naisse de nouveau; c'est-à-dire qu'il soit complétement changé, qu'il meure pour revivre; enfin qu'il s'opère en lui toute une conversion. Que lui manquait-il? Nous allons le voir bientôt; mais, pour l'heure, convenez qu'un homme peut regarder Jésus comme un envoyé divin opérant des miracles et instruisant le monde, et cependant avoir encore besoin de conversion.

Mais j'arrive à votre question : Que manquait-il à ces hommes pour être convertis? et j'emprunte ma réponse à l'Évangile.

Que manquait-il au pharisien pour être un homme converti? Sans doute il montait au temple; mais c'était pour y prier debout, à haute voix, injuriant les autres hommes pour s'exalter lui-même, et se préférant à ce péager que Jésus lui préfère. Ce pharisien a fait tout ce dont il se vante, mais il l'a fait pour s'en vanter; il regarde à ses actes et non à ses sentiments; sa vertu, loin d'améliorer son cœur, l'a durci envers ceux qu'il juge avec insolence; il est plein de bonnes œuvres et d'orgueil; il a beaucoup d'aumônes et point de charité; tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour le redire à la face des hommes, et gagner ainsi leur approbation; tout au plus s'est-il élevé jusqu'au désir d'obtenir sa propre estime; en tout cas, dans cette conduite sévère, c'est lui-même qu'il recherche, lui même qu'il aime; et ce qui lui manque, c'est d'imiter le péager qu'il condamne, de se sentir pécheur, de se frapper la poitrine et de crier : Pitié! En un mot, pour être converti, il lui faudrait se renoncer lui-même.

Que manquait-il au jeune homme riche pour être converti? Je veux le croire, il avait, comme il le dit, honoré son père et sa mère; mais quoi d'étonnant? Son père et sa mère lui avaient laissé le titre de seigneur et la fortune du riche! Il n'avait, je veux le sup-

poser, fait tort à personne ; mais en cela, quoi de difficile lorsqu'il avait la richesse pour le garantir du besoin? Il avait observé ces commandements dès sa jeunesse. C'est possible, car il était jeune encore. Mais remarquez qu'il avait choisi ce que j'appellerai les vertus faciles, les vertus de position, les vertus de son goût, celles qu'il pouvait pratiquer sans renoncer à ses aises, à son titre, à sa fortune ; et dès que Jésus lui dit : « Il te manque une chose : va, » vends tout ce que tu as, et donne-le aux pauvres, » ce jeune homme, sans répondre, se retire tout triste, c'est-à-dire que, lorsqu'on lui demande le sacrifice de l'objet auquel il tient, le sacrifice de son or, dont il tire, comme d'une source, sa bonne chère, son luxe, son repos, sa gloire, il s'y refuse. Sa vertu n'en était donc pas une, n'ayant que lui-même pour but ; il suivait la loi, mais la suivait dans les limites qui ne le gênaient pas. Ce qui manquait donc au jeune homme riche, comme au pharisien, pour être converti, c'était aussi de se renoncer lui-même.

Enfin, que manquait-il à Nicodème? Il est vrai, Nicodème venait consulter Jésus ; mais il y venait de nuit, comme un disciple qui a honte de son maître. Sans doute, Nicodème regardait Jésus comme envoyé céleste ; mais cet envoyé n'était pour lui qu'un prophète, et non le Fils de Dieu. Oui, Nicodème, au milieu des sacrificateurs complotant la mort de Jésus, s'enhardit jusqu'à dire : « Condamne- » t-on un homme sans l'entendre ? » Mais dès qu'on lui répond : « Es-tu donc aussi Galiléen? » il rentre dans le silence et retourne dans sa maison. Je le sais, sur Golgota, après la mort du Sauveur, Nicodème vint pieusement, chargé d'aromates, pour ensevelir le corps de son Maître ; mais le matin du même jour, devant le Sanhédrin, il n'avait pas osé prendre sa défense, c'est-à-dire qu'il voulait être chrétien dans une certaine limite, recevoir le Christ pour un docteur, non pour son Dieu ; venir à lui en cachette, mais non publiquement ; en parler devant des amis, et garder le silence devant des adversaires ; enfin accomplir les devoirs de la piété qui n'entraînaient aucun danger. Il s'était fait un christianisme à sa taille, qui lui permettait de garder son siége de sénateur au milieu des ennemis de Jésus et d'être compté parmi les principaux des Juifs. Assez chrétien pour ne pas fermer les yeux

à l'évidence, mais pas assez pour s'affranchir du monde ; assez pour approuver ce qui est bien, mais non pour le pratiquer. Nicodème, comme le pharisien, comme le jeune seigneur, avait donc besoin, pour être converti, de se renoncer lui-même.

En résumé, voici donc la différence entre l'honnête homme du monde et l'homme converti de l'Évangile. Ils tiennent, si vous voulez, une même conduite, mais une conduite inspirée par des sentiments opposés : l'un se recherche dans tout ce qu'il fait, en tout l'autre ne voit que son Dieu ; celui-ci accomplit le bien par tempérament, par vanité, par crainte, celui-là le fait même en luttant contre son penchant, en secret et par amour ; l'un consulte ses convenances et se tient dans de certaines limites, l'autre se soumet aux exigences du devoir sans restrictions ; l'un veut conquérir l'estime du monde, l'autre la gloire qui vient de Dieu ; l'un, tout en paraissant se dévouer, songe encore à lui-même, l'autre ne songe qu'à ses frères et oublie qu'il se dévoue ; pour tout dire, en un mot, l'un agit par orgueil et avec égoïsme, l'autre par amour et avec humilité. Or, l'homme qui accomplit le bien par sa main sans le concours de l'âme ne fait pas le bien : c'est l'automate qui se meut, c'est la cymbale qui retentit ; et celui qui donnerait sans amour ses trésors aux pauvres et sa vie à Dieu n'aurait encore rien de commun avec le chrétien offrant un verre d'eau avec charité au nom de Jésus-Christ.

Honnête homme selon le monde, peut-être conviendrez-vous à cette heure qu'il y a entre vous et le converti selon l'Évangile une grande distance. Mais après cette concession, peut-être aussi changerez-vous le terrain du débat et direz-vous : Pourquoi l'honnête homme et le converti ne seraient-ils pas tous deux sauvés, tous deux mis dans le ciel, le converti porté, s'il le faut, jusque sur les marches du trône, et l'honnête homme laissé près de la porte, mais enfin tous deux admis dans le même ciel ? Non, c'est impossible, et vous-mêmes allez en convenir.

Bien qu'on ne puisse ici-bas décrire le bonheur céleste, on peut le supposer analogue à celui dont le chrétien jouit déjà : célébrer la gloire de son Dieu, admirer la magnificence de ses œuvres, sonder la profondeur de son amour, enfin se plonger dans des délices

toutes spirituelles et toutes saintes. Mais vous, qui vous plaisez si peu dans de telles joies sur la terre, comment en feriez-vous votre bonheur dans le ciel ? Vous qui trouvez trop long un culte d'une heure, comment goûteriez-vous un culte durant des siècles ? Vous que les noms de Dieu, de Jésus, de Saint-Esprit, quelquefois répétés ici-bas, fatiguent, comment ne seriez-vous pas fatigués de les entendre pendant toute une éternité? Vous qui souririez à la proposition de chanter un cantique dans votre demeure, et qui rougiriez si l'on vous demandait de vous mettre à genoux pour prier Dieu ailleurs que dans un temple, comment vous plairiez-vous à l'adorer toujours prosternés dans le céleste séjour ? Non ; vous ne seriez pas plus heureux de cette félicité là-haut que vous ne l'êtes ici-bas ; et comme quelquefois, dans nos églises, un culte un peu long vous pousse impatients hors de l'enceinte, de même, dans le ciel, l'ennui de l'adoration et de la prière vous ferait chercher une porte pour en sortir.

Je le sais, cette objection détruite il s'en élève une autre, et je ne serais pas étonné de vous entendre dire : Nous en convenons, nos goûts actuels ne sont guère en harmonie avec les joies futures. Mais le Dieu qui renouvellera notre corps après cette vie ne pourra-t-il pas, en même temps, renouveler notre âme et nous convertir à notre passage du temps dans l'éternité ? C'est-à-dire que vous consentez bien à vous convertir, mais dans un autre monde, et pourvu qu'on vous laisse tels que vous êtes dans celui-ci ! C'est-à-dire que vous voulez bien renoncer aux passions de la chair, mais quand vous aurez dépouillé cette chair et ses convoitises, et que vous n'aurez plus aucun moyen de pécher ! C'est-à-dire enfin que aussi longtemps que vous vivrez ici-bas, vous voulez garder vos coudées franches, suivre vos désirs charnels jusqu'à ce qu'ils s'éteignent dans la mort, et pour vous excuser de ne pas vous convertir sur la terre, vous consentez à vous laisser convertir dans le ciel ! Ah ! si vous ne voyez pas tout ce qu'il y a de monstrueux dans une telle prétention, nous n'avons plus rien à dire. C'est pour nous l'indice que vous n'avez rien compris à la sainteté de Dieu, que vous n'avez pas mesuré l'abîme qui sépare le bien du mal, et que vous êtes incapables d'apprécier la différence entre l'honnêteté et la sanctifica-

tion. Mais si, sentant enfin votre état de péché, vous désirez véritablement votre conversion, sachez que Dieu la désire encore plus ardemment que vous, et que pour vous y conduire il offre les forces de son Saint-Esprit. Ce qu'il vous demande, c'est de vous humilier, de prier, pour être éclairés, sauvés et sanctifiés. « Croyez à l'Évangile, » telle est la fin du passage qui nous sert de texte. C'est-à-dire que Jésus, après vous avoir exhortés à rentrer en vous-mêmes pour rougir de vos fautes, vous invite à recevoir la bonne nouvelle de votre pardon, la bonne nouvelle de sa mort donnée pour votre rançon, la bonne nouvelle du don tout gratuit de son ciel à vous qui vous confiez en Lui. Et sachez que la foi en cette bonne nouvelle sera précisément le moyen béni de Dieu pour changer votre cœur. Quand vous recevrez Jésus comme votre Sauveur, vous l'aimerez ; en l'aimant, vous vous sanctifierez pour lui plaire, et alors vous vous trouverez convertis et préparés pour un ciel où vos nouveaux sentiments vous rendront capables de jouir dans le sein d'un Dieu pour une éternité.

Mais écouterez-vous toujours ces paroles de grâce et de pardon comme de vaines paroles ? Les entendrez-vous toujours comme à travers une muraille, faibles, inintelligibles, impuissantes pour toucher votre cœur ? Dormez-vous, que vous restiez impassibles à l'ouïe de ces grands mots : pardon pour toutes vos fautes, grâce pour l'éternité ! Qu'attendez-vous de plus et de mieux ? Oh ! je vous en supplie, réveillez-vous d'entre les morts ; Christ vous appelle au salut, à la vie, au bonheur, et, si vous n'entendez pas sa voix, quelle voix donc de vous pourra se faire entendre ?

Hélas ! mon Dieu, c'est en vain que l'homme crie, si tu ne viens ouvrir l'oreille et le cœur. Je me tais, Seigneur, et je te prie de parler toi-même, et de convertir les premiers ceux qui ne pensent pas avoir besoin de conversion !

XXXIIe DISCOURS.

(LISEZ LUC, XVII, 11 A 19.)

Dix infortunés expulsés par la loi de toute société humaine, et contraints de repousser ceux qui les approchent par ce cri lugubre : « Le lépreux! le lépreux! » se sont réunis pour s'entr'aider dans leurs souffrances et leur solitude, et, tandis que tout homme en santé regarderait comme un supplice de vivre à côté d'un seul de ces êtres au corps pâle et couvert de taches, chacun de ces malades s'estime heureux de jouir de la société immonde de neuf autres lépreux; si grand est notre besoin d'être secouru et si vif notre désir de vivre avec nos semblables. Au reste, aucun des biens ou des maux terrestres n'est sans compensation : la prospérité divise les hommes, l'infortune les unit. En santé, ces dix hommes se fussent peut-être disputés, haïs les uns les autres ; couverts de lèpre, ils se recherchent, écoutent tour à tour avec sympathie le récit de leurs douleurs et se prêtent de mutuels secours.

Ces malheureux erraient donc sur la grande route sans oser approcher du bourg voisin, lorsque Jésus, qui se trouvait partout où il y avait du bien à faire, survint inattendu. Quelle heureuse rencontre ! Depuis des mois, des années, ces hommes cherchent ou plutôt ont cessé de chercher un remède impossible, lorsque tout à coup Celui dont la réputation de bonté et de puissance est déjà parvenue dans leur solitude se présente à leurs yeux. Ils n'osent l'approcher, mais de loin ils lui crient : « Jésus, maître, aie pitié de nous ! » Ce ne sont pas quelques-uns d'entre eux, mais tous qui répètent : « Aie pitié de nous ! » C'est que dans la maladie l'homme n'est pas loin de la prière ; alors le plus incrédule se laisse persuader. Comme il souffre, il désire, il espère, il croit, il prie enfin, et peut-être pour la première fois dans sa vie.

Jésus, qui ne fut jamais sourd à aucune demande, leur répond : « Allez vous montrer aux sacrificateurs. » Cette parole n'était pas la guérison ; toutefois les lépreux partirent, et il arriva qu'en s'en

allant ils furent nettoyés. Quel changement! Tout à l'heure malades incurables, maintenant bien portants! Il n'y a qu'un instant, blancs de lèpre; à cette heure brillants de santé. En une seconde s'est accompli ce qu'ils désiraient depuis des années; ils sont guéris, guéris complétement, car ils le sont par Dieu. Oh! quelle joie un passage si prompt de la douleur à la santé, de l'exil à la liberté, dut répandre dans le cœur de ces dix infortunés! — Oui, sans doute, tous dix furent joyeux d'avoir été nettoyés, et cependant neuf se conduisirent comme s'ils ne l'avaient pas été par Jésus-Christ. Qui sait si un d'eux ne se dit pas que peut-être il se trouvait guéri par la joie même que lui avait donnée l'espérance de l'être? Qui sait si un autre n'a pas supposé que ses anciens remèdes venaient d'agir à l'instant? Peut-être un troisième a-t-il pensé que sa guérison était due à sa course rapide vers le grand-prêtre! un quatrième, à quelque influence atmosphérique! un dernier, à une révolution opérée dans son corps par la nature! car ce mot magique de nature explique à certains hommes tout ce qui ne peut pas naturellement s'expliquer. Quoi qu'il en soit, toujours est-il que neuf sur dix oublièrent Jésus-Christ, et avec leur maladie perdirent la foi qui leur en avait valu la guérison.

O mon Dieu! quelle n'est pas notre misère spirituelle que nous ne puissions pas supporter sans danger pour notre âme une heure de prospérité! Comment oser solliciter de toi les biens de ce monde qui nous raviraient peut-être ceux de l'éternité? Non, Seigneur, si nous ne te demandons pas la pauvreté, du moins nous ne réclamerons pas non plus la richesse; mais nous te supplierons de nous maintenir dans une juste médiocrité qui nous préserve de l'orgueil de la fortune et du murmure de l'indigence. Donne-nous, Père, notre pain quotidien; mais dépouille-nous plutôt que de nous laisser tomber dans l'ingratitude et l'incrédulité. Sauve-nous de nous-mêmes, de nos désirs, et ne nous accorde pas les bienfaits qui pourraient nous conduire, comme les lépreux, Seigneur, à t'oublier.

Mais, grâce à Dieu! il n'en fut pas ainsi pour tous. Si neuf continuèrent leur route, le dixième revint sur ses pas. Dès qu'il se voit guéri, il s'élance à la rencontre de son bienfaiteur. Il arrive, se jette à ses pieds, cache sa figure dans la poussière du chemin,

et de la plénitude de son cœur il rend grâce. Quelle touchante expression de sa reconnaissance! Si vous voulez, ce n'est rien, et cependant que pouvait-il faire de plus? Si Jésus n'eût pas été Dieu, le Samaritain aurait pu lui offrir de l'or, se faire son esclave et le servir durant son existence; mais qu'a besoin d'or et d'esclave le Créateur des cieux et de la terre? Lui offrir quoi que ce fût eût été lui dire que ce bien ne lui appartenait pas déjà; c'eût été supposer qu'il avait besoin de quelqu'un ou de quelque chose. Aussi aucune pensée de ce genre ne monte-t-elle à l'esprit du Samaritain; il n'a qu'un désir, celui d'exprimer son amour; il se prosterne, il baise la poussière, il rend grâce; il raconte qu'il a été guéri à ce Jésus qui le sait mieux que lui. Qu'importe? il ne prétend pas l'instruire, mais soulager son propre cœur par un cri de reconnaissance : « Seigneur, j'étais lépreux, et tu m'as nettoyé; je n'avais rien mérité, et tu m'as tout donné. C'est ta grâce, Seigneur, ta grâce qui a tout fait. Oh! béni sois-tu! Donne-moi maintenant des années pour célébrer tes louanges; envoie-moi vers mes frères pour raconter tes bienfaits; que je dise et redise combien tu es bon et puissant! Jésus, Jésus, que ton nom soit béni! »

Mais est-ce d'une simple guérison temporelle que cet homme se réjouit si vivement? Non; car Jésus ne lui dit pas : « Ta foi t'a guéri, » mais : « Ta foi t'a sauvé. » Voilà donc son grand sujet de joie : il est sauvé! et sans doute déjà le témoignage de l'Esprit confirmait en son cœur cette enivrante parole du Seigneur. Sauvé non de la lèpre, mais du péché; guéri non pour cette vie, mais pour l'éternité; et ce qui l'attend, ce n'est pas la société de quelques hommes dans la ville voisine, mais la société des anges dans le ciel, l'amour de Dieu aux siècles des siècles, la vie à toujours et le bonheur sans fin. Pauvre lépreux, voilà ton partage : les hommes te fuient, mais Dieu te cherche, t'aime, te sauve. Que pourrais-tu craindre encore et que pourrais-tu désirer de plus?

Après avoir écouté ce récit, on se fait plusieurs questions. Pourquoi d'abord Jésus dit-il aux lépreux qui lui demandent leur guérison : « Allez vous montrer aux sacrificateurs, » et non pas : « Soyez guéris? » C'est que, selon la coutume, Jésus voulait éprouver leur foi avant de les exaucer. Lorsqu'un aveugle lui demande

la vue, il pose de la boue sur ses yeux et l'envoie se laver au réservoir de Siloé. Si l'aveugle se rend à cette invitation, c'est qu'il croit, et en se lavant il sera guéri. De même ici le sacrificateur, d'après la loi de Moïse, devant constater la guérison de tout lépreux avant de le laisser rentrer dans la société, Jésus, en disant à ceux-ci d'aller aux sacrificateurs comme s'ils étaient déjà guéris, veut mettre au jour leur foi ou leur incrédulité. S'ils n'ont pas confiance en lui, ils resteront là, et dès lors ne seront pas guéris. S'ils croient, ils iront où Jésus les envoie, et ils seront nettoyés en chemin. Les faits ici confirment donc le grand principe de l'Évangile : « Sans la foi nul ne peut être agréable à Dieu. »

Admirable harmonie d'un livre où tout se correspond, où l'histoire vient à l'appui des dogmes, où ce qui se trouve exprimé en toutes lettres dans une page est en parfait accord avec ce qu'on peut déduire d'une autre. Mais cette harmonie va se compléter par une seconde question que ce récit fait naître.

Pourquoi Jésus accorde-t-il au Samaritain le salut de son âme : « Ta foi t'a sauvé, » tandis qu'il n'a donné aux neuf autres que la guérison de leurs corps : « Allez vous montrer aux sacrificateurs? » C'est que non-seulement les bienfaits divins ne sont accordés qu'à la foi, mais encore dans sa juste mesure. Les neuf lépreux croient assez pour crier : « Aie pitié de nous! » et ils obtiennent la guérison de leur lèpre; mais ils n'ont pas assez de confiance pour retourner à Jésus, se prosterner à ses pieds, lui rendre grâce, comme le fit le Samaritain. Les neuf ont donc cru un peu, et Jésus leur accorde la santé dans une vie passagère; le dixième a cru sans réserve, et Jésus lui donne l'éternel salut. A chacun selon sa foi : aux uns la guérison du corps, à l'autre la guérison de l'âme; toujours une juste proportion entre le degré de confiance et le bienfait accordé. Quand il le demande, Pierre marche sur les eaux; dès qu'il doute, il s'enfonce, et ce n'est que lorsqu'il crie : « Seigneur, sauve-moi! » que Jésus lui tend la main et le ramène sur les flots.

Mais pensez-vous que si l'on eût demandé aux neuf lépreux guéris s'ils avaient la foi en Jésus, qu'ils eussent hésité à l'affirmer?

Non, sans doute, et pour preuve ils en eussent donné leur guérison. Il est à craindre que plusieurs d'entre nous ne tombent dans la même erreur : parce qu'ils ont quelquefois prié dans une maladie, une épreuve, une difficulté, et qu'ils ont été exaucés, ceux-ci ne doutent pas qu'ils n'aient la foi qui sauve, ne sachant pas mesurer la distance d'une guérison temporelle à l'éternel pardon, pas plus que la distance d'une confiance faible et passagère à une foi entière et profonde. Prenez donc garde! il ne s'agit pas de savoir si vous avez de la foi, mais la foi; non si vous croyez par moments, mais toujours; et vous le reconnaîtrez à ce signe si vous priez pour la terre ou pour le ciel, pour le temps ou pour l'éternité.

Une troisième question s'est peut-être posée dans vos esprits : comment se peut-il que les neuf Juifs ne soient pas revenus vers Jésus? Votre étonnement est légitime, car c'est aussi celui du Sauveur ; mais, à vrai dire, son étonnement est plutôt une exclamation, car lui-même répond à sa propre question : « Il ne s'est trouvé que cet étranger, dit-il, pour rendre gloire à Dieu; » comme ailleurs il avait prédit qu'il en viendrait d'Orient et d'Occident pour prendre place au royaume des cieux, tandis que les enfants du royaume seraient jetés dans les ténèbres de dehors.

Ces Juifs lépreux étaient bien les dignes fils de ces Juifs toujours prêts à crier : « Nous avons Abraham pour père; comment donc dis-tu que tu nous rendras libres, nous qui ne fûmes jamais esclaves? » Parce qu'ils étaient circoncis, parce qu'ils montaient à Jérusalem, parce qu'ils lisaient Moïse et les Prophètes, les insensés orgueilleux s'estimaient enfants de Dieu et sauvés, ne comprenant pas que tous ceux qui sont de la postérité d'Abraham ne sont pas pour cela fils du père des croyants.

Mais, hélas! leur présomptueuse erreur n'a-t-elle pas cours de nos jours et au milieu de nous? Combien qui ne croient pas avoir à se rendre auprès de Jésus pour être sauvés parce qu'ils pensent l'être déjà! Demandez-leur s'ils sont chrétiens, et avec un sourire de satisfaction ils vous apprendront que leur père était un homme pieux, leur pasteur un savant, qu'ils ont été baptisés, qu'ils ont fait leur première communion, qu'ils ont toute leur vie fréquenté le temple autant qu'ils l'ont pu, qu'ils ont lu tel ouvrage de piété,

qu'ils sont abonnés à tel journal religieux, et qu'ils sont souscripteurs de toutes nos sociétés de bienfaisance et d'évangélisation. Leur famille est chrétienne de père en fils depuis des siècles; comment donc eux ne seraient-ils pas chrétiens?

Hélas! c'est qu'on peut être chrétien de nom comme Juif de naissance sans l'être par la foi; c'est qu'on peut lire l'Évangile comme Moïse avec un voile sur le cœur; c'est qu'on peut communier, comme jeûner, sans être converti, et que plus au contraire on donne d'importance à des titres de famille chrétienne, à des pratiques extérieures, moins il est à croire qu'on soit venu vers Christ pour être sauvé. L'acte sans la foi n'est rien : « c'est la cymbale qui retentit; » la naissance sans la conversion ne sert pas davantage, car « des pierres mêmes Dieu peut susciter des enfants à Abraham. »

Ces vérités sont tellement élémentaires que tout le monde ici les sait par cœur, et que personne ne pense avoir besoin de les entendre; c'est précisément pourquoi nous allons insister.

Si vous êtes chrétiens autrement que par votre baptême d'eau, dites-nous quand avez-vous été baptisés du Saint-Esprit? Si vous êtes chrétiens autrement que de naissance, quand êtes-vous nés de nouveau? Car enfin, si vous êtes régénérés dans votre cœur par le Saint-Esprit, cette régénération ne s'est pas opérée à votre insu, vous avez dû vous en apercevoir. Vos idées sont-elles aujourd'hui tout autres que jadis? vos goûts tellement changés que vous aimiez ce que vous haïssiez, et que vous haïssiez ce que vous aimiez?

Je ne me lasserai pas de peser sur ces questions, qui passent sur votre esprit, comme l'eau sur la pierre, sans y laisser de trace; et, pour vous forcer à les écouter, je vous répète : Quand avez-vous été convertis? Quand êtes-vous nés de nouveau? Quelle différence y a-t-il entre vous d'aujourd'hui et vous d'autrefois? Avez-vous senti le baptême du Saint-Esprit descendre dans votre cœur aussi réellement que l'enfant sent le baptême d'eau tomber sur son front? Encore une fois, êtes-vous régénérés, convertis? Êtes-vous de nouvelles créatures? Toutes les choses vieilles sont-elles passées en vous, et, en vous, toutes choses sont-elles devenues nouvelles?

Je vais vous aider à résoudre ces difficultés. Si les questions que je vous adresse vous plaisent, c'est que vous avez une réponse satisfaisante à y faire, et alors, probablement, vous êtes nés de nouveau. Que le Seigneur en soit loué! Mais, au contraire, ces questions vous sont-elles importunes ; les mots de nouvelle naissance, de régénération par le Saint-Esprit, vous semblent-ils des expressions bibliques qui ne se traduisent par aucune réalité dans la vie ; répétez-vous après d'autres : « Ce sont là des manières de parler, c'est un style oriental ; comment un homme pourrait-il naître de nouveau ? » dans ce cas, je vous dis encore : Vous n'êtes pas chrétiens ; car le chrétien est une nouvelle créature.

En vain vous me poursuivrez de vos objections, qu'à ce compte il n'y a point de chrétiens ; que ceux qui se prétendent convertis ne sont pas meilleurs que les autres; je vous répondrai toujours, la Parole de Dieu à la main, que « le chrétien est une nouvelle créature, » et que, d'après vos aveux, vous êtes toujours le même être. Je vous répondrai que ce n'est pas à vous, mais à Dieu, qu'il appartient de juger ce que sont les autres, et que ce n'est pas en vous comparant au péager, qui est à la porte du temple, mais à la loi qui est dans le tabernacle, que vous saurez ce que vous êtes.

Ah ! ne disputez pas plus longtemps avec le Dieu qui veut vous sauver. Puisque vous ne connaissez pas encore le Saint-Esprit par expérience, au lieu de le nier, dites-vous que vous ne l'avez pas reçu. Demandez-le, et vous l'obtiendrez. Courbez la tête devant le témoignage de votre conscience qui vous déclare pécheurs devant la Parole de Dieu qui vous offre le pardon, et vous entendrez enfin Christ vous dire dans votre cœur humilié, comme au Samaritain prosterné : « Relève-toi ; va, ta foi t'a sauvé ! »

XXXIIIe DISCOURS.

(LISEZ EXODE, XX, 12.)

Un fait digne de remarque, c'est que le Décalogue est bien moins une série d'ordres qu'une suite de défenses. Dieu ne nous y dit pas :

« Tu feras ceci, tu observeras cela ; » mais : « Tu ne feras pas ceci, je t'interdis cela. » Le commandement est toujours sous la forme négative. Ainsi : « Tu n'auras point d'autres dieux ; — tu ne feras point d'images ; — tu ne prendras point le nom de l'Éternel ; — tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là. » Toujours des interdictions et non des ordonnances. Dans la seconde table comme dans la première, vous lisez : « Tu ne tueras point ; — tu ne déroberas point ; » et constamment la même forme. — Pourquoi cela ? En général, quand fait-on une défense ? C'est lorsqu'on juge l'homme auquel on s'adresse enclin à la violer. Ainsi un père, instruit par les fautes commises hier par son enfant, lui dit aujourd'hui : « Prends garde ! ne fais pas cela ! »

Cette réflexion générale nous conduit à reconnaître que si Dieu nous a exprimé sa volonté sous cette forme, c'est qu'il nous savait naturellement portés à l'enfreindre. Si donc en particulier ce Dieu a dit : Honore ton père et ta mère, » c'est qu'il supposait les enfants enclins à la désobéissance, à la révolte et à l'ingratitude. Et ce que ce Dieu suppose ici, pères et mères, vous ne le savez que trop bien vous-mêmes ; votre propre expérience vous l'apprend chaque jour. Pour trouver une époque dans la vie de vos enfants où vous ayez été véritablement obéis par eux et où vous ayez joui du bonheur de vous sentir père ou mère, il vous faut, hélas ! remonter jusqu'à leur plus tendre enfance. Alors, du moins, vous pouviez vous faire illusion ; si l'enfant souriait, s'il tendait ses petits bras, vous pouviez vous persuader que c'était affection... Mais dès que la force et la volonté se sont développées, comme aussitôt vous avez reconnu qu'il y avait là résistance, opiniâtreté, caprices, irritation, malice même, et quelquefois jusqu'au plaisir de mal faire ! Vous espériez que vos soins, votre tendresse, surmonteraient ces mauvaises dispositions du premier âge. Mais quel n'a pas été votre étonnement lorsque vous avez vu ces tristes penchants croître avec les années, vos efforts rester inutiles, et vos témoignages d'affection passer inaperçus, peut-être méprisés ! Vous pouviez encore vous dire : « Mon enfant, à l'âge de raison, comprendra mieux les droits d'un père ; il sentira que je ne lui parle que pour son bien, et, enfin, son cœur sera touché de tout ce que

je fais pour lui. » Alors vous avez pris patience, vous vous êtes armés de courage, vous avez fermé les yeux sur les fautes qu'il vous était dur de reprendre ; vous avez persévéré dans cette voie de dévouement où l'on fait le bien sans songer à s'en vanter, parce que ce bien est fait pour un être chéri. Mais de tout cela, comment avez-vous été payés ? L'enfant aussi s'est développé, mais développé dans le mal. Si jusque-là il ne vous avait pas marqué de l'affection, du moins à un ordre positif il vous avait obéi ; devant une réprimande, il avait gardé le silence ; mais aujourd'hui qu'il semble avoir acquis la conscience de sa force, aujourd'hui qu'il aperçoit la liberté dans un prochain avenir, il rompt ce dernier lien de soumission passive, il se permet une observation, vous oppose un raisonnement, vous manifeste une répugnance. Prenez garde, pères et mères ! n'allez pas plus loin, n'insistez pas : vous auriez un refus ! Alors la plaie de votre cœur saignant s'est refermée sur elle-même ; vous avez compris le danger qu'il y aurait eu pour vous à donner un ordre, et vous avez gardé un prudent silence, dévorant en secret l'humiliation d'une presque désobéissance. Mais vous n'avez pas pu marcher longtemps dans cette voie de ménagement ; car plus vous étiez indulgents, plus on abusait de votre indulgence ; à la fin, il vous a fallu commander, et vous avez fait la triste découverte qu'on était décidé à la résistance. L'indignation s'en est suivie de votre part, et de la sienne la réplique, le reproche, l'insolence peut-être ; votre maison est devenue le théâtre d'une guerre ouverte entre deux partis ; on s'est endurci à vos ordres ; vous avez pleuré en secret, et finalement il vous a fallu céder et revenir le premier tendre une main de réconciliation à votre enfant, en tremblant de crainte encore que cette main de père ne fût repoussée. Plus tard votre enfant, parvenu à l'âge de raison (on entend par là l'époque où le respect humain enseigne à cacher ses vices), votre enfant a peut-être changé de conduite envers vous. En présence du monde il a compris que son intérêt exigeait qu'on le crût respectueux, obéissant ; dès lors il a pris les paroles de l'obéissance et la contenance du respect ; peut-être même, seul en face de vous, a-t-il quelquefois donné des signes extérieurs de déférence et d'affection ; mais quand une circonstance importante s'est présentée, lorsque vos

volontés se sont trouvées directement opposées, n'avez-vous pas vu le serpent de la révolte soulever sa tête sous l'herbe, l'ancien ton d'aigreur, qui semblait oublié, revenir dans ses paroles, et l'ingratitude, rompant la glace des formes, se montrer sans déguisement à vos yeux étonnés? A l'entendre, il semble que vous lui deviez tout ce que vous avez fait pour lui jusqu'à ce jour ; et si demain vous voulez faire moins, il viendra vous le reprocher, et mesurer jusqu'où vous devez vous dépouiller pour le vêtir ; il marchandera avec vous, comme chose méritée par lui, vos propres sacrifices, et quand vous les aurez accomplis, vous serez heureux que ses pensées ne se portent pas sur le dernier que vous aurez à faire !

Pauvres parents, représentants de Dieu dans la famille, voilà donc ce que sont vos enfants!... — Vos enfants? Mais que dis-je? voilà ce que vous êtes vous-mêmes, car vous aussi avez eu un père et une mère, vous aussi vous avez été les fils que nous venons de dépeindre; en sorte que si, comme parents, vous avez senti tout l'odieux de cette conduite dans ceux à qui vous avez donné le jour, vos pères à leur tour, s'ils étaient là, s'élèveraient en témoignage contre vous et vous diraient : « Cet enfant, capricieux, insolent, ingrat, c'est toi! toi! toi-même! » Oui, pères et mères, de tels enfants c'est vous, vous-mêmes ! J'ai déjoué la ruse de votre cœur. Pour vous amener à reconnaître vos torts, j'ai commencé par accuser vos enfants, parce que je savais que sur ce point vous applaudiriez à mes paroles ; mais maintenant je lève le voile et je vous dis : Ces enfants que j'ai dépeints, ce ne sont pas les vôtres : ce sont les enfants de vos pères. Quand je retraçais les torts de ceux qui vous doivent la vie, vous trouviez mes reproches fondés. Savez-vous pourquoi ? C'est que j'en accusais d'autres que vous, et que je les accusais à votre profit. Et maintenant que je vous dépouille du titre de père ou de mère pour ne vous laisser que vos obligations d'enfants, mes paroles ont-elles cessé d'être vraies? Non ; elles sont restées les mêmes; mais vous ne les écoutez plus avec les mêmes oreilles; vous êtes descendus du siége du juge sur le banc des accusés, et vous ne voulez plus reconnaître la justice d'une condamnation qui est venue se placer sur vos têtes.

Mais vos pères aussi, à leur tour, se font vos juges, et ils vous crient, dans l'amertume de leurs souvenirs : « Oui, c'est là ce que tu as été à mon égard ; ton fils te rend aujourd'hui ce que tu m'as fait jadis ; je te l'avais prédit ; tu l'as bien mérité. Maintenant que tu as le cœur d'un père, tu comprendras ce que m'a fait souffrir le triste cœur de mon enfant. »

A cette heure, n'allez pas dire que les enfants de votre temps valaient mieux que les enfants de nos jours, et que ces accusations, vraies pour les uns, ne le sont pas pour les autres ; car c'est là ce que répètent tous les pères. A les en croire, ils ont tous été des enfants respectueux, et ils n'ont eu que des enfants rebelles. Toutes les générations de pères se plaignent de toutes les générations de fils ; c'est là ce qui vous condamne, à moins que vous ne prétendiez que, dans ce concert unanime de plaintes des parents contre les enfants, une seule voix soit fausse, celle qui s'élève contre vous-mêmes, et que vous soyez une exception à l'expérience de six mille ans ! Convenez donc, pères et mères, que les torts qu'on a eus envers vous, vous les avez eus envers d'autres ; que vous non plus vous n'avez pas honoré vos parents ; que vous avez été rebelles, désobéissants, ingrats ; enfin, que vous aussi vous avez fait couler les larmes d'une mère par votre abandon et contristé le cœur d'un père par votre ingratitude.

Et vous, jeunes enfants qui avez écouté ces dernières paroles, n'est-il pas vrai que vous avez éprouvé un secret plaisir à entendre adresser à vos parents des reproches qu'ils vous adressent si souvent à vous-mêmes ? N'est-il pas vrai que vous n'êtes pas fâchés d'avoir découvert qu'ils ont fait comme vous ? Ne vous semble-t-il pas que cela vous justifie ? N'est-il pas vrai que lorsque je parlais des défauts des enfants vous n'étiez pas contents de moi, et que lorsque j'ai retourné le glaive contre vos pères, vous avez été comme soulagés et satisfaits ? Vous voyez donc que votre cœur est désespérément malin, puisqu'il vous fait croire que le mal fait par un autre excuse le mal fait par vous-mêmes. Ne comprenez-vous pas que si vos parents ont été coupables en désobéissant à leurs pères, vous aussi vous avez été coupables en leur désobéissant à eux-mêmes ? Ne voyez-vous pas que c'est une joie satani-

que que celle que vous avez ressentie en entendant accuser les auteurs de vos jours? Reconnaissez donc que ce qui a été dit pour eux était dit pour vous, et que si nous avons un moment détourné nos paroles contre vos parents, c'était afin de vous faire avouer ensuite la coupable satisfaction que vous aviez prise à nous entendre. Vous êtes donc encore plus condamnables qu'eux ; car ils pleurent sur vos fautes, et vous vous réjouissez secrètement des leurs!

Enfants encore jeunes ou enfants déjà pères, vous avez sans doute bien des réponses à nous faire, bien des excuses à nous présenter ; parlez donc, mais laissez vos parents vous répondre à leur tour.

Les parents, dit un enfant, sont d'une exigence sans égale ; nous ne pouvons avoir une volonté qu'ils ne la contrarient, former un désir qu'ils ne s'y refusent, et rien faire qu'ils ne le blâment ; il semble en vérité que nous soyons leurs esclaves!

Mon enfant, vous dirait l'auteur de vos jours, s'il pouvait à cette heure prendre la parole, mon enfant, ton inexpérience fausse ton jugement. Si parfois je m'oppose à quelques-uns de tes désirs, c'est qu'ils ne sont pas toujours sages. Tu sais bien qu'autant qu'il m'est possible je t'accorde ce que tu demandes, et que j'ai eu souvent à me repentir de t'avoir cédé. Non, mon ami, tu n'es pas mon esclave, c'est moi plutôt qui fus toujours le tien. J'ai travaillé pour toi pendant des années, je me prive encore de bien des choses pour te les conserver. Je me fais pauvre pour t'élever ; j'abrége ma vie pour t'aider à entrer dans le monde avec honneur. Ce n'est donc pas toi qui es le serviteur ; c'est moi, moi-même qui me fais ton esclave, moi qui suis ton père!

Les parents, ajoute un autre enfant, les parents n'ont-ils donc pas aussi leurs défauts de caractère, et parce qu'on est leur fils ou leur fille peut-on s'empêcher de les voir et de les sentir? L'injustice, la dureté d'un père, sont-elles moins de l'injustice et de la dureté? Des parents n'abusent-ils jamais de leur autorité, et ne veulent-ils pas souvent la retenir au-delà du terme raisonnable? Nous ne sommes cependant pas toujours des enfants ; à notre âge on sait se conduire ; faudra-t-il donc faire des sottises par obéissance à nos parents?

Mon enfant, répond le père, il est vrai que tu as pris de l'âge depuis le jour où cette main, aujourd'hui tremblante, te berçait durant les heures de la nuit; mais enfin tu es toujours mon enfant et je suis toujours ton père. Avant de repousser mes avis, tu pourrais au moins les écouter, tandis que tu te détournes de moi dès que je parle, et il semble que je ne puisse rien dire de bon. Ne sais-tu pas que je te conseille pour ton bien? N'accorderais-tu pas quelques minutes d'attention à un étranger te donnant des avis? Accorde-moi donc la même déférence, écoute-moi un instant, ensuite fais ta volonté; mais ne me boude pas, ne me regarde pas avec un sourire de pitié, ne te moque pas de mes paroles; car, vois-tu, de tels procédés déchirent le cœur d'un homme; combien plus le cœur d'un homme qui n'ose pas te répondre pour ne pas te faire de la peine. Enfin si j'ai tort, supporte-moi un peu, comme je t'ai supporté longtemps; excuse ma vieillesse, et si je me trompe, pardonne-moi, moi ton père!

Continuerai-je ce dialogue et humilierai-je les parents en répétant ici les humiliations qu'ils dévorent en secret? Non, non, je craindrais de faire couler leurs larmes avant d'arracher les vôtres; et il me semble que j'entends leurs voix me dire : Arrêtez! c'est assez; ayez pitié de nos enfants. Que voulez-vous? ils n'en savent pas davantage! C'est nous qui avons eu le tort de ne pas mieux les corriger dans leur jeune âge. Vous en avez assez dit pour leur faire honte et les pousser au repentir; une plus longue accusation pourrait les irriter contre nous-mêmes, et vous savez qu'un jour nous pouvons avoir besoin de leurs secours! Craignez donc d'étouffer par vos reproches le peu de compassion qu'ils ont encore pour leurs vieux pères.

Eh bien, oui, je cesserai de parler au nom de ces parents, puisqu'eux-mêmes se sont lassés de se plaindre, et semblent avoir pris le parti de souffrir en silence. Je les laisserai repasser seuls dans leur mémoire les paroles dures, les airs de mépris et tous ces traits de feu lancés dans leurs cœurs par leurs enfants; je les laisserai s'habituer à se voir délaisser dans leur vieillesse par ceux qu'ils ont soignés toute leur vie, et, s'ils n'y peuvent réussir, si le chagrin, l'abandon, la souffrance, hâtent leur marche vers la tombe,

peut-être leur mort réveillera-t-elle ces consciences d'enfants... peut-être ceux-ci viendront-ils au jour suprême donner quelques signes d'affection, une larme de repentir, et le vieillard pourra-t-il retrouver une heure de joie dans sa dernière heure et donner sa bénédiction.

Mais malheur à vous, enfants, je vous le prédis, malheur à vous si vous attendez, pour réparer vos torts, que vos torts soient irréparables, et que la mort vous sépare de ceux que vous n'avez pas honorés! Le souvenir du passé deviendra votre bourreau, et vous paierez cher votre ingratitude de ce jour. Croyez-moi, ne fût-ce que pour vous épargner des remords à l'avenir, vous devriez dès aujourd'hui changer de conduite à l'égard de vos pères.

Mais peut-être me suis-je exagéré vos torts, et Dieu lui-même se montrera-t-il plus indulgent que je ne vous le suis apparu dans ce discours? Écoutez donc ce Dieu lui-même, et contemplez les exemples fournis par sa sainte Parole.

Un fils de Noé, pour s'être moqué de son père, est maudit dans l'Écriture!

Lorsqu'au pied du mont Hébal les lévites dirent : Maudit est celui qui aura méprisé son père ou sa mère, tout le peuple, d'après l'ordre de Dieu, répondit : Amen! amen!

Sous la loi de Moïse, le fils rebelle était conduit à la porte de la ville, jugé par les anciens, lapidé par le peuple, et mis à mort!

Effrayants exemples de la justice de notre Père céleste!

D'après une telle loi, qui de nous eût échappé? Qui de nous n'eût pas été maudit au temps de Noé, maudit au pied du mont Hébal? Qui de nous, enfants rebelles, conduit devant les juges, n'eût pas été condamné? Et le Dieu qui jugeait alors les enfants d'Israël n'est-il pas Celui qui nous jugera un jour? Oh! que cette pensée est effrayante! Qu'il est bon de pouvoir en détourner son esprit pour le fixer sur la croix de Jésus qui pardonne! Comme il est doux d'apprendre que ce fils, vraiment unique, a obéi pour nous! O Dieu, efface notre ingratitude, donne-nous un nouveau cœur, et que, par ta grâce, nous aimions au moins nos pères et nos mères, qui, comme toi, nous ont tant aimés, et aimés les premiers!

XXXIVe DISCOURS.

(LISEZ SAMUEL, XXIV, 2.)

Au temps de sa prospérité, le roi David ordonne de faire le dénombrement d'Israël, et Dieu, irrité de cet ordre, fait mourir soixante et dix mille hommes de ce peuple dont le monarque était si fier.

Deux choses étonnent dans ce récit : d'abord que Dieu fasse tomber sur la nation le châtiment d'une faute que le roi seul avait commise. Nous ferons seulement remarquer sur ce point que le peuple aussi avait des fautes à se reprocher; car, vers la fin du chapitre, il nous est dit que « l'Éternel fut apaisé envers le pays. » Le pays donc avait été coupable. Ainsi, dans sa sagesse, Dieu faisait servir une seule punition à une double fin : à châtier David, et à châtier la nation. Pour punir le roi, Dieu ne fit pas tomber la mort sur les soixante et dix mille hommes qui se trouvèrent les premiers sous la main de l'ange exterminateur, mais il put diriger son ange sur soixante et dix mille hommes dignes de mort; comme au dernier jour il saura bien distinguer les bons d'avec les méchants.

Toutefois supposez qu'il n'en ait pas été ainsi, et que, parmi les coupables, Dieu ait frappé des innocents. Qu'en serait-il résulté? Que ces hommes en mourant auraient passé de la terre au ciel, c'est-à-dire d'une vallée de larmes à un séjour de joies, de la souffrance à la santé inaltérable, de la misère au bonheur sans fin. Était-ce donc là un châtiment? Et quelque souffrance qu'il impose à un homme sur cette terre, Dieu n'a-t-il pas, au delà de la tombe, du temps et des biens pour le consoler de douleurs qui, prises isolément ici-bas, seraient une injustice?

Si nous ne sommes pas plus frappés de ces réflexions, c'est que notre foi est faible, et que nous avons peine à nous élever à une contemplation du ciel assez vive pour le préférer à la terre. Nous acceptons l'espérance d'un paradis, bien plus pour nous épargner

l'horreur du néant que par une vive persuasion de son existence. Si l'on nous donnait à choisir entre une vie éternelle terrestre, mêlée de toutes les misères dont nous avons souffert jusqu'à ce jour, probablement nous la préférerions encore à nos espérances d'avoir après la mort une vie sans fin, près de Dieu, pleine de santé, de joies et d'amour. Cela est si vrai que nous ne sommes jamais prêts à mourir, et que si Dieu nous avait laissé la liberté de fixer notre jour de départ pour notre céleste patrie, il est plus que probable que nous le retarderions indéfiniment. Oui, nous avons peu de foi, et pour un grand nombre d'entre nous il faudrait dire que nous n'en avons pas du tout. Ne soyons donc plus étonnés si nous avons peine à regarder la mort comme un bienfait. A la place d'Élie nous eussions détourné nos pas du char de feu, et préféré la terre que nous sentions sous nos pieds, au ciel que nous ne touchions pas.

Mais, en admettant que la mort ne fût qu'un acte de justice ou un bienfait pour ces soixante et dix mille hommes, on se demande encore pourquoi Dieu punit si sévèrement chez David le simple fait d'avoir ordonné le dénombrement de son peuple. Quoi! parce que le roi veut savoir combien de milliers d'hommes renferme son royaume, il devra supporter sept ans de famine, ou trois mois de fuite, ou trois jours de mortalité! Quel mal David, en désirant connaître le nombre de ses sujets, faisait-il au peuple ou quel tort à Dieu? Aucun sans doute; mais, par ce désir insensé, David se nuisait à lui-même; et, en le punissant, Dieu lui accordait un véritable bienfait. Cela vous paraît étrange peut-être? Mais écoutez avant de prononcer.

D'abord il est évident que David ordonnant de compter ses sujets au moment de sa plus grande prospérité obéit à un mouvement de vanité; il est fier de régner sur un si grand peuple, de marcher à la tête d'une si puissante armée. Treize cent mille hommes portant le glaive se meuvent à mon commandement; comme ce spectacle est propre à flatter l'orgueil d'un roi guerrier! Tels sont bien les sentiments de David; car Joab, son ministre, avant d'exécuter son ordre, lui dit : « Que l'Éternel augmente ton peuple, et que tes » yeux le voient; mais pourquoi prends-tu plaisir à cela? » Aussi,

dès que le recensement est accompli, David, honteux de sa vanité satisfaite, s'écrie : « J'ai commis un grand péché! Éternel, j'ai agi avec folie, pardonne mon iniquité! »

L'orgueil, voilà donc le sentiment secret qui dicta l'ordre de David, et l'orgueil, voilà ce qui pouvait le plus nuire à ses vrais intérêts, à ses intérêts éternels, en le rendant incapable d'amour et de sanctification. Oui, l'orgueilleux ne saurait ni se sanctifier ni aimer; par conséquent il ne peut être heureux. Telle est la pensée que nous voudrions développer.

La première condition pour se sanctifier, c'est évidemment de reconnaître qu'on manque de sainteté, c'est de se sentir pécheur; il faut avoir remarqué chez soi l'absence d'une qualité pour chercher à l'acquérir. Mais comment un orgueilleux, tout gonflé de la bonne opinion qu'il a de lui-même, pourrait-il songer à se corriger de défauts qu'il ne se connaît pas, et ambitionner des vertus qu'il croit avoir déjà? Impossible; ce serait vouloir qu'un fanatique détruisît lui-même son idole, ou qu'un guerrier enfonçât d'une main un poignard dans son sein, tandis que de l'autre il y suspend avec orgueil la croix d'honneur. Comment un roi se dirait-il en même temps : Je suis un puissant monarque, et je vais prier Dieu de m'aider; je suis digne d'admiration, et je vais me corriger; à moi la gloire, et en même temps l'humiliation; que les hommes m'encensent, et que Dieu me convertisse; je suis à la fois vertueux et pécheur; je veux que chacun partage la haute opinion que j'ai de moi-même, et cependant ce que je suis, je veux cesser de l'être pour me sanctifier?

Non, encore une fois; c'est supposer en même temps les sentiments les plus contraires. L'orgueilleux doit avoir la prétention de rester ce qu'il est, autrement il se renierait lui-même; il ne peut se dépouiller d'imperfections qu'il ne pense pas avoir, ni acquérir des vertus qu'à ses yeux il possède déjà. L'orgueilleux, pour se justifier devant lui, devant les hommes et devant Dieu, doit se croire bon et grand tel qu'il est, et ainsi se fermer la voie vers la sanctification.

Pour mieux les comprendre, appliquez ces réflexions à David. Ce roi, dans un mouvement d'orgueil, fait dénombrer son peuple,

afin de pouvoir se dire avec satisfaction : « J'ai treize cent mille guerriers à mon service. » Maintenant, lorsqu'une nation voisine viendra lui déclarer la guerre, comment David pourra-t-il songer à demander à Dieu de venir à son secours, lui si fier de son peuple et si confiant en ses treize cent mille soldats? Au lieu d'implorer la force du Seigneur, ne sera-t-il pas induit à négliger les précautions qu'il aurait crues nécessaires avec une armée plus faible? Par cela même qu'il s'estime puissant, ne sera-t-il pas tenté de courir à la rencontre de l'ennemi? ne sera-t-il pas plus prodigue de la vie de soldats qu'il voit si nombreux? et, comptant sur leur force, ne déploiera-t-il pas lui-même moins de valeur? Voilà donc la pensée de sa grandeur qui porte David à négliger les secours d'un Dieu dont il ne sent pas le besoin, à prodiguer les vies d'hommes qu'il voit si nombreux, et à négliger même son propre génie, qu'il juge ici plus que suffisant. Ainsi, il oublie son Dieu, expose ses semblables et s'affaiblit lui-même, uniquement parce qu'il est orgueilleux.

Mais laissons là David, et regardons le pharisien montant au Temple à côté du péager. Il ne prie pas, remarquez-le bien : il ne prie pas; au contraire, il rend grâce, c'est-à-dire qu'il ne pense pas avoir à parler de ce qui lui manque, mais uniquement de ce qu'il possède.

Laissez le pharisien de jadis et venez aux pharisiens de nos jours, et vous reconnaîtrez, en regardant autour de vous, que ce sont précisément les hommes les plus satisfaits d'eux-mêmes qui rejettent le plus vivement l'Évangile de grâce, comme ce sont eux qui prient le moins, ou plutôt qui ne prient pas; remarquez que ce sont les orgueilleux qui, dans la société, sont les hommes les plus insupportables, par des défauts imperceptibles à leurs yeux et choquants pour tout le monde. Allez dire à cet homme qui se prétend honnête, qu'il doit se convertir; il vous répondra que vous l'insultez! Et comment voudriez-vous qu'un être qui raconte tous les jours ses hauts faits d'intelligence, de moralité, de dévouement, pût en même temps imaginer qu'il a des progrès à faire en intelligence, en moralité, en dévouement? Comment un homme qui met sa gloire à bien parler, à bien se vêtir, à bien se présenter, et

dans mille autres niaiseries, serait-il capable d'élever son esprit jusqu'à la notion du beau et de la sainteté? Enfin, comment un homme qui tient plus à l'opinion de ses semblables qu'à la sienne; plus à la sienne qu'à celle de Dieu; un homme qui s'efforce ainsi de mettre l'apparence à la place de la réalité et de s'abuser lui-même, comment voulez-vous qu'un tel homme songe à se sanctifier? Impossible, impossible, mille fois impossible! Et vous allez voir qu'il lui sera tout aussi impossible d'aimer.

En effet, l'amour, c'est l'oubli de soi-même en faveur des autres, c'est le sacrifice de sa volonté propre à une volonté étrangère; et ce qu'il y a de remarquable dans ce sentiment, c'est qu'il produit le bonheur par cela même qui semble le rendre impossible, par l'abnégation de soi-même. L'amour, c'est peut-être encore mieux la transformation de la volonté de celui qui aime en la volonté de celui qui est aimé; en sorte que pour l'homme qui aime Dieu, obéir à ce Dieu, c'est presque faire sa propre volonté, c'est être heureux; comme en travaillant dans l'intérêt de ses frères, qu'il affectionne, il s'occupe encore de sa propre félicité.

Or, l'amour est-il possible à l'orgueilleux, qui veut au contraire que les autres pensent à lui, tournent leurs regards vers lui, l'admirent et chantent ses louanges? L'amour est-il possible pour un être qui se fait centre du monde, ne comptant les existences étrangères que par les rapports qu'elles ont avec la sienne? Enfin, l'amour est-il possible à un être qui, au lieu de vivre en autrui, veut qu'autrui vive en lui et pour lui? Non; l'orgueil est la quintessence de l'égoïsme. Sans doute cet égoïsme ne se manifeste pas sous la forme grossière de l'avarice ou de la volupté. L'orgueil est même parfois fort subtil, spirituel, éthéré; par l'orgueil l'homme se dépouillera de sa fortune, de sa vie même. Mais, comme dit l'Apôtre, donnât-il tous ses trésors aux pauvres et son corps pour être brûlé, il peut encore n'avoir pas la charité; il n'est qu'une cymbale creuse qui retentit en son propre honneur.

Imaginez donc un orgueilleux aussi élevé que vous voudrez par l'objet de ses poursuites, toujours sera-t-il que cet orgueilleux n'agit qu'en vue de lui-même, et qu'au fond il n'aime pas et ne saurait aimer.

Prenez l'exemple de David : il fait dresser l'état de son armée; ses hommes sont tous munis d'épées; ils ont des chefs prudents comme Joab; ils reçoivent des récompenses; leurs familles sont gardées paisiblement dans des villes à l'abri de l'ennemi : c'est David qui l'a voulu ainsi; le bien-être de tout ce peuple procède de ses soins, et au sein de cette prospérité le roi désire connaître le nombre des heureux qu'il a faits. Dieu excuse-t-il ce désir vaniteux par la considération de tout le bien accompli par David? Non; car ce Dieu voit que l'homme orgueilleux qui fait aujourd'hui compter ses sujets, jadis, par orgueil, a livré des combats, rassemblé l'armée, construit des villes, et que tous ces soins étaient au fond inspirés par le désir de paraître grand aux yeux des nations. Le même roi qui avait élevé Urie au rang de capitaine l'avait envoyé plus tard à une mort certaine; le même homme qui avait fait monter Bathsébah sur un trône avait commencé par la souiller. Il n'aime ni la femme qu'il déshonore ni l'époux qu'il fait mourir, il les sacrifie tous deux à sa passion, non par affection pour personne, mais par égoïsme pour lui-même : l'orgueilleux ne peut aimer.

Et maintenant, si l'orgueil comprimait chez David la sainteté et l'amour, Dieu ne devait-il pas extirper de son cœur la mauvaise herbe qui étouffait le bon grain? N'était-ce pas rendre un véritable service à ce roi que de le pousser ainsi, même avec une verge, dans la voie de l'humilité?

Mais est-ce donc de David qu'il s'agit ici? N'est-ce pas plutôt de vous-mêmes, mes frères? et ne comprenez-vous pas que, si j'ai pris le nom de ce monarque, qui ne pouvait m'empêcher de l'accuser, c'était pour arriver à vous, que je craignais de soulever contre ma parole, par une accusation trop directe contre vous-mêmes, tant l'orgueil est grand, tant il est irritable, tant pour en guérir la plaie il faut la ménager!

Oh! l'orgueil, l'orgueil, voilà bien l'irréconciliable ennemi de notre bonheur, le principe de nos vices, de nos mécomptes, de nos souffrances morales! l'orgueil, jouissance âcre qui corrode le cœur qui s'en nourrit! l'orgueil, qui nous rend un objet de risée ou d'envie pour ceux dont nous mendions les éloges! l'orgueil,

que le Seigneur a en abomination dans un ver de terre qui ose lever la tête en présence d'un Être devant qui les anges se prosternent! l'orgueil, qui perdit Satan voulant s'affranchir, et nos premiers pères voulant être semblables à Dieu! l'orgueil, serpent qui prend toutes les formes, brille de toutes les couleurs pour séduire, et dont chaque morsure laisse un nouveau venin dans le cœur! Oui, je sens que l'orgueil est l'écharde de mon cœur, la ronce de ma vie; et si vous ne sentez pas ainsi pour vous-mêmes, ne vous rassurez pas pour cela, c'est tout simplement parce que vous avez trop bonne opinion de vous-mêmes pour vous apercevoir que vos prétentions dépassent vos mérites; vous ne sentez pas votre orgueil précisement parce que vous êtes trop orgueilleux. Ne soyez donc pas surpris si Dieu emploie à votre égard les mêmes moyens qu'il employa pour David, s'il vous froisse, vous brise, vous écrase de sa main. Quand Dieu n'a pas réussi à vous sanctifier par la prospérité, par la santé, par le succès, ne trouvez pas étrange qu'il prenne, pour atteindre le même but, la seule route que vous lui ayez laissée. Il vous fait passer par l'humiliation pour vous conduire à l'humilité, source de sainteté, et ainsi de bonheur.

Oui, l'humilité, voilà le seul chemin qui puisse conduire des êtres comme nous, orgueilleux et égoïstes, à accepter la conversion, et par la conversion les affections spirituelles, source du vrai bonheur. Il peut paraître dur à l'homme naturel de s'humilier, précisément parce qu'il est orgueilleux de sa nature ; mais une fois qu'il a traversé ce passage étroit et difficile, il y a pour lui des joies qu'il ne soupçonnait pas. Oh! je sens que si je pouvais être humble, alors seulement je serais heureux. Plus de guerre avec mes semblables, dont les prétentions cessent de blesser les miennes; plus de guerre avec ma conscience, que dès lors j'écoute, au lieu de la démentir ; plus de souffrance par mes passions, que j'étouffe en leur résistant; mais la paix avec les hommes, courant après une gloire que je ne leur dispute pas ; la paix avec mon Dieu, pardonnant à qui s'abaisse ; la paix avec moi-même ; car je n'ai plus une double volonté, mais uniquement le désir de vivre dans la volonté de Dieu. Malheureusement, mon cœur n'est pas encore entièrement soumis; cette humilité ne le traverse que comme un éclair, et,

comme un éclair, disparaît. Cependant je l'ai goûtée, je me le rappelle, et je voudrais la rappeler. O mon Dieu, si je pouvais être humble, véritablement humble ! Mais toi, Seigneur, tu peux me rendre tel, et je viens te le demander. Jésus, tu as été un roi débonnaire, tu as été humble de cœur; cependant tu étais alors mon Maître, mon Seigneur ; alors tu étais paisible et heureux ! Oh ! donne-moi de marcher sur tes traces ; que je me baisse pour mieux les suivre, jusqu'à ce que j'aie compris que c'est un honneur pour moi de me prosterner dans la poussière de tes pieds ! Mais, hélas ! Seigneur, je suis si désespérément orgueilleux que je crains même de tirer gloire d'une humilité passagère ; donne-m'en donc une réelle, profonde, persévérante, que tout le monde sente ; mais que je ne voie pas moi-même, afin de ne pas risquer encore de m'en enorgueillir ; que je sois humble, Seigneur, et je serai assez heureux !

XXXVe DISCOURS.

(LISEZ PSAUME LXXXV, 10.)

Il est infiniment plus facile d'attaquer que de se défendre ; cela est vrai dans tous les genres de combats, mais peut-être plus particulièrement dans la lutte de paroles. Il suffit d'un mot pour faire une objection ; des pages sont nécessaires pour y répondre. Aussi les incrédules ont-ils habilement choisi la méthode la plus commode : au lieu de se défendre, ils attaquent les croyants. Pourquoi les croyants n'attaqueraient-ils pas les incrédules? Pourquoi, par exemple, au lieu de prouver qu'il existe un Dieu et que la Bible est sa Parole, n'obligeraient-ils pas leurs adversaires à prouver que ce Dieu n'existe pas et que la Bible est une parole humaine? Répondre, c'est donc se mettre dans la position la plus désavantageuse, et il faut se sentir fort de la vérité de sa cause pour accepter cette position. Pour être incrédule, il n'est besoin d'être ni savant ni moral : il suffit d'ouvrir la bouche et de dire : « Pourquoi? Pourquoi Christ a-t-il dû souffrir en expiation de nos péchés?

Pourquoi Christ est-il venu quarante siècles après Adam? Pourquoi ne voit-on plus de miracles de nos jours? » Et remarquez que ces objections paraîtront d'autant plus solides que celui qui les écoute aura moins d'intelligence et de cœur pour comprendre les réponses.

N'importe; nous, chrétiens, qui parlons non pour nous, mais pour eux, incrédules, acceptons la seule position qu'ils nous laissent, et comme nous ne voulons les vaincre que pour les sauver, ne nous plaignons pas d'un désavantage qui finalement ne nuit qu'à nos adversaires. Ne voulez-vous pas faire à la vérité un chemin plus facile pour arriver à votre cœur? c'est un malheur pour vous. Mais nous vous aimons trop pour ne pas profiter encore de la voie longue et pénible où vous nous poussez. Nous vous apportons un trésor : le salut. Si vous retardez notre marche, ce ne sera pas nous, mais vous que vous punirez. Nous allons donc répondre successivement à quelques-uns de vos *pourquoi*.

Et d'abord, « Pourquoi Christ a-t-il dû souffrir en expiation de nos péchés? ou comment les souffrances d'un être autre que le coupable peuvent-elles effacer les torts de celui-ci? » Pour répondre plus clairement, je dirai d'abord que je n'en sais rien; mais je ferai remarquer que là n'est pas la question. Ainsi, je ne puis pas dire comment la lumière du soleil éclaire mes yeux, ni comment mes yeux éclairés transmettent une idée à mon esprit. S'ensuit-il que le soleil n'éclaire pas, ou que mon esprit ne reçoive pas l'impression qui traverse mes yeux? Non. Ce qu'il faut montrer, ce n'est pas comment le fait s'accomplit, ni pourquoi il est nécessaire; mais c'est que le fait est réel, vrai, efficace; ce qu'il faut montrer, c'est que la Rédemption, comme le soleil, vient de Dieu, comme le soleil réchauffe, comme le soleil fait naître, croître et mûrir d'excellents fruits. Voilà tout ce qu'on peut raisonnablement demander.

Pour savoir si la rédemption de nos âmes pécheresses par le sang innocent de Jésus-Christ vient de Dieu, il suffit de savoir si la Bible, qui proclame cette doctrine, en vient elle-même; et ici se présentent en preuve les prophéties antiques accomplies de nos jours, les beautés morales de la Parole sainte, la sublimité du caractère

de Jésus, les changements merveilleux amenés dans le monde par l'Évangile, et tout ce qui concourt à établir la divinité du Christianisme. Nous ne pouvons pas ici développer tous ces arguments ; mais nous avons voulu seulement faire remarquer que là devait se poser la question, et que dès qu'il était reconnu que la Bible était d'origine divine, il n'y avait plus à contester sur le comment et le pourquoi de la Rédemption. Or, est-ce ainsi que les incrédules en agissent? S'occupent-ils beaucoup d'examiner cette Bible, d'apprécier ses titres, de méditer ses apologies? Non ; une objection leur monte à l'esprit, ou leur arrive même toute formulée par d'autres, et, parce qu'ils n'y trouvent pas une réponse, ils affirment avec assurance que la difficulté n'a pas de solution. Suivez cet incrédule de conversation en conversation, de jour en jour, de maison en maison, et vous lui entendrez répéter la question stéréotypée dans sa tête, sans qu'il s'avise jamais d'aller demander la réponse au livre ou à l'homme capable de la lui donner. Il pose ses pourquoi, non pour s'éclairer, mais pour embarrasser autrui, et ses questions veulent dire : « Je vous défie de me répondre. » Certes, il n'est pas étonnant qu'on ne convainque pas un homme qui commence par se boucher les oreilles avec sa propre vanité. Quelle que soit la science qu'un homme étudie, il est certain qu'il n'y progressera pas malgré lui-même ; ses progrès seront en raison de ses efforts : s'il ne se donne aucune peine, il ne comprendra rien. Que sera-ce donc si, non-seulement il n'écoute pas le professeur qui l'instruit, mais s'il cherche à chaque mot à le mettre en défaut? Prenez des sciences la plus certaine, celle des mathématiques; pensez-vous qu'un élève y comprenne rien s'il se dit, avant, pendant et après chaque démonstration, que tout cela est faux ? Non ; les mots ne sont pas des dards aigus qui viendront se fixer malgré lui dans son esprit, ou des êtres vivants qui puissent lutter et renverser leur adversaire. S'il faut de la bonne volonté pour pénétrer dans toute science, pourquoi n'en serait-il pas ainsi, à plus forte raison, pour l'Évangile ? Admettez un moment que le livre soit divin, et voyez s'il doit céder à votre exigence de vous convaincre malgré vous, malgré vos défiances, malgré l'insulte que vous lui faites de le supposer d'avance l'œuvre d'un imposteur. Quoi !

vous seriez en face de Dieu, vous lutteriez contre chacune de ses paroles, vous repousseriez ses efforts sur votre esprit, et ce Dieu devrait, selon vous, vous contraindre à l'écouter, le croire, l'aimer et lui obéir? C'est parce que vous l'insulteriez de vos défis, de vos moqueries, qu'il vous ouvrirait les yeux? Ah! reconnaissez que c'est une prétention par trop orgueilleuse, par trop absurde! Laissez du moins tomber vos préventions, écartez votre orgueil, accordez une oreille attentive, consentez à être éclairés, et certainement vous le serez par l'Évangile. Je ne vous dis pas de le croire avant de l'avoir ouvert, mais de ne pas le contredire non plus avant de l'avoir lu. Lisez, sondez sans faveur, mais aussi sans prévention; demandez la lumière pour voir, et non pour souffler dessus et l'éteindre; ou si vous en agissez ainsi, ne soyez plus étonnés de vous trouver encore dans l'obscurité.

Je suppose donc qu'on veuille écouter pour un moment, sans amour et sans haine, une voix qui s'élève en faveur de Jésus-Christ; et après avoir fait remarquer que nous ne sommes pas obligés d'expliquer le comment de la Rédemption, j'ajoute cependant que la Rédemption elle-même est la meilleure explication possible d'une difficulté réelle, puissante, que rencontrent sur leur route les incrédules aussi bien que les croyants. Cette difficulté, la voici : Notre conscience nous dit que Dieu est juste; notre cœur ajoute que ce Dieu est bon. Mais comment ce Dieu juste et bon pourra-t-il se tirer de la position où nous-mêmes l'avons mis? Nous avons fait le mal, donc ce Dieu juste doit nous punir. En même temps, nous soupirons après le bonheur, donc ce Dieu bon doit nous le donner. Or, comment ce Dieu, bon et juste à la fois, peut-il à la fois nous punir et nous rendre heureux? Voilà une question; nous aussi nous demandons pourquoi et comment. Que l'incrédule nous réponde!

Il nous dira : « Dieu est trop bon pour punir. » Et nous répondrons : « Alors il n'est pas juste, puisque la conscience nous déclare que le péché mérite punition, puisqu'elle nous dit clairement que le vice et la vertu ne sont pas tout un, puisqu'il est impossible que Dieu rétribue le bien ou le mal de la même manière sans être lui-même l'auteur du mal qu'il encourage, sans être menteur, en

menaçant de punition ici-bas celui qu'il récompensera là-haut. Alors la conscience n'a plus de sens ; il ne faut pas la croire; et pourquoi nous fierions-nous mieux à notre cœur, qui nous fait espérer le bonheur? »

Aimez-vous mieux supposer que Dieu punira tout transgresseur de la justice? Alors convenez que tous les hommes seront punis, et que ces générations sans nombre qui se succèdent sur la terre ne traversent le temps que pour aller s'engloutir dans une éternité de souffrances, et cette conséquence ne vous répugnera pas moins que la première.

Mais non; vous n'accepterez ni l'une ni l'autre de ces deux opinions extrêmes; vous admettrez que Dieu prendra un milieu entre sa justice et sa bonté, pour les concilier. Soit; mais comment? C'est ici qu'est le nœud de la question. Comment concilier deux choses contraires, le feu et l'eau, la justice divine, que nos péchés contraignent à nous punir, et la divine bonté, que notre cœur sollicite à nous rendre heureux? Et remarquez que la difficulté n'a pas été créée par Dieu, mais par l'homme. En Dieu, la justice et la bonté s'allient fort bien; mais c'est notre péché qui trouble cette union. Il est vrai que Dieu pourrait nous anéantir sans que nous eussions le droit de nous plaindre ; mais toute notre nature se soulève à cette pensée, et notre cœur repousse avec terreur cette conclusion de notre péché. Un instinct puissant, irrésistible, nous dit que Dieu doit avoir ménagé un moyen pour nous mettre hors de peine. Il faut qu'il nous ait tendu un câble pour nous tirer du précipice où nous sommes tombés; mais quel est ce cordage, tissu d'amour et de justice? Comment le saisir? Si l'incrédule le sait, qu'il le dise!

Qu'on le reconnaisse : l'homme fait, en général, bon marché de la justice; et, soit en abaissant le niveau de la moralité exigée par la loi, soit en ébranlant la digue de la justice divine, il parvient facilement à se persuader qu'il passera sans en trop souffrir, chargé du bagage de ses fautes, par la brèche qu'il a faite aux attributs immuables de son Créateur. Il dit que Dieu est indulgent, qu'il pardonnera; mais il ne remarque pas que l'indulgence envers le transgresseur, c'est de la faiblesse, et que le mot pardon est emprunté à l'Évangile. Oui, Dieu pardonnera, je l'admets comme

vous ; mais pardonnera-t-il sans raison ? Et quand vous m'aurez indiqué sa raison pour pardonner, me direz-vous ensuite si ce pardon profitera à tous les hommes indistinctement ; à ceux qui le connaissent comme à ceux qui ne le connaissent pas ; à ceux qui l'acceptent comme à ceux qui le repoussent ? Oui, je le veux supposer, Dieu pardonne ; mais pourquoi et comment ? Puisque l'incrédule aime les questions, en voilà une ; qu'il y réponde !

Étrange contradiction ! Ces mêmes hommes qui veulent que l'Évangile leur rende raison de tout, sont ici d'un accommodement incroyable ! Quand ils ont prononcé ces mots : « Dieu nous pardonnera, » ils pensent avoir tout dit. Ce pardon de Dieu blesse sa justice et sa véracité ; n'importe : il pardonnera. Ce pardon sans motif est un effet sans cause ; n'importe : Dieu pardonnera. Ce pardon n'impose aucune obligation, et ainsi encourage au péché ; n'importe : Dieu pardonnera.

Ici l'incrédule nous arrête et dit : « Non ; nous croyons que Dieu ne pardonne qu'à la condition que nous nous conduisions mieux à l'avenir. » Mais je vous réponds qu'un pardon qu'il faut acheter par sa conduite n'est plus un pardon : c'est le paiement d'un marché. Et, d'ailleurs, dites-moi : depuis que vous répétez que Dieu vous pardonnera, pourvu que vous vous conduisiez mieux à l'avenir, vous êtes-vous mieux conduits que par le passé ? avez-vous rempli la condition imposée ? Eh ! non, vous le savez bien ; vous êtes toujours les mêmes ! Donc, d'après votre système, vous n'êtes pas encore pardonnés.

Voici donc le point précis où le Christianisme se sépare de toutes les religions sorties du cerveau humain ; et, remarquez-le bien, ici l'Évangile fait précisément ce qu'on le défie de faire : il donne le pourquoi et le comment. L'Évangile donc, aussi bien que l'homme naturel, proclame le pardon ; mais tandis que l'homme naturel le réclame sans pouvoir alléguer un motif en vertu duquel Dieu l'accorde, l'Évangile, au contraire, dit que Dieu pardonne en vertu de la satisfaction fournie par Jésus-Christ. Une dette avait été contractée ; le débiteur insolvable présente l'or d'un ami qui paie à sa place ; et dès lors le créancier est satisfait. De cette transaction résulte que la justice et la bonté divines sont conciliées, que le Sau-

veur donne l'exemple d'un dévouement admirable, et que le chrétien racheté se sent porté à l'obéissance par l'amour ; en sorte que du seul fait de la Rédemption jaillissent la justice de Dieu, l'exemple de Christ et la sanctification de l'homme ! Me contesterez-vous le premier de ces résultats? Du moins vous ne nierez pas les seconds. Vous reconnaîtrez que le Fils d'un Dieu, donnant sa vie pour les sujets coupables de son Père, est un trait admirable, un dévouement sans égal, un exemple entraînant ! Vous reconnaîtrez que ce sacrifice a produit, sur les cœurs de ceux qui le croient, l'effet que produit toujours une véritable reconnaissance : l'amour et la soumission ; vous reconnaîtrez qu'il n'est pas d'êtres plus moraux, plus saints dans le monde que les vrais chrétiens, et qu'un arbre qui a pour fruit la sainteté, pour racine le dévouement, doit avoir pour séve la vérité. Ou trouvez-moi dans l'univers une grande erreur produisant un grand bien, ou convenez que la Rédemption, régénérant les peuples, est un principe vrai, fondé en Dieu, inexplicable, comme la séve, dans sa nature intime, mais justifié par la beauté de son feuillage et la saveur de ses fruits.

Voilà comment la bonté et la vérité se sont rencontrées, comment la justice et la paix se sont entre-baisées. Il n'y avait pas seulement difficulté à concilier la bonté de Dieu, qui voulait notre salut, et sa véracité, qui exigeait notre punition ; mais il y avait aussi à mettre d'accord la justice et la paix chez l'homme ; il fallait faire tomber la justice sur une victime, et rendre en même temps la paix à notre conscience, nous punir en Christ et nous rendre heureux en nous-mêmes. Paisibles et heureux, comment ne deviendrions-nous pas saints? Aussi, dans notre texte, David, après avoir annoncé le pardon des pécheurs, ajoute-t-il : « Mais que jamais ils ne retournent à leur folie ! »

Et l'histoire montre qu'en effet les vrais croyants n'y sont pas retournés. C'est ici une preuve de fait qui répond à tout. Élevez contre la doctrine chrétienne toutes les objections que vous voudrez, je répondrai toujours : Cette doctrine a changé la face du monde, sanctifié les enfants et les vieillards, les riches et les pauvres, les ignorants et les savants ; elle a ruiné l'esclavage, relevé la femme, affranchi les peuples, abrité les malades et fait couler la

charité plus ou moins abondante dans tous les cœurs, même dans les cœurs de ses adversaires, qui auraient honte aujourd'hui de trop résister au courant de bienfaisance établi par l'Évangile sur la terre. Et si vous pouviez douter que cet adoucissement général des mœurs dans nos siècles modernes fût un fruit du christianisme ; si vous ne vouliez y voir qu'un résultat d'une civilisation purement humaine, je vous dirais : Voyez si tel peuple, par exemple celui de la Chine, notre contemporain, tout aussi avancé que nous dans les arts et les sciences, voyez si ce peuple présente la même moralité, lui qui emprisonne ses femmes, étouffe ses enfants et noie ses vieillards ! Non, la Rédemption seule, l'union de la justice et de la miséricorde en Christ seul a pu, comme le dit le Psalmiste, engager les pécheurs à ne plus retourner à leur folie.

Non, Seigneur, nous ne voulons plus retourner à notre folie ; nous avons été trop misérables loin de toi, pour être tentés de t'abandonner ! Près de toi nous sommes si bien, si heureux, si paisibles ! Il y a tant de douceur à se savoir sauvé ! La joie est un ressort si puissant pour nous porter au bien, et ce bien lui-même nous devient dès lors si doux et si facile ! Mais, Seigneur, notre confiance faiblit par intervalles ; malheureusement, nous ne savons pas nous tenir unis à toi ; prends-nous donc la main, tendre Père ; serre-la fortement dans la tienne, et que cette étreinte nous fasse encore mieux sentir que nous sommes en sûreté, que nous ne risquons plus de tomber dans l'abîme, nous qu'un Père conduit, nous qu'un Dieu reconnaît pour ses enfants !

XXXVIe DISCOURS.

(LISEZ LUC XV, 11 A 32.)

C'est à tort qu'on appelle ce récit : l'histoire de l'enfant prodigue ; il serait mieux nommé : l'histoire des deux enfants. En effet, il est dit : « Un père avait deux fils ; » en supprimant l'un, on change donc la portée de la parabole. Quand on dépeint l'enfant prodigue, chacun est enclin à dire : « Ce n'est pas moi ; » mais

en ajoutant la peinture de son frère à la sienne, chacun sera bien obligé de choisir son portrait. N'êtes-vous pas le plus jeune des fils? vous êtes donc l'aîné. N'est-ce pas vous qui avez fui la maison paternelle? c'est donc vous qui êtes resté. Mais remarquez qu'il faut que vous soyez l'un des deux; car Jésus n'a pas dit que le père de famille, image de Dieu, eût trois enfants.

Oui, ces deux fils sont, dans l'intention du Sauveur, les types des deux classes d'hommes qui l'écoutaient dans ce moment : les péagers, gens de mauvaise vie, venant à Jésus pour être sauvés, et les pharisiens, la secte la plus exacte, attachés au temple de Jérusalem, maison de Dieu. En étendant la pensée de Jésus jusqu'à nos jours, tous les hommes qui sont ici réunis autour de sa Parole se divisent donc en deux classes, et vous êtes tous semblables au fils le plus jeune ou bien au fils aîné. Que tous donc écoutent avec intérêt ce que Jésus dit de ces deux enfants, et que chacun ensuite choisisse sa propre histoire et sache ce qu'il est devant Dieu. Aujourd'hui nous parlerons de l'enfant prodigue; dimanche prochain, de son frère.

Le plus jeune dit à son père : « Donne-moi la part du bien qui doit me revenir. » Voilà bien l'image du jeune homme entrant dans la vie, et demandant, comme une chose qui lui est due, sa part dans les biens de ce monde. Ce qu'il ambitionne, ce n'est pas l'amour de son Père céleste; ce qui lui plaît, ce n'est pas de lui parler dans des prières, de correspondre avec lui par sa Parole; non; c'est que ce Dieu lui donne abondamment des jouissances terrestres. Le même homme qui ne croit pas en Dieu pour lui demander le ciel croit en lui pour lui demander la terre; il estime même que ce Dieu doit donner sans se faire prier; s'il ne se juge pas suffisamment doté des biens d'ici-bas, il murmure, blasphème, Dieu lui fait tort. S'il reçoit assez pour vivre au jour le jour, il se plaint encore de n'en avoir pas provision pour l'avenir; et quand, enfin, il nage dans l'abondance, il part sans songer même à remercier son père !

Ce second trait n'est pas moins fidèle : « Quand il eut tout ramassé, dit Jésus, il s'en alla dans un pays éloigné. » Oui, l'homme ne veut pas goûter les joies de ce monde sous le regard de son

Dieu; il semble qu'il ait peur que ce père ne lui reproche le mauvais usage qu'il en veut faire. Aussi, peut-on dire que plus il aime l'argent et le plaisir, plus il s'éloigne du Seigneur. C'est, au fond, un aveu de ses mauvaises intentions; c'est dire que Dieu ne pourrait pas l'approuver, et convenir ainsi qu'il n'est pas digne d'approbation. Un fils vivant en débauché sous le toit de son père craint les reproches, se sent mal à l'aise par le contraste de sa vie dissipée et de la vie calme du vieillard; de même l'homme du monde fuit la présence de Dieu dans l'église, dans la Bible, dans la prière, parce qu'il craint d'y entendre des paroles de blâme et d'y sentir les aiguillons de sa conscience. Aussi, comme l'enfant prodigue, fuit-il la maison paternelle, pour aller dans un pays lointain, dissiper son bien dans le péché.

Sans doute, en partant, ce jeune fils ne se dit pas : « Je m'éloigne pour vivre en débauché; » mais : « Je m'éloigne pour être plus libre. » Si son père lui eût prédit qu'il mangerait son bien avec des femmes de mauvaise vie, certes il eût repoussé l'accusation et protesté sincèrement de son désir de vivre, sinon en saint, du moins en sage. Oui, l'homme qui laisse son Dieu pour courir le monde ne croit pas, à son départ, pouvoir jamais tomber dans le vice ou dans le crime; seulement, il s'avoue qu'il désire plus de liberté qu'il n'en trouverait dans un couvent ou dans une église. Nous ne sommes pas tous parfaits, dira-t-il; moi, je me contente d'être un galant homme. Il part, avance, s'égare, et avec le temps se trouve bien loin de la loi de Dieu, et même de ses propres résolutions. D'abord, il n'a négligé que les pratiques religieuses; il s'est seulement abstenu du culte domestique pendant la semaine, du service divin le dimanche et de la méditation de la Bible. Le mal est-il donc si grand? Non; qui travaille prie, et, quand on a bien travaillé, il faut bien se distraire et s'amuser. Alors, il accepte des distractions et des plaisirs, non plus selon la mesure de sa fortune, qui diminue toujours, mais selon la mesure de sa conscience, qui va toujours s'élargissant. Quand son or n'y suffit plus, il s'industrie à se divertir à bon marché, aux frais d'autrui, n'importe comment, pourvu qu'il jouisse; et ainsi il passe de la licence à l'injustice, de l'oubli de Dieu à l'oubli de ses frères; il ne voit

plus que lui, ses affaires, ses plaisirs; il use son âme dans le péché, comme l'enfant prodigue son bien dans la débauche.

Lien fatal, qui lie toutes les misères les unes aux autres! Quand l'enfant prodigue a dissipé toute sa fortune, survient une famine; quand la famine est là, pour ne pas mourir de faim, il vend sa liberté; en service, il passe au dernier rang des serviteurs : il garde des pourceaux, et... ô honte! il ne peut pas même prendre sa part dans l'auge de ces immondes créatures! Son maître aime mieux nourrir ses bestiaux, qu'il vendra, que son domestique, qui lui coûte un salaire. Était-il possible de descendre plus bas? Et cependant cette chaîne fatale n'est qu'une fidèle image de la chaîne indissoluble qui unit les vices les uns aux autres. Quel que soit aujourd'hui votre état moral, soyez-en sûrs, si vous n'êtes pas dans la maison de votre Père céleste, cet état ne peut qu'empirer; en accumulant de nouveaux jours dans votre vie, vous y entasserez de nouveaux péchés. Aussi, lorsque Jésus invite l'accusateur qui se croit sans péché à jeter la première pierre contre la femme adultère, les plus âgés sortent les premiers. Non-seulement vos péchés croîtront en nombre, mais en énormité, celui qui vous choquait hier ne vous choquera plus demain : on s'habitue à la laideur morale en vivant avec elle. J'ignore jusqu'à quel point vous êtes descendus ou descendrez; mais, en fussiez-vous encore à vos premiers pas dans le mal, vous devez avoir déjà reconnu, par votre expérience, qu'on s'enfonce toujours plus bas dès qu'on a mis le pied dans ce bourbier.

Mais, en nous représentant le jeune homme parti riche d'or et d'espérances, et arrivé, à travers la débauche, jusqu'à la plus extrême misère, le Sauveur n'a pas voulu seulement montrer la pente inévitable du péché, mais aussi ce qui se trouve au fond de cet abîme : le malheur. L'enfant prodigue n'est pas seulement vicieux, il est souffrant; et c'est par ses vices qu'il a été conduit à la souffrance. Voilà certainement ce que vous aussi avez expérimenté. Dites-nous : avez-vous trouvé dans le monde tout le bonheur que vous y aviez rêvé? Ses biens vous ont-ils rendu autant qu'ils avaient promis? Vos péchés, doux en perspective, n'ont-ils pas été amers une fois accomplis? Après tant d'efforts pour être

heureux, l'êtes-vous? Ne me parlez pas de votre attente pour l'avenir; car qui sait même si vous aurez un avenir? Mais vos plans dans le passé n'ont-ils pas à peu près tous été renversés? Le vice qui vous avait promis le plaisir ne vous a-t-il pas légué le remords? La considération humaine, qui devait gonfler votre cœur, n'a-t-elle pas laissé votre âme vide? Les affections, même les affections légitimes de famille et d'ami, n'ont-elles pas eu des épines, et ce qu'elles vous ont donné de saveur n'est-il pas beaucoup moins que vous n'en attendiez? Pour m'en tenir au péché lui-même, s'il vous a faits heureux, pourquoi regretter de le voir dans votre passé? Pourquoi le cacher dans votre présent? Si vous êtes heureux par lui, pourquoi dérober aux autres cette source de bonheur pour l'avenir? Non, non; vous souffrez; et si vous ne voulez pas en convenir, c'est qu'avec vos souffrances il faudrait avouer leur cause; c'est qu'en vous disant infortunés, il faudrait vous dire pécheurs. Vous taisez un mal dont la source est honteuse, et vous êtes plus souffrants que vous ne voulez le dire. Ce qui vous empêche encore d'en convenir, c'est que vous comptez être plus habiles à l'avenir et être heureux même avec votre cœur dégradé. Étrange illusion! C'est à la même source qui vous a donné jusqu'ici une eau amère que vous espérez puiser une eau douce désormais! Vous avez été malades par le péché, et par le péché vous comptez être guéris! Mais si l'avarice, l'orgueil, l'impureté, ont troublé votre âme hier, la même avarice, le même orgueil, la même impureté, ne lui donneront pas le calme demain, la joie l'année prochaine, la félicité à vos derniers jours! Jamais le chardon ne portera de figues, mais toujours des épines; jamais le péché ne produira le bonheur, mais toujours la tristesse et le remords. Comprenez-le donc comme l'a compris l'enfant prodigue, et comme lui venez vous asseoir pour faire le compte de vos voies dans le passé et pour l'avenir.

Au plus fort de sa misère, l'enfant prodigue, étant rentré en lui-même, se dit : « Combien y a-t-il de gens aux gages de mon père qui ont du pain en abondance, et moi je meurs de faim! »

Oui, pauvres fils pécheurs, sachez-le bien, il y a dans l'Église de Christ des hommes qui ont été moins largement partagés que

vous des biens de ce monde, et qui cependant sont plus heureux que vous. Ce sont peut-être des serviteurs et des servantes, mais serviteurs et servantes servant avec amour; ce sont des gens simples, sans fortune, sans science, mais riches et savants dans la foi, et qui dès lors sont en paix. Croyez-vous que ce pauvre paysan changerait ses croyances chrétiennes pour vos trésors? pour un trône? contre l'univers? Non; proposez-le-lui, et il vous dira : « Que me servirait-il de gagner le monde entier, si je perdais mon âme! » Tous ces serviteurs du Père céleste sont calmes, satisfaits, joyeux; seulement ils ne font pas de bruit de leur félicité; ils vivent heureux loin de vous, et vous ne vous en doutez même pas! Venez donc dans la maison de votre Père, mais venez-y avec les dispositions du fils que vous allez entendre parler.

« Je me lèverai, dit-il, et je m'en irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi; je ne suis pas digne d'être appelé ton fils; traite-moi comme un de tes mercenaires. »

Voici le nœud de toute cette histoire : c'est le sentiment du péché réveillé chez l'homme; c'est l'aveu de son indignité devant Dieu, et la demande, non d'un héritage dû, mais d'un pardon accordé, d'une place quelque humble qu'elle soit, pourvu qu'elle se trouve dans la maison du Père.

Aussi cette requête de mendiant est-elle ce qu'il est le plus difficile à tirer de la bouche de l'homme. Qu'il ait péché, il en conviendra; qu'il ne soit pas heureux, tout aussi bien; mais pour se dire indigne de Dieu, indigne du ciel, pour demander une place de faveur parmi des esclaves, non, non, cela est trop dur, ne le lui demandez pas!

Soit; nous ne voulons ni ne pouvons contraindre personne à des aveux dont on ne sent pas la vérité; que chacun donc parle selon son cœur, et puisque vous n'êtes pas disposés à dire comme l'enfant prodigue : « Je ne suis pas digne d'être appelé ton fils; traite-moi comme un esclave, » voyons quel langage vous consentez à tenir en revenant à Dieu. Je pense pouvoir le deviner, je vous suppose à la place du fils, repentant, et je vous entends dire : Mon père, j'ai péché, mais non pas grièvement; je t'ai offensé, mais tu

n'as pas trop à te plaindre. Je reviens donc prendre ma place dans ta maison, auprès de toi comme ton fils, au-dessus de tous ces serviteurs.

Comment pensez-vous qu'un père, simple homme, recevrait ces paroles? Quant à moi, il me semble le voir, rouge d'indignation, vous répondre : « Orgueilleux, tu reviens à moi couvert des haillons de la misère, et le corps exténué par le vice; tu as mangé ton bien loin de moi, en méprisant mes conseils et mes ordres; et maintenant tu oses mesurer l'insulte que tu m'as faite! tu oses dire que tu ne m'as pas trop offensé! tu réclames une place qui ne t'appartient plus, et tu méprises ces petits qui ont du moins humblement obéi dans ma maison! Retire-toi, misérable, va redemander ton bien à ceux qui l'ont dévoré. Qu'on le chasse, et que jamais il ne se représente à mes yeux! »

Et si tel doit être le langage d'un homme envers son fils orgueilleux, quel ne devra donc pas être le langage d'un Dieu envers le pécheur qui ne veut pas s'humilier? Le mal paraîtra-t-il moins grave au Saint des Saints qu'à la faible créature? Si le père terrestre se trouve insulté par ces paroles, le Père céleste ne le sera-t-il pas? Le fils désobéissant sera-t-il mieux reçu parmi les anges que parmi des hommes? Voyez donc avec quelles paroles vous croirez devoir aborder votre juge offensé. Pour moi, j'éprouve le besoin de lui dire : « Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi. Je ne suis pas digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme un de tes mercenaires! » Et maintenant écoutez la réponse, non supposée, mais réelle que Dieu fait entendre à l'ouïe de cette humble requête : « Apportez la plus belle robe et l'en revêtez; mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds; amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et réjouissons-nous, parce que mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé. »

Quelle ne dut pas être la joie de cet enfant prodigue revenant demander comme une grâce d'être mis au rang des serviteurs, et qui se voit traité comme un fils bien-aimé! Il demande à être esclave, et on le fait maître; il veut être le dernier, et l'on le porte à la première place! Je le demande : quelle ne dut pas être la joie de cet enfant!

Quelle ne doit donc pas être la joie d'un homme qui, se sentant pécheur, revient à Dieu lui demander grâce, et qui trouve dans l'Évangile, au lieu d'un simple pardon, le don d'une vie éternelle, heureuse, s'écoulant au milieu des anges et dans le sein de Dieu! Ah! sans doute, cette joie, bien plus encore que celle de l'enfant prodigue, doit être profonde, inexprimable... et cependant cette joie, offerte à tous ceux qui entendent ces paroles, n'a peut-être pas même effleuré leurs cœurs! Hélas! on les écoute comme un souffle qui passe dans les airs, comme une cymbale retentissante, mais non comme une parole divine, non comme un souffle du Saint-Esprit. Oh! je vous en supplie, écoutez donc, écoutez la réponse de Dieu au pécheur humilié et repentant : Tu es pauvre, je t'enrichis; tu es coupable, je te pardonne. Que la justice de Jésus te couvre; que mon esprit te change; entre dans mon ciel, et que mes anges se réjouissent, car tu étais perdu, et te voilà sauvé, gratuitement sauvé!

Oh! si ces paroles pouvaient retentir, non pas seulement à votre oreille, mais dans votre cœur, si vous pouviez les écouter comme sorties de la bouche de Dieu, si vous pouviez y croire et les accepter pour vous-mêmes! oh! certes, alors vous seriez heureux de vous retrouver tout à coup, vous mendiants, dans le palais d'un Dieu; vous coupables, subitement pardonnés; vous morts et perdus, à l'instant ressuscités et sauvés! Vous aussi vous prendriez place à ce banquet céleste où toute larme est essuyée, toute faute effacée; vous aussi vous tressailleriez de la joie d'un ange, en pensant que le ciel vous est assuré pour l'éternité!

Mais, hélas! c'est une conviction que l'homme ne saurait faire passer dans votre âme. Aussi éprouvons-nous en finissant le besoin de nous adresser à Dieu lui-même, pour qu'il vous fasse comprendre et croire la vérité que peut-être vous n'avez encore fait qu'écouter!

XXXVIIe DISCOURS.

(LISEZ LUC XV, 11 A 32.)

Dimanche dernier, nous avons étudié la conduite de l'enfant prodigue; étudions aujourd'hui celle de son frère, et surtout comparons attentivement ces deux vies; car c'est dans leur rapprochement que Jésus a mis le premier enseignement de cette parabole.

Le plus jeune fils abandonne la maison, tandis que le plus âgé y reste. Mais ces deux conduites, opposées par les actes, n'auraient-elles rien de semblable par les sentiments? Les deux frères ne pourraient-ils pas avoir poursuivi le même but : la satisfaction de leurs propres désirs, l'un en partant pour dissiper son bien en débauché, l'autre en restant pour l'accroître en avare? Tous deux ne seraient-ils pas dès lors également coupables d'égoïsme; égoïsme impur ou sordide, mais toujours égoïsme? J'incline à le croire. Si l'enfant resté avait eu plus d'affection filiale que l'enfant parti, il n'eût pas songé à trouver mauvaise la conduite de son père : il se fût montré heureux de son bonheur; et au lieu de lui reprocher une réception bienveillante à son fils repentant, il fût venu s'asseoir entre les deux pour prendre part au festin, ne fût-ce que par déférence pour ce père bien-aimé. Mais non. Dès qu'il sait son frère de retour, il s'irrite; quand son père l'invite à la fête, il refuse; il ose le blâmer même d'avoir pris plaisir à revoir son jeune enfant; il lui reproche la dépense d'un repas; il le boude, l'accuse d'injustice, presque de dureté à son égard, lui si dur envers son pauvre frère! Non, un tel homme n'aima jamais que lui-même, et s'il est resté dans la maison, c'est pour un motif intéressé, et non par dévouement.

Il est vrai que pendant de longues années il n'avait jamais contrevenu à l'ordre de son père. Il le dit du moins, et nous voulons le croire. Il est vrai encore qu'à l'instant même nous le voyons revenir de la campagne, où sans doute il s'était livré à des travaux

utiles, nous aimons à le supposer. Mais faites-y bien attention, et vous verrez qu'il travaille, non en fils, mais en esclave; non par reconnaissance, mais en vue du salaire; non pour enrichir son père, mais pour s'enrichir lui-même. Car remarquez qu'il distingue très-bien entre la fortune du vieillard et sa propre fortune. Il lui reproche de ne lui avoir jamais donné un chevreau pour se réjouir avec ses amis, comme si les troupeaux appartenant au père n'appartenaient pas aussi à l'enfant. Il lui fait sentir que depuis tant d'années il le sert, comme s'il eût travaillé pour un étranger en esclave mercenaire. Il ne lui vient pas à l'esprit, ou plutôt il ne lui monte pas au cœur de se considérer avec l'auteur de ses jours comme ne faisant qu'un; de confondre leurs deux volontés; d'accomplir son commandement comme commandement donné par lui-même à lui-même, de manière à s'approprier en quelque sorte les plans, les idées, les espérances que poursuit le chef de famille, et à le seconder, non pas en vue de ce qui pourra lui en revenir, mais pour être agréable à celui dont il est tant aimé.

Ce n'est pas tout encore. Non-seulement il manque d'affection pour le père, mais il porte envie au jeune fils. Que cet enfant qu'on supposait perdu soit retrouvé, que cet adolescent qu'on croyait englouti pour toujours dans le gouffre du vice vienne à la repentance, tout cela le touche fort peu. Il ne tient compte que d'une chose, c'est que le ressuscité occasionne de la dépense dans la maison; c'est que l'affection du père va se porter sur deux. Il voit déjà son héritage diminué; c'est là surtout ce qui l'irrite, et certes il aimerait mieux que ce frère vivant fût mort que ressuscité, perdu sans retour dans le vice que retrouvé repentant. Il ne dépend pas de lui qu'il ne soit renvoyé, chassé, dût-il retomber dans la débauche, et de la débauche dans le désespoir.

Sans amour pour le vieillard, sans compassion pour l'enfant, cet homme, si rigide pour les autres, est-il au moins sévère envers lui-même? Tant s'en faut! Je ne veux pas lui reprocher son désir de se divertir avec ses amis aux frais du chef de la maison, ce qui prouve que si lui n'a pas cherché le plaisir comme le jeune prodigue, c'était moins par sagesse que par économie; je ne veux pas m'arrêter à son exagération mensongère accusant l'enfant prodigue

d'avoir dissipé absolument tout le bien de son père ; je ne m'arrêterai pas non plus à l'insolence qui lui fait dire, en parlant d'un coupable : « C'est ton fils, » au lieu de le nommer son frère, ce qui était tout aussi vrai et plus respectueux. Non, je ne m'appesantirai sur aucun de ces détails ; je ferai seulement remarquer son orgueil démesuré. Il parle de ses services, des services rendus à un père ! Il parle de son obéissance durant de longues années, comme s'il y avait un grand mérite à remplir son premier devoir ! Ce n'est pas tout. Tandis qu'il se vante ainsi d'être irréprochable, il ose accuser son père d'injustice, lui donner à comprendre qu'il encourage le débauché au lieu de le punir. Quand il arrive, à l'ouïe des chants et des danses, au lieu de s'approcher pour juger par lui-même quelle peut en être la cause, étonné, presque fâché, il envoie un serviteur. Quand il sait son frère de retour, il s'indigne ! Lorsque son père, avec une bonté touchante, vient le prier d'entrer, il s'y refuse, et dès qu'on l'engage à prendre part au festin, il censure, lui fils ingrat, un tendre père au milieu des effusions de son cœur. Est-ce assez d'orgueil que de prétendre mieux se conduire que tous ceux de la maison, même que celui qui lui donna la vie, et dont l'expérience devait obtenir au moins les égards d'un fils qui refuse son amour !

Voici donc le portrait de cet homme en trois coups de pinceau : sans amour pour son père, envieux envers son frère, orgueil en lui-même. Trouvez-vous que tout cela vaille beaucoup mieux que la vie désordonnée du jeune fils? Ah ! sans doute l'enfant prodigue est coupable, et bien loin de nous la pensée de l'excuser ; mais s'il est coupable, au moins il le sent, il se le reproche, il revient, il s'humilie, il se punit lui-même, et demande la honte de l'esclavage comme une faveur. Mais son frère aîné n'avoue ni son orgueil, ni son envie, ni son manque de respect, d'affection. Il est pécheur, et il se croit saint ; il est haineux, et il s'estime juste ; il censure un père qu'il prétend avoir toujours servi ; il lui refuse de prendre part à un festin au moment où il dit n'avoir jamais violé ses ordres. Ah ! je commence à penser que les longues années d'obéissance et de services dont il se vante pourraient bien n'être pas aussi pures qu'il veut le faire entendre, et si j'en juge par le seul instant où

nous le voyons agir et parler, je suis bien tenté de croire que celui qui blâme son père, celui qui refuse d'obéir à un ordre aussi doux que d'assister à une fête, qu'un tel être n'a pas été un modèle de soumission, et qu'il ne se juge tel que par l'orgueil débordant de son cœur.

Non, ces deux fils ne valent pas plus l'un que l'autre : l'un a fait le mal loin, et l'autre près de son père; l'un a été licencieux, l'autre avare; l'un désobéissant en quittant la maison, l'autre en refusant d'entrer dans la salle du festin; tous deux en méprisant les exhortations du chef de famille; tous deux en lui demandant son bien sans lui donner leurs cœurs; tous deux coupables d'indifférence et d'ingratitude; et ce que tous deux ont mérité, c'est exactement la même colère, la même condamnation. L'aîné ne vaut donc pas plus que le plus jeune, ni le jeune plus que l'aîné.

Mais pourquoi donc le père donne-t-il la préférence à l'enfant prodigue? Le voici : c'est qu'au moins l'enfant prodigue de retour sent ses torts ; il les déplore; il s'humilie et demande à servir pour marquer son amour. Chez lui, du moins, il y a du cœur, des larmes, de la confiance et de l'humilité. Voilà ce qui plaît à ce père, et voilà pourquoi l'enfant prodigue repentant est préféré à l'enfant économe et orgueilleux.

Mais déchirons ce voile de la parabole, et derrière le père de famille et ses enfants, sachons voir Dieu et les hommes, Dieu et nous-mêmes. C'est ici le lieu de le rappeler : lecteur, vous devez choisir entre ces deux modèles; vous êtes semblable à l'enfant prodigue ou semblable à son frère. Jésus ne nous a pas mis sous les yeux un troisième fils auquel vous puissiez prétendre ressembler.

N'avez-vous jamais, comme l'enfant prodigue, abandonné en pécheur scandaleux la maison de notre Père Céleste? N'avez-vous jamais vécu dans une incrédulité avouée? N'êtes-vous jamais tombé profondément dans le bourbier du vice? Soit; je veux le croire. Donc vous n'êtes pas l'enfant prodigue ; vous êtes le frère aîné, homme rangé dans votre vie extérieure, accomplissant matériellement vos devoirs religieux, faisant des aumônes, patronant les sociétés religieuses, élevant bien votre famille, travaillant nuit et jour, vivant dans l'économie, mais accomplissant tout cela pour vous-

même, et non pour Dieu; faisant tout cela le sachant bien, vous l'exagérant même, et vous en sachant beaucoup plus de gré à vous-même qu'à Dieu. Oui, vous faites des œuvres comme le fils aîné, mais vous en êtes fier; vous vous en vantez à vous, aux hommes, à Dieu, et vous attendez le ciel pour votre récompense. Oui, je veux le croire, vous avez obéi des pieds et des mains aux commandements du père de famille comme le fils aîné; mais quand ce Père Céleste a comblé un autre homme des biens de ce monde, vous avez porté envie à celui-ci; il vous a paru qu'il y avait injustice à verser des bienfaits sur un grand pécheur. Oui, vous êtes toujours resté attaché à votre Église; vous avez depuis votre jeunesse fréquenté le culte public, soutenu les institutions de charité, et, comme le fils aîné, vous estimez être un enfant de Dieu; mais parce qu'un pécheur scandaleux veut aujourd'hui sortir du monde et venir prendre place dans l'église à vos côtés, vous vous indignez; vous ne voulez pas croire que Dieu puisse et veuille le traiter à votre égal, le recevoir dans le même ciel; il vous semble que ce soit vous abaisser. Vous voulez bien que les honnêtes gens qui ont servi Dieu, et qui comme vous n'ont jamais contrevenu à ses commandements, soient comme vous traités en fils dignes de leur père; vous voulez bien partager avec eux, prendre place à la même table; mais que Dieu ramasse dans les grands chemins des pécheurs scandaleux et repentants, des fils perdus pour les appeler vos frères, voilà ce qui vous blesse; vous ne voulez pas entrer; il faut qu'ils sortent ou que vous sortiez! Ce salut gratuit vous déplaît, offert aux autres qu'il relève, offert à vous qu'il abaisse. Si l'on vous dit que tel misérable pécheur a été reçu en grâce, vous répondez avec un sourire amer et incrédule que cet homme a vécu dans la débauche. Si l'on vous offre à vous, fils aîné, le festin du même salut, l'indignation vous monte au visage, et, comme le fils aîné, tout en refusant un grand festin donné par grâce, vous réclamez un pauvre chevreau mérité par votre obéissance. Oui, j'en conviens, vous avez servi, mais en esclave, sans amour. Oui, je l'avoue, vous avez travaillé, mais pour vous, non pour Dieu. Oui, je le crois, vous avez eu une vie plus décente que d'autres, mais aussi un cœur plus égoïste et plus envieux; vous n'avez ni fui la

maison de votre père, ni vécu dans le désordre, comme l'enfant prodigue; mais, comme l'enfant prodigue, non plus vous, vous ne vous êtes pas repenti; vous n'avez pas même cru avoir besoin de repentir; vous vous êtes jugé homme honnête, irrépréhensible; pour tout dire, vous avez été insupportablement orgueilleux!

Mais refusez-vous de vous reconnaître dans ce portrait du fils aîné? Soit; vous êtes donc l'enfant prodigue couvert de honte et de péchés, ayant vécu loin de Dieu, au sein de la débauche. Ne voulez-vous pas vous reconnaître tel? Convenez donc que vous êtes le fils aîné, pharisien strict et orgueilleux, servant Dieu, mais impitoyable pour vos frères; obéissant, mais sans amour. Repoussez-vous encore cette comparaison? Alors dites-nous donc qui vous êtes, à qui vous ressemblez; car enfin entre les deux fils il vous faut bien choisir. Si vous n'êtes pas l'un, vous êtes donc son frère; ou bien osez dire que la Bible s'est trompée!

Non, vous ne voulez être ni l'enfant prodigue qui a eu besoin de repentance dans le passé, ni son frère aîné qui en a besoin à l'avenir. Vous ne voulez ressembler ni à l'un ni à l'autre; vous voulez faire votre portrait vous même, et pour cela vous empruntez des traits aux deux visages. A vous en croire, vous avez de l'enfant prodigue le cœur chaud et aimant, l'humilité et la confiance; mais ni la fuite ingrate, ni les péchés scandaleux. Vous avez du fils aîné les longs services et l'irréprochable obéissance; mais ni l'égoïsme, ni la dureté, ni l'orgueil. Aussi ne voulez-vous pas d'un ciel donné par grâce, mais d'un ciel conquis par vos œuvres. Vous refusez d'entrer au festin de l'enfant prodigue, et vous réclamez le chevreau que vous avez si bien gagné. Pour tout dire, vous êtes parfait, vous n'avez pas eu à vous repentir, et vous ne voulez pas vous repentir!

Ah! tant d'absurdités ne frapperont-elles pas enfin vos yeux? Ces exorbitantes prétentions n'apparaîtront-elles pas enfin ce qu'elles sont, de l'orgueil, un coupable orgueil, le premier de vos traits de ressemblance avec le fils aîné? Ne comprendrez-vous pas enfin que, puisque le chrétien est une nouvelle créature, il faut que vous soyez déjà converti, ou que vous vous convertissiez?

que, puisque le salut est par grâce, il faut qu'on vous ait déjà gracié ou qu'on vous gracie; en un mot, que votre pardon doit se trouver dans votre passé ou dans votre avenir; que ce pardon de Dieu suppose des péchés de vous, et de grands péchés, précisément par cela même que vous ne pouvez les effacer vous-même.

Mais, puisque vous ne voulez pas choisir un de ces deux portraits pour l'emporter comme le vôtre, nous allons faire le choix pour vous, et déposer dans votre conscience l'image que vous ne voulez pas prendre vous-même.

Non, vous n'êtes pas l'enfant prodigue : car son trait distinctif, c'est de se connaître lui-même, de s'avouer coupable, indigne, condamné devant Dieu; non, vous n'êtes pas l'enfant prodigue : car si vous aviez senti vos torts, si vous les aviez confessés, et qu'à cet aveu Dieu vous eût répondu dans votre cœur par l'assurance de votre pardon, oh! si vous aviez assisté à la fête splendide du salut gratuit, si vous vous étiez vu d'avance dans le ciel, sauvé par la foi, certes vous n'auriez pas oublié ce festin, cette grâce : ce ne sont pas là des choses qui sortent de la mémoire. La conversion du chrétien est l'événement le plus saillant de sa vie; vous ne vous rappelez pas la vôtre, donc vous n'êtes pas converti; vous ne reconnaissez pas avoir été un grand pécheur, donc vous ne vous connaissez pas, vous n'êtes pas l'enfant prodigue.

Le plus probable, c'est que vous soyez le fils aîné. Et savez-vous quelle est ma première raison pour le croire? c'est que vous ne le croyez pas; en effet, comme vous, le fils aîné ne se connaissait pas, comme vous il s'estimait juste, tout en étant impitoyable; comme vous il s'abusait sur son propre compte; et ce qui l'empêchait de s'apprécier à sa juste valeur, c'était justement cet orgueil qui vous aveugle. Comme la connaissance de soi-même était le caractère distinctif de l'enfant prodigue, de même le caractère distinctif de son frère c'était de s'ignorer; et si vous me dites encore : Je ne me reconnais pas dans le portrait de cet homme triste et orgueilleux, je vous répondrai : C'est précisément cela : le fils aîné ne se reconnaissait pas non plus; c'est donc bien vous-même!

Oh! qu'il est difficile, qu'il est difficile d'ouvrir les yeux d'un

homme qui veut les tenir fermés ! Mon Dieu, je sais que cela m'est impossible, et je te supplie de venir à mon secours. Toi, Seigneur, qui parlas avec tant de douceur à ce fils révolté, toi qui l'invitas à entrer, même après son refus, je t'en supplie, parle, parle aux hommes qui entendent ces paroles; montre-leur la folie qu'il y a de repousser une invitation gratuite de ta part ; attire-les toi-même, ouvre-leur la porte, donne-leur pour un instant par la foi le spectacle d'un ciel peuplé d'anges, rempli de joies, durant les siècles des siècles! Redis-leur toi-même que c'est là leur partage, et que pour y entrer ils n'ont à laisser à la porte ni or ni argent, ni œuvre ni mérite, mais la triste dépouille de leur orgueil pour être revêtus de la splendide justice de Jésus-Christ ! Mon Dieu, donne-nous de croire le ciel placé trop haut pour être escaladé par nous, et de sentir le besoin pour nous d'y être transportés.

XXXVIIIe DISCOURS.

(LISEZ I CORINTHIENS XV, 19.)

« Si nous n'avons d'espérance en Christ que pour cette vie, dit saint Paul, nous sommes les plus malheureux des hommes. » En suivant cette pensée de l'Apôtre, on peut dire : « Si l'homme, supérieur à tous les êtres de ce monde par son intelligence et ses affections, sa parole et sa moralité, n'avait d'espérance que pour cette vie, ce roi de la création serait la plus misérable des créatures. »

D'abord, remarquez qu'il existe ici-bas des créatures dont la vie est plus longue que la nôtre, et si toutes nos espérances sont renfermées dans ce monde, le superbe éléphant parcourant les forêts, et l'aigle altier planant dans les airs avant notre naissance et après notre mort, ces êtres, nos serviteurs, sont mieux partagés que leurs maîtres. Leur développement rapide, leur décrépitude tardive, leur laissent entière une vie que notre longue enfance et notre hâtive vieillesse diminuent de moitié ; en sorte que nous ne jouis-

sons guère de toutes nos facultés que durant le quart d'un siècle, que ces animaux savourent en entier.

Remarquez ensuite qu'en général les animaux sont bien moins sujets que nous aux maladies. S'ils souffrent, c'est pour un temps court, et cette première souffrance, une fois passée, revient rarement dans le cours de leur existence ; elle cesse d'elle-même, sans secours, presque toujours par le simple repos ; tandis que nous, du berceau à la tombe, nous avons pour compagne inséparable la douleur. Sans doute nous ne sommes pas constamment étendus sur un lit, mais presque constamment tourmentés par quelque indisposition secrète, qui, pour ne pas se produire au dehors, n'en reste pas moins comme une épine dans notre vie. Il faut que nous passions la moitié de notre temps à nous précautionner contre le chaud et le froid ; la nourriture elle-même ne peut être prise qu'avec mille précautions : trop rare, elle laisse dépérir notre corps ; trop abondante, ou même trop recherchée, elle nous ramène la maladie par une autre porte ; et après toutes ces mesures, nous passons encore à souffrir de longs jours que nos esclaves traversent florissants de santé. Et remarquez bien que ces maladies ne sont pas plus particulièrement le lot des peuples sauvages, privés des soulagements de la science. Non, elles sont d'autant plus nombreuses que les hommes sont plus civilisés ; nos douleurs croissent avec nos connaissances, et nous ne pouvons augmenter notre somme de savoir sans accroître notre somme de douleurs ; nous apprenons à nous guérir, mais en même temps nous devenons sujets à plus d'infirmités. Est-ce à dire qu'il nous faille retourner à la barbarie? Non certes ; mais cela démontre encore mieux que, dans notre état normal, le développement continuel de nos facultés, nous sommes toujours plus exposés à des maladies dont les autres créatures, faites pour nous servir, sont comparativement exemptes. Mais poursuivons ce parallèle.

Que donnerait la terre à l'homme qui ne prendrait pas la peine de la cultiver? des épines et des chardons. Si le roi du monde veut manger, il faut qu'il gagne son pain à la sueur de son visage. Il ne se fatiguera pas pendant une moitié de sa vie pour se reposer durant l'autre moitié. Non, il labourera, sa vie entière ; il travail-

lera chaque jour, s'il veut vivre le lendemain. S'il se permet quelque relâche, malheur à lui : il le paiera au prix de la faim. Si du moins ces occupations impérieuses et pénibles ne lui manquaient jamais! Mais il ne peut pas se les promettre en tous temps : jeune, il n'est pas encore capable de les accomplir; vieux, il ne l'est plus, et dans la force de l'âge il ne trouve pas toujours de l'ouvrage. Plus il y a de luxe autour de lui, plus il lui devient difficile de soutenir son existence; ce qui semblerait devoir augmenter son bien-être tend à le diminuer. Est-ce à dire encore qu'il faille retourner à l'état sauvage? Non sans doute; mais cela démontre que dans la meilleure des conditions, la civilisation, notre sort est plus à plaindre que celui des êtres dispensés de ces pénibles travaux, si nous n'avons d'espérance que pour cette vie. Du moins, l'oiseau des airs ne travaille ni ne file; il n'amasse rien dans les greniers, et toutefois il ne tombe pas à terre exténué de faim. Il se nourrit en jouant; son pain est dans nos champs, son gîte sur nos arbres, son domaine dans l'espace sans fin; la plus grande partie de sa vie, il se repose ou voltige, joue avec insouciance ou dort paisiblement; et lorsque l'homme laboure avec peine, sème avec tristesse et moissonne avec sueur, l'oiseau chante dans les airs et vient prendre à loisir sa part du grain qu'il nous a laissé le soin de cultiver. Il est vrai que certaines classes d'animaux sont soumises à des travaux pénibles; mais c'est encore par l'homme, qui ne peut pas même se suffire à lui-même, et cette exception ne fait que corroborer notre dire : qu'en général nous sommes obligés par la nature au travail dont la même nature dispense les êtres que nous nommons nos serviteurs.

Si du moins les avantages de ces êtres sur nous se bornaient à une vie longue, florissante et joyeuse, comparée à une vie courte, maladive et fatiguée! Mais non; notre infériorité la plus notable se trouve précisément dans la plus noble de nos facultés, celle que nous possédons seuls : la conscience.

Qu'on nous comprenne bien. Sans doute, en admettant une autre vie, la conscience est facile à expliquer; mais rappelez-vous que nous sommes parti de la supposition contraire; alors vous comprendrez que pour l'homme dont le tout est ici-bas, la conscience

soit un fardeau insupportable, et qu'au lieu de nous donner une prérogative sur les êtres qui en sont privés, elle nous rende cent fois plus malheureux. Que me sert cette notion du bien et du mal? Quels profits me reviennent des remords que j'endure dès que je veux suivre mes inclinations? Qu'ai-je besoin de cette moralité, que j'admire sans l'atteindre? Quel but ont toutes ces aspirations vers le beau et le saint qui s'élèvent dans mon cœur, si elles ne doivent pas aboutir à une autre vie? Aucun; et, limitées à ce monde, ce ne sont plus que des épines sans fruits pour mon bonheur. Le travail, du moins, me donne du pain; la maladie elle-même me prépare les joies du retour à la santé; mais la conscience, qui exige toujours sans jamais donner; la conscience, qui me reproche le mal accompli dans les ténèbres comme celui fait en plein jour; la conscience, qui me resserre entre ces deux haies d'épines : l'approbation des hommes et ma propre approbation, et qui ne me laisse pas sortir de cette voie étroite sans me faire sentir ses aiguillons, qu'est-ce que cette conscience sans un juge qui applique ses arrêts? Qu'est-ce que la conscience renfermée dans cette vie? un bourreau cruel, injuste, absurde, qui me torture sans profit, sans nécessité. Si du moins je pouvais m'en défaire en me plongeant dans l'incrédulité! Mais non; j'ai beau me persuader qu'il n'existe rien au delà de la tombe, cette conscience reste attachée à sa victime. En vain je me dis qu'elle n'est qu'un préjugé, je ne puis m'en affranchir. Que je tombe et retombe dans le péché, je ne pèche jamais sans remords. L'incrédule avoué lui-même ne peut se débarrasser de l'importune. Cependant, si nous ne devons avoir d'espérance que pour ce monde, l'incrédule est dans la vérité; en sorte que cet homme qui est dans le vrai souffre d'un mensonge qu'il ne croit pas; et, chose étrange, il se fait gloire de suivre sa conscience, de lui sacrifier ses intérêts, c'est-à-dire qu'il s'incline devant un piédestal sans statue, qu'il respecte une loi sans tribunal, et conserve volontiers dans son sein le serpent qui empoisonne sa vie!

Ces tortures de la conscience sont-elles aussi le partage des animaux? Non. Quand il ne s'agissait que des souffrances physiques, on pouvait dire que ces êtres y participaient avec nous; mais les souffrances morales leur sont complétement inconnues. Qu'ils sui-

vent leurs goûts, leurs passions les plus effrénées; qu'ils dérobent, qu'ils tuent, ils n'en dormiront pas moins tranquilles. Jouir, jouir le plus possible, voilà leur seule pensée, pensée simple qu'aucun devoir ne vient comprimer. Pour eux, plus de tiraillements avant le péché, plus de remords après. Que dis-je, le péché? il n'y a ni bien ni mal pour ces êtres; il n'y a que des jouissances plus ou moins abondantes, mais toujours légitimes.

Enfin, la vie de ces êtres qui s'écoule sans remords, sans inquiétude, sans travail, est encore exempte des craintes du néant. Sans doute l'animal ressent la maladie, mesure le danger, mais rien ne réveille en lui les terreurs qu'inspire la perspective d'une fin dont chaque instant rapproche l'être le mieux portant. A sa dernière heure, pas plus qu'à son premier jour, la brute ne pressent sa mort; elle jouit sans prévoir un terme à ses jouissances; le présent lui semble garant de l'avenir, et si elle pouvait la concevoir, elle compterait dès ici-bas sur l'immortalité.

Est-ce là le sort de l'homme? Hélas! nous n'eussions pas songé sans doute à priser ce privilége de la brute si nous-mêmes n'en eussions pas été privés. Et remarquez bien que si les terreurs de la mort ne sont pas plus grandes chez vous qui parcourez ces lignes, c'est que sans doute vous avez une espérance plus ou moins vive dans un avenir. Mais représentez-vous l'homme tel qu'il devrait être si vraiment cette existence était son tout; représentez-vous seulement un incrédule tel qu'on en trouve d'incomplets dans ce monde, et tâchez de vous figurer ce que doit jeter de tristesse sur sa vie cette longue perspective de la mort! Quand il était jeune, bien portant, il pouvait l'oublier; mais dès qu'il atteint un certain âge, lorsqu'il se trouve malade ou faible, voyez la pensée de sa fin venir comme un fiel amer empoisonner toutes ses jouissances. Il ne peut pas voir un vieillard, un moribond, un cadavre, sans se dire involontairement : Voilà ce que je serai un jour; il ne peut échapper à un danger, traverser une maladie, sans songer qu'il aurait pu en mourir; et quand il a pris toutes ses mesures et que toutes lui ont réussi, quand il est riche d'or et de santé, il faut encore qu'il se sente vieillir. Ces facultés qui baissent, ces mains qui tremblent, cette vue qui faiblit, tout lui crie : Tu peux mourir!

Ces douleurs plus fréquentes, ces cheveux blanchissants, ces joues amaigries, lui répètent : Tu dois mourir! Il n'est pas jusqu'aux ombres de la nuit, aux feuilles de l'automne, aux ruines des édifices, qui ne disent et redisent à son imagination, toujours plus facile à troubler : Tu dois mourir! Et je ne parle pas ici des terreurs du jugement qui, malgré lui, frappent plus ou moins tout homme; non, je ne parle que de cette horreur croissante d'une mort certaine, chaque jour plus rapprochée, qui, d'après son aveu même, jette cet incrédule de la vie au néant! Je parle de ces tressaillements involontaires qui le saisissent à la pensée que lui-même sera déposé dans cette terre froide pour y pourrir avec les planches de son cercueil ; pensée folle sans doute, mais pensée dont l'incrédule moins qu'un autre ne peut se défaire et qui le fait frémir.

Maintenant contemplez d'un seul regard cette existence de l'homme, courte, maladive, fatiguée par le travail, tourmentée par la conscience, assombrie par la perspective de la mort, et dites-nous si cette vie est plus heureuse que la vie longue, florissante, libre, insouciante, sans regret, sans remords, sans prévision, de la brute notre inférieure. Dites-nous si le Dieu puissant et bon, qui voulut évidemment vous faire le roi de ce monde, a pu vouloir en même temps vous donner cette infériorité sur les êtres, vos serviteurs. Dites-nous s'il est possible d'admettre une telle contradiction : d'un côté tant de grandeur, de l'autre tant de faiblesse! de si hautes facultés intellectuelles et morales dans une vie si courte et si misérable ! Une telle royauté ne serait-elle pas une dérision? Et pouvons-nous croire que le Créateur, qui par ses bienfaits terrestres montre qu'il s'occupe de nous par-dessus tout, veuille notre bonheur? Pouvons-nous penser que ce Dieu soit resté si loin de son but envers sa créature privilégiée, tandis qu'il aurait comparativement dépassé ce but envers les autres êtres nos serviteurs ? Quoi! la chair que je mange serait plus heureuse que l'être qu'elle est destinée à nourrir? Non, non, il faut qu'il y ait quelque part une explication à cette énigme, et cette explication se trouve simple, belle, complète, dans la reconnaissance d'une vie à venir. Oui, une vie à venir ; dès lors tout est expliqué dans ce problème, tout re-

prend sa place dans ce chaos. La pensée d'une vie à venir jetée dans le monde moral l'éclaire, comme le soleil jeté dans l'espace éclaire le monde matériel ; et de même que Dieu a dit jadis : « Que la lumière soit ! » qu'il dise aujourd'hui : « Que l'éternité luise ! » et aussitôt les ténèbres spirituelles se dissipent, nos craintes cessent, nos douleurs sont des épreuves ; notre conscience nous éloigne du mal, nous pousse à la sainteté ; les terreurs de la mort nous conduisent à la foi, la maladie inspire la prière, le travail chasse l'oisiveté, mère du vice, lui-même père de la condamnation. La vie est courte ; mais qu'importe qu'un voyage soit court quand il se termine aux cieux ? Oui, notre destinée, misérable quand elle est enclose sur cette terre, devient belle, noble, quand elle a une perspective sur l'éternité. Même dès ici-bas, elle se grandit, se transforme et dépasse dès lors celle de tous les autres êtres. Avec une vie à venir je suis dès ce jour le contemporain de Dieu ; je le connais, je l'aime, je vis à ses côtés aux siècles des siècles, tandis que ceux dont tout à l'heure j'enviais presque le sort sont rentrés dans le néant. Je suis faible ici-bas ; mais je le sais, et la brute s'ignore ; je suis faible, mais comme l'arbrisseau destiné à devenir chêne ; je rampe, mais comme l'insecte qui se tisse une tombe pour renaître ailé et parcourir les airs ; ma petitesse est d'un jour, ma grandeur éternelle ; ma faiblesse est matérielle, ma force est morale ; la brute a des instincts, j'ai de l'intelligence ; elle a des penchants irrésistibles, j'ai des affections libres, et mes affections montent jusqu'à mon Créateur ! Oui, la vie à venir, voilà la clef d'or qui ouvre toutes les portes secrètes de la destinée humaine, et voilà pourquoi j'ai voulu, chers amis, mettre cette clef dans vos mains.

Une vie à venir... Mais que sera-t-elle cette vie ? La conscience, comme la Bible, nous déclarent également qu'elle ne peut être la même pour tous : pour ceux qui obéissent à cette conscience et à cette Bible, et pour ceux qui les méprisent. Dieu nous dit, dans sa Parole et dans notre cœur : « qu'il rendra à chacun selon ses » œuvres ; la vie éternelle à ceux qui, persévérant à bien faire, » cherchent la gloire, l'honneur et l'immortalité ; mais qu'il y aura en » même temps de l'indignation et de la colère contre ceux qui sont » contentieux, qui se rebellent contre la vérité et obéissent à l'injus-

» tice. » Or, vous qui me lisez et moi qui vous parle, avons-nous toujours persévéré à bien faire? Ne nous sommes-nous jamais rebellés contre la vérité pour obéir à l'injustice? Hélas ! la question n'a pas besoin d'être développée pour être éclaircie ; vous et moi nous avons fait le mal, et c'est sur vous et sur moi que tombe dès lors la condamnation. Triste découverte ! aussi triste que la révélation d'une vie à venir était joyeuse ! Mais, grâce à Dieu, nous avons encore un mot à ajouter, et si le simple raisonnement n'a pas pu nous conduire au delà de la connaissance d'un avenir, heureux pour l'innocent, misérable pour le coupable, l'Évangile vient nous prendre à ce point, et nous enseigner qu'il y a pardon pour le pécheur repentant qui se jette humilié et confiant dans les bras de Jésus-Christ. Relevez-vous donc, mes frères un moment abattus ; relevez-vous et prenez courage, c'est le Fils de Dieu qui maintenant veut vous soutenir, vous porter; pour tout dire, vous sauver de vos fautes, et qui, de ces deux perspectives ouvertes devant vous, désire fermer l'une, gouffre béant de souffrances sans fin, pour vous ouvrir l'autre, séjour radieux de gloire, de vie, de bonheur. Ne vous contentez donc pas d'espérer un avenir ; ce serait vous mettre en face d'un glaive à deux tranchants, l'un tourné vers votre ennemi, la mort, et l'autre tourné vers vous-mêmes; mais avancez jusqu'à la foi, jusqu'à l'assurance du salut offert par Jésus-Christ, et là, là seulement, vous trouverez joie et sécurité.

Oui, joie et sécurité; mais rappelez-vous que cette joie et cette sécurité, si elles sont réelles, si elles viennent de Dieu, doivent être fécondes et faire jaillir du sol de votre vie des fruits abondants de sanctification.

XXXIXe DISCOURS.

(LISEZ PHILIPPIENS IV, 11, 12 ET 13.)

« J'ai appris à être content de l'état où je me trouve, » disait saint Paul. Mais de nos jours qui est content de l'état où il se trouve? presque personne, car presque tous s'efforcent d'en sortir.

On ne meurt plus où l'on est né; la plupart abandonnent la profession de leurs pères; bien peu gardent toujours la première choisie; en tous cas, tous veulent, sinon changer, du moins grandir la leur, doubler leur fortune, arriver à un poste, acquérir une terre, vendre une maison, changer de place; mais rester où il est et ce qu'il est, non, personne n'y consent; tous, d'une manière ou d'une autre, montrent qu'ils sont mécontents de leur sort. Que faire pour les contenter? Cherchons.

Prenons d'abord au hasard un certain nombre d'hommes, un dans chaque classe de la société; et, puisque tous à peu près sont mécontents, engageons-les à échanger leurs positions. Mettez-vous de leur nombre et prenez la meilleure de toutes. Depuis ce changement êtes-vous plus heureux? J'en doute, car vous êtes au poste qu'un mécontent a délaissé. Et celui qui maintenant occupe votre ancienne place est-il plus satisfait? J'en doute encore, car vous l'avez volontiers abandonnée; et des dix, vingt mécontents qui auront ainsi permuté, lequel cessera de se plaindre? aucun, je pense, car chacun a pris la place d'un autre qui se plaignait. Le contentement que vous ne trouvez pas dans la position où vous êtes n'est donc pas mieux dans celle où vous désirez atteindre : seulement il faudrait que vous en fissiez l'expérience pour en être bien persuadés.

Non, le contentement n'est pas dans telle ou telle situation matérielle; il se trouve dans telle ou telle âme : il y a des charbonniers satisfaits et des monarques mécontents. C'est là une de ces vérités si bien constatées que chacun les prêche aux autres, mais chacun se garde bien de les pratiquer. « Croyez-moi, dit-on, restez où vous êtes : on change souvent pour être plus mal; on sait ce qu'on tient, on ignore ce qu'on prendra; il faut savoir se contenter; » et ce disant, le conseiller s'en va lui-même chercher fortune ailleurs. Si vous lui faites remarquer l'opposition qn'il met entre ses principes et sa conduite, il vous donnera mille bonnes raisons pour s'excuser. Pour lui c'est tout différent : il a de la famille, et il doit s'enrichir; ou bien il n'en a pas, et alors il peut s'exposer. Il est jeune, donc il doit travailler à s'élever; ou bien il est vieux, et il faut qu'il se hâte d'arriver. Supposez-le célibataire ou marié,

riche ou pauvre, malade ou bien portant, il trouvera toujours un excellent motif dans les deux situations contraires pour arriver à cette conclusion : changer, car il est mal où il se trouve.

Peut-être pensez-vous que je parle uniquement des gens du monde? Non, je parle aussi des chrétiens. Seulement ceux-ci donnent d'autres prétextes pour changer. L'un veut s'enrichir, dit-il, pour faire plus de bien; l'autre, obtenir un poste pour exercer une influence religieuse; un troisième poursuit une faveur qu'il prétend faire tourner à la gloire de Christ; il n'y en a pas un qui veuille convenir qu'il désire changer pour lui-même, et tous mettent leur caprice, leur inconstance, leur ambition, leur manque de foi sur le compte de Dieu. Au moins l'homme du monde avouait sa vanité, son intérêt; mais bon nombre de chrétiens n'empruntent à l'Évangile que le droit d'alléguer des motifs évangéliques qui manquent de sincérité. Dans quelle page de la Bible ont-ils trouvé qu'il fût plus facile d'entrer dans le royaume des cieux assis sur un trône que dans une chaumière, ou que les abondantes aumônes du riche fussent plus agréables à Dieu que l'obole du pauvre? Non, l'Évangile a dit précisément le contraire; n'importe, ces chrétiens veulent servir Dieu à leur fantaisie, et pour cela changer de position; tant il est vrai qu'ils cherchent un mieux pour eux-mêmes, et que dans leur état actuel ils se trouvent mécontents.

Quand donc se laissera-t-on persuader que l'état où l'on se trouve vaut autant et mieux que celui qu'on poursuit? Hélas! je crains que pour un grand nombre ce ne soit que lorsqu'ils en auront fait et refait l'expérience. Heureux celui qui n'attendra pas d'avoir parcouru le cercle de toutes les situations possibles dans sa sphère pour borner son ambition! Heureux surtout s'il n'aspire pas à un de ces buts inaccessibles dont la vaine contemplation pendant toute sa vie dévorera la meilleure partie de son temps, de ses forces, de sa fortune! Mais plus heureux encore, si, profitant des expériences de ses pères, écoutant la voix de saint Paul, croyant à l'Évangile, il apprend par la foi chrétienne à se trouver dès cette heure, et pour toujours, content de l'état où il se trouve.

Vous l'avez dit cent fois vous-mêmes, le contentement ne saurait naître des circonstances extérieures, qui, favorables ou non, se

transforment si bien en habitudes que nous n'en sentons bientôt plus ni la douceur ni l'amertume. Le contentement est une affaire morale qui se passe au dedans; c'est une disposition d'âme qui peut appartenir au roi comme au mendiant. Mais où puiser ce contentement d'esprit? Saint Paul vous répond : en Christ; car « Je puis tout, dit-il, par Christ qui me fortifie. » Christ d'abord vous guérira de votre vanité, de votre luxe, de votre ambition, de vos craintes pour l'avenir, de vos appréhensions pour votre famille. En vous débarrassant de ces superfluités, Christ vous retranchera toutes les dépenses d'or, de temps, de fatigue qu'elles amènent ; la même fortune suffira à des besoins diminués, la même intelligence à des affaires restreintes, la même prévoyance à votre avenir, remis aux soins de la Providence; et ainsi déchargés de tant de préoccupations, vous posséderez assez pour fournir au nécessaire; vous serez paisibles, confiants, satisfaits.

Oh! si nous avions tout l'argent qu'ont absorbé notre luxe, nos plaisirs charnels, nos fausses et ambitieuses spéculations! Oh! si nous avions toutes les heures qu'ont dévorées nos inquiétudes, toute la santé qu'ont détruite nos péchés, certes nous serions aujourd'hui plus riches, plus paisibles, plus joyeux; peut-être nous semblerait-il alors que Dieu nous avait donné assez de provisions pour traverser la vie, et que c'est nous qui les avons gaspillées en chemin. Ouvrons donc les yeux, il en est temps encore; retranchons de notre vie, par la force de Christ, ces passions qui nous ont tant coûté dans le passé, et nous nous préparerons un meilleur avenir.

Mais alors même que Dieu nous laisserait dans la position étroite où nous sommes, serait-ce un motif pour nous plaindre? Si nous allons puiser nos forces en Christ, dans la lecture de sa Parole, dans la prière faite en son nom, n'apprendrons-nous pas qu'un passereau ne saurait tomber à terre sans la volonté de notre Père céleste, que tous nos cheveux sont comptés, et qu'ainsi notre état, quel qu'il soit, est permis de Dieu? N'apprendrons-nous pas que si Dieu nous y retient, c'est qu'y rester nous est bon? Dès lors n'apprendrons-nous pas à vouloir ce que Dieu veut, à marcher la main dans la sienne, même au bord d'un précipice, confiant en sa puis-

sance et sa bonté, sachant que cette épreuve même nous fortifie pour mieux marcher? Certainement; et alors cherchant le sens de cette volonté divine, expliqué par notre position elle-même, nous le trouverons; nous serons heureux de le comprendre et heureux d'obéir : car notre maître ne sera plus une aveugle destinée, mais un père tout bon, un Dieu tout-puissant.

Allez plus loin. Admettez que votre position pénible se prolonge, même que votre mal soit incurable; n'apprendrez-vous pas en Christ que le terme de tous les maux est proche, et qu'une santé inaltérable, une vie sans fin, un bonheur sans trouble, vous attendent à deux pas? Ah! quelle différence, à cet égard, entre vous, chrétiens, et l'incrédule! La pensée qui vous calme le trouble. « Mes maux font finir, pouvez-vous dire, et mes joies commencer. » « Mes maux vont finir, doit-il penser, et mon néant leur succéder. » « Souffrir et mourir! » dit-il; et vous : « Souffrir et vivre! » « De mon lit de souffrance je tombe dans la terre, » s'écrie l'incrédule; et vous : « De mon lit de douleur je monte dans les cieux! » Aussi, dès ici-bas, pour lui des terreurs, pour vous du calme; pour lui le désespoir, pour vous l'espérance, la foi, le bonheur.

Mais, hélas! je sens qu'ici la parole ne saurait me suffire; je suis impuissant à retracer le contentement intérieur que donne Christ. C'est là ce qui se sent, mais ne peut se dire; c'est là ce qui ne s'exprime que par ces soupirs inexprimables du Saint-Esprit. Je sais bien que par Christ je suis calme, même au milieu de la tempête; que les événements imprévus ne peuvent me surprendre, ni les volontés humaines m'effrayer; je sens bien qu'il est doux de se laisser voguer sur un bâtiment dont Dieu tient le gouvernail; de pencher à droite, à gauche, en avant, en arrière, sous les flots agités, quand on sent Jésus sur la barque; j'éprouve tout cela; mais comment vous le dépeindre? impossible! Et c'est là ce qui me prouve encore mieux que ce contentement me vient de Christ; car un homme n'aurait pu me le donner. Je trouve bien de la joie à m'humilier devant Dieu, à baiser la main qui me frappe; j'ai bien expérimenté que les épreuves étaient bonnes pour mon âme, et qu'il y avait de la saveur jusque dans la fatigue qu'un bon maître

m'imposait ; j'éprouve bien qu'il y a plus de bonheur pour moi à vivre pauvre et ignoré près de Dieu qu'au milieu des hommes, riche et honoré. Mais comment voulez-vous que je vous décrive des joies spirituelles, indicibles, célestes? Non, cela m'est impossible, et j'adore en silence l'Auteur de tant de félicité, trouvant dans mon impuissance même un indice de plus que c'est bien Christ et non la parole humaine qui me fortifie.

Aussi, lecteur, me suis-je dit souvent qu'au lieu de vous envoyer des exhortations, j'aurais dû prier mon Dieu pour vous faire plus de bien, et cette pensée m'est revenue plus vive quand j'ai voulu parler d'une de ces expériences du Saint-Esprit que le Saint-Esprit seul explique ; j'ai continué à vous adresser la parole, dans la persuasion que ce serait précisément dans ma faiblesse que Dieu se plairait à manifester sa force, et que je puis tout par Christ, qui me fortifie.

Venez donc à mon secours, non plus en lisant seulement ces lignes, mais en priant vous-même l'Esprit Saint de vous faire comprendre ce que j'ai voulu dire plus encore que ce que je vous ai dit. Que ma faiblesse vous profite à vous-même ; dites-vous qu'il y a quelque chose de divin dans cet Évangile, puisque l'homme ne saurait le communiquer, et allez demander directement à Dieu une pleine intelligence de ces paroles : « J'ai appris à être content de l'état où je me trouve. »

Là, paisiblement assis en face de ce livre, peut-être goûtez-vous, lecteur, les pensées que je viens de jeter dans votre esprit ; mais dans une heure, dès que vous serez sorti du calme de la méditation pour rentrer dans le bruit du monde, dès qu'une contrariété, petite ou grande, sera venue vous barrer le passage, votre âme ne risque-t-elle pas de se troubler? Songez-y ! Ce n'est pas à certains moments, c'est toujours que saint Paul sait être content de l'état où il se trouve.

Peut-être demain, mécontent de votre sort, direz-vous qu'il est décidément trop rude pour se faire accepter ; peut-être direz-vous que vous eussiez soutenu l'épreuve jusqu'à tel point ; mais qu'au degré de violence où elle est parvenue, elle dépasse vos forces. Prenez garde ! C'est dans la faim, la nudité, la misère, que saint

Paul sait encore se contenter. Si vos épreuves dépassent vos forces, elles ne dépassent pas les forces de Christ, où vous devez puiser. Paul n'a pas dit : « Je puis tout par moi-même, » mais : « tout par Christ, qui me fortifie. »

Enfin, remarquez qu'il ne s'agit pas de vous résigner, mais d'être content ; non d'accepter votre sort, mais de vous en réjouir. L'incrédule lui-même courbe la tête sous la fatalité; mais le chrétien seul peut lever des yeux mouillés de larmes vers Dieu pour le bénir ! « Soyez toujours joyeux, » dit ailleurs le même Apôtre; car toujours, partout et en toutes choses, il y a du bien pour nous, si nous savons l'y chercher. Chrétiens pardonnés, enfants de Dieu, frères de Christ, nous ne sommes plus des coupables devant un juge, des patients en face d'un échafaud, mais des amis d'un Dieu, des héritiers de son royaume, des rois ses parents, qui devons régner éternellement à ses côtés. Les souffrances qu'il nous envoie dans ce monde ne sont donc pas pour nous des punitions, mais une heureuse discipline nous préparant à plus de félicité. Courage donc, joie, prière et actions de grâces au Dieu qui change ainsi pour nous la faiblesse en force, l'épreuve en jouissance, et qui brise le flot de nos tribulations terrestres contre l'inébranlable rocher de notre confiance en lui pour cette vie et pour l'éternité. Regardez à Paul, malade à Milet, persécuté à Ephèse, emprisonné à Jérusalem ; à Paul, si pauvre qu'il travaille la nuit, si méprisé qu'il est repoussé de la synagogue comme de l'aréopage ; à Paul, battu de verges, meurtri de pierres, mis en jugement, naufragé, traînant des fers pendant deux ans dans les rues de Rome, et toujours content de l'état où il se trouve ! Regardez à Jésus, conspué par des valets, abandonné du peuple, suivi par Judas ; à Jésus, sans un lieu pour reposer sa tête, entouré de piéges, vivant, lui saint, au milieu d'une race perverse, et cependant possédant toujours son âme par la patience ! Regardez à Job, privé de sa fortune, de sa famille, de sa santé, et disant encore : « L'Éternel l'avait donné, l'Éternel l'a ôté ; que son nom soit béni ! » Mais aimez-vous mieux regarder un peu plus tard à la vie du même patriarche et à ses blasphèmes? Eh bien, écoutez la réponse de Dieu par la bouche d'Elihu : « Me condamneras-tu pour te justifier? » Regardez les Israélites, nour-

ris de la manne du désert, abreuvés de l'eau du rocher et murmurant contre Dieu jusqu'à l'heure où des serpents font taire les plaintes de l'ingratitude pour arracher les cris d'une véritable douleur.

Ces exemples d'épreuves acceptées avec joie et de mécontentements punis avec sévérité dans la Bible restent-ils sans effet sur vous? Regardez donc à vos côtés, et vous verrez des misères cent fois plus profondes que les vôtres, et que vos plaintes vous ont cent fois plus méritées qu'à ceux qui les endurent! Ah! ce qui vous manque pour être contents, ce n'est pas un plus grand bien-être, mais à vous une maladie sévère, qui vous fasse apprécier la santé dont vous jouissez; à vous la perte d'un second être bien-aimé, pour vous faire sentir le prix de ce qui vous reste aujourd'hui de douces affections. Prenez garde que vos murmures continuels ne réveillent pas l'indignation du Dieu qui vous laisse encore tant de bienfaits dédaignés.

Oh! non, Seigneur, qu'il n'en soit pas ainsi; ouvre nos yeux sur les biens dont tu nous entoures; fais-nous sentir le danger de ceux dont tu nous prives, et que nous apprenions enfin à te dire : « Nous sommes contents de l'état où tu nous laisses; disette ou abondance, que ton nom soit béni! »

XLe DISCOURS.

(LISEZ MARC XVI, 15.)

Qui doit travailler à l'évangélisation du monde? « Les pasteurs, » répondent les uns; « les missionnaires, » ajoutent les autres, et « les comités, » disent les plus zélés; plus « vous-même, » crierons-nous à notre tour; car le devoir d'annoncer l'Évangile pèse sur tous les chrétiens. Jésus, après avoir choisi ses douze apôtres, envoie encore soixante et dix autres disciples. Dans les lignes qui précèdent cet envoi, il appelle à l'accompagner un homme qui veut aller ensevelir son père, et il en réprimande un autre qui avant de le suivre demande seulement à prendre congé de sa fa-

mille. Un peu plus haut, dans le même chapitre, il accepte la collaboration même d'un étranger qui chasse les démons en son nom, bien qu'il ne marche pas avec ses apôtres. Enfin, les foules témoins de ses miracles vont d'elles-mêmes raconter de toutes parts les effets merveilleux de sa puissance. Oui, ceux que Jésus envoie et ceux qu'il n'envoie pas témoignent à l'envi, en allant tous annoncer l'Évangile, que le devoir, ou plutôt le privilége, en appartient à tous les croyants.

Et à le bien prendre, n'y aurait-il pas de la cruauté, lorsqu'on se trouve dans une voie de salut, à rester muet en présence de la foule qu'on voit à ses côtés dans une voie de perdition? Quel bienfait plus grand peut-on rendre à son semblable que de sauver son âme? Et quel bienfait coûte moins que de lever le doigt et d'ouvrir la bouche pour indiquer un chemin? Pauvres et riches, ignorants et savants, ne peuvent-ils pas également raconter le bien que Jésus a fait à leurs cœurs, exhorter à lire le saint Volume dont ils ont eux-mêmes ressenti les douces influences? Et si l'on s'estime faible prédicateur, ne trouvera-t-on pas toujours un auditoire à sa portée? D'ailleurs si l'on ne peut parler, ne peut-on pas toujours tendre un livre, un traité, s'employer de mille manières qui, pour être plus humbles, n'en sont pas moins efficaces? Oui certes, et il n'est pas besoin d'insister sur des vérités si resplendissantes d'évidence.

Au lieu de déployer cette activité personnelle, que font la plupart des chrétiens pour l'évangélisation? Le voici : ils donnent de l'argent. Certes ils font bien en cela ; mais ils pourraient faire beaucoup mieux, et, tout en continuant leur offrande, donner encore leur temps, leur influence, leur activité, enfin leur personne. La culture de l'Évangile dans les cœurs est à la fois si précieuse et si variée, elle s'approprie si bien à toutes les saisons et à tous les terrains, que sur le plus petit champ de travail elle peut au besoin absorber dix et vingt ouvriers. Il suffit pour cela de descendre de l'évangélisation des masses à l'évangélisation des individus. Une seule plante qui produit la vie éternelle vaut bien la peine d'être cultivée. Mais, hélas! que de terrain en friche autour de nous! Que d'ouvriers qui dorment sur le sol! Combien sont rares les groupes de travailleurs! Dans la plupart de nos églises on se con-

tente de parler des société religieuses, de lire leurs rapports, de former des souhaits ; mais songer à les imiter, mais à leur donner un concours, non point. Ce n'est pas notre affaire, dit-on ; c'est l'affaire des comités. — Mais de qui ces comités tiennent-ils leur mission? de leur zèle. Pourquoi votre zèle ne vous donnerait-il pas la même mission ? Vous n'avez, dites-vous, ni les talents ni l'influence de ces hommes, soit; mais on ne vous demande pas non plus de faire autant. Ceux-ci portent leur action sur le monde entier, ceux-là sur un continent, d'autres sur leur patrie, d'autres sur leur département, leur ville ; pourquoi ne porteriez-vous pas la vôtre sur votre bourg ou votre hameau? Les âmes immortelles sont-elles moins précieuses là qu'ailleurs? Quelqu'un est-il mieux placé que vous pour agir sur le point où vous êtes ? Attendez-vous que tel comité lointain vous envoie un missionnaire, quand vous et vos voisins pourriez en remplir le rôle? Et si vous ne le pouvez pas vous-même, pourquoi ne vous uniriez-vous pas pour en donner la mission à un homme libre et qualifié? Comprenez-vous quelle immense action les chrétiens auraient dans notre patrie si tous prenaient ainsi la tâche de l'évangélisation à leur charge personnelle, et comme ce levain mis sur tous les points de la pâte en ferait vite lever la masse? Ah! quand on pense à tout ce qui pourrait se faire et qui ne se fait pas, on se demande avec tristesse si tant d'hommes qui se nomment évangéliques le sont autrement que de nom !

Que faut-il donc faire? diront quelques-uns. Je ne puis vous répondre en vue de votre position sociale ; mais je crois que si vous voulez bien chercher, vous trouverez vous-mêmes quel genre d'activité chrétienne vous convient, sans que vous ayez besoin de suspendre vos travaux habituels, ni de quitter votre maison. Si vous ne pouvez prendre une décision seuls, unissez-vous à quelques frères pour méditer en commun, et soyez certains qu'avant peu le Seigneur vous enverra sa réponse. A l'un il dira : « Tu peux distribuer des traités religieux; » à l'autre : « Tu peux tenir un dépôt de bons livres ; » à un troisième : « Tu peux placer des Bibles ; » à celui-ci : « Collecte pour cette institution chrétienne ; » à celui-là : « Rassemble des voisins pour leur faire une utile lecture ;

entretiens avec des amis un colporteur chrétien; fonde une bibliothèque populaire; fais circuler, à défaut de plus, de simples feuilles de maison en maison. » Oh! ce n'est pas l'ouvrage qui manque, ce sont les ouvriers. Christ l'a dit : « La moisson est blanche; mais où sont les moissonneurs? »

Si l'œuvre est si grande, d'où vient qu'elle est tant négligée? C'est qu'on manque de foi. On veut bien croire que nos missionnaires ont des succès auprès des populations sauvages; que nos évangélistes se font écouter avec plaisir des catholiques romains, à l'autre bout du royaume ou dans la ville voisine; mais que de tels résultats soient possibles dans notre propre localité, sur tel ou tel homme de notre connaissance, par notre propre instrumentalité, c'est ce qui nous semble impossible, et, sous prétexte d'insuffisance, nous déclinons le devoir; en indiquant de loin l'obstacle, nous estimons l'avoir démontré infranchissable. D'ailleurs, où trouver les ressources nécessaires? « Si nous allions commencer sans pouvoir continuer! nous disons-nous tout bas; ensuite, que d'oppositions nous risquons de soulever autour de nous, même de la part de ceux à qui nous chercherons à être utiles! Enfin, toute la responsabilité pèsera sur nos propres personnes, et un jour peut-être serons-nous couverts de confusion et de dettes pour l'œuvre du Seigneur. »

Ce dernier mot vient de répondre à toutes les objections. Si vous avez de la foi, et si c'est bien l'œuvre du Seigneur que vous avez en perspective, il est impossible que le Seigneur la laisse périr entre vos mains. Dites plutôt que vous croyez travailler seul; dites encore que votre conscience vous reproche de contempler cette œuvre plus dans ses rapports avec votre propre gloire qu'avec la gloire de Dieu, et alors nous comprendrons vos craintes, votre inaction et votre désir de marcher par la vue, et non par la foi.

Cependant, pour éviter un écueil n'allons pas tomber dans un autre, et afin de connaître celui-ci, portons nos regards sur les navigateurs évangéliques qui s'y trouvent échoués.

On a fait dans le monde chrétien un étrange abus de ces mots : « Marcher par la foi. » Sans doute une telle marche est selon l'É-

vangile ; sans doute, lorsque Dieu trace clairement devant nous un chemin dont nous ne pouvons nous écarter sans infidélité, nous devons nous y tenir, quoi qu'il en coûte de fatigue à nos pieds, bien que nous soyons sans bâton et sans provision pour la route, sachant que l'ouvrier est digne de son salaire, et qu'étant les ouvriers de Dieu, nous pouvons attendre de lui des secours indispensables à une œuvre qui est sienne. Mais, nous le demandons à tous ceux qui se vantent de marcher par la foi, est-ce bien là leur cas? La route qu'ils se sont tracée leur a-t-elle été réellement imposée par Dieu? Cette route, peut-être difficile, n'a-t-elle pas été choisie par eux-mêmes, parce qu'à certains égards elle était selon leur goût, et surtout parce que sur le but qui la terminait était posée l'idole de leur propre vanité à côté et au-dessus de la gloire de Dieu? Parlons sans figure.

Un chrétien se sentant quelque activité a voulu l'employer dans une carrière qui ne fût ni trop étroite ni trop obscure. Il aurait pu, proportionnant son travail à ses forces, agir seul, sans dépenses, dans sa petite sphère, à la grande œuvre de Dieu. Mais non; il lui a fallu quelque chose de plus vaste, de plus élevé; et dès lors, sans se demander s'il trouvera des bourses ouvertes pour réaliser ses projets, il s'est mis à chercher autour de lui ce qu'il pourrait créer par lui-même et soutenir par d'autres. Arguant de l'excellence de l'œuvre plus que de sa nécessité, comptant sur le concours d'autrui, qu'en aucun cas ses propres sacrifices n'auraient pu remplacer, il a ouvert la tranchée, jeté les fondements, commencé la tour, sans pouvoir l'achever, et alors, avec des accents de détresse, il a crié de toutes parts : « Venez à mon secours, c'est par la foi que j'ai marché. » N'était-ce pas plutôt avec témérité?

Une autre fois, plusieurs frères se sont réunis pour créer une œuvre utile, qui d'abord a prospéré, parce qu'elle avait été entreprise dans un esprit de dévouement. Mais le succès a enhardi ; on a voulu joindre une seconde œuvre à la première, non qu'il y eût beaucoup d'analogie entre les deux, mais afin d'accroître l'intérêt par la nouveauté. Sans trop se demander si cet agrandissement était selon la prudence chrétienne, on l'a décidé, maintenu, et les secours ne sont pas arrivés. Alors on s'est effrayé, on s'est plaint

d'un public abandonnant des frères qui avaient marché par la foi, ou plutôt qui avaient devancé Dieu lui-même.

Inutile sans doute d'entrer dans plus de détails ; un homme n'a pas besoin d'entendre distinctement toutes les lettres de son nom pour comprendre que c'est lui qu'on appelle et pour retourner la tête. Nous supplions donc ceux qui se sont plus ou moins reconnus de rentrer en eux-mêmes et de se demander si c'est là marcher par la foi ou tenter le Seigneur. Qu'ils examinent si c'est l'œuvre de Dieu ou la leur propre qu'ils ont à cœur; qu'ils se demandent si ce ne serait pas parce que Celui à qui appartiennent l'or et l'argent en juge ainsi qu'il les prive des secours nécessaires, et peut-être arriveront-ils à se réformer, eux et leurs travaux, de manière à rouvrir les trésors des bénédictions célestes.

Avant de terminer, nous voudrions poser un criterium auquel il fût facile de reconnaître la différence qui existe entre marcher par la foi et tenter le Seigneur. Nous allons l'essayer.

Il y a plus d'un siècle que quelques missionnaires moraves partirent, sans autres ressources que leurs bras, pour évangéliser le Groënland. Arrivés sur cette terre aride, ils durent travailler pour vivre; ils le firent, parce qu'ils voulaient vivre pour évangéliser. Mais le succès ne répondit pas à leurs efforts. Les sauvages, loin de les écouter, se moquèrent d'eux, leur refusèrent les plus petits services, et en retirèrent égoïstement tout ce qu'ils purent de biens et de sciences temporels. Pendant quatorze ans, ces missionnaires prêchèrent dans le désert. Ils ne convertirent pas une âme, et cependant ils restèrent là, continuant courageusement leur évangélisation! Voilà ce que nous appelons « marcher par la foi ; » aussi, cette œuvre fut-elle bénie, et de nombreux Groënlandais gagnés à l'Évangile.

Quelle différence essentielle y a-t-il donc entre cette persévérance et celle des œuvres en souffrance dont nous parlions tout à l'heure? C'est que dans celle-ci, pour se soutenir dans leur attente, les missionnaires en appelaient à eux-mêmes, à leurs efforts, à leurs sacrifices, et qu'ils se bornaient à entreprendre ce qu'eux-mêmes pouvaient accomplir ; tandis que dans les œuvres ci-dessus mentionnées, c'est sur les autres et leurs sacrifices que comptent leurs fondateurs.

Quand donc, pour le bien de vos frères, pour la gloire de Dieu, vous persévérerez dans une voie difficile, ne comptant que sur vous, alors vous marcherez véritablement par la foi, et Dieu ne vous manquera pas. Mais si vous comptez, pour accomplir vos travaux, sur des bras étrangers, dans ce cas vous tentez le Seigneur, et vous risquez bien de succomber avec vos appuis.

Sans doute nous ne prétendons pas que chacun doive s'isoler et travailler seul selon ses ressources : il y a longtemps qu'on a reconnu que l'union fait la force. Mais ce que nous voudrions, c'est qu'en présence d'un danger on cherchât à l'éviter lorsqu'on est en compagnie de ses frères, ou, si l'on croit devoir l'affronter, qu'on s'élançât seul à sa rencontre. Ne demandons pas aux autres plus que nous ne sommes disposés à faire nous-mêmes, et surtout ne cherchons pas notre satisfaction propre dans des travaux que nous disons avoir commencés et poursuivis uniquement pour la gloire de Dieu.

Voilà donc les deux écueils entre lesquels nous devons conduire la barque qui porte le Sauveur : un manque de foi d'une part, une présomption téméraire de l'autre, une défiance de Dieu et une tentation du Seigneur. Une telle navigation est difficile, et toutefois nous dirons à tous : « Courage, persévérance, prière. Ces difficultés sont en vous; il dépend donc de vous de les faire disparaître. Veillez sur votre cœur, en travaillant de vos mains; alors Dieu purifiera vos intentions douteuses, comme il bénira vos travaux chrétiens. » — A l'œuvre, chers frères; jamais les circonstances ne furent plus favorables dans nos campagnes, où tout un peuple, fatigué de ses superstitions, se tourne vers vous et vous demande ce qu'il faut faire et croire. Il n'y a plus devant vous, apôtres de la vérité, les bûchers de la primitive Église, les dragonnades de la réformation; il n'y reste qu'une nation bienveillante pour votre Église, vous demandant vos temples et vos pasteurs. A l'œuvre, chers frères; les circonstances ne furent jamais si sérieuses dans nos villes, où des masses incrédules, avides de jouissances et sentant la force de leurs bras, s'ébranlent déjà pour bouleverser la société, au risque de s'ensevelir sous ses ruines, n'ayant rien à perdre et tout à gagner. Ouvrez à ces hommes les trésors de la foi

pour y puiser la paix de la conscience, l'amour de leurs frères et l'assurance du salut, sources du vrai bonheur pour cette terre et pour les cieux.

XLIe DISCOURS.

(LISEZ MATTHIEU, XI, 29.)

« Apprenez de moi, qui suis doux et humble de cœur. » — Qui parle ainsi? — C'est le Fils de Dieu! le Fils de Dieu humble! Ces deux mots rapprochés étonnent et remuent l'âme. Qu'une créature s'humilie, on le conçoit; mais que le Créateur soit humble, c'est ce qu'on n'eût pas attendu; toutefois, c'est ce qui réjouit. En l'apprenant, on ose s'approcher de lui, écouter ses paroles et aspirer à devenir son disciple, quelque petit qu'on se sente.

« Je suis humble de cœur! » Cette déclaration si touchante de Jésus se trouve bien justifiée par sa vie. Naître dans une crèche, mourir sur une croix, habiter chez un charpentier, vivre avec des péagers, instruire le peuple, évangéliser les pauvres, et, pour mettre le sceau à cette conduite, laver de ses mains les pieds de ses disciples, certes, il était difficile de mieux vérifier ces mots : « Je suis humble de cœur. »

Si le maître, Fils de Dieu, est humble, comment les disciples, fils des hommes, ne le seraient-ils pas? Sur tout autre point, je comprendrais que les serviteurs puissent dire qu'ils ne sauraient égaler le Seigneur; mais lorsqu'il s'agit de s'humilier, ne devront-ils pas le surpasser? Si Christ se fait petit, les chrétiens ne se coucheront-ils pas dans la poussière? Aussi Paul, jadis orgueilleux pharisien, s'est-il dit, en devenant chrétien, le plus petit des Apôtres, le plus grand des pécheurs, un misérable avorton. Aussi Pierre, autrefois si bouillant, si téméraire, s'est-il déclaré indigne, après sa conversion, et des honneurs de Corneille et de l'admiration de la foule juive. Aussi Jacques, parent de Jésus selon la chair, s'est-il nommé, une fois converti, serviteur de celui qu'il aurait pu nommer son frère; enfin tels les chrétiens se sont-ils montrés dans

tous les siècles jusqu'à nous... Mais nous, nous-mêmes, sommes-nous humbles? et, à ce titre, sommes-nous chrétiens? c'est ce qui vaut la peine d'être examiné. Permettez-moi donc, dans vos intérêts, de vous adresser quelques questions à haute voix, qu'intérieurement je m'adresse à moi-même.

Avez-vous de l'humilité? Et d'abord avez-vous jamais eu la pensée que peut-être vous n'en aviez pas? Un chrétien avancé a dit : « La véritable humilité consiste à reconnaître que l'on n'est pas humble. » Êtes-vous ainsi disposé à vous accuser d'orgueil et à en gémir devant Dieu? Vous êtes-vous jamais dit que peut-être vous n'étiez pas un vrai disciple de Jésus, et que, bien que reçu devant les hommes au baptême et à la Cène, peut-être vous n'étiez pas encore converti par le Seigneur? Avez-vous jamais admis la possibilité que vous fussiez condamné au dernier jour, vous, vous-même? Ou plutôt votre conduite ne vous rassure-t-elle pas contre une telle crainte, et ne pensez-vous pas que certainement vos bonnes qualités vous garantissent de l'éternelle condamnation? Quand du haut de la chaire chrétienne tombent des censures sur l'auditoire dont vous faites partie, êtes-vous disposé à les accepter pour vous-même? Vous dites-vous : Ce pécheur qu'on dépeint, c'est moi; ce caractère qu'on décrit, c'est le mien; c'est moi qui suis vaniteux, c'est moi qui suis égoïste, c'est moi qui oublie mon Dieu? ou bien, au lieu de songer à tourner contre vous les paroles du prédicateur, ne les appliquez-vous pas à vos voisins, ne cherchez-vous pas et ne trouvez-vous pas dans votre mémoire tel homme qui ressemble au portrait qu'on a fait, et n'allez-vous pas jusqu'à regretter qu'il ne soit pas là pour se reconnaître, tandis que c'est peut-être sur vous que le modèle a été pris? Vous défiez-vous de vous-même, de vos pensées, de votre intelligence, de votre capacité? Écoutez-vous volontiers, et suivez-vous souvent les conseils de vos frères? Ne les demandez-vous pas quelquefois seulement pour les réfuter et suivre ensuite vos propres idées? Les jugements du monde à votre égard vous sont probablement quelquefois revenus; les avez-vous trouvés trop sévères ou trop indulgents? Vous croyez-vous meilleur ou pire que les hommes ne vous jugent? et s'ils vous blâment, ne croyez-vous pas avoir raison envers et contre tous? Quand vous parlez de

vous, ne vous étudiez-vous pas dans vos paroles pour en donner l'opinion la plus avantageuse? N'êtes-vous pas embarrassé parfois par le désir d'en dire du bien sans que cela paraisse? Ne prenez-vous pas mille détours pour parler de vos biens, de vos talents, de vos vertus? N'êtes-vous pas le centre de vos conversations? Vos discours ne commencent-ils pas habituellement par vous, et ne finissent-ils pas encore par vous? Pour vous grandir dans l'esprit de ceux qui vous écoutent, n'allez-vous pas jusqu'à employer le langage de l'humilité, jusqu'à repousser les éloges pour vous les faire répéter, jusqu'à vous abaisser en apparence pour vous faire rehausser? Que sais-je encore? Ne vous accusez-vous pas pour qu'on vous justifie? Ne vous dépréciez-vous pas pour qu'on vous encense? Si ceux qui vous écoutent étaient assez naïfs pour vous croire sur parole et vous blâmer de concert avec vous-même, ne seriez-vous pas irrité contre eux et ne finiriez-vous pas par prendre votre défense? Pour tout dire, en un mot, votre humilité même n'est-elle pas encore de l'orgueil? O abîme du cœur humain! qui te sondera? Cher lecteur, je m'arrête, et résume mes mille questions en une : Avez-vous l'humilité du chrétien? Et si elle vous manque, reconnaissez donc que vous n'êtes pas disciple de Celui qui a dit : « Je suis humble de cœur. »

Mais peut-être, pour vous séduire, votre cœur vous dit-il : Si tu n'as pas ce trait de ressemblance avec ton Maître, tu en as d'autres qui te rendent son disciple et tu peux prendre encore le titre de chrétien. Cher lecteur, quelque rude que puisse vous paraître ma réponse, je dois la faire : non, sans l'humilité il n'y a pas de chrétien. L'humilité est la porte du Christianisme; il faut passer par là pour arriver au Sauveur. Je dis plus : si vous n'êtes pas humble, vous ne devez pas désirer un Sauveur, et ce n'est que par un abus de mots que vous réclamez Jésus-Christ. Savez-vous ce qu'il faut pour réclamer un Sauveur? Il faut se sentir perdu, condamné; complétement perdu, complétement condamné; il faut pouvoir dire de soi avec sincérité ce que saint Paul disait de lui-même : « Je suis charnel, il n'y a point de bien en moi; je suis esclave du péché; qui me délivrera de ce corps de mort? Il faut que, comme l'Apôtre, vous soyez non-seulement prêt à recon-

naître cela dans le secret de votre cœur, mais que comme lui vous éprouviez le besoin de le dire à qui veut l'entendre, de l'écrire comme lui dans toutes vos correspondances. Il faut que vous acceptiez pour vous ce qu'il dit pour tous les hommes : « C'est qu'il n'y a pas un seul juste ; que vous êtes un enfant de colère ; que vous êtes entièrement privé de la gloire de Dieu. » Ces aveux vous coûtent-ils à faire? avez-vous peine à laisser tomber sur vous de telles accusations ? soit ; mais alors avouez que vous croyez valoir quelque chose ; avouez que vous n'avez pas besoin de Sauveur et que vos vertus vous ouvrent le ciel. Soit, vous avez des mérites ; mais reconnaissez qu'ayant des mérites, vous n'avez pas besoin des mérites de Christ ; pour vous la croix est inutile, pour vous la bonne nouvelle du salut est superflue. Ne soyez donc pas étonné de vous entendre dire : Le Sauveur n'est pas pour vous ; vous n'êtes pas son racheté ; vous n'êtes pas de Christ ; vous n'êtes pas chrétien !

Mais non ; vous en êtes étonné, et même ces paroles vous blessent. Vous prétendez être chrétien, chrétien faible, mais enfin chrétien. J'y consens encore. Mais alors, si vous réclamez Christ pour votre Sauveur, avouez donc que vous étiez perdu et condamné ! Non, vous ne le voulez pas davantage, et toujours votre cœur se révolte contre cette nouvelle conclusion.

Voyez, cher lecteur, quelle lutte sans fin cet orgueil vous livre ! De quelque côté que vous vous retourniez, vous le trouvez le glaive à la main, vous défendant de faire un pas vers le salut. L'Évangile vous demande-t-il l'aveu de vos misères pour avoir part aux grâces d'un Sauveur : l'orgueil vous défend cet aveu ; vous vous redressez et vous dites : Je suis honnête homme. L'Évangile vous retire-t-il alors le Sauveur qui vous devient inutile, et vous refuse-t-il en conséquence le nom de chrétien : l'orgueil se révolte et réclame ce nom comme un titre de gloire ; en sorte que vous tournez et retournez en vain pour sortir d'un cercle de fer dont cet orgueil vous étreint de toutes parts. « Veux-tu le Sauveur? avoue donc ta misère ; » et l'orgueil ne veut pas cet aveu ! « Repousses-tu ce salut de Christ? abandonne donc le nom de chrétien ; » et l'orgueil ne veut pas cet abandon ! C'est l'enfant opiniâtre qui veut une chose impossible ; c'est l'avare absurde qui ne veut lâcher ni d'une main

ni de l'autre ; c'est l'homme en délire qui court à la rencontre d'un précipice, et qui pour ne pas voir le danger se couvre les yeux des deux mains ! Ou plutôt cet orgueil est semblable à ces maladies de notre corps qui ne permettent à personne de nous toucher sans nous faire souffrir ; c'est encore cette susceptibilité nerveuse excessive qu'irritent le moindre bruit et le contact le plus léger ; c'est enfin cette lèpre hideuse qui couvre l'homme de la tête aux pieds et qu'aucun remède humain ne saurait guérir.

Lecteur, il faut enfin choisir, renoncer à votre propre estime et accepter Jésus pour Sauveur, ou bien garder votre estime et vous sauver vous-même. Il y a contradiction à prétendre se bien porter et appeler en même temps le docteur. Ce ne sont pas les quatre-vingt-dix-neuf justes, mais le pécheur que Jésus est venu sauver ; ce n'est pas le scrupuleux Simon, c'est Madeleine la pécheresse qui fut pardonnée ; ce n'est pas le pharisien rendant grâce de ses vertus, c'est le péager se frappant la poitrine qui s'en retourna justifié ; ce n'est pas aux intelligents, mais aux petits que Dieu se révèle ; ce ne sont pas les sages, mais les pauvres d'esprit que Jésus déclare bienheureux ; et tandis que Golgota tremble sous les pieds des sacrificateurs orgueilleux, un brigand humilié pénètre avec Jésus dans le paradis. Choisissez donc : ou de vous abaisser pour être élevé par la grâce, ou de rester monté sur le sable mouvant de vos vertus pour être englouti avec elles dans le gouffre de la condamnation. Jésus n'appelle à lui que ceux qui sont fatigués et chargés ; il ne peut soulager que ceux qui souffrent, ne venir qu'auprès de ceux qui l'appellent ; et pourquoi l'appelleriez-vous si vous ne succombez pas sous le poids de vos péchés ? Pourquoi mendieriez-vous le médecin si vous estimez être en bonne santé ?

Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, non pas en paroles, non pas en théorie, non pas seulement à la minute où je vous parle, ou quand vous lisez la Bible, ou quand vous serez à genoux en prière ; mais humiliez-vous réellement, en toutes choses, pour toujours, et que votre humilité pénètre si bien votre cœur que votre vie en soit toute baignée aux yeux mêmes de ceux que jadis irritait votre orgueil. Si votre humilité est telle que les hommes ne puissent s'en apercevoir, soyez bien sûr qu'elle est

fausse ; car Pierre nous dit : « Parez-vous d'humilité, » et une parure frappe tous les yeux.

Chose remarquable, cette humilité, qui semblait n'avoir d'autre but que de nous ouvrir le ciel, se trouve faire notre bonheur sur la terre. « Apprenez de moi, dit Jésus, qui suis humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. » Oui, l'humilité de cœur nous donnera la paix de l'âme, et les raisons en sont faciles à saisir. Un de nos efforts les plus pénibles ce n'est peut-être pas de lutter contre le péché, mais de nous déguiser à nous-mêmes le mal que nous avons accompli, de le farder jusqu'à ce qu'il nous paraisse le bien, et comme notre conscience résiste, il s'ensuit une guerre intérieure, incessante et terrible. Mais du moment que l'humilité nous arrache enfin l'aveu de nos torts et que nous n'avons plus le désir de nous abuser sur notre compte, cette guerre prend fin, et la paix pénètre et s'établit dans notre âme.

Ce premier résultat est encore bien petit comparé au second : l'humilité, en nous arrachant l'aveu de notre indignité, conduit au salut offert par Jésus aux cœurs brisés et repentants. Alors tous ces mots évangéliques de grâce, de pardon, toutes ces promesses chrétiennes de péchés effacés, de dons du Saint-Esprit, d'assurance de vie éternelle ; ces mots et ces promesses qui pendant le règne de notre orgueil n'avaient pas eu de sens pour nous, s'illuminent pour notre cœur humilié, et deviennent pleins de douceur et de force ; maintenant ils pénètrent jusqu'à la moelle de nos os, non comme une épée, mais comme un baume qui calme, réjouit et donne la paix de l'âme. A cette heure, l'aveu du mal nous fait croire au remède ; la foi vivifie sous nos yeux le Sauveur ; nous le voyons, l'entendons, le touchons dans le récit, pour nous devenu palpitant, de son admirable vie ; et ce qui n'était jadis pour notre esprit qu'une abstraction, est devenu à cette heure la plus douce des réalités pour notre cœur.

Ce n'est pas tout : cette humilité nous donne encore la paix de l'âme devant les hommes comme devant Dieu. Le maître le plus tyrannique, c'est bien l'opinion du monde, qui dès lors nous devient indifférente. Les traits de ses moqueries tombent à nos pieds sans nous atteindre, la fièvre du désir de lui plaire nous abandonne, et

nous restons calmes. Ses mépris ne font plus trembler, ni ses éloges battre ce cœur, jadis son esclave. Maintenant nous nous appartenons, car nous nous sommes donnés au Seigneur, dont la volonté et la nôtre ne font qu'une. Pauvre monde, parle, crie, tempête contre moi ; l'écume de tes flots de colère n'atteindra pas mes pieds ! Je te plains, mais tu ne m'irrites pas, et je reste paisible et heureux, car Jésus m'a délivré de ton intolérable tyrannie. Je le sais, je suis pécheur; en me le disant, tu ne m'apprendras rien, en me le répétant, tu ne m'aigriras pas ; je l'ai déjà reconnu, et Christ avec son pardon m'a donné la paix de l'âme.

Le chrétien est-il donc complétement affranchi du joug de l'orgueil? Non, nous ne le prétendons pas; du moins il ne l'est pas dès le premier jour de son humiliation. Mais ce que nous affirmons, c'est qu'il est impossible qu'un homme qui se reconnaît coupable devant Dieu, injuste envers ses frères, impur en lui-même, et qui confesse qu'il ne peut échapper à la condamnation que par l'effet d'une grâce ; il est impossible que cet homme s'enorgueillisse comme par le passé : car c'est un esclave affranchi, et son nom d'affranchi lui-même montre qu'il fut jadis esclave. Le chrétien qui s'enorgueillirait déchirerait son titre de chrétien. Sans doute le démon de l'orgueil pourra bien relever la tête de loin en loin dans les champs de sa vie; mais ce chrétien le combattra, l'écrasera de son pied ; et s'il ne remporte pas sur lui une complète victoire, du moins il l'affaiblira dans chaque lutte, jusqu'à ce que son adversaire mourant n'ose plus se montrer.

Oh ! quel soulagement pour l'âme que de jeter à terre, entier, subitement, ce fardeau de prétentions orgueilleuses ! Quel repos de n'avoir plus à plaire aux hommes capricieux, méprisables ! Quelle paix dès qu'on s'est dit : Je n'ai plus qu'un maître, c'est Jésus, humble de cœur; qu'une charge, son fardeau léger ; qu'une règle, son joug facile. Il ne me demandera jamais rien d'impossible ; au besoin mes bonnes intentions seront à ses yeux de bonnes œuvres ; et si je n'ai pas davantage, ma simple pite, mon verre d'eau froide, mon soupir inexprimable, lui suffiront. Je l'aimerai dans le silence et je lui obéirai humblement. Si j'échoue, je recommencerai sans honte ; je poursuivrai sans hâte et sans fatigue sa douce volonté !

Mon Dieu, mon Dieu, donne-moi, non pas de l'or, non pas de la gloire, mais beaucoup d'humilité! de cette humilité, baume de la vie, paix de l'âme, joie secrète, vie cachée en Christ, maître doux et humble de cœur.

XLIIe DISCOURS.

(LISEZ MATTHIEU, XXVI, 38.)

« Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Eh! comment la tristesse ne saisirait-elle pas Jésus en perspective des sombres événements qui se préparent? Il va mourir, mourir d'une mort longue, douloureuse, lente à venir, comme le sang à couler goutte à goutte de ses membres sur la terre. Fils de Dieu, Jésus est aussi fils de l'homme; sa chair, comme la nôtre, est sensible à la douleur, et si nous ne pouvons souffrir une heure dans notre corps sans désirer un soulagement, comment Jésus, notre semblable, dont tous les désirs se transforment en prières, n'aurait-il pas demandé que la coupe de la mort s'éloignât, si possible, de ses lèvres? surtout quand il ajoute aussitôt : « Toutefois que ta volonté soit faite, mon Père, et non la mienne. »

Oui, Jésus a conçu le désir de s'épargner de la souffrance; il a même prié pour cela, et son exemple nous autorise à former le même désir, à faire la même prière. Le chrétien n'a pas la stoïque prétention de dire que la douleur ne soit pas un mal en elle-même; son cœur démentirait par chacun de ses battements précipités l'orgueilleuse assurance de ses lèvres. Jésus a soupiré sur Jérusalem, pleuré sur Lazare, gémi sur lui-même; il n'est pas venu refondre notre chair, mais notre cœur, et toute la résignation n'empêchera pas que la douleur ne soit douleur, et que celui qui la supporte ne désire en être délivré.

La tristesse de Jésus vient donc de sa mort prochaine et douloureuse. Mais en même temps que notre sentiment personnel s'accorde ici avec ce qu'indique la Parole divine, nous éprouvons toutefois une répugnance à penser que cette mort volontaire, cette

mort désirée, cherchée même, puisse être l'unique cause d'une tristesse aussi profonde. Nous trouverions même un tel abattement à l'occasion d'un sacrifice qui doit sauver un monde peu digne d'un simple homme ; comment ne nous en étonnerions-nous pas de la part du Fils de Dieu? Oui, Jésus doit avoir d'autres sujets de tristesse, et en consultant les paroles qui ont précédé et suivi celles qui nous servent de texte, nous trouverons sans doute quelque bonne explication.

Pendant le repas qui a précédé ces paroles : « Mon âme est triste jusqu'à la mort, » Jésus a prédi la trahison de Judas et en des termes qui mesuraient la profondeur de l'ingratitude du coupable : « C'est celui qui met la main au plat avec moi, » c'est-à-dire celui que je reçois à ma table; ou, comme il le dit ailleurs : « Un de ceux que j'ai choisis. » Comment une telle pensée n'aurait-elle pas attristé l'âme aimante de Jésus? Un homme qu'il appelait au salut dans le monde à venir et à l'apostolat sur cette terre, un homme qu'il avait nourri, instruit, aimé, et qui cependant levait une main meurtrière contre son bienfaiteur, son maître, son Dieu, non pour sauver sa propre vie ou pour gagner un monde, mais pour trente pièces d'argent; comment, dis-je, une aussi sordide avarice, une aussi noire ingratitude n'aurait-elle pas contristé le cœur de Celui qui ne savait qu'aimer et se dévouer?

Toutefois, si Jésus s'attriste sur Judas, fils de Satan, il s'attriste bien plus encore sur Pierre, qui doit finalement rester un enfant de Dieu et qui est à la veille d'un épouvantable péché. Jésus le sait, il le lui déclare immédiatement avant de parler de sa tristesse : « Je te dis en vérité qu'avant que le coq ait chanté deux fois, tu me renieras trois fois. » Ce Pierre si ardent qu'il dit être prêt à mourir avec son maître ; ce Pierre qui jadis eut assez de foi pour marcher un instant sur les eaux; enfin ce Pierre qui doit un jour ouvrir l'Église à trois mille hommes par sa parole, et fermer sa vie par le martyre; ce Pierre, si dévoué à cette heure même, si saint plus tard; ce Pierre, fils de Jona, doit cependant traverser une heure de honteuse faiblesse, d'insigne lâcheté, et renier Celui qui, sur les flots, lui a rendu la vie. N'est-ce pas encore pour une âme comme

celle de Jésus un sérieux motif de tristesse que de prévoir une chute aussi profonde d'un ami tant aimé?

Enfin Jésus venait de dire en parlant, non pas d'un ou de deux de ses apôtres, mais de tous : « Je vous serai cette nuit une occasion de chute; car il est écrit : Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées. » Il est inutile d'insister, et il est facile de comprendre que si la trahison de Judas, le reniement de Pierre, pouvaient attrister Jésus, l'abandon honteux de tous ses disciples devait blesser son cœur bien plus profondément encore.

Voilà donc les causes de la tristesse de Jésus : elles sont nombreuses, puissantes, saintes; et, si une se rapporte à lui-même, trois se rapportent aux autres, à ses frères; bien plus, à son meurtrier! Maintenant faisons un retour sur nous-mêmes.

Nous aussi, comme Jésus, et bien plus souvent que lui, nous sommes tristes; mais en avons-nous des motifs aussi nombreux? Grâce à Dieu, il est bien rare que le Seigneur, qui ne fait la plaie que pour la bander, nous frappe de deux glaives à la fois; c'est ordinairement une à une qu'il nous envoie les épreuves : aussi une seule est-elle bien suffisante pour nous attrister. Au premier vent notre âme fléchit comme le roseau sous la tempête; elle crie comme lui et porte ses gémissements aux alentours. Dès qu'un nuage nous cache le soleil de la prospérité, nous courbons la tête; tout se peint en noir autour de nous; il nous semble qu'un éternel hiver soit venu engourdir notre vie; nous n'avons plus goût à rien; nous mettons fin à nos meilleurs projets; les maux d'autrui s'effacent tous ensemble devant le nôtre unique. Non contents de pleurer, nous voulons que le monde pleure avec nous et sur nous; nous ne retrouvons la parole que pour l'entretenir de nos maux; et s'il ne nous témoigne pas assez de sympathie, nous nous indignons contre lui, et tombons dans une tristesse encore plus profonde.

Nos motifs de tristesse sont-ils aussi sérieux que ceux de Jésus? Avons-nous à pleurer sur un traître livrant notre vie, sur un ami reniant nos bienfaits, sur des frères nous abandonnant dans le danger? Hélas! il ne nous en faut pas autant pour être tristes, et nous le sommes souvent sans cause que nous puissions assigner. C'est même chose assez ordinaire pour nous que de dire dans ces mo-

ments : « Je suis triste sans savoir pourquoi ; j'en cherche le motif et ne le trouve pas. » C'est presque à nos yeux une position intéressante que celle de la tristesse ; nous nous en ferions volontiers gloire ; il nous semble qu'être triste annonce quelque chose au-dessus du vulgaire, et qu'il n'y ait qu'une âme noble qui puisse s'affliger sans sujet. Aussi, dans de telles heures, faisons-nous étalage de ces sentiments vaporeux, et mendions-nous une certaine commisération. Le plus souvent, toutefois, nous avons un motif réel de nous attrister, mais si léger qu'à peine nous osons nous l'avouer à nous-mêmes ; qui sait même s'il ne tire pas toute sa force d'une circonstance qui devrait nous le faire bénir ? Ainsi, Dieu nous avait toujours maintenus dans la prospérité, tout nous avait réussi, et nous étions habitués à ce bien-être comme à une chose toute simple qui nous était due. Mieux nous étions traités, plus nous étions exigeants ; notre couche était si douce qu'une plume a fini par nous blesser. Honteux devant notre conscience, nous n'avons osé nous plaindre, ni articuler nos griefs contre Dieu ou nos frères ; et alors, sous le nom de tristesse, nous avons fait entendre des murmures, mendié la commisération, et pleuré peut-être au milieu de notre bonheur. Presque toujours, quand nos tristesses avaient quelque chose de grave, les motifs en étaient pris en nous-mêmes et non dans nos frères. A la place de Jésus, sans doute, nous eussions bien demandé que la coupe de mort s'éloignât de nos lèvres ; mais cette coupe ne nous empêche pas de songer à Judas, à Pierre, aux apôtres.

Vous comprenez que je ne dis pas que nous n'ayons jamais pleuré sur d'autres que sur nous-mêmes ; je pourrais dire au contraire qu'il nous est arrivé d'avoir à leur égard des tristesses exagérées. Ni le temps, ni l'Évangile n'ont pu fermer certaines plaies faites par la perte d'un parent ou d'un ami. Nous avons fait de notre douleur un état habituel, de nos larmes une nourriture, je dirai presque que de nos sentiments, tout respectables qu'ils étaient, nous avons fait parade. Comme Rachel, nous n'avons pas voulu être consolés, nous nous sommes enveloppés dans nos souvenirs, et par amour des morts nous avons fait souffrir les vivants ; par affection pour la créature, nous avons repoussé la main conso-

latrice du Créateur. La tristesse s'est changée en habitude, et l'on s'est cru tendre parce qu'on n'était pas chrétien.

Ce qu'il y a de pire dans ce genre de tristesse, c'est qu'elle s'étale au nom de l'amour et s'en autorise pour combattre le devoir; c'est qu'elle impose ses exigences sans scrupule à ceux qui l'entourent, bien qu'ils n'en soient pas les causes; c'est qu'on change en mérite pour soi ce qui est un véritable tort envers Dieu, et qu'on arrive à négliger des devoirs réels pour en remplir d'imaginaires. Les pharisiens dressaient des sépultures magnifiques aux prophètes morts, mais ils persécutaient Jésus vivant! Sans doute il est un temps pour verser des larmes, mais un temps aussi pour écouter les consolations; et, tout en reconnaissant qu'à leur origine de telles tristesses sont respectables, j'affirme que, prolongées, bruyantes, exagérées, elles deviennent coupables d'ingratitude et d'égoïsme.

Si nos motifs de tristesse ne sont pas graves comme ceux de Jésus, sont-ils du moins toujours saints et légitimes? Hélas! c'est ici surtout que nous avons à rougir en ouvrant notre cœur! La plupart de nos tristesses prennent leur source dans nos passions satisfaites ou contrariées : satisfaites, ces passions nous laissent des remords; contrariées, elles nous irritent, et, dans les deux cas, n'osant pas les avouer, nous voilons le remords et la contrariété sous une tristesse qui nous semble plus avouable parce qu'elle n'est pas définie, parce que nous pouvons en taire les motifs, et parce qu'enfin nous nous croyons intéressants dès que nous souffrons. C'est ici la tristesse précisément contraire à la tristesse selon Dieu. Nous nous affligeons, non d'avoir commis le péché, mais d'en souffrir après l'avoir commis, ou de n'avoir pu le commettre ; notre regret est pour le mal, non pour le bien ; et nous serions joyeux si nous étions plus libres de courir à la perte de notre âme. Mais comment faire cet aveu à nous-mêmes ou aux autres? Non, aussi gardons-nous le silence, notre tristesse devient plus profonde; et parce que nous n'articulons pas de plaintes, nous laissons prendre pour de la résignation ce qui est un péché de plus : le refus d'avouer nos torts.

Nous insisterons sur ce point parce qu'il est d'une importance

capitale. Le péché, maladie morale, amène un malaise dans notre âme comme la maladie physique dans notre corps : seulement, nous ne voulons pas nous l'avouer, et nous cherchons à nous distraire. Si cette douleur de la conscience persiste, nous lui cherchons une autre cause, et pour nous justifier à nos propres yeux, nous en accusons les circonstances ou les hommes : aussi faisons-nous volontiers retomber les effets de cette tristesse sur ceux qui nous entourent. Nous devenons d'autant plus insupportables que nos fautes plus graves devraient nous rendre plus humbles, et nous nous croyons justifiés quand nous avons dit que nous sommes ennuyés ou de mauvaise humeur.

Oh! que notre cœur est habile à déguiser ses véritables sentiments! Comme il sait les vernir dès qu'il les a reconnus et comme nous savons tirer parti, même de ce qui devrait nous humilier! Mais tous ces faux semblants tromperont-ils Celui qui sonde le fond des âmes? Tromperont-ils seulement les hommes qui savent lire sur notre visage le contraire de ce que disent nos lèvres? Non, car nous-mêmes ne nous laissons pas tromper par eux. La clef de notre cœur est un passe-partout qui ouvre tous les cœurs, et tel homme qui veut nous paraître intéressant par sa tristesse ne parvient qu'à se faire juger ridicule, égoïste ou ingrat. Mais si nous devinons si bien nos semblables, disons-nous que nos semblables nous devinent nous-mêmes, et que nos tristesses ne les trompent pas mieux que les leurs ne parviennent à nous tromper. Et alors même que nous parviendrions à séduire nos frères comme nous parvenons à nous faire illusion à nous-mêmes, réussirons-nous jamais à tromper Dieu sur nos sentiments les plus intimes? Ah! prenons garde qu'à la fin ce Dieu, irrité de nos gémissements sans douleur, ne nous envoie quelque véritable cause de tristesse. Prenons garde qu'il ne dissipe par une épreuve réelle une infortune imaginaire, pour nous faire sentir notre ingratitude. Les Israélites au désert, méprisant la manne, demandèrent les oignons d'Égypte; Dieu leur envoya des serpents! et ce ne fut qu'alors qu'ils s'écrièrent : Nous avons péché contre le Seigneur. De même nous dédaignons les bienfaits de Dieu qui sont sous notre main, nous versons des larmes sur le pain qu'il nous donne. Le Dieu du désert

pourrait bien nous le retirer, et nous faire sentir alors les douleurs de la faim. Tout ce que nous possédons est un don de Dieu, et par conséquent tout doit être pour nous sujet de joie et de reconnaissance; il n'y a que ce qui vient de nous-mêmes qui puisse nous attrister. Retournons donc notre regard en dedans, étudions-nous, cherchons sous la tente de notre cœur l'interdit, cause première de nos tristesses; arrachons-le de notre sein, et jetons-nous aux pieds de Celui qui nous pardonnera de l'avoir gardé jusqu'à ce jour. Voilà le véritable et unique remède à la tristesse produite par le péché : c'est notre aveu, suivi du pardon de Jésus-Christ. « Aussi longtemps que je me suis tu, dit le psalmiste, je n'ai fait que gémir; mais ensuite j'ai dit : Je ferai confession de mes transgressions à l'Éternel, et alors tu as enlevé la peine de mon péché. » Ce qu'a fait le psalmiste, c'est ce qu'a fait encore l'enfant prodigue. Rentrant en lui-même, il s'est dit : « Combien y a-t-il de gens chez mon père qui ont du pain en abondance, et moi je meurs de faim! Mais voici ce que je ferai; je me lèverai, j'irai vers mon père, et lui dirai : Père, j'ai péché contre le Ciel et contre toi; je ne suis pas digne d'être appelé ton fils; traite-moi comme un de tes esclaves; » et pour l'enfant prodigue comme pour le psalmiste, la tristesse fut changée en joie au festin du pardon.

Voilà la tristesse selon Dieu, la tristesse qui produit la repentance, et, remarquez la bonté de Dieu, voilà la tristesse qui se change en chant d'allégresse. Oh! ne soyons donc pas plus longtemps durs envers nous-mêmes, ingrats envers notre Père; entrons dans ses vues de miséricorde.

Oui, Seigneur, donne-nous de comprendre ton amour; élève nos regards de cette basse terre vers ton ciel radieux; porte nos cœurs vers des pensées hautes et saintes; rappelle-nous les travaux sans nombre qui nous entourent; emploie-nous à l'avancement de ton règne en nous et autour de nous. Hélas! Seigneur, c'est souvent l'inaction qui produit notre tristesse; occupe-nous donc à faire le bien à l'avenir. Pardonne notre passé, donne-nous l'assurance de ce pardon par le témoignage de ton Saint-Esprit; remplis-nous des joies de ton salut, montre-nous par la foi dans

ton ciel notre place, notre trône, notre couronne; que nous nous élancions vers ce but, et nous ne songerons plus à pleurer en chemin.

XLIIIe DISCOURS.

(LISEZ ISAÏE, LIII, 1.)

« Qui a cru à notre prédication? » Personne, semble dire Isaïe en posant la question elle-même. Hélas! quand on voit de nos jours un si petit nombre de croyants noyés dans la foule des auditeurs, on est bien tenté de se dire aussi : « Qui a cru à notre prédication? » Sans doute, ce peu de succès pourrait s'expliquer par la faiblesse ou les infidélités des prédicateurs eux-mêmes; sans doute on pourrait encore dire qu'il n'y a rien d'étonnant dans un fait qui confirme la prédiction de Jésus sur la multitude des appelés et le petit nombre des élus; mais après ces concessions on reste encore persuadé qu'une partie des obstacles à l'efficacité de la prédication de l'Évangile se trouve chez les auditeurs et qu'il serait possible de les faire disparaître. Quand on voit des personnes de tout âge, de tout sexe, de tout rang, venir depuis longtemps écouter la Parole de Dieu sans paraître y rien comprendre, sans se douter même qu'elles n'y comprennent rien, on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse; alors naît chez le prédicateur le désir de connaître ces obstacles pour les signaler à ses auditeurs, et les engager à les faire disparaître. Essayons donc ensemble une recherche qui peut vous rendre fructueuses non-seulement la parole que vous allez entendre aujourd'hui, mais encore toutes les prédications de l'Évangile.

Lecteur, quelles causes s'opposent en vous à ce que nos prédications y portent des fruits de foi et de sanctification? Jésus indique la première, celle dont découlent toutes les autres. « La lumière, dit-il, est venue dans le monde; mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que (et voici la cause), parce que leurs œuvres étaient mauvaises. » Comme le mal-

faiteur souffle sur le flambeau qu'une main importune apporte dans l'ombre dont il s'enveloppe, de même le pécheur ferme les yeux aux clartés que l'Évangile jette sur la passion qu'il désire conserver.

De cette première cause, l'amour du péché, découlent toutes celles qui chez l'auditeur s'opposent à l'heureuse influence de la prédication. Ainsi, la prédication ne portera jamais de fruits chez un homme si cet homme ne prie pas; et comment prierait-il contre un mal dont il ne veut pas être guéri? Dès qu'on veut garder sa passion, comment demander à Dieu de rendre efficaces les discours qui viennent la combattre? La Parole de Dieu portera-t-elle des fruits malgré la volonté de son auteur? Ou bien Dieu changera-t-il ses décrets éternels, et vous enverra-t-il ses dons de foi et de sanctification sans obtenir de vous les prières qu'il en réclame? Non, pas plus que le riche ne songe à secourir l'indigent qui refuse de demander.

Vous vous trompez, voudraient sans doute nous répondre quelques personnes; nous prions Dieu de nous faire profiter des instructions que nous venons recevoir de sa Parole, et pour preuve nous vous en donnons la prière que chacun de nous prononce, les mains jointes, la tête inclinée, en commençant notre culte public, le dimanche. Hélas! cette récitation d'une formule, loin de me convaincre, ne sert qu'à me rappeler un nouvel obstacle mis à l'influence de la prédication. En quittant vos demeures pour vous rendre dans la maison de Dieu, que venez-vous y chercher? Vous êtes-vous dit : Nous allons puiser des instructions pour fortifier notre foi, avancer notre sanctification? Non, vous vous êtes dit : C'est aujourd'hui le jour du Seigneur, il faut aller au temple; c'est un devoir envers Dieu; tout bon chrétien doit lui consacrer au moins une heure le dimanche. Et par scrupule de conscience, pour acquitter une dette envers Dieu, vous êtes allés à l'église, vous avez récité quelques mots de prière; ensuite vous vous êtes assis et levés avec les autres, vous avez chanté un psaume, écouté un sermon, suivi des lèvres une liturgie, reçu la bénédiction, et votre travail religieux une fois accompli, vous vous êtes retirés soulagés comme un homme qui dépose un fardeau. J'ai

rempli mon devoir, vous êtes-vous dit; maintenant je suis libre de songer à mes affaires. Mais la pensée que vous ayez un fruit spirituel à retenir de tout ce qui a été dit ne s'est pas même présentée à votre esprit; vous n'êtes pas venu demander quelque chose pour vous, vous êtes venu donner à Dieu; vous n'avez pas prétendu recevoir une grâce, vous avez cru accomplir une tâche. Est-il donc étonnant encore que vous n'ayez pas emporté le germe de foi ou de sainteté que vous n'êtes pas venu chercher? Et cette prière dont vous parliez tout à l'heure, est-elle autre chose qu'un anneau de cette froide chaîne de cérémonies que vos mains, votre tête, vos lèvres, parcourent comme les grains d'un chapelet?

S'il est des hommes qui viennent à l'église pour assister au culte et non pour entendre la Parole, il en est d'autres qui s'y rendent, au contraire, uniquement pour la prédication, mais qui n'en reçoivent pas une plus heureuse influence. Ils viennent chercher, non de l'édification, mais des émotions, comme ils iraient en demander à une lecture, à un récit, à un théâtre; ils veulent être ici tour à tour attendris ou effrayés, comme ailleurs intéressés ou égarés. Si vous leur parlez avec calme, simplement, bien que ce soit de leur propre salut, ils se retirent mécontents; si vous leur arrachez une larme, dût-elle être stérile, n'importe, ils seront satisfaits. De devenir meilleurs, ils s'en inquiètent peu; être émus, amusés un moment, c'est tout ce qu'ils désirent. Ils sont là pour entendre, non la Parole de Dieu, mais la parole de l'homme, non pour être jugés par la prédication, mais pour juger le prédicateur. Ce ne sont pas les Juifs écoutant saint Pierre, et lui criant, touchés de componction : Homme, frère, que ferons-nous? mais ce sont les Athéniens prêtant une oreille distraite à saint Paul, pour en causer ensuite entre eux comme de la nouvelle du jour. Ils pourront dire si vous avez parlé avec plus ou moins d'élégance; si votre ton de voix, votre geste, ont été justes ou faux; désigner le point où vous avez été fort, celui où vous êtes resté faible; mais quant aux grandes vérités que vous avez prêchées, quant à leur application à leurs propres âmes, ils n'y ont pas même songé. Ils ne sont pas venus pour cela; ils sont venus chercher des fleurs : comment emporteraient-ils des fruits?

Cependant tous ne s'attachent pas uniquement à la forme; quel-

ques-uns s'inquiètent aussi du fond. Malheureusement, ils s'en préoccupent non pour eux, mais pour les autres; ils ne viennent pas à l'église, ils y amènent leur famille; quand le prédicateur parle, ils n'entendent jamais ce qui les concerne, mais ils appliquent avec discernement à chacun ce qui lui convient. Si vous êtes prédicateur, ces hommes viendront vous conseiller tel sujet, vous fournir un texte; car ils ont remarqué tel ou tel travers dans la société, et ils seraient si heureux que le monde voulût se convertir! Comment voulez-vous être guéri en faisant traiter l'âme d'un autre? Ne voyez-vous pas que cet autre demande exactement le même remède, précisément pour vous? Aussi le monde fourmille de réformateurs et manque de réforme, et tout en irait bien mieux si chacun voulait commencer par soi-même. Non-seulement cette manie de régenter les autres prive ceux qu'elle possède du bienfait de leurs leçons, mais encore elle rend ces leçons stériles pour leurs élèves. En effet, personne, en fait de morale ou de religion, ne veut accepter pour soi ce que l'instituteur ne prend pas pour lui-même. Soyez certains que les plus faibles intelligences savent discerner que vous-même ne croyez ni ne pratiquez ce que vous leur dites de pratiquer et de croire; en sorte qu'au lieu de leur être utile, vous leur nuisez; vous leur enseignez l'hypocrisie, rien de plus. Ainsi, de proche en proche, le mal descend du père à l'enfant, du maître au serviteur, de la ville au village; et à la vue de cette incrédulité devenue générale, le prédicateur dit au sage de ce siècle dans l'amertune de son cœur : Voilà votre ouvrage, grands philosophes; jugez de la vérité de vos principes par la moralité de leurs résultats!

Vous l'avez compris, de tels hommes et beaucoup d'autres n'admettent pas la divinité de la Parole qui sert de base à nos prédications. Dès lors on peut dire que pour eux nous raisonnons en l'air : c'est un avocat qui défend une cause au nom d'une loi qui n'existe pas. Son juge l'écoutera peut-être bien sans l'interrompre, mais sans être persuadé. Et pourquoi refusent-ils d'admettre la divine origine de ce livre? A les en croire, c'est parce qu'il renferme des choses étranges, contraires à leur raison, qui blessent leur sens intime; mais en réalité, c'est leur orgueil que blesse ce livre. La

Bible les qualifie de pécheurs, et ce mot leur déplaît; la Bible les dit perdus par eux-mêmes, et ils s'estiment méritants; l'Évangile leur offre une grâce, et ils pensent avoir droit à une récompense; l'Évangile leur dit qu'ils doivent naître de nouveau et naître par le Saint-Esprit; eux se trouvent bien tels qu'ils sont, ou si l'évidence les contraint à l'aveu de quelque travers, ils croient pouvoir s'en corriger eux-mêmes. Enfin toutes les doctrines chrétiennes prennent le cœur naturel à rebours et le font crier; comment donc s'en approcheraient des hommes qui redoutent avant tout l'humiliation? Non, la Parole de Dieu est hérissée de pointes aiguës pour l'orgueilleux; de quelque côté qu'on l'approche, elle pique, irrite celui qui ne l'aborde pas avec soumission; à chaque page elle demande la foi, et c'est précisément cette foi que l'orgueilleux lui refuse! Que les auditeurs incrédules ne soient donc pas trop surpris du peu d'influence qu'exercent sur eux des prédications évangéliques.

Enfin, car nous aurons le courage de tout dire, quelques-uns vont plus loin : comme ils ne sont pas dans la foi, ils doutent de la foi de celui qui leur parle. A leurs yeux, il remplit sa tâche; monté en chaire, il faut bien qu'il prêche. On veut voir en lui deux personnages : l'homme du monde et le prédicateur chrétien; on s'attend donc à ce qu'il parle dans la société d'une manière, et dans la chaire d'une autre; on trouve tout naturel que dans l'église il revête une robe, joue un rôle : il fait son métier, c'est convenu; et bien qu'il dise des choses dont il doute lui-même, on le lui passe en vue de ses bonnes intentions... Avec une telle opinion du prédicateur, comment profiter de sa prédication?

Mais tous les torts sont-ils donc du côté de ceux qui écoutent, aucun du côté de ceux qui parlent? Hélas! comme presque toujours, les torts sont partagés; à chacun de ceux de l'auditoire on pourrait en trouver un correspondant chez les prédicateurs. Ainsi, quand vos pasteurs ont reconnu que l'amour du péché était la source de votre incrédulité, la crainte de vous blesser leur a ôté le courage de vous le dire. Au lieu de parler, comme saint Paul, avec hardiesse, ils ont, comme Jonas, reculé devant le devoir de déclarer à Ninive sa condamnation, et leurs ménagements n'ont abouti qu'à vous endormir dans une fausse sécurité. Quand les prédica-

teurs ont remarqué en vous cette démangeaison dont parle saint Paul d'entendre des choses agréables, dans la crainte de n'être pas écoutés en vous parlant avec simplicité, ils se sont efforcés de revêtir leurs idées de formes neuves, vives, frappantes, et peut-être ont-ils ainsi fortifié votre penchant pour les paroles vaines, sans vous faire mieux goûter la seule chose nécessaire. D'autres fois, quand les prédicateurs ont vu que les arguments puisés dans la Bible faisaient sur vous peu d'impression, et que vous n'aviez d'oreilles que pour ceux tirés de la sagesse humaine, ils ont eu le tort de descendre sur votre terrain, de raisonner avec vos idées, de partir de vos principes; et il en est résulté qu'en écartant pour un moment l'autorité de la Parole divine, ils vous ont conduits à supposer que la Bible était, pour eux comme pour vous, un livre où l'usage oblige à prendre un texte, des citations, des formes, mais non le livre de Dieu, dont l'autorité pèse seule plus que toutes lés raisons humaines. Enfin quand les prédicateurs se sont aperçus que vous vouliez voir en eux deux hommes, l'un parlant de l'Évangile dans l'église, l'autre parlant du monde dans la société; lorsqu'ils ont vu qu'il était si difficile d'aborder les sujets religieux hors du temple, ils ont eu la faiblesse de taire leurs pensées les plus intimes, et, tandis que la vérité bouillait dans leur cœur, de vous parler d'affaires insignifiantes, de pluie et de beau temps! Oh! malheur à nous prédicateurs qui par cette lâcheté vous avons laissé croire que nous n'avions rien de mieux à vous dire, et qu'en effet la religion dont nous ne parlions plus hors de chaire, n'était pour nous qu'une affaire de métier! Sachez donc à l'avenir que si hors de nos fonctions nous nous taisons trop sur l'Évangile, ce n'est pas qu'il ne soit dans notre cœur; mais c'est que nous sommes retenus par un coupable respect humain; sachez désormais que ce que nous vous disons ici, nous voudrions vous le dire dans vos demeures, dans vos fêtes, à votre table; qu'à l'avenir, notre présence seule, notre silence lui-même, vous rappellent ce que nous vous disons aujourd'hui. Si nous vous parlons encore de choses indifférentes, dites-vous : « C'est qu'il n'ose pas m'entretenir face à face de son Évangile; c'est une preuve qu'il a peu de courage pour le service de son Maître; mais c'est une preuve aussi que je

suis moi-même à ses yeux bien éloigné de la vérité, dont il craint de m'ouvrir la bouche. » Oui, nous voulons à l'avenir écarter ces raisonnements humains, pour nous appuyer sur la Parole infaillible et pénétrante qui saura bien trouver le chemin de votre cœur; nous voulons vous parler non en orateur, mais en homme; non en prédicateur, mais en frère; vous prenant par la main, causant avec vous comme d'une affaire sérieuse et non d'une vaine spéculation de l'esprit.

Et vous-mêmes, chers frères, aidez-nous dans une tâche aussi difficile; n'opposez plus à nos paroles les obstacles que vous y avez mis jusqu'à ce jour. Venez à la prédication de l'Évangile comme un malade qui veut être guéri; priez avec nous, non pour la forme, mais avec sincérité, pour que le Saint-Esprit descende dans vos cœurs; inquiétez-vous moins de la forme de nos discours, et plus des vérités qu'ils renferment. Il s'agit ici de salut, d'éternité; il s'agit de vous-mêmes; ne soyez donc pas vos propres ennemis en luttant contre la main bienveillante qui vous bande vos plaies. Nous ne sommes, nous prédicateurs, que des vases de terre, mais des vases qui vous apportent le trésor de l'Évangile; notre voix n'est qu'un écho, mais un écho qui répète les promesses sorties de la bouche d'un Dieu. Oubliez-nous nous-mêmes, mais rappelez-vous le pardon, la grâce, le ciel que nous venons vous offrir. Ouvrez vos mains, et soyez enrichis; ouvrez vos cœurs, et soyez heureux; acceptez la paix, la joie, l'amour dont le Saint-Esprit veut remplir vos âmes, et vous trouverez alors assez éloquent l'ambassadeur qui vous aura remis vos titres à l'éternelle félicité.

Et toi, Seigneur, sans qui tous nos efforts seraient inutiles, toutes nos paroles vaines, viens à notre secours, aide celui qui parle, aide ceux qui écoutent, et que tous nous recevions avec humilité l'instruction de ta Parole sous l'influence de ton Saint-Esprit.

XLIVe DISCOURS.

(LISEZ JEAN IV, 1 A 15.)

Fatigué d'une longue matinée de marche, et à l'heure où le soleil de la Palestine lançait ses rayons les plus directs sur sa tête, Jésus s'arrête au bord d'un puits et demande à une femme samaritaine un peu d'eau pour étancher sa soif. Comme elle semble lui refuser, Jésus lui dit : « Quiconque boira de cette eau-ci aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif; car l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau vive qui jaillira jusque dans la vie éternelle. » Cette femme, étonnée, répond : « Seigneur, donne-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus puiser ici. »

Jésus et la Samaritaine s'accordent en ceci, que l'eau de cette terre ne saurait désaltérer une fois pour toujours ; mais ils diffèrent en cela que Jésus connaît une eau spirituelle qui rafraîchit jusque dans l'éternité, et que cette femme ne la connaît pas.

Une heure plus tard, les apôtres viennent offrir à Jésus quelques aliments, apportés de la ville voisine, et Jésus leur répond : « C'est ma nourriture que de faire la volonté de mon père. » On le voit, dans cet entretien, même sujet que dans le précédent : nourriture périssable offerte par l'homme, et nourriture spirituelle prise par le Fils de Dieu ; l'une apaisant la faim pour quelques heures, l'autre satisfaisant l'âme pendant une éternité.

De ces deux exemples qui se complètent l'un l'autre, on peut tirer sans effort cette pensée générale, qui du reste est évidemment ici celle de Jésus : les biens de ce monde peuvent tromper un instant notre faim et notre soif de bonheur, mais aucun ne saurait vraiment nous satisfaire ; et après en avoir goûté, nous sommes encore obligés de dire : J'ai soif, j'ai faim. Celui qui n'a pas encore goûté à toutes les joies terrestres peut bien se faire illusion et se persuader qu'il trouvera dans celles qui lui restent à savourer une satisfaction pleine et entière, mais en avançant dans la vie, il sera

toujours plus vivement poussé vers cette conclusion : la terre peut nourrir le corps de l'homme, mais non son cœur? et si les biens et les joies qui en sortent peuvent apaiser un moment notre faim et notre soif de bonheur, ce n'est que pour les laisser bientôt se réveiller plus poignantes et plus désespérées. Écoutons donc Jésus ; étudions sa Parole, et peut-être quelques-uns de nous se laisseront-ils persuader d'aller à lui pour recevoir l'eau jaillissante jusqu'en vie éternelle.

Que le bonheur ne soit pas dans le manger et dans le boire, c'est ce qu'un enfant même reconnaîtra ; et dès qu'on est entré dans la vie, on s'aperçoit que la véritable félicité est dans la satisfaction d'autres besoins : *connaître, aimer, vivre.* Mais ici commence une illusion : le jeune homme s'imagine avoir ici-bas un champ terrestre de connaissance, d'affection et de vie assez vaste pour répondre à tous ses désirs ; c'est précisément cette erreur que nous voudrions détruire.

Sans doute, si vous portez vos pensées sur l'univers matériel, vous trouverez plus d'études qu'il n'en faut pour remplir une vie ; mais la science, fruit de cette étude, nourrira-t-elle votre cœur? N'y a-t-il pas en vous des aspirations à des connaissances plus hautes? N'éprouvez-vous pas le désir de connaître la cause première des merveilles qui frappent vos yeux ? et même la connaissance de la création sans la connaissance du Créateur n'est-elle pas souvent pour vous comme une eau de feu qui vous donne une soif plus vive pour une eau vraiment rafraîchissante ? La terre tourne, mais quelle force la pousse ? Je vis, mais pourquoi? Suis-je éternel comme Dieu, ou passager comme la brute ? La mort me lance-t-elle dans le néant ou dans l'éternité? Qui a créé ce monde, et pour quel but ce monde a-t-il été créé? Qu'y a-t-il derrière ces étoiles brillantes ? Où est Dieu? Que veut-il de moi? Que dois-je attendre de lui? Voilà la véritable soif de science qui dessèche notre âme, et voilà la soif qu'une source sortant de la terre ne pourra jamais étancher. Scrutez la nature, faites passer ses éléments au creuset et sous la réflexion, jamais vous n'en extrairez une étincelle de lumière sur ces ténébreux sujets. Vous pourrez bien, par des études humaines, arriver à la conclusion qu'il existe une cause première

de l'univers, et déduire Dieu de la création comme une conséquence logique ; mais cette connaissance de Dieu sera sans douceur pour votre âme, sans influence sur votre vie. Vous pourrez bien, par l'étude attentive de votre conscience, arriver à soupçonner un avenir ; mais en même temps vos passions vous persuaderont le contraire, et cette espérance de bonheur après la mort n'ajoutera rien à vos joies dans cette vie ; elle est trop vague, trop incertaine pour être agissante. Toute la philosophie n'a jamais produit autre chose que des probabilités, des *peut-être*, et jamais des convictions, jamais du bonheur. Après avoir dévoré ou écrit des centaines de volumes, les savants vous diront qu'ils ont encore soif de connaissances ; et peut-être, comme ce philosophe de l'antiquité en contemplation devant le gouffre béant d'un volcan qu'il étudie sans pouvoir le comprendre, se précipiteront-ils dans l'abîme du désespoir ! Plus d'une fois le terme de la science humaine a été le suicide.

Oui, le dernier mot de la science sur Dieu, sur nous-mêmes, c'est le doute ou même l'aveu de l'ignorance ; et c'est ici que Jésus vient nous offrir l'eau jaillissante qui dessille nos yeux pour nous faire connaître Dieu, l'avenir, notre propre cœur ; et c'est précisément sur l'aveu de cette impuissance de la science humaine que Jésus ente la science divine. Il met un flambeau dans notre main, la foi ; avec elle nous parcourons les détours de notre cœur, les mystères de Dieu, les ténèbres de notre avenir. La foi, vue de l'âme, nous fait accepter comme autant de vérités démontrées les révélations de la Bible ; dès lors dans le Créateur nous voyons un père ; dans la vie présente, un temps de préparation ; dans le tombeau, un passage à l'éternité ; dans notre aspiration vers la vertu, l'indice de notre origine morale et de notre destination saine ; dans nos fautes elles-mêmes, le besoin d'un Sauveur ; dans notre faiblesse, la nécessité d'un secours. Tout s'illumine, se coordonne alors ; nous connaissons véritablement, car nous lisons dans la Parole d'un Dieu à la lueur de son Saint-Esprit ; et cette connaissance donne à notre âme la paix, la joie que la connaissance humaine n'avait pu lui procurer ; alors notre soif est calmée, ou si nous désirons boire encore de cette science divine, la source en

est dans notre sein, dans la foi qui nous a ouvert la Bible et qui est toujours là pour nous l'expliquer.

La seconde source de bonheur qui coule sur cette terre est celle des affections : source pure, féconde ; mais, hélas! source qui ne peut donner qu'une eau encore bien fade, aussi longtemps qu'elle n'a pas traversé le sel de l'Évangile. D'abord écartez de notre sujet cet amour charnel, qui n'est après tout qu'un impur égoïsme, et qui cherche sa satisfaction, non dans le dévouement de celui qui aime, mais dans l'immolation de l'objet aimé. Un tel amour n'est pas de l'amour, c'est de la passion; et en tout cas, cette passion, encore bien moins que le véritable amour, est incapable de désaltérer le cœur humain; elle passe, et laisse le dégoût; ce n'est pas d'elle que nous voulons parler. Mais ici-bas il est des affections véritables : celle d'une mère pour ses enfants, celle des époux entre eux, celle de quelques rares amis. Vous avez tous sans doute puisé à cette source, et pour un moment vous en avez été désaltérés. Mais, dites-le-nous : votre soif de bonheur, même au sein de ces amours légitimes, n'est-elle pas revenue? Après avoir enserré dans votre cœur vos amis, vos enfants, votre épouse, n'y sentiez-vous pas encore un vide immense que rien d'ici-bas ne pouvait remplir? A vos plus douces étreintes n'avez-vous pas vu se mêler des tristesses, et de vos joies les plus vives s'élever des soupirs? Ne vous êtes-vous jamais dit : C'est bien là le bonheur que j'avais jadis rêvé, et cependant sa réalisation ne peut aujourd'hui me suffire? Ces êtres ne m'aiment pas; hélas! moi-même je ne les aime pas de cet amour pur, infini, que je conçois sans pouvoir l'exprimer. Le meilleur de mes amis a son côté haïssable; moi-même à plus d'un égard je ne suis pas digne d'être aimé. Cet amour peut finir; il tient peut-être à une circonstance insignifiante, à une relation de société, à une distance mise entre nous; et cet amour, fût-il à l'épreuve des vicissitudes, ne doit-il pas cesser avec la vie? L'être qui me donne de la joie aujourd'hui ne me fera-t-il pas pleurer demain? Cette perspective, cher lecteur, ne vous a-t-elle pas fait plus d'une fois trembler? Enfin ces affections terrestres fussent-elles toujours solides, pures, profondes, fussent-elles éternelles, si cette terre pouvait l'être, dites, ces affections terrestres comblent-elles votre

cœur? N'avez-vous plus soif de bonheur après elles? Non, non, je ne crains pas de le dire, plus votre cœur est aimant, plus haut il répondra : Non, non; je rêve d'autres amours, des amours avec des êtres plus grands, plus saints, plus durables; des affections d'anges, comme nous en montre notre imagination, mais comme cette terre ne nous en a jamais montré; il nous semble qu'avec eux nous serions meilleurs, et que dans leur commerce nous aimerions, comme aujourd'hui nous sommes incapables d'aimer. Donnez-nous des objets plus dignes d'affection, et notre cœur s'élèvera; donnez-nous un peuple de séraphins, et notre âme se sanctifiera. Nous ne savons exactement quels êtres nous manquent, mais certainement nous n'avons pas tout l'amour qu'il nous faut pour combler les capacités infinies de notre âme.

Voilà le cri de l'humanité; et voici la réponse de l'Évangile : Pauvre pécheur, le Fils d'un Dieu est venu sur la terre te prendre pour te porter aux cieux; et comme ton péché te fermait ce séjour, ce Sauveur a subi le châtiment dû à tes propres fautes; pour toi il a souffert, pour toi il a donné son sang, pour toi à cette heure il prie, et il t'aime tant que les anges sont confondus de son amour; il t'aime tant que son Père, ton juge, a cédé à sa demande, et qu'aujourd'hui ta grâce est proclamée. Pour te recevoir, Dieu a ouvert son ciel, et « quand il ouvre, personne ne ferme; » après ton accès au céleste séjour, il en refermera sur toi la porte, et « quand il ferme, personne n'ouvre. » Tu es aimé de Dieu, aimé des anges, qui à cette heure se réjouissent à la pensée que tu vas peut-être te convertir; tu es aimé de Jésus, qui te fait prêcher ici même son Évangile de salut; tu es aimé de Dieu, qui dans ce livre sollicite ton cœur par le Saint-Esprit à te rendre enfin à tant d'amour! Dis-moi, un tel amour ne peut-il pas te suffire? Ah! dis plutôt que tu ne peux suffire à tant d'amour. Reconnais que si jamais ton cœur peut s'ouvrir à de telles émotions, ton bonheur est assuré, la source éternelle est ouverte, et que là tu pourras puiser sans mesure et sans fin. Ton père est un Dieu, ton frère est son Fils, tes amis sont des anges; et ce père, ce frère, ces amis sont infinis en puissance, en amour, en sainteté. Si tu ne peux t'élever jusqu'à eux, si tu ne peux aimer comme ils t'aiment, prie seule-

ment, et l'amour te sera donné; ton cœur sera élargi, tes affections purifiées; et à l'avenir non-seulement tu aimeras ta céleste famille, mais encore ta famille d'ici-bas marchant avec toi vers l'éternité; alors tes affections terrestres deviendront plus pures, plus fortes, plus indulgentes; tu n'aimeras plus des êtres passagers, mais des êtres immortels que tu peux toi-même diriger vers les cieux.

Enfin un dernier besoin, le plus profond de notre être, c'est celui de la vie. Vivre, vivre, toujours vivre! voilà le cri de notre nature. La mort d'autrui nous attriste, la nôtre nous épouvante, et la seule pensée du néant nous fait frémir. Ce désir de vie est tout aussi vif chez la vieillesse que chez l'enfance. L'homme peut bien quitter volontiers ce monde quand il y souffre; mais rendez-lui la santé, donnez-lui du pain, et il se reprend à la vie. Maintenant rapprochez cette soif persistante de vie chez l'homme de son existence terrestre : chaque jour il vieillit; chaque jour il se voit plus près d'un terme que bientôt sa main va toucher. En vain il veut prolonger sa course, prendre des détours, oublier le voyage; non, la douleur, la caducité, viennent constamment lui rappeler qu'il faut finir, et cependant son attachement à la vie reste le même, en sorte que, ses jours s'abrégeant, ses terreurs sont toujours croissantes! Quelle horrible position que celle d'un homme qui reconnaît toujours mieux la vanité de ses premières espérances, la misère du bonheur terrestre, et qui en même temps sent peu à peu se tarir en lui les sources de la vie; qui chaque soir se répète : un jour de moins! et de ces jours un petit nombre me reste; qui à chaque douleur peut se dire : elle sera mortelle! et qui avec cette sombre et courte perspective sur le tombeau éprouve aussi vivement que jamais le désir insatiable d'exister!

Dites, vous qui m'écoutez, hommes de quarante, de cinquante, de soixante années, êtes-vous rassasiés de jours? Et si la mort vous attendait à la porte de cette enceinte, ne reculeriez-vous pas avec épouvante? N'avez-vous plus soif d'existence? Êtes-vous prêts à déposer la coupe, satisfaits d'y avoir éteint vos désirs? Ou bien, si l'on pouvait vous offrir à cette heure un breuvage qui vous rendît la force, la jeunesse, et vous donnât un siècle à parcourir, n'y por-

teriez-vous pas avec avidité les lèvres? Ah! sans doute, sans doute, et cet ardent besoin d'existence qu'un demi-siècle n'a pas même apaisé est la base où Jésus vient déposer la coupe d'où jaillira pour nous la vie éternelle. C'est précisément parce que ce besoin est en vous que vous pouvez croire à Celui qui vient le satisfaire : le même Dieu qui vous a donné cette soif vous apporte l'eau vive; le même Dieu qui n'a pas voulu que le temps pût vous satisfaire vous offre l'éternité. Le désir de votre cœur et l'offre de Jésus s'entre-répondent si bien qu'évidemment l'un a été préparé pour l'autre. Oui, la vie éternelle, voilà ce qu'il vous faut; pas un jour de moins! Car ce jour retranché supposerait qu'après des milliards de siècles vous devriez finir... Et finir, pour vous, à quelque époque que ce puisse être, finir, c'est le néant! Finir est épouvantable! Finir, c'est empoisonner la vie la plus longue et la mieux remplie. Finir! Non, non, je ne puis, je ne veux pas finir! Dieu me doit, il me l'a promise dans mon cœur, Dieu me doit l'éternité!

Mais remarquez-le bien, cher lecteur, ce cri de votre nature n'est qu'un désir; un désir n'est pas l'évidence; il faut pour le légitimer qu'une révélation positive de Dieu vienne le confirmer. Eh bien, cette révélation est celle envoyée par Jésus; il y a mieux : cette révélation se prouve par un fait personnel dont vous devez vous-même faire l'expérience. Cette eau vive qui jaillit jusque dans la vie éternelle, cette eau vive se trouve dès ce monde; elle se boit dès aujourd'hui; cette eau vive qui donne la science, l'amour, la vie éternelle, c'est l'effusion du Saint-Esprit dans le cœur. « Celui qui croit en moi, dit un peu plus loin Jésus, des fleuves d'eau vive découleront de son sein. » Et « il disait cela, ajoute l'évangéliste, du Saint-Esprit que devaient recevoir ceux qui croyaient en lui. » Ce n'est donc pas un simple enseignement, une pure espérance, une attente lointaine, que Jésus vous offre; c'est le don de Dieu, don fait dans ce monde, dès ce jour, déposé dans votre sein : le don de son Saint-Esprit. Venez donc à lui; venez le prier, venez l'écouter; venez, vous confiant à sa parole, demander votre pardon, et vous en recevrez le gage dans votre cœur par le don du Saint-Esprit, « car la promesse en a été faite, à vous et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur en appellera. » Puisse-

t-il vous appeler; et si vous entendez sa voix, puissiez-vous ne pas endurcir vos cœurs!

XLVe DISCOURS.*

(LISEZ JEAN, V. 39.)

Vous ne lisez pas la Bible; pourquoi? — Parce que vous ne la croyez pas véritablement la Parole de Dieu. C'est là votre premier motif; et soit que vous le reconnaissiez hautement ou que vous le cachiez à vous-mêmes, il n'en est pas moins certain que c'est là le premier obstacle qui vous éloigne de la lecture de ce Livre.

Que vous dirai-je donc? Vous exposerai-je ces preuves innombrables qui établissent la divine origine de notre code sacré? — Vous parlerai-je de cette suite de gardiens fidèles qui ont veillé sur lui depuis son origine? — Vous rappellerai-je cette foule de témoins des premiers siècles, qui, amis ou ennemis du Christianisme, s'accordent tous à reconnaître dans l'Évangile l'œuvre des disciples de Jésus, témoins oculaires des faits qui y sont rapportés? — Vous peindrai-je le caractère candide et naïf de ces pécheurs-écrivains, qui a toujours frappé le lecteur attentif et impartial? — Vous dirai-je que ces hommes ont scellé de leur sang la vérité de leur récit? — Vous citerai-je les aveux des plus fameux philosophes de nos temps modernes, dont l'un s'écrie à la lecture de l'Évangile : « Se peut-il qu'un Livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Mais l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros. » — Non, pour vous parler de ces preuves, pour vous énumérer seulement celles qui me restent encore, il me faudrait des volumes, et je n'ai que quelques instants. Je veux donc me borner à une seule; je choisis la plus simple, celle

* Les cinq discours suivants ont déjà été publiés, mais à si petit nombre d'exemplaires et depuis si longtemps, qu'ils sont très-probablement inconnus à nos lecteurs.

qui, pour être sentie, n'exige ni science ni travail ; celle qui ne réclame de vous que des yeux et du simple bon sens. — Que penseriez-vous d'un écrivain qui, dans la préface de ses œuvres, exprimerait la prétention de voir son livre opérer une révolution complète dans le monde, changer les mœurs de toutes les nations, refaire les lois de tous les peuples, exciter l'admiration des sages de tous les siècles, et qui se flatterait sérieusement lui-même d'être placé par la postérité au rang de la Divinité? — Vous auriez pitié de ses orgueilleuses et ridicules prétentions, et vous lui répondriez sans doute : Des génies aussi puissants que vous ont traversé cette terre, et leurs livres sont allés s'ensevelir avec eux dans l'oubli. Les plus illustres poëtes, les plus sages philosophes se sont élevés un instant dans ce monde comme un éclatant météore à l'horizon, et l'instant d'après a vu leur renommée s'évanouir sans laisser plus de trace après elle que l'étincelle qui brille et disparaît. L'antiquité a eu ses Homère et ses Platon; leurs ouvrages, lus, il y a deux mille ans, par tout un peuple, le sont à peine, de nos jours, par quelques rares savants. Admirés dans leur langues, à cette époque, ils paraissent froids et insipides aux lecteurs de nos jours. Leurs pensées ont pu, pendant quelques années, fermenter dans quelques têtes sur un coin du globe ; mais ils n'ont pas modifié une seule loi, opéré la plus légère amélioration dans les mœurs de la grande majorité des peuples et des siècles. Êtes-vous donc un génie surhumain pour espérer de les surpas seret d'inscrire votre nom dans les cieux, lorsque pas un d'entre eux n'a pu laisser un souvenir durable sur la terre? — Voilà sans doute ce que vous répondriez à cet homme présomptueux. — Eh bien, ce projet gigantesque que vous trouveriez souverainement ridicule dans la bouche d'un homme, Jésus l'a accompli! Ces destinées brillantes qui vous paraissent si élevées au-dessus des succès qu'un livre humain peut atteindre, l'Évangile les a réalisées ! Jésus est venu seul sur la terre, seul, sans puissance, sans gloire. Sorti d'une bourgade obscure d'un obscur royaume, il apparaît sur la scène du monde, laisse tomber son Évangile sur un coin de ce globe, et adresse à l'humanité entière ces étonnantes paroles : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront jamais ! » Il dit, et son Livre se multiplie comme par mi-

racle. Semblable à ce fleuve majestueux qui, débordant de ses rives, fertilise le pays qu'il inonde, l'Évangile traverse l'Asie, se répand en Europe, couvre l'Afrique, et, partout où il passe, déracine le vice, l'ignorance et l'idolâtrie, pour déposer des germes de régénération, de sainteté, de lumière et de vie. Il se trouve bientôt au sein de chaque famille ; il est lu dans les palais de Rome comme dans les chaumières de Bethléem ; dans la famille des Césars comme dans celles des pauvres veuves d'Israël. Partout il est vénéré comme la Parole de Dieu ; partout il devient une loi, et une loi d'autant plus admirable, qu'elle n'a besoin ni de juges, ni de tribunaux, ni de cachots pour se faire obéir ; mais une loi vivante qui parle à la conscience, la bouleverse, l'effraie, la purifie, et la soumet à ses ordres. — Quelques siècles s'écoulent : des hordes de barbares se précipitent avec fureur sur les contrées qui lisent cet Évangile ; elles entraînent tout sur leur passage, massacrent les peuples, rasent les villes, incendient les palais... ; mais elles viennent se briser elles-mêmes contre ce Livre, qui fait tomber de leurs mains leurs armes ensanglantées, apaise leur rage, adoucit leurs mœurs, et les soumet elles-mêmes à ses lois. — De nouveaux siècles s'écoulent encore. Un nouveau monde païen, jusqu'alors inconnu, surgit de l'Océan ; l'Évangile y pénètre avec le premier navire européen, et bientot cette nouvelle terre lit et vénère d'un pôle à l'autre les pages de ce Livre. — Les vagues séculaires du temps fuient encore. Quelques amis de la Bible se réunissent et forment le projet de porter ce Livre sur tous les points de la terre où il est encore inconnu. A peine quelques années, et l'Évangile est traduit en cent cinquante langues, porté chez autant de peuplades sauvages, lointaines, et des contrées que l'audace des hommes n'avait encore osé explorer voient avec étonnement la Bible apparaître dans leur sein, changer la face de leur sol, épurer les mœurs de leurs peuples, et répandre sur elles les bienfaits de la civilisation. — Jésus avait dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront jamais. » — Deux mille ans se sont écoulés ; le ciel et la terre ont vieilli, mais l'Évangile est toujours là, toujours pur, toujours nouveau, rayonnant de gloire, éternel, immuable, comme Celui qui l'a jeté dans le monde !

Comment expliquer le succès merveilleux de ce Livre? Cherche-t-il à plaire aux hommes, flatte-t-il leurs passions pour obtenir leur approbation? — Non ; il les accuse tous avec force de péché; il les menace tous d'une mort éternelle. Il blâme ce qu'ils aiment ; il leur impose l'amour de ce qu'ils haïssent; il les arrache à tous les plaisirs de ce monde pour les appeler à la sainteté du ciel ; il veut que leur vie devienne un combat qui ne se terminera qu'à leur mort.

Est-ce à la force des armes que ce Livre doit ses triomphes? Ses amis, après des victoires sanglantes, l'ont-ils imposé, comme une loi, aux vaincus? — Non ; c'est ce livre lui-même et ses amis qui ont été persécutés et livrés ensemble à la flamme des bûchers ; et lorsque des défenseurs imprudents de l'Évangile ont voulu lui ouvrir un chemin chez un peuple avec le glaive, alors ce livre a été repoussé et n'a eu aucun succès ; comme si Dieu, son auteur, avait voulu faire sentir aux hommes que ce n'était pas à leur petite protection, mais à la sienne toute-puissante qu'il devait ses triomphes. C'est à l'ombre de la paix, par les armes de la persuasion, sans menace, sans persécution, sans fers, sans cachot, que l'Évangile s'est établi sur la terre.

Ce Livre doit-il ses succès à son accord avec les institutions politiques, avec le caractère moral, avec le climat d'une nation en particulier? En vénération chez un peuple auquel il convient, ne serait-il pas méprisé chez un autre? — Non; par un prodige inouï, ce Livre s'adapte à tous les peuples, à toutes les contrées, à toutes les institutions, à tous les besoins, à tous les caractères; il a soumis jadis le Romain conquérant et instruit le philosophe grec; il soumet aujourd'hui l'Indien sauvage, et instruit le stupide Hottentot. Il a prospéré sous l'empire despotique des Césars; il prospère de nos jours sous la modeste autorité du président des États-Unis. Ses dogmes profonds, son style simple et sublime, son harmonie mystérieuse avec les besoins du genre humain, ont été admirés d'Athènes, d'Alexandrie et de Rome; ils sont encore admirés des savants de nos siècles modernes ; l'on a vu nos plus grands génies, les Newton, les Leibnitz, les Pascal, déposer à ses pieds les plus éclatants témoignages, en faire leur règle de foi, le fondement de

leur espérance. — Maintenant, je fais une question bien simple : Le livre qui a eu de telles destinées est-il l'œuvre de l'homme ou l'ouvrage de Dieu? Si je disais à un enfant : « Ce soleil suspendu à la voûte des cieux, qui éclaire le monde, réchauffe la terre, fait mûrir les moissons, vivifie toutes les créatures, est-ce un homme qui l'a créé? » — Non, c'est Dieu, me dirait-il. — Et à vous, je demande : Cet Évangile, soleil de vérité, cet Évangile qui a changé la face du monde, cet Évangile qui éclaire les esprits et sanctifie les cœurs, cet Évangile qui, depuis deux mille ans, préside à tous les véritables progrès de la civilisation, qui voit prospérer les contrées qui le lisent, et dépérir celles qui l'ignorent, cet Évangile est-il l'œuvre de l'homme? — Non! Tout ce qui vient de l'homme est, comme lui, fragile et périssable; son œuvre est éphémère, comme la durée de sa vie : aujourd'hui elle s'élève majestueuse, et demain elle ne présente plus qu'une ruine. Sa pensée est petite comme son intelligence; on l'admire sur un point du globe, on la méprise dans l'autre. Sa parole, comme sa voix, s'éteint à quelques pas de lui; puissante un instant et sur un peuple passionné, elle est faible le lendemain et devant une raison sévère. Non, la Bible n'est pas la parole de l'homme; la Bible est la Parole de Dieu! Oui, la Bible est la Parole de Dieu! Sentez-vous le prix de ces mots : la Bible est la Parole de Dieu? — Si à l'instant même cet édifice s'entr'ouvrait, et si, au-dessus de vos têtes, l'azur du ciel se partageait pour laisser vos regards pénétrer jusqu'au séjour des bienheureux et au trône de l'Éternel; qu'un livre fût lancé de ce ciel sur cette terre, à vos pieds, et qu'une voix céleste vous fît entendre ces paroles : « Ce livre est la Parole de Dieu; » savez-vous quel serait ce livre? Ce serait cette Bible, telle qu'elle est en nos mains, telle que vous pouvez la lire chaque jour, sans un mot de plus ni un mot de moins; car la Bible est la Parole de Dieu! — Si l'on pouvait réunir en un seul volume toute la science et toute la sagesse des savants et des philosophes de l'antiquité, du siècle présent et des âges à venir, cet amas de sagesse et de science ne vous instruirait pas autant que quelques feuilles de cette Bible; car la Bible, la Bible est la Parole de Dieu! — Entassez en un seul lieu tous les trésors des rois et des Crésus de ce monde ; ajoutez-y

les mines d'or et d'argent que recèlent encore les entrailles de la terre; joignez-y les richesses que couvre l'Océan, tout cela ne vaudra pas pour vous, chrétiens, une seule ligne de la Bible : la Bible est la Parole de Dieu ! — Le Dieu qui d'un mot a créé le ciel et la terre; le Dieu qui vous a donné l'existence, et qui, d'un souffle, peut vous l'ôter; le Dieu qui tient en ses mains vos destinées futures, ce Dieu a choisi quelques hommes, les a animés de son Esprit, a dirigé leurs plumes, recueilli leurs écrits et formé un Volume sacré; ce Volume, il l'a préservé du naufrage du temps, qui engloutit chaque jour les hommes et les choses; il l'a mis dans vos mains; et, l'ouvrant sous vos yeux, il vous y fait lire ces mots : « Sondez les Écritures, » Et vous, vous refermeriez ce livre! vous refuseriez de lire cette Bible, ou bien vous n'en liriez que quelques lambeaux, à de longs intervalles, dans vos moments désoccupés, avec distraction, comme par acquit de conscience! Oh! je n'ai qu'un mot à vous dire : la Bible, la Bible est la Parole de Dieu!

Et que dit-elle, cette Parole de Dieu? que vient-elle nous apprendre? — O homme! homme! c'est ici que se montre dans toute son étendue ta coupable folie. Dévoré du désir de connaître la vérité, entouré de toutes parts de ténèbres qui la dérobent à tes yeux, lorsque tu marches au hasard, au risque de rencontrer à chaque pas un précipice, demandant ta route à des guides qui t'égarent, alors Dieu lui-même vient mettre le flambeau de sa Parole entre tes mains pour te conduire; et toi, tu le repousserais, tu l'éteindrais pour suivre les faibles lueurs de la sagesse humaine! Altéré d'une soif ardente de bonheur, que jusqu'à ce jour rien n'a pu satisfaire; lorsque tu ne trouves dans le passé que souvenirs pénibles, dans le présent que travail et souffrance; lorsque chaque désir satisfait n'est plus pour toi qu'une illusion déçue; lorsque la félicité n'est encore pour ton cœur qu'une espérance, alors ton Dieu t'ouvre le trésor de sa Parole, source féconde d'un bonheur véritable, éternel et céleste; et toi, tu le refuserais et le laisserais là pour aller demander ce bonheur à un monde aussi misérable que toi! O folie! folie humaine! Tout ce qui est erreur et mensonge aurait-il donc seul le privilége d'enflammer ton imagination, tandis que la vérité

te trouvera toujours froid et glacé! Si la voix d'un génie humain s'élève sur la terre, tu t'agites, prêtes l'oreille et admires. Dieu a parlé; et à sa voix tu resterais calme; pour elle tu n'aurais ni attention ni louange! — Mais jusqu'à ce jour, la parole du monde t'a trompé en te promettant la vérité et le bonheur; ne voudras-tu pas tenter au moins de les demander à la Parole de Dieu, à qui tu ne saurais encore reprocher un mensonge? Que de philosophes qui, à leur première page, t'ont pompeusement promis la vérité, et qui, à la dernière, ne t'avaient encore donné que doute, incertitude et erreur! Que de livres frivoles t'ont fait espérer le plaisir, et qui, au dernier volume, ne t'ont laissé que mollesse dans le cœur, lassitude de la vie et dégoût pour la réalité! Si dans la sagesse humaine que tu as dévorée jusqu'à ce jour avec tant d'ardeur et de persévérance tu n'as encore trouvé qu'erreur, orgueil et mensonge, dans la page qui t'en reste à lire trouveras-tu donc la vérité? N'es-tu pas encore désabusé? Ne vois-tu pas que, s'il t'a menti jusqu'à ce jour, il te mentira encore? Laisse-le donc là pour un instant, et jette un coup d'œil sur ce Livre qui te dit renfermer la sagesse de Dieu; ouvre, lis et médite la Bible. Si tu ne peux le faire d'abord avec faveur pour elle, fais-le, du moins, avec impartialité; si tu ne veux lui donner tes longues veilles, donne-lui quelques minutes du jour; si tu ne veux lui accorder toutes tes forces de méditation, accorde-lui au moins l'attention que tu donnes à la feuille éphémère que tu parcours. Peut-être, ce seul Livre qui te reste à connaître te donnera-t-il la vérité que tu cherches, le bonheur que tu désires. Lis, lis toujours; peut-être.... Mais que fais-je? C'est à genoux que je vous demande de lire cette Bible.... Je me relève, et vous dis avec l'assurance que me donne la vérité chrétienne : Vous devez lire cette Bible : cette Bible est la Parole de Dieu! Si votre foi n'est pas entièrement éteinte, vous devez lire cette Bible pour chercher le salut; — si vous doutez encore, vous devez la lire pour éclaircir vos doutes; — fussiez-vous sans croyance et sans Dieu, vous devriez lire la Bible, comme dernière tentative pour découvrir la vérité. Qui pourrait vous retenir encore? Parce que ce Livre est délaissé par la foule qui vous entoure, n'aurez-vous pas le courage d'en secouer la poussière et de le lire? L'in-

crédulité du monde est-elle donc à vos yeux une preuve irréfragable contre cette Bible? Parce que, sur un point du globe, votre patrie, à une heure donnée, celle de votre vie, le monde ne croit pas, cela change-t-il la vérité? D'autres contrées, d'autres siècles n'ont-ils pas cru? Quelle folie! Un nuage traverse les airs, et dérobe aux yeux la clarté du jour; l'insensé crie : « Il n'y a plus de soleil; le soleil est éteint. » Et le sage lui dit : « Encore un instant, et le nuage se dissipera; et l'astre qui depuis six milliers d'années éclaire le monde lui renverra ses rayons. Ce qu'il a fait depuis soixante siècles, il le fera jusqu'à la fin des siècles; le passé m'est garant de l'avenir. » — De même, l'incrédulité de nos jours couvre de ses ombres la lumière de la Bible au milieu de nous, et l'insensé s'écrie : « Il n'y a plus de Bible; le Christianisme est éteint. » Et le chrétien vous dit : « Encore un instant, et l'incrédulité se dissipera; et la vérité de la Bible dardera sur la terre ses rayons plus brillants que jamais; le passé m'est garant de l'avenir. » Aux cris moqueurs de notre siècle qui repoussent ce Livre j'oppose les cris de vingt siècles de Christianisme qui, de tous les points de la terre, vous répètent avec force et conviction : La Bible est la Parole de Dieu! Déjà, j'aperçois les rayons du soleil de vérité s'échapper des bords du nuage; et, tandis qu'il laisse notre point encore dans l'ombre, je le vois projeter sa lumière sur une vaste partie du globe. A la faible voix de notre patrie incrédule j'oppose les voix puissantes de cette Germanie studieuse, de ces Iles florissantes, de ce Nouveau-Monde chrétien, qui vous crient ces mots qui ne sauraient vieillir, qui retentiront dans les siècles à venir : La Bible, la Bible est la Parole de Dieu!

Mais, Seigneur, que sont les témoignagnes des nations pour convaincre les cœurs? C'est celui de ton Esprit qui seul peut toucher nos âmes; éclaire-nous donc toi-même, et alors nous croirons vraiment que la Bible est la Parole de Dieu.

XLVIe DISCOURS.

(LISEZ ROMAINS, 1, 16.)

C'est l'Évangile que Jésus est venu apporter à la terre, c'est l'Évangile que les Apôtres devaient enseigner au monde, c'est l'Évangile que nous devons croire pour arriver au salut. Mais qu'est-ce que l'*Évangile?* Ce mot, pris de la langue du Nouveau-Testament, signifie *Bonne nouvelle*. C'est donc une bonne nouvelle que Jésus est venu annoncer à la terre, une bonne nouvelle que les Apôtres doivent prêcher à tous les hommes, une bonne nouvelle que nous devons croire. Quelle est cette bonne nouvelle? en quoi consiste-t-elle? Question importante, puisque c'est de notre foi à cet Évangile que dépend notre salut. Parcourons donc les pages du Livre divin qui nous a transmis la vie et les paroles de Jésus, et cherchons quel est le fait qui mérite le beau nom de la *Bonne nouvelle*.

Jésus a apporté à la terre une morale de la plus éclatante pureté ; rien de ce que les sages avaient dit jusqu'alors, rien de ce qu'ils ont dit depuis, rien de ce que renferme la loi de Moïse, dictée par Dieu lui-même, n'approche de la beauté des préceptes de Jésus-Christ. Dès les premiers jours de son ministère, assis sur le penchant d'une montagne, il adresse à la foule qui se presse autour de lui ces sublimes paroles : « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne tueras point ; mais moi je vous dis que quiconque se met en colère sans raison contre son frère mérite d'être puni par les juges. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Tu ne commettras point d'adultère; mais moi je vous dis que quiconque regarde une femme avec des yeux de convoitoise a déjà commis adultère dans son cœur. Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil et dent pour dent ; mais moi je vous dis de ne point résister à ceux qui vous maltraitent; mais si quelqu'un vous donne un soufflet sur la joue droite, présentez-lui aussi l'autre. Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi ; mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis,

bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent. »

Cette morale si pure, si noble, si élevée, cette morale divine ne serait-elle pas la *Bonne nouvelle* que Jésus est venu annoncer à la terre? — Hélas! une tâche plus longue et plus pénible imposée à l'esclave, un cachot plus étroit donné au prisonnier, des chaînes plus pesantes mises aux pieds du forçat, sont-ils donc pour ces malheureux une bonne nouvelle?... Et c'est là l'image du faible enfant d'Adam mis en présence de la morale de Jésus. L'homme était déjà incapable d'accomplir la loi de sa conscience qui ne lui demandait qu'une exacte justice envers ses semblables; sera-ce pour lui une bonne nouvelle que l'obligation de se soumettre à une morale qui lui impose le renoncement à lui-même, l'amour pour tous les hommes et pour son Dieu, et le sacrifice même de sa vie? Notre cœur irritable ne s'abstient qu'avec peine de la vengeance; nous sera-t-il plus facile de bénir nos ennemis? Avides de posséder, nous croyons beaucoup faire en observant les règles d'une exacte probité; nous estimerons-nous donc plus heureux lorsque, n'opposant aucune résistance à celui qui nous dépouille, nous lui aurons cédé une partie de nos droits ou de nos biens pour conserver la paix? Notre conscience ne condamnait de nos passions que les actes accomplis; serons-nous donc plus libres quand le simple désir sera puni comme le crime? Comment une morale qui double notre tâche, incrimine nos plus légères fautes, scrute jusqu'à nos pensées, serait-elle pour nous, êtres faibles et passionnés, une *Bonne nouvelle?* Comment une loi dont on ne peut enfreindre le plus petit commandement sans être condamné, serait-elle un sujet de joie pour le monde? Ah! sans doute, j'admire la sublime morale de Jésus, je reconnais que la terre n'a jamais rien produit de semblable, et que le Ciel seul peut l'avoir envoyée; mais quand j'apprends que moi, si faible contre le mal qui m'assiége, si fragile au choc des passions, si inconstant dans mes meilleures résolutions, je dois, chaque jour de ma vie, en suivre les sévères préceptes, je me dis avec conviction : Non, ce n'est pas là la *Bonne nouvelle* que Jésus m'a apportée du ciel.

Jésus est aussi venu mettre en évidence une nouvelle existence qui attend les hommes au-delà du tombeau; il leur a appris que la

vie terrestre n'est que le premier anneau d'une chaîne sans fin qui va se perdre dans l'éternité. Il a confirmé la vérité de ses paroles par sa propre résurrection, et « a mis en évidence la vie et l'immortalité. » Avant cette révélation de Jésus-Christ, l'homme, si fortement attaché à l'existence, frémissait à la pensée d'une mort prochaine, inévitable; Jésus est venu lui dire qu'il avait brisé l'aiguillon de la mort et arraché la victoire au sépulcre.

Cette révélation d'une vie sans fin ne serait-elle pas la *Bonne nouvelle* que Jésus est venu apporter à la terre? — Oui, sans doute, si cette vie à venir était une vie de bonheur pour tous les hommes. Mais à côté de ce ciel, exempt de travail, de deuil, de souffrances, où toute larme sera essuyée, Jésus me découvre aussi un séjour de ténèbres et de remords, où se feront entendre des pleurs et des grincements de dents. Si Jésus promet de faire asseoir sur le trône de son Père celui qui vaincra, il menace aussi d'un feu éternel, d'un ver qui ne meurt point, quiconque transgresse la loi et tombe dans le péché. Si je ne puis espérer de vivre que lorsque j'aurai aimé Dieu de tout mon cœur, et mon prochain comme moi-même, mon égoïsme ne m'a-t-il pas déjà condamné à la mort? Si rien de souillé ne doit entrer dans le ciel, mes impuretés ne m'ont-elles pas fermé tout accès auprès de Dieu, pour me précipiter dans le séjour des ténèbres? Si j'ignorais l'existence de cette vie à venir, mes terreurs ne porteraient pas au-delà de cette terre; et si les maux de la vie présente pesaient sur ma tête, la certitude de les secouer un jour en allégerait le poids. Mais aujourd'hui, lorsque Jésus vient m'annoncer une éternelle félicité pour le juste, et des peines sans fin pour le pécheur... à moi, pécheur couvert d'iniquités dans ma vie passée, incapable par moi-même de mieux faire à l'avenir, n'ayant pas même la force de prendre une résolution efficace pour m'arracher au vice, je vois là ma condamnation écrite en lettres de feu, et je me dis encore : Non, ce n'est pas là la *Bonne nouvelle* que Jésus m'a apportée.

Ainsi, d'une part, Jésus m'impose une loi morale plus difficile à satisfaire. Je sais que je n'ai pas accompli les devoirs que me prescrit ma conscience, encore bien moins ceux que me prescrit la Bible ; j'ai violé l'une et l'autre loi, non pas quelquefois, mais cha-

que jour de ma vie ; non sur un point, mais sur tous. D'un autre côté, Jésus me déclare qu'une vie éternelle de rétribution punira mes infractions à cette loi. Voilà donc, en même temps, la certitude d'avoir violé la loi, et la certitude que cette violation sera punie ; en sorte que, dès à présent, l'Écriture à la main, je suis assuré d'être condamné. Où donc est pour moi le sujet de me réjouir ? Je ne vois là, au contraire, qu'une vérité effrayante, capable de me jeter dans le désespoir, de me faire maudire la vie, et désirer le néant. Où donc est la *Bonne nouvelle ?* Cette *Bonne nouvelle* qu'une suite de prophètes ont proclamée pendant quarante siècles comme un sujet de joie universelle ; cette *Bonne nouvelle* que célébraient les armées célestes, comme apportant la paix à la terre et la bienveillance envers les hommes ; cette *Bonne nouvelle* que Jésus et les apôtres proclamèrent comme le salut du genre humain, où donc est-elle, cette *Bonne nouvelle ?* — Lecteur, la voici en peu de mots : *Jésus est venu racheter les hommes d'une condamnation méritée, et leur faire le don, le don gratuit d'une vie éternelle !* Oui, nous avions, vous et moi, péché contre la loi de Dieu, et « Jésus a été livré pour nos péchés ; il est ressuscité pour notre justification. » Nous étions maudits pour nos désobéissances, « Jésus nous a rachetés de la malédiction de la loi, ayant été fait malédiction pour nous. » Nous avions mérité la condamnation, mais Jésus nous dit : « C'est par grâce que vous êtes sauvés ; cela ne vient point de vous, c'est un don de Dieu. » La voilà donc, cette *Bonne nouvelle :* ce péché que vous ne pouviez effacer, Jésus l'a effacé ; cette condamnation que vous aviez méritée, Jésus l'a subie ; ces menaces que vous ne pouviez repousser, Jésus les a détournées ; cet abîme ouvert sous vos pas, Jésus l'a comblé ; et ce ciel qu'il vous était impossible d'atteindre, Jésus vous l'a ouvert ; il vous y transporte, et vous donne gratuitement la vie éternelle. Et tout cela, sans que vous ayez rien fait pour l'obtenir ; au contraire, malgré tout ce que vous avez fait pour vous en éloigner ; tout cela gratuitement, sans condition, en pur don ; tout cela par amour pour vous, par une miséricorde indicible. Oui, voilà la *Bonne nouvelle !* Jésus est venu sur la terre ; il a souffert pour vous ; il est mort pour vous ; il ne vous reste qu'à accepter le salut éternel qui vous est gratuitement offert.

Mais, dira-t-on, si tous les péchés de l'homme lui sont remis, s'il n'a rien à faire pour mériter le ciel, et que le salut lui soit assuré dès à présent, pourquoi l'homme fuirait-il le péché? il lui sera toujours pardonné. Dès que le penchant de son cœur l'invite au mal, pourquoi, pour parler avec l'apôtre, « ne pècherait-il pas, afin que la grâce abonde ? » — Lecteur, avant de vous répondre, laissez-moi vous adresser une question. Je suppose qu'en suivant les bords d'un fleuve large, profond, rapide, vous tombiez au milieu de ses eaux, et vous vous sentiez entraîné par le courant. D'abord, vous luttez avec courage ; mais la force du courant, supérieure à la vôtre, met à chaque instant une nouvelle distance entre vous et le rivage. Pas un esquif pour venir à votre secours, pas une planche pour vous soutenir, pas un roseau pour fixer votre main; toujours, toujours les flots vous entraînent. Vos forces s'épuisent, votre courage s'abat; vous allez disparaître ; encore une vague, et c'en est fait de vous. — Tout-à-coup un ami s'élance, fend rapidement les ondes, arrive à vous, d'un bras vous enveloppe, de l'autre nage avec effort, et vous dépose enfin sur le rivage. Quant à lui, épuisé de fatigue, il ne lui reste de voix que pour vous prier de lui conserver une place dans votre souvenir ; de l'aimer comme il vous a aimé en s'exposant pour conserver vos jours, et il meurt victime volontaire de son dévouement pour vous. Quelle sera votre conduite à l'avenir? Je vais répondre à votre place. Vous irez répandre dans le monde des bruits injurieux à la réputation de cet ami qui s'est sacrifié pour vous sauver la vie. Non-seulement son amitié ne touchera pas votre cœur, mais vous tournerez son dévouement en ridicule ; vous maudirez son nom, vous couvrirez de mépris sa famille, vous repousserez avec dureté un de ses frères venant vous demander un léger secours ; son souvenir vous deviendra odieux ; aucune des volontés qu'il aura exprimées en mourant ne vous sera sacrée... — « Non, allez-vous me répondre avec indignation, non, ce ne serait pas là ma conduite, vous me calomniez ; je suis incapable d'une telle lâcheté ; j'ai des sentiments assez nobles pour répondre plus dignement à l'amitié de celui à qui je devrais l'existence. » — Oui, lecteur, ma supposition est une calomnie, et voilà précisément pourquoi, si vous regardez vrai-

ment Jésus comme un Sauveur qui a donné sa vie pour conserver la vôtre, il est impossible que vous restiez dans le péché, quand vous savez que Jésus mourant ne vous a demandé d'autre témoignage de votre reconnaissance que de fuir ce péché. Il est impossible que son dévouement ne réveille pas votre amour, et que cet amour ne vous conduise pas à l'obéissance, quand le Maître vous demande de vous sanctifier. Eh quoi ! l'ami qui vous aurait conservé cette vie d'un jour aurait pu exciter votre gratitude, trouver une place dans votre cœur, obtenir votre acquiescement à sa volonté, et Jésus, votre meilleur ami, vous donnant une vie éternelle, n'exciterait pas aussi votre gratitude, n'émouvrait pas aussi votre cœur, n'obtiendrait pas aussi votre reconnaissance ? Vous verriez son corps fixé à un bois infâme, ses membres déchirés par le fer, afin de vous arracher vous-même à des tortures éternelles, sans concevoir une profonde horreur pour vos fautes qui l'ont attaché à cette croix ? Vous l'entendriez vous demander de l'aimer comme il vous a aimé et pousser le dernier soupir en priant pour vous, sans éprouver le besoin de lui prouver votre reconnaissance par votre soumission à toutes ses volontés ? Quoi ! tout ce qu'il aurait tenté pour obtenir votre amour n'obtiendrait que votre haine ? Tout ce qu'il aurait fait pour vous arracher au péché ne serait qu'un nouveau motif de vous plonger plus avant dans le vice ? Oh ! je ne puis le croire ; un cœur d'homme bat encore dans votre sein ; vous auriez horreur de tant d'ingratitude, et vous comprenez maintenant pourquoi je n'ai pu vous supposer assez de dépravation pour dire : Si nous sommes pardonnés et sauvés, « péchons afin que la grâce abonde. »

Mais pourquoi m'arrêter à montrer que le sacrifice de Jésus et le salut gratuit qu'il nous obtient ne nous autorisent pas à rester dans le péché ? Si vous ajoutez quelque foi à ces grandes vérités, ne sentez-vous pas, au contraire, que vous y trouvez les plus puissants motifs pour fuir le mal, pour vous attacher au bien ? Oh ! si votre cœur a compris le dévouement qu'il y a dans ce sacrifice du Fils de Dieu, pourrait-il rester froid et ne pas rendre à ce Dieu amour pour amour ? Si votre esprit a mesuré l'abîme de misères auquel vous êtes arraché et la source féconde de félicité qui vous est offerte, pourriez-vous rester étranger à la reconnaissance ? Si

vous avez une foi véritable à ce pardon, à ce salut, votre âme ne sera-t-elle pas inondée d'une joie pure, indicible, à la pensée que, dès ce jour, vous êtes assuré d'une vie éternelle et heureuse? Cette joie, cette reconnaissance, cet amour, ne seront-ils pas les plus sûrs garants de votre obéissance? Ne seront-ils pas les motifs les plus purs, les plus puissants pour vous porter à conformer votre vie aux lois de l'Évangile? Maintenant, la morale de Jésus n'aura pour vous rien de pénible, car ce ne sera ni l'intérêt ni la crainte qui vous conduiront à en accomplir les préceptes, mais un mobile auquel rien ne résiste, l'amour, l'amour d'un Dieu qui s'est donné à vous. Jadis, au milieu des misères de cette vie, vous avez pu vous croire abandonné du Ciel, et peut-être avez-vous élevé contre lui des murmures ; mais aujourd'hui, si vous croyez à l'immensité de l'amour de Dieu pour vous, vous aurez en lui une pleine confiance ; « persuadé que celui qui vous a donné son Fils vous donnera toutes choses avec lui. » Il vous en coûtait alors de sacrifier pour un de vos frères une parcelle de vos biens, de vos droits, de votre temps ; mais aujourd'hui, ce sacrifice vous serait-il pénible, quand il vous est demandé par Celui qui vous a tout donné? Non ; dans l'indigent vous demandant du pain, dans le malade réclamant vos secours, vous verrez des frères de Jésus, votre Sauveur, et vous vous estimerez heureux de pouvoir, en soulageant ces infortunés, lui témoigner votre reconnaissance.

Mais, hélas ! il est des personnes pour qui ces vérités sont loin d'être des vérités ; elles éprouvent pour ces idées une répugnance naturelle qu'elles croient invincible ; chaque fois qu'elles entendent parler du pardon des péchés par la mort de Jésus-Christ, du salut éternel obtenu par grâce, elles ne peuvent se défendre d'un sentiment pénible ; elles ont pour tout ce qui se rattache à ces pensées, pour les mots eux-mêmes de *croix*, de *rédemption*, de *grâce*, de *Sauveur*, une secrète antipathie ! Mais d'où viennent ces répugnances, cette antipathie? Il faut le dire : la cause qui fait repousser ces vérités fondamentales du Christianisme, la première cause, c'est l'*orgueil*. Pour accepter le pardon que nous offre Jésus, il faut en sentir le besoin, il faut nous reconnaître coupables, et l'orgueil nous défend de faire cet aveu ; il nous cache nos vices et nous crée

des fantômes de vertus. Pour accepter le salut gratuit, il faut reconnaître qu'il n'est pas dû à nos mérites, que nous en sommes indignes, et notre orgueil se révolte à cette pensée ; il nous dit que nous pouvons *mériter* le ciel ; que peut-être nous l'avons mérité ; il repousse avec dédain ce qu'on lui offre comme une grâce et le demande à titre de récompense. Telle est la source du mal ; nous ne pouvons que l'indiquer. Sans doute, lecteur qui seriez dans ce cas, vous pouvez fermer l'oreille à ces paroles de vérité, ne rien changer à vos propres idées, repousser le pardon et le salut que vous offre Jésus, mais souvenez-vous que votre aveuglement ne change rien à la vérité : la Bible reste toujours la Parole de Dieu, et la croix de Jésus le seul chemin du ciel. Croyez-le ou ne le croyez pas, cette vérité est immuable ; le ciel et la terre passeront, mais les paroles de Christ ne passeront point. Toutes les créatures de cette terre se lèveraient, et d'une voix unanime proclameraient le contraire, qu'il suffit que la Bible le dise pour que ce soit la vérité.

XLVIIe DISCOURS.

(LISEZ GALATES, I, 8 A 10.)

Saint Paul nous donne ici deux caractères auxquels on peut reconnaître le véritable Évangile. « Si quelqu'un vous annonce un autre Évangile que celui que nous vous avons annoncé, quand ce serait nous-même, ou un ange du ciel, qu'il soit anathème ! » D'après ces paroles, le véritable Évangile ne peut différer de celui qui avait été annoncé aux Galates dans le premier siècle du Christianisme. Nous en concluons donc que, puisqu'il remonte aux premières prédications de saint Paul, le véritable Évangile ne peut pas être de nos jours *une nouveauté :* premier caractère. L'apôtre ajoute : « Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Christ. » Ainsi, on reconnaît le véritable Évangile à ce qu'il est annoncé par des *prédicateurs qui ne cherchent pas à plaire aux hommes :* second caractère.

Lecteur, l'Évangile que nous vous annonçons satisfait-il à ces deux conditons? Telle est la question que nous venons examiner avec vous aujourd'hui. Mais, avant de commencer cet examen, résumons en peu de mots l'exposé de l'Évangile que nous vous prêchons chaque dimanche, afin que, l'ayant mieux présent à l'esprit, vous puissiez mieux aussi lui appliquer les deux caractères qui doivent vous en faire reconnaître la vérité ou la fausseté. — Trois idées principales résument l'Évangile que nous vous annonçons : premièrement, tous les hommes ayant péché, et le salaire du péché étant la mort, tous les hommes sont condamnés devant Dieu; deuxièmement, les hommes peuvent obtenir leur pardon en croyant en Jésus-Christ mort pour les racheter de cette condamnation ; troisièmement, dès lors ces hommes deviennent chrétiens, étant régénérés et sanctifiés par le Saint-Esprit. — Péché de l'homme, rachat par Jésus-Christ, don du Saint-Esprit : voilà, en aussi peu de paroles que possible, l'Évangile que nous vous prêchons. Est-ce une nouveauté? Ouvrons la liturgie dont, depuis vingt, trente, quarante années, vous suivez chaque dimanche, du fond du cœur, les paroles : « Nous sommes de pauvres pécheurs, nés dans la CORRUPTION, enclins au mal, INCAPABLES, PAR NOUS-MÊMES, DE FAIRE LE BIEN, et qui transgressons tous les jours, et en plusieurs manières, tes saints commandements; en sorte que nous attirons sur nous, par ton juste jugement, la condamnation et la mort... Veuille donc avoir pitié de nous, Dieu très-bon, Père de miséricorde, et nous PARDONNER NOS PÉCHÉS, A CAUSE DE TON FILS JÉSUS-CHRIST, Notre-Seigneur; accorde-nous aussi, et nous augmente chaque jour, LES GRACES DE TON SAINT-ESPRIT... » — La confession des péchés que vous répétez chaque dimanche, écrite et lue dans votre propre liturgie, proclame donc la corruption absolue de l'homme, le pardon par Christ, et les dons du Saint-Esprit; et cela dans votre Église, depuis et avant votre enfance; ce n'est donc pas une nouveauté.

Mais, direz-vous, la doctrine de notre liturgie et de notre Église même ne fait pas règle ; elle peut dater d'une époque antérieure à notre enfance, et cependant être encore une nouveauté. Nous ne sommes pas les membres de notre Église en particulier, nous

sommes, avant tout, membres de l'Église réformée de France. — Soit, examinons. Il est une pièce faite d'un commun accord par les Églises réformées du royaume de France, sanctionnée par les lois de l'État qui nous régissent ; ouvrons cette confession de foi faite pour toute l'Église et par toute l'Église, et lisons : « Nous croyons que l'homme est aveuglé dans son esprit, dépravé dans son cœur, et qu'il a perdu toute son intégrité. Nous croyons que ce vice suffit à condamner tout le genre humain. Nous croyons que toute notre justice est fondée dans la rémission de nos péchés, et que nous sommes faits participants de cette justice par la seule foi. Nous croyons que nous sommes illuminés en la foi par la grâce secrète du Saint-Esprit. » La corruption totale de l'homme, le salut par la foi, les grâces du Saint-Esprit, se retrouvent donc dans la confession de foi des Églises de France, et écrites il y a des siècles; ce ne sont donc pas des nouveautés.

Mais, me direz-vous encore, ce n'est pas de ces Églises que nous sommes disciples; nous ne portons pas le nom de chrétiens de France; nous sommes protestants, enfants de la réforme, disciples de Luther et de Calvin. — Soit, examinons et Luther et Calvin, et remontons à la réforme d'où vous datez votre origine.

Calvin, nous dit son historien, « Calvin embrasse la Trinité, le péché originel, l'impuissance morale de l'homme, la réconciliation, la pénitence, la justification. Il adopte l'incapacité totale de l'homme, qui l'empêche de commencer sa conversion à Christ, et il fait dépendre cette conversion entièrement de l'Esprit divin. » — Luther, son contemporain, et, comme lui, père de la réformation, Luther nous dit lui-même : « Aussi longtemps que la grâce de Dieu est éloignée de nous, toutes nos actions sont mêlées de quelque mal, et elles sont, par conséquent, inutiles à notre salut. L'homme, avant d'être régénéré par l'Esprit, ne peut rien faire, ne peut rien tenter pour préparer sa régénération. Pour produire tous les passages de l'Écriture qui prouvent l'incapacité originelle de l'homme pour le bien, il faudrait la transcrire en entier. Dans ceux qui, loin d'être régénérés, sont encore les esclaves de Satan, il n'existe pas la moindre tendance à des efforts ou à des actions vertueuses. » — Ainsi, descendants de Luther et de Calvin, vous l'entendez : vos

réformateurs vous croient naturellement incapables de tout bien, vous renvoient au salut par la foi en Christ et aux dons du Saint-Esprit. Ces doctrines étaient connues au XVIe siècle, elles ne sont donc pas des nouveautés.

Mais, me répondrez-vous encore, Luther et Calvin n'étaient que des hommes sujets, comme nous, à l'erreur; nous sommes les disciples des apôtres, et notre foi doit remonter à l'origine du Christianisme; la foi d'un saint Pierre, d'un saint Jean, d'un saint Paul, peut seule faire règle pour nous, chrétiens apostoliques. — Soit, lecteur; examinons donc les paroles d'un saint Paul, d'un saint Jean, d'un saint Pierre.

Paul a dit : « Tous, tant Juifs que Gentils, sont assujettis au péché; il n'y en a point de juste, pas même un seul; il n'y en a aucun qui fasse le bien, non pas même un seul; ils se sont tous égarés, ils se sont tous corrompus; tous sont entièrement privés de la gloire de Dieu. » D'après saint Paul, tous les hommes sont donc mauvais et condamnés.

Saint Jean a dit : « C'est Jésus-Christ qui est la propitiation pour nos péchés. Vous savez que Jésus-Christ a paru pour ôter les péchés du monde. Dieu nous a envoyé son Fils pour faire l'expiation de nos péchés. » D'après saint Jean, c'est donc par Jésus-Christ que nous obtenons le pardon de nos péchés.

Saint Pierre a dit : « Vous recevrez le don du Saint-Esprit; car la promesse en a été faite à vous, à vos enfants, et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera. » D'après saint Pierre, nous pouvons donc attendre les dons du Saint-Esprit. — Esprit Saint, pardon par Jésus, corruption de l'homme, remontent donc aux premiers apôtres du Christianisme; ils datent de dix-huit siècles, ce ne sont donc pas des nouveautés.

Mais enfin, direz-vous encore, Paul, Pierre, Jean, n'étaient que des hommes; hommes choisis par Jésus, il est vrai, mais enfin des hommes; nous ne sommes pas leurs disciples, nous sommes les disciples de Jésus-Christ. — Eh bien, lecteur, citons donc les paroles de Jésus-Christ : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Celui qui croit au Fils a la vie éternelle. Celui qui ne croit pas est déjà condamné. Il faut que le Fils de

l'homme souffre beaucoup et qu'il soit mis à mort. Il est venu donner sa vie pour la rançon de plusieurs. Mon corps est donné pour vous; mon sang est répandu pour plusieurs en rémission des péchés. Si vous, tout méchants que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent! En vérité, je te dis que si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » — Ces témoignages sont-ils nombreux? Ces paroles sont-elles claires? Ainsi donc, ce que vous regardez comme une nouveauté datant de quelques jours n'est autre chose que la doctrine de votre liturgie et de votre Église, la doctrine des Églises de France et des réformateurs; ce que vous appelez une nouveauté est l'Évangile de Pierre, de Jean, de Paul, l'Évangile de Jésus-Christ, l'Évangile de la Bible, l'Évangile de Dieu!

Mais, s'il en est ainsi, nous direz-vous peut-être, comment se fait-il que nous n'en ayons pas entendu parler dans notre enfance, que nos anciens pasteurs, toujours prêts à nous prêcher la morale, se soient tus là-dessus? — Pourquoi? dites-vous. Je vais vous le faire comprendre par une comparaison.

Les fils d'un roi malheureux, renversé de son trône et massacré par ses ennemis, quittèrent dès leur plus tendre enfance leur patrie pour aller chercher un asile en terre étrangère, sous la conduite de quelques serviteurs. Ces enfants, oubliant leur origine, grandissant dans ces contrées nouvelles, au milieu de peuples étrangers, en prirent insensiblement les goûts, les mœurs, les habitudes, et vécurent au milieu d'eux comme au milieu de leurs concitoyens. Les serviteurs qui, par faiblesse, leur avaient laissé ignorer l'histoire de leur origine, et qui les avaient eux-mêmes façonnés aux mœurs de leur nouvelle patrie, moururent enfin, et cédèrent leur place à d'autres qui, au péril de leur vie, reconquirent le royaume de leur père, reconduisirent ces fils de roi dans leur véritable patrie, les firent monter sur le trône de leurs ancêtres et leur dirent : « Voici votre patrie, vos sujets, votre trône; vous rentrez dans vos droits. — Non, répondirent les fils du roi; ce n'est pas là notre patrie; ces lieux sont tout nouveaux pour nous : ce n'est plus là le palais où s'écoula notre enfance; ces val-

lées, ces fleuves, ces ombrages que nous avons toujours eus sous les yeux ; ces hommes ne sont pas nos concitoyens ; ces mœurs ne sont pas les nôtres ; vous nous trompez, ce n'est pas là notre patrie ! Reconduisez-nous, reconduisez-nous aux lieux de notre enfance ! » — Lecteur, cette histoire est la vôtre ; ces fils de roi, c'est vous-même ; le trône dont vous avez été déshérité, c'est le véritable Évangile. Lorsque les philosophes du siècle dernier, ennemis de la foi de vos pères, s'efforçaient de renverser le règne du Christianisme par leurs écrits pleins de sophismes, de mensonges, de fausse science et de mauvaise foi ; lorsque les incrédules, par de honteuses flatteries, criaient au peuple qu'il était trop éclairé pour ajouter foi plus longtemps aux fables de l'Évangile ; lorsque la fureur révolutionnaire ferma la dernière église chrétienne pour ouvrir des temples aux idoles du paganisme, sous le nom de Liberté et de Sagesse ; lorsque de toutes parts les hommes, ennemis naturels d'une Bible qui les déclare mauvais, s'efforçaient de renverser l'œuvre de la révélation pour élever sur ses ruines la soi-disant religion naturelle ; lorsqu'enfin la foi du chrétien fut méprisée et tournée en ridicule, alors les indignes ministres de cette foi, les serviteurs qui auraient dû combattre pour vous maintenir sur le trône de la vérité évangélique, ces hommes, effrayés et confus, fermèrent la Bible, rapetissèrent le Christianisme à la taille de la religion naturelle, vous prêchèrent une morale appuyée sur des motifs humains, s'efforcèrent, en un mot, pour détourner de leur tête la persécution ou le ridicule, de faire croire que leur religion, le Christianisme, n'était autre chose que les idoles du siècle, la sagesse humaine, la liberté politique et la morale mondaine, ayant pour but unique le bien-être matériel de ce monde. — Mais enfin, touché de compassion pour sa pauvre Église de France, Dieu lui suscita, au commencement de ce siècle, des serviteurs dévoués, des pasteurs fidèles, des prédicateurs courageux qui vinrent vous dire : Fils de roi, on vous trompe ! Vous êtes en terre étrangère ; retournez, retournez dans votre patrie ; quittez Babylone pour Jérusalem ; remontez sur le trône de vos pères. Ce trône, c'est la Bible ; cette Bible est votre trésor, ne vous en laissez pas déposséder ; lisez et relisez ses pages, vous y

trouverez le pardon de vos fautes, les dons du Saint-Esprit et le salut éternel et gratuit de vos âmes! — Et alors, vous, cher lecteur, vous depuis longtemps déshabitué de ce langage, vous répondez : « Ce n'est pas là notre patrie; cette religion n'est pas la religion de nos pères, ce n'est pas celle de notre enfance; » et vous oubliez que la foi de vos pères a péri avec eux, et que votre enfance s'est écoulée dans l'exil de l'incrédulité.

Ainsi donc, ne nous accusez plus d'étrangeté lorsque nous venons vous présenter les doctrines de votre propre Église, de vos réformateurs, des premiers prédicateurs du Christianisme; ne nous accusez plus de nouveauté, lorsque nous vous annonçons une Parole déjà annoncée aux Galates il y a dix-huit siècles. Ce n'est pas nous qui vous le disons, c'est Calvin et Luther, les apôtres et Jésus-Christ, la Bible et Dieu lui-même qui vous crient : « Vous êtes des pécheurs perdus et condamnés à une éternité de souffrances, il n'y a de salut pour vous que par la foi en Jésus-Christ, de pardon que dans son sang; et si vous avez une pensée contraire, c'est l'orgueil qui vous l'inspire. Tout en vous est chair, et ce n'est que lorsque vous serez régénérés par le Saint-Esprit que quelque bien pourra s'opérer en vous... » Eh bien, direz-vous que cette doctrine soit celle de nos Églises, de nos réformateurs, celle des apôtres, celle de Christ, c'est possible; mais ce n'est pas la nôtre, nous n'en voulons pas; elle nous déplaît, nous fatigue, nous est insupportable. — Oui, elle vous déplaît, voilà la véritable cause qui vous la fait repousser; elle vous déplaît, et c'est précisément une preuve de plus qu'elle est la vérité; c'est le second caractère du véritable Évangile de déplaire aux hommes, et saint Paul vous l'a dit : « Si nous cherchions à plaire aux hommes, nous ne serions pas ministres du Christ » Vous êtes donc vous-même un témoignage vivant de la vérité de l'Évangile que nous annonçons : c'est la pensée qu'il nous reste à développer.

De sa nature, le véritable Évangile doit déplaire aux hommes. En effet, dès que vous admettez que la Bible est une révélation qui vient apporter la *lumière* et la *sainteté*, vous reconnaissez par cela même que les hommes, avant de s'y soumettre, sont naturellement dans l'*erreur* et le *péché*. Mais si les hommes sont naturelle-

ment dans l'erreur et le péché, s'ils y vivent comme dans leur élément, s'ils s'y plaisent, parce qu'ils ne connaissent pas d'autres biens, ne doit-on pas s'attendre à les voir repousser la vérité et la sainteté, opposées à leur nature, contraires aux habitudes de leur vie, désagréables à leurs goûts et à leurs penchants? Oui, sans doute; et cette révélation elle-même vient à l'appui de ce raisonnement. Elle demande à l'homme une nouvelle naissance, une régénération; il est *chair*, elle veut qu'il devienne *esprit*, et déclare qu'il y a inimitié entre ces deux principes. Ainsi, il faudra donc que l'Esprit de Dieu, l'esprit qui a dicté cette révélation, vienne dessiller les yeux de l'homme, pour lui faire recevoir la vérité. Alors ces hommes nés de Dieu ne trouveront plus ses commandements pénibles, et le véritable Évangile deviendra doux à leur cœur, agréable à leurs yeux. Mais aussi longtemps que ces hommes resteront dans leur nature première, ennemis de la lumière et de la sainteté que leur apporte la révélation, cette révélation leur sera pénible, insupportable, et l'Évangile ne pourra que leur déplaire; et si ceux qui doivent l'annoncer cherchent à plaire aux hommes, c'est qu'ils ne prêchent pas le véritable Évangile. Saint Paul l'a dit, et voici ses paroles : Qu'ils soient anathème!

Un prédicateur vient-il vous dire des choses agréables à votre cœur, en accord avec vos goûts, conformes à vos propres idées, vous renvoie-t-il content de vous-même : — il cherche à vous plaire; ne le croyez pas; il n'est pas le disciple de Christ; il prêche le mensonge. Saint Paul l'a dit : Qu'il soit anathème!

Un prédicateur vient-il vous faire entendre de belles paroles, disposées avec art; se plaît-il à fixer votre attention par sa voix et son geste; sous sa robe de pasteur chrétien, ne vous montre-t-il que l'orateur éloquent : — il se prêche lui-même; ne le croyez pas; il n'est pas disciple de Christ; il prêche le mensonge. Saint Paul l'a dit : Qu'il soit anathème!

Un prédicateur a-t-il peur de vous blesser en vous montrant toute l'iniquité de votre vie, vous cache-t-il la condamnation que vous avez méritée, vous laisse-t-il croire que d'autres sont plus mauvais que vous, et qu'il vous est possible d'accomplir quelque bien : — oh! ne le croyez pas, il a peur de vous déplaire et de perdre vos

suffrages ; il n'est pas ministre de Christ, il prêche le mensonge. Saint Paul l'a dit : Qu'il soit anathème!

Mais un prédicateur met-il sans cesse vos péchés sous vos yeux, alors même que cette vue vous fatigue : — vous pouvez le croire ; car, lui aussi, poussé par son orgueil, aimerait à se persuader qu'il est lui-même capable de quelque bien ; il lui a fallu de longs combats, pour avouer ce qu'il est ; et s'il l'avoue aujourd'hui, c'est qu'il est sincère avec lui-même. Croyez cet homme-là, car il ne cherche pas à se tromper, ni à vous tromper vous-même ; il est ministre de Christ, il dit la vérité ; vous pouvez croire à ses paroles.

Un prédicateur résiste-t-il aux clameurs qui s'élèvent contre lui ; voit-il avec calme le monde incrédule fuir sa maison et sa personne ; apprend-il avec résignation que ses intentions sont méconnues ; voit-il sans trouble ses intérêts lésés, son avenir menacé par les hommes : et malgré tout cela, reste-t-il à son poste, ferme, inébranlable : — oh! croyez cet homme-là ; car lui aussi aurait aimé, selon les penchants de son cœur, une vie paisible, la considération du monde ; pour lui aussi, il est pénible de se voir méconnu ; mais son cœur a été renouvelé par l'Esprit de Christ, et il méprise le monde et ses joies, il plaint l'incrédule dans son endurcissement, et il sait que le Christ a dit : « Vous serez bien heureux lorsqu'on vous aura injuriés et persécutés à cause de moi, et qu'on aura dit faussement contre vous toute sorte de mal. » Croyez ce prédicateur, il ne craint pas les hommes, il dit la vérité : il est disciple de Christ ; confiez-vous à ses paroles.

Un prédicateur vous parle-t-il avec simplicité, sans art, sans recherche, s'oubliant lui-même, et tout à son sujet, à vous, à Christ ; laisse-t-il là l'éloquence pour ne chercher que la vérité, méprise-t-il vos éloges, pour ne travailler qu'au salut de vos âmes : — oh! croyez, croyez un tel prédicateur ; car lui aussi est pétri d'orgueil, et la vanité lui fait encore la guerre ; lui aussi serait sensible à vos louanges, et s'enivrerait avec plaisir de vos applaudissements ; mais s'il y ferme l'oreille, prend son cœur à deux mains, résiste à la tentation, et repousse la gloire qui vient des hommes, croyez cet homme-là ; à coup sûr il est sincère, il vous dit la vérité ; il est disciple de Christ ; confiez-vous à ses paroles.

Lecteur, vous pouvez maintenant accepter ou rejeter ces doctrines de l'Évangile ; mais, quel que soit le parti que vous preniez, votre conduite confirmera leur divinité. — Si vous leur ouvrez votre cœur, vous serez un témoignage vivant que la Parole de la Croix est véritablement la vertu de Dieu. — Si, au contraire, vous persistez à rejeter les doctrines de corruption de l'homme, le salut gratuit par la foi et les dons du Saint-Esprit, parce qu'elles vous blessent, alors encore vous donnerez une preuve évidente de la vérité de ce même Évangile, en vérifiant l'exactitude de l'observation de saint Paul, qu'il n'est pas de nature à plaire aux hommes. Ainsi, acceptez ou rejetez la vérité, il en résultera toujours le triomphe de la vérité. Mais songez que si dans un cas c'est votre salut qui suit ce triomphe, dans l'autre c'est votre condamnation ! et que si la gloire de Dieu résulte également de la perte ou du salut de votre âme, il n'est pas indifférent pour vous d'être éternellement perdu ou éternellement sauvé !

XLVIIIe DISCOURS.

(LISEZ ACTES XXVI, 24 ET 25.)

Saint Paul, après avoir longtemps combattu contre la vérité et avoir persécuté les chrétiens, est enfin converti au Christianisme. Dès lors, ceux de sa nation deviennent ses ennemis acharnés, ils lui tendent mille piéges, et parviennent à le faire arrêter et emprisonner dans une forteresse ; là ils forment le projet de l'assassiner. Le commandant découvre leur trame ; pour soustraire Paul à leur fureur, il le fait partir de nuit, avec escorte, et conduire à Césarée dans les prisons du gouverneur Félix. Paul est là dans un cachot sous le poids d'une accusation, fausse il est vrai, mais d'une accusation répétée par mille voix, par la voix de tout un peuple. Il est commis à la garde d'un gouverneur connu pour son avarice et ses injustices ; il est emprisonné à une époque où juges et princes diffèrent entièrement de ceux de nos jours : la volonté du maître est tout, et la justice peu de chose. Saint Paul sait cela ; il y songe

peut-être au fond de son cachot lorsqu'une voix vient lui dire que Félix, le gouverneur, le fait appeler, et veut, non le juger, le punir, mais s'entretenir avec lui, avec bonté, dans son palais, en présence de son épouse. — Quelle heureuse nouvelle pour un prisonnier! quelle précieuse occasion pour gagner la faveur de son juge ! Sans doute, Paul va faire ses efforts pour l'intéresser à son sort; il va lui parler du motif pour lequel il a été arrêté; il va montrer son innocence, et profiter, en un mot, des bonnes dispositions de Félix pour obtenir de lui justice ou faveur?... — Paul sort du cachot, quitte ses fers, monte dans le palais du gouverneur; il parle... et il ne dit rien de tout cela! Pas un mot pour se justifier, pas un mot pour plaire à son juge, pas une seule parole qui touche à ses intérêts. Il lui parle... de quoi? Il parle au gouverneur de la foi qui est en Jésus-Christ! Devant un juge politique, dans un lieu où tout rappelle les plaisirs et le luxe des grands, aux oreilles d'une femme qui avait abandonné son époux légitime pour chercher la volupté, saint Paul parle de la foi qui est en Jésus-Christ. — Voilà le prédicateur de l'Évangile, voilà saint Paul ; il ne s'inquiète ni du lieu ni des personnes; il sait que le temps est court, que l'éternité s'approche; il sait que plus les hommes sont loin de la vérité, plus il est pressant de les y appeler, et il parle de la foi qui est en Jésus-Christ. Il sait que demain la mort peut saisir Félix et sa femme, qu'à l'instant même la voûte du palais peut s'écrouler sur eux et ne pas leur laisser le temps du repentir; il sait que si ces époux comparaissent tels qu'ils sont devant Dieu, ils seront perdus, éternellement perdus; qu'il n'y a qu'un remède à leurs maux, qu'un Sauveur à leur perte, et il leur parle de la foi qui est en Jésus-Christ. — O Dieu! donne, donne aussi à tes serviteurs si faibles dans la foi, si lâches dans leurs devoirs, donne cette force que tu donnas à Paul, et qu'ils parlent toujours avec courage en temps et hors de temps de la foi qui est en Jésus-Christ; qu'ils aillent vers ces nouveaux Félix et Drusilles tout occupés de leurs plaisirs, de leurs travaux, leur dire que plaisirs et travaux ne durent qu'un jour et que tes jugements dureront une éternité ; que le jour de demain peut voir s'engloutir leur fortune et mourir leur famille ; et que s'ils ne se hâtent de se convertir à Toi, il ne leur restera dans ce monde que

néant, et dans l'éternité que remords et souffrances. Donne à tes serviteurs d'aller dire à ces nouveaux Félix et Drusilles qu'ils sont perdus, et qu'il n'y a de salut pour eux que dans la foi qui est en Jésus-Christ.

Mais si saint Paul néglige de parler au gouverneur de ce qui l'intéresse personnellement, de son emprisonnement, et s'il croit devoir, par acquit de conscience, parler de la cause de son Maître, de la foi en Jésus-Christ, du moins il va le faire, sans doute, avec ménagement, il va choisir les vérités les plus douces, les sujets les plus attrayants; il va parler du Ciel et de ses joies, de Dieu et de sa patience, de Christ et de son amour? — Non, non, Paul parle à Félix de justice, d'abstinence et du jugement à venir! Parler de justice à Félix dont les injustices criantes remplissent l'histoire, à Félix qui avait fait mourir le souverain sacrificateur Jonathas le censurant pour ses rapines; à Félix qui, pour de l'or, offre la liberté aux prisonniers innocents ou coupables. — D'abstinence! Parler d'abstinence à Félix qui, après avoir séduit Drusille, l'avait arrachée aux bras de son époux légitime; à Félix dont les impuretés avaient tellement révolté la province, qu'il fut traduit par le peuple devant le tribunal de l'empereur; à Félix qu'un Néron même condamne à quitter la Judée, honteuse de ses vices. — De jugement à venir à un Félix qui, par sa vie, a mérité les plus rudes châtiments de Dieu, à Félix qui cherche à étouffer les cris de sa conscience, à Félix qui s'étourdit sur ses crimes passés par des crimes nouveaux, à Félix pour qui le nom de Dieu seul est un reproche et la pensée du jugement dernier une pensée de condamnation; parler de tout cela à Félix! — Mais, Paul, tu n'y songes pas; tu vas t'attirer la colère de ton geôlier; il va refermer sur toi les verrous de ton cachot. Paul, pauvre disciple d'un Maître crucifié, tu ne vois donc pas que tu parles à un grand de la terre, à un gouverneur habitué à l'obéissance et à la flatterie? Paul, Félix t'a envoyé chercher pour se distraire à ta conversation, et tu lui parles de ses rapines, de ses vices, de ses crimes! Mais oublies-tu donc que ta vie est entre les mains de cet homme; que d'un mot il peut te faire trancher la tête; que le caprice et la passion sont ses règles de justice? Silence! si tu tiens à ta vie; ou si tu parles, mesure

tes paroles. — Non, Paul n'écoute rien... il méprise cette prudence humaine, et il parle à Félix de justice, d'abstinence et du jugement dernier. En plaisant à cet homme, il obtiendrait sa liberté; mais il aime mieux plaire à Christ qui lui donne la vie éternelle; — Félix est un gouverneur puissant, mais Dieu est plus puissant que lui; et quoi qu'il fasse, Félix ne fera que la volonté de Dieu; — Félix aime l'obéissance et la flatterie; mais l'obéissance et la flatterie le perdraient, et Paul aime mieux le sauver en lui parlant du jugement à venir. Paul n'a rien à craindre : Dieu est pour lui; qui sera contre lui? C'est à Félix d'écouter et de se taire; c'est à saint Paul de parler : « Félix, tes rapines et tes exactions sur les peuples crient vengeance, et il y a justice par devers Dieu; Félix, tes désordres, tes impuretés, tes adultères s'élèvent contre toi, quand la Parole de Dieu te demande abstinence; Félix, le sang de tes sujets, le sang de Jonathas crie vengeance, et tu l'expieras au jour du jugement. Tu peux poursuivre encore quelques jours le cours de tes passions; mais aussi certainement que moi Paul je te parle, et que toi Félix tu m'écoutes, la mort viendra un jour t'enlever à cette épouse, à ce palais, à ces plaisirs; elle te couchera dans la tombe, et ton âme ira répondre devant Dieu. Dieu n'est pas homme pour mentir, et sa Parole te condamne; cette Parole a dit : Tu ne déroberas point; tu ne commettras point d'adultère; tu ne tueras point. Celui qui fera ces choses mourra de mort! — Qui a dérobé, Félix? qui a commis adultère? qui a assassiné son frère? Félix, ta conscience te dit : Tu es cet homme-là! et moi Paul, envoyé de Dieu, je te répète : « Tremble, Félix, il y a un jugement à venir! » — Et Félix tout effrayé répond : « Pour le présent, va-t'en; quand j'en aurai le temps, je te rappellerai. » — Comme ces paroles nous peignent bien l'état de son âme! Ici, plus de Félix dominé par ses passions, plus de gouverneur puissant; il n'y a plus qu'un homme qui, à la voix de la vérité, est obligé de garder le silence, un homme bourrelé de remords, importuné par les cris de sa conscience et par les paroles de l'apôtre. Il a assez de bonne foi pour se reconnaître coupable, mais il n'a pas assez de repentir pour écouter jusqu'à la fin; et alors, pour terminer cette lutte qui déchire son cœur, il dit à l'homme de

Dieu : « Pour le moment va-t'en; quand j'en aurai le temps, je te rappellerai. »

Voilà bien la peinture trait pour trait des Félix et des Drusilles de tous les siècles, de ceux du nôtre lui-même; voilà bien le langage de la plupart des pécheurs de nos jours. Au milieu de leur vie qui se consume en vains plaisirs, en frivoles études, en paroles inutiles, et se dissipe comme la fumée, ils tombent quelquefois dans des réflexions involontaires. Leur conscience assoupie se réveille, dresse devant eux le tableau de leur vie passée, leur parle de la mort qui s'approche, leur dit que jusqu'à ce jour ils ont repoussé les avertissements, et que l'heure vient où il ne sera plus temps; que si le monde les approuve, c'est que le monde ne les connaît pas, mais qu'elle, voix de Dieu, les connaît et les condamne. Et le pécheur, tout effrayé, secoue ces pensées importunes, et dit à sa conscience : « Pour le moment va-t'en ; quand j'en aurai le temps, je te rappellerai. » — Dans un moment de loisir dont il ne sait que faire, un autre Félix ouvre la Bible qui se trouve sous sa main; Dieu le fait tomber sur quelques-uns de ces passages : « Celui qui n'aura pas cru sera condamné. Il n'y a pas un juste. Pour entrer dans le royaume des cieux, il faut naître de nouveau. Qui aime le monde est ennemi de Dieu. Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi. Vivez dans ce monde comme n'étant pas de ce monde; soyez saints comme votre Père céleste est saint; ne vous abusez pas : ni les efféminés, ni les avares, ni les médisants n'hériteront du royaume de Dieu. » Blessé de ces paroles qui demandent une foi et une sainteté qu'il reconnaît ne pas avoir, et qu'il repousse peut-être par amour pour le monde, il referme ce livre trop exigeant pour lui, et dit à la Parole de Dieu : « Pour le moment, va-t'en; quand j'en aurai le temps, je te rappellerai. » — Quand le ministre de Christ, se trouvant dans le monde, comme saint Paul dans le palais de Félix, veut parler de la foi qui est en Jésus-Christ, et qu'il s'efforce de ramener dans la conversation des sujets religieux, le monde l'écoute un moment par complaisance, mais bientôt s'impatiente, cherche mille détours pour esquiver les paroles qu'on lui adresse; il renvoie à un autre jour toute pensée sérieuse; pour l'heure, il a

des affaires ou des plaisirs. Ministre de Christ, laisse, laisse ce monde tranquille; pour le moment va-t'en; quand il en sera temps, on te rappellera. — Le pasteur, informé de la maladie ou d'une affliction d'un membre du troupeau, veut saisir cette occasion pour parler de conversion, de vie à venir; il montre la mort possible à tout âge, à toute heure; il parle du jugement qui doit la suivre; mais le malade, tout occupé de son désir de vivre, des moyens de revenir à la santé, refuse de fixer ses pensées sur une mort prochaine. L'affligé, tout entier à sa douleur, répète pour la vingtième fois le récit de son infortune. Vous lui parlez de résignation, et il soupire après le bien qu'il a perdu; vous lui montrez le ciel, et il tient les regards fixés vers la terre; l'insistance du pasteur importune bientôt et le malade et la famille; on lui dit qu'il est trop fatigué pour entendre, qu'un autre jour il sera mieux. — Pasteur importun, laisse là ton troupeau, laisse là la mort, comme un loup ravissant, emporter sa proie au séjour des ténèbres; et toi, pour le moment va-t-en; quand on aura le temps, on te rappellera. Un prédicateur monte en chaire le dimanche; épouvanté du tableau des vices qui a frappé ses yeux dans le monde pendant la semaine et nourri par la lecture de la Parole de Dieu, il vient avertir ces pauvres âmes qu'il voit se perdre; il vous crie : Ne vous abusez pas, vous êtes de grands pécheurs; aussi longtemps que vous ne vous convertirez pas, vous serez perdus, condamnés! Vos péchés sont grands et nombreux! Votre conscience vous le dit, la Bible vous le répète : Sentez, sentez donc vos misères; vous êtes de grands pécheurs! — Et les auditeurs se retirent mécontents, se disant les uns aux autres : Nous le savons bien que nous sommes pécheurs; mais pourquoi sans cesse nous le redire? — Vous le savez, lecteur, que vous êtes pécheur? Eh bien, c'est ce qui vous condamne doublement. Vous le savez, et vous n'en gémissez pas; vous le savez, et vous ne voulez pas cesser de l'être; vous le savez, mais vous voudriez vous le cacher à vous-même, car vous n'aimez pas qu'on en parle; vous le savez, vous péchez donc le sachant et le voulant, et vous avez vous-même prononcé votre condamnation. — Pourquoi vous le répète-t-on sans cesse? dites-vous. Parce que c'est le devoir des ministres de Christ. Nous vous le disons à tous, afin

que ceux qui déplorent leurs péchés se repentent et se convertissent, et que ceux dont le cœur s'endurcit à l'ouïe de la Parole de Dieu soient inexcusables au jour du jugement, et que Dieu soit reconnu juste quand il leur dira : « La lumière est venue dans le monde; mais vous avez mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que vos œuvres étaient mauvaises. » — Soit donc que vous écoutiez nos paroles et vous convertissiez, soit que vous fermiez l'oreille à nos exhortations, et que votre cœur reste dans son obstination, vous rendez également témoignage à la justice du Seigneur.

Si du moins Félix était conséquent avec lui-même, il trouverait peut-être une excuse pour se refuser à écouter les paroles de l'apôtre. Mais non; il l'a envoyé chercher dans le but de l'entendre parler de la foi qui est en Jésus-Christ, et quand Paul est là, quand il satisfait à son désir, selon sa conscience et les ordres de Christ, alors Félix ne veut plus l'entendre. C'est que le gouverneur s'était imaginé ouïr de la bouche de Paul des choses nouvelles propres à éveiller sa curiosité, à flatter ses oreilles. Il voulait bien que Paul lui parlât de la foi en Jésus-Christ, mais qu'il lui en parlât en historien, et qu'il ne s'avisât pas de lui appliquer à lui-même la nécessité de cette foi; il voulait bien écouter ses paroles, mais à condition qu'elles seraient agréables, dussent-elles être fausses. Mais quand il voit qu'on lui parle à lui-même, non des péchés des autres, mais de ses propres péchés; quand il voit qu'on ne lui dit pas seulement des phrases faites pour chatouiller son oreille; que Paul s'inquiète peu de ce qui est agréable, mais beaucoup de ce qui est vrai; quand il voit cela, Félix, lui qui avait fait venir l'apôtre pour lui parler de la foi en Jésus-Christ, il ne veut plus l'entendre, le renvoie et lui dit : « Pour le moment, va-t'en; une autre fois, je te rappellerai. » — Encore une ressemblance de plus avec les hommes de nos jours. Ils demandent des ministres de l'Évangile pour leur parler de la foi qui est en Jésus-Christ, et quand le prédicateur prend la parole et parle sérieusement selon sa conscience, non pour quelques-uns, mais pour tous, et premièrement pour ceux qui ne croient pas en avoir besoin; lorsqu'il ne se borne pas à cadencer des paroles ou à faire de l'éloquence, mais qu'il dit la vérité tout entière, toute nue, et rien que la vérité,

alors on ne veut plus l'entendre. — Mais soyez donc conséquents avec vous-mêmes. Puisque vous portez le nom de chrétiens, sachez donc au moins pourquoi Christ est venu : il est venu sauver ce qui était perdu. Puisque vous faites profession de recevoir la Bible comme la Parole de Dieu, recevez-la donc tout entière, ne déchirez pas les pages qui vous froissent pour conserver les lambeaux qui vous plaisent ; et si ce qu'on vous dit vous semble en contradiction avec la vérité, n'ayez pas la témérité d'en juger par votre seule intelligence. Ouvrez cette Bible, comparez nos paroles avec ses paroles, et quand vous verrez l'identité, croyez-la et croyez-nous ; ou si vous vous y refusez encore, refermez donc la Bible pour ne plus la rouvrir, n'en appelez plus à elle, n'en parlez pas et ne vous en dites pas les disciples. Puisque le fondement de votre religion, puisque l'unique moyen de votre salut est la foi en Jésus-Christ, écoutez donc parler de la foi et des vérités qui s'y rattachent ; et si vous refusez d'en ouïr davantage, n'allez pas vous imaginer que c'est parce que vous avez cette foi et qu'il est superflu de vous en entretenir plus longtemps. Non ; si vous en aviez gros seulement comme un grain de sénevé, vous voudriez avoir plus ; ceux qui, d'après vous, la possèdent autant que vous, déplorent chaque jour d'en être dépourvus, et ils la demandent, et ils la cherchent, parce qu'ils en connaissent le prix et qu'ils veulent s'en enrichir encore. Mais le fait seul que vous dites avoir assez de foi pour qu'on ne vous en parle plus, ce fait prouve que vous n'en avez pas, et ce que vous croyez être elle, n'est qu'une croyance morte qui laisse le cœur froid et la vie toujours la même. Oh ! non, vous n'avez pas la foi ; si vous l'aviez, vous diriez avec le père de famille à Jésus : « Seigneur, aide à mon incrédulité ! » Si vous l'aviez, vous diriez avec les apôtres : « Seigneur, augmente-nous la foi ! » Eh bien, si vous n'avez pas cette foi et ne voulez pas qu'on vous en parle, avouez donc que vous ne voulez pas croire ; ne parlez plus de Jésus-Christ, ne portez pas son nom ; dites-vous sages, philosophes, mais ne vous dites pas chrétiens ; du moins vous serez conséquents avec vous-mêmes, et vous ne serez plus étonnés qu'un ministre de Christ parle de la foi en Christ, qu'un prédicateur de la Bible parle au nom de la Bible.

Maintenant choisissez, vous dirons-nous avec le prophète, qui vous voulez servir. Si Baal est Dieu, suivez-le; si l'Éternel est Dieu, suivez-le. — Mais pourquoi mourriez-vous? Pourquoi n'écouteriez-vous pas la voix qui vous parle avec franchise et vérité? Pourquoi sacrifieriez-vous une éternité d'avenir à cette vie présente? Pourquoi useriez-vous un temps précieux aux futilités de ce monde? Le temps marche à grands pas, la mort y met un terme et l'éternité la suit; une seule chose est nécessaire, et cette chose n'est ni l'or, ni l'argent, ni une vie longue, ni une santé prospère; une seule chose est nécessaire : c'est votre salut éternel, et il n'y a de salut pour vous que par la foi en Jésus-Christ. Oh! veuille le Dieu de bonté qui « a donné son fils au monde, afin que quiconque croirait en lui ne périt point, mais qu'il eût la vie éternelle, » donner aussi, et à vous et à moi, la foi qu'il demande de nous, et que nous ne possédons pas encore, ou que nous n'avons pas assez!

XLIXe DISCOURS.

(LISEZ TIMOTHÉE, III, 14 A IV, 5.)

Que doit prêcher un prédicateur de la Bible à un troupeau chrétien? Il est clair que la réponse variera selon la personne à qui vous adresserez la question. Il faut donc avant tout déterminer qui doit nous répondre, qui en a le droit; c'est la première question que nous allons examiner. Qui a le droit, l'autorité de nous fixer ce que nous devons prêcher? Je trouve la réponse à cette question dans le nom même que nous portons : nous sommes prédicateur de la Bible, nous parlons à un troupeau chrétien; c'est donc à la Bible, à Christ que nous irons demander ce que nous avons à dire. Quelqu'un contesterait-il que notre véritable titre ne doive être celui de prédicateur de la Bible, quand ce livre a été de tout temps regardé comme la base de toute notre religion; quand nos réformateurs l'ont pris pour étendard; quand de nos jours elle s'imprime par milliers de milliers sous des presses protestantes? — Je ne le pense pas. Donc, si nous sommes prédicateur de la Bible, c'est à

la Bible que nous devons aller demander ce que nous devons prêcher. Quelqu'un soutiendrait-il que les hommes auxquels nous nous adressons ne soient pas ou ne se disent pas chrétiens? Non; car si je disais à un de mes lecteurs ou auditeurs qu'il n'est pas chrétien, il se croirait injurié, calomnié. Je n'examine pas leurs droits à ce titre, mais il me suffit qu'ils le réclament pour que je puisse dire que je parle à des hommes chrétiens, et que dès lors c'est à Christ, leur chef, que je dois aller demander ce que je dois prêcher.

Mais on nous dira peut-être : N'est-ce pas aussi au troupeau qu'il faut demander ce que doit prêcher le prédicateur, au troupeau, qui choisit, qui écoute, qui est le premier intéressé?

Ici je cherche encore ma première réponse dans le nom lui-même que porte le troupeau. Pasteur et troupeau, ces deux mots, pris de la vie des champs par Jésus-Christ lui-même, rappellent le berger et ses brebis. Je le demande, le berger consultera-t-il ses brebis pour savoir par quel chemin il doit les conduire, dans quelle prairie il doit les faire paître? Et si les brebis voulaient le lui indiquer, le berger ne devrait-il pas répondre : « Faites-vous pasteurs, et conduisez vous-mêmes; mais aussi longtemps que vous serez troupeau, votre nom seul indiquera que vous devez être conduits? » De même, le pasteur de l'Église de Christ doit dire aux membres du troupeau : « Si vous voulez paître l'Église, faites-vous pasteurs et conduisez vous-mêmes; mais aussi longtemps que vous serez troupeau, votre nom seul indiquera que vous devez être conduits. »

Mais j'accorde un moment que ce soit au troupeau que le pasteur doive demander des directions pour ses prédications, je demande maintenant : A qui s'adressera-t-il? — Est-ce à quelques-uns seulement? Mais auxquels? Aux plus pieux? Mais qui voudra convenir qu'il l'est le moins? — Aux plus instruits? Mais la science du monde a-t-elle quelque chose de commun avec la sagesse chrétienne? N'y a-t-il pas, au contraire, antipathie, opposition? Saint Paul n'a-t-il pas dit que l'Évangile était folie aux yeux du monde? — Aux riches? Mais le pauvre n'a-t-il pas aussi une âme à sauver! — A qui donc? A tous? Mais autant de membres, autant de conseils différents; l'un

dira : Parlez-nous de Dieu ; l'autre : Parlez-nous de Christ, parlez-nous de sa vie, parlez-nous de sa mort ; ne parlez que de morale, ne prêchez que le dogme... Et le prédicateur, sollicité en tous sens, conseillé par tout le monde, étourdi par les cris de mille avis divers, opposés, contradictoires, n'aura pas même le temps d'ouvrir la Bible, de consulter sa conscience et de chercher la vérité.

Vous le voyez, c'est à la Bible que nous, prédicateurs, nous devons aller demander ce que nous devons vous prêcher. Eh bien, consultons maintenant cette Bible ; mais pour simplifier et abréger ce travail, consultons-la sur un seul point, qui, du reste, les renferme tous, sur les moyens d'obtenir le salut.

Commençons par notre texte lui-même, qui contient précisément des directions données à un prédicateur de l'Évangile. Saint Paul y dit à son disciple Timothée : « Tu as la connaissance des saintes lettres qui te peuvent rendre sage à salut PAR LA FOI EN JÉSUS-CHRIST. » Le moyen d'être rendu sage à salut est donc la foi en Jésus-Christ. Mais ne nous contentons pas de cette autorité, parcourons les divers modèles des prédications qui nous ont été laissées par les Apôtres et par Jésus-Christ leur maître.

Ouvrons une lettre de Paul : « Vous êtes SAUVÉS, par grâce, PAR LA FOI. »

Ouvrons une lettre de Pierre : « Remportez le prix de VOTRE FOI, qui est le SALUT DES AMES. »

Lisons une Épître de Jean : « Je vous ai écrit ces choses à vous qui CROYEZ au nom du Fils de Dieu, afin que vous sachiez que vous avez la VIE ÉTERNELLE. »

Lisons l'Épître de Jude : « Mes bien-aimés, comme j'ai fort à cœur de vous écrire touchant le salut qui nous est commun, je me sens obligé de le faire, pour vous exhorter à combattre pour la foi. »

Écoutons Silas, répondant au geôlier : « CROIS au Seigneur Jésus, et tu seras SAUVÉ. »

Écoutons Jean-Baptiste parlant à la foule juive : « Celui qui CRIOT au Fils a LA VIE ÉTERNELLE. »

Écoutons l'apôtre Jacques : « La prière faite avec FOI SAU-

vera le malade... et s'il a commis des péchés ils lui seront pardonnés. »

Des disciples passons à leur Maître. Que dit Jésus-Christ lui-même? Écoutez ses paroles, mille fois répétées à Nicodème; il dit : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque CROIT en lui ne périsse point, mais qu'il ait LA VIE ÉTERNELLE. » — A la femme malade : « Ma fille, ta FOI t'a SAUVÉE. » — A l'aveugle de Jéricho : « Va-t'en; ta FOI t'a SAUVÉ. » — A la femme de mauvaise vie : « — Ta FOI t'a SAUVÉE; va-t'en en paix. » — A Marthe, sœur de Lazare : « Celui qui CROIT en moi VIVRA, quand même il serait mort. »

Ainsi, mes frères, d'après ces témoignages pris dans toutes les pages de l'Évangile, fournis par chacun des apôtres, répétés par Jésus, on est sauvé par la foi; — le prix de la foi, c'est le salut des âmes. — Pour avoir la vie éternelle, il faut croire. — La rémission des péchés s'obtient par la foi. — En un mot, le grand, l'unique moyen de salut pour l'homme, selon tout l'Évangile, d'après tous les auteurs sacrés, c'est la foi.

Mes frères, la conclusion de ce qui précède est facile à tirer : prédicateur de la Bible, vous parlant pour le salut de vos âmes, c'est donc, avant tout, LA FOI que nous devons vous prêcher.

— Oui, nous dira-t-on peut-être, la foi est demandée dans la Bible; mais la morale y est aussi recommandée. Ainsi, oubliez un peu la première, pour nous parler de la seconde ; laissez là votre foi; prêchez-nous la morale. — Mes frères, vous nous demandez là une chose impossible : la foi est un principe d'action ; c'est lorsque vous croirez que vous pourrez faire le bien. La foi est une source; c'est lorsqu'elle coulera que se formeront les ruisseaux et les fleuves. La foi est un fondement; c'est lorsqu'il sera jeté que pourra s'élever l'édifice. Mais sans principe, point de moralité; sans source, point de fleuve, ni de ruisseau; sans fondement, l'édifice s'écroule. Vous n'aimerez le Sauveur que lorsque vous croirez qu'il est votre Sauveur; vous ne lui obéirez que lorsque vous le croirez votre Maître; en un mot, votre sanctification dépend entièrement de votre foi.

— Oui, la foi, direz-vous; eh bien, nous croyons. Maintenant

prêchez-nous la morale.— Eh non! pour la plupart vous ne croyez pas; le fait seul que vous l'affirmez avec tant d'assurance nous prouve que vous ne croyez pas. Et vous le savez bien vous-mêmes; j'en appelle à votre conscience; vous ne croyez pas! Votre nom de chrétien, votre baptême de chrétien, vos communions de chrétien, quelquefois même vos paroles de chrétien dans le monde, pourraient bien faire penser que vous croyez réellement; mais vous savez bien le contraire; et s'il vous faut des preuves, dites-moi, vous qui dites croire à la Bible : la lisez-vous, cette Bible? la méditez-vous dans vos maisons? la consultez-vous comme la Parole de Dieu? Vous qui dites croire à Jésus-Christ, y pensez-vous quelquefois à ce Jésus dont vous portez le nom? Est-il pour vous un être réel, vivant, un ami, un sauveur? De bonne foi, n'est-il pas purement pour vous un personnage historique dont le souvenir vous laisse froids et indifférents? Vous dites que vous croyez; mais répondez sincèrement : hors du lieu de culte, où, pour satisfaire à la bienséance et à l'habitude, votre tête s'incline, vos mains se joignent; hors du lieu de culte, dans le secret de votre cabinet, priez-vous votre Dieu? votre genou a-t-il fléchi devant lui dans la solitude? en un mot, priez-vous? je le demande, priez-vous? Non, vous le savez mieux que nous, la vérité est que vous ne croyez pas.

Oui, notre foi est faible, direz-vous encore; nous croyons peu; alors, parlez-nous de la foi, mais parlez-nous aussi de morale. — A entendre une telle persévérance à demander la prédication de la morale, ne croirait-on pas que ceux qui la réclament ne savent pas comment ils doivent se conduire dans le monde; qu'ils ignorent ce qui est moral et ce qui ne l'est pas; qu'ils ne savent pas distinguer le bien du mal, le juste de l'injuste? Eh bien, non, il n'en est pas ainsi; chaque homme trouve cette loi morale écrite dans sa conscience, et quand il veut la consulter, elle est toujours prête à lui répondre avec précision et clarté, et ceux qui réclament se plaindraient eux-mêmes si on les supposait insensibles à cette conscience. Ainsi, ce n'est donc pas véritablement la morale qu'on demande. — A entendre une telle persévérance à demander la prédication de la morale, ne croirait-on pas que le prédicateur du

dogme parle contre la morale? — Eh bien, non; car, quand nous vous disons que vous êtes profondément pécheurs et que nous vous envoyons auprès de Dieu pour le prier de changer votre cœur, n'est-ce pas pour vous amener à une conduite morale? — Quand nous vous disons que Christ est mort pour effacer vos péchés, et que nous nous efforçons d'émouvoir votre cœur et de lui inspirer des sentiments d'amour et de reconnaissance, n'est-ce pas pour vous conduire ainsi à aimer et à suivre l'exemple de ce Sauveur dont la vie est une vivante morale? Quand nous vous demandons pour la Parole de la Bible cette foi qui vous la fera recevoir comme la Parole de Dieu même, et qui ainsi lui obtiendra votre obéissance, n'est-ce pas pour vous faire marcher vers la sainteté de vie et la pure morale? Oui, sans doute. Ce n'est donc pas véritablement la morale qu'on demande. A entendre une telle insistance à demander la prédication de la morale, ne croirait-on pas que la prédication de la foi conduit à l'immoralité, et que ceux qui professent le plus hautement la foi en Jésus-Christ sont les plus immoraux? Eh bien, non, il n'en est pas ainsi, et les *moralistes* eux-mêmes conviendront que les croyants ont une conduite aussi pure que la leur. Cela est si vrai que le monde relève avec empressement la plus légère faute des disciples de Jésus, qu'il se sert pour eux d'une autre mesure, et qu'à ses yeux une action permise au mondain est interdite au chrétien. C'est donc reconnaître que la foi conduit à la morale. Mais, encore une fois, ce n'est pas véritablement la morale qu'on demande; et la preuve la plus convaincante, c'est que nous la prêchons chaque dimanche, et que les réclamants ne sont pas satisfaits. Pourquoi? Parce que nous l'appuyons sur des motifs chrétiens et que nous disons : Aimez vos frères comme Christ vous a aimés; pardonnez comme Christ vous a pardonnés; faites le bien en vue de Christ comme Christ l'a fait pour vous. Oui, ce sont ces motifs qui déplaisent, qui fatiguent; ce qu'on voudrait, c'est que cette morale fût appuyée sur des motifs tirés de cette vie, de ce monde; on voudrait nous entendre dire : Soyez vertueux, et vous obtiendrez la considération des hommes; soyez justes, et vous aurez une réputation de probité dans la société; supportez-vous les uns les autres, car ainsi vous vous rendrez la vie plus douce; rem-

plissez vos devoirs envers vos parents, et ils vous aimeront; envers vos maîtres, et ils vous récompenseront. On voudrait nous entendre dire : Aimez Dieu, car il vous a placés dans un monde de délices... Et ici un tableau des beautés de la nature. On voudrait entendre parler quelquefois d'afflictions, de mort, assez pour en être agréablement ému, mais assez peu pour redevenir calme dans le monde, pour se retirer content de soi-même; alors on le serait du prédicateur ; en un mot, on voudrait une morale tout appuyée sur des considérations humaines d'intérêt ou de vanité; enfin une morale mondaine... Eh bien, non, nous ne dirons pas : Soyez vertueux pour être estimés dans le monde : c'est un mensonge; l'homme vertueux n'est pas toujours estimé dans le monde. Nous ne dirons pas : Soyez justes, afin qu'on le soit envers vous; supportez les autres, afin que les autres vous supportent; enfants et serviteurs, remplissez vos devoirs, afin que vos parents et vos maîtres vous récompensent. Car ce sont là des motifs intéressés, impurs; c'est faire le bien pour qu'il vous en revienne du bien; c'est agir par égoïsme et non en vue de Dieu; et prêcher une telle morale appuyée sur de tels motifs, c'est ne rien faire, car de tels raisonnements ne trompent personne, pas plus l'enfant que le père, pas plus le serviteur que le maître; et quand l'enfant a grandi, quand le serviteur a réfléchi, tous savent voir que sans ces vertus ils peuvent bien se procurer ces avantages terrestres qu'on leur propose comme récompense : alors ils se contentent de l'apparence et laissent la réalité ; ils font le bien quand ils sont vus, et ils le négligent dès qu'ils le peuvent impunément; alors, s'apercevant qu'il est facile de tromper maîtres, parents, supérieurs, et qu'il suffit de paraître faire, ils apprennent à joindre l'hypocrisie aux autres vices. Non, nous ne vous parlerons pas seulement des bienfaits temporels de votre Dieu, car nous avons à vous entretenir de bienfaits plus grands et plus durables : des dons précieux de son Évangile, de son Fils, du pardon de vos péchés, de la vie éternelle. Non, nous ne chercherons pas à vous émouvoir agréablement pour un instant; nous voulons vous émouvoir péniblement, en réveillant votre conscience ; fortement en vous parlant, non pour la forme, mais pour le fond. Non, nous ne voulons pas vous arracher de

douces larmes, mais des larmes d'un amer repentir; et loin de vous renvoyer contents de vous, nous voudrions vous renvoyer mécontents de vous-mêmes. Non, ce n'est pas une telle morale que nous vous prêcherons, parce qu'elle n'est qu'une morale de mensonge, et vous allez en convenir.

Vous voulez qu'on prêche la morale; ce n'est pas pour vous sans doute que vous la demandez, car je suis convaincu que vous pensez savoir assez bien ce que vous avez à faire sans qu'on ait besoin de vous dicter la conduite que vous devez tenir. Non, ce n'est pas pour vous, mais c'est pour les autres. Vous, riches, vous voulez la morale pour les pauvres, pour leur apprendre à ne pas dérober; vous, pères, vous voulez la morale pour vos enfants, pour leur apprendre à obéir; vous, époux, vous voulez la morale pour vos femmes, pour leur apprendre à être chastes, actives, veillant sur leur famille; c'est-à-dire que vous voulez la morale non pour vous, mais pour les autres; non pour les rendre meilleurs, mais pour vous les soumettre; non pour leur bien, mais pour vos intérêts; et ce qui vous inquiète, ce n'est pas que les considérations qu'on leur présentera soient vraies, c'est qu'elles atteignent leur but; au contraire, vous reconnaissez si bien la fausseté de ces motifs humains, que vous ne voulez pas de cette morale pour vous-mêmes....

Maintenant, nous, prédicateur, que ferons-nous donc? Tromperons-nons vos inférieurs, vos enfants, vos épouses, pour satisfaire votre désir? Mentirons-nous à Dieu et à notre conscience pour marcher à votre gré? Non, mille fois non! nous obéirons à Dieu et à notre conscience, et c'est précisément à vous les premiers que nous prêcherons la morale, puisque vous la comprenez si mal; c'est à vous que nous parlerons de la foi, puisque vous croyez si peu; et si vous ne voulez pas nous entendre, il nous restera encore à prier Dieu pour vous.

Le DISCOURS.

(LISEZ PROVERBES, XIX, 17.)

Lecteur, vous l'avez déjà compris; ces paroles vous font un devoir de donner aux pauvres. Mais comment devons-nous donner, ou pour parler plus clairement, combien devons-nous donner? Telle est la question que nous voudrions résoudre en consultant notre texte. « Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel. » Ces paroles mettent en présence le pauvre, le donateur et l'Éternel lui-même, et nous enseignent ainsi à régler nos aumônes d'après une de ces trois considérations : les besoins des pauvres, notre fortune, ou les droits de notre Créateur.

D'entrée nous voulons le reconnaître : il est des pauvres peu dignes d'exciter l'intérêt : les uns demandent sans besoin réel, d'autres font un mauvais emploi des aumônes, un grand nombre sont chargés de vices encore plus que de misère. Accorder des secours à ces importuns, c'est en priver de véritables nécessiteux. — Mais de ce qu'il y a de mauvais pauvres, faut-il en conclure que nous soyons déchargés du devoir de donner? Non; leurs torts font peser sur nous une obligation de plus, celle de mieux choisir nos assistés. Si des aumônes sont mal placées, ce n'est pas la faute des vrais indigents, c'est la nôtre. Déplaçons s'il le faut nos aumônes, mais ne les retirons pas à nous. La moitié des solliciteurs dussent-ils être repoussés, il en restera toujours assez pour absorber tous les bienfaits que nous pouvons répandre.

Lecteur, savez-vous ce que c'est que d'être pauvre, pauvre à implorer la charité publique, pauvre à mendier son pain? Vous êtes-vous représenté la situation d'un tel homme? Je ne vous dirai pas que pour lui il ne s'agit plus de faire fortune, de former une union aisée, d'amasser pour sa vieillesse; non. Bien que de telles espérances soient les vôtres, je comprends que vous trouviez naturel qu'elles ne puissent pas être celles de tout le monde. Mais je vous demande : Vous êtes-vous jamais fait une idée exacte

d'un homme qui ne s'approche de ses frères qu'avec crainte, la tête baissée, la parole humble? de cet homme comme tout autre naturellement orgueilleux, dont tous les efforts doivent tendre à s'abaisser? Vous figurez-vous bien ce qui doit se passer dans le cœur d'un être avide de bonheur et de jouissances, et qui voit autour de lui luxe, plaisirs, richesses, sans pouvoir tendre la main pour en prendre sa part? un être isolé dans la société, qui ne peut s'associer à aucune de vos fêtes, se joindre à aucune de vos conversations, et qui se voit dédaigné à tel point qu'il doit se découvrir et se lever quand le riche se couvre et reste assis? un être qui doit accepter comme juste tout ce qu'on lui dit, les reproches qu'on lui fait, les ordres qu'on lui donne, s'il ne veut éloigner les secours? Vous êtes-vous figuré ce que doit être la vie quand on ne sait où prendre le pain de la journée, quand on a froid, et qu'on n'a de place qu'à la porte d'une maison, ou dans un réduit délabré, lorsqu'il n'est en quelque sorte plus permis d'éprouver de besoins qu'autant qu'il plaît à un étranger de vous ouvrir sa main? Si, comme je le pense, vous ne vous êtes jamais représenté cela bien vivement, veuillez vous le peindre et vous l'appliquer à vous-même pour un moment. Supposez qu'aujourd'hui, retournant vers votre demeure, vous trouviez votre maison en cendre, votre famille morte, ou dispersée; supposez que vous qui êtes là, assis, vêtu, en santé, il vous faille demain, à demi couvert de haillons, venir frapper à la porte de votre voisin, les entrailles déchirées par la faim et le froid, courbé de honte, et dites-nous alors jusqu'à quel point il faut avoir pitié du pauvre! Eh bien, ce sort qui vous effraie, quand en imagination vous en faites le vôtre, ce sort est celui de centaines, de milliers d'êtres qui viennent chaque jour frapper à la porte de vos pasteurs et leur dire : J'ai faim. — Qui êtes-vous? — Votre frère en Jésus-Christ. — Que voulez-vous? — Du pain. — Vous devriez travailler. — Je n'ai pas d'ouvrage. — Et vos parents? — Ils sont morts. — Vos enfants? — Ils sont malades. — Et vos amis? — Monsieur, le pauvre n'a point d'ami. — Où demeurez-vous, que j'aille vous voir demain? — Demain je n'aurai plus de demeure; il me faut quitter le réduit que je ne puis plus payer, et cependant j'ai froid, je suis sans vêtement; l'hiver est là. Que vais-je devenir sans pain,

sans travail, sans habit? Oh! monsieur le pasteur, je vous en prie, ayez pitié de ma femme et de mes enfants.

Mais peut-être, lecteur, nous direz-vous que ces besoins sont infinis, et que vos ressources sont bornées; soit. Prenons donc pour base de vos dons l'étendue de votre fortune, et voyons ce que vous devez faire.

A la porte du temple de Jérusalem, Jésus, voyant les riches verser dans le tronc des aumônes abondantes, et une pauvre veuve n'y déposer que deux pites, dit à ses disciples : « Je vous dis en vérité que celle-ci a mis plus que tous les autres : car ils ont donné de leur superflu, mais elle a donné de son nécessaire tout ce qu'elle avait pour vivre. »

Si nous prenons ce passage pour base, vous devriez à vos frères le sacrifice de votre superflu, et à vous la conservation de votre nécessaire. Maintenant quel est votre nécessaire? je ne sais; mais voici le nécessaire du pauvre, homme tout comme vous : du pain, un vêtement, une chambre et du travail. Et quel est votre superflu? je ne le sais pas non plus; toutefois sur bien des tables je vois autre chose que du pain; dans bon nombre de demeures plus d'une chambre; sur une foule de personnes mieux qu'un vêtement simple; — et je ne crois pas me hasarder beaucoup en affirmant que pour la plupart vous avez au-delà du nécessaire. Est-ce donc tout ce superflu que nous venons vous demander? Vous faudra-t-il vous réduire à ce qui suffit à l'indigent? Non, non, vous avez d'autres habitudes qui pour vous sont devenues une seconde nature. Satisfaites donc à ces nouveaux besoins avant de donner aux pauvres. — Après cela devrez-vous renoncer à tous vos plaisirs? Non, non, ces délassements embellissent votre vie; conservez-les avant de donner aux pauvres. Ensuite, oublierez-vous vos vieux jours et vos jeunes enfants? Non, non, songez à votre vieillesse et à votre famille avant de donner aux pauvres. — Que voulez-vous encore? dites, parlez, que voulez-vous? Désirez-vous aller même au-devant des accidents imprévus? soit: mettez en réserve pour des événements qui peut-être ne se réaliseront pas, avant de donner aux pauvres. Mais maintenant que votre part est assez large, dites-moi, ne reste-t-il rien à quelques-uns de vous? N'avez-vous pas

encore le superflu du superflu? Ces ornements qui décorent vos habitations sans les rendre plus commodes, n'est-ce pas du superflu, ne les devriez-vous pas aux pauvres? Et ce luxe étalé sur vos personnes, plus dispendieux que le nécessaire, n'est-ce pas du superflu? ne le devriez-vous pas aux pauvres? Et ces plaisirs souillés de vices que vous n'oseriez avouer, dont le seul fruit est la ruine de votre santé, la perte de votre âme, n'est-ce pas du superflu? ne le devriez-vous pas aux pauvres? Et ces mille petits riens achetés sans besoin, aussitôt oubliés ou donnés par caprice, ces dons faits à qui n'a besoin de rien et ne demande rien, mais offerts par habitude ou par vanité, tout cela n'est-il pas du superflu? ne le devriez-vous pas aux pauvres? Si vous ne voulez pas faire tel de ces sacrifices, ne pourriez-vous pas faire tel autre? ou bien aimez-vous mieux satisfaire votre vanité qu'apaiser la faim d'une famille?... Mais que fais-je? je marchande avec vous sou par sou la vie de vos semblables; je mets en comparaison la faim, la soif, le froid, la maladie d'êtres immortels, avec les colifichets de votre luxe, les inutilités de vos caprices, les niaiseries de votre orgueil! Ah! j'abandonne ce rôle indigne d'un ministre de Christ, et je vous dis au nom de mon Maître et du vôtre : des milliers d'hommes souffrent, et vous êtes en santé; ils ont faim et vous êtes rassasiés; ils tremblent et vous êtes vêtus; vous avez un intérieur et ils sont dans la rue; vous possédez de l'or et ils manquent de paille. Voilà la mesure de ce que vous pouvez faire; voyez si c'est celle de ce que vous avez fait.

Lecteur, est-ce en notre nom que nous vous demandons ces sacrifices? non, ils pèsent sur nous comme sur vous, et jusqu'à ce jour nous ne les avons que trop négligés. Les pauvres ont-ils plus le droit de réclamer pour eux-mêmes que nous en leur faveur? Non, ils n'ont aucun droit sur vos biens; ils doivent travailler pour obtenir de vous un salaire. Ce n'est donc ni les pauvres, ni nous qui réclamons; c'est l'Éternel, votre bienfaiteur sur la terre, votre Sauveur pour l'éternité. Or, quels sont ses droits à votre reconnaissance? Chrétiens, écoutez. Vous aussi jadis vous étiez pauvres, et d'une pauvreté bien plus honteuse que celle que l'on rachète avec de l'or : pauvres en justice, indigents en sainteté, dé-

nués de vertus et couverts des haillons du péché. Aussi la loi divine avait-elle porté votre sentence en ces mots : « Tous ont péché, tous sont privés de la gloire de Dieu. » Alors qu'a fait ce Dieu pour vous, plongés dans cet abîme de misères spirituelles et courbés sous la condamnation? Vous a-t-il envoyé un docteur pour vous démontrer vos fautes? Non; cette lumière n'aurait servi qu'à vous faire sentir plus profondément votre malheur sans y porter remède. A-t-il retranché quelques points à sa loi pour vous la rendre plus facile? Non; car qu'importe une loi plus facile à un être qui sur mille articles ne peut répondre à un seul? Qu'importe qu'on ne fasse qu'une seule défense aux fils d'Adam, qui n'ont pas de goût plus prononcé que le goût du fruit défendu? Ce Dieu vous a-t-il donc promis le pardon du passé en vous imposant des conditions pour l'avenir? Non; ce pardon partiel eût été vain : acquittés aujourd'hui pour les fautes d'hier, vous fussiez tombés demain sous la condamnation pour les fautes d'aujourd'hui, et toujours une juste punition fût revenue au terme de votre vie. Qu'a donc fait ce Dieu pour vous tirer de ce dédale où le péché, la mort, la condamnation, vous attendaient à chaque porte? Qu'a-t-il fait pour vous lorsqu'il semblait qu'il n'y avait plus rien à faire? Le voici : il a pardonné tout péché, effacé toute condamnation, anéanti toute mort, éteint toute souffrance pour vous donner la vie, le ciel, l'amour, l'éternité! Et l'aumône qu'il vous a faite pour opérer ce changement dans votre destinée, l'aumône qui vous a tirés de l'enfer mérité, pour vous transporter dans le ciel de grâce, c'est l'aumône, le don de Jésus-Christ son fils mourant sur la croix! Voilà ce qu'a fait pour vous ce Dieu; maintenant mesurez vos aumônes sur ces bienfaits, comparez ce que vous avez rendu aux enfants des trésors que vous avait donnés leur Père.

Hélas! de quelque côté que nous nous tournions s'élève contre nous un accusateur. La misère du pauvre, notre aisance, les bienfaits de Dieu, comme trois glaives, entourent notre conscience. Nous ne pouvons fuir; il faut nous rendre et confesser notre dureté, notre avarice, notre ingratitude. En vain nous chercherions des prétextes; Jésus serait toujours en droit de nous dire : « J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai été malade,

et vous ne m'avez pas visité. » Courbons donc la tête, élargissons nos cœurs, ouvrons nos bourses et donnons aux pauvres.

Toutefois prenons-y garde ; il n'est pas dit dans notre texte : Celui qui donne au pauvre, mais « celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel. » Si donc nous faisions des aumônes sans aimer celui qui les reçoit, mais par acquit de conscience, en quelque sorte par spéculation pour gagner le Ciel, nous n'aurions pas pour cela prêté à l'Éternel. Dieu ne regarde pas seulement au fleuve de libéralité qui se répand sur le monde, mais à la source dont il sort, et il veut que cette source soit la pitié, la compassion, l'amour. Si vous aimez, vous trouverez toujours quelque chose à donner. Veillez donc sur votre cœur en même temps que vous ouvrez la main, et voyez si vous donnez avec le dévouement de Celui qui vous a donné sa vie. Avec un tel sentiment, un verre d'eau suffit de la part de celui qui ne peut accorder davantage ; mais avec un tel sentiment on donne jusqu'à la pite dont on a soi-même besoin !

Voilà donc la condition essentielle de l'aumône chrétienne, c'est d'être faite avec amour; et par cette condition Dieu change en plaisir ce qui serait un sacrifice ; il fait retomber en bénédiction spirituelle sur nous-mêmes ce que nous donnons en bien matériel aux indigents. Nos aumônes ne soulagent que le corps du pauvre ; pour nous, elles font plus : elles enrichissent notre âme en la rendant plus tendre ; elles nous préparent une éternité plus douce, non pas sans doute en nous méritant une plus large récompense, mais en nous disposant mieux à jouir des amours des cieux. Quand notre texte dit qu'en ayant pitié du pauvre nous prêtons à l'Éternel, il suppose que l'Éternel nous rendra ce que nous aurons donné ; mais pensez-vous que ce soit en biens terrestres? Non, sans doute, car alors l'aumône serait une spéculation d'avare et de mondain. Pensez-vous que ce soit une récompense dans le ciel que Dieu nous promette pour nos sacrifices sur la terre, de manière qu'il nous fasse ainsi acheter son salut? Pas davantage ; mais Dieu nous rend nos aumônes matérielles en bienfaits spirituels et dans cette vie et dans l'éternité par les doux sentiments que l'exercice lui-même de l'aumône développe en nous. Comme le travail fortifie le corps, la charité, en élargissant le cœur, le rend plus capable

de félicité; aussi saint Paul a-t-il dit : : « Lors même que je distribuerais tous mes biens aux pauvres, si je n'ai pas la charité, cela ne servira de rien. » Sans doute, cela sert beaucoup à l'indigent soulagé, mais de rien au donateur, qui ne peut être heureux que par l'amour.

Bénissons donc notre Dieu d'avoir ainsi joint au devoir le privilége et changé nos sacrifices en plaisirs. Si nous aimons déjà un peu, donnons; en donnant, nous aimerons davantage, et en aimant davantage, nous serons toujours plus heureux.

LIe DISCOURS.

(LISEZ LUC, II, 12.)

Depuis le jour où notre premier père avait, par sa désobéissance, attiré sur lui et sur sa race, comme lui pécheresse, la condamnation et la mort, depuis ce jour néfaste Dieu avait promis à la terre un Sauveur. Cette promesse, rappelée à Jacob mourant, fut redite encore à Moïse; plus tard, David la célèbre dans plusieurs de ses psaumes; Isaïe annonce le Libérateur d'Israël, le Puissant, le Grand, l'Admirable, apportant à la nation juive la liberté, la domination, la gloire; enfin tous les prophètes viennent successivement ajouter un trait de plus à la figure du Messie promis. Ces oracles sont traduits, répandus; ils volent de bouche en bouche; on désigne le lieu de sa naissance, la race royale dont il doit descendre; on touche à l'époque fixée par sa venue. Un astre nouveau se lève, il se dirige sur Béthléem, des mages le suivent; des anges descendent sur la terre pour annoncer à des bergers que le Sauveur, le Christ, le Seigneur vient de naître. Les armées célestes éclatent en chants de triomphe : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre, bienveillance envers les hommes ! L'heure est sonnée, le Sauveur du monde va naître, il est né. Rois et bergers le cherchent. Où donc est-il ce Seigneur de gloire, ce Libérateur d'Israël, ce Père d'éternité, cet Être si grand, si extraordinaire que la terre n'en a jamais porté de semblable? Le voilà :

c'est ce pauvre enfant emmaillotté et couché dans une crèche !

Quelle déception pour le peuple juif, qui attend un conquérant riche et puissant, un successeur de David et de Salomon, et qui trouve un enfant couché dans une étable sur un peu de paille ! Il faut en convenir, ce cortége de misère n'était guère propre à persuader à un peuple oriental (hélas ! peut-être pas mieux à nous-mêmes) que ce fût là le Messie qui devait régner sur l'univers ! Et cependant si vous voulez y réfléchir, vous découvrirez une preuve de la divinité du Christianisme précisément dans ce fait qu'on a trouvé son auteur emmaillotté et couché dans une crèche. C'est ce que nous voudrions vous faire sentir.

Lecteur, faites un effort d'imagination ; pour un moment fermez les yeux à tout ce qui vous entoure, et transportez-vous par la pensée à deux mille ans dans les âges passés ; venez pendant l'obscurité de la nuit dans la pauvre bourgade de Bethléem ; approchez-vous de cette misérable auberge, regardez : on n'a pas même daigné y donner une place à cette famille ; elle a dû se réfugier dans l'étable de la maison, et là regardez : entre une pauvre femme et un simple charpentier gît, sur une poignée de paille, un enfant emmaillotté et couché dans une crèche ! Des serviteurs, aucun ! de fortune, pas l'ombre ! des amis, pas un ! de la puissance, pas la moindre ! Demander où est le trône, la cour, les armées de ce monarque semblerait une ironie. L'enfant est là, à peine soutenu par un souffle de vie, que le besoin, le froid, peuvent éteindre. Maintenant tirez le rideau sur cette scène, retraversez les siècles, revenez à nos jours, et voyez cet enfant devenu le Dieu de la moitié du monde ! adoré par les peuples comme le Seigneur des cieux et de la terre ! Voyez sa Parole répandue sur tous les coins du globe, lue avec respect, crue avec bonheur et consolant les malheureux. Écoutez le nom de cet enfant, répété par des millions de bouches, du nord au midi, de l'orient à l'occident. Et dans ce jour de Noël, à l'instant où je parle, entendez s'élever de ces églises d'Europe, d'Asie, d'Afrique, du Nouveau-Monde, des millions de voix pour vous dire : Un Sauveur vient de naître ! Voyez ces foules innombrables prosternées devant cet enfant, attentives autour d'une chaire où retentit sa Parole, chantant ses louanges et répétant avec

l'armée céleste : « Gloire à Dieu, paix sur la terre, bienveillance envers les hommes! » et dites-nous si la comparaison de cet enfant jadis faible, abandonné, respirant à peine, avec ce même enfant aujourd'hui adoré, régnant sur la moitié du monde, ne démontre pas que la main de Dieu a soutenu, dirigé et accompli cette œuvre? Dites-nous s'il n'y a pas dans l'obscure origine du Christianisme, contrastant avec l'éclat de ses triomphes, la preuve d'une intervention divine? Dites-nous si vous n'êtes pas frappé de ce seul contraste : Celui en l'honneur duquel on a érigé ces temples, Celui dont la Parole réunit ces nombreux auditeurs, Celui dont tant de générations ont célébré la naissance comme celle du fils de Dieu, a été trouvé emmaillotté et couché dans une crèche!

Oui, ce contraste est frappant; et il me paraît si propre à convaincre, qu'il me semble qu'un imposteur, voulant aujourd'hui montrer l'intervention de la Providence dans une œuvre grande, puissante et étendue, devrait s'efforcer d'en rapetisser l'origine. S'il écrivait aujourd'hui l'Évangile, il devrait y dire que Jésus est né dans une crèche, lui maintenant adoré. Mais est-ce de nos jours que ce passage a été écrit dans l'Évangile? Est-ce seulement à l'époque où le Christianisme déjà répandu en Orient pouvait faire présager ses triomphes? Non, ces mots ont été tracés lorsque Jésus était aux yeux des peuples couché dans un sépulcre, lorsque la religion chrétienne était inconnue au monde, lorsque douze pauvres disciples, moqués et repoussés, parcouraient la Judée, annonçant une doctrine, scandale aux Juifs et folie aux Gentils; ces mots ont été écrits à l'époque où toutes les nations attendaient un messie glorieux dont la naissance, la vie, le règne, fussent grands et nobles, d'après les idées de l'homme; en sorte qu'à l'écrivain de cette époque qui aurait voulu faire accepter son héros le simple bon sens dictait la précaution de cacher une origine aussi basse et lui faisait un devoir de relever, d'ennoblir la naissance de son prétendu messie. Il devait bien savoir, cet écrivain, que les hommes aiment la pompe, les palais, l'or, l'éclat, la gloire; et pour faire accepter son Sauveur, il aurait bien dû placer cet enfant sur le trône imaginaire d'une cour orientale; ou, s'il ne pouvait faire croire à une telle imposture, il aurait bien dû le faire naître, sinon

dans un palais, du moins dans une maison honorable. N'aurait-ce pas été pour le peuple, qui dans tous les siècles se laisse fasciner par la pompe, un motif pour recevoir son récit avec faveur? Mais non; au lieu d'un palais, il lui donne une étable pour demeure, une crèche pour berceau, un peu de paille pour duvet, un charpentier pour père. Il faut en convenir, ce ne sont pas là des paroles adroites pour un écrivain qui veut persuader un mensonge. Pourquoi retracer ces misérables circonstances, si propres à désenchanter les lecteurs de son temps? Pourquoi nous parler de village, d'auberge, de crèche, et de tout le cortége de la misère? — Pourquoi? dites-vous. Ah! c'est que l'écrivain Luc n'était pas un imposteur qui cherchât à séduire. Goûtez ou non cette basse naissance, peu lui importe; ce dont il s'inquiète, ce n'est pas de plaire, c'est de dire la vérité; c'est qu'il sait bien que sa cause, pour réussir, n'a pas besoin de la ruse; que son auteur est Dieu, et que Dieu sera son protecteur; c'est que l'évangéliste était persuadé lui-même de tout ce que retraçait sa plume, et que, bien loin de vouloir abuser la postérité, il désirait lui faire connaître Celui qui, pour lui comme pour elle, était le Sauveur, le Christ, le Seigneur. Aussi, dans cette simplicité qui raconte les événements comme ils se sont passés, dans cette candeur qui croit elle-même ce qu'elle me dit de croire, je trouve un indice de droiture accréditant tout le livre; et à ceci je reconnais que Jésus était bien l'envoyé de Dieu, le Sauveur du monde, que son historien ne craint pas de me dire avec naïveté : « Vous le trouverez emmaillotté et couché dans une crèche. »

Oui, un écrivain dirigé par l'esprit de l'homme aurait dû mettre un trône à la place de la crèche de Jésus. Nous le sentons par notre propre expérience : tout ce qui tombe sous nos regards dans ce monde n'est pas d'un même prix à nos yeux. Un nom illustre, une famille ancienne, des héros parmi les ancêtres, tout cela nous fascine; un palais somptueux, des vêtements chargés de pierreries, une suite nombreuse, des lambris d'or ou d'argent, sont pour nous bien plus précieux que la hutte couverte de chaume, le vêtement souillé de boue, la paille d'une couche délabrée. Mais ces distinctions de l'homme peuvent-elles exister pour un Dieu créa-

teur de toutes choses ? Pour lui, l'or est-il plus que la boue ? Pour lui, un palais est-il plus qu'une crèche ? Pour lui, un roi est-il plus qu'un charpentier ? Pour lui, la gloire, la puissance du riche, sont-elles plus que la misère et la faiblesse du pauvre ? Qu'y a-t-il de grand ou de petit pour le Créateur de l'univers ? Qui établit à ses yeux une différence entre les gouttes d'eau de l'Océan et les étoiles des cieux ? Les étoiles ne sont-elles pas aussi nombreuses que les gouttes d'eau ? Ont-elles coûté plus à Celui qui a dit : « Que la lumière soit ? » et la lumière fut. Non, non ; la pauvre humanité, dans sa faiblesse de conception et de puissance, peut bien comparer entre elles les œuvres de la création, admirer les unes et oublier les autres, estimer le soleil et mépriser la poussière, inventer ces mots si brillants pour nous, d'or, de diamant, de trône, de puissance et de gloire ; et ces paroles si repoussantes, de misères, de haillons et de chaume ; mais pour Dieu tout cela est un et même ; tout cela est parfaitement semblable, parfaitement inutile ou précieux. Le dieu qui estimerait l'or plus que la pierre, le diamant plus que le sable, ne serait pas un dieu ; et s'il me disait que son fils a voulu pour berceau un temple plutôt qu'une poignée de paille, je verrais dans cette préférence la mesquine grandeur d'une pensée humaine. Pour Dieu, tout dans sa création est également grand, également petit, également riche, également pauvre, également puissant, et également faible, et c'est pourquoi je reconnais une leçon divine dans ce fait que le Sauveur du monde se trouve emmaillotté et couché dans une crèche.

Mais peut-être penserez-vous que cette naissance de Jésus dans une crèche est une circonstance fortuite, sans intention et sans portée, dont nous tirons à tort une preuve en faveur de la divinité du Christianisme. Eh bien, regardez, non plus à la naissance, mais à la vie, à la mort de ce Jésus ; et voyez si toujours et partout il n'a pas manifesté le même mépris pour ce que le monde appelle grand et la même indifférence entre la gloire ou l'obscurité, la fortune ou la pauvreté, la puissance ou la faiblesse. Celui qui est né dans une crèche a été élevé dans la boutique d'un charpentier ; il s'asseoit indifféremment à la table du riche pharisien Simon, ou à celle du pauvre péager Matthieu ; il parle volontiers et du même ton

au jeune seigneur et à l'aveugle mendiant; il instruit Nicodème, le docteur, avec la même simplicité qu'il bénit les petits enfants. Il prêche au milieu des vieillards du temple avec la même autorité qu'à l'étrangère Cananéenne. A-t-il courbé la tête devant Pilate ou le grand-prêtre ? L'a-t-il relevée devant Madeleine ou la femme adultère ? A-t-il honoré les magnifiques pharisiens et méprisé les chétifs péagers? Non ; pour tous il n'avait qu'une même contenance, une même parole, la parole d'un maître, la parole d'un Dieu qui peut sans honte naître dans une crèche, et sans honte mourir sur un gibet. Et après avoir traité les hommes grands et petits avec une parfaite égalité, a-t-il revendiqué pour lui cette gloire, cette puissance humaine? Non. Tandis que les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des abris, lui n'a pas un lieu où reposer sa tête ; tandis que les grands sont dans les palais, parés d'habits magnifiques, lui prend pour compagnons d'œuvre les pêcheurs du lac de Génézareth et les publicains à la porte de Capernaüm ; tandis que le riche se revêt de fin lin et se traite splendidement à une table dont les miettes auraient nourri plus d'un Lazare, lui quitte la table, et lave les pieds à ses disciples. Si l'on veut le faire roi, il fuit sur la montagne; si on lui refuse l'hospitalité, il accepte cet opprobre. A celui qui l'insulte, pas un mot de réponse ; à celui qui le frappe, pas le moindre reproche; et quand il n'a plus d'exemple d'humilité à donner dans une vie près de finir, il va mourir, entre deux brigands, sur la croix des esclaves ! — O vous qui connaissez la pente du cœur de l'homme vers la gloire, vous qui avez assez étudié l'histoire du monde et votre cœur pour savoir que jamais l'orgueil n'a pu être extirpé de notre nature, dites-le-nous : un caractère si humble, si véritablement humble, est-il celui d'un de nos semblables? Chez l'homme, la vanité, comprimée sur un point, ne se montre-t-elle pas sur l'autre? Quand elle se cache, n'est-ce pas encore pour mieux triompher? et lorsque vous trouvez un seul être qui en est complétement exempt, un seul être qui, par sa naissance, sa vie et sa parole, renverse toutes les idées reçues dans le monde pour placer au premier rang des vertus l'humilité, cet être ne sera-t-il à vos yeux autre chose qu'un homme? Pour moi, je l'avoue, dans ces circonstances si multipliées et si graves de la vie de Jésus,

je trouve la preuve de sa divinité, comme je l'avais aperçue dans les circonstances si simples de sa naissance, et je me dis encore : c'est à cela que je reconnais que Jésus est le Sauveur, le Christ, le Seigneur, qui est trouvé emmaillotté et couché dans une crèche.

Oui, chrétiens, nous pouvons nous réjouir ; Christ est le Fils de Dieu ; ses promesses sont des vérités, ses disciples sont pardonnés, et le ciel les attend au-delà de la terre. Mais sommes-nous nous-mêmes ses disciples ? Avons-nous avec lui quelque ressemblance, même lointaine ? Si j'allais dire maintenant dans le monde que vous êtes nés dans une étable, n'en seriez-vous pas humiliés ? Si du plus riche d'entre vous j'allais raconter que son père était un pauvre artisan, n'en rougiriez-vous pas de honte ? Si j'ajoutais que tel autre avait parmi ses amis des mendiants, ou que lui-même a jadis vécu d'aumônes, ne risquerais-je pas de soulever son indignation ? Je le crains. Mais alors vous n'avez pas les sentiments de Celui que vous appelez votre Maître ; la vaine gloire est quelque chose pour vous, l'orgueil est encore dans votre cœur, et finalement vous attachez plus de prix à l'approbation des hommes qu'à celle de Dieu. Comment votre cœur, rempli de vanité, pourrait-il contenir la sainteté et l'amour ?

Ah ! que cette naissance, cette vie, cette mort si humbles de Jésus, que vous admirez chez le Maître, nous fassent enfin comprendre que la gloire humaine doit être méprisable pour les disciples ; que notre admiration ne soit pas une vaine théorie, qu'elle se transforme en pratique et pénètre notre vie. Sachons estimer les petits, rechercher les humbles ; disparaissons aux yeux des hommes, si nous voulons briller comme une étoile devant Dieu, et disons-nous bien qu'aussi longtemps que nous attacherons du prix à notre titre de naissance, à notre rang dans la société, à la hauteur de notre tombe, nous ne serons pas les disciples de Celui qui voulut naître dans une étable, vivre avec les pauvres et mourir sur une croix !

LIIe DISCOURS.

(LISEZ LUC, VIII, 4 A 15.)

Depuis un an, de dimanche en dimanche, semblable au semeur de la parabole, nous jetons devant vous, lecteur, les grains de la Parole de Dieu. Au moment de lancer le dernier, nous ne pouvons nous empêcher de jeter nos regards en arrière, et de nous demander sur quel point est tombée cette semence. Emportée par le vent, est-elle allée sur la grand'route? Contre notre intention, s'est-elle logée sous une pierre? Malgré nos efforts, s'est-elle mêlée aux épines? Ou bien enfin, selon nos vœux, est-elle tombée dans un terrain bien préparé? Hélas! cette énumération, qui présente trois circonstances défavorables pour une seule réjouissante, est elle-même faite pour nous attrister; nous craignons bien que la plus grande part de nos paroles n'ait été perdue. Mais sur qui sont tombées celles en petit nombre qui peut-être ont germé? C'est à vous, lecteur, qu'il importe de le savoir; pour le découvrir, étudions donc ensemble, avant de nous séparer, la parabole de Jésus. Cette parabole, composée de quelques versets, est comme une poignée de semences : prenons-en les grains l'un après l'autre, et jugeons lequel ressemble au grain tombé dans notre propre cœur.

« Un semeur sortit pour semer, et en semant, une partie tomba le long du chemin; elle fut foulée, et les oiseaux du ciel la mangèrent toute. »

Lecteur, je ne veux pas vous demander si vous avez retenu tout ce que nous avons dit pendant l'année entière ; non, mais s'il vous en est resté une seule semence qui ait levé, se soit transformée en épi chargé des grains de la sainteté. Y a-t-il aujourd'hui en vous un sentiment, une vertu, une espérance que vous n'aviez pas l'année dernière? Et si vous voulez que j'élargisse la question, dites, depuis que vous entendez parler de l'Évangile, se trouve-t-il en vous un sentiment, une vertu, une espérance qui vous fût auparavant

étrangère? Remarquez bien que je ne vous demande pas s'il est en vous une certaine foi, un sentiment quelconque, une espérance vague, mais si vous avez reçu quelque chose sorti de l'Évangile. Prenez garde! le bord de la grand'route où n'a pu croître l'épi de blé pouvait être cependant couvert d'une herbe parasite qui de loin plaisait à l'œil et ressemblait au jeune épi de froment. Le germe de cette herbe poussée sans culture était déjà en terre avant la venue du semeur. Il se pourrait bien que de même vous eussiez dans l'esprit et dans le cœur quelques espérances et quelques sentiments naturels avant d'avoir connu l'Évangile; il se pourrait que votre œil peu exercé prît cela pour un fruit de la semence évangélique; mais, songez-y! cette herbe sauvage ne vient pas de Christ; elle ne porte pas le salut. Examinez donc de bien près, et voyez s'il se trouve en vous, non une certaine religiosité, mais une foi véritable à l'Évangile, ou si peut-être toute la semence chrétienne n'est pas tombée sur votre cœur comme sur un grand chemin durci par le pied du voyageur. Voilà le premier grain.

« Une autre partie tomba sur un endroit pierreux; et quand elle fut levée, elle sécha, parce qu'elle n'avait point d'humidité. »

Il se pourrait cependant qu'à l'ouïe d'une prédication évangélique vous eussiez éprouvé une douce émotion, conçu une espérance, ressenti une joie que jusqu'alors rien dans ce monde ne vous avait procurée. Peut-être l'offre du pardon de vos péchés, la promesse du Saint-Esprit, ont-elles tour à tour fait tressaillir votre cœur et vous êtes-vous dit : Quelle douce pensée, quel bonheur si tout cela est vrai! Oui, j'aime à le croire, un ciel sera mon séjour, des anges mes compagnons, un Dieu mon ami. Ces pensées, conçues à l'ouïe de la Parole, se sont même développées durant quelques jours; vous avez été heureux de les nourrir; mais, hélas! bientôt, sans que vous sachiez comment, ces pensées se sont évanouies; vous les avez cherchées et ne les avez plus senties dans votre cœur; votre ancienne indifférence, votre incrédulité de jadis, vos faiblesses habituelles sont revenues, et vous vous êtes retrouvé ce que vous étiez avant d'avoir entendu cette prédication de la Parole. Il ne vous est resté que le souvenir de votre émotion, de votre joie, mais ni cette émotion, ni cette joie elles-mêmes, et à cette heure

vous les regrettez sans pouvoir les faire renaître. Voilà le second grain; voyez s'il est ou n'est pas le vôtre.

« Une autre partie tomba parmi les épines, et les épines levèrent avec le grain et l'étouffèrent. »

Peut-être, lecteur, ne vous avons-nous pas fait une assez belle part, et des germes de foi ont-ils pris racine en vous; peut-être sont-ils sortis de votre sein en profession du Christianisme dans le monde. Vous avez confessé votre état de misère, votre besoin d'un Sauveur, votre confiance en Jésus-Christ; vous avez même travaillé à faire partager vos nouveaux sentiments à d'autres hommes, et vous avez ressenti de la joie en apprenant que le royaume de Dieu s'étendait sur la terre. Vous avez encore modifié vos habitudes, prié le matin, lu la Bible le soir, sanctifié le dimanche, renoncé à certains plaisirs mondains; enfin vous vous êtes cru et l'on vous croit véritablement converti. Mais en même temps que tous ces germes de foi se montraient dans votre vie, les germes de quelque passion favorite ne s'y sont-ils pas maintenus vivaces et florissants? N'avez-vous pas tenté de nourrir ensemble ces plantes si diverses, de faire croître le froment sans arracher l'ivraie? Parmi vos passions, n'avez-vous pas fait un choix; mis d'un côté, pour les extirper, celles dont vous étiez fatigué, et de l'autre, pour les conserver, celles qui vous plaisaient encore? Auprès de votre confiance en Dieu, restreinte dans une certaine limite, n'avez-vous pas « des inquiétudes? » Sous votre charité, ne trouvez-vous pas encore la soif « de la richesse, » et mêlés à vos jours de sobriété, n'avez-vous pas des jours « de volupté? » Enfin le mal n'a-t-il jamais surmonté le bien, et la passion n'a-t-elle pas étouffé la foi, comme l'ivraie étouffe le bon grain, pour ne laisser sur le sol qu'un épi pauvre, vide, sans fruit, véritable paille à brûler? Voilà le troisième grain de semence; voyez s'il se trouve dans votre cœur.

« Enfin la dernière partie tomba dans une bonne terre; et étant levée, elle rendit du fruit cent pour un. »

Cent pour un! Remarquez cette expression; on ne voit pas d'épis qui portent un ou deux grains, mais cent. Dans le passage parallèle des autres évangélistes, il est dit : « trente, soixante et

cent. » Dans tous les cas, c'est un grand nombre, et cela revient à dire beaucoup de fruits. Il ne faudrait donc pas s'y tromper, et parce qu'on trouverait dans sa vie quelque légère amélioration, s'imaginer que ce changement vient de la Parole de Dieu ; non, il se pourrait que ce ne fût que le résultat de quelques circonstances humaines, d'une position devenue difficile, d'un âge plus avancé, peut-être même de l'impuissance de faire comme par le passé. Non; bien que le grain de la foi soit imperceptible comme le grain de sénevé, il porte dans le cœur vraiment chrétien un grand arbre, riche de feuillage et de fruits. Ce cœur est « né de nouveau ; toutes les choses vieilles sont passées. » Sans doute, tous les épis ne sont pas de même taille ; sans doute, tous ne portent pas le même nombre de grains, ni des grains de même grosseur, mais chaque épi en porte une multitude. Voyez donc si dans votre vie se trouvent l'amour de vos frères, la pureté de mœurs, la tempérance, la véracité, la patience, le support, la confiance en Dieu; alors vous pourrez croire que le grain de la foi se trouve bien dans votre cœur.

Hélas ! chers frères, je ne voudrais pas me faire votre juge ; mais ce fait que des quatre classes énumérées par Jésus trois sont stériles, une seule fructueuse, ne m'autorise que trop à craindre pour les trois quarts de mes lecteurs ! Je ne risque donc guère de me tromper en supposant que, pour la plupart de vous, j'ai semé sur la grand'route, parmi les pierres, au milieu des épines. Oh ! s'il en est ainsi, écoutez la fin de la parabole, et que la dernière fois où je vous parle je jette au moins la semence « sur des cœurs honnêtes et bons. »

Quand vous entendez la Parole de Dieu sans qu'il vous en reste rien, savez-vous qui l'enlève de votre cœur ? C'est Satan lui-même, dit Jésus. Peut-être aviez-vous cru jusqu'à ce jour n'agir que par vous-même en résistant à l'influence de l'Évangile et en vous persuadant que vous seriez toujours à temps de la subir. Sans doute, votre volonté y est pour quelque chose, autrement vous ne seriez pas coupable ; mais votre volonté est inspirée par Satan ; c'est à Satan que vous obéissez, vous qui pensiez en cela vous commander. Peut-être vous étiez-vous dit que vous ne vouliez pas vous

soumettre en aveugle à cette Bible qui vous parlait avec autorité, et vous estimez-vous un esprit fort pour avoir résisté? Eh bien, sachez-le donc : vous n'êtes pas un esprit fort, mais un être faible que Satan pousse, retient, gouverne, sans que vous vous en doutiez! Vous pensiez être maître, et vous êtes esclave; vous avez craint de céder à Dieu, et en reculant vous êtes tombé dans les piéges de Satan. Je comprends que vous ayez peine à vous le persuader, car je sais que votre inspirateur est habile à dissimuler sa présence ; mais pour être déguisé en ange de lumière, il n'en est pas moins le prince des ténèbres. Maintenant que vous êtes averti, faites donc effort pour reconnaître la vérité ; étudiez les ruses dont vous êtes la dupe, et vous en découvrirez le véritable auteur. Rappelez-vous, par exemple, l'impression profonde qu'avait faite sur vous tel discours, l'éclair de vérité qui vous ouvrit un moment le ciel, la joie si douce répandue un jour dans votre cœur. N'étiez-vous pas gagné? Alors tout ne vous semblait-il pas clair, certain? Et nier ce que vous aperceviez ne vous eût-il pas semblé nier l'évidence? Ne pensiez-vous pas que cet état devait durer et vous rendre heureux toute votre vie? Et cependant il n'en a pas été ainsi ; la minute d'après, tout a disparu comme si un souffle violent et glacial eût éteint tout à coup le flambeau de votre espérance et de vos joies! Qui donc a soufflé dessus? Serait-ce Dieu, lui qui l'avait allumé? Serait-ce vous, qui étiez si heureux? Non; c'est Satan, adroit, rusé, qui rôdait à votre entour, et qui, pour vous distraire, vous a jeté une tentation. Vous n'avez que tourné la tête pour contempler cette image séductrice, et vous avez été perdu, et la cause du démon gagnée!

Plus tard, quand vous vous êtes rappelé cette heure de délices et que vous avez désiré rappeler cette foi, ces sentiments qui tous avaient fui, comment se fait-il que vous n'ayez pas pu les ressaisir? Dieu s'opposait-il à votre bien, ou vous-même aviez-vous deux volontés contraires, l'une de vous sauver et l'autre de vous perdre? Non, mais Satan avait pris place entre vous et Dieu, et vous empêchait de prier, vous jetait des pensées vaines, des désirs coupables, et rien ne constate mieux sa présence que ces suggestions hideuses, criminelles, épouvantables, qui viennent se jeter à tra-

vers des pensées grandes, pures, célestes, que cet enfer de tentations qui vient pénétrer le ciel de notre cœur, l'assombrir et le glacer. Non, ce n'est pas Dieu; non, ce n'est pas moi celui qui souille ainsi mon âme; non, ce n'est pas Dieu; non, ce n'est pas moi celui qui se plaît à détruire mon propre bonheur; il serait absurde de le penser. Il faut qu'un être malfaisant, le génie du mal, un ange déchu, jaloux de la place qu'il a perdue dans un ciel que je dois habiter, il faut que Satan lui-même s'insinue dans mon cœur, le séduise, le trompe, et me plonge dans cet abîme de péchés. Aussi, quand une fois j'y suis tombé, je me sens malheureux de ma chute; j'ai la conscience que ce n'est pas dans cette boue que je devrais vivre. Hélas! je le sens, et toutefois je ne puis m'en arracher; il me semble que des liens invisibles me tiennent courbé sur la terre; Satan pèse sur moi, et je ne puis bouger! Je désire me soustraire à sa tyrannie, retrouver une de ces paroles évangéliques qui jadis me faisaient du bien; je les cherche en vain, mon cœur est vide. Jésus l'a bien dit : « Le diable vient enlever cette parole de leur cœur, de peur qu'en y croyant ils ne soient sauvés. »

Voilà l'auteur du mal. Maintenant, qu'il emploie pour l'opérer en nous tel moyen ou tel autre, cela nous importe assez peu. Jésus parle d'inquiétude, de richesse, de volupté, mais il avait avant tout indiqué la source empoisonnée d'où toutes ces passions découlent. C'est à nous maintenant, quand une pensée d'incrédulité, d'avarice, d'impureté, s'élèvera dans notre cœur, à nous dire : Satan est là derrière; un piége est sous mes pieds; si je fais un pas, je tombe, je roule, je suis perdu! Ne disons donc plus que nous nous occuperons plus tard de cette parole divine : c'est Satan qui nous inspire; ne cherchons plus à concilier l'amour du monde et l'amour de l'Évangile : le démon serait notre conciliateur. Si nous voulons que la Parole porte des fruits dans notre cœur, nettoyons-le de ces mauvaises herbes. Nous ne pouvons croire et douter en même temps, pécher et nous sanctifier à la fois; il faut qu'un des deux maîtres cède la place : Dieu ou Mammon, c'est à nous de choisir.

Mais, grâce à Dieu, si nous avons un grand adversaire de notre

âme, nous avons dans l'Esprit-Saint un puissant consolateur, et si nous avons foulé aux pieds la Parole dans le passé, nous pouvons lui faire porter des fruits à l'avenir. C'est à nous d'opposer Dieu au Tentateur.

Seigneur, sois toi-même notre guide, notre lumière, notre force; tiens nos yeux ouverts, nos oreilles attentives, lorsque ton Fils vient nous annoncer cette bonne parole : « Quiconque croit en moi a la vie éternelle, » et qu'après avoir reçu cette semence, nous allions dans le monde secouer les fruit abondants qu'unis à Toi désormais nous désirons porter.

FIN.

Pour les personnes qui liront les discours qui précèdent dans un culte public, nous croyons devoir mettre ici la liturgie ordinaire de nos églises et quelques versets de psaumes et de cantiques, de manière à ce qu'on puisse au besoin se dispenser de tout autre volume que celui-ci.

LITURGIE

OU

MANIÈRE DE CÉLÉBRER LE SERVICE DIVIN DANS L'ÉGLISE RÉFORMÉE.

Le lecteur commence l'office par cette invocation :

Notre aide soit au nom de Dieu, qui a fait le ciel et la terre! (Psaume 124, v. 8.)

Ensuite il dit : Écoutez avec attention et respect la lecture de la Parole de Dieu, *et il lit quelques chapitres de l'Écriture; il fait chanter quelques versets de psaume ou de cantique choisis par le Pasteur officiant, et annonce ensuite la lecture du Décalogue en ces termes :*

Écoutez avec attention et respect les dix Commandements de la loi de Dieu, comme ils sont rapportés au livre de l'Exode, chapitre xx.

DÉCALOGUE.

Écoute, Israël, je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai retiré du pays d'Égypte, de la maison de servitude.

I. Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face.

II. Tu ne te feras aucune image taillée, ni aucune ressemblance des choses qui sont là-haut au ciel, ni ici-bas en la terre, ni dans les eaux plus basses que la terre. Tu ne te prosterneras point devant elles, et ne les serviras point. Car je suis l'Éternel ton Dieu, et un Dieu fort et jaloux, qui punit l'iniquité des pères sur les enfants, jusqu'à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui fait miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements.

III. Tu ne prendras point le nom de l'Éternel, ton Dieu, en vain. Car l'Éternel ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris son nom en vain.

IV. Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier. Tu travailleras six jours, et feras toute ton œuvre, mais le septième jour est le repos de l'Éternel ton Dieu. Tu ne feras aucune œuvre en ce jour-là, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est dans tes portes. Car l'Éternel a fait en six jours le ciel, la terre et la mer, et toutes les choses qui y sont contenues, et s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du repos et l'a sanctifié.

V. Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient prolongés dans le pays que l'Éternel ton Dieu te donne.

VI. Tu ne tueras point.

VII. Tu ne commettras point d'adultère.

VIII. Tu ne déroberas point.

IX. Tu ne diras point de faux témoignages contre ton prochain.

X. Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui soit à ton prochain.

Le sommaire de la Loi, comme notre Seigneur l'a donné dans l'Évangile selon saint Matthieu, *au* chapitre XXII :

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. C'est là le premier et le plus grand commandement ; et voici le second qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Toute la loi et les prophètes se réduisent à ces deux commandements.

Après la lecture des commandements, le Pasteur officiant prononce l'invocation :

Notre aide soit au nom de Dieu qui a fait le ciel et la terre!

Et invite les fidèles à confesser leurs péchés, en disant :

Mes frères, que chacun de vous se présente devant le Seigneur, pour lui faire une humble confession de ses péchés, en suivant du cœur ces paroles.

CONFESSION DES PÉCHÉS.

Seigneur Dieu, Père éternel et tout-puissant; nous reconnaissons et nous confessons devant ta sainte Majesté que nous sommes de pauvres pécheurs, nés dans la corruption, enclins au mal, inca-

pables par nous-mêmes de faire le bien, et qui transgressons tous les jours et en plusieurs manières tes saints commandements ; ce qui fait que nous attirons sur nous, par ton juste jugement, la condamnation et la mort.

Mais, Seigneur, nous avons une vive douleur de t'avoir offensé, et nous nous condamnons nous et nos vices avec une sérieuse repentance, recourant humblement à ta grâce et te suppliant de subvenir à notre misère. Veuille donc avoir pitié de nous, Dieu très-bon, Père de miséricorde, et nous pardonner nos péchés, à cause de ton fils Jésus-Christ, notre Seigneur. Accorde-nous aussi, et nous augmente continuellement, les grâces de ton Saint-Esprit ; afin que reconnaissant de plus en plus nos fautes et en étant vivement touchés, nous y renoncions de tout notre cœur, et que nous portions des fruits de sainteté et de justice, qui te soient agréables par Jésus-Christ, notre Seigneur. *Amen.*

Après la confession des péchés, le Pasteur indique un chant et prononce la prière avant le sermon, qu'il remplace, s'il le juge convenable, par une prière spéciale en rapport avec le sujet de son discours.

PRIÈRE AVANT LE SERMON.

O Dieu tout-puissant et notre Père céleste, nous sommes ici assemblés pour commencer la sanctification publique de ce jour du dimanche, pour te présenter nos louanges et nos prières et pour écouter ta parole. C'est pourquoi nous te supplions que, selon la promesse que tu nous as faite d'être au milieu de ceux qui sont assemblés en ton nom, et de nous exaucer lorsque nous t'invoquerions au nom de ton Fils, il te plaise de nous regarder en ta miséricorde, et d'élever à toi nos pensées et nos désirs, en sorte que nous te rendions aujourd'hui un service qui te soit agréable.

Grand Dieu ! nous nous humilions devant toi ; nous adorons ta majesté suprême ; nous célébrons ta puissance, ta sagesse et ta bonté, qui paraissent avec tant d'éclat dans les grands ouvrages de la création et de notre rédemption par Jésus-Christ. Nous te bénissons, Seigneur, de tous les biens temporels et spirituels que nous recevons continuellement de ta main libérale. Mais nous te louons, surtout, de ce que tu as envoyé ton Fils au monde pour nous sau-

ver, et de ce qu'après l'avoir livré pour nos offenses, tu l'as ressuscité en ce premier jour de la semaine pour notre justification.

O Dieu ! ta gloire est grande dans toutes les églises, et la louange de ton nom retentit dans toutes les assemblées de tes saints, comme dans les concerts de tes anges ! Que nos bénédictions et nos actions de grâces montent aussi jusque devant ton trône. Rends-nous dignes d'avoir part à la résurrection des justes et à la gloire du royaume des cieux, où Jésus-Christ est entré comme notre avant-coureur, où il vit, où il règne, où il est adoré et glorifié avec toi et le Saint-Esprit ; Dieu béni éternellement.

O Dieu ! qui nous instruis par tes Saintes Écritures, puisque nous devons aujourd'hui les lire, les écouter, les méditer, éclaire nos esprits et purifie nos cœurs, afin que nous puissions comprendre et recevoir comme nous le devons les choses qui nous y sont révélées. Assiste tes ministres, en sorte qu'ils annoncent ta parole avec clarté, avec simplicité et avec zèle. Rends leur prédication efficace par la vertu du Saint-Esprit, afin que cette sainte semence soit reçue dans nos cœurs comme dans une terre bien préparée, et qu'elle y produise des fruits avec abondance. Fais que non-seulement nous écoutions ta parole, mais que nous la gardions, vivant d'une manière conforme à tes divines instructions, pour parvenir, enfin, au salut éternel ; par Jésus-Christ, auquel, comme toi, Père céleste, et au Saint-Esprit, soit honneur, louange et gloire, dès maintenant et à jamais. *Amen.*

Après la prière, le Pasteur lit son texte dans la Bible, et prononce le sermon.

Après le sermon, il dit : Prions Dieu !

PRIÈRE APRÈS LE SERMON.

O Dieu tout-puissant, nous te remercions de la grâce que tu viens de nous faire d'entendre ta parole. Rends efficace, par ton Saint-Esprit, les salutaires instructions qu'elle nous donne, afin qu'elle demeure en nous avec abondance, et nous remplisse de sagesse.

Souverain Maître du monde, toi qui fais la destinée des nations, nous te prions pour tous les princes et magistrats à qui tu as confié

le gouvernement des peuples et l'administration de la justice. Nous t'adressons particulièrement nos vœux pour le monarque que tu nous as donné ; répands sur lui tes bénédictions ; dirige ses vues et ses entreprises, et fais que sous son gouvernement nous voyions régner dans notre patrie la religion chrétienne, la paix et la prospérité.

Nous te prions aussi pour la cité de notre demeure et pour toutes les personnes qui ont quelque autorité au milieu de nous ; bénis leur administration, afin qu'elle tourne à ta gloire, au maintien des mœurs et au bonheur du peuple confié à leurs soins.

Nous te prions, ô Dieu, notre Père et notre Sauveur, pour tous ceux que tu as établis Pasteurs dans ton Église, et surtout pour ceux à qui tu as donné la conduite de ce troupeau. Anime-les de ton Esprit, afin qu'ils s'acquittent de leur ministère avec fidélité et avec zèle, et qu'ils travaillent efficacement à la conversion et au salut des âmes.

Bénis avec les Pasteurs les membres du Consistoire et du Diaconat qui les secondent dans l'administration de l'Église et le soin des pauvres. Bénis nos écoles et toutes les institutions qui contribuent à l'avancement de ton règne.

Protége toutes les Églises chrétiennes ; conserve à celle dont nous sommes membres ta protection et les soins de ton amour ; ne laisse jamais éteindre au milieu de nous le précieux flambeau de ta parole, et fais sentir les effets de tes compassions paternelles à toutes les portions de ton héritage.

Dieu des consolations, nous recommandons à ta bonté les peuples que tu visites par les fléaux de la peste, de la guerre, ou de la famine, et toutes les personnes qui sont affligées de maladie, de pauvreté ou d'autres maux, tant du corps que de l'esprit. Nous te prions particulièrement pour les malades et les affligés de cette Église, et pour tous les autres qui ont désiré le secours de nos prières. Délivre-les de leurs maux, Seigneur notre Dieu ; mais si tu juges à propos de prolonger leurs épreuves, accorde-leur les soulagements et les consolations dont ils ont besoin ; dispose-les toi-même à la patience et à la résignation, et fais servir leurs afflictions au salut de leurs âmes.

Père des miséricordes, qui veux être reconnu pour le Dieu et le Sauveur de tout le monde, dans la rédemption faite par ton Fils Jésus-Christ, fais que ceux qui sont encore privés de ta connaissance et plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, soient éclairés par ta lumière et conduits au chemin du salut, qui consiste à te connaître pour le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que tu as envoyé. Enrichis de plus en plus de tes bénédictions ceux que tu as déjà honorés de ton alliance, afin que nous t'adorions tous ensemble, comme notre Dieu, notre Créateur et notre Père, et que nous nous soumettions à Jésus-Christ, ton Fils, comme à notre Maître, à notre Législateur et à notre Roi.

Enfin, ô notre Dieu et notre Père, fais-nous la grâce, à nous qui sommes venus ici pour te présenter nos hommages religieux, pour solliciter tes miséricordes et pour écouter ta parole, que, pénétrés du sentiment de notre misère, et convaincus que nos péchés nous rendent indignes d'avoir part à ton royaume, nous nous attachions à ton cher Fils Jésus-Christ, notre Sauveur, afin qu'éclairés par ses instructions, conduits par son exemple, et animés de son Esprit, nous renoncions à nos péchés, et nous vivions d'une vie nouvelle, qui nous conduise à cette vie éternelle et bienheureuse que tu nous réserves dans le ciel. Exauce-nous, Père de grâce ; c'est au nom de ton Fils que nous continuons de t'invoquer, en disant la prière que lui-même nous a enseignée :

PRIÈRE DOMINICALE.

Notre Père, qui es aux cieux , que ton nom soit sanctifié. Que ton règne vienne. Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laisse pas tomber en tentation, mais délivre-nous du mal. Car c'est à toi qu'appartiennent dans tous les siècles le règne, la puissance et la gloire. *Amen*.

Seigneur, nous te rendons grâce de ce que tu nous as appelés à la connaissance et à la profession de la foi chrétienne ; nous te supplions de la conserver et de l'augmenter de plus en plus dans nos cœurs, afin que nous y persévérions constamment et que nous en

fassions toujours une confession sincère, en disant, dans la communion de l'Église universelle :

LE SYMBOLE DES APOTRES.

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre ; et en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, et qui est né de la Vierge Marie. Il a souffert sous Ponce-Pilate ; il a été crucifié ; il est mort ; il a été enseveli ; il est descendu aux enfers ; le troisième jour il est ressuscité des morts. Il est monté au ciel. Il s'est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant. Delà il viendra pour juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit. Je crois la sainte Église universelle, la Communion des Saints, la Rémission des péchés, la Résurrection de la chair, et la vie éternelle. *Amen.*

Le Pasteur indique encore un chant et congédie l'assemblée en donnant la bénédiction et en recommandant les pauvres.

BÉNÉDICTION.

(Nombres VI, v. 22—26.)

Le Seigneur vous bénisse et vous conserve ! Le Seigneur vous regarde d'un œil favorable et vous soit propice ! Le Seigneur vous maintienne en paix et en prospérité ! Allez en paix, peuple de Dieu ; souvenez-vous en sortant du temple de faire du bien à vos pauvres frères, et que le Dieu de paix soit avec nous et nos familles dès maintenant et à jamais. *Amen.*

CANTIQUES ET PSAUMES.

I.

Jour du Seigneur,
J'ouvre mon cœur
A ta douce lumière.
Jour solennel,
A l'Eternel
Consacre ma prière.

—

Dieu tout-puissant,
Dieu bienfaisant,
J'ai besoin de ta grâce.
Eclaire-moi !
Soutiens ma foi !
Je viens chercher ta face.

Ta vérité,
Ta charité,
Brillent dans ta Parole ;
Seule elle instruit,
Guide et conduit
Notre âme et la console.

—

J'entends ta voix ;
Tes saintes lois
Ne sont pas difficiles.
Viens les graver,
Les conserver
Dans des âmes dociles.

Que ton Esprit,
O Jésus-Christ !
Habite dans notre âme ;
Que ton amour
Et nuit et jour
L'embrase de sa flamme.

II.

Oh! que ton joug est facile!
Oh! combien j'aime ta loi,
Dieu saint, Dieu de l'Évangile,
Elle est toujours devant moi;
De mes pas c'est la lumière,
C'est le repos de mon cœur.
Mais pour la voir tout entière,
Ouvre mes yeux, bon Sauveur! } *bis.*

D'un triste et rude esclavage
Affranchi par Jésus-Christ,
J'ai part à ton héritage,
Aux secours de ton Esprit.
Au lieu d'un maître sévère,
Prêt à juger et punir,
Je sers le plus tendre Père,
Toujours prêt à me bénir. } *bis.*

—

Non, ta loi n'est point pénible
Pour quiconque est né de toi;
Toute victoire est possible
A qui combat avec foi.
Seigneur, dans ta forteresse
Aucun mal ne m'atteindra;
Si je tremble en ma faiblesse,
Ta droite me soutiendra. } *bis.*

—

Pour les sages de ce monde
Tous tes trésors sont voilés;
Mais dans ta bonté profonde
Tu me les a révélés.
Tu donnes l'intelligence
Aux moindres de tes enfants.
Ah! de ce bienfait immense
Rends-nous donc reconnaissants! } *bis.*

Dieu qui guides, qui consoles,
J'ai connu que le bonheur
C'est de garder tes paroles,
Et je les serre en mon cœur.
Fais-moi marcher dans ta voie
Et me plaire en tes statuts :
Si je cherche en toi ma joie,
Je ne serai pas confus. } *bis.*

III.

Grand Dieu nous te bénissons,
Nous célébrons tes louanges.
Éternel, nous t'exaltons
De concert avec les anges,
Et prosternés devant toi
Nous t'adorons, ô grand Roi. } *bis.*

—

Les saints et les bienheureux,
Les trônes et les puissances,
Toutes les vertus des cieux
Disent tes magnificences,
Proclamant dans leurs concerts
Le grand Dieu de l'univers. } *bis.*

—

Saint, saint, saint est l'Éternel !
Le Seigneur, Dieu des armées !
Son pouvoir est immortel;
Ses œuvres partout semées
Font éclater sa grandeur,
Sa majesté, sa splendeur, } *bis.*

—

L'illustre et glorieux chœur
Des apôtres, des prophètes,
Célèbre le Dieu Sauveur,
Dont ils sont les interprètes;
Tous les martyrs couronnés
Chantent ses fidélités. } *bis.*

Ton Eglise qui combat,
Sur la terre répandue,
Et l'Église qui déjà
A la gloire est parvenue,
Entonne un chant solennel
A Jésus Emmanuel. } *bis.*

—

Tu vins, innocent Agneau !
Souffrir une mort cruelle :
Mais, triomphant du tombeau,
Par ta puissance éternelle
Tu détruisis tout l'effort
De l'enfer et de la mort. } *bis.*

—

Gloire soit au Saint-Esprit !
Gloire soit à Dieu le Père !
Gloire soit à Jésus-Christ,
Notre époux et notre frère !
Son immense charité
Dure à perpétuité. } *bis.*

—

Veuille exaucer nos soupirs;
Seigneur Jésus, fais-nous grâce;
Veuille accomplir nos désirs,
Fais briller sur nous ta face.
Notre espérance est en toi,
En toi, Jésus, notre Roi ! } *bis.*

Puisse ton règne de paix
S'étendre par tout le monde !
Dès maintenant à jamais.
Que sur la terre et sur l'onde
Tous genoux soient abattus
Au nom du Seigneur Jésus! } *bis.*

IV.

Oui pour son peuple Jésus prie!
Prêtons l'oreille à ses soupirs.
Qu'à sa voix notre âme attendrie,
Réponde par de saints désirs.
Dans les hauts lieux brillant de gloire,
Il est entré victorieux.
Et sur l'autel expiatoire,
Il offre son sang précieux.

—

Oui, pour mon âme Jésus prie!
Et sa requête jusqu'à moi
Descend, comme un fleuve de vie,
Où s'abreuve ma sainte foi.
Du racheté doux privilége!
Je trouve au ciel un sûr garant,
Qui, plein d'amour, toujours assiége
Le tribunal du Dieu vivant.

—

Oui, pour nos âmes Jésus prie!
Dans cet instant, ô charité!
Il plaide, il intercède, il crie
Pour nous qui l'avons contristé.
A son enfant, auprès du Père,
Son cœur obtient un doux pardon
Et pour l'aider dans sa misère,
Sa voix réclame un nouveau don.

Oui, pour son peuple Jésus prie!
Bien-aimés, sans crainte approchez.
Il avance sa main meurtrie
Entre le ciel et vos péchés.
Oh! quel amour il nous témoigne!
Pour nous jamais son œil ne dort.
Qu'à sa requête aussi se joigne
De notre amour le saint transport.

—

Oui, pour l'Église Jésus prie!
Satan, le monde, vainement
Contre nous liguent leur furie :
Jésus combat fidèlement.
Sous le mépris, l'ignominie,
Ne craignons pas un vain assaut.
Que nous importe? Jésus prie!
La paix du cœur survient d'en haut.

—

Oui, pour les tiens, Jésus, tu pries!
Qu'il nous est doux de le savoir!
Ainsi, Seigneur, tu nous convies
A mettre en toi tout notre espoir.
Sous le parfum de ta prière
Fais-nous marcher, remplis d'ardeur;
Pour te bénir, notre âme entière
S'élève à toi, puissant Sauveur!

V.

Je veux t'aimer, toi mon Dieu, toi mon Père,
Mon Rédempteur, mon Roi !
Je veux t'aimer, car la vie est amère
Pour ton enfant sans toi. (*bis.*)

—

Je veux t'aimer, ô Dieu plein de tendresse,
Qui m'aimas le premier !
Je veux t'aimer, soutien de ma faiblesse,
Mon fort, mon bouclier. (*bis.*)

—

Je veux t'aimer, source de toute grâce,
Auteur de mon salut !
Je veux t'aimer ! Tourne vers moi ta face,
Conduis-moi vers le but. (*bis.*)

—

Je veux t'aimer ! Jamais celui qui t'aime
Seul ne se trouvera.
Je veux t'aimer ! C'est de ton amour même
Que mon âme vivra. (*bis.*)

—

Je veux t'aimer ! Que ta vive lumière
Resplendisse à mes yeux !
Je veux t'aimer ! Que ton œil tutélaire
Veille sur moi des cieux ! (*bis.*)

—

Je veux t'aimer, refuge de mon âme !
Pendant les jours mauvais.
Je veux t'aimer ! C'est toi que je réclame,
Source de toute paix. (*bis.*)

—

Je veux t'aimer ! C'est le vœu de ma vie,
Le besoin de mon cœur.
Mais, pour t'aimer, que jamais je n'oublie
Le sang du Rédempteur ! (*bis.*)

VI.

A toi mon Dieu mon cœur monte;
En toi mon espoir j'ai mis.
Serais-je couvert de honte
Au gré de mes ennemis?
Jamais on n'est confondu
Quand sur toi l'on se repose.
Mais le méchant est perdu
Qui nuit aux justes sans cause.

—

O Dieu! montre-moi la voie
Qui seule conduit à toi;
Fais que je marche avec joie
Dans les sentiers de ta loi.
Fais que je suive toujours
De ta vérité la route,
Toi qui de ton prompt secours
Veux que jamais je ne doute.

—

Souviens-toi de ta clémence,
Car elle fut de tout temps;
Prends pitié de ma souffrance,
C'est ta grâce que j'attends.
Mets loin de ton souvenir
Les péchés de ma jeunesse,
Et daigne encor me bénir,
Seigneur, selon ta promesse

—

Dieu fut toujours véritable,
Bon et juste; il le sera,
Et du pécheur misérable,
La voie il redressera.
Il fera tenir aux bons
Une conduite innocente,
Et, les comblant de ses dons,
Il remplira leur attente.

—

La vérité, la clémence,
Sont les sentiers du Seigneur
Pour ceux qui son alliance
Observent de tout leur cœur.
O Seigneur! par ton saint nom
Et par ta bonté suprême,
Accorde-moi le pardon
De ma faute, quoique extrême.

Qui craint Dieu, qui veut bien vivre,
Jamais ne s'égarera;
Car au chemin qu'il doit suivre,
Dieu même le conduira.
A son aise et sans ennui
Il verra le plus long âge,
Et ses enfants après lui
Auront la terre en partage.

—

L'Éternel se communique
A ceux dont les cœurs sont droits;
A qui le craint, il explique
Son ordonnance et ses lois.
Je ne m'en écarte pas,
Mes yeux sont sur lui sans cesse;
Il détournera mes pas
Des piéges que l'on me dresse.

—

Jette donc sur moi la vue,
Et que ta compassion
Donne à mon âme éperdue
Quelque consolation.
Je me vois près d'expirer,
Sans secours dans ma tristesse;
O Seigneur! viens me tirer
De cette horrible détresse.

—

Fais luire sur moi ta face;
Vois ma peine et mes travaux;
Et tous mes péchés efface
Qui m'attirent tant de maux.
Vois mes ennemis vainqueurs,
Dont le nombre est innombrable,
Et qui pour moi dans leurs cœurs
Ont une haine implacable.

—

De leurs embûches subtiles
Eternel! délivre-moi;
Rends leurs efforts inutiles,
Tout mon espoir est en toi.
Soutiens mon intégrité;
Protége mon innocence,
Et, dans toute adversité,
Sois d'Israël la défense.

VII.

Comme un cerf altéré brame
Après le courant des eaux,
Ainsi soupire mon ame,
Seigneur, après tes ruisseaux.
Elle a soif du Dieu vivant,
Et s'écrie en le suivant :
Mon Dieu ! mon Dieu ! quand sera-ce
Que mes yeux verront ta face ?

—

Pour pain je n'ai que mes larmes ;
Et nuit et jour en tout lieu,
Lorsqu'en mes dures alarmes
On me dit : que fait ton Dieu ?
Je regrette la saison
Où j'allais en ta maison,
Chantant avec les fidèles
Tes louanges immortelles.

—

Mais quel chagrin te dévore ?
Mon âme, rassure-toi ;
Espère en Dieu, car encore
Il sera loué par moi.
Quand d'un regard seulement,
Il adoucit mon tourment,
Mon Dieu ! je sens que mon âme
D'un ardent désir se pâme.

Je pense à toi depuis l'heure
Que j'étais vers le Jourdain,
Et vers la froide demeure
D'Hermon, où j'errais en vain ;
A Misar, en tous ces lieux,
Exilé loin de tes yeux,
Partout mes maux me poursuivent,
Comme des flots qui se suivent.

—

Les torrents de ta colère
Sur moi cent fois ont passé ;
Mais par ta grâce j'espère
Qu'enfin l'orage est cessé.
Tu me conduiras le jour ;
Et moi, la nuit, à mon tour,
Louant ta majesté sainte,
Je t'adresserai ma plainte.

—

Dieu, ma force et ma puissance !
Dirai-je, as-tu donc permis
Qu'une si longue souffrance
M'expose à mes ennemis ?
Leurs fiers et malins propos
Me pénètrent jusqu'aux os,
Quand ils disent, à toute heure :
Où fait ton Dieu sa demeure ?

Mais pourquoi mon âme encore
T'abattre avec tant d'effroi ?
Espère au Dieu que j'adore ;
Il sera loué de moi.
Un regard dans sa faveur
Me dit qu'il est mon Sauveur :
Et c'est aussi lui, mon âme,
Qu'en tous mes maux je réclame.

VIII.

Heureux celui de qui Dieu par sa grâce,
Et les erreurs et les fautes efface !
Heureux celui de qui tous les péchés
Devant son Dieu sont couverts et cachés !
Enfin heureux cent et cent fois j'estime
L'homme à qui Dieu n'impute point son crime
Et qui parmi les faiblesses qu'il sent,
De toute fraude au moins est innocent.

—

Quand, dans les maux qu'attirait mon offense,
Trop obstiné, j'ai gardé le silence,
Quand de douleur j'ai crié sans cesser,
Mes os n'ont fait que fondre et se briser ;
J'ai, nuit et jour, senti ta main puissante
Sur moi, Seigneur, se rendre plus pesante ;
Mon corps s'est vu, dans cette extrémité,
Plus sec qu'un champ dans l'ardeur de l'été.

—

Mais aussitôt que sans hypocrisie
J'ai confessé les fautes de ma vie,
Dès que j'ai dit : Confessons mon forfait !
De ton pardon j'ai ressenti l'effet.
Ainsi celui que ton amour éprouve
Te cherchera dans le temps qu'on te trouve ;
Et quand de maux un déluge courrait,
De tout danger ta main le sauverait.

—

En toi, Seigneur, je trouve un sûr asile ;
Rien ne m'alarme et mon âme est tranquille ;
Et, chaque jour, j'ai de nouveaux sujets
De te louer des biens que tu me fais.
Venez à moi, mortels, venez apprendre
Le droit chemin qu'en ce monde on doit prendre ;
En me suivant vous ne broncherez pas :
Je prendrai soin de conduire vos pas.

IX.

Il faut, grand Dieu, que de mon cœur
La sainte ardeur
Te glorifie.
Qu'à toi des mains et de la voix,
Devant les rois
Je psalmodie.
J'irai t'adorer, ô mon Dieu,
En ton saint lieu,
D'un nouveau zèle.
Je chanterai ta vérité
Et ta bonté,
Toujours fidèle.

—

Ton nom est célèbre à jamais
Par les effets
De tes paroles,
Quand je t'invoque, tu m'entends;
Quand il est temps,
Tu me consoles.
Tous les rois viendront à tes pieds,
Humiliés,
Prier sans cesse,
Sitôt qu'ils auront une fois
Ouï la voix
De ta promesse.

Ils rempliront par leurs concerts
Tout l'univers
De tes louanges.
Les peuples qui les entendront
Admireront
Tes faits étranges.
O grand Dieu! qui, de tes hauts cieux,
En ces bas lieux
Vois toute chose,
Quoique tu sembles être loin,
C'est sur ton soin
Que tout repose.

—

Si mon cœur dans l'adversité
Est agité;
Ta main m'appuie.
C'est ton bras qui sauve des mains
Des inhumains
Ma triste vie.
Quand je suis le plus abattu,
C'est ta vertu
Qui me relève;
Ce qu'il t'a plu de commencer,
Sans se lasser,
Ta main l'achève.

X.

J'aime mon Dieu, car son divin secours
Montre qu'il a ma clameur entendue ;
A mes soupirs son oreille est tendue,
Je veux aussi l'invoquer tous les jours.

—

Je n'avais plus ni trève ni repos ;
Déjà la mort me tenait dans ses chaînes ;
Mon cœur souffrait les plus cruelles peines,
Quand je lui fis ma prière en ces mots :

—

Ah! sauve-moi du péril où je suis!
Et dès lors même il me fut favorable;
Il est toujours et juste et secourable,
Et toujours prompt à calmer nos ennuis.

—

Quand j'étais prêt à périr de langueur,
Il me sauva, ce Dieu que je réclame ;
Retourne donc en ton repos, mon âme,
Puisqu'il te fait éprouver sa faveur.

—

Ta main puissante a détourné ma mort,
Séché mes pleurs, soutenu ma faiblesse ;
Sous tes yeux donc je veux marcher sans cesse,
Toute ma vie, ô mon Dieu, mon support!

—

Mais que rendrai-je à Dieu pour ses bienfaits ?
Ma main prendra la coupe des louanges ;
Ma voix dira, d'accord avec les anges,
De sa bonté les merveilleux effets.

—

Je veux toujours obéir à tes lois,
Chanter ta gloire, invoquer ta puissance,
Et devant tous, plein de reconnaissance,
En hymnes saints faire éclater ma voix.

—

Dans ta maison je dirai ton honneur,
Dans ta cité, Jérusalem la sainte ;
Que chacun donc avec joie, avec crainte,
Se joigne à moi pour louer le Seigneur.

XI.

Rendez à Dieu l'honneur suprême :
Car il est doux, il est clément,
Et sa bonté, toujours la même,
Dure perpétuellement.
Qu'Israël aujourd'hui s'accorde
A chanter solennellement
Que sa grande miséricorde
Dure perpétuellement.

—

Aussitôt que, dans ma détresse,
Je recourus à sa bonté,
Sa main, me tirant de la presse,
Me mit au large, en sûreté.
Le Tout-Puissant, qui m'entend plaindre,
M'exauce au pied de son autel.
Il est mon Dieu ! Qu'aurais-je à craindre
De l'effort de l'homme mortel ?

—

Contre tous Dieu, que je révère,
M'aide ainsi qu'il me l'a promis ;
Et mes yeux verront sa colère
Fondre sur mes fiers ennemis.
Il vaut mieux avoir espérance
En l'Éternel qu'en l'homme vain ;
Il vaut mieux avoir confiance
En Dieu qu'en nul pouvoir humain.

—

Le Dieu fort est ma délivrance,
C'est le sujet de mes discours ;
Par mes chants de réjouissance
Je le célèbre tous les jours.
Aux tentes de son peuple juste
On loue, on chante le Dieu fort ;
Chacun dit que son bras robuste
A fait un merveilleux effort.

De l'Éternel la main puissante
S'est signalée à cette fois ;
C'est là que son peuple chante,
Tout d'un cœur et tout d'une voix.
Me voilà donc, malgré l'envie,
Des mains de la mort racheté ;
Le Dieu fort m'a rendu la vie ;
Je célébrerai sa bonté.

—

S'il m'a plongé dans la souffrance,
S'il m'a châtié rudement,
Il daigne aussi, dans sa clémence,
De ma mort retarder l'instant !
Qu'on m'ouvre ces portes si belles
Du saint temple au Seigneur voué ;
Et qu'en présence des fidèles
Par moi son nom y soit loué.

—

Béni soit qui, rempli de zèle,
Au nom du Seigneur vient ici !
Vous, de sa maison sainte et belle,
Nous vous bénissons tous aussi.
L'Éternel, qui nous est propice,
Nous éclaire par sa faveur ;
Menez le bœuf du sacrifice.
Jusques à l'autel du Seigneur,

—

Mon Dieu, c'est toi seul que j'honore ;
Sans cesse je t'exalterai ;
Mon Dieu, c'est toi seul que j'adore ;
Sans cesse je te bénirai.
Rendez à Dieu l'honneur suprême,
Car il est doux, il est clément,
Et sa bonté, toujours la même,
Dure perpétuellement.

XII.

Rois des rois, Éternel mon Dieu,
Que ton tabernacle est un lieu
Sur tous les autres lieux aimables.
Mon cœur languit, mes sens ravis
Ne respirent que tes parvis,
Et que ta présence adorable.
Vers toi mon âme s'élevant,
Cherche ta face, ô Dieu vivant.

—

Hélas! Seigneur, le moindre oiseau,
L'hirondelle, le passereau,
Trouveront chez toi leur retraite ;
Et moi, dans mes ennuis mortels,
Je languis loin de tes autels ;
C'est en vain que je m'y souhaite.
Heureux qui peut, dans ta maison,
Te louer en toute saison !

—

Oh! mille fois heureux celui
De qui toujours tu fus l'appui,
Et qui, d'une route constante,
Passe, pour te rendre ses vœux,
Le vallon sec et sablonneux,
Sans que la peine l'épouvante !
L'eau vive sous sa main naîtra ;
L'eau du ciel ses puits remplira.

Toujours plus forts ils marcheront,
Jusqu'à ce qu'enfin ils viendront
Dans Sion devant Dieu se rendre.
Toi qui veilles sur Israël,
Grand Dieu ! de ton trône éternel,
Daigne mes prières entendre !
Dieu de Jacob ! exauce-moi,
Quand j'élève mon cœur à toi.

—

O Dieu ! qui nous défends des cieux,
Vers ton oint tourne enfin les yeux.
J'aimerais mieux en toutes sortes
Un jour chez toi que mille ailleurs ;
Et je crois les emplois meilleurs
Des simples gardes de tes portes,
Que d'habiter dans ces palais
Où la vertu n'entre jamais.

—

Qui veut en toi se confier
T'a pour soleil et pour bouclier ;
Tu donnes la grâce et la gloire ;
Tu couronnes l'intégrité
D'honneur et de félicité,
Au-delà de ce qu'on peut croire.
Oh ! mille et mille fois heureux
Celui qui t'adresse ses vœux !

XIII.

Qu'ils sont beaux sur les montagnes,
Les pieds de tes serviteurs
Qui parcourent les campagnes,
Prêchant la grâce aux pécheurs.
O délicieuse vie
D'un serviteur de Jésus,
Qui pour son maître s'oublie,
En annonçant ses vertus.

—

Libre de toute autre chaîne,
Le chrétien qui sert son Dieu
Dans la souffrance et la peine,
Suit son modèle en tout lieu.
Il faut qu'en vivante offrande
Il s'offre pour son Sauveur;
C'est là ce que Dieu demande
D'un fidèle serviteur.

Ainsi, témoins de la grâce,
Pour remplir ce but divin,
Allez donc de place en place
Convier au grand festin,
Non les âmes indomptables,
Les mondains remplis d'orgueil,
Mais les pécheurs misérables,
Qui sur leurs maux mènent deuil.

—

Dites aux cœurs débonnaires
Que Christ est leur guérison,
Et que sa mort salutaire
Détruit le mortel poison.
Annoncez au cœur timide,
Au pécheur contrit, brisé,
Que Christ fait d'un cœur aride
Un cœur de grâce arrosé.

Aux cœurs accablés de peines,
Tremblant au seul nom de mort,
Aux cœurs qui, chargés de chaînes,
N'attendent qu'un triste sort,
Dites que Dieu, dans sa grâce,
Donna son Fils aux pécheurs;
Et que sa mort efficace
Leur mérita ses faveurs.

TABLE DES MATIÈRES.

PAGES.

Avis au lecteur. 5

DISCOURS.

1 Pour le premier jour de l'année (Psaume XC). 7
2 La Société spirituelle (Matth., II). 14
3 L'Hospitalité d'Abraham (Genèse, XVIII, 1 à 8). 21
4 Un intérieur de famille (I, Samuel, 1).. 28
5 Rapidité du temps (Apocalypse, X, 5 et 6). 35
6 L'amitié de David et de Jonathan (I, Samuel, XVIII, 1 à 4) 42
7 Cet homme-là, c'est toi (II, Samuel, XII, 1 à 14). 49
8 L'Homme avant et après la prospérité (I, Rois, X, 23, à XI, 8). 56
9 Le Rédempteur de Job (Job, XIX, 23 à 27). 63
10 L'Arche touchée par Huza (II, Samuel, VI, 1 à 12). 70
11 Les Sociétés d'évangélisation (Romains, X, 13 à 15). 77
12 Les Sociétés de bienfaisance (Galates, VI, 10). 84
13 Descends de la croix (Matth., XXVII, 39 à 45). 91
14 L'amour de Dieu pour le monde (Jean, III, 16). 98
15 Résurrection de Jésus-Christ (Marc, XVI, 9 à 15) 105
16 Quel est le but de la vie ? (Jean XIV, 6) 113
17 Mon Père, pardonne-leur (Luc, XXIII, 34). 121
18 La Langue, monde d'iniquité (Jacques, III) 128
19 L'Union des chrétiens (Psaume CXXXIII). 135
20 Le Travail (Genèse, III, 19) 141
21 L'Ascension (Marc, XVI, 19) 148
22 La Pentecôte (Actes, II, 39) 154
23 Le Pardon des offenses (Matth., VI, 14, 15) 162
24 Le Salut gratuit et certain (Romains, VIII) 171
25 Le bon Berger (Jean, X, 1 à 16) 179
26 Le Triomphe et Golgota (Matth., XXI) 185
27 Tous ceux qui me disent : Seigneur, etc. (Matth., VII, 21 et 29) 191

28 La Brièveté de la vie (Esaïe, XL, 6 à 8) 198
29 L'Union des époux (Marc, X, 6 à 8). 205
30 Oh ! que n'ai-je les ailes de la colombe ! (Psaume LV, 7 et 8). 212
31 Convertissez-vous (Marc, I, 15). 219
32 Les dix Lépreux (Luc, XVII, 11 à 19) 227
33 Honore ton père et ta mère (Exode, XX, 12). 233
34 Le dénombrement du peuple par David (II, Samuel, 24, 2) 241
35 La bonté et la vérité se sont rencontrées (Psaume LXXXV, 10) 248
36 L'enfant prodigue (Luc, XV, 11-32). 255
37 Le Frère de l'Enfant prodigue (Luc, XV, 11-32). 263
38 L'Homme, sans la vie à venir, serait la plus malheureuse des créatures (I, Corinthiens, XV, 19) 270
39 J'ai appris à être content de l'état où je me trouve (Philip., IV, 11-13). . . . 277
40 Qui doit travailler à l'évangélisation du monde ? (Marc, XVI, 15). 284
41 Apprenez de moi qui suis doux et humble de cœur (Matth., XI, 29) 291
42 Mon âme est triste jusqu'à la mort (Matth., XXVI, 38). 298
43 Qui a cru à notre prédication ? (Esaïe, LIII, 1) 305
44 L'Eau jaillissante jusque dans la vie éternelle (Jean, IV, 1 à 15) 312
45 La Bible est la Parole de Dieu (Jean, V, 39) 319
46 Qu'est-ce que l'Évangile ? (Romains, I, 16) 327
47 Deux caractères du véritable Évangile (Galates, I, 8 à 10) 334
48 Paul, prisonnier devant Félix, gouverneur (Actes, XXIV, 24-25). 343
49 Que doit prêcher un ministre de Christ ? (Timoth., III, 14 à IV, 5) 351
50 Celui qui a pitié du pauvre prête à l'Éternel (Proverbes, XIX, 17). 359
51 Jésus emmaillotté et couché dans une crèche (Luc, II, 12) 365
52 Parabole du Semeur (Luc, VIII, 4-15). 372
LITURGIE 379
PSAUMES ET CANTIQUES 386

FIN DE LA TABLE.

Abbeville. — Imp. de T. Jeunet, rue Saint-Gilles, 108.

27405

LE

CULTE DU DIMANCHE

OU

CINQUANTE-DEUX SIMPLES DISCOURS

DESTINÉS AUX ÉGLISES ET AUX FAMILLES PRIVÉES DE PASTEURS

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL.

SECONDE ÉDITION

augmentée

D'UNE PRÉFACE, D'UNE LITURGIE ET DE CANTIQUES

PARIS

MEYRUEIS ET Cie., LIBRAIRES,

2, rue Tronchet.

1855

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

APOLOGÉTIQUE.

VÉRACITÉ DES ÉVANGILES, 1 vol. in-12 . . . . . 1 25

FRAGMENTS D'APOLOGÉTIQUE CHRÉTIENNE, 1 vol. in-8 . 1 25

LES NATIONS CATHOLIQUES ET LES NATIONS PROTESTANTES, comparées sous le triple rapport du Bien-être, des Lumières et de la Moralité, 2 vol. in-8. . . . . 10 »»

ÉDIFICATION.

LE CULTE DOMESTIQUE, pour tous les jours de l'année, ou 365 courtes méditations sur le Nouveau-Testament, 2 vol grand in-8. . . . 8 »»

LE CRI DU MISSIONNAIRE CHRÉTIEN, ou Prédications évangéliques. 1 25

ÉLANS DE L'AME VERS DIEU . . . . . 3 »»

POUR LA JEUNESSE.

L'ILLUSTRATION DE LA JEUNESSE, publiée par livraison mensuelle de 16 pages in-4, ornée chacune de 5 belles gravures. Les 12 livraisons, reçues franco par la poste . . . . . 4 »»

A MES ENFANTS, 3 vol. in-16, en un seul, orné de gravures. . . . . 3 »»

MON VOYAGE EN ALGÉRIE, raconté à mes enfants, 1 vol. in-12, orné de 6 gravures sur acier. 1 50

MON TOUR DU LAC LÉMAN, raconté à mes enfants, 1 vol. in-18, orné de gravures 2 25

SCÈNES BIBLIQUES, écrites et gravées pour mes enfants, en 3 vol. in-12, avec 60 gravures sur acier . . . . . 6 »»

LA JEUNESSE MORALE ET RELIGIEUSE, 2 vol. in-12, ornés de 26 gravures sur bois. . . . . 5 »»

MÉMOIRES D'UN ÉCOLIER, dédiés à tous ses camarades, 1 vol. in-12, orné de 16 gravures sur bois. 1 25

LES ENFANTS DE LA BIBLE, 1 vol. in-12, avec gravures 1 25

RICHE ET PAUVRE, 1 vol. in-12, avec gravures 1 50

MÉTHODE DE LECTURE . . . . . » 50

COLLECTIONS DIVERSES DE TRAITÉS . . . . . » »»

TROIS MOIS EN IRLANDE, 1 vol. in-12. . . . . 1 25

Abbeville — Imprimerie de T. Jeunet, rue Saint-Gilles, 108.

BX 9421.5

LIBRARY OF CONGRESS
0 028 310 232 4